





10

BULLETIN

DE

CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE

Handwritten signature/initials

(ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES)

BULLETIN
DE
CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE

ΔΕΛΤΙΟΝ
ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΑΛΛΗΛΟΓΡΑΦΙΑΣ

HUITIÈME ANNÉE

1884

3163h

ΑΘΗΝΗΣΙ
ΑΔΕΛΦΟΙ ΠΕΡΡΗ ΕΚΔΟΤΑΙ-ΤΥΠΟΓΡΑΦΟΙ
ΕΠΙ ΤΗΣ ΠΛΑΤΕΙΑΣ ΤΟΥ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΟΥ

PARIS
ERNEST THORIN LIBRAIRE-ÉDITEUR
7 RUE DE MÉDICIS 7

DF

10

B9

v. 8

CHOIX DE TESSÈRES GRECQUES EN PLOMB

TIRÉES DES COLLECTIONS ATHÉNIENNES.

(Planches I-VI)

Les petits monuments qui sont l'objet de cet article ressemblent aux monnaies par leur forme, qui est presque toujours ronde; souvent ils ne portent d'empreinte que sur une seule de leurs faces, et présentent une variété de types presque infinie. Les tessères de plomb se rencontrent surtout en Attique; mais elles semblent avoir été en usage dans toutes les parties du monde ancien, car on en a découvert en Syrie, en Sicile, en Italie, et celles du Musée d'Athènes sont des provenances les plus diverses: Imbros, Thèbes, l'Eubée, Pergame, Smyrne, Samos, etc. Leur âge est indiqué par leur style: les plus anciennes, qui sont peu communes, sont d'un art exquis; mais la plupart semblent appartenir, par leur fabrique assez ordinaire, aux époques macédonienne et romaine. La plupart des plombs athéniens sont frappés; quelques-uns seulement paraissent coulés.

De nombreux auteurs (1) ont étudié les diverses catégories des plombs antiques. L'ouvrage de Ficoroni (1740) est bien connu. Le P. Garruci, de Longpérier, M. Postolacca, conservateur du Cabinet national de Grèce, ont écrit des articles étendus sur la matière (2). M. Albert Dumont a déterminé la classification des plombs grecs dans un mémoire d'ensemble

(1) L'index bibliographique donné par M. Dumont dans sa dissertation ne comprend pas moins de 104 numéros.

(2) *Annali dell' Instituto di Corr. arch.* 1866 et 1868. Rappelons ici les recherches de M. Postolacca sur une autre classe de monuments numismatiques peu connus et particuliers à Athènes, que l'auteur appelle *νεμάρτια σφραγιστά* (Athènes, 1880, in-8°), et un mémoire de M. Otto Benndorf (*Beiträge zur Kenntniss des attischen Theaters. Zeitschr. für österreich. Gymnasien*, 1875).

intitulé *De plumbeis apud Graecos tesseriis* (Paris, Thorin 1870). Le point le plus important éclairci par M. Dumont, c'est la signification de ces tessères, dont l'immense variété n'avait pas encore reçu d'explication suffisante. Or, suivant M. Dumont, à l'opinion duquel nous souscrivons sans réserve, la plupart de ces plombs ne présentent pas autre chose que les cachets, les *armes* (δυναμικὰ ἐπίσημα) des particuliers. Les preuves à l'appui de cette opinion sont puisées à quatre sources différentes : 1° les plombs commerciaux (plumbi mercatorii), 2° les Tables d'Héraclée, 3° les tétradrachmes d'Athènes, 4° les plombs dont le type est une allusion au nom d'un particulier (*op. cit. pag. 50*). Nous reproduirons intégralement ici les conclusions de M. Dumont (*ibid. p. 65, et in fine*).

« Quis autem fuerit nostrarum tesserarum usus interroganti haud facile respondeas, quod multiplex admodum earum usus fuit.

« I. Constat plerumque in rerum articulis quibus apud nos magistratus vel civis nomen chartae apponeret, Graecos tesseram suam dedisse.

« II. Heraeleenses tabulae peculiaris usus mentionem faciunt: nempe quicumque agrum conduxerat et magistratus, quum invicem sui ipsius notitiam facere vellent, tesseram expromebant.

« III. De usu ἐπισήμων ad mercaturam nihil incertum.

« IV. Si quis ab amico minutam plumbeam tesseram acceperat, sigillum amici vel similes tesseras sibi monstratas facile agnoscebat; « Annulum Graeci a digitis appellavere, apud nos prisci ungulum vocabant, *postea et Graeci et nostri symbolum.* » Plin. XXXIII, 1.

Annulum Latini symbolum dicebant quia illo utebantur ad epistolas et vasa obsignanda (Front. *ad Ant. imp.* Edid. Maï, *Ep.* 1, 2. Plaut. Ps. 2, 2, 52, — 2, 4, 26, etc. . .)

« V. Saepius peculiare quoddam signum addebant ἐπισήμῳ, quo quidem quis potissimum fuerit usus tesserae significaretur. Ἐπισήμῳ notus erat qui tesseram in publicum produxerat (Cf. cap. IV.)

« VI. Denique manifestum est, tam vulgo signaculis usurpatis, saepe ad civium utilitatem ea pertinuisse ut ad exactam similitudinem earum ducta et facile expressa documenta habuerint: inde tot plumbeae tesserae.»

« Ut concludam, ea praecipua quae attuli nova talibus contrahantur propositionibus.

1° Etsi aliter sentiunt antiquarii fere omnes, arbitror graeca plumba quibus nummorum forma est, tesseras esse. Nullum eorum, quae graeca sunt, nummus haberi potest.

2° Perperam asseverant antiquarii nullam tesserarum interpretationem fieri posse; quarum contra certus sensus reperiri potest, si in certos ordines eas distributas contuleris.

3° Plurimae earum ἐπίσημα privatorum aut magistratuum exhibent.

4° Pleraque caeterarum similes haberi debent nummis mediae aetatis dictis, *jetons*, *méreaux*, etc.

5° Quae ad nummorum scientiam ex iis nova accedunt, et ad religionis vel rerum publicarum vel privatae vitae cognitionem pertinent, illustrari possunt.»

On le voit, les résultats obtenus par M. Dumont sont d'un vif intérêt et éclairent d'un jour nouveau une classe de monuments dont la destination était bien obscure. Une lacune regrettable existe toutefois dans cet excellent Mémoire, l'absence de planches. De simples descriptions ne suffisent pas pour donner une idée du style, et partant, de l'époque de ces tessères, dont aucune n'est datée. Nous essayons aujourd'hui de combler cette lacune par une série de planches des plombs les plus remarquables contenus dans les médailliers athéniens. Presque tous sont inédits. Dessiner ces plombs, dont beaucoup sont d'une extrême finesse de détails, et d'autres en très-mauvais état, n'était pas une tâche facile: M. Gilliéron, s'en est acquitté avec un soin extrême et une fidélité scrupuleuse, aidé des conseils bienveillants de M. Postolacca. Pour éviter toute cause d'erreur dans le transport des dessins sur les planches, nous les avons fait reproduire directement par l'héliogravure,

et nous avons obtenu ainsi des fac-similes parfaits. L'ordre que nous avons suivi dans le classement de nos plombs est à peu près celui de MM. Dumont dans son *Mémoire*, et Postolacca dans sa *Synopsis numorum veterum*, page 86 et suivantes, savoir :

- 1) Plombs relatifs au Sénat,
- 2) » » au Secrétaire du Sénat
- 3) » » aux Prytanes,
- 4) » » aux Tribus,
- 5) » » aux Agoranomes ;
- 6) Plombs paraissant se rattacher à des usages publics ;
- 7) Plombs agonistiques,
- 8) » relatifs au culte,
- 9) » ayant servi de marques monétaires,
- 10) » offrant des types monétaires,
- 11) » relatifs aux distributions publiques,
- 12) » étrangers,
- 13) » historiques,
- 14) » des particuliers, rangés suivant la nature des sujets représentés. Ces plombs sont de beaucoup les plus communs.

Les tessères de plomb sont, nous l'avons déjà dit, extrêmement nombreuses à Athènes ; elles se rencontrent aussi très-fréquemment au Pirée. M. Alexandre Mélétopoulos en a formé une riche série, annexée à sa collection numismatique, et se dispose à la publier.

Les principales collections qui nous ont fourni les matériaux du présent article sont celles de la Société archéologique (M. Koumanoudis), du Cabinet National (M. Postolacca) et de M. Mélétopoulos.

Après ces éclaircissements préliminaires, nous passons à la description de nos plombs.

1) *Sénat.*

1. BO dans le champ.

ΛΗ

Rev. Π — 12 mm. Société archéologique.

2) *Secrétaire du Sénat.*

2. ΓΡΑΜματέως ΒΟΥΛῆς. Mercure debout à gauche tenant une bourse et un caducée, — 16 mm. Société archéologique.

3) *Prytanes.*

3. [ΠΡΥΤ]—ΑΝΕΑ. Chouette sur un bouclier. — 13 mm. Société archéologique.

4. Monogramme composé des lettres ΠΡΥ dans une couronne de laurier.

Rev. Astre.— 11 mm. Cabinet national.

5. Tête barbue à droite.

Rev. Monogramme ΠΡΥΤ.— 12 mm. Cabinet national.

6. Monogramme ΠΡ; dessous, amphore.— 12 mm. Société archéologique.

4) *Tribus.*

7. CEB. Tête d'homme à droite.

Rev. Monogramme ANT. Grénétis.— 11 mm. Société archéologique. (Tribu Antiochide?)

8. AN Chouette à gauche dans un ovale en creux.

Rev. Scarabée.— 13 mm. Société archéologique. (Tribu Antiochide ou Antigonide)

9. AN Chouette à gauche sur une base, dans un ovale en creux.— 19 mm. Coll. de Heldreich. (Tribu Antiochide ou Antigonide).

10. Éléphant allant à droite, surmonté d'une tour d'où sort

une palme. En haut, A; dessous, E. — 12 mm. Cabinet national. Tribu Antiochide? — L'éléphant figure comme symbole accessoire sur les tétradrachmes au nom d'Antiochus.

11. Lyre dans une couronne de laurier; autour, AIAHTI—OON.— 20 mm. Société archéologique. (Tribu Æantide).

12. A—I Vase à une anse entre deux calathus.

A—N—13 mm. Cabinet national. (Tribu Æantide).

13. La même pièce, de coin différent. — 14 mm. Société archéologique.

14. AIGE Tête de Pallas à droite; dessous, plante bulbeuse. — 12 mm. Cabinet national. (Tribu Ægéide).

15. Tête du Soleil radié de face.

Rev. AIGEIS en légende circulaire. (Tribu Ægéide). 15 mm. Coll. de Heldreich.

16. Cérès debout à gauche tenant un canthare de la main droite et un épi de la gauche; dans le champ une couronne.

Rev. EPEXΘ Trépied; à gauche un thyrses. — 14 mm. Société archéologique. (Tribu Erechthéide).

17. Tête jeune à gauche.

Rev. Grand Λ; dessous un vase. (Tribu Léontide?) — 21 mm. Coll. de Heldreich.

18. Tête de femme à droite.

Rev. Λ (tribu Léontide?) — 18 mm. Cabinet national.

19. OINEYS Oenée debout de face tenant une haste et un bouclier. (tribu OEnéide). — 15 mm. Société archéologique.

20. OI—NO Chouette à droite. (Tribu OEnéide). — 16 mm. Société archéologique.

21. Le même plomb, de coin différent. — 18 mm. Société archéologique. Cf. Postolacca, *Synopsis numorum veterum*, page 39.

22. ΠΤ dans une couronne de laurier.—13 mm. Société archéologique. Plomb signalé par Postolacca, *Synopsis numorum veterum* page 39. (Tribu Ptolémaïde).

5) Agoranomes.

23. AMYO?—[ΑΓΟ]PANOM Cheval marin à droite, sur son

dos une corne d'abondance, à son poitrail un masque de profil.— 14 mm. Société archéologique. (Agoranomes).

24. Cigale accostée des lettres A—Γ—Ο.— 13 mm. Société archéologique. (Agoranomes).

25. Caducée accosté des lettres A—Γ
Ο—Ρ — 10 mm. Société archéologique. (Agoranomes).

26. Autre semblable, de coin différent.— 11 mm. Coll. de Heldreich. (Agoranomes).

6) *Plombs paraissant se rattacher à des usages publics.*

27. Masque de face.

Rev. ΔΗΜ Τête du Dème personnifié ou de Jupiter, à droite.— 11 mm. Société archéologique.

28. Chouette de face dans une couronne de laurier (type triobole).

Rev. Grand Α; dessous un vase.— 17 mm. Cabinet national.

29. Chouette à droite dans un cercle.

Rev. Grand Α.— 10 mm. Société archéologique.

30. Monogramme ΜΗ.

Rev. Chouette à droite sur une base. 15 mm. Société archéologique.

31. Victoire debout de face.

Rev. Grand Ε.— 12 mm. Société archéologique.

32. Tête de Gorgone dans une couronne de laurier.

Rev. Grand Ε.— 12 mm. Coll. de Heldreich.

33. Grand Ε et caducée.— 25 mm. Société archéologique.

34. ΔΕΚΑ dans le champ.— 12 mm. Société archéologique.

35. [ΔΕ]—ΚΑΤ—ΟΝ Charrue.— 24 mm. Société archéologique.

36. Cérès vue à mi-corps à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance.

Rev. Grand Δ.— 13 mm. Coll. de Heldreich.

37. Grand Ζ.— 11 mm. Cabinet national.

38. Tête de Pallas casquée à droite.

Rev. Pallas Nicéphore à gauche, tenant une haste ; à ses pieds, un bouclier et un serpent.— 15 mm. Société archéologique.

39. Buste de Pallas casquée à droite (type monétaire athénien). 14 mm. Coll. de Heldreich.

40. $\text{CEBA}—\text{C}—\text{TOC}$ Figure nue debout de face tenant une haste et un rameau d'olivier.

Rev. Tête jeune à droite ; derrière, un rameau ; devant, ΣE .— 11 mm. Coll. Rhoussopoulos.

41. Monogramme pouvant se lire $\epsilon\phi\omicron\rho\Omega[\text{N}]$.— 12 mm. Société archéologique.

42. Buste de Pallas casquée à droite (type monétaire athénien).

Rev. ΔA .— 9 mm. Cabinet national.

M. Dumont (*op. cit. pag. 97*) pense que ΔA peut signifier $\Delta\text{A}\delta\omicron\tilde{\gamma}\chi\omicron\varsigma$ et la tessère se rapporter au culte de Cérès.

43. Deux chouettes réunies sous une seule tête ; dessus, deux rameaux de laurier et $\text{A}\Theta\text{E}$ (type du diobole).— 12 mm. Cabinet national.

44. Deux chouettes se faisant face, dans une couronne de laurier (type du tétrabole).— 15 mm. Coll. de Heldreich.

45. Chouette dans une couronne de laurier et accostée des lettres $\text{A}\Theta\text{E}$ (type du triobole).

Rev. Cercle ; au milieu un point.— 14 mm. Société archéologique.

7) *Plombs agonistiques.*

46. ΠENT Canthare.— 14 mm. Société archéologique.

47. Roue à quatre rais entre lesquels $\Pi—\text{E}—\text{N}$ ($\pi\acute{\epsilon}\nu\tau\alpha-\theta\lambda\omicron\nu$).— 14 mm. Cabinet national.

La lecture ci-dessus a été établie par M. Dumont d'une manière irréfutable (*capit. V. De Tesseris agonisticis*).

8) *Plombs relatifs au culte.*

48. $\epsilon\gamma\epsilon—\text{CVN}$ Pallas Nicéphore debout à gauche tenant une haste et un bouclier.

Rev. O

ZEYC

ΘEOC

Foudre. — 20 mm. Société archéologique.

49. ΔΙΟΚΙΕΡΕ — CAKEPA Cybèle assise de face entre deux lions et tenant une patère (pièce trouée). — 19 mm. Société archéologique.

50. APTE|ΜΙΔOC[ΦΩΣΦ]Ορου autour d'un autel.

Rev. ΑΘ[ΗΝΑΙ — ΝΙΚΗΦΟΡΩΙ] Trophée. — 12 mm. Société archéologique.

Variété du plomb décrit par Postolacca, *Annali dell' Instituto*, 1868, n° 758.

51. Α — Ρ Au milieu, monogramme ΦΥ — 12 mm. Société Τ — Ε archéologique.

52. Éléphant monté par un cornac, à droite.

Rev. Diane d'Éphèse de face; à gauche une figure étendant les mains vers elle (pièce percée d'un trou dans sa longueur). — 26 mm. Cabinet national.

53. Hélios dans un quadrige de face. Grénétis.

Rev. Diane dans un bige allant à gauche. Grénétis. — 21 mm. Société archéologique.

54. ΕΠΑΓΑ — ΩΝ Buste du Bonus Eventus à droite; devant, une palme.

Rev. Figure couverte d'un manteau, de face, tenant dans chaque main un objet indéterminé. — 20 mm. Société archéolog.

55. ΘΥ dans le champ. — 15 mm. Cabinet national.

CI A

56. Ornement isiaque. — 15 mm. Cabinet national.

57. Rameau (?) dans un double cercle perlé.

Rev. ΙΑΩ sous un croissant surmonté d'une étoile. Grénétis. Plomb gnostique. — 14 mm. Cabinet national.

58. Ο Ι Α Ω, dessous, ornements (voir la figure).

Rev. Croissant surmonté d'une étoile, entre les lettres Ι — ϣ. — 16 mm. Plomb gnostique. Cabinet national.

59. Croissant surmonté d'une étoile; dessous, ΑΒΡΑ|CΑΙ. Grénétis.

Rev. Figure de face, les bras levés et les jambes figurées par des serpents; dessous, ΙΑΩ. — Grénétis. — Plomb gnostique muni d'une bélière. 17 mm. Cabinet national.

60. Croissant entouré de sept étoiles.

Rev. ΙΑΩ. — Plomb gnostique, 12 mm. Société archéologique.

61. ΙΑ

Ω dans un cercle.

Rev. Croissant surmonté d'une étoile, dans un cercle. — 13 mm. Plomb gnostique. Cabinet national.

62. Tête de Méduse.

Rev. Croissant surmonté d'une étoile, au milieu d'ornements. 12 mm. Plomb gnostique. Cabinet national.

63. Croissant et étoile.

Rev. lisse. — 7 mm. Société archéologique. Plomb gnostique.

9) *Marques monétaires.*

64. Ornement isiaque entre les bonnets des Dioscures; dessous, ΤΡΙΩΒΟ[λον]. — 12 mm. Société archéologique.

On peut rapprocher cette pièce, qui paraît avoir été une sorte de monnaie conventionnelle ayant cours dans les temples, du plomb à la légende δῶδον, porteur également de symboles religieux, publié par de Longpérier dans la *Revue numismatique* de 1861, pl. XVIII et page 407.

10) *Types monétaires.*

65. Proue de vaisseau.

Rev. ΜΕΓ entre deux dauphins. Grénétis.

Type et légende des monnaies de Mégare. — 14 mm. Société archéologique.

11) *Distributions publiques?*

66. Grappe de raisin, pomme, tasse à boire et autres objets; dans le champ quatre globules. — 43 mm. Société archéologique.

67. Oiseau, poisson et pétoncle accompagnés du monogramme ΑΕ, le tout dans un cercle creux. Plomb carré.— 20 mm. Société archéologique.

12) *Plombs étrangers.*

68. ΚΟΡΥ—ΚΟC Némésis debout tenant un frein; à ses pieds une roue.

Rev. ΑΤΛ (pour ΑΙΑΐου) ΠΥΡ—ΦΟ—ΡΟΥ. Autel, le tout dans une couronne.

Corycus, ville de Cilicie? — 26 mm. Société archéologique.

70. Pégase bondissant, à gauche. Dessous, monogramme de Coreyre en contremarque.— 30 mm. Coll. de l'auteur.

13) *Plombs historiques.*

71. Homme nu debout à gauche, brandissant un poignard au dessus de sa tête; dans le champ, une chouette.

Rev. Homme nu debout à droite, tenant un poignard de la main droite; le bras gauche couvert d'un manteau.— 17 mm. Coll. Rhoussopoulos. Ces deux personnages représentent sans doute les tyrannicides Harmodius et Aristogiton.

72. Harmodius et Aristogiton à gauche, tenant une lance et un poignard, le bras droit protégé par un manteau.— 13 mm. Cabinet national.

Un autre exemplaire moins complet a été publié par Bendorff, *Archaeologische Zeitung*, 1869, page 106, pl. 24.

73. Alexandre le Grand endormi sous un platane voit en songe debout devant lui les deux Némésis du mont Pagos, qui lui désignent le lieu où il doit fonder Smyrne.— 21 mm. Société archéologique. Voir pour l'explication de ce type, qui se retrouve sur une monnaie de Marc-Aurèle (Mionnet, T. III, n^{os} 1296 et 1297): Pausanias, *Achaic.* c. 5; Eckhel, *Doctr. num. vet.* vol. II, p. 548; Friedländer, *Zeitschr. f. Num.* 1879, p. 223.

14) *Plombs des particuliers*

74. A Λ E dans le champ. — 15 mm. Société archéologique.
 Ξ A N

Δ P O Y

Les plombs au nom d'Alexandros proviennent généralement de Smyrne.

75. Grand M surmonté d'un N. — 14 mm. Coll. Mélétopoulos.

76. MY dans une couronne de laurier. — 14 mm. Société archéologique.

77. NI < SKΩΣ (*sic*) en légende circulaire (voir la figure). — 15 mm. Coll. Mélétopoulos.

78. K Λ A

Δ E

P Ω C

10 mm. Cabinet national.

79. Λ (?)

E P X O dans le champ. — 10 mm. Société archéologique.

80. B dans une couronne de lierre. — 14 mm Société archéologique.

81. Légende circulaire ΣΕΒΑΣΤΗ. — 11 mm. Société archéologique.

82. Grand P contenant une roue à quatre rais. — 11 mm. Société archéologique.

83. Monogramme se décomposant par A Δ M; dessous, feuille de laurier.

Rev. Hache à deux tranchants entre les lettres T — E —

Type monétaire de Ténédos. — 12 mm. Société archéologique.

T I

84. Dans le champ :

W

— 12 mm. Cabinet national.

85. Tête de Jupiter à droite. — 12 mm. Coll. de Heldreich.

86. Tête de Neptune à droite; trident (?). 9 mm. Coll. de Heldreich.

87. Tête de Mercure à droite; devant, chouette. — 9 mm. Coll. Heldreich.

88. Tête de Cérès à droite (type monétaire).— 12 mm. Cabinet national.

89. Tête de Pallas casquée de face.

Rev. Tête de bœuf avec le cou à droite.— 12 mm. Cabinet national.

90. Tête de Bacchus jeune couronnée de lierre, à droite. 14 mm. Coll. Rhoussopoulos.

91. Tête d'Hercule à gauche, coiffée de la peau de lion.— 19 mm. Cabinet national.

92. Tête d'Hercule coiffée de la peau de lion, à droite.

Rev. Calathus.— 14 mm. Coll. de Heldreich.

93. Pan accroupi de face et jouant de la syrinx.— 11 mm. Coll. Mélétopoulos.

94. Pan marchant à gauche appuyé sur un bâton.— 13 mm. Coll. Mélétopoulos.

95. Tête de Gorgone.

Rev. Bacchus debout tenant un thyrses et un canthare. — 16 mm. Cabinet national.

96. Deux Némésis debout se faisant face.— 14 mm. Coll. Mélétopoulos.

Type monétaire de Smyrne.

97. Tête d'Isis à droite.— 12 mm. Cabinet national.

98. Buste de Sérapis de face dans un cercle perlé.

Rev. Ornement dans un cercle perlé (voir la figure).— 12 mm. Collection de l'auteur.

99. Tête de nègre à droite. — 14 mm. Société archéologique.

100. Tête de nègre de face.— 14 mm. Coll. Mélétopoulos.

101. Tête jeune à droite; grénétis.— 12 mm. Société archéologique.

102. Tête à droite.

Rev. Fleur.— 6 mm. Cabinet national.

103. Tête jeune à droite.
Rev. Personnage drapé debout à droite, entre les lettres Α—Π.
104. ΑΣΚΛΗ Tête de femme à droite.— 11 mm. Société archéologique.
105. ΓΕΦΠΟΛΥ—ΔΕΥ[Κ]ΟΥ Tête jeune à droite.
(?) (?)
Rev. Oiseau à droite.—12 mm. Société archéologique.
Ce plomb est percé de deux trous.
106. Tête tourelée à droite. Légende d'apparence phénicienne ; à droite, Η.
Rev. Tête de Janus bifrons.—16 mm. Société archéologique.
107. Tête de femme à droite.
Rev. Grand Κ.—11 mm. Coll. de l'auteur. Provenance, Corinthe.
108. ΙΜΕΝ Tête jeune à droite, les cheveux frisés.— 13 mm. Société archéologique.
109. [Ι]ΜΕΝ Tête jeune à droite, les cheveux frisés.— 13 mm. Cabinet national.
110. Masque tragique à droite ; devant, Π.—13 mm. Cabinet national.
111. Pallas Nicéphore debout à gauche, tenant une haste et un bouclier ; à ses pieds un serpent. Légende. . . . ΔΟΤΟΥ.
Type monétaire athénien.— 34 mm. Chez un marchand de médailles.
112. Pallas debout de face, tenant un grand bouclier ; à droite une colonne.— 20 mm. Coll. Mélétopoulos.
113. Légende fruste. Tête de Minerve casquée à droite.
Rev. Cérès à gauche dans un char trainé par deux serpents.— mm. Coll. de Heldreich.
114. Cérès à gauche dans un char trainé par deux serpents.
Rev. Tête barbue à droite.— 13 mm. Coll. Rhoussopoulos.
115. Même type à droite. Derrière, monogramme ΑΠ (?),—
Type monétaire ; 11 mm. Cabinet national.
116. Même type à gauche ; à droite, Δ.— 19 mm. Coll. de Heldreich.
117. ΕΥΕΙ—ΤΗΟΥ Cérès debout à gauche tenant une corne

d'abondance et un soc de charrue. — 18 mm. Société archéologique.

118. κ — Λ Cérès debout à gauche tenant un pavot et
 ϵ des épis. — 18 mm. Société archéologique.

119. Apollon debout à gauche s'appuyant sur un cippe surmonté d'un trépied; dans le champ, Λ — Ω (?)—13 mm. Cabinet national.

120. Diane chasserresse allant à gauche. — 11 mm. Cabinet national.

121. $\epsilon\iota$ — $\Delta\eta$. . Hercule enfant étouffant les serpents. — 15 mm. Société archéologique.

122. Esculape debout de face, tenant le bâton entouré d'un serpent. — 12 mm. Coll. Mélétopoulos.

123. Même type d'Esculape avec la tête tournée à gauche. — 13 mm. Coll. de Heldreich.

124. Esculape debout de face tenant le bâton entouré d'un serpent. — 12 mm. Cabinet national.

125. Némésis debout à gauche tenant un frein, 12 mm. Cabinet national.

126. La Fortune debout à gauche tenant un gouvernail et une corne d'abondance.

Rev. Chouette à droite entre deux branches de laurier. — 24 mm. Coll. de Heldreich.

127. Amour debout à gauche tenant une couronne d'où pendent des bandelettes. — 9 mm. Cabinet national.

128. Victoire assise à gauche, un oiseau sur ses genoux — 14 mm. Coll. Rhoussopoulos.

Type des monnaies de Terina.

129. Victoire marchant à droite, dans une couronne de laurier. — 11 mm. Cabinet national.

130. Victoire debout à gauche tenant une couronne. — 14 mm. Société archéologique.

131. $\iota\alpha\Gamma\omicron\lambda$ Victoire de face tenant une palme de la main gauche. — 15 mm. Société archéologique.

132. Victoire à droite, tenant une couronne dénouée.

Rev. χ —11 mm. Cabinet national.

133. Deux guerriers combattant.— 16 mm. Coll. de Heldreich.

134. Groupe de quatre personnages debout.— 14 mm. Société archéologique.

135. Guerrier un genou en terre à droite, tenant une lance et un bouclier.

Rev. Personnage assis à droite, la tête inclinée et le bras gauche pendant.— Grénétis.— 12 mm. Coll. Rhoussopoulos.

136. Personnage assis de face, les jambes croisées.

Rev. ΔΗΜΗ—ΤΡΟΣ Calathus.— 12 mm. Société archéolog. Ce plomb doit être reporté parmi ceux relatifs au culte.

137. ΚΕΡ Pêcheur assis à gauche tenant une ligne à laquelle pend un poisson.— 13 mm. Société archéologique.

138. Guerrier casqué debout à gauche, tenant une lance sur l'épaule droite et un bouclier de la main gauche; devant, ΝΙΚΗ.

Rev. Figure drapée debout de face s'appuyant sur un bâton; dans le champ, Α.— 15 mm. Coll. Mélétopoulos.

139. Panthère assaillant un homme.— 15 mm. Cabinet national.

140. Tête de cheval, de trois quarts. — 13 mm. Coll. de Heldreich.

141. Cavalier allant à gauche, dans un cercle. — 14 mm. Société archéologique.

142. Parties antérieures de cheval et de lion réunies.

Rev. Scarabée.— 16 mm. Société archéologique.

143. Bucrâne orné de bandelettes.— 14 mm. Coll. de Heldreich.

144. Plomb ayant deux contremarques, contenant un bûcrâne surmonté d'un astre.— 21 mm. Coll. Mélétopoulos.

145. Tête de bélier de face surmontée d'une chouette.

Rev. Chien lévrier à droite.— 13 mm. Société archéologique.

146. Autel surmonté d'un masque de profil; devant, un cerf au-dessus duquel un astre.— 19 mm. Cabinet national.

147. Éros sur un lion allant à droite.

Rev. Le même type d'Éros tourné à gauche.— 12 mm. Société archéologique.

148. Lévrier à droite.

Rev. Tête humaine et tête de lion réunies.—13 mm. Société archéologique.

149. Lévrier à droite.

Rev. Sauterelle à droite.—13 mm. Cabinet national.

150. Lion à gauche.

Rev. X I M (Μιχαήλ) — 13 mm. Cabinet national.
A H A (Plomb gnostique).

151. Chouette à gauche.—20 mm. Coll. de Heldreich.

152. Cygne, la tête penchée sur son aile.—11 mm. Coll. Mélétopoulos.

153. Aigle devant lequel se dresse un serpent.

Rev. Coq à droite avec épi transversal.—11 mm. Cabinet national.

154. Aigle éployé de face dans un grénetis.—13 mm. Coll. Mélétopoulos.

155. Chouette de face; à gauche une torche.—12 mm. Coll. Mélétopoulos.

156. Coq à droite, tenant de la patte droite une amphore transversale.

Rev. Coquille (murex).—10 mm. Coll. de Heldreich.

157. Chouette à droite; dessous A 9.—8 mm. Coll. de Heldreich.

158. ΕΥΔΙ Aigle à gauche sur une base, tenant une couronne dans son bec.—24 mm. Société archéologique.

159. ΕΙΡΗ — NHC Chouette à droite; à côté de la tête, grand A.—13 mm. Société archéologique.

160. Deux serpents; à droite, A.—14 mm. Cabinet national.

161. Dauphin surmonté d'une chouette et d'un astre; dessous un monogramme.—10 mm. Cabinet national.

162. Dauphin, trident et astre, le tout dans un cercle (types monétaires athéniens).—12 mm. Cabinet national.

163. Grenouille.—10 mm. Société archéologique.

164. Pétoncle.

Rev. Pétoncle d'où s'échappe un Amour.—13 mm. Cabinet national.

165. Crabe dont les pinces forment une lyre.
 Rev. Chouette à droite et palme transversale.—13 mm. Société archéologique.
166. Crabe; dessous, Γ.—15 mm. Coll. Mélétopoulos.
167. Mouche.—10 mm. Coll. de Heldreich.
168. Cigale posée sur un trident.
 Rev. Sujet difficile à définir.—13 mm. Société archéologique.
169. ΠΟΛΥ Cigale.
 Κ — ΛΕΙ
 [ΤΟ]Σ
 Rev. ΝΙ — ΚΑ Trépied.
 Γ — Ο
 ΡΑ — Σ
 — 15 mm. Société archéologique.
170. Sphinx accroupi à droite. — 15 mm. Coll. de Heldreich.
171. Sphinx à droite.
 Rev. Deux dragons ailés en regard.—13 mm. Coll. de Heldreich.
172. Sphinx accroupi à droite; dans le champ, ΑΩ. 11 mm. Coll. de Heldreich.
173. Rose.—9 mm. Coll. Mélétopoulos.
174. Grappe de raisin dans un grénétis.
 Rev. Feuille de vigne dans un grénétis.—11 mm. Coll. de Heldreich.
175. Pavot et épi en sautoir.—10 mm. Coll. de Heldreich.
176. Épi de blé entre les lettres Α — Μ.—11 mm. Cabinet national.
177. Trois épis.
 Rev. Sauterelle; dans le champ, Λ.—9 mm. Coll. de Heldreich.
178. Épi de blé entre les lettres Θ (?) — Ε
 Ο — Π
 — 15 mm. Société archéologique.
179. επε Épi de blé.—12 mm. Société archéologique.
180. Vase (canthare).—13 mm. Coll. de Heldreich.

181. Amphore; à droite un terme.— 12 mm. Coll. de Heldreich.

182. Amphore avec palme transversale.

Rev. Couronne de lierre.—17 mm. Coll. de Heldreich.

183. Vase (plémochoé?).— 10 mm. Coll. de Heldreich.

184. Vase et objet indéterminé.— 13 mm. Société archéologique.

185. Amphore avec palme transversale accostée des lettres ΓΑ (type monétaire athénien).— 10 mm. Coll. de Heldreich.

186. Amphore accostée des lettres Γ — Γ.— 19 mm. Coll. Rhossopoulos.

187. Vase dont chaque anse porte un rameau; à gauche Δ. (type monétaire athénien).— 12 mm. Société archéologique.

188. Amphore accostée des lettres Μ — Ε.— 13 mm. Société archéologique.

189. Vase duquel sort une plante; à gauche Μ.

Type monétaire athénien.— 13 mm. Cabinet national.

190. Vase; dans le champ ΝΙ — Κ.— 11 mm. Cabinet national.

191. Vase accosté des lettres Α — Υ,

Α

le tout dans une couronne de laurier (type monétaire athénien).— 14 mm. Cabinet national.

192. Caducée dans une couronne de laurier.—14 mm. Coll. Mélétopoulos.

193. Ε — Ρ Caducée.

Χ — Ο

— 9 mm. Société archéologique.

194. Trépied dans une couronne de laurier; à gauche Ε (type monétaire athénien).— 14 mm. Cabinet national.

195. ΕΡΑΚ Objet cylindrique difficile à déterminer (voir ΑΟ . . (?) la figure). — 22 mm. Société archéologique.

196. ΕΙΡ — ΗΝΗ Corne d'abondance.— 11 mm. Société archéologique.

197. Tête casquée entre les deux bonnets des Dioscures.

Rev. Chouette de face avec palme transversale; dans le champ, astre et monogramme.— 11 mm. Cabinet national.

(Type monétaire athénien).

198. Pied droit reposant sur la pointe; derrière, A.— 11 mm. Cabinet national.

199. Table sur laquelle est un arc et un carquois; dessus, ΗΠ (les deux lettres liées).— 10 mm. Société archéologique.

200. Pavot, épi et caducée; dans le champ, A—P (?)—I.— 17 mm. Société archéologique. (Types monétaires athéniens).

201. Calathus dans une couronne de laurier.— 11 mm. Coll. de Heldreich.

202. Calathus entre deux épis.— 13 mm. Société archéologique.

203. Plante d'un pied droit; traces de légende.— 10 mm. Société archéologique.

204. Corne d'abondance ailée et fermée par un couvercle bombé, montée sur deux jambes; dans le champ, grappe de raisin et traces de lettres.— 11 mm. Coll. Rhoussopoulos.

205. Astragale en surfrappe au milieu d'une couronne de laurier.— 15 mm. Société archéologique.

206. Phallus muni d'une queue, à droite.

Rev. Deux contremarques; l'une couvant l'autre en partie, présente une tête barbue tournée à droite et couverte d'un bonnet pointu; l'autre, la partie supérieure d'une petite figure à droite.— 17 mm. Coll. Mélétopoulos.

207. Instrument de musique (triangle) sur lequel est une sauterelle.

Rev. Même instrument.— 12 mm. Société archéologique.

208. Masque de face terminé à sa partie supérieure par une lyre.— 12 mm. Société archéologique.

209. Masque à droite; dessous, un chien, le tout dans une couronne d'olivier.— 12 mm. Société archéologique.

210. Rhyton dans une couronne; le tout dans un ovale en creux.— 20 mm. Cabinet national.

211. Homme debout.

Rev. Ornement en forme de cœur (voir la figure).—16 mm. Cabinet national.

212. Fleur à huit pétales dans un double cercle contenant des perles.— 19 mm. Cabinet national.

213. Bourse à côté de laquelle est un strigile.—9 mm. Cabinet national.

214. Omphalos entouré d'un serpent, et corne d'abondance.

Rev. Sphinx à droite.— 10 mm. Société archéologique.

215. Chaussure, à gauche.

Rev. Paume de main droite.—13 mm. Société archéologique.

216. Main droite tenant une oreille.

Rev. Serpent sur un autel.—10 mm. Société archéologique.

217. Cnémide.— 15 mm. Société archéologique.

218. Strigile et vase à huile.— 14 mm. Société archéologique.

219. Galère avec rames et un mât. — 16 mm. Société archéologique.

220. Simpule.— 10 mm. Société archéologique.

221. Sistre; dessus, oiseau.— 12 mm. Coll. Mélétopoulos.

222. Bouclier très-bombé sur lequel est figurée une rose, le tout dans un cercle.— 17 mm. Cabinet national.

223. Génie ailé levant la main droite et tenant entre ses jambes un bélier qu'il saisit, par les cornes, de sa main gauche armée d'un couteau.— 22 mm. Coll. de l'auteur.

224. Enfant nu debout, levant la main droite pour prendre une grappe d'une treille placée au-dessus de lui, et saisissant de la gauche deux épis.

Rev. Plante bulbeuse, oiseau perché sur un mât, et poulpe.— 12 mm. Cabinet national.

225. Chouette à tête de Minerve casquée avec haste transversale.— 10 mm. Société archéologique. (Type monétaire d'Athènes).

ARTHUR ENGEL.



ΕΠΙΓΡΑΦΑΙ ΑΜΟΡΓΟΥ.

Πρὸ ἐνὸς καὶ ἡμίσεος ἔτους ἐν τῷ τελευταίῳ τεύχει τοῦ 10^{ου} καὶ τελευταίου τόμου τοῦ Ἀθηναίου ἐξέδωκα δέκα ἐνεπιγράφους λίθους ἐξ Ἀμοργοῦ εἰς Ἀθήνας κομισθέντας, ἐν οἷς ἦσαν καὶ δύο κολοβὰ δημόσια ἔγγραφα περὶ δανείων ἃ ἐδανείσθη ἡ πόλις Ἀρχεσινέων παρ' ἰδιωτῶν· ἔμενεν δ' ἔτι ἀναντίγραφος καὶ ἀνέκδοτος μία εὐμεγέθης στήλη, ἔχουσα καὶ αὐτὴ ὅμοιον περὶ δανείου ἔγγραφον, ἐν ᾧ, εἰ καὶ δυσαναγνώστῳ, ὑπῆρχον ὅμως πλείονες καὶ μᾶλλον ἐνδιαφέρονται λεπτομέρειαι. Εἰς ταύτης λοιπὸν τὴν ἀντιγραφὴν καὶ μελέτην ἐπιδοθεὶς ἔκτοτε εἶδα, ὅτι τὸ πληρέστερον κείμενόν της ἡδύνατο νὰ χρησιμεύσῃ καὶ εἰς συμπλήρωσιν ὅχι ὀλίγων φράσεων κολοβῶν τῶν δύο ἐκείνων προεκδοθέντων ἐν τῷ Ἀθηναίῳ ἔγγραφοι. Ἀλλὰ τί ἄλλο παρετήρησα μετ' ὀλίγον; Καὶ ἡ ὀπίσω ἐπιφάνεια τῆς στήλης ταύτης εἶχεν ὅμοιον ἄλλο ἔγγραφον, ἐπικαλυπτόμενον ὅμως σχεδὸν ἐντελῶς ὑπὸ ὕλης τινὸς ἀπολελιθωμένης ἀπ' αἰώνων, δι' ὃ καὶ ὁ πωλήσας ἡμῖν αὐτὴν ἀρχαιοπώλης, καὶ περ πολὺ προσεκτικὸς καὶ ἡσυχημένος, δὲν εἶχε διακρίνει τὰ γράμματα.

Τοῦτου οὕτως ἔχοντος, ἐπειδὴ μετὰ τὴν ἀντιγραφὴν τοῦ πρώτου ἔγγραφου ἔμεναν φράσεις τινὲς ἔμοι ὅλως σκοτειναὶ καὶ ἀνοικονόμητοι, ἐδέησε νὰ τραπῶ καὶ ἐπὶ τὴν τοῦ δευτέρου ἀντιγραφὴν, ἐλπίζων ἐξ αὐτοῦ νὰ προέλθῃ τὸ ποθοῦμενον φῶς. Ἀλλ' ἐνταῦθα ἦτο ἡ μεγίστη δυσκολία τοῦ ἔργου. Δὲν ἐντρέπομαι νὰ εἶπω, ὅτι ὅλον σχεδὸν τὸ θέρος τοῦτο περὶ τὴν καθάρισιν καὶ ἀντιγραφὴν τῆς δευτέρας ταύτης ἐπιφανείας πονήσας, μεταχειρισθεὶς δὲ καὶ σιδηρᾶ ἐργαλεῖα ξεστικὰ παντοῖα καὶ κόνιν ἀνθράκων καὶ τολμῆσας νὰ ἐπιχύσω καὶ ὑδροχλωρικὸν ὅζον ἐπὶ τοῦ ὡς μετᾴλλου σκληροῦ ρύπου, δὲν κατάρθωσα ὅμως ὅσον ἤθελα. Ἦσαν δηλαδὴ πολλὰ τῶν γραμμάτων ἐσθαρμένα καὶ πρὶν ἐπικαλύψῃ αὐτὰ ὁ παλαιὸς ρύπος· τοῦτο καλῶς ἔγνων. Ὅθεν τὸ ὅλον τοῦ ἔγγραφου δὲν ἀνεγνώσθη, καὶ τὸ περιεργον, ἐκείναι αἱ σκοτειναὶ τοῦ πρώτου ἔγγραφου φράσεις δὲν ἐφωτίσθησαν οὐδὲ ποσῶς ἐκ τοῦ δευτέρου. Ἀλλ' ὅμως δὲν μετενόησα ἐπὶ τῷ καταβληθέντι κόπῳ.

"Αλλα τινὰ κερδαίνει ἡ ἀρχαιογνωσία ἐξ αὐτοῦ, ἅπερ οἱ φιλόλογοι θέλουσιν εὐχερῶς διακρίνει καὶ ἀσχοληθῇ καὶ εἰς τὴν αὐτῶν διασάφησιν, εἰς ὃ ἔργον ἐγὼ δὲν εὐκαιρῶ νὰ διατρέψω.

Παραδίδων νῦν πρὸς δημοσίευσιν τὸ κείμενον μικροῖς γραμμασι, λέγω, ὅτι τὸ σχῆμα τῶν γραμμῶν ἀμφοτέρων τῶν ἐπιφανειῶν εἶναι ὅμοιον, καὶ τοῦ δευτέρου ἴσως πρὸ Χριστοῦ αἰῶνος καὶ ὅχι στοιχειδόν. Προσέτι χρέος μου θεωρῶ νὰ δηλώσω καὶ τόδε, ὅτι ὑπάρχει ἐλπίς, ἂν ἄλλος τις φιλόλογος θελήσῃ νὰ πονήσῃ περὶ τὴν στήλην ταύτην, ν' ἀναγνωσθῶσι καὶ πολλὰ ἐξ ἐκείνων τῶν γραμμῶν, τὰ ὅποια ἐμὲ ἀπῆλπισαν, ὡς φαινόμενα ἄλλοτε ἄλλοις, κατὰ τὰς διαφόρους ὥρας τῆς ἡμέρας καὶ κατὰ τὰ διάφορα ὕγρα, ἃ μετεχειρίζομην. Ὅθεν ἂς δοκιμάσῃ καὶ ἄλλος τὴν τύχην του. Τότε δὲ θὰ εἶναι καιρὸς καὶ πανομοιότηπως νὰ ἐκδοθῇ τὸ ὅλον.

ΣΤΕΦΑΝΟΣ Α. ΚΟΥΜΑΝΟΥΔΗΣ.

Α.

. μῆ(νὸς Ἑκ)ατομβαιῶνος ἐν Νάξωι αἰσυμνών-
των . . .

. . . ἐνους καὶ Σωστράτου, ἐν Ἀρκεσίνῃ δὲ μῆ(νὸς *Μελοποριῶνος*, (ἄρ-
χ)οντος Κτησιφώντος Πραξιελῆς Πολυμνήστου ἐδάνεισεν τ(ῇ πό-
λε(ι) τῇ Ἀρκεσινέων ἀργυρίου Ἀττικοῦ) τρία τέλαντα ἀκίνδυ-
νομ. πά-

5 θος κινδύνου Πραξιελεῖ ἐπ(ι) τόκωι πέντ' ὀβολοῖς τῇμ μνᾶν ἐκά-
στην το(ῦ

μην)ὸς ἐκάστου, δανειστῶν ἐλθόντων δημοσίαι Πρωτομάχου καὶ
Διο-

. . . ους κατ(ὰ) τὸ ψήφισμα ὃ εἶπε Στ(ησα)γόρας· ὑπέθετο δὲ
Πραξιελῆς τέ τ(ε

κ)οινὰ τέ τ(ῇ) πόλεως ἅπαντ(α κ)αὶ (τ)ὰ ἴδια τὰ Ἀρκεσινέων
καὶ τῶν οἰκούν-

- τ)ων ἐν Ἀρκεσίνῃ ὑπάρχ(ειν;) ἔγγαια; καὶ ὑπερπόντια· ἀποδῶ-
 σουσιν τὸν
 10 μὲν τόκον καθ' ἐνιαυτὸν ἕκαστον οἱ (τ)αμίαι οἱ τὰς προσόδους
 ἐγλέγοντες
 τὰς Ἀρκεσινέων, ἐὰν δὲ μὴ ἀποδῶσιμ, πρακτοὶ ἔστωμ. Πραξι-
 κλεῖ οἱ μὴ
 ἀποδόντες ἡμιόλιον τὸ ἀργύριον ἐκ τῶν ἰδίων πράξει πάσῃ,
 καθάπερ
 ἐγ δίκης τέλος ἐχούσης κατὰ τὸ σύμβολον τὸ Ναξι(ων) καὶ Ἀρ-
 κεσινέων
 καὶ μὴ ἔ(σ)τω ὑπόλογος τῇ πόλει τοῦτο τὸ ἀργύριον εἰς τὸ δά-
 νειον, ἀλλ' ἀπο-
 15 δότω ἡ πόλις τὸν τόκον, ἐὰν δὲ μὴ ἀποδῶι, ἔστω ὁ τόκος ὃν
 ἄμ μὴ ἀποδῶσιν
 ἐνεργὸς Πραξικλεῖ μετὰ τοῦ ἀρχαίου τοῦ ἴσου τόκου καθ' ἐνιαυ-
 τὸν ἕκασ-
 τόν· τὸ δὲ ἀρχαῖον ἀργύριον ἀποδῶσουσιν ἐν ἑξ̄ μηνσὶν ἀφ' οὗ
 ἂν ἀπαιτήσῃ(ι)
 Πρα(ξι)κλῆ(ς) ἢ ὃν ἂν πέμψῃ Πραξικλῆς ἀπαιτήσονται· ὅταν δὲ
 ἀποδιδῶσιν
 τ)ὸν τόκον ἢ τὸ ἀρχαῖον, ἀποδῶσουσιν ἐν Νάξω Πραξικλεῖ ἢ
 ὦι ἄγ(κ)ελεύ-
 20 η) Πραξικλῆς Ἀττικὸν ἢ Ἀλεξάνδρειον νόμισμα ὦι (ἡ) πόλις
 χρῆται . .
 . ΛΤΤ . . ον, ὀλοσχερές, δόκιμον, ἄσ(υ)λον, ἀνέπαφον, ἀτελές
 πάντων, (ᾧ)-
 πω(ς) ἄγ κελεύει Πραξικλῆς, ἐὰν δὲ μὴ ἀποδῶσιν τὸ ἀργύριον
 κατὰ τὰ γε-
 γραμμένα, ὠμολόγησαγ καὶ διέθεντο Ἀρκεσινεῖς ὀφείλειμ Πραξι-
 κ)λεῖ ἑξ̄ τάλαντα, καὶ ἐξέστω πράξασθαι Πραξικλεῖ ταῦτα τὰ
 χρήματ(α)
 25 πράξει πάσῃ ἔ(κ) τε τῶγ κοινῶν τ(ῶ)ν Ἀρκ(ε)σινέων πάντωνγ
 καὶ ἐκ τῶν
 ἰ)δίων τῶν Ἀρκεσινέωγ κα(ὶ) ἐ(κ) τῶν οἰκούντων ἐν Ἀρκεσίνῃ
 καὶ ἑξ̄ ἐνός

- ἐκάστου ἅπαν τὸ ἀργύριον (κ)αὶ ἐξ ἀπάντων, τρόπῳ ὧι ἂν ἐπι-
 στήται,
 καθάπερ δίκην ὠφληκόντων ἐν τῇ ἐκκλήτῳ κατὰ τὸ σύμβολον
 τὸ Ναξ(ι-
 ω)ν καὶ Ἀρκεσινέων, τέλος ἐχούσης ἀζημιωΙΟΥΝτι πάσης ζημίας
 30 καὶ) ὅτι ἂν ἐνεχυράσσηται ἢ εἰσπράττεται Πραξικλῆς, μὴ εἶναι
 Ἀρκεσιν-
 εἶς) ὑπόλογον τούτων εἰς τὴν ἀπόδοσιν τῶν χρημάτων ὧν ὀφεί-
 λουσ(ιν,
 ἀ)ζημίους δὲ ἀρῆκαγ καὶ ἀνυπό(πτ)ους Ἀρκεσινεῖς καὶ ἐάν τινες
 ἄλλοι
 πράττωσιν τὰ χρήματα, κελεύοντος Πραξικλέους· ἐάν δέ τις
 Ἀρ(κ)εσι(νέ-
 ω)ν ἀφ(ι)οῇται ἢ τῶν οἰκούντων ἐν] Ἀρκεσίνῃ τοὺς πράττοντας
 ἢ ἐνίσ(τη)-
 35 ται τῇ πράξει τρόπῳ ἢ παρευρέσει ἢ τιν(ι)οῦν, ἀποτει(σάτω)
 Πραξ(ι-
 κ)λεῖ τ(χ)λ(α)ντον ἀργυρίου (κα)ὶ π(ρακτ)ὸς ἔ(στω) τοῦτο τὸ ἀρ-
 γύριον κ(αθά)πε-
 ρ ὠφληκῶ(ς) δίκην Πραξικλεῖ ἐν τῇ (ἐκκλ)ήτῳ (κ)ατὰ τὸ συμ-
 βολον τέλος
 ἐχ)ούσης καὶ τῇ πόλει (μὴ ὑ)πόλογος ἔ(στω) ταῦτα τὰ χρήματα
 εἰς τὴν ἀπό-
 δοσιν τοῦ δανείου, καὶ ἐάν τι βλάβος ἢ ἀνάλωμα γένηται εἰς
 τὴν εἴσπρα-
 40 ξ(ι)ν τῶν χρη(μ)άτων, εἴ(ναι τ)ῇ (π)όλει τῇ Ἀρκεσινέῳ καὶ
 ἀποδότω καὶ
 τοῦτο τὸ ἀργύριον μετὰ τ(οῦ) ἄλλ(ου) δανείου· τῆς δὲ συγγρα-
 φῆς τῆς δε
 ὠ)μολόγησαν Ἀρ(κεσιν)εῖς μηδὲν εἶναι κυριώτερον μήτε νόμον
 μήτε ψ(ή)-
 φ)ισμα μήτε δ(όγμ)α (μῆ)τε στρατηγὸν μήτε ἀρχὴν ἄλλα κρίνου-
 σ)αν ἢ τὰ ἐν τῇ(ι) συγγραφῇ γεγ(ρ)αμμ(έν)α μήτε ἄλλο μηθὲν
 μῆτε τέχ-
 45 νῃ μῆτε πα(ρε)υρέσει μηδεμιᾷ, ἀλλ' εἶναι τὴν συγγραφὴν κυρίαν

- οὗ ᾧ)ν ἐπιφέρει ὁ δανείσας ἢ οἱ πράσ(σοντ)ες ὑπὲρ αὐτοῦ· ὡμο-
 λόγησα(ν
 δέ;)) Ἀρκεσινεῖς ἀναγεγραμμένην (π)αρέχει(ν) τήν δε τῆς συγ-
 γραφῆν
 ἐν) Ἀρκεσίνητι ἐν Τ;ε; (τ)ῶι; Δημ... Ω;ς... ΜΕΡΟΥ... ερας
 εἰς στήλῃι λ(ι-
 θίνῃι) ἡμερῶν ἐξήκοντα ἀφ' ἧς ᾧ(ι) ἀπαγ(γείλωσιν; οἱ δ)ανεισταί,
 εἰ δὲ μ(ῆ,
 50 ὀφείλειεν. α. α το. τ..... Λ.... κατ(ᾧ τήν συγ)γραφῆν τήν
 κ)ε(ι)μένημ παρ' Εὐρυκλεῖ (καί;) Πραξ(ικλεῖ; Μάρτυ)ρες· Εὐρυ
 (κλῆς;)) Ἀτεισίδης
 . ΟΕΝΗΝ . ΠΟΤΩΝΛΕΝΟΗ ΕΩΣΕΥΣΜΙ
 Ἀ)ντίπαππο(ς) ὁ κ; (αἰ) Ἀριστόδημος Νικο(σθ)έ(νους)..... ος
 Εὐάλκου . .
 Θ)εόπομπος Ἀν.....μος ΕΙ.... ΜΕΙ. Α. Θώραξ Κυ.....
 55 . . νομέ(νης) Ἀντ . . Ο . . . ΟΣ Ἡρακλειδης.

B.

-
 ΙΟ..... μηνὸς (δ') Εὐκ(άρπ)ου; ΛΙ... Ι... ΙΔΕ...
 ΕΗΟΛ
 ἄρχ(ο)ντος Τιμηράτου, ἀγαθῷ τύχαι ἐδάνεισαν
 Λεωτρέφης Εὐκλεῦς Κ . . .
 . . Εὐ; μναστοφῶντος, Λέπτων Πρ(α)ξιδάμου, Ἀμμώνιος....
 ΝΑΙΝ; Α, Εὐσφαιρος Εὐκλεῦς Ἀσ(τυπα-
 λαιεῖς ἐδάνεισαν τῷ πόλει τῷ Ἀρκεσινέων ἀργυρίου Ἀλεξαν-
 δρείου τέλαντα πέν(τε).....
 5 ἰ)ας δραχμὰς ἐπὶ τόκῳ τήν μνᾶν ἐκάστην ἐκάστου μηνὸς τε(τ)-
 τάρων ὀβολ(ῶ)ν (καί) δύο χα(λ-
 κ)ῶν ἕς τε μῆνα Ἰοβ(α)χ(χ)ιον ἐὰν δὲ μὴ ἀποδῶσιν Ἀρκεσινεῖς
 ἐμ μηνὶ Ἰοβαχ(χ)ίῳ εἰς μετὰ Χαρι-
 γένῃ δαμιοργὸν τόκον φέρον ἔσον Ἀρκεσινεῖς πέντε ὀ(βο)λ(οὺς ἐπ)ι
 μνᾷ ἀπὸ μηνὸς Ἀρταμι(τίου
 καί;) δαμιοργοῦ ὅς ἂν μετὰ Χαριγένῃ δαμιοργῇ, ἐν Ἀρκεσίνητι
 δὲ μηνὸς Ἀνθεστηριῶνος

- ἐπὶ ἄρχοντος Τιμηράτου· ἀποδώσουσι δὲ Ἄρκεσινεῖς τὸν τόκον
κατ' ἐνιαυτὸν τοῖς δανεισταῖς (ἀ-
10 κίνδυνον ἐν Ἀστυπαλαίᾳ νόμισμα Ἀλεξάνδρεον, δόκιμον, ὀλα-
σχερές, ἀνέπαφον, ἀτελὲς (π-
άντων· αἱ δὲ κα μὴ λῶνται τοῖ δανείσαντες κομίσασθαι τὸν (τό-
κον) προε ὦν Ἄρκεσινέ(ων
. . . . ἢ αὐτοὶ ἢ ἄλλον πέμψαι, (εἰ)σπρά(σσ)ειν δ' ἐν ἑξ μηνσί· πάν-
των δὲ τῶν δανεισάντων . . Ο
. . Ἄρκεσινεῖς· αἱ δὲ κα μὴ ἀποδῶντι τοὺς τόκους κατ' ἐνιαυτὸν καὶ . .
πράξει; πάντων τῶν δανεισάντων ΗΛ . . .
15 . κε . νόμος; ὅς ΚΛΠΕΝΑΙ ΚΑΙ ΛΙ· ΝΑΠΟ . . .
ν τὰ χρή(ματα τοῖς) δανείσασι . . .
χρημα . . . ΟΕΝΗ . . . ΟΝ ἀποδιδῶ . . ΙΛ (αἱ δὲ κα
μὴ ἀποδιδῶντι Ἄρκεσινεῖς καὶ (ὥ-
μ)ολόγει ἡ πόλις ἡ Ἄρκεσινέων . . .
20 εἰσπράσσοντι ὑπὲρ (τῶ)ν δανεισ
Ιους μηδενὶ Ἄρκεσινέων καὶ . . . ΣΚ (ἐν Ἀρκ-
εσίναι τοὺς δανείσαντας ἡ
. τῶι δραχμα . Π
. ὑπέθηκε δὲ ἡ πόλις Λ
25 ἦναι τ; ἂν θάλασσαν
. . . αἱ δὲ κα μὴ ἀπο(δῶν)τι ὁφΗΛ(ε)ν
μ)ηδὲν κυριώτερον μῆτε (ν)όμον μῆτε (ψήφ)ισ(μα) . . .
. αἱ πολεῖς αἱ Ἄρκεσινέων καὶ ἐξαΙ . ΕΥ (ἐν Ἀρ-
κ)εσίναι δαμοσίαι ἐλθόντων
30 εἰς τουτω ὥστε
. Μ . ΙΑ ἐξέστω δὲ Ἄρκεσινεῦσι(ν) ο . . .
ἀρχαῖον ἀποδιδόμε(ν)
..... | δωΙ
. ντονΛΙ . . ΩΚΙ Τ
35 . . . Υ ;

Υστερογράφως ἂς σημειώσω ἔτι, ὅτι ἐν τῷ Βϖ ἐγγράφῳ ἐν τοῖς
στίχ. 2, 4 καὶ 33, ἐκεῖ ὅπου περιεγράμμισα τὸν τόπον, παλαιόθεν
ἐγένετο ὑπὸ τοῦ χαράκτου διόρθωσις καὶ ἀπάλειψις μᾶλλον γραμμά-
των προκεχαραγμένων ἢ ἐγγραφῇ ἄλλων νέων ἐν βαθυτέρῳ ἐπιφανείᾳ,
ὡς ἐν 5. 4 τοῦτο μ' ἐφάνη ὅτι ἐγένετο.

INSCRIPTIONS DE CALYMNOS (1).

1. Marbre encastré dans le mur de la chapelle du Christ, près de la ville haute (2). H. 0,90. L. 0,90.

Ο ΔΑΜΟC Ο ΚΑΛΥΜΝΙΩΝ
ΕΤΕΙΜΗCΕΝ ΤΟΝ ΙΕΡΕΑ
ΤΟΥ ΠΡΟΚΑΘΗΓΕΜΟΝΟΣ
ΘΕΟΥ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΤΙΒΕΡΙΟΝ
5 ΚΛΑΥΔΙΟΝ ΔΙΚΑΣΤΟΦΩΝ
ΤΑΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΠΑΤΡΩ
ΝΑΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΑΝ ΔΙC
CΤΕΦΑΝΗ ΦΟΡΗΣΑΝΤΑ
ΚΑΙ ΑΝΙΕΡΩCΑΝΤΑ ΤΑ ΧΩΡΙΑ ΤΩ
10 ΘΕΩ

‘Ο δᾶμος ὁ Καλυμνίων
ἐτείμησεν τὸν ἱερέα
τοῦ προκαθηγεμόνος
θεοῦ Ἀπόλλωνος Τιβέριον
5 Κλαύδιον Δικαστοφῶν-
τα τὸν ἑαυτοῦ πάτρω-
να καὶ εὐεργέταν δις
στεφανοφορήσαντα
καὶ ἀνιερῶσαντα τὰ χώρια τῷ
10 θεῷ.

(1) Les inscriptions qui suivent ont été copiées dans deux voyages, en 1880 et 1881. Chaque fois j'ai reçu de la colonie grecque de Calymnos le plus cordial accueil; je dois remercier en particulier M. Thémélis Olympidis et sa famille dont la généreuse hospitalité a déjà obligé plusieurs Français.

(2) Des fouilles ont été faites autour de cette chapelle par M. Newton en 1854 (*Travels and Discoveries* I. p. 304-315). Les inscriptions trouvées dans les fouilles ont été transportées au Musée Britannique. Elles viennent d'être publiées récemment (*Greek Inscriptions in the British Museum*, part. II, p. 53 et sv.)

Décret du peuple de Calymnos en l'honneur de Tibérius Claudius Dicastophon, prêtre d'Apollon.

2. Bloc de marbre gris également encastré dans le mur de la chapelle du Christ. L'inscription est gravée sur 4 colonnes; la seconde et la troisième sont complètes; la première a seulement la fin des lignes, et la quatrième les premières lettres de chaque ligne. La pierre sur laquelle est gravée la présente partie de l'inscription devait donc être placée entre deux autres blocs exactement juxtaposés (1).

(Voir la page suivante).

Cette longue liste de noms propres est une partie du catalogue des citoyens qui avaient droit de participer à un culte, sans doute celui de l'Apollon Délien de Calymnos; en effet, nous avons trouvé le marbre sur l'emplacement du temple de ce dieu.

Tous les personnages qui figurent dans ce catalogue appartiennent à l'une des trois vieilles tribus doriennes, les Dymanes, les Pamphyloï, les Hylleis. Le nom de ces tribus est abrégé en un monogramme dont nous donnons le spécimen (2).



De nouvelles tribus avaient été créées à une époque que nous ignorons; les décrets publiés par M. Newton font connaître celles des Κυδρῆγλαιοι et des Θεουγενιδαι (3). Mais les anciennes tribus persistèrent à Calymnos comme à Cos, et

(1) Les petits fragments recueillis par M. Newton (nos 315-320) paraissent provenir de la même liste.

(2) Dans la copie en caractères épigraphiques, le monogramme est remplacé par la première lettre, plus espacée que les autres.

(3) *Bull. de Corr. hellén.* t. V, p. 217; cf. t. VI, p. 259 et sv.

Colonne I

ΑΥΤΟΣ

ΤΙΜΙΔΑΣ ΑΡΧΙΒΙΑΔΟΥ Δ ΕΚ
ΑΣΑΡΙΣΤ...ΝΟ. Δ ΕΚΠΟ
ΝΑΜΟΥ ΙΠΠΙΑΣΘΕΥΔΑ

5 ΑΡΧΙΔΟΣΤΑΣΙΠΠΟΔΑ

ΟΣΚΑΡΝΕΙΟΥ ΚΑΦΙΣΙΟΣ

ΟΣΔΕΝΙΚΙΑΔΟΣΤΑΣΟΙΝΙΑ

ΛΕΥΣΤΡΑΤΟΥ Δ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣ

ΦΩΝΤΟΣ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΓΕ

10 ΚΛΕΥΣΤΡΑΤΟΣΒ Δ ΕΚΠΟ

ΚΛΕΥΦΩΝΤΟΣ Υ ΕΚΠΑΝΟΡ

ΝΕΙΟΥ ΠΡΑΞΙΦΑΝΤΟΣ

ΑΝΑΞΙΜΒΡΟΤΗΣΤΑΣΤΡΑ

ΣΕΠΙΜΟΣΧΙΩΝΟΣΠΕΤΑ

15 ΛΟΞΕΝΟΥ Δ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣ

ΔΑΙΣΙΟΥ ΟΝΑΣΙΜΑΧΟΣ

ΩΣΕΠΙΘΕΥΔΩΡΟΥ.ΑΦΙΣΙ

ΠΟΘΑΙΑΣΥΛΛΙΔΕΣ

ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΜΑΤΡΟΣΔΕΠ

20 ΘΑΙΑΣΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΙΙΠΠΟ

ΤΡΑΤΗΦΑΙΝΙΟΣ Υ ΕΚΠΟΘΑΙ

ΑΝΑΞΙΔΟΥ Δ ΕΞΟΡΚΑΤΟΥ

ΟΥ ΕΡΜΙΟΝΚΤΗΣΙΚΛΕ

ΕΒΟΥΛΑΣΤΑΣΑΙΣΧΥΛΟΥ Υ

25 ΣΑΡΤΑΜΙΤΙΟΥ ΛΑΜΠΙ

Α...ΞΙΣΕΥΑΓΓΕΛΟΥ Υ ΕΚ

ΛΙΜΑΧΟΥ Υ ΕΞΟΡΚΑΤΟΥ

ΥΟΥ ΛΑΜΠΙΟΝΒΟΗ

ΝΝΑΣΤΑΣΙΕΡΟΦΩΝΤΟΣ

30 ΟΣΚΑΡΝΕΙΟΥ ΣΩΣΤΡΑ

ΜΑΤΡΟΣΔΕΦΙΛΑΚΟΥΣΤΑΣ

ΕΠΙΔΑΜΑΤΡΙΟΥΚΑ

Colonne I

- λυτος
 τιμιδας Ἀρχιβιχίδου Δυ. ἐκ . . . ,
 ματρὸς δὲ] τᾶς Ἀριστ[οξέ]νο[υ] Δυ. ἐκ Πο-
 θαίας, γεγωνῶς ἐπὶ, Πα]νάμου — Ἰππίας Θεωδά-
 5 μου Δυ. ἐκ Ποθαίας, ματρὸς δὲ Δαμ]αρχίδος τᾶς Ἰπποδά-
 μαντος γεγωνῶς ἐπὶ]ος Καρνείου — Καφίσιος
 Δυ. ἐκ Ποθαίας ματρ]ὸς δὲ Νικιάδος τᾶς Οἰνιά-
 δου Κ]λευστράτου Δυ. ἐκ Ποθαίας
 ματρὸς δὲ τᾶς Κλε]υφῶντος Ὑλ. ἐκ Πανόρμου γε-
 10 γωνῶς ἐπὶ] Κλεύστρατος Β Δυ. ἐκ Πο[θαίας
 ματρὸς δὲ Ἀρχε]βούλας τᾶς Κλευφῶντος Ὑλ. ἐκ Πανόρ-
 μου γεγωνῶς ἐπὶ Καρ]νείου — Πραξίφαντος
 Δυ. ἐκ Ποθαίας ματρὸς δὲ] Ἀναξιμβρότης τᾶς Πρα
 γεγωνῶς ἐπὶ Μοσχίωνος, Πετα-
 15 γειτνύου Φι]λοξένου Δυ. ἐκ Ποθαίας
 γεγωνῶς ἐπὶ Θευ]δαισίου — Ὀνασίμαχος
 γεγων]ῶς ἐπὶ Θεωδώρου, [Κ]αφισί[ου].

Γυναικες ἐκ Ποθαίας Ὑλλίδες

-] ἐκ Ποθαίας, ματρὸς δὲ Π . . .
 20 ἐκ Πο]θαίας, γεγωνῶς ἐπὶ Ἰππο-
 κράτου — Ἀγησις]τράτη Φαίνιος Ὑλ. ἐκ Ποθαί-
 ας] Ἀναξίδου Δυ. ἐξ Ὀρκάτου
 ου — Ἑρμίων Κτησικλέ-
 ους Ὑλ. ἐκ Ποθαίας, ματρὸς δὲ Ἀρχ]εβούλας τᾶς Αἰσχύλου Ὑλ.
 25 ἐκ Πανόρμου, γεγωνῶς ἐπὶ], Ἀρταμιτίου — Λαμπι
 Ἀ[να]ξίς Εὐαγγέλου Ὑλ. ἐκ
 Ποθαίας ματρὸς δὲ Καλ]λιμάχου Ὑλ. ἐξ Ὀρκάτου
 Πεταγειτ]ύου — Λάμπιον Βοη
 ννας τᾶς Ἱεροφῶντος
 30 ος, Καρνείου — Σωστρά-
 τη Ὑλ. ἐκ Ποθαίας,] ματρὸς δὲ Φιλακοῦς τᾶς
 γεγωνῶς] ἐπὶ Δαματρίου, Κα[φισίου].

Υ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣ
Μ. ΤΡΟΣ
35 ΠΟΘΑΙΑ.....ΓΕΓΟΝΥΙ
ΦΙΛΤΙΣΘΕΥΓΕ
ΣΤΑΣΚΑ

Colonne II

ΦΩΝΤΟΣ Δ ΕΞΟΡΚΑΤΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΔΙΩΝΟΣΒΑΤΡΟΜΙΟΥ

ΠΑΡΘΕΝΟΙΥΛΛΙΔΕΣΕΚΠΟΘΑΙΑΣ

40 ΑΓΑΝΙΠΤΑΝ..ΕΥΤΙΜΟΥ Υ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΜΑΤΡΟΣΔΕΠΑΣΙΟΥΤΑΣ
ΔΩΡΟΞΕΝΟΥ Υ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΓΕΓΟΝΥΙΑΝΕΠΤΙΑΓΛΑΟΥΒΑΤΡΟΜΙ
ΟΥ ΛΑΜΠΤΙΣΙΣΟΚΡΑΤΕΥΣ Υ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΜΑΤΡΟΣΔΕΦΙΛΟΣ
ΤΡΑΤ..ΤΑΣΚΛΕΥΦΑΝΟΥ Γ ΕΞΟΡΚΑΤΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΑΡΙΣ
Τ..ΟΡΑΥΑΚΙΝΘΙΟΥ ΦΑΝΟΚΡΙΤΗΣΟΚΡΑΤΟΥ Υ ΕΚΠΟΘΑΙ
45 ΑΣΜΑΤΡΟΣΔΕΦΙΛΟΣΤΡΑΤΗΣΤΑΣΚΛΕΥΦΑΝΟΥ Γ ΕΞΟΡ
ΚΑΤΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΑΓΛΑΟΥΔΑΛΙΟΥ

ΓΥΝΑΙΚΕΣΓΓΑΝΟΡΜΙΑΙΥΛΛΙΔΕΣ

ΑΡΧΕΒΟΥΛΑΚΛΕΥΦΩΝΤΟΣ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΑΓΗΣ.
ΝΙΚΑΣΤΑΣΚΛΕΥΦΩΝΤΟΣ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΑΕ.
50 ΚΡΙΤΟΥΑΓΡΙΑΝΙΟΥ ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΙΑΞΕΝΟΤΙΜΟΥ Υ ΕΚΓΓΑΝ
ΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΕΥΤΕΛΕΣΤΡΑΤΗΣΤΑΣΑΡΙΣΤΟΦΑΝΤΟΥ Υ
ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙ....ΟΥΓΓΑΝΑΜΟΥ Α.
ΝΗΣΙΟΝ..ΕΞΙΑ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΠΑΣΙΚΡΑΤΕΙΑΣ
ΤΑΣΣΙΝΙΩΝΟΣ Υ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙ.ΕΥΚ..ΠΟΥ
55 ΥΑΚΙΝΘΙΟΥ ΚΑΛΛΙΜΑΧΙΣΚΛΕΥΜΑΧΟΥ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥ
ΜΑΤΡΟΣΔΕΣΩΓΓΑΤΡΑΣΤΑΣΞΕΝΟΔΑΜΟΥ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥ
ΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΠΤΟΚΡΑΤΟΥΓΓΑΝΑΜΟΥ ΚΟΛΧΑΞΕΝΑΙ
ΝΕΤΟΥ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΕΙΣΙΟΥΤΑΣΞΕΝΟΦΑΝΟΥ
Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΑΛΘΑΙΜΕΝΕΥΣΔΑΛΙΟΥ
60 ΛΑΜΠΤΙΟΝΕΥΑΓΓΕΛΟΥ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥ ΜΕΛΙΝΝΑΠΤΟΥ
ΚΗΤΟΥ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡΜΟΥ ΟΝΑΣΙΟΝΓΤΙΣΙΑ Υ ΕΚΓΓΑΝΟΡ

- Ὑλ. ἐκ Ποθαίας
 μ[α]τρὸς
 35 ἐκ] Ποθαία[ς], ...], γεγονυῖ-
 α ἐπὶ — Φίλτις Θεουξέ-
 νου Ὑλ. ἐκ Ποθαίας ματρὸς δὲ]ς τᾷς Κλ[ευ-

Colonne II

φῶντος Δυ. ἐξ Ὀρχάτου, γεγονυῖα ἐπὶ Δίωνος, Βατρομίου.

Παρθένοι Ὑλλίδες ἐκ Ποθαίας.

- 40 Ἀγανίππαν [Κλ]ευτίμου Ὑλ. ἐκ Ποθαίας, ματρὸς δὲ Πασίου τᾷς
 Δωροξένου Ὑλ. ἐκ Ποθαίας, γεγονυῖαν ἐπὶ Ἀγλαοῦ, Βατρομί-
 ου — Λάμπις Ἰσοκράτους Ὑλ. ἐκ Ποθαίας, ματρὸς δὲ Φιλοσ-
 τράτ[ης] τᾷς Κλευφάνου Παμ. ἐξ Ὀρχάτου, γεγονυῖα ἐπὶ Ἀρι-
 σ[τα]χόρα, Ὑακινθίου — Φανοκρίτη Ἰσοκράτου Ὑλ. ἐκ Ποθαί-
 45 ας, ματρὸς δὲ Φιλοστράτης τᾷς Κλευφάνου Παμ. ἐξ Ὀρ-
 κάτου, γεγονυῖα ἐπὶ Ἀγλαοῦ, Δαλίου —

Γυναικες Πανόρμιαι Ὑλλίδες,

- Ἀρχεβούλα Κλευφῶντος Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρὸς δὲ Ἀγησ[ι]-
 νίκας τᾷς Κλευφῶντος Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, γεγονυῖα ἐπὶ Λε[ω]-
 50 κρίτου, Ἀγρινίου. — Ἀριστόκλεια Ξενοτίμου Ὑλ. ἐκ Παν-
 όρμου, ματρὸς δὲ Ἐ. . . . σπράτης τᾷς Ἀριστοφάντου Ὑλ.
 ἐκ Πανόρμου, γεγονυῖα ἐπὶ ου, Πανάμου — Α[ι]-
 νήσιον [Ἀλ]εξία Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρὸς δὲ Πασικρατείας
 τᾷς Σινίωνος Ὑλ. ἐκ Ποθαίας, γεγονυῖα ἐπὶ Εὐκ[άρ]που,
 55 Ὑακινθίου — Καλλιμαχίς Κλευμάχου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου,
 ματρὸς δὲ Σωπάτρως τᾷς Ξενοδάμου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου,
 γεγονυῖα ἐπὶ Ἰπποκράτου, Πανάμου — Κόλχα Ξεναί-
 νέτου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρὸς δὲ Εἰσίου τᾷς Ξενοφάνου
 Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, γεγονυῖα ἐπὶ Ἀλθαιμένους, Δαλίου —
 60 Λάμπιον Εὐαγγέλου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου — Μέλιννα Πολυ-
 κήτου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου — Ὀνάσιον Πισία Ὑλ. ἐκ Πανόρ-

ΜΟΥ ΦΙΛΤΑΣΩΣΤΡΑΤΟΥ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥ ΦΙΛΟΔΙΚΑ
 ΝΙΚΟΜΗΔΟΥΣ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΙΕΡΟΚΛΕΙΑΣΤΑΣ
 ΜΑΝΔΡΟΓΕΝΕΥΣ Υ ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΓΕΤΟΝΥΙΑΕΠΤΙΕΥΤΥΧΙ
 65 ΔΑΤΠΑΝΑΜΟΥ ΦΙΛΑΙΘΙΟΝΝΙΚΑΝΔΡΟΥ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜ
 ΜΑΤΡΟΣΔΕΚΛΕΙΣΙΣΤΡΑΤΗΣΤΑΣΔΙΟΦΑΝΤΟΥ Υ ΕΚΠΑΝΟΡ
 ΜΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΩΓΥΡΙΩΝΟΣΑΓΡΙΑΝΙΟΥ

ΠΑΡΘΕΝΟΙΠΑΝΟΡΜΙΑΙΥΛΛΙΔΕΣ

ΑΡΙΣΤΙΟΝΑΡΙΣΤΟΥ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΚΛΕΙΤΙΟΥΤΑΣ
 70 ΕΚΕΦΙΔΟΥ Π ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΧΑΡΜΕΝΟΥΘΕΥ
 ΔΑΙΣΙΟΥ ΑΡΧΕΒΟΥΛΛΕΩΣΤΡΑΤΟΥ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑ
 ΤΡΟΣΔΕΚΡΑΤΙΣΤΟΥΣΤΑΣΠΡΑΞΙΠΟΛΙΟΣ Π ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥ
 ΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΜΟΣΧΙΩΝΟΣΑΡΤΑΜΙΤΙΟΥ ΜΝΑΣΙΣΤΡΑ

Colonne III

ΤΗΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΠΡΑΞΙΟΥΣ
 75 ΤΑΣΣΤΑΣΑΓΟΡΕΙΝΟΥ Δ ΕΞΟΡΚΑΤΟΥΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΑΡΙΣ
 ΤΟΚΛΕΙΔΑΛΛΣΕΙΟΥ ΤΙΜΟΔΙΚΑΑΝΑΞΙΩΝΟΣ Υ ΕΚΠΑ
 ΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΚΟΛΧΑΣΤΑΣΞΕΝΑΙΝΕΤΟΥ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥ
 ΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΚΑΦΙΣΙΟΥ ΦΙΛΙΝΝΑΣΩΣΙΚΛΕ
 ΟΥΣ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΦΙΛΙΝΝΑΣΤΑΣΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ
 80 Π ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΓΕΓΟΝΥΙΑΕΠΤΙΕΥΤΥΧΙΔΑΚΑΡΝΕΙΟΥ

ΑΝΗΒΟΙΠΑΝΟΡΜΙΟΙΥΛΛΕΙΣ

ΑΝΔΡΟΦΙΛΟΣΣΩΣΙΚΛΕΟΥΣ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΦΙΛΙΝ
 ΝΑΣΤΑΣΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ Π ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΓΕΓΟΝΩΣΕΠΤΙΛΕΟΝΤΙ
 ΔΕΩΣΥΑΚΙΝΘΙΟΥ ΑΡΙΣΤΟΚΛΗΣΒ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣ
 85 ΔΕΠΡΑΞΙΟΥΣΤΑΣΣΤΑΣΑΓΟΡΕΙΝΟΥ Δ ΕΞΟΡΚΑΤΟΥΓΕΓΟΝΩΣ
 ΕΠΤΙΕΥΤΥΧΙΔΑΓΕΡΑΣΤΙΟΥ ΑΝΑΞΑΡΧΟΣΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣ
 Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΠΡΑΞΙΟΥΣΤΑΣΣΤΑΣΑΓΟΡΕΙΝΟΥ Δ
 ΕΞΟΡΚΑΤΟΥΓΕΓΟΝΩΣΕΠΤΙΕΚΑΤΟΔΩΡΟΥΑΛΛΣΕΙΟΥ ΕΚΕ
 ΚΛΗΣΑΡΙΣΤΙΔΑ Υ ΕΚΠΑΝΟΡΜΟΥΜΑΤΡΟΣΔΕΚΛΕΙΤΙΟΥΤΑΣ
 90 ΕΚΕΦΥΛΟΥ Π ΕΚΠΟΘΑΙΑΣΓΕΓΟΝΩΣΕΠΤΙΦΙΛΙΝΟΥΠΑΝΑΜΟΥ

- μου — Φίλτα Σωστράτου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου — Φιλοδία
 Νικομήδους Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός δὲ Ἱεροκλείας τᾶς
 Μανδρογένεως Ὑλ. ἐκ Ποθαίας, γεγонуῖα ἐπὶ Εὐτυχί-
 65 δα, Πανάμου — Φιλαίθιον Νικάνδρου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου,
 ματρός δὲ Κλεισιστράτης τᾶς Διοφάντου Ὑλ. ἐκ Πανόρ-
 μου, γεγонуῖα ἐπὶ Ζωπυρίωνος, Ἀγριανίου —

Παρθένοι Πανόρμιοι Ὑλλίδες.

- Ἀρίστιον Ἀρίστου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός δὲ Κλειτίου τᾶς
 70 Ἐκεφίδου Παμ. ἐκ Ποθαίας, γεγонуῖα ἐπὶ Χαρμένου, Θεου-
 δαισίου — Ἀρχεβούλα Λεωστράτου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, μα-
 τρός δὲ Κρατιστοῦς τᾶς Πραξιπόλιος Παμ. ἐκ Πανόρμου,
 γεγонуῖα ἐπὶ Μοσχίωνος, Ἀρταμιτίου — Μνασιστρά-

Colonne III

- τη Ἀριστοκλέους Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός δὲ Πραξιούς
 75 τᾶς Στασαγορείνου Δυ. ἐξ Ὀρχάτου, γεγонуῖα ἐπὶ Ἀρι-
 στοκλείδα, Ἀλσειῦ — Τιμοδία Ἀναξίωνος Ὑλ. ἐκ Πα-
 νόρμου, ματρός Κόλχας τᾶς Ξεναινέτου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου,
 γεγонуῖα ἐπὶ Ἀριστοφάνου, Καφισίου — Φιλίννα Σωσικλέ-
 ους Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός δὲ Φιλίννας τᾶς Ξενοφῶντος
 80 Παμ. ἐκ Ποθαίας, γεγонуῖα ἐπὶ Εὐτυχίδα, Καρνείου. —

Ἄνηθοι Πανόρμιοι Ὑλλεῖς.

- Ἀνδρόφιλος Σωσικλέους Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός δὲ Φιλίν-
 νας τᾶς Ξενοφῶντος Παμ. ἐκ Ποθαίας, γεγονῶς ἐπὶ Λεοντί-
 δεως, Ὑακινθίου — Ἀριστοκλῆς Β Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός
 85 δὲ Πραξιούς τᾶς Στασαγορείνου Δυ. ἐξ Ὀρχάτου, γεγονῶς
 ἐπὶ Εὐτυχίδα, Γεραστίου — Ἀνῆξαρχος Ἀριστοκλέους
 Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός δὲ Πραξιούς τᾶς Στασαγορείνου Δυ.
 ἐξ Ὀρχάτου, γεγονῶς ἐπὶ Ἐκατοδώρου, Ἀλσειῦ — Ἐκε-
 κλῆς Ἀριστίδα Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματρός δὲ Κλειτίου τᾶς
 90 Ἐκεφύλου Παμ. ἐκ Ποθαίας, γεγονῶς ἐπὶ Φιλίνου, Πανάμου —

- ΚΛΕΥΞΕΝΟΣ Β Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΞΕΝΟΜΕΝΗΣ ΑΝΑΞΙΩ
 ΝΟΣ Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ ΔΕ ΚΟΛΧΑΣΤΑΣ ΞΕΝΑΙΝΕΤΟΥ
 Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΓΕΓΟΝΩΣ ΕΠΙ Ϊ ΜΕΝ Δ ΡΩΝΟΣ ΕΤΑΓΕΙΤΝΥ
 ΟΥ ΞΕΝΑΙΝΕΤΟΣ ΑΝΑΞΙΩΝΟΣ Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ
 95 ΔΕ ΚΟΛΧΑΣΤΑΣ ΞΕΝΑΙΝΕΤΟΥ Υ ΕΚΤΟΘΑΙΑΣ ΓΕΓΟΝΩΣ ΕΠΙ
 . . . ΝΟΜΟΥ ΚΑΦΙΣΙΟΥ ΠΙΘΑΝΩΡ ΣΙΝΙΩΝΟΣ Υ ΕΚΤΑΝΟΡ
 ΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ ΔΕ ΚΛΕΙΤΙΟΥ ΤΑΣΘΕΥΔΑΜΟΥ Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΓΕ
 ΓΟΝΩΣ ΕΠΙ ΝΙΚΑΓΟΡΑ ΚΑΡΝΕΙΟΥ ΠΛΑΤΩΝ ΛΕΩΣΤΡΑΤΟΥ
 Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ ΔΕ ΚΡΑΤΙΣΤΟΥ ΣΤΑΣΤΡΑΞΙΠΟΛΙΟΣ
 100 Π ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΓΕΓΟΝΩΣ ΕΠΙ ΕΥΤΥΧΙΔΑ ΚΑΡΝΕΙΟΥ ΣΩ
 ΣΙΚΛΗΣ Β Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ ΔΕ ΦΙΛΙΝΝΑΣΤΑΣ ΞΕΝΟ
 ΦΩΝΤΟΣ Π ΕΚΤΟΘΑΙΑΣ ΓΕΓΟΝΩΣ ΕΠΙ ΛΕΟΝΤΙΔΕΩ ΣΥΑΚΙΝ
 ΘΙΟΥ ΤΙΜΟΞΕΝΟΣ ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣ Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ
 ΔΕ ΤΡΑΞΙΟΥ ΣΤΑΣΤΑΣ ΑΓΟΡΕΙΝΟΥ Δ ΕΞΟΡΚΑΤΟΥ ΓΕΓΟΝΩΣ
 105 ΕΠΙ ΘΕΥΔΩΡΟΥ ΘΕΥΔΑΙΣΙΟΥ ΤΑΧΙΠΠΟΣ ΞΕΝΟΔΙΚΟΥ Υ ΕΚ
 ΤΑΝΟΡΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ ΔΕ ΑΙΝΗΣΙΟΥ ΤΑΣ ΑΛΕΞΙΑ Υ ΕΚΤΑΝΟΡ
 ΜΟΥ ΓΕΓΟΝΩΣ ΕΠΙ ΕΥΞΙΘΕΜΙΔΟΣ ΚΑΦΙΣΙΟΥ ΕΦΗΒΟΣ ΠΑΝΟΡ
 ΜΙΟΣ ΤΑΥΡΙΣ ΚΟΣΤ ΠΛΑΤΩΝΟΣ Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΜΑΤΡΟΣ ΔΕ
 ΑΡΧΕΒΟΥΛΑΣΤΑΣ ΑΙΣΧΥΛΟΥ Υ ΕΚΤΑΝΟΡΜΟΥ ΓΕΓΟΝΩΣ ΕΠΙ

Colonne IV

- | | | |
|-----|-----------|---------------------------|
| 110 | Ν Ι Κ Α | Νικα[. ματρός |
| | Δ Ε Σ | δὲ Σ |
| | Α Ρ Ι Σ Τ | Ἀριστ[. ἐκ Πα- |
| | Ν Ο Ρ Μ | νόρμου, ματρός δὲ |
| | Π Ε Κ | Παμ. ἐκ |
| 115 | Τ Α Σ Π | τᾶς Π[. Ἀρ- |
| | Χ Ε Β Ο | χεβο[ύλ |
| | Μ Α Τ Ρ | ματρ[ός δὲ |
| | Τ Ο Σ | τος |
| | Κ Α Θ Ρ | καθρ[. . . ματρός . . . |
| 120 | Δ Ε Κ Ε | δὲ Κε |
| | Ν Ο Ρ Α | νορα |
| | Π Ε Κ | Παμ. ἐκ |

- Κλεύξενος Β Ὑλ. ἐκ Πανόρμου — Ξενομένης Ἀναξίω-
 νος Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματὴρ δὲ Κόλχας τᾶς Ξεναϊνέτου,
 Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, γεγονὼς ἐπὶ Ζυμένδρωνος. Πεταγεῖνύ-
 ου — Ξεναϊνέτος Ἀναξίωνος Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματὴρ
 95 δὲ Κόλχας τᾶς Ξεναϊνέτου Ὑλ. ἐκ Ποθαίας, γεγονὼς ἐπὶ
 . . . νόμου, Καφισίου — Πιθάνωρ Σινίωνος Ὑλ. ἐκ Πανόρ-
 μου, ματὴρ δὲ Κλειτίου τᾶς Θευδάμου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, γε-
 γονὼς ἐπὶ Νικαγόρα, Καρνείου — Πλάτων Λεωστράτου
 Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματὴρ δὲ Κρατιστοῦς τᾶς Πραξιπόλιος
 100 Παμ. ἐκ Πανόρμου, γεγονὼς ἐπὶ Εὐτυγίδα, Καρνείου — Σω-
 σικλῆς Β Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματὴρ δὲ Φιλίννας τᾶς Ξενο-
 φῶντος Παμ. ἐκ Ποθαίας, γεγονὼς ἐπὶ Λεοντιδέως, Ὑακιν-
 θίου — Τιμόξενος Ἀριστοκλέους, Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματὴρ
 δὲ Πραξιούς τᾶς Σπασαγορείνου Δυ. ἐξ Ὀρκάτου, γεγονὼς
 105 ἐπὶ Θευδώρου, Θευδαισίου. — Τάχιππος Ξενοδίκου Ὑλ. ἐκ
 Πανόρμου, ματὴρ δὲ Αἰνησίου τᾶς Ἀλεξία Ὑλ. ἐκ Πανόρ-
 μου, γεγονὼς ἐπὶ Εὐξιθέμιδος, Καφισίου — Ἐφηβος Πανόρ-
 μιος, Ταυρίσκος Πλάτωνος, Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, ματὴρ δὲ
 Ἀρχεβούλας τᾶς Αἰσχύλου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου, γεγονὼς ἐπὶ

Colonne IV (suite)

	Τ Α Σ Θ	τᾶς Θ
	Α Ι Σ Χ	Αἰσχ[υλ . . . ἐκ Πανόρ-
125	Μ Ο Υ Λ	μου λ
	Λ Ο Υ	λου
	Κ Ο Κ Ρ	Κοκρ
	Φ Ι Λ Ι Ν	Φιλιν[.
	. Γ Ε Γ Ο	. γεγο[ν . . . ἐπὶ
130	Ρ Ο Υ Α	ρουα
	Π Ε	Παμ. ἐ[κ]
	Τ Α Σ	τᾶς
	Α Ι Σ	λις[. . . ἐκ Πανόρ-
	Μ Ο Υ Μ	μου, μ[ατὴρ δὲ . . .
135	Τ Ω Ν	των

elles semblent avoir conservé quelques privilèges religieux auxquels n'étaient pas admis les nouveaux citoyens. Sans doute des abus s'étaient introduits; des personnes qui n'appartenaient pas à ces trois tribus avaient pris part aux cérémonies religieuses, aux banquets sacrés. Pour réprimer cet empiètement, il est probable que, comme à Cos (1), les tribus prescrivirent la révision des listes et le recensement sévère des citoyens admis à la participation de l'ancien culte, en raison de leur généalogie.

L'inscription de Calymnos nous montre ce qu'étaient des listes de ce genre (2).

L'ordre observé dans ce catalogue est le suivant: (1) Énumération de Dymanes du dème de *Πόθαια*, *ἄνῃβοι*, *ἐφηβοι* ou *ἄνδρες*. Il est certain en tout cas que la première partie contient des noms de Dymanes, bien que nous n'en puissions lire aucun, la pierre étant mutilée en cet endroit. En effet, la formule « *Κλευστράτου Δυ. ἐκ Πόθαιας* » (l. 10) désignant le père, le personnage inscrit est nécessairement aussi un Dymane de Pothaia,

- (2) Femmes de la tribu Hyllis et du dème de Pothaia.
- (3) Jeunes filles de la tribu Hyllis et du dème de Pothaia.
- (4) Femmes de la tribu Hyllis et du dème de Panormos.
- (5) Jeunes filles de la tribu Hyllis et du dème de Panormos.
- (6) *ἄνῃβοι* de la tribu Hyllis et du dème de Panormos.
- (7) *ἐφηβοι* de la tribu Hyllis et du dème de Panormos.

Les inscriptions sont donc faites par dèmes; on a, dans la partie de catalogue qui nous est conservée, la liste des Hylleens de Panormos presque complète (sauf les *ἄνδρες*), et deux

(1) *Bull. de Corr. hellén.* t. VI, p. 249. Voir dans l'inscription d'Hala-sarna l'exposé des motifs, et dans le commentaire (p. 260) les exemples analogues.

(2) Nous avons cité, à propos d'un décret des tribus de Cos, les principales formules d'inscription usitées. Cf. *Bull. de Corr. hellén.* VI, p. 263.

catégories de deux tribus de Pothaia, les *γυναῖκες* et les *παρθέναι*.

Il ne semble pas que l'on ait exigé de tous les individus cités ici les mêmes formalités d'inscription. La plupart doivent prouver leur droit de participer au culte en fournissant sur leur origine les données suivantes :

- (1) le nom de leur père,
- (2) de sa tribu et de son dème,
- (3) le nom de leur mère,
- (4) le nom de leur aïeul maternel,
- (5) de sa tribu et de son dème.

Ils ajoutent à ces renseignements la date de leur naissance fixée par la mention de l'éponyme et du mois. Voici le modèle : — (*Nom*) fils de *** de la tribu *** et du dème de ***, ayant pour mère *** fille de *** citoyen de la tribu *** et du dème de *** né en l'année où *** était éponyme, au mois de ***. Quel est l'éponyme dont le nom date les actes de ce genre ? On connaît deux magistrats éponymes à Calymnos : l'un était, comme à Cos, le monarque, sans doute représentant de l'autorité politique ; l'autre, le stéphanéphore, avait des attributions sacerdotales et si l'on admet qu'à Calymnos, comme à Cos et à Rhodes, l'association des tribus était seulement, à l'époque dont il est ici question, une communauté religieuse rappelant par ses formes l'ancienne organisation aristocratique, on est porté à croire que le magistrat nommé dans notre texte est le stéphanéphore.

Quelquefois la liste porte simplement le nom du père, de sa tribu et de son dème. Par exemple : (l. 61-62) *Μέλιννα Πολυζήτου Ὑλ. ἐκ Πανόρμου*. etc... Il paraît difficile d'expliquer à quoi tient cette abréviation de la formule ; peut-être accordait-on le droit de participation aux enfants d'un citoyen Hyléen et d'une étrangère, moyennant une loi ou un décret spé-

cial, comme nous l'avons vu à Cos (1), mais sans exiger la mention de ces actes publics. Quant aux alliances entre familles de tribus et de dèmes différents, elles étaient tout-à-fait libres; seulement les enfants suivaient toujours la condition du père pour l'inscription dans le dème et dans la tribu.

Parmi les personnages mentionnés dans la liste, plusieurs sont unis entre eux par des liens de parenté. Par exemple, nous tirons de la troisième colonne les fragments de généalogie qui suivent :

1° Στασαγορεῖνος Dymane d'Orcatos.

Πρᾶξιὸς Στασαγορεῖνου épouse Ἀριστοκλῆς Hylléen de Panormos.

Μνασιπτοράτη — Ἀριστοκλῆς — Ἀνᾶξαρχος — Τιμόζενος

2° Εενκίνετος, Hylléen de Panormos.

Κόλγχις épouse Ἀναξίων, Hylléen de Panormos.

Τιμοδίκχις — Εενομένης — Εενκίνετος

3° Εενοφῶν, Pamphyle de Pothaia.

Φίλινα épouse Σωσικλῆς, Hylléen de Panormos.

Φίλινα — Ἀνδρόφιλος — Σωσικλῆς —

Ou ne saurait déterminer exactement la position des trois dèmes de Calymnos nommés pour la première fois dans ce texte, Πόθαια, Πάνορμος et Ὀρκάτος. Le nom de Πόθαια du

(1) Bull. de Corr. hellén. VI, p. 265.

moins s'est conservé; c'est ainsi que les habitants désignent aujourd'hui encore le port principal de l'île. Sur l'emplacement de la Pothaia moderne fondée seulement depuis trente ans et déjà peuplée de 5000 âmes, on a trouvé un grand nombre de substructions antiques, particulièrement au point où s'élevait l'ancienne église, *Palæa Panaghia*, aujourd'hui en ruines. Le dème de Ὀρζατος était peut-être situé auprès de la baie qu'on nomme aujourd'hui encore Ἀργυρον et Ἀργυρωντας, au N. O. de Calymnos; les gens du pays ont ouvert en ce lieu un assez grand nombre de tombeaux renfermant des vases et divers ornements de style hellénique. Aucun indice ne permet pour le moment de savoir dans quelle partie de l'île était situé Πύνορμος.

En tout cas ces trois noms de villes sont les seuls que l'on connaisse sûrement dans la topographie de Calymnos. Il nous paraît tout-à-fait contestable de considérer comme désignant des dèmes Calymniens les noms de Coos, Notios, Nisyros, et Hendeteros, cités par Pline (1). C'est confondre trois îles ou groupes d'îles que le texte de l'auteur distingue nettement. En effet, Pline nomme Calydna, renfermant la ville de Coos, puis Calymna dont il n'indique aucune localité, et enfin Calydne (peut-être *Calydnae*) avec trois villes, Notios, Nisyros et Hendeteros. Calydna ne peut pas être Calydne puisque le même auteur, dans le même ouvrage, attribue une seule ville à la première et trois à la seconde. Enfin ni l'une ni l'autre ne pouvait être Calymna, nommée ailleurs sans aucune mention de ses dèmes.

En réunissant tous les mois de Calymnos qui figurent dans ce catalogue, on arrive au chiffre de douze. La liste dressée

(1) Cette identification a été hasardée par Ross le premier: cf. *Reisen auf den Griechischen Inseln*, II, p 111. Smith a fait la même confusion dans son *Dictionary of Greek and Roman geography*, article *Calymna*. Voici les textes de Pline IV, 23: «*Calydna in quâ oppidum Coos: Calymna, a quâ Carpathum etc....*» *ibid*, V, 36, *Calydne cum tribus oppidis, Notio, Nisyro, Hendetero* ».

par M. Newton en comprend onze (1), mais il y en a trois qui ne sont pas du calendrier de l'époque hellénique. Les mois *Καῖσαρ Σεβαστός* et *Τιβέριος* sont évidemment une innovation ; le mois *Ἐλάφριος* qui se rencontre dans un décret des Cni-diens, gravé à Calymnos, ne peut être attribué au calendrier de l'île (2). Celui-ci dressé d'après notre inscription, a neuf noms de mois communs avec celui de Rhodes, et tous les douze identiques à ceux de Cos. Voici la liste de ces trois calendriers par ordre alphabétique, en rejetant à la fin les trois noms qui sont différents.

RHODES	CALYMNOS	COS
Ἀγριάνιος	Ἀγριάνιος	Ἀγριάνιος
Ἀρταμίσιος	Ἀρταμίτιος	Ἀρταμίτιος
Βαθρόμιος	Βατρόμιος	Βατρόμιος
Δάλιος	Δάλιος	Δάλιος
Θευδαίσιος	Θευδαίσιος	Θευδαίσιος
Καρνεῖος	Καρνεῖος	Καρνεῖος
Πάναμος	Πάναμος	Πάναμος
Πεταγείτνυος	Πεταγείτνυος	Πεταγείτνυος
Υακίνθιος	Υακίνθιος	Υακίνθιος
—	—	—
Διόσθυος	Ἀλσεῖος	Ἀλσεῖος
Θεσμοφόριος	Γεράστιος	Γεράστιος
Σμίνθιος	Καφίσιος	Καφίσιος

Il faut remarquer que les mois du même nom ne se correspondent pas à Cos et à Calymnos (3) et qu'il n'est pas encore possible de fixer pour tous l'ordre dans lequel ils se succédaient.

III Dans la chapelle τῆς ὑπακουῆς attenante à celle du Christ,

(1) Newton, *Journal of Hellenic Studies*, II, p. 362 — *Greek Inscr. in the British Museum*, II, p. 92.

(2) *Ibidem*, n° 299 b, l. 33.

(3) Τετάρτη ἐξ ἐκδόος μηνός Βατρομίου ὃν Καλύμνιοι ἄγοντι, Κῶοι δὲ Καφίσιον. *Greek Inscr. in the British Museum*, II, 299, l. 26.

marbre servant d'autel. Sur ce marbre, sont gravées trois inscriptions. Le première est une dédicace en l'honneur de l'oncle du médecin Xénophon (*Bull. de Corr. hellén.* t. V, p. 472); au-dessous, deux actes d'affranchissement.

a

ΕΠΙΜΤΟΒΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣΑΦΙΗΣΙΝ.ΠΕΤΑΓΕΙΤΝΥΟΥ...
 ΤΗΝΙΔΙΑΝΟΡΕΠΤΗΝΕΠΑΥΞΗΣΙΝ
 ΝΤΩΕΣΠΛΕΙΝΕΚΠΛΕΙΝΑΝΕΠΙΚΩΛΥΤΩΣΚΑΤΑ
 ΤΟΥΣΝΟΜΟΥΣΕΦΩΠΑΡΑΜΕΝΕΙΝ
 5 . . . ΤΡΙΑΥΤΗΣΟΝΗΣΙΜΗΤΟΝΤΑΣΖΩΑΣΑΥΤΑΣΧΡΟΝΟΝ

b

ΕΠΙΜΚΛΕΩΝΥΜΟΥΤΟΥΚΛΕΥΑΝΤΟΥΜΕΤΑΜΤΟΒΞΕΝΟ
 ΦΩΝΤΑΜΘΕΥΔΑΙΑΦΙΕΙΣΙΝΕΛΕΥΘΕΡΑΣ
 ΝΙΚΑΝΩΡΝΙΚΗΦΟΡΟΥΚΑΙΦΙΛΙΤΟΣΒΦΥΣΕΙΔΕΝΙ
 ΚΑΝΟΡΟΣΚΑΙΝΙΚΑΝΩΡΦΙΛΙΤΟΥΣΩΤ.ΡΟΣΤΑΣΙΔΙ
 5 ΑΣΟΡΕΠΤΑΣΑΡΤΕΜΙΝΚΑΙΕΛΠΙΔΑΕΦΩΠΑΡΑΜΕ
 ΝΕΙΑΡΤΕΜΙΝΝΙΚΑΝΟΡΙΝΙΚΑΝΟΡΟΣΤΟΝΤΑΣΖΩ
 ΑΣΑΥΤΟΥΧΡΟΝΟΝΕΛΠΙΣΔΕΟΜΟΙΩΣΠΑΡΑΜΕΝ
 ΕΙΝΙΚΑΝΟΡΙΝΙΚΗΦΟΡΟΥΚΑΙΦΙΛΙΤΩΙΤΟΝΤΑΣΖΩΑΣΑΥ
 ΤΩΝΧΡΟΝΟΝΟΡΕΥΕΙΔΕΚΑΙΘΕΜΜΑ
 10 . . ΩΝΙΚΑΝΟΡΙΦΙΛΙΤΟΥΕΞΕΣΤΩΔΕΑΥΤΑΙΣΑΜΦΟΤ.
 . ΑΙΣΕΚΠΛΙΝΙΣΠΛΙΝΑΝΕΠΙΚΩΛΥΤΩΣ

a

Ἐπὶ μ(ονάρχου) τὸ β' Ξενοφῶντος ἀφίησιν [μηνὸς] Πεταγειτνύου
 τὴν ἰδίαν θερεπτήν Ἐπαύξησιν
 . . . ἐσπλεῖν ἐκπλεῖν ἀνεπικωλύτως κατὰ
 τοὺς νόμους, ἐφ' ᾧ παραμενεῖ
 5 μ[η]τρὶ αὐτῆς Ὡνησίμῃ τὸν τᾶς ζωᾶς αὐτᾶς χρόνον.

b

Ἐπὶ μ(ονάρχου) Κλεωνύμου Κλευάντου μετὰ μ(ονάρχου) τὸ β'
 Ξενο-
 φῶντα μ(ηνὸς) Θευδαι(σίου) ἀφίεισιν ἐλευθέρως

- Νικάνωρ Νικηφόρου καὶ Φίλιτος Φιλίτου φύσει δὲ Νι-
 κάνορος καὶ Νικάνωρ Φιλίτου Σωτ[ῆ]ρος τὰς ἰδι-
 5 ας θρεπτὰς Ἀρτεμιν καὶ Ἑλπίδα ἐφ' ᾧ παραμε-
 νεῖ(ν) Ἀρτεμιν Νικάνορι Νικάνορος τὸν τᾶς ζω-
 ᾶς αὐτοῦ χρόνον· Ἑλπίς δὲ ὁμοίως παραμε-
 νεῖ Νικάνορι Νικηφόρου καὶ Φιλίτῳ τὸν τᾶς ζωᾶς αὐ-
 τῶν χρόνον, θρέψει δὲ καὶ θρέμμα
 10 . . . Νικάνορι Φιλίτου· ἐξέστω δὲ αὐταῖς ἀμφοτ[έ-
 ρ]αις ἐκπλ[ῖν ἰσπλῖ]ν ἀνεπικωλύτως.

Dans les inscriptions d'affranchissement publiées par M. Newton (n° 306-314), l'éponyme a tantôt le titre de στεφανοφόρος, tantôt celui de μόναρχος. Le Xénophon qui remplit deux fois cette charge est vraisemblablement le grand-père du médecin de Claude et de Néron (1).

IV Sur une autre pierre trouvée au même endroit.

ΠΙΜΔΙΟΓΕΝΟΥΜΗΝΟΣ ΠΕΤΑΓΕΙΤΝΥΟΥ ΚΛΑΣΤΕΦΑΝΩ ΕΠΙ . . Η
 [ΤΟΥ
 ΛΕΥΘΕΡΩΝΤΑΙΔΙΑΘΡΕΜΜΑΤΙΑ ΑΛΙΕΙΑΝ ΚΑΙ ΠΡΩΤΙΩΝ Α Κ Α Ι
 ΠΕΛΥΣΕΝΤΩΝ ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΙΚΩΝ ΔΙΚΑΙΩΝ

Ἐπὶ μ(ονάρχου) Διογένου, μηνὸς Πεταγειτνύου, Κλ. Στεφανῶ Ἐπι-
 [κτ]ήτου
 ἡλευθέρωσεν τὰ ἴδια θρεμμάτια Ἀλίσειαν καὶ Πρωτίωνα καὶ
 ἀπέλυσεν τῶν ἀπελευθερικῶν δικαίων..

Comme on le voit par les autres actes de Calymnos, l'esclave devenu affranchi restait astreint à certaines obligations envers son ancien maître et ceux que son maître désignait. Tel est le sens de la clause ἐφ' ᾧ τε ἔσται [ἀπε]λευθέρῳ αὐτοῦ τοῦ μόνου (n° 406 f) ou μένων ἀπελευθερὸς τῶν ἐκ τῆς φύσεως αὐτῶν τέκνων μόνων (n° 306 b). Une maîtresse déclare qu'après sa

(1) Voyez *Bull. de Corr. hellén.* V, p. 468.

mort, les obligations de l'esclave cesseront : μετὰ δὲ τὸν θάνατον αὐτῆς οὐδενὸς ἔσται ἀπελευθέρω (n° 307). Ici, Claudia Stéphanos, en donnant la liberté à ses esclaves, les dispense également de leurs obligations d'affranchis.

V. Dans la chapelle du Christ : fragment de chapiteau en marbre blanc : sur la bande.

..... Η Ε Κ Τ Ω Ν Λ Σ Π Α Τ Α
 Υ Μ Ν Ι Ο Ι Α Π Ο Λ / 2 Ν

Καλ]ύμνιοι Ἀπόλλων[ι

A l'intérieur de la même chapelle, au-dessus de la porte : architrave de marbre blanc mesurant 1^m,50 de longueur, sur 0^m,40 de hauteur : grandes lettres bien gravées.

. . . Φ Α Ν Α . . Ρ Η Σ Α Σ Α Π Ο Λ Α

. , . . στε]φανος[πος]ρήσας Ἀπόλλωνι

Ces deux fragments appartenaient à quelque dédicace en l'honneur d'Apollon. Le second avait été incomplètement publié par Ross (1).

VI. A la ville haute, dans la maison de M. *Antonios Karandonis* maître de l'école. Stèle de marbre blanc mesurant 0^m,45 de hauteur sur 0^m,40 de largeur, brisée en plusieurs endroits. Elle a été trouvée au village d'Argos.

(1) Ross, *Reisen*, II, p. 98.— Cf. Newton (*Greek Inscr.*, p. 54).

ΕΔΟΞΕΤΑΙΒΟΥΛΑΙ
 ΚΑΙΤΑΙΕΚΚΛΗΣΙΑΙ
 ΑΡΑΤΟΚΡΙΤΟΣΕΙΠΕΝ
 ΠΡΑΞΙΤΕΛΗΣΧΟΙ
 5 . . ΥΟΙΤΑΙΟΝΚΑΙΡΟ
 ΔΙΛΟΝΦΙΛΩΝΟΣ
 ΗΝΑΙΟΝΚΑΙ
 . ΝΔΙΟΤΙ
 Τ
 10 ΚΑΙΤΟΝΝΟΜΟΝ.
 . . ΙΜΕΛΕΙ
 ΟΝΤ

Ἔδοξε ταῖ βουλᾷ
 καὶ ταῖ ἐκκλησίαι
 Ἀρατόκριτος εἶπεν
 Πραξιτέλῃ Ἴσχο[μά-
 5 χο]υ Οἰταῖον καὶ Πό-
 διλον Φίλωνος . . .
 ἡναῖον καὶ

Commencement d'un décret conférant la proxénie ou le droit de cité à plusieurs étrangers. M. Newton a trouvé un grand nombre de décrets du même genre qui devaient être exposés dans le temple d'Apollon (n^{os} 232 et sv.). L'auteur de la proposition est vraisemblablement le même que l'Ara-tocritos dont la ville de Calymnos récompensa les services par un décret honorifique (n^o 231).

MARCEL DUBOIS.



INSCRIPTIONS LATINES DE MACÉDOINE

Les inscriptions suivantes ont été copiées ou estampées au cours d'un voyage que je fis à Thasos et à Philippes en 1882.

I. *Thasos*. Marbre encastré dans un mur sur le bord de la mer à Liménas (maison de Costa). H. 0,35. L. 0,33. Lettres allongées.

O R D O H A S I R	Ordo Thasi(o)r[um]
L O C V M · S E P V L T V R ·	locum sepultur[ae]
E T · I M P E N S A M	et impensam
F V N E R I S · D E C R E V I T	funeris decrevit.
C A M P I N V S	Campinus ser[vus].
S E R	

Dans le mot *Thasiorum*, le T et l'H sont liés et l'O manque.
L'île de Thasos n'avait encore fourni aucun document à l'épigraphie latine.

II. A Cavalla, dans le mur du magasin Constant Fessa. H. 0,30. L. 1^m. Marbre brisé à droite et en bas. Provient de Philippes.

I I V I R I · Q V I N Q · P H I L I P P · A V G V ·
S E R M O · T V R P I L I V S · V E T I D I V S
O P P I V M · F R O N T O N E M · P A T R E M

A D I E C T A · C E L L A · N A T A T O R I

Duumviri Quinq[uenales] Philipp[orum] Augu[stensium]

. . . . Sermo Turpilius Vetidius [per] Oppium Frontonem Patrem adjecta cella natatori[a] thermas restituerunt, *vel simile quid.*]

Sermo est le *cognomen* du 1^{er} duumvir; Turpilius est un gentilicium fréquent en Macédoine. La *cella natatoria* est la piscine.

III. A *Racktcha*, près de Philippes, dans une construction moderne servant d'abreuvoir et contenant plusieurs fragments de marbre avec le fronton d'une stèle et une petite architrave. L. 1,30; H. 0,66.

III PLANI VERE(cundi . . .

IV. A Philippes, marbre encastré dans le pavé de la route. Brisé de tous côtés.

ON A E D
D S V A L E R
I B E R I S C A

V. Au *tchiflik* de *Bouloutchka*, près de Philippes, se trouve un cimetière turc abandonné où l'on voyait, sur deux stèles de marbre émergeant à peine du sol, les traces de grandes lettres romaines. J'ai pu faire déterrer et rapprocher ces stèles, grâce au concours obligeant de M. Bulgaridès, vice-consul de France à Cavalla. La hauteur totale est de 0,62, la longueur de 1,43. Les lettres de la première ligne ont 0,13 de haut, celles de la seconde 0,12, celles de la troisième 0,09, celles de la quatrième 0,07.

c) O R N E L I A L O N G A
D V A E · E T · S E C V N D I I L
c) O R N E L I V S · P · F · V O L · C R E (scens
P I I S S I M A E · V · F · C ·

Une Cornelia Longa est déjà connue par une inscription de Philippes, C. I. L. III, 652. Il faut peut-être lire à la seconde ligne *quae et Secundilla* (cf. Heuzey, *Miss. de Macédoine*, n° 12 et n° 16, l. 2).

VI. Autre marbre déterré dans le même cimetière. H. 0,16. L. 1,74.

V I V I V O L L I L Volt[inia tribu] ide[m...]
I I I I V I D A V C A N Sevir (?) Aug[ustalis . . .]

VII. A *Basilaki* près de Philippes, dans un fragment de cadre, au milieu d'un village abandonné. H. 0,44. L. 0,75.

C O M O N T A N V S (Coelius?)
M O N T A N V S
P A T R O N V S · C O L(oniae
f) L A M (en) · D I V I · A V G (usti.

VIII. L'inscription suivante m'est connue par deux estampages pris par M. Hadji Thomas aux environs d'Abdère, à *Katzi-Davan*. H. 0,30. Les lettres ont pour hauteur respective à chaque ligne 0,09; 0,07; 0,04.

V T T I E D A · C L E
O P A T R A · A R I S T O C R I T (o)
F I L · M · V · D · V · H · S · F C ·

IX. Même localité. Estampage de M. Hadji-Thomas. L. 0,97. H. 0,22. Les lettres latines ont 0,04 de haut.

ΗΡΩΙΑΥΛΩΝΕΙΘΘΥΣΙΑΣΤΑΙΠΕΡΙΙΕΡΕΑΠΟΠΛΛΙΟΝΖΕΙΠΑΝ
HEROIAVLONITECVLTORESSVBSACERD · ΡΟΡΙΛ · ΖΙΡ

Ἡρωι Αὐλωνεῖτη θυσιασται περὶ ἱερέα Ποπ(ι)λλιον Ζεῖπαν.

Le dernier mot de la ligne grecque est gravé perpendiculairement à la ligne, au-dessus de la dernière syllabe de Πόπλιον. Les lettres liées et l'orthographe dénotent une basse époque. Le nom de Zipa s'est déjà rencontré en Macédoine (Conze, *Reise in den Inseln des trak. Meeres*, p. 27).



INSCRIPTIONS DE MARONÉE.



Dans le voyage que je fis à Maronée en 1880, et dont j'ai rendu compte dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1881, p. 87 et suiv.), le temps m'avait manqué pour prendre les estampages des inscriptions. Grâce à l'obligeance de M. Hadji-Thomas, drogman auxiliaire du consulat de France à Salonique, qui m'a procuré ces estampages, je suis en mesure d'apporter aujourd'hui quelques corrections aux textes que j'ai publiés d'après mes copies. Je donne plus loin les inscriptions nouvelles que M. Hadji-Thomas a copiées et estampées au cours de son voyage.

1. *Bull. de Corr. Hellén.* 1881, p. 86, n° 2. Le décret de Por-kès, si remarquable par le caractère philosophique de ses considérants, est publié exactement: on lit seulement, sur l'estampage, quelques lettres de plus à la l. 5: $\kappa\alpha\iota\ \tau\omicron\upsilon\varsigma\ \omicron\iota\kappa\omicron\text{--}$
[v]ομουΝΤ..ΟΥ.

2. *Ibid.* p. 90, n° 3. La 1^{re} ligne se lit clairement: ΟΡΦΕΙ-
ΚΑΙCΙΑΝ

3. *Ibid.* p. 91, n° 7, l. 1. L'estampage permet de lire, après Παλκι, le mot CΤΡΑΤΙΩΤΟΥ, qui explique la ligne suivante. Le reste a été publié exactement.

4. *Ibid.* p. 93, n° 17. Cette inscription doit se lire comme il suit:

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΙΕΡΕΥΕΔΙΟΙ
ΚΑΙΡΩΜΗΕΔΙ
ΟΝΥΣΙΟΥΚΑΙ
ΜΑΡΩΝΟΣ
ΑΥΡΤΑΡΕΑΕ
ΜΥΡΩΝΟΕ

Ἀγαθῇ τύχη.
Ἱερεὺς Διὸς
καὶ Ῥώμης Δι-
ονυσίου καὶ
Μάρωνος
Αὐρ. Τάρσας
Μύρωνος.

Aurélius Tarsas était à la fois prêtre de Zeus, de Rome, de Dionysos et de Maron. Zeus, Dionysos et Maron forment une triade divine dont le culte paraît avoir été dominant à Maronée, fondée par Maron fils de Dionysos, fils lui-même de Zeus. Comme dans d'autres cités, on voit ici le culte de Rome associé au culte principal et national de la ville (1).

5. L'inscription suivante, que j'avais copiée mais non publiée, faute d'un estampage pour contrôler ma lecture, se trouve à Maronée, dans le mur de la maison de Vrionis, à côté d'un triglyphe surmonté d'un bout de corniche. L'inscription, en lettres liées de basse époque, est elle-même entourée d'une sorte de cadre, qui paraît d'époque encore plus tardive. Ma lecture est certaine, mais je renonce à proposer une restitution.

ΤΗΜΟΥΕΩΝΧΑΡΙΝ
ΦΗΦΡΕΝΙ
ΤΙΜΩΝΘΕΜΙΝ
ΤΟΝΚΡΑΤΩΝ
ΘΥΝΕΙΝΩ

Le dernier mot de la troisième ligne est peut-être Θέμην; on distingue comme un trait de liaison entre le Μ et le jambage suivant.

(1) Cf. à Astypalaea, un autel commun de Zeus et de Rome (βωμὸς τοῦ Διὸς καὶ τῆς Ῥώμης), C. I. G. 2485, l. 44. Dans une inscription de Téos, on trouve associés, comme dieux protecteurs, Zeus, Rome et l'Agathodémon (C. I. G. 3074.)

6. A Maronée, sur le côté droit de la fontaine. Copie et estampage de M. Hadji-Thomas.

ΓΑΙΟΝΟΥΑΛΕΡΙ	Γαῖον Οὐαλέρι·
ΟΝΣΕΥΗΡΟΝΗΡΩ	ον Σευῆρον ἡρώα
ΗΔΕΙΑΤΑΡΣΟΥΗΡΩΙΣ	Ἡδεῖα Τάρσου ἡρώις

Nous avons déjà rencontré à Maronée un homme du nom de Tarsas (n° 4, l. 6).

7. A trois heures de Xanthi, dans une fontaine. H. 0,28. L. 0,45. Copie et estampage de M. Hadji-Thomas.

Ο Λ
Λ Ε Α Θ Ρ Α . Ω Ν Ρ Ο Ι Μ Η
Ο Τ Υ Ο Σ Υ Ι Ο Ν Τ Ο Ν
Τ Ο Ν Ω Ν Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Τ Η

Ce texte paraît devoir se restituer comme il suit :

Ὁ [δῆμος]
Βασί]λέα Θρα[χ]ῶν Ποιμη[τάλκην
Κ]ότυος υἱὸν τὸν
Βιστ[όνων] Εὐεργέτ[ην].

Les Bistoniens occupaient le pays aux alentours d'Abdère et de Dicæa, c'est-à-dire la région actuelle de Jénidjé et de Xanthi. Ils existaient encore du temps de Pline, et les poètes romains se servent parfois de leur nom pour désigner les Thraces en général (1). Notre texte montre que le nom de Bistoniens était réservé aux Thraces habitant une région déterminée. Nous ne connaissons qu'un seul Rhoimitalcès roi de Thrace et fils de Cotys : c'est celui qui fut rétabli dans les

(1) Pline, IV, 18; Horace, *Carm.* II, 19, 20; Senec. *Agamemn.* 673; Claudien, *Proserp.* II. Praef. 8. Cf. Smith, *Dict. of greek and roman geography*, t. I p. 403.

états de son père par Caligula, en 38 ap. J. C. (1). Il existe des monnaies de ce prince avec la légende : βασιλεὺς Ποιμη-
τάλας Κότυος (2). L'omission du titre de roi avant le nom de
Cotys ne doit pas surprendre; elle se remarque également
dans une dédicace athénienne en l'honneur de Rheskuporis,
fils de Cotys 1^{er} (3).

S. REINACH.

NOUVEAUX ACTES D'AFFRANCHISSEMENT

A CHÉRONÉE ET A ORCHOMÈNE.

I. CHÉRONÉE.

Les trente-cinq actes d'affranchissement d'esclaves à Chéronée, publiés récemment par M. Stamatakis (4), forment un riche supplément aux inscriptions du même genre, qui étaient connues auparavant par les publications de MM. Böckh, Preller et Decharme (5). En passant par le village de Capréna, au

(1) Dion, 59. 12. Voir sur les princes de cette famille le commentaire de M. Curtius à l'inscription d'Antonia Tryphaina, *Monatsbericht der Akad. zu Berlin*, Janv. 1874; Cf. Mommsen, *Ephem. epigr.* t. II p. 250 et suiv.

(2) Mommsen, *l. c.* p. 258, note 1.

(3) Schœll, *Archeol. Mittheilungen aus Griechenland*, p. 128: βασιλέα Πη-
σχοιπύριον.

(4) *Ἀθήνηιον*, t. IX, pp. 319 et 353 sv.

(5) C. I. G. n° 1608 a-h (= Le Bas, *Grèce du Nord*, n° 797) — L. Preller, *Berichte über die Verhandl. d. Kön. Sächs. Gesellsch. d. Wissensch. zu Leipzig*, t. VI (1854) p. 195-202 (quelques-unes de ces inscriptions ont été republiées par MM. Conze et Michaelis, *Annali dell'Institut. di corr. arch.* t. XXXIII (1861) p. 77). — P. Decharme, *Recueil d'inscriptions inéd. de Béotie*, n° 17. — L'ouvrage récemment paru de M. Wilh. Larfeld, *Sylloge inscr. Boeot. dial. popul. exhibentium*, contient celles des inscriptions de MM. Preller, Decharme et Stamatakis, qui sont rédigées en dialecte béotien (nos 53 c - 57). Sur les actes publiés dans le Corpus cf. aussi ma remarque dans les *Mittheil. arch. Instit. Athen*, t. VII p. 32, note 1.

mois de décembre 1881, j'ai pu copier encore plusieurs actes inédits, dont les uns étaient déjà connus de M. Stamatakis; les autres furent trouvés après son départ de Capréna, au printemps de 1881, quand on fit quelques réparations à l'église de Panaghia. J'en donne ici les textes d'après mes copies, commençant par ceux qui sont gravés sur les mêmes pierres que les inscriptions publiées par Böckh, Preller et Decharme.

I. Le piédestal en marbre gris, dont la face porte huit actes publiés dans le *Corpus*, resta longtemps encastré dans un mur, de sorte qu'on ne voyait pas les autres côtés. Quand on l'eut dégagé du mur, il fut constaté que sur un des côtés (à droite de la face principale) sont gravés encore trois actes semblables. Le premier et le troisième sont gravés en grands caractères et avec beaucoup de négligence, tandis que les caractères du second acte sont plus petits et gravés très-soigneusement.

a ΑΝΑΞΙΚΡΑΤΙΟΣ ΑΡΧΩΜΕΙΝΟΣ
 ΒΟΥΚΑΤΙΩ ΠΕΝΤΕΚΗΔΕΚΑΤΗ ΚΑΛ
 ΛΕΙΤΙΜΙΑ ΔΑΟΠΑΡΙΝΤΟΣ ΑΥΤΗΦΙ
 ΛΩΝ ΚΑΛΛΩΝΟΣ ΤΙΜΙΑ ΔΑΟΔΑΜΑ
 5 ΓΕΙΤΩ ΚΑΦΙΣΟΔΩΡΩ ΑΝΤΙΘΕΙ
 ΤΙΤΑΝΦΙΔΙΑΝΔΟΥΛΑΝ ΚΑΛΛΙΔΑ
 ΙΑΡΑΝΤΕΙΣ ΑΡΑΠΙΜΕΙΠΟΘΕΙΚΩ
 ΣΑΝ ΜΗΘΕΝΙΜΗΘΕΝΤΑΝΑΝΑΘΕ
 ΣΙΝ ΠΟΙΟΥΜΕΝΑ ΔΙΑΤΩΣΟΥ
 10 ΝΕΔΡΙΩ ΚΑΤΤΟΝ ΝΟΜΟΝ

b ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΜΝΑΣΕΟΥ ΜΗΝΟΣΙΠΠΟΔΡΟΜΙΟΥ ΠΕΝΤΕΚΑΙ
 ΔΕΚΑ
 ΤΗΤΕΛΛΕΑΣ ΕΥΝΟΜΟΥ ΚΑΙ ΠΑΡΑΜΟΝΑ ΚΗΦΙΣΟΔΩΡΟΥ
 ΚΑΙ
 ΚΗΦΕΙΣΟΔΩΡΟΣ ΤΕΛΛΕΟΥ ΑΝΑΤΙΘΕΑΣ ΤΗΝ ΙΔΙΑΝΔΟΥΛΗΝ
 ΪΩΙΑΝ ΙΕΡΑΝΤΩΣ ΕΡΑΠΕΙΤΗΝ ΑΝΑΘΕΣΙΝ ΠΟΙΟΥΜΕΝΟΙ
 15 ΔΙΑ ΤΟΥ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΚΑΤΑ ΤΟΝ ΝΟΜΟΝ ΠΑΡΗΝΤΑΡΑΜΟΝΑ
 ΟΑΝΗΡ ΚΑΙ ΚΗΦΙΣΟΔΩΡΩ ΙΠΑΤΗΡ ΤΕΛΛΕΑΣ ΕΥΝΟΜΟΥ

c ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ
 ΜΗΝΟΣ ΠΑΝΑΜΟΥ ΠΕΝΤΕΚΗ
 ΔΕΚΑΤΗ ΠΥΘΙΣ ΙΕΡΑΤΟΥ ΣΑΡΑ
 20 ΠΙΔΟΣ ΠΑΡΟΝΤΟΣ ΑΥΤΗΤΟΥ ΙΕΡΑΡ
 ΧΟΥ ΑΝΑΙΕΡΟΙΤΟ ΕΚ ΤΗΣ ΘΡΕΠΤΗΣ
 ΑΥΤΗΣ ΚΑΡΑΙΔΟΣ ΓΕΓΟΝΟΣ ΚΟ
 ΡΑΣΙΟΝ Η ΟΝΟΜΑΝΙΚΩ ΙΕ
 ΡΟΝΤΩ ΣΑΡΑ ΠΙΠΑΡΑΜΕΙΝ
 25 // Η ΣΑΥΤΗ ΑΝΑΝΚΛΗΤΩ Σ
 ΕΩΣ ΑΝ ΪΗΤΗΝ ΑΝΑΘΕ
 ΣΙΝ ΠΟΙΟΥΜΕΔΙΑΤΟΥ
 ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΚΑΤΤΟΝ
 ΝΟΜΟΝ

- a Ἀναξικράτιος ἀρχῶ, μεινὸς
 Βουκατίῳ πεντεκηδεκάτῃ Καλ-
 λ[ις] Τιμιάδαο, παρι[ό]ντος (sic) αὐτῇ φί-
 λων Κάλλωνος Τιμιάδαο, Δαμα-
 5 γείτῳ Κηφισοδώρῳ, ἀντίθει-
 τι τὰν Φιδίαν δούλαν Καλλιίδα
 ἱερὰν τεῖ Σαράπι, μεί ποθείκω-
 σαν μῆθενι μῆθέν, τὰν ἀνάθε-
 σιν ποιούμενα διὰ τῷ σου-
 10 νεδρίῳ κατ τὸν νόμον.
 b Ἀρχοντος Μνασέου, μηνὸς Ἰπποδρομίου πεντεκαιδεκά-
 τη Τελλέας Εὐνόμου καὶ Παραμόνα Κηφισοδώρου καὶ
 Κηφισόδωρος Τελλέου ἀνατιθέασ(ι) τὴν ἰδίαν δούλην
 Ζωίλαν ἱερὰν τῷ Σεράπει, τὴν ἀνάθεσιν ποιούμενοι
 15 διὰ τοῦ συνεδρίου κατὰ τὸν νόμον. Παρῆν Παραμόνα
 ὁ ἀνὴρ καὶ Κηφισοδώρῳ ὁ πατὴρ Τελλέας Εὐνόμου.
 c Ἀρχοντος Ἀπολλοδώρου,
 μηνὸς Πανάμου πεντεκη-
 δεκάτῃ Πυθίς ἱερὰ τοῦ Σαρά-
 20 πιδος, παρόντος αὐτῇ τοῦ ἱεράρ-
 χου, ἀναιεροῖ (sic) τὸ ἐκ τῆς θρεπτῆς
 αὐτῆς Καραίδος γεγονὸς κο-

ράσιον ἢ ὄνομα Νικῶ ἱε-
 ρὸν τῷ Σαράπι, παραμεῖν-
 25 [αν] αὐτῇ ἀνανκλήτως
 ἕως ἂν ζῇ, τὴν ἀνάθε-
 σιν ποιουμέ(ν)η διὰ τοῦ
 συνεδρίου κατὰ τὸν
 νόμον.

2. Les documents publiés par Preller sont gravés sur les trois côtés d'un grand autel en marbre, orné sur les deux côtés les plus larges de *taeniae* en relief et de têtes de cerfs, et sur les deux autres côtés de *taeniae* et de patères. Preller n'a publié que les cinq inscriptions gravées sur les deux côtés larges de l'autel; quant aux inscriptions du troisième côté, il a dit: « von den auf der Seite B befindlichen Inschriften konnte bei dem damaligen Zustande des Blocks nur wenig gelesen werden ». Dans la table X jointe à l'article, il n'a donné que le commencement et la fin de toutes les lignes de la troisième inscription, et le commencement de toutes et la fin de la dernière ligne de la seconde inscription, tout cela avec des fautes. L'autel se trouve à présent devant la vieille église de St. Spyridion, qui sert de musée, et toutes les inscriptions se laissent déchiffrer facilement. Voici ce qui est gravé du troisième côté:

a ΔΕΝΟΣΑΡΧΟΝΤΟΣΙ
 Π.ΙΤΕΚΗΔΕΚΑΤΗΠΟΥΘΙΝΑ
 ΤΙΘΕΙΤΙΤΑΝΦΙΔΙΑΝΘΕΡΑΠΗΝ,
 ΚΗΤ ΡΙΟΝΤΟΕΞΑΥΤΑΣΥΟΝ
 5 ΡΑΙΟ ΣΤΕΙΣΑΡΑΠΕΙΤΑΝΑΝ
 ΠΟΙΙΟ ΕΝΟΣΔΙΑΤΩΣΟΥΝΕΔΡΙΩΚΑΤ
 ΝΟΜΟΝ
 b ΑΡΧΕΔΑΜΩΑΡΧΩΜΕΙΝΟΣΟΜΟΛΩΙΩΠΕΝΤΕΚΑΙΔΕΚΑΤΗ
 ΜΗΛΙΣ
 ΦΙΛΗΜΟΝΟΣΑΝΑΤΙΘΗΤΙΤΩΣΦΙΔΙΩΣΔΟΥΛΩΣΣΩΤΙΜΟΝΚ
 ΗΣΩΤΙ

10 ΧΑΝΙΑΡΩΣΤΕΙΣΕΡΑΠΙΠΑΡΑΜΕΙΝΑΝΤΑΣΑΥΤΗ.ΝΕΝΚΛΕΙΤ
ΩΣΑΣΚ
ΙΩΕΙΤΑΝΑΝΑΘΕΣΙΝΠΟΙΟΥΜΕΝΑΔΙΑΤΩΣΥΝΕΔ
ΟΝΝΟΜΟΝ

relief

c ΠΟΥΡΙΝΑΘΑΡΧΟΝΤΟΣΜΕΙΝΟΣΕΡΜΑΙΩΠΙ
ΤΕΚΗΔΕΚΑΤΗΕΠΙΤΙΜΟΣΣΑΟΚΛΣΚΗ
ΦΡΟΣΟΝΑΙΑΡΑΤΑΣΜΑΤΕΡΣΤΩΝΩΝΩΝΑΝ
15 ΙΟΕΝΤΙΤΑΝΦΙΔΙΑΝΘΡΕΠΤΑΝΙΩΛΑΝΙΑ
ΤΕΙΣΑΡΑΠΙΠΑΡΑΜΕΙΝΑΣΑ.ΑΥΤΕΙΣΓΩΣΚ
ΙΩΩΝΘΙΤΑΝΑΝΙΑ.ΩΣΙΝΠ.ΙΟΜΕΝΕΙΔΙΑΤΩ
ΟΥΝΕΔΡΙΩΚΑΤΤΟΝΝΟΜΟΝ

a . . . ωνος ἄρχοντος, [μεινὸς τοῦ δεῖνος]
π[εν]τεκηδεκάτη Πουθίνα[ς τοῦ δεῖνος ἀν]-
τίθειται τὰν Φιδίαν θεράπην[αν τὴν δεῖνα]
κὴ τ[ὸ παιδ]άριον τὸ ἐξ αὐτᾶς ὅν[ιουμα Νικά]-
5 ρα[τ]ο[ς? ια]ρὼς τεῖ Σαράπει, τὰν ἀν[θεσιν]
ποιό[μ]ενος διὰ τῷ συνεδρίῳ κατ[ὰ τὸν]
νόμον.

b Ἀρχεδάμω ἀρχῶ, μεινὸς Ὁμολωίῳ πεντεκαίδεκάτη Μηλὶς
Φιλήμονος ἀνατίθηται τῶς Φιδίως δούλῳ Σώτιμον κὴ Σωτί-
10 χαν ἱερῶς τεῖ Σεράπι, παρὰμείναντας αὐτῇ [χ]νεκλείτως ἅς κ[α]
ζῶει, τὰν ἀνάθεσιν ποιούμενα διὰ τῷ συνεδ[ρίῳ] κατὰ τὸν νόμον.

c Που[ρ]ρίναο ἄρχοντος, μεινὸς Ἐρμαίῳ π[εν]-
τεκηδεκάτη Ἐπίτιμος Σα[μ]ουκλ[εῖ]ος κὴ [Ε-
ὕ]φροσὸνα ἱερὰ τᾶς Ματέρ[ο]ς τῶν [θι]ῶν ἀν-
15 τίθενται τὰν Φιδίαν θερεπτὰν Ζ[ω]ιλαν ἱα[ρ]-
ὰν τεῖ Σαράπει παρὰμείνας[α]ν αὐτεῖς [εἰ]ως κ[α]
ζῶωνθι, τὰν ἀνι[σ]τ[ρ]ῶσιν π[οι]ούμενει διὰ τῷ
[σ]υνεδρίῳ κατὰ τὸν νόμον.

3. Deux fragments d'actes d'affranchissement, publiés par M. Decharme, se trouvent sur un morceau de marbre, pro-

venant évidemment d'un autel quadrangulaire. De l'autre côté du même morceau sont conservés les restes de deux autres actes.

- a ΝΟΙΩΑΡΧΩΜΕ [Μελα]νθίω ἀρχῶ, με[ινός τοῦ δεῖνος πεντε-
 ΚΑΤΗΡΟΔΩΝ κηδε]κᾶτη Ῥόδων [τοῦ δεῖνος ἀντίθει-
 ΤΑΝΦΙΔΙΑΝΔ τι τ]ὰν Φιδίαν δ[ούλαν τὴν δεῖνα
 ΤΕΙΣΑΡΑΠΙΚΙ ιαρὰν] τεῖ Σαράπι κ[..... τὰν ἄνθεσιν ποιό-
 5 ΔΙΑΤΩΣΟΥΙ μενος] διὰ τῷ σου[νεδρίῳ κατ τὸν νόμον].
 b ΩΑΡΧΩΜΕ ω ἀρχῶ, με[ινός τοῦ δεῖνος τῇ δεῖνι
 ΣΑΝΤΙΓΟ ς Ἀντιγό[νου ἀντίθειπι
 ΔΙΑΝΔΟΥΑ τὰν Φι]δίαν δούλ[αν τὴν δεῖνα ια-
 ΑΠΙΤΑΡ ρὰν τεῖ Σαρ]άπι, τὰ[ν ἄνθεσιν ποιουμεν...κ.τ.λ.

Les fragments suivants sont nouveaux. Je les ai copiés au musée.

4. Fragment de corniche en marbre gris (H. 0^m,115. L. 0^m,36. Larg. 0^m,26). D'un côté restent les commencements des lignes de deux actes; le premier est écrit en caractères beaucoup plus serrés que le second.

ΜΝΑΣΙΚΛΕ  ΣΑΡΧΩΜΕΙΝΟΣΙΠΠΟΔΡΟΜ
 ΑΥΤΗΤΩΝΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΣΑΝΤΩΝ
 ΤΗΑΝΕΓΚΛΕΙΤΩΣΑΣΚΑΙΩΕΙΚΗΜΙ
 ΚΑΤΤΟΝΝΟΜΟΝ
 ΘΕΟΔΩΡΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣ
 ΧΑΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣΠΑΡΟ
 ΤΟΥΣΑΝΙΕ  ΡΟΙΤΑΣΙ
 ΑΝΑ ΘΕ

- a Μνασικλε[ῖτος] ἀρχῶ, μεινός Ἰπποδρομ[ίῳ τῇ δεῖνι (ἡμέρῃ) ἡ δεῖνα
 ιαρχά — — συννευδοκίωντων?]
 αὐτῇ τῶν ἀπελευθερωσάντων [ἀντίθειπι τ.ν ἰδι.ν δουλ.ν — —
 παραμεινα... αὐ]-

τῇ ἀνεγκλείτως ἅς κα ζῶει κῆ μι[— — τὰν ἀνθεσιν ποιούμεένα
διὰ τῷ σουνεδρίῳ]

κατ τὸν νόμον.

- b Θεοδώρου ἄρχοντος, [μηνὸς τοῦ δεῖνος τῇ δεῖνι — — —]
χα Ἀριστοκλείους παρὸ[ντος αὐτῇ — — — — — κρᾶ]-
τους ἀνιεροῖ τὰς ἱ[δίας δούλας — — — — — τὴν]
ἀνάθε[σιν ποιούμεένη κ. τ. λ.]

4 bis. De l'autre côté de la même corniche sont conservés les restes de l'inscription suivante, gravée en caractères beaucoup plus grands que les actes d'affranchissement :

ΞΙΟΣΤΑΝΜΑΤΕ [᾽Ο δεῖνα — κλ]εῖτος τὰν ματέ-
᾽ΝΟΣΤΑ /// ΑΙΙΝΕΝ [ρα τὴν δεῖνα — ω]νος τα. α. νεν
ΠΙΣΙΑΝΟΥΒΙ /// — — — Σαράπ[ι]. Ἰσι, Ἀνούβι.

5. Fronton d'une corniche en marbre gris, haut. 0^m,07, larg. 0^m,35.

ΤΕΝΤΕΚΑΙΔΕΚΑΤΗΔΑΜΩΝΚΑΦΙΣΙΩΝΟΣ
ΟΝΑΠΑΡΘΕΝΑΙΕΡΟΝΤΩΙΣΕΡΑΠΕΙΠΑΡΑ
ΝΙΩΣΙΝΑΝΕΝΚΛΗΤΩΣΤΗΝΑΝΑΘΕΣΙΝ

[Τοῦ δεῖνος ἄρχοντος, μηνὸς τοῦ δεῖνος] πεντεκαίδεκάτῃ Δάμωv Κα-
φισίωνος

[καὶ - - ἀνατιθέασι - - κοράσιον ᾧ ὄν]ομα Παρθένα ἱερὸν τῷ Σερά-
πει, παρὰ-

[μεῖναν — — — — — ἕως ᾧ]ν ζῶσιν ἀνεγκλήτως, τὴν ἀνάθεσιν
ποιούμενοι κ.τ.λ.]

6. Fragment d'un angle de piédestal quadrangulaire (ou fragment d'autel) en marbre gris, h. 0^m,66, larg. (en bas) 0^m,205, long. 0^m,15. D'un côté sont conservés les restes de six inscriptions, et de l'autre de sept.

7. Dans la maison de l'ἀρχαιοφύλαξ se trouve un fragment de piédestal quadrangulaire (ou fragment d'autel) en marbre gris avec corniche (H. avec corniche 0^m,21, larg. 0^m,12, long. 0^m,11), portant des restes d'inscriptions des deux côtés.

Côté A.

Côté B.

ΜΗΝΟΣΛΛΑΛΚΟΜΕΝΙΟΥ
ΤΟΥΠΥΡΙΝΟΥΤΙΜΩΝΟΥ
ΠΑΡΑΜΕΙΝΑΣΑΝΕ

- a ΣΑΓΡΙΩΝΙΩ
ΝΟΣΠΑΡΙΟΝΤΟΣ ΚΡΑΤΣ
 ΣΑΝΤΙΘΕΙΤΙ ΚΑΛ
ΔΟΥΛΑΣΝΙΚΩΝ ΙΑΡΩ
ΙΑΣΑΣΑΥΤΗΑΣ ΔΙΑ
ΘΕΣΙΝΔΙΑΤΩ ΑΝ
 ΕΡΜ
b ΓΙΝΟΣΔΑΜΑΤΡΙΩ ΚΑ
ΑΙΛΗΜΟΝΟΣΑΙ ΤΕ
 ΝΠΟΥΘ Μ

Il suffit de transcrire ici la première inscription du côté A.

- [Τοῦ δεινός ἀρχῶ, μεινός] Ἀγριωνίω
[— — — ἡ δεῖνα — — ω]νος, παριόντος
[αὐτῇ — — — — —] ἀντιθεῖται
[ἱαράς τεῖ Σαράπι τῆς Φιδίας] δούλας Νικῶν
5 [κὴ — — — — παραμειν]ίας αὐτῇ ἄς
[κα ζῶει, ποιούμενα τὰν ἀν]θεσιν διὰ τῷ
[συνεδρίῳ κατ τὸν νόμον].

8. Dans l'enceinte de la vieille église servant de musée se trouve un grand morceau de corniche. La face où est gravée l'inscription est cassée à droite et mesure 0^m,09 de hauteur

sur 0^m,21 de largeur. L'autre face (à gauche de l'inscription), mesurant 0^m,34 de hauteur sur 0^m,43 de largeur, est couverte d'ornements d'assez belle sculpture dans le genre des chapiteaux corinthiens.

ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΕΥΒΟΥΛΟΥ
ΣΥΡΦΙΝΑΣΙΜΙΟΥΠΑΡΟ
ΡΕΣΤΟΥΣΗΣΑΥΤΗ
ΙΔΙΑΝΘΡΕΠΤΗΝΧΡΥΣΙ
5 ΤΗΝΑΝΑΘΕΣΙΝΠΟΙΟ

"Αρχοντος Εὐβούλου, [μηνὸς — — — — —]
Συρεῖνα Σιμίου, παρὸ[ντος αὐτῇ τοῦ δεῖνος, συνευα]
ρεστούσης αὐτῇ [καὶ — — — — — ἀνατίθησι τὴν]
ἰδίαν θρεπτὴν Χρυσί[δα ἱερὰν τῷ Σεράπει — — —]
5 τὴν ἀνάθεσιν ποιο[υμένη διὰ τοῦ συνεδρίου κ. τ. λ.]

9. Tous les documents donnés jusqu'à présent renferment, certainement, ou d'après toutes probabilités, des actes de consécration d'esclaves à Sérapis. Mais, outre cette divinité, les esclaves de Chéronée étaient consacrés encore à Artémis-Eileithyia, ce qui n'a été connu jusqu'à présent que par l'inscription C. I. G. n° 1609 (1). Lors de la restauration de l'église de Panaghia, on trouva deux nouveaux documents semblables, gravés sur un bloc de marbre gris qui sans doute avait une destination architecturale, bien que je ne puisse la déterminer: pour le moment, c'est une dalle cassée à gauche (Larg. 0^m,40. Ép. 0^m,39) qui, près du bord, à droite, en bas, finit en saillie de 0^m,35 de hauteur (la dalle comprise). Sur la dalle étaient gravés au commencement quelques mots en grandes lettres, dont on ne peut déchiffrer à présent que ... διόρθωσ[ιν], puis un des actes de consécration, et sur la saillie l'autre acte.

(1) Cette déesse est nommée encore dans les documents nos 1506 et 1597 du *Corpus*.

Ι Ε Π Δ Ι Ο Ρ Θ Ω Σ Π
 ΩΠΕΝΤΕΚΗΔΕΚΑΤΗΔΑΜΩΙΑΡΩΝΟΣΑΝΤΙ
 ΙΑΜΙΔΙΤΗΕΛΙΘΙΟΥΙΗΤΑΝΑΝΑΘΕΣΙΝΠΟΙΟΜΕΙ
 ΟΑΔΕΛΦΙΟΣΘΟΙΝΩ///ΟΙΑΡΩΝΟΣΚΗΙΑΡΩΝΚΗΕΠΗΝΕΤΟ

5 /// Ο Ο Ι Ν Ω Ν Ο Σ
 Θ Ε Ο Σ
 ΑΡΙΣΤΟΝΙΚΩΑΡ
 ΧΩΕΥΔΑΜΟΣΑΡ
 ΙΣΤΟΔΑΜΩΑ
 10 ΝΤΙΘΕΙΤΙΤΑΝ
 ΦΙΔΙΑΝΔΟΥΛΑΝ
 ΗΟΝΙΟΥΜΑΣ
 ΩΣΙΧΑΙΑΡΑ
 ΝΤΗΑΡΤΑΜ///
 15 ΔΙΤΗΕΛΙΘΙΗΡ
 ΑΡΜΕΙΝΑΣΑΝ
 ΑΥΤΥΑΩΣΚΑ
 ΙΩΕΙΠΟΙΟΜΕ
 ΝΟΣΤΑΝΑΝΘ///
 20 ΕΣΙΝΚΑΤΤΟ///
 ΝΟΜΟΝΣΟΥΝΕ
 ΠΙΝΝΕΥΟΝΤ
 ΩΝΑΥΤΥΝΙΚ
 ΩΝΟΣΚΗΑΠΟ
 25 ΛΛΩΣ

[Τοῦ δεινός ἀρχῶ, μεινός — — —]ω πεντεκηδεκάτῃ Δαμῶ Ἰά-
 ρωνος ἀντι[θει-

τι τὰν Φιδίαν δούλαν — — ἱαράν τῇ Ἀρτ]άμιδι τῇ Ἐλιθιουίῃ,
 τὰν ἀνάθεσιν ποιούμε[να

διὰ τῷ συνεδρίῳ κατ τὸν νόμον. Παρεῖχον] ὁ ἀδελφός Θεοίνω[ν] ὁ
 Ἰάρωνος καὶ Ἰάρων καὶ Ἐπήνετο[ς

5 οἱ] Θεοίνωνος.

Lignes 6—25. Θεός. | Ἀριστονίκω ἀρχῶ, Εὐδαμος Ἀριστοδά-

μω ἀ|ντιθεται τὰν | Φιδίαν δού(λ)αν | ἡ ὄνιουμα Σ|ωσίχα ιαρχά|ν τῇ
 Ἀρτάμ[ι]|δι τῇ Εἰλιθίῃ, π|αρμείνασαν | αὐτῷ (ἐ)ως κα | ζῶει, ποιό-
 με|νος τὰν ἄνθ|εσιν κατ τὸ[ν] νόμον, σουνε|πιννευόντων αὐτῷ Νικ|ω-
 νος κῆ Ἀπο|λλῶς.

De l'inscription donnée plus haut sous le n° 2 c, l'on peut tirer entre autres l'intéressante conclusion que le culte de la Mère des dieux et l'usage de lui consacrer des esclaves existaient à Chéronée: dans cette inscription est mentionnée une certaine [Εὐ]φροσὼνα ιαρχά τῆς Ματῆρ[ος] τῶν [θι]ῶν. Ces deux faits sont tout-à-fait nouveaux; ni les auteurs, ni les documents épigraphiques connus jusqu'à présent n'en font mention (1). Cependant la phrase citée laisse place encore à quelque doute: l'on pourrait supposer que cette Euphrosone n'avait pas été consacrée à Chéronée, mais dans une autre ville, et qu'elle était venue s'y installer dans la suite. Mais les deux documents suivants dissipent complètement ce doute.

Côté A.

ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΕΥΑΝΔΡΟΥ ΜΗΝΟΣ ΒΟΥΚΑΤΙ
 ΟΥ ΠΕΝΤΕ ΚΑΙ ΔΕΚΑ ΘΕΩΝ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ
 ΚΑΙ ΑΘΗΝΑΙΣ ΦΑΩΝΟΣ ΚΑΤΟΙΚΟΥΝΤΕΣ
 ΕΓΧΑΙΡΩΝΕΙ ΑΙΑΝΕΘΗ ΚΑΝΘΗΝΙΑΝ
 5 ΘΡΕΠΤΗΝ ΔΙΟΝΥΣΙΑΝ ΙΕΡΑΝ ΤΗ ΜΗ
 ΤΡΙΤΩΝ ΘΕΩΝ ΠΑΡΑΜΕΙΝΑΣΑΝ ΕΑΥΤΟ
 ΙΣ ΕΩΣ ΑΝ ΖΩΣΙΝ ΑΝΕΝ ΚΛΗΤΩΣ ΚΑΙ ΘΕΩ.
 ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ Α. ΑΤΙΟΗΣΙΝ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ ΔΟ.
 ΛΟΝ ΚΕΡΔΩΝ ΑΩΣΑΥΤΩΣ ΠΑΡΑΜΕ.
 10 ΝΑΝΤΑ ΕΑΥΤΩΤΕ ΚΑΙ ΑΘΗΝΑΙΔΙ ΕΩΣ ΖΩΣ.
 ΑΝΕΓΚΛΗΤΩΣ ΤΗΝ ΑΝΑΘΕΣΙΝ ΠΟΙΟΥΜΕΝ
 ΟΙΔΙΑ ΤΟΥ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΚΑΤΑ ΤΟ ΝΟΜΟΝ

(1) Le culte de la Mère des dieux existait aussi dans d'autres villes de la Béotie, par exemple à Thèbes (Paus. IX.25,3) et à Thespies (*Mittheil. arch. Instit. Athen* V, p. 130 = *Larfeld, Sylloge inscr. Bæot.* n° 252 a).

Côté B.

Α Μ Ρ Ω Ν Δ Α Ο Α...
 Μ Ε Ι Ν Ο Σ Θ Ε Ι Ο Υ Ι Ω..
 Τ Ρ Α Δ Ι Α Π Ι Ο Ν Τ Ο Σ / .
 Μ Π Ρ Ι Σ Κ Α Λ Λ Ω Ν Ο.
 /// Α Ν Τ Ι Θ Ε Ι Τ Ι Τ Ο Ν Φ Ι Δ.
 Ο Ν Δ Ο Υ Λ Ο Ν Α Π Ο Λ Λ Σ
 Ν Ι Ο Ν Ι Α Ρ Ο Ν Τ Η Μ Α Τ Ρ ///
 Τ Η Τ Η Μ Ε Γ Α Λ Η Τ Α Ν Α
 Ν Α Θ Ε Σ Ι Ν Π Ο Ι Ι Ο Μ Ε Ν Α
 Δ Ι Α Τ Ω Σ Ο Υ Ν Ε Δ Ρ Ι Ω Κ Α
 Τ Τ Ο Ν Ν Ο Μ Ο Ν Π Α Ρ Ε Ι Σ
 Α Α Μ Π Ρ Ι Δ Ι Ο Α Δ Ε Λ Φ Ι Ο Σ
 Α Α Ν Ρ Ω Ν Κ Α Λ Λ Ω Ν Ο ///

10. Ces documents sont gravés sur les deux côtés d'une dalle de marbre gris sans aucun ornement (H.0^m,31. L.0^m,33. Ép. 0^m,145). La dalle fut trouvée pendant la reconstruction de l'église de Panaghia.

- Côté a. Ἀρχοντας Εὐάνδρου, μηνὸς Βουκατί-
 ου πεντεκαιδεκάτῃ Θεῶν Διονυσίου
 καὶ Ἀθηναῖς Φάωνος κατοικοῦντες
 ἐγ Χαιρωνεῖαι ἀνέθηκαν τὴν ἰδίαν
 5 θρεπτὴν Διονυσίαν ἱερὰν τῇ Μη-
 τρὶ τῶν θεῶν, παραμείνασαν ἑαυτο-
 ῖς ἕως ἂν ζῶσιν ἀνενκλήτως, καὶ Θεῶ[ν]
 Διονυσίου ἀ[ν]ατίθῃσιν τὸν ἴδιον δο[ῦ]-
 λον Κέρδωνα ὡσαύτως παραμε[ί]-
 10 ναντα ἑαυτῷ τε καὶ Ἀθηναίδι ἕως ζῶσ[ι]
 ἀνενκλήτως, τὴν ἀνάθεσιν ποιούμεν-
 οὶ διὰ τοῦ συνεδρίου κατὰ τὸν νόμον.
- Côté b [X]αρώνδαο ἀ[ρχῶ],
 μεινὸς Θειοῦω [τε]

- τράδι ἀπιόντος [Λα]-
 μπρις Κάλλωνο[ς]
 5 ἀντίθειτι τὸν Φίδ[ι]
 ον δοῦλον Ἀπολλώ-
 νιον ἱαρόν τῇ Ματρ[ι]
 τῇ ((τῇ)) Μεγάλη, τὰν ἀ-
 νάθεσιν ποιουμένα
 10 διὰ τῷ σουνηδρίῳ κα-
 τὰ τὸν νόμον. Παρεῖς
 (Λ)αμπρίδι ὁ ἀδελφὸς
 Λάν(π)ρων Κάλλωνο[ς].

II. ORCHOMÈNE.

L'existence du culte de Sérapis et d'Isis à Orchomène, et l'usage de leur consacrer des esclaves, nous sont attestés jusqu'à présent par six actes de consécration. Quatre d'entre eux ont été publiés en 1868 par M. Decharme (1), les deux autres, il y a trois ans, par M. Foucart (2). Les quatre actes de M. Decharme sont gravés sur un grand autel cylindrique en marbre gris (ayant 1^m.10 de hauteur et environ 0^m,60 de diamètre), qui se trouve à présent dans la cour du monastère de Scripon. La surface du cylindre est ornée de quatre têtes de cerfs, dont les cornes sont jointes entre elles par des *taeniae*. Dans les espaces entre les reliefs se trouvent 8 actes d'affranchissement; mais la surface de la pierre ayant beaucoup souffert du temps, M. Decharme ne réussit à en déchiffrer que quatre. Ayant eu l'occasion, au mois de mai 1881, de collationner les copies de M. Decharme avec l'original, je trouvai qu'il était possible de les améliorer. C'est pourquoi il ne me semble pas inutile de donner ici ces quatre actes d'après mes copies, en y joignant le cinquième qui s'est bien plus mal conservé, mais dont on peut encore restituer le sens. Des

(1) Recueil d'inscr. inéd. de Béotie, nos 1—4 (republié par Larfeld, *Syll. i. B.* nos 27—29, excepté le dernier acte, rédigé en dialecte commun).

(2) *Bull. de corr. hellén.* IV, p. 91 sv. (= Larfeld, nos 30 et 31).

trois autres actes gravés sur l'autel il n'est resté que quelques lettres, en sorte que leur restitution est tout-à-fait impossible.

1.

...ΛΛ...ΔΑΘΑΡΧΟΝ
 ΤΟΣ..ΡΕΙΑΔΔΟΝΤΟΣ....
 .ΕΝΙΟΣ..ΚΡΑΤΙΟΣΙΑΡΑΡΧΙΟ.
 ΤΩΝΑΓΕΙΣΙΝ.ΚΩΣΟΥ....ΟΣ
 5 ΣΩΣΙΒΙΩΠΟΥΘΙΛΛΙΟΣ
 ΑΝΤΙΘΕΙΤΙΘΙΩΝΔΑΜΑΤΡΙΧ
 .ΓΟΝΦΙΔΙΟΝΦΥΚΕΤΑΝΑΚΡΙΣΙΟ.
 ΙΑΡΟΝΕΙΜΕΝΤΩΣΑΡΑΠΤΙΟΣΚΗΤΑ
 ..ΣΙΟΣΚΗΜΕΙΕΞΕΙΜΕΝΜΕΙ
 10 ΘΕΝΙΕΦΑΠΤΕΣΤ.ΜΕΙΔΕΚΑ
 ΤΑΔΟΥΛΙΤΤΑΣΤΗΗΔΕΚΑΤΙΣΕΦΑ
 ΠΤΕΙΤΗΚΟΥΡΙΟΣΕΣΤΩΟΙΑΡΕΥΣΚΗΤΥ
 ΙΑΡΑΡΧΗΚΗΤΥΣΟΥΝΕΔΡΥΣΥΛΩΝΤΕΣΚΗ
 ΔΑΜΙΩΝΤΕΣ

- ['Απο]λλ[ωνί]δαο ἄρχον-
 τος, [ια]ρειάδδοντος ['Αντι-
 γ]ένιος [Σω]κράτιος, ιαρχιό[ν]-
 των 'Αγεισιν[ί]κω Σού[βραχ]ος,
 5 Σωσιβίω Πουθίλλιος,
 ἀντιθειτι Θίων Δαματρίχ-
 [ω] τὸν Φίδιον Φυκέταν 'Ακρίσιο[ν]
 ἱαρόν εἶμεν τῷ Σαράπιος κῆ τᾱ-
 [ς 'Ι]σιος· κῆ μεῖ ἐξεῖμεν μεῖ-
 10 θενὶ ἐφάπτεσ[τ]η μειδέ κα-
 ταδουλίτταστη· ἡ δέ καί τις ἐφά-
 πτειτη, κούριος ἔστω ὁ ἱαρεὺς κῆ τὸ
 ἱαράρχη κῆ τὸ σούνεδρυ συλῶντες κῆ
 δαμιῶντες.

L. 5, devant le nom Σωσιβίω rien n'était gravé (M. De-

charme a ajouté [κῆ]). Dans cette inscription et dans les deux suivantes on lit distinctement sur la pierre la forme régulière béotienne *ἱεραρχιόντων* et non pas *ἱεραρχόντων*, comme M. Decharme a lu dans cette inscription et la suivante. La lecture 'Αγείσιν[ι]κω (et non 'Αγεί[σά]ν[δρ]ω) est certaine.

2.

ΙΦΙΔΑΜΩ
ΕΥΜΕΙΛΩΔΙΟΣ
ΙΑΡΑΡΧΙΟΝΤΩΝΣΩΚΡΑ
ΚΑΦΙΣΟΔΩΡΩΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣ
5 ΡΙΣΤΙΩΝΟΣΑΝΤΙ...ΤΙ
ΑΓΑΘΑΕΠΙΧΑΡ...ΑΘ...ΑΡΙ...
...ΣΑΥΤΗΤΩΟΥ...ΩΕΡΙ
ΚΛΕΙΟΣΑΓΑΘΩΝ...ΤΑΝ
ΦΙΔΙΑΝΘΕΡΑ
10 ΠΗΝΑΝΝΙΟΥΜΩΝ
ΙΑΡΑΝΕΙΜΕΝΤΩΣΑΡΑ...ΙΟΣ
ΚΗΤΑΣΙΣΙΟΣΚΗΜΕΙΕΞΕΙΜΕΙ
ΜΕΙΘΕΝΙΝΙΟΥΜΩΣΕ...ΑΠΤΕΣΤ.
ΜΕΙΔΕΚΑΤΑΔΟΥΛ...ΤΑ...ΤΗΗΔΕΚΑ
15 ΙΙΣΕΦΑΠΤΕΙΤΗΚΟ...ΡΙΟΣ...ΟΙΑΡΕ...
ΚΗΤΥΙΑΡΑΡΧΗΚΗ...ΣΟΥΝΕΔΡ...
ΣΟΥΛΩΝΤΕΣΚΗΔΑ...
ΟΝΤΕΣ

Ἰφιδάμω [ἄρχοντας, ἱεραϊκῶν]
Εὐμεῖλω Δίος[χορίδω,]
ἱεραρχιόντων Σωκρά[τιος]
Καφισοδώρῳ, Ἀριστίωνος Ἀ-
5 ριστίωνος, ἀντί[θει]τι
'Αγαθὰ Ἐπιχαρ[ίδ]ω [π]αρι[όν]-
τος αὐτῇ τῷ οὐ[ι]ῶ Ἐπι-
κλείῳς Ἀγάθων[ος] τὰν
Φιδίαν θερά-

- 10 πηναν Νιουμῶν
 ἱαράν εἶμεν τῷ Σαρά[π]ιος
 κῆ τᾶς Ἰσιος· κῆ μεί ἐξεῖμε[ν]
 μειθενὶ Νιουμῶς ἐ[φ]άπτεσ[τ]η
 μειδὲ καταδουλ[ι]τ[α][σ]τη· ἥ δέ κα
 15 [τι]ς ἐφάπ[τ]ειτη, κο[ύ]ριος [ἔ]στω ὁ ἱαρε[ῦς]
 κῆ τὸ ἱαράρχη κῆ [τὸ] σούνεδρ[υ]
 σουλῶντες κῆ δα[μ]ιώ-
 οντες.

Les lignes 1, 2 et 15 n'avaient pas été déchiffrées.

3.

- Κ...ΣΙΙΙΑΩΑΡΧΟΝΤΟΣΙΑΡΕΙΑΔ
 ΔΟ...ΧΑΡΙΑΟΣΙΩΦΕΛΙΔΑΟΙΑΡΑΡ
 ΧΙΟΝΤΩΝΛΙΟΥΣ.ΑΟΕΙΙΙ.ΑΡΙΟΣΕΥΡΕΑΟ
 ΔΑΜΩΝΟΣΑΝΤΙΘΕΙΤΙΑΘΑΝΟΔΩΡΟΣΔΟΡ
 5 ΞΙΛΛΙΟΣΤΑΝΦΙΔΙΑΝΘΕΡΑΠΗΝΑΝΚΑΡ
 ΔΑΜΑΝΙΑΡΑΝΕΙΜΕΝΤΩΣΑΡΑΠΤΙΟΣΚΙΙ
 ΤΑΣΙΣΙΟΣΚΗΜΕΙΕΞΕΙΜΕΝΜΕΙΘΕΝΙ
 ΚΑΡΔΑΜΑΣΕΦΑΠΤΕΣΤΗΜΕΙΔΕ
 ΚΑΤΑΔΟΥΛΙΤΤΑΣΤΗΗΔΕΚΑΤΙΣΕ
 10 ΦΑΠΤΕΙΗΚΟΥΡΙΟΣΕΣΤΩΟΙΑ
 ΡΕΥΣΚΗΤΥΙΙΑΡΑΡΧΗΚΗΤΥΣΟΥ
 ΝΕΔΡΥΣΟΥΛΩΝΤΕΣΚΗΔΑ
 ΜΙΩΟΝΤΕΣ

- Κ[αφ]ι[σ]οδ[ά]μω ἄρχοντος, ἱαρεῖαδ-
 δο[ν]τ[ο]ς Χαρίαο Ἐ[π]ωφελίδαο, ἱαρα-
 χιόντων Λιουσ[ί]αο Ἐπι[χ]άριος, Εὐρέαο
 Δάμωνος, ἀντίθειπι Ἀθανόδωρος Δορ-
 5 κίλλιος τὰν Φιδίαν θεράπηναν Καρ-
 δάμαν ἱαράν εἶμεν τῷ Σαράπιος κῆ
 τᾶς Ἰσιος· κῆ μεί ἐξεῖμεν μειθενὶ
 Καρδάμας ἐφάπτεσ[τ]η μειδὲ

- καταδουλίτταστη. ἡ δὲ καὶ τις ἐ-
 10 φάπτεται, κύριος ἔστω ὁ ἱα-
 ρεὺς καὶ τοὶ ἱεράρχη καὶ τὸ σού-
 νεδρου σουλῶντες καὶ δα-
 μιῶντες.

Ligne 1: M. Decharme n'a pas pu déchiffrer le nom de l'archonte; notre restitution elle-même ne doit pas être regardée comme certaine, par ce qu'elle ne s'appuie que sur quelques lettres indistinctes.—Ligne 2: Dans notre lecture il n'y a que les deux premières lettres du nom Ἐπωφελίδας qui soient douteuses (Ε peut être pris aussi pour Σ); en tout cas, le nom est formé tout-à-fait régulièrement de Ἐπωφέλης, comme patronymique.—Ligne 3: Les noms Λιουσία et Εὐρέας se lisent assez bien sur la pierre.—L. 4-5: M. Decharme a donné Δορ[ι]λλίος; mais la partie supérieure de la lettre κ est encore visible sur la pierre (au commencement de la 5^{me} ligne), et la lettre suivante ι est assez distincte. Le nom Δορκίλλεις nous donne la possibilité de déterminer à peu près la relation de temps de nos inscriptions (qui appartiennent, à en juger d'après la forme des lettres, presque au même temps) avec les deux actes publiés par M. Foucart. A en juger d'après les formes dialectales et quelques détails de la rédaction, M. Foucart pense que ses deux inscriptions sont un peu plus anciennes que les nôtres; à présent, on peut dire que la différence entre elles n'est que d'une seule génération, puisque Δορκίλλεις Ἀθανοδώρω, qui est inscrit au nombre des polémarches dans les actes de M. Foucart, était d'après toute probabilité le père de notre Athanadoros.

4.

ΧΑΡΕΙ..Α—ΔΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣΙΕΡΗΤΕ.ΟΝΤΟΣ
 ΦΙΛΟΞΕΝ—ΟΥΕΥΝΟΜΟΥΚΑΤΟΠΤΕΥΟΝΤ.
 ΥΓΓΝ ΙΟ—ΥΑΝΤΙΓΕΝΕΙΔΟΥΤΥΘΙΛΛΟΥΣ
 ΕΩ..ΜΟΥΑΝ—ΑΤΙΘΕΑΣΙΝ.ΕΡΟΚΛΗΣΤΥΘΙ

5 ΝΟΥΚΑΙ.ΟΙΠ — — ΠΙΝΑΚΑ.ΙΣΟΔΩΡΟΥΚΑΙΣΩ
 ΚΛΕΙΑΙΕ.ΟΚΛΕ — — ΟΥΣΤΗΝΙΔΙΑΝΘΕΡΑΓΓΑΙΝΑΝ
 ΣΩΣΩΝΙΕΡΑΝΕΙ — — ΝΑΙΤΟΙΣΑΡΑΓΓΙΔΟΣΚΑΙ
 . ΗΣΙΣΙΔΟΣΠΑΡΑΜ — — ΕΙΝΑ... ΣΩΣΩΣΙΕΡΟ
 ΚΛΕΙΚΑΙ.ΟΙΠΠΙΝΑ — — ΜΕΧΡΙΑΝΙΩΣΙΕΑΝ
 10 . ΙΙΠΑΡΑΜΕΙΝΗΗΜΗΠ — — ΟΙ.....
 . ΕΙ.ΟΝΕΞΟΥΣΙΑΕΣΤΩΙ — — vide

Χαρει[τι]άδου ἄρχοντος, ἱερητε[ύ]οντος
 Φιλοξένου Εὐνόμου, κατοπτευόντ[ω-
 ν] Ὑπν[οδότ]ου Ἀντιγενείδου, Πυθίλλους
 Σω[σί]μου, ἀνατιθέασιν [Ἰ]εροκλῆς Πυθί-
 5 νου καὶ [Ἀν]θιππίνᾳ Κα[ρ]ισοδώρου καὶ Σώ-
 κλειᾳ Ἰε[ρ]οκλέους τὴν ἰδίαν θεράπαιναν
 Σωσῶν ἱερὰν εἶναι το[ῦ] Σαράπιδος καὶ
 [τ]ῆς Ἰσιδος, παραμεινά[σης] Σωσῶς Ἱερο-
 κλεῖ καὶ [Ἀν]θιππίνᾳ μέχρι ἂν ζῶσι· ἐὰν [δὲ
 10 μὴ] παραμείνῃ ἢ μὴ ποι[ῇ] πᾶν τὸ προστασσό-
 μ[ε]ν[ον], ἐξουσία ἔστω Ι.

Ligne 2: Il y a certainement κατοπτευόντων et non κατο-
 π[ι]ευόντων que M. Decharme avait proposé, parce que la la-
 cune était de deux lettres. A la vérité, le τ est séparé de la
 lettre précédente et de la suivante par des intervalles plus
 grands qu'à l'ordinaire, mais il est encore assez visible pour
 ne pas laisser de doute. L. 3: La restitution Ὑπν[οδότ]ου n'est
 pas tout-à-fait certaine. — L. 4-6: M. Decharme a donné
 Πυθίλ[λ]ους, Χαριππίνᾳ Καρ[ι]σοδώρου, Κ[α]λλί[κ]λειᾳ, La lecture Πυ-
 θίνου est certaine; l'existence de ce nom à Orchomène est con-
 firmée par exemple par un fragment de comptes, publié par
 M. Foucart (*Bull. de corr. hellén.* IV, p. 89); la conjonction
 καὶ dans les deux cas est certaine; l'on peut seulement se mé-
 fier de l'exactitude de la restitution [Ἀν]θιππίνᾳ, quoique Ἀν-
 θίππη et Ἀνθιππος soient connus (1). — L. 8: la restitution πα-
 ραμεινά[σης] nous est suggérée par le génitif du nom de l'es-

(1) Voir *Pape Benseler*, Wörterb. d. griech. Eigennamen, s. vv.

clave.—L. 11: M. Decharme a lu . . . ἐξουσία ἔστωι, en supposant que le I a été ajouté par erreur de lapicide. Il remarque avec justesse que les lignes 9-11 renfermaient une formule analogue à celle que l'on rencontre dans les actes de Delphes, par exemple ἐξουσίαν ἐχέτω ὁ δεῖνα ἐπιτιμίων τρόπῳ ᾧ θέλοι etc. ; mais dans notre inscription, dit-il, la formule aurait dû être beaucoup plus courte, « car l'espace manque sur la pierre si l'on veut restituer: Ἱεροκλεῖ ἐπιτιμούντι τρόπῳ ᾧ θέλοι, ἐξουσία ἔστω. » Mais, à ce qu'il paraît, il n'en est pas ainsi: nous avons lu quelques lettres de plus à la l. 10 et au commencement de la l. 11, et ces lettres mettent hors de doute la restitution de ces lignes que nous avons proposée plus haut dans la transcription (3); en ce cas, il faut conclure que l'inscription n'a pas été achevée. Acceptant la dernière lettre de la l. 11 pour la première lettre du nom du possesseur de l'esclave, l'on doit supposer que la fin de la phrase devait avoir à peu près la forme suivante: ἐξουσία ἔστω Ἱ[εροκλεῖ καὶ Ἀνθιπίναι ἐπιτιμῶν (ou κολάζειν) τρόπῳ ᾧ ἂν θέλωσιν].

Ce dernier acte est gravé beaucoup plus négligemment que les trois premiers et d'une autre main; les lettres en sont plus petites et inégales. Il est gravé des deux côtés d'une des *taeniae* mentionnées plus haut, tandis que les autres se trouvent dans les espaces entre les *taeniae* (la place de cette *taenia* est marquée dans notre copie épigraphique par les traits). A en juger d'après le caractère de l'écriture, cet acte appartient à une époque beaucoup plus récente que les précédents, qui peuvent être rapportés à la fin du III^e ou au commencement du II^e siècle av. J. C.

5.

L'acte suivant déchiffré par moi s'est bien moins conservé que les précédents; mais comme il est de la même année que

(1) Cf. Wescher et Foucart, *Inscr. rec. à Delphes*, n° 64: Εἰ δέ κα ἢ μὴ παρὰ μένη ἢ μὴ ποῇ τὸ ποιτασσόμενον Καλλικράτης Πάτρωνι, κύριος ἔστω κολάζων κ.τ.λ. On peut recueillir des exemples semblables dans beaucoup d'inscriptions de Delphes.

le n° 1, comme l'on voit les noms du prêtre et des hiérarques qui se sont conservés en partie, il a été possible de le restituer presque complètement, excepté les noms propres.

..... Δ / Ο Ν . . Σ Α Ν Τ Ι Γ Ε Ν Ι . . .
 Α Ρ Χ Ι Ο Ν Τ Ω Ν . . Ο Υ Ο Ι Λ Λ Ι Ο Σ . Γ Ε Ι Σ Ι Ν Ι Κ Ω
 ... Α Ν Τ Ι Ο Ε Ι ! Τ Ι / ... Ο Σ Δ Α Μ Ο Κ Λ Ι Δ Α Ο Κ Η Π Τ Α Ρ Ε
 ... Δ Α Μ Ο Κ Λ Ι Δ Α ... Η Φ Ι Λ Ο ... Σ Κ Η Τ Ι Μ Ο Κ Ρ Α Τ ..
 5 Τ Ω Σ Φ Ι Δ Ι Ω Σ Φ Υ Κ Ε Τ Α Σ Σ Ο Υ Ρ Ι Ν
 Ι Α Ρ Ω Σ Ε Ι Μ Ε Ν . Σ Α Ρ Α Π Τ Ι Ο Σ Κ Η Τ . Σ Ι Σ Ι Ο Σ Κ Η
 ... Ξ Ε Ι . , ... Π Τ Ε Σ . . Μ Ε Ι Δ Ε Κ Α Τ Α . .
 Ω Ν Α Ε Ι Δ Ε . Α
 Σ Κ Η Τ Υ Ι Α
 10 Υ Λ Ω Ν Α Μ Ι Ω Ν

[Ἀπολλωνίδας ἀρχοντας, ἰαρεὶά]δ[δ]ον[το]ς Ἀντιγένης Σω-
 κράτης, ἰαρχιόντων [Σωσιβίω Π]ουθίλλιος, [Ἀ]γείσινικω
 [Σούβρακος,] ἀντίθεντι.....ος Δαμοκλίδας καὶ Ἰππαρί-
 [τα — — καὶ] Δαμοκλίδας [καὶ] Φίλο[κλέ]ς καὶ Τιμοκράτ[εις
 5 — — — — —] τῶς Φιδίως Φυκέτας Σουρίν-
 [αν καὶ.....ων] ἰαρώς εἶμεν [τῶ] Σαράπιος καὶ τᾶς Ἰσιος καὶ
 [μεῖ ἐ]ξ[ε]τ[μεν] μεθενὶ ἐφ[χ]πτεισ[τη] μειδὲ κατα[δου-
 λίττασση Σουρίναν καὶ....]ωνα· εἰ δέ [κα]χ
 [τις ἐφάπτειται, κύριος ἔστω ὁ ἰαρεὺς] καὶ τὸ ἰα-
 10 [ράρχη καὶ τὸ σούνεδρου σο]υλῶν[τες καὶ] δ[α]μιῶν-
 [τες.....]

La rédaction de cet acte est la même que celle des trois premiers; seulement à la l. 8, au lieu du génitif des noms des esclaves nous voyons l'accusatif sous la dépendance du verbe καταδουλιττασση, comme dans les deux actes publiés par M. Foucart. Les esclaves furent consacrés évidemment par toute une famille, se composant du père, de la mère et de trois ou quatre enfants (l'un des fils portait d'après l'usage grec le nom du grand-père du côté paternel). Il en est de même dans

l'acte n° 4 : ce sont probablement le père, la mère et la fille qui y sont inscrits.

B. LATICHEW.

LES ROMAINS A DÉLOS.

Dès que les Romains avaient conquis un pays, ils commençaient à l'exploiter : les capitalistes arrivaient à la suite des généraux et établissaient dans les provinces, les villes amies, ou les royaumes alliés, leurs maisons de banque ou de commerce. Adjudicataires des fournitures pendant la guerre, ils avaient appris à connaître les ressources de chaque endroit ; la paix faite, ils pouvaient opérer vite et à coup sûr. Compagnies fermières des impôts, sociétés de crédit, de commerce, de navigation, entreprises de travaux publics, d'exploitation agricole ou minière, envoyaient leurs agents partout où il y avait chance de gain. Il se formait ainsi de tous côtés des colonies mercantiles, et les livres des anciens (1) ou les textes épigraphiques ont conservé le souvenir de maint comptoir semblable : *negotiatores*, *aratores*, *mercatores*, ἐργαζόμενοι, πραγματευόμενοι, ἔμποροι, ναύκληροι, ἐγγαροῦντες, κατοικοῦντες. On retrouve partout, et surtout en Orient, où les profits sont plus beaux, ces Romains, ces Italiens (2), qui font au loin

(1) Voir sur ce sujet Mommsen, *Hist. Rom.*, L. III, ch. 12. tome III, p. 136 et suiv. de la Traduct. Alexandre ; Belot, *les Chevaliers Romains*, II, p. 148 et suiv. (Les publicains) ; Duruy, *Hist. Rom.*, II, p. 219 et suiv. etc. On y trouvera les renvois aux sources.

(2) Ils se désignent en effet par le nom de Italici, en grec par ceux de Ἰταλικοί ou Ῥωμαῖοι. M. Foucart a donné dans les *Inscriptions du Péloponnèse* n° 124^a une liste des villes où l'on connaît de semblables associations. Les inscriptions de Délos qui n'ont pas encore été publiées dans le *C. I. G.*, ou dans le *Bulletin*, seront données dans cet article. L'expression ἐγγαροῦντες est spéciale à la corporation d'Olympie (*Arch. Zeit.* 1877, n° 38 des inscriptions d'Olympie).

le commerce et la banque, en leur propre nom, ou plutôt pour le compte des grandes maisons de la métropole. Ce sont en général de petites gens : esclaves, affranchis, ou hommes libres, ils sont les commis, les employés des compagnies. Mais ces petites gens ont derrière eux la richesse et la puissance politique des capitalistes, c'est-à-dire Rome elle-même ; ils s'enrichissent souvent (1) ; ils se groupent et s'associent toujours ; ils font ainsi figure et ont crédit sur la place, quand ils n'en sont pas les maîtres.

Entre toutes ces colonies, celle de Délos est une des plus anciennes et fut certainement la plus prospère, la plus influente. Les Romains de Délos obtinrent du Sénat la création du port franc qui fit de cette île l'entrepôt général des marchandises de l'Orient, le centre des échanges entre l'Asie, la Grèce et l'Italie, et qui ruina Rhodes ; ils demandèrent, et on leur accorda la destruction de Corinthe ; premiers entre tous les étrangers domiciliés, ils sont associés nominativement à tous les actes de la commune ; et si, dans les protocoles, ils sont placés après les Athéniens, c'est par égard pour les fictions diplomatiques plus que pour la vérité, car ils sont plus puissants que les Athéniens eux-mêmes, et, vienne la guerre de Mithridate, ils sauront détacher Délos de sa métropole, et la garder à la république. Ils avaient pour eux la richesse, car toutes les affaires étaient entre leurs mains, et le nombre, puisque dans les massacres de 87 on compte les Italiens par milliers.

L'histoire de la colonie délienne est aussi mieux connue que celle d'aucune autre colonie. On en suit les grandes lignes dans les auteurs ; grâce aux documents épigraphiques, on pénètre plus avant dans le détail. Les inventaires de la fin du II^e siècle et du commencement du premier montrent les débuts obscurs et lents ; plusieurs pièces qui datent de 168 à 150 révèlent le développement prodigieusement rapide et brillant qui suivit la défaite de Persée ; pour les époques suivantes, les inventaires et comptes sacrés, s'ils ne font pas défaut, sont

(1) Il n'était pas rare qu'ils eussent un petit intérêt dans les affaires de la compagnie (*partes, particularas*), Belot, *o. c.*, p. 165 et note 6.

du moins mutilés, ou si peu lisibles, et de date si incertaine qu'on en saurait difficilement faire usage; on compte en tout trois décrets; mais plus de trois cents dédicaces, dont la plupart peuvent être datées à quelques années près, jettent une grande lumière sur la période qui s'étend de 150 avant J. C. à l'année 119 de notre ère, c'est-à-dire jusqu'à la fin même de Délos.

Une centaine environ de ces inscriptions proviennent de petits monuments, de bases de statues, qui avaient été consacrés par des Romains, ou élevés en l'honneur de personnages Romains. Elles forment le fondement de cette étude; elles n'y suffiraient pourtant pas: et, pour avoir au vrai l'histoire de la colonie romaine, pour juger de son activité, de sa force, il faut la replacer en son milieu, voir ce que l'île, grâce à elle, est devenue, il faut, autour de ces documents *romains*, grouper aussi tous les autres. Le nombre seul des inscriptions, avec quelque ménagement qu'on doive user de ces statistiques insuffisantes, est un indice significatif de prospérité ou de décadence; on en compte de cent cinquante à deux cents entre 168 et 87; trente-cinq environ de 87 à 27; vingt-deux seulement de 27 av. J. C. à 119 après notre ère. Le nom, la nationalité, la qualité de ceux qui font les dédicaces, la nature, la quantité, la richesse des monuments dédiés, montrent le mouvement de population que le commerce entretient dans l'île, font connaître les principaux pays qui sont en relation avec elle, les travaux que l'on entreprend pour l'utilité des habitants et des étrangers, ou pour honorer les dieux et décorer la ville. J'ai donc cru ne devoir négliger aucun de ces textes, et je me suis efforcé de les classer tous pour m'en servir à l'occasion. Ils restent à l'arrière-plan, mais ne donnent pas moins des traits nécessaires au tableau.

Parmi les documents *romains*, on doit aussi établir certaines catégories. Les inscriptions composées en l'honneur de personnages ou de magistrats romains n'ont qu'une importance secondaire; on en peut partout trouver dans l'empire de Rome, sans que pour cela il ait existé en chacun des lieux où

on les rencontre, une colonie italienne. Tout autre est la signification des monuments élevés par des Romains domiciliés, surtout s'ils sont l'œuvre commune d'un groupe d'hommes plus ou moins nombreux, ou mieux encore d'une association régulièrement constituée et durable. On devra tenir grand compte à Délos, par exemple, des listes de souscription où les noms romains abondent, des formules où la communauté romaine tout entière figure à côté de la communauté athénienne, enfin et surtout des actes de ces corporations purement romaines, ou progressivement romanisées, des Hermaïstes, des Apolloniastes, des Posidoniastes, qui sont pendant plus de cinquante ans à la tête du commerce délien, et qui élèvent dans l'île des constructions importantes.

Ce n'est pas chose indifférente non plus que la quantité relativement considérable d'inscriptions rédigées en latin, ou bilingues; Délos en a fourni plus qu'aucun autre point de la Grèce, de l'Archipel ou de l'Asie Mineure, pour les siècles qui précèdent l'Empire.

Enfin la statistique funéraire de Rhénée éclaire aussi sur la population de Délos, et l'importance relative des diverses colonies étrangères. Sur cent trente épitaphes de tous les temps, et de gens de toute nationalité, les Romains en prélèvent près de trente: *C. I. G.* 2322, 2326, 2327, *add.* 2322^b, 21, 30, 31, 32, 33, 46, 47 (?), 48, 50, 55, 56, 81, 84, 86, 88, 90, 92, 94. *Le Bas, Voy. Arch.* 1957, 1963, 1964, 1997, 2000, 2009, 2021, 2045.

Ces documents permettront d'étudier l'histoire de la colonie romaine, avec laquelle se confond l'histoire même de Délos. Grâce à eux, on verra cette colonie se former (250-168), se développer et devenir prospère (168-87), et, après une décadence, plus lente qu'on ne l'a cru, et interrompue par une renaissance passagère, disparaître définitivement (87 - 48).

Nous pousserons plus loin encore, jusqu'aux derniers jours de Délos elle-même. Car, après la dispersion de la colonie romaine établie dans l'île, ce sont encore des Romains qui tiennent la première place: les statues de cette époque, dont

nous avons retrouvé les dédicaces, sont presque toutes consacrées par eux ou élevées en leur honneur.

Délos, malgré l'heureuse situation et l'excellence de son port, malgré sa condition privilégiée de ville sainte, n'était guère, au commencement du II^e siècle, qu'une place de troisième ou de quatrième ordre. Son rôle économique qui, à en juger par l'hymne homérique, avait été, dans les temps primitifs, presque aussi important que son rôle religieux, avait été de bonne heure interrompu et presque réduit à rien par le développement des grandes cités maritimes de l'Asie, de la Grèce ou des îles. L'intervention de Rome dans la politique et le commerce de l'Orient la replaça en quelques années au rang d'où elle était déchue et plus haut encore.

Délos ne possédait, excepté son port, aucune des ressources nécessaires à une grande cité maritime et commerçante : son territoire extrêmement resserré, son sol peu fertile ne fournissent ni bois pour construire des navires, ni produits naturels à exporter, ni les matières premières utiles à l'industrie ; sa population, peu nombreuse, paraît n'avoir été douée ni du génie artistique et industriel, ni de l'esprit d'entreprise et d'aventures ; elle avait l'indolence que donne d'ordinaire aux habitants des villes saintes l'habitude de tout attendre du dieu qui les nourrit, et des étrangers dont la pitié les enrichit sans travail ; on appelait les Déliens les *parasites* d'Apollon. D'ailleurs les conditions de la lutte n'étaient pas égales entre Délos et les puissantes villes de la Grèce et de l'Orient ; elle aurait eu besoin du concours, du patronage de plus fort qu'elle : elle ne trouva que concurrence et rivalité. Athènes, qui y domina longtemps, semble avoir entravé plutôt qu'encouragé son développement ; elle ne l'eût grandie qu'au détriment du Pirée (1). Les souverains de l'Égypte, dont l'influence prévalut ensuite dans les Cyclades, dont la politique commerciale était si pré-

(1) Grote suppose que la déportation des Déliens, en 423, fut une mesure économique autant que politique, et qu'elle avait pour but d'arrêter les progrès inquiétants du commerce délien.

voyante et si suivie, ne purent rien faire pour Délos ; car ils étaient les clients de Rhodes qui prétendait au monopole. Aussi bien Délos, merveilleusement propre au rôle d'intermédiaire entre les peuples qui habitaient des rivages opposés de la Méditerranée, ne pouvait être autre chose qu'un entrepôt et un marché. Or la nécessité d'un semblable entrepôt ne se faisait pas sentir, tant que l'activité des marines de commerce s'exerçait exclusivement ou principalement dans la Méditerranée orientale, et que les grands centres de consommation étaient ou les centres mêmes de fabrication et d'exportation, ou des villes et des royaumes peu éloignés de ceux-ci, et placés dans leur dépendance commerciale.

Que Rome entre en jeu, le champ se trouve considérablement étendu, le consommateur principal se déplace et s'éloigne; il faut un lieu propice où les denrées viennent à mi-chemin s'amasser et se mettre à portée; Délos recouvre le bénéfice de la situation géographique. Ce grand et presque unique consommateur pourra subir pendant un temps l'empire incontesté dans ces parages des anciennes puissances maritimes; mais il ne s'y résignera pas longtemps, car c'est un peuple hardi, intéressé, et que la victoire a mis en état de tout faire; il ne voudra bientôt plus de concurrents, ni même d'associés, et prétendra accaparer pour lui tout le commerce. Délos trouvera en lui le concours sincère et la force dont elle avait toujours manqué. Devenue romaine, elle pourra défier ou briser toutes les rivalités.

Telles sont, je crois, les causes principales de cette révolution économique qui fut si rapide et, qui paraît si extraordinaire, et dont les crises décisives sont la victoire de Rome en Macédoine et en Asie (197 - 190), la décadence de Rhodes (167 - 150), et la destruction de Corinthe (146).

En 250, sous l'archontat de Sosisthénès, les hiéropes Déliens portent dans leurs comptes une somme de 1 drachme et 2 oboles, qu'ils avaient dépensée pour faire marquer au fer rouge des bêtes appartenant au dieu, et qu'ils avaient payée à

un certain Νούρος (1). Ce nom, certainement italien, est le plus ancien témoignage de relations entre l'île de Délos et l'Italie proprement dite. Ainsi, vingt-trois ans seulement après les échanges d'ambassades qui avaient eu lieu entre Rome, l'Égypte et Apollonie, et qui sont le début de la politique romaine en Orient et dans la Grèce, on trouve un Italien établi à Délos : car ce n'est pas un voyageur qui présente en passant une offrande, un magistrat romain, en mission, qui rend hommage au dieu ; c'est un artisan émigré, et qui exerce son métier. Il était naturel que les premiers colons vîssent des régions méridionales de l'Italie, les plus voisines de la Grèce, les plus habituées à sa civilisation et à sa langue, les plus tournées aussi vers le commerce et la navigation : Novius sans doute était parti de là (2).

Moins de vingt ans après, un autre Italien du midi, un habitant de Canusium, en Apulie, recevait des Déliens le titre de proxène pour les services qu'il avait rendus à la ville, et la piété qu'il avait témoignée au dieu. Voici ce qui reste du décret :

ΩΝ· Δεδό[χθαι τῇ
 βουλῇ καὶ τῶι δήμῳ· εἶναι Βοῦ-
 ζον ΟΡΤΕΙΡΑ Κανυσίνον πρόξε-
 νον καὶ εὐεργέτην τοῦ τε ἑ-
 ροῦ καὶ τοῦ δῆμου τοῦ Δελίων,

(1) Comptes de Sosisth., l. 53, Νοῦρος συνεγκάσσαντι τὰ κτήνη· ΗΙ.

(2) Le nom *Novius* se rencontre en particulier aux époques les plus anciennes, à Préneste, (*C. I. L.* I, 54), à Capoue (*ibid.*, 571, 1210), à Potentia (*ibid.*, 1261) ; il a comme ici la valeur de prénom dans 54 et 1261. Les antiques relations de Préneste avec l'Orient sont attestées par de nombreuses découvertes archéologiques ; les anses d'amphores rhodiennes qu'on y trouve en grande abondance prouvent que le commerce au III^e siècle avant notre ère était actif encore. Pour les deux dernières villes elles appartiennent à des pays hellénisés.— Dès une époque fort ancienne la Sicile avait entretenu avec Délos des rapports commerciaux et surtout religieux (offrandes des villes de Tauroménion, de Naxos, ou d'individus originaires de ce pays) ; mais c'est là une terre *grecque*, et complètement engagée dans le mouvement politique ou économique de la Grèce propre ; il n'y a donc pas lieu de tenir compte ici de ces faits lointains et qui ont été sans influence.

καὶ αὐτὸν καὶ ἐκγόνους, καὶ εἶνα[ι
 αὐτοῖς ἐν Δήλῳ γῆς καὶ οἰκίας
 ἔγκτησιν, καὶ προεδρίαν ἐν τοῖς
 ἀγῶσιν, καὶ πρόσδοτον πρὸς τὴν
 βο]υλὴν καὶ τὸν δῆμον πρῶτοις
 μ]ετὰ τὰ ἱερὰ, ὑπάρχειν δὲ αὐτοῖς
 κα]ὶ τὰ ἄλλα ὅσα δέδοται τοῖς
 [προξένοις καὶ εὐεργέταις].

La date peut être déterminée approximativement par la comparaison de l'écriture avec celle des comptes et inventaires sacrés, dont la chronologie est rigoureuse ; on place ainsi la proxénie de Bouzos entre les archontats d'Acridion et de Polyxénos, c'est-à-dire entre 241 et 232.

On ne peut guère douter, après cela, que des rapports assez fréquents n'aient existé dès la fin du III^e siècle entre Délos et l'Italie du sud. Il ne faut pas exagérer l'importance de ces faits qui jusqu'ici sont isolés ; vingt ans les séparent, et vingt ou trente autres années se passeront encore avant que nous retrouvions dans les textes une preuve nouvelle et certaine de la présence des Italiens à Délos. Mais je crois qu'on se tromperait également en ne voyant dans l'établissement ou les voyages de Novius et de Bouzos que des tentatives individuelles. Les documents sont assez rares pour que ces deux témoignages aient une réelle valeur ; les faits économiques aussi sont de ceux qui s'accomplissent lentement, sans bruit, qui souvent échappent aux contemporains, et se laissent à peine deviner à l'historien. Les guerres qui remplissent la fin du III^e siècle, et auxquelles l'Italie elle-même est en proie, suffiraient d'ailleurs à expliquer l'intermittence des entreprises et du mouvement qui porta les Italiens vers l'Orient et en particulier vers Délos. Enfin il est très vraisemblable que l'île est tombée après la victoire de Ladé entre les mains de Philippe de Macédoine (201), et qu'elle y est restée jusqu'après Cynoscéphales (197) : ce n'était pas là non plus une circonstance favorable au développement des relations avec les pays romains.

Malgré cela, c'est encore avant la fin du troisième siècle, selon toute apparence, qu'un certain Quintus consacrait à Apollon une coupe d'onyx, que Publius et Satyros, l'affranchi ou l'esclave d'Aulus, offraient une phiale d'argent (1); et ceux-là encore ne sont pas des personnages officiels en tournée diplomatique ou en expédition; ce sont de libres voyageurs, attirés par la piété ou plutôt par le commerce.

On atteint ainsi l'époque de l'intervention décisive des Romains dans les affaires de la Grèce, celle de la guerre de Macédoine, de la guerre d'Asie; celle aussi de la formation véritable d'une colonie romaine à Délos. On ne saurait donc nier, je pense, que quelque lien n'existe entre cet événement considérable et les petits faits que j'ai relevés; ce sont de lointains et humbles antécédents, mais qu'on ne doit point pour cela négliger. Les courants commerciaux peuvent être précipités par des révolutions politiques, mais ils sont déterminés à leur origine par une pente naturelle et un mouvement spontané.

Les Italiens fréquentaient depuis longtemps la mer Égée, quand la guerre y amena la marine romaine; les victoires de la république les y attirèrent et les y fixèrent en grand nombre. C'est en usant pendant les campagnes de ce port excellent, situé au centre même des Cyclades et de la mer Égée, tranquille dans des parages exposés à des vents violents et souvent tempétueux, poste d'observation commode, asile deux fois sûr par la nature et par la religion, qu'on apprit à apprécier tous les avantages de Délos. Position stratégique pendant les hostilités, elle se trouva être à la paix l'emplacement naturel du marché maritime de la Méditerranée orientale. On distingue aisément dans les auteurs, et surtout dans les documents épigraphiques, ces deux phases des relations de Rome

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VI, p. 32, 35, lignes 34 et 62 de l'inscription.— J'induis cette date de la place occupée par les offrandes en question dans l'inventaire.

et de Délos : relations politiques et militaires de 197 à 190, ensuite commerciales.

L'action des flottes romaines ne semble pas s'être fait sentir à Délos de 200 à 197 ; les Macédoniens tinrent jusqu'au bout dans Andros, Paros et Cythnos, entourant, surveillant, conservant l'île sainte. A la paix, elle dut être abandonnée comme les autres conquêtes de Philippe et fut offerte en proie, comme toutes les terres disponibles, aux convoitises des alliés de Rome. Athènes ne manqua pas de la réclamer ; le sénat semble avoir promis ; car on ne peut pas croire que, sans aucun fondement, Valerius Antias ait affirmé que Délos avait été donnée aux Athéniens en 197 avec Paros, Imbros et Skyros, et que Tite Live en ait dit autant (1). L'un et l'autre se sont trompés ; leur erreur est démontrée par l'assertion de Polybe qui recule la date de la donation jusqu'en 166, et surtout par la chronologie délienne, qui présente une série ininterrompue d'archontes indigènes de 300 environ jusqu'à 166 avant J. C. Reste à expliquer l'erreur, et cette promesse, faite puis retirée par le sénat, qui semble en avoir été la seule cause possible.

Délos, de gré ou de force, s'était attachée au parti de Philippe ; elle devait être, en punition, privée de son indépendance ; on ne pouvait la frapper d'un coup plus sensible, ni la livrer à de meilleures mains qu'à celles des Athéniens, ses antiques maîtres et ennemis, les fidèles alliés de Rome depuis vingt-cinq années. Délos para le coup par une soumission opportune et par un traité d'amitié : le protectorat romain fut substitué à celui de la Macédoine, et les prétentions d'Athènes restèrent vaines.

J'ai pour preuves de cette hypothèse : 1° un décret qui fait allusion à une ambassade chargée de renouveler avec Rome alliance et amitié ; 2° la régularité des offrandes que, pendant la guerre contre Antiochus, les amiraux et généraux Romains

(1) *T. Liv.* XXXIII, 30 cf. *Polyb.*, XXX, 18.

viennent, suivant l'usage constant des rois protecteurs de Délos, déposer chaque année dans le temple d'Apollon.

Lé décret, présenté par Télémnestos fils d'Aristidès, orateur bien connu par de nombreuses inscriptions déliennes, date des premières années du second siècle; par l'écriture, il se rapproche surtout des pièces gravées sous l'archontat de Polyxénos (193); or cette année, qui est celle de la rupture entre Rome et Antiochus, convient particulièrement à une semblable démarche. Si cette date est exacte, le traité ne doit pas remonter au-delà de celui de 197 auquel on se réfère, et que l'on renouvelle. Ce renouvellement à bref délai n'a pas lieu d'étonner, dans la crise de 193 et dans les conditions délicates où se trouvait placée Délos. Faible, elle était obligée de ménager tous les états puissants ou qui paraissaient l'être; neutre, et trouvant dans la neutralité sa plus sûre garantie, elle avait intérêt à n'avoir avec personne d'engagements exclusifs; habituée à s'enrichir des dons des étrangers, elle avait difficilement eu le courage de refuser, même à des ennemis de Rome; elle avait donc, vers l'année 195, accepté les présents d'Antiochus (1); elle avait voté des couronnes, des bustes, au roi de Syrie, et à Laodice, son épouse. Il était nécessaire qu'elle protestât à nouveau de son zèle pour la cause du Sénat, au moment décisif de la lutte.

En effet, c'est à partir de cette année 192 que commencent les visites annuelles des préteurs ou consuls à Délos. La guerre suffirait à les expliquer; mais ces offrandes périodiques qui les accompagnent sont trop régulières, trop uniformes pour être attribuées à la seule piété des magistrats; c'est un hommage officiel, rendu au nom de l'Etat, et en vertu des conventions qui lient Rome et Délos (2).

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VI, p. 38 et suiv., p. 162 et suiv.

(2) Délos avait d'antiques liens de reconnaissance qui l'attachaient aux Séleucides, patrons fort généreux. Les faits rapportés ici sont connus par les sommes inscrites de ce chef dans les comptes de dépenses des hiéropes. Voir aussi l'inscription que Ménippos, général et ambassadeur d'Antiochus le Grand, fit graver en l'honneur de son roi (*Bull. de Corr. hellén.* III, p. 361), dans le sanctuaire d'Apollon, vers l'année 193.

- Archontat de Xénon 192. T. Quinctius Flamininus, 1 couronne d'or pesant 110 drachmes.
A. Atilius Serranus, une couronne d'or de 100 drachmes.
- Archontat de Ménécératès 191. C. Livius Salinator: même offrande.
- Archontat d'Aristarchos 190. L. Aemilius Regillus, pr: même offrande.
L. Cornelius Scipio cos: même offrande.
P. Cornelius Scipio cos: même offrande.
- Archontat de Télésarchidès 189. Q. Fulvius Q. f. Labeo, pr: même offrande.

Plus tard, la victoire de Rome bien établie, la paix assurée, on ne trouverait plus de raison à une semblable ambassade; car on ne saurait la rejeter jusqu'au temps des guerres de Persée; plus tôt, on ne pourrait dépasser le commencement du II^e siècle, c'est-à-dire qu'on arriverait à l'année même de 197.

C'est ainsi que Délos, pour une trentaine d'années, conserva une indépendance, au moins apparente, sous le protectorat romain. Il est aisé de donner les raisons qui suspendirent l'effet de promesses qui sans doute avaient été faites et auxquelles Valerius Antias s'est laissé prendre, comme les Athéniens: la situation géographique de Délos, le prestige de son temple, le rôle de protecteur du dieu étaient des avantages qu'on ne devait pas abandonner même à un allié qui paraissait sûr. Le premier article du programme de Flamininus n'était-il pas d'ailleurs la liberté, c'est-à-dire la division des villes grecques? Ne peut-on pas aussi attribuer quelque générosité pour l'île sainte à celui qui fit célébrer, à l'occasion de la victoire, des sacrifices dans tous les grands sanctuaires de la Grèce? Délos ne fut pas oubliée, semble-t-il. Il existe dans le temple aux sept statues une offrande du Romain Titus (1). Seule, entre tous les dons présentés par des Romains, elle avait été consacrée dans cet antique édifice, qui renfermait les couronnes offertes par Nicias et les archithéores athéniens ses successeurs, et qui, depuis cent ans environ, ne rece-

(1) *Bull. de Corr. hellén.*, VI, p. 48, l. 178.

vait plus d'offrandes; elle est donc distincte de la série contenue dans le temple d'Apollon, et elle est antérieure, sans pouvoir néanmoins être plus ancienne que 197. Quant au Titus qui à cette époque consacre une *lance d'argent*, on peut sans grande témérité, je crois, l'identifier avec T. Quinctius Flamininus.

Quoi qu'il en soit, Délos entre dès 197 dans la symmachie romaine. Voici le décret par lequel elle honorait en 193 les ambassadeurs chargés d'aller renouveler à Rome l'expression de son dévouement, et qui s'étaient acquittés de leur mission au mieux des intérêts du temple et de la ville.

ΕΔΟΞΕΝΤΗΙΒΟΥΛΗΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙ
 ΤΗΛΕΜΝΗΣΤΟΣΑΡΙΣΤΕΙΔΟΥΕΙ
 ΠΕΝΕΠΕΙΔΗΑΠΟΣΤΕΙΛΑΝΤΟΣ
 ΤΟΥΔΗΜΟΥΠΡΕΣΒΕΥΤΑΨ
 5 ΕΙΣΡΩΜΗΝΤΗΝΤΕΟΙΚΕΙΟ
 ΤΗΜΦΙΛΙΑΝΑΝΑΝΕΩ
 ΚΑΙΥΠΕΡΤΩΝΣΥΜ
 ΤΩΙΤΕΙΕΡΩΙΚΑΪ
 ΩΙΤΗΜΓΑΣΑΝ
 10 ΛΟΤΙΜΙΑΝΓΨ
 ΤΑΕΓ
 ΔΗ

Ἔδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ ·
 Τηλέμνηστος Ἀριστείδου εἰ-
 πεν · Ἐπειδὴ, ἀποστείλαντος
 τοῦ δήμου πρεσβευτὰς
 εἰς Ῥώμην, τὴν τε οἰκειό[τητα καὶ
 τῇμ φιλίαν ἀνανεώ[σασθαι (?)
 καὶ ὑπὲρ τῶν συμ[φερόντων
 τῷ τε ἱερῷ καὶ τῷ δήμ-
 ωι τῇμ πᾶσα[ν σπουδὴν καὶ φι-
 λοτιμίαν ἐς
 τα εἰ[παγγέλλουσιν (?)]

Rome est maîtresse à Délos après 193, et surtout après 190; Eumène, Ptolémée V, Achéens, Rhodiens, les alliés de Rome sont seuls admis à y recevoir des honneurs, ou même à y faire des offrandes; si l'on offre à Philippe une couronne, c'est que lui aussi a traité et n'est plus un ennemi, du moins un ennemi déclaré. De telles circonstances étaient singulièrement favorables à la reprise des relations commerciales entre l'Italie et Délos; les émigrants arrivent avec ou derrière les armées; après les généraux, les marchands.

De 192 à 180 je ne relève pas dans les inventaires moins de dix noms romains(1): Lucius, Titus, Vibius, Minatus Staius, L. Oppius, Q. Plinius (si la lecture est bonne). Un autre Lucius est en relations d'affaires avec la caisse sacrée, à laquelle il avait probablement fait quelque emprunt. Ces nouveaux-venus ne sont plus des magistrats qui passent, mais des marchands qui séjournent, ou des émigrants qui s'établissent; leurs intérêts, non ceux de la république, les amènent et les retiennent; leurs noms inconnus, qu'aucun titre n'accompagne, leurs offrandes modestes n'indiquent pas des personnages de qualité, mais de petits bourgeois. Ils viennent la plupart de l'Italie méridionale, comme Novius et Bouzos: Minatus Staius (2) se dit lui-même Romain de Cumès; Vibius, Oppius sont des noms qui ont cours dans les mêmes pays; au lieu de Plinius, si l'on doit lire Paccius, c'est encore un nom campanien. Les trois dernières offrandes sont toutes consacrées en une seule année (181-180): il semble qu'on voie ainsi se former et grossir le noyau de la colonie future. Un autre indice plus sûr de l'affluence des Romains à Délos, c'est le progrès qui se fait dans la connaissance du système onomastique romain et de la terminologie officielle (3). Enfin, et

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VI, p. 38, 39, 43, 45; I. 85, 89, 130, 147, 148 — Cf. p. 6, l. 8.

(2) L'inscription porte les noms ΜΙΝΑΤΟΣ ΜΙΝΑΤΟΥ ΘΗΙΟΣ; j'ai corrigé d'après *Bull. de Corr. hellén.* I. p. 284.—De ΓΑΙΝΙΟΣ on pouvait aisément faire ΓΑΚΚΙΟΣ.

(3) D'abord le prénom seul est indiqué, sans titre; très-vite on apprend à distinguer les trois noms, comme aussi les fonctions de rang différent.

c'est là le plus important, on peut démontrer que certains Italiens s'établissent à Délos et y font souche : un Minatus, dix ou vingt ans après Staius, fait une offrande à Sérapis et exerce à Délos la profession de médecin ; un autre Minatus Staius, fils d'Ovius, sera vers 160-140 *magister mercurialium* en compagnie d'un L. Oppius L. f. ; il est difficile de ne pas croire qu'ils fussent apparentés avec les donateurs de 181.

Vers le même temps encore, la proxénie était accordée, sur la proposition de Télémnestos, fils d'Aristeidès, à deux autres Italiens, M. Sextius de Frégelles et Timon de Syracuse ; je dois la communication du premier de ces décrets à M. Hauvette-Besnault ; le second a été découvert par moi en 1878.

- a. Ἐδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ·
 Τηλέμνηστος Ἀριστείδου εἵ-
 πεν· Ἐπειδὴ Μάρκος Σέστιος
 Μάρκου Φρεγελλανὸς ἀνὴρ
 5 ἀγαθὸς ὢν διατελεῖ περὶ τε [τὸ]
 ἱερὸν καὶ τὸν δῆμον τὸν Δη-
 λίων καὶ χρεῖας παρέχεται
 καὶ κοινεῖ τῇ πόλει καὶ ἰδίαι
 τοῖς ἐντυγχάνουσιν αὐτῷ
 10 τῶν πολιτῶν εἰς ἃ ἂν τις [αὐ]-
 τὸν παρακαλεῖ, τὴν πᾶσα[ν σπου]-
 δὴν καὶ ἐπιμέλειαν ποιούμ[ε]-
 νος, περὶ δὲ τούτων δεδόχ[θαι]
 τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ, ἐπαι-
 15 νέσαι Μάρκον Σέστιον Μα-
 ῤρκου Φρεγελλανὸν ἐπὶ τῇ [αἰ]-
 ρέσει ἣν ἔχων διατελεῖ πε-
 ρὶ τε τὸ ἱερὸν καὶ τὸν δῆμον
 τὸν Δηλίων καὶ εἶναι αὐτὸν προ[ό]-
 20 ξενον καὶ εὐεργέτην τοῦ τε
 ἱεροῦ καὶ Δηλίων καὶ αὐτὸν καὶ
 ἐγγόνους, εἶναι δὲ αὐτοῖς ἐν Δή-

λωι γῆς καὶ οἰκίας ἔγκτησιν
[καὶ] πρόσσοδον πρὸς τῇ[ν βουλὴν....

- b. Ἐδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ. Τη-
λέμνηστος Ἀριστείδου εἶπεν· ἐπ-
εὶδὴ Τίμων Νυμφοδώρου Συρακό-
[σ]ιος ἀνὴρ ἀγαθὸς ὢν διατελεῖ περὶ
[τ]ε τὸ ἱερὸν καὶ τὸν δῆμον τὸν Δηλί-
[ων, καὶ νῦν, διατρίβων] ἐν Δήλῳ,
[χρείας παρέχεται καὶ κοινῇ] τῇ πό-
[λει καὶ] ἰδίᾳ [τοῖς ἐντυγχ]όνουσιν α-
[ὕτῳ τῶν πολιτῶν κτλ...

Je m'arrête aux considérants, car les articles sont identiques à ceux du décret précédent.

Sextius est un inconnu et fait nombre seulement dans la liste des Italiens venus à Délos; Timon, fils de Nymphodoros, est ce personnage généreux (1) à qui les insulaires (τὸ κοινὸν τῶν νησιωτῶν) avaient accordé une couronne et la proxénie pour les avoir, dans une crise, secourus de son argent. Il s'agissait d'un marché qui devait être payé en argent rhodien; les changeurs demandaient une commission de 5 %; Timon fit l'avance de la somme due sans prendre le moindre change. Il devait être riche pour se permettre de semblables libéralités; il s'était fixé à Délos (2), où sans doute il exerçait la profession de banquier. Il avait pour patrie la Sicile, dont on a déjà signalé les antiques relations avec Délos, et qui, dans ce temps même, comme toute l'Italie méridionale, semblait de nouveau se porter de ce côté.

Déjà même, en 180, les monnaies de la Sicile ont pénétré jusqu'à Délos; dans l'argent étranger dont les inventaires

(1) *C. I. G.* 2334.

(2) Une expédition du décret trouvé à Ténos avait été envoyée à Délos; dans le décret ci-dessus, on dit de Timon: [νῦν διατρίβων] ἐν Δήλῳ.

font le compte, figurent plusieurs *nummi* (1) ou multiples du *nummus* (νόμος, δίνονα, τετράνονα).

Néanmoins les Romains de Délos n'avaient encore ni le nombre, ni l'influence nécessaires pour exercer sur la politique de la ville une action efficace: on le vit bien dans la guerre contre Persée. Tant que la Macédoine avait, bon gré mal gré, suivi l'alliance romaine, la conduite était aisée pour les états secondaires; mais quand Philippe et Persée restaurèrent, en vue d'une lutte nouvelle, les forces de leur royaume, l'hésitation devint possible, et Délos hésita. Fut-ce manque de clairvoyance ou scrupule de neutralité, elle donna des gages à chacun des deux partis. Non-seulement son port reçut également et quelquefois ensemble (2) les deux flottes ennemies (c'était la condition même d'un asile); mais elle se laissa entraîner à quelques actes compromettants. Le préteur L. Hortensius reçut sans doute du peuple une couronne (3); mais on avait élevé une statue en l'honneur de Laodiké (4), l'épouse du roi Persée; au moment même de la déclaration de guerre, on avait laissé afficher dans l'enceinte sacrée les proclamations macédoniennes qui appelaient la Grèce aux armes (5). Pydna décida en faveur de Rome, et les Déliens furent punis de leurs tergiversations comme d'une forfaiture. Peut-être aussi le sénat trouva-t-il le peuple peu disposé à accepter l'abolition des droits de douane qui étaient la principale ressource de la ville: or la création d'un port franc à Délos était une mesure économique et politique réclamée par les commerçants italiens, arrêtée par les hommes d'état; elle était pour les maisons de Délos une condition de prospérité, sinon d'existence; c'était le plus terrible coup dont on pût frapper

(1) *Bull. de Corr. hellén.* V. p. 51, l. 215 de l'inventaire de Démarès: τετράνονα ΔΔΓΙΙΙΙ· δίνονα ΔΙ· νόμος Δ.

(2) *T. Liv.*, XLIV, 29.

(3) *Bull. de Corr. hellén.* II, p. 576, l. 83.

(4) *C. I. G.* 2275 a.

(5) *Polyb.* XXVI. 5.

la riche et puissante cité de Rhodes, qu'on voulait punir.

Délos, trop peu zélée, fut livrée aux Athéniens plus fidèles et plus dociles, avec Haliarte et Lemnos (166).

La résistance fut vive, car la haine d'Athènes était une vertu nationale, et Polybe dit plaisamment que posséder Délos, c'était tenir le loup par les oreilles; on ne triompha des Déliens qu'en les expulsant. Ils furent proscrits en masse; tout ce qui avait un nom émigra, et l'émigration fut si générale que, dans les inscriptions postérieures à 166, on ne trouverait pas un nom délien. Les malheureux allèrent demander à l'Achaïe un asile et une nouvelle patrie, et ils obtinrent à grand peine de Rome et d'Athènes le privilège d'être reconnus et traités comme des citoyens de l'Achaïe. Telle fut la rigueur avec laquelle on réprima les écarts ou les inconséquences de la politique délienne.

Des clérouques athéniens viennent occuper l'île et combler les vides de la population; un Athénien, appelé épimélète, est chargé du gouvernement, l'administration tout entière est athénienne, les années sont datées par le nom de l'archonte athénien; le calendrier, les formules des décrets, tout est emprunté à Athènes. Néanmoins il est juste de dire qu'en 166 ce sont les Romains, au moins autant que les Athéniens, qui mettent la main sur Délos: c'est à leur prière et dans leur intérêt que la franchise du port a été décrétée, et c'est à eux aussi, on n'en saurait douter, qu'elle profite surtout.

Quel fut l'effet de cet acte, on l'apprend par les doléances et la chute du commerce rhodien: en trois années, les revenus des douanes rhodiennes tombent de 1,000,000 drachmes à 850,000; la baisse est de 5 % par an, et, d'après l'aveu des ambassadeurs de Rhodes, tout le mal vient de Délos. Cet aveu justifiait trop les prévisions du sénat pour l'induire à changer ses plans (1).

Délos elle-même se transforme en une place de commerce,

(1) Polyb. XXXI, 7.

en une ville cosmopolite; on le voit, même à l'aide des textes insuffisants de cette époque. Les immeubles que le temple donnait en location en 180 n'étaient guère que des maisons de famille, occupées par un seul locataire: vers 160, elles ont été remplacées par des hôtelleries, grandes et petites, des ateliers, des magasins d'un bien meilleur rapport (1). Au lieu des seuls habitants de Délos ou de Rhénée, la clientèle se compose d'hommes de tous pays: Athènes, Myndos, Elée, Naxos, Apollonie, Stratonicee, Ténos, Antioche, Phasélis, Sidon, Eleutherne, Chalcis et Rome sont les patries des locataires ou de leurs répondants. Le produit des loyers est plus que triplé. Même changement, avec une diversité moindre d'origine, dans la clientèle des emprunteurs. Cette population vit en un perpétuel mouvement, comme il sied à des marchands et à des marins; les baux, dont la durée normale est de cinq ans sont, en cas de départ, rompus de plein droit. Dans les inscriptions funéraires de Rhénée, la variété, la confusion est la même: les gens de toute race se mêlent: Asiatiques, Egyptiens et Romains y dominent; toutefois ce sont là des documents peu susceptibles de date et qui ne permettent pas de suivre les débuts et les progrès des diverses colonies étrangères. Le décret rendu, sous l'archontat de Phædrias (vers 150), par les Héracléistes Tyriens, en l'honneur de Patron, fils de Dorothéos leur bienfaiteur (2), montre au contraire une association de marchands et d'armateurs nombreuse et florissante. Ce sont encore les Tyriens qui élèvent une statue à un épimélète athénien (3).

(1) Stèle inédite où sont enregistrés les contrats de location et de prêt passés par les administrateurs des temples sous Anthestérios et Callistratos (166-156). Pour la date, voir *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 185.

(2) *C. I. G.* 2271.

(3) La date de ce monument n'est pas connue, mais elle est relativement ancienne, à en juger par l'écriture. L'existence du synode des Héracléistes ne semble d'ailleurs pas avoir été fort longue; et je crois qu'ils se fondirent, soit avec les Poseidoniastes de Bérytos—leurs grandes fêtes étaient celles de Poseidon (l. 39),—soit avec les Apolloniastes. Dans les dédicaces, faites en commun par les Hermaïstes, Apolloniastes et Poseidoniastes, Hercule est toujours joint aux divinités italiques.

Les Romains, qui ont tout conduit, dont la politique a attiré vers Délos le commerce et la richesse, apparaissent à peine dans l'inscription des baux et des prêts : un seul Romain y intervient comme caution. Mais on a d'autres preuves et meilleures de leur activité : s'ils ne louent pas, c'est qu'ils sont propriétaires, et, quant au commerce d'argent, ils ont plus d'intérêt à prêter qu'à emprunter ; ils pratiquent eux-mêmes la banque et pour leur compte.

Il y en a qui s'établissent dans l'île comme P. Aimulius M. f., *οἰκῶν ἐν Δήλῳ*, (166 - 156), qui sert de caution au locataire Apelles de Kothokydaï et dont la famille se perpétue à Délos pendant quatre générations, de 160 à 80 environ (1). Quant au nombre des Italiens domiciliés, on en peut juger—sous les réserves faites ci-dessus—par la quantité des inscriptions funéraires.

Il y en a qui font le commerce, qui vont et viennent de leur pays à Délos ; tel ce Trébius Loïsios, dont, selon la remarque de MM. Mommsen et Dessau, on lit le nom sur plusieurs anses d'amphores trouvées en Sicile (2), qui a un compte courant avec le temple d'Apollon Délilien (3), et consacre une offrande dans le temple de Sarapis (4). De ces deux faits, l'un se passe sous l'archontat de Poseidonios, quelques années seulement après la cession de Délos aux Athéniens, et l'autre un peu plus tard. Dès la première moitié du septième siècle, les Italiens, suivant les habitudes de leur pays, se sont groupés. Ils ont formé la corporation des *Mercuriales*, en grec

(1) P. Aimulius M. f. (vers 160) (Insc. des baux).

L. Aimulius P. f. (vers 130) (*Bull. de Corr. Hellén.* VI, 346).

P. Aimulius L. f. (vers 100) { (*ibid.*, 497).

P. Aimulius P. f. (vers 90-80) }

(2) *Hermès*, 1882, p. 153-6; Dessau, *Bemerkung zu einer Inschrift aus Delos*: a Monte San Giuliano, Trapani, Licata, TR· LOISIO, dans le *C. I. L.*, X, n° 8051. 21; Avolio, *Delle antiche fatture di argilla che si ritrovano in Sicilia*, p. 8, (*O. C.*, p. 154, note 1.).

(3) *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 184: Καὶ τὰδε δάνεια ἔπενεν ἐπὶ Ποσειδωνίου... Σχιροβοριῶνος· Τρέβιος Λοῖσιος τὸ δάνειον σὺν τόκῳ· ΠΗΗΗΗΗΘΔΔΔΔ.

(4) Invent. athénien de Délos (inédit).

Ἑρμῆσταί. Sa richesse et sa puissance sont encore attestées par de nombreuses inscriptions, et mieux encore par les ruines étendues des édifices qu'elle avait élevés. La langue latine s'impose; elle est employée concurremment avec la langue grecque.

La plus ancienne de ces inscriptions est la dédicace (1) que j'ai retrouvée dans le voisinage du temple d'Apollon, «titulus egregiae antiquitatis», dit M. Mommsen. Les formes de l'orthographe, l'absence de surnoms chez les affranchis, la différence des prénoms entre l'affranchi et le patron, l'antiquité de prénoms et de noms tels que Minatus, Ovius, Sehius, tout indique un monument du commencement du VII^e Siècle de Rome.

Le nom que se donnent les associés indique clairement leur profession : ce sont des marchands; ils sont placés sous l'invocation de Mercure et de Maia, à qui le monument de Délos était dédié et à qui ils sacrifiaient, selon l'usage romain, le 15 du mois de mai (2). Le collège est dirigé par une commission composée de six membres, trois de condition libre, et trois affranchis. Ingénus et affranchis sont divisés en deux groupes distincts; les ingénus sont placés les premiers. Je ne crois pas cependant que cette proportion soit fixe, ni cette distinction obligatoire (3).

Les Hermaïstes ne s'étaient pas contentés d'élever à leurs divinités une statue dans le téménos d'Apollon; ils lui avaient

(1) *Bull. de Corr. hellén.* I, 284. cf. *Ephem. Epigr.* IV, p. 42, n° 76.

(2) *C. I. L.* I. *Commentarii diurni*, p. 393-4.— Cite Macrob., *Sat.*, I, 12, 19; *Lyd., de Mens.*, IV, 53.

Sur le Collège des Mercuriales, c'est-à-dire des Mercatores à Rome, voir *Liv.* II, 27; la fondation en remontait à l'année 261 V. C. cf. *Cic. ad Q. fr.* II, 5,2, et *C. I. L.* I, le commentaire du n° 805. Il existait aussi à Capoue un Collège de Mercatores, *C. I. L.* I, 563.

(3) Dans les Collèges de Capoue, les *magistri* sont ou libres ou affranchis, mais généralement ils appartiennent tous à une même classe. Deux fois seulement on trouve réunis des ingénus et des affranchis, en nombre égal (6 des deux côtés), *C. I. L.* n° 567, ou inégal (3 affranchis pour 9 ingénus) n° 573. Les affranchis tiennent toujours la seconde place. Pour le collège des mercatores, le seul nom qui subsiste est celui d'un affranchi.

consacré un temple. Cet édifice, construit suivant l'ordonnance dorique, était de petite dimension (l'architrave n'a que 0^m, 21 de hauteur); il devait être situé, si l'on en juge par le lieu où cette dédicace a été découverte, au sud du Portique de Philippe. L'inscription, gravée en trois lignes, couvrirait le long de la façade sur l'architrave; un fragment seul en a été retrouvé (long. 1^m27; haut. 0^m,21; ép. 0^m,29): elle était bilingue, comme la précédente.

IVS·C·L· MANIOΣΜΑΑΡΚΙΟΣΜΑΝΙΟΥΝΕ..Ε
VS·N·F· ΜΑΑΡΚΟΣΑC Α'ΟΣΚΟΙΝΤΟΥΣΠΟΡΙC
CERN OIEPMΑΙCΤΑ'ΕΡΜΕΙΚΑ'ΜΑΙΑΙΤΟΝΝΑC

[M' Marcius M' f. ou l., N....., .]ius C. l.

[M. Lollius Q. f. ou l. Sp....., ...]us N. f.

[Magistrei Mercurio et Maiae donum ded]erun[t].

Μάνιος Μαάρχιος Μανίου, Νε[μ]έ[ριος].....ιος Γαίου,
Μάαρκος Α[όλλ]ιος Κοίντου, Σπόρι[ος].....ος Νεμερίου
οἱ Ἑρμαίσται Ἑρμεῖ καὶ Μαίαι τὸν να[ὸν ἀνέθηκαν].

Les *magistri* devaient être au nombre de six, à raison de trois par ligne; il a été impossible, en réunissant le grec et le latin de retrouver leurs noms; il en manque en réalité deux par ligne, l'un dont on ne connaît que le prénom, l'autre que le patronymique. On ne sait pas davantage, sauf pour deux, s'ils étaient ingénus ou affranchis; car le grec ne distingue pas; les relations de fils à père, et d'affranchi à patron étant de même indiqués par le génitif (1). A la ligne 2 où j'ai restitué Α[ΟΛ]ΛΙΟΞ, on pourrait lire aussi Α[ΟΥΙ]ΛΙΟΞ: les deux noms se trouvent dans les plus anciennes inscriptions latines, l'un à Capoue, l'autre à Rome (2).

Il est difficile de donner pour de semblables monuments des dates rigoureuses; toutefois l'antiquité relative de ces deux

(1) *Bull. de corr. hellén.* I, p. 284.

(2) *C. I. L.*, I, 575, 85.

inscriptions me paraît ressortir de la forme même de la dédicace : les divinités auxquelles elle est adressée, Mercure et Maia, sont celles même de leur pays d'origine ; plus tard Maia disparaît et fait place, à côté de Mercure, aux divinités grecques et déliennes. Si l'on ne peut affirmer que statue et temple soient antérieurs ou postérieurs au soulèvement de 146, et à la réduction de la Grèce en province romaine, il ne me semble pas douteux que la colonie italienne était déjà forte, riche, organisée au moment des dernières guerres de Macédoine et d'Achaïe.

La destruction de Corinthe, que M. Mommsen attribue aux réclamations des négociants romains qui ne voulaient plus de sa concurrence, donne la mesure du pouvoir des maisons de commerce établies en Grèce et surtout à Délos, et ce pouvoir est la meilleure preuve de leur prospérité, de leur richesse.

Rhodes abaissée, Carthage rasée, Corinthe détruite, Délos n'avait plus de rivalité à craindre ; sa fortune allait prendre un essor merveilleux. C'est vraiment le monopole du commerce oriental qui échoit à son port, à ses entrepôts.

Strabon n'a pas manqué d'indiquer parmi les causes les plus efficaces de la grandeur de Délos la chute de Corinthe. M. Mommsen, qui a sur les révolutions économiques des vues si pénétrantes, remarque qu'avant 146, tout ce qui venait en Italie de bronzes de tous genres, œuvres d'art, lits, tables, vases, était corinthien, et qu'après 146 tout est délien (*vasa deliaca*, *supellex deliaca*). Sans méconnaître l'importance de la fabrication locale, dont l'antiquité et l'activité sont attestées par Pline pour l'une et l'autre place, il y voit surtout la preuve d'un commerce extraordinairement étendu. Tout se vendait à Corinthe d'abord, à Délos ensuite, tout ne s'y fabriquait pas ; mais on donnait aux objets le nom du marché unique où on allait les acheter.

Le monopole était avantageux, car tous les objets de luxe trouvaient des acheteurs à Rome, et s'y vendaient fort cher : œuvres d'art, étoffes précieuses, épices, produits des pays grecs

ou orientaux, tout venait à Délos, surtout pendant la durée des fêtes, ou plutôt des foires. Un autre article fort demandé aussi était l'esclave; la traite se fit surtout à Délos: dix mille têtes pouvaient en un seul jour être débitées sur le marché.

Ces faits ont laissé peu de traces dans les inscriptions qui sont exclusivement religieuses, monumentales ou honorifiques. Celles qui paraissent, faute de signes chronologiques certains, devoir être attribuées à cette époque, se réduisent à quelques dédicaces en l'honneur des divinités égyptiennes, et de l'Aphrodite syrienne: ce sont du moins les seules, parmi les incertaines, auxquelles on ait lieu d'assigner cette date relativement ancienne (2). Elles prouvent le développement des religions étrangères, indiquent avec vraisemblance des relations assez actives avec les pays d'où viennent ces dieux, et montrent les Romains déjà associés à ces cultes. Parmi les Orientaux qui fréquentaient Délos, les Juifs, répandus dès lors partout où l'on trouve à gagner, tenaient sans doute une assez grande place, car la ville est une de celles auxquelles est adressée la lettre du consul Lucius pour la protection de ce peuple (3). Les Romains y étaient nombreux même avant la prise de Corinthe (4). Acheteurs principaux, ils avaient tout intérêt à supprimer les intermédiaires, en s'établissant eux-mêmes sur les lieux.

Toutefois, si complètement et si vite que Délos ait recueilli l'héritage de sa rivale, elle ne se montre guère en sa pleine prospérité que vers l'année 130.

Le port avait besoin d'être aménagé; les docks étaient à

(1) Strab., XIV, 668.

(2) *Bull. de corr. hellén.* VI, p. 323 (bis), 324, 329. Ces différentes inscriptions présentent une forme particulière de déclinaison pour les noms des divinités égyptiennes (Σαράπιος-Σάραπι). Or cette forme est celle que l'on relève dans les dédicaces d'avant 167 (ibid. VI, p. 341, sans doute 331 et 349; 'Αθῆν. IV, 457, et inventaires inédits); elle se rencontre aussi sur une inscription de L. Aemilius P. f., le fils du Publius de 162, qui peut dater de 140 à 130 environ.

(3) *Macchab.*, I, 15.

(4) Strab., X, 486.

créer; or, Athènes, comme la Grèce entière, en 146, sortait de près de deux siècles de guerres tout-à-fait appauvrie(1). Elle ne pouvait, malgré son zèle, et le sentiment de son intérêt, consacrer à ces grands travaux des sommes suffisantes pour les pousser très-rapidement. Il lui fallait à elle-même le temps de reconstituer ses finances.

Délos était l'entrepôt où les marchandises s'amassaient, le marché où se passaient les transactions; mais il ne restait dans le pays même qu'une minime partie de tout l'argent mis en circulation. Tout, ou le meilleur, allait aux grandes maisons étrangères, aux compagnies italiennes surtout, qui avaient leur siège dans les pays producteurs ou acheteurs, et qui n'entretenaient à Délos que des agences. Les représentants, les employés, associés aux bénéfices ou salariés, ne pouvaient faire fortune que petit à petit. Or la colonie étrangère se composait surtout de ces gens-là.

Les Athéniens, qui étaient venus remplacer la population délienne, n'appartenaient pas non plus aux classes élevées, toujours peu portées à émigrer.

Ainsi le commerce pouvait être extrêmement actif et étendu, les profits considérables, sans que, pour cela, il se formât de quelque temps à Délos une société riche, désireuse et capable de luxe. Les circonstances ne furent donc, dans les premières années, propices ni aux grands travaux publics, ni à la construction de temples, ni à la multiplication des statues et des offrandes, c'est-à-dire à tout ce qui d'ordinaire fournit matière aux inscriptions.

Celles que nous avons signalées plus haut peuvent et doivent ne pas être les seules de ce temps qui subsistent; mais je crois pouvoir affirmer que le tout ensemble serait encore fort peu de chose, et aussi que cette rareté des textes est l'indice d'une époque de transition dans l'histoire de Délos et même dans le développement de son commerce.

Entre 146 et 130, l'île subit une crise violente, le soulève-

(1) Polybe, sur la condition malheureuse de la Grèce, et en particulier du Péloponnèse: V, 106; II, 62.

ment des esclaves ; mais ce fut la seule et elle dura peu. La piraterie ne paraît pas avoir porté grand préjudice, non pas sans doute, comme l'insinue Cicéron, que la sainteté du lieu ait imposé à des brigands, qui ne respectaient rien ; mais parce que marchands et pirates étaient de connivence. Ceux-ci trouvaient à Délos un débouché pour leur butin, et les Romains encourageaient ou du moins toléraient ceux qui pourvoyaient à bon compte ce marché de toutes choses, et surtout de beaux esclaves.

Les affaires ne furent donc pas sérieusement entravées ; le patronage exercé par les Romains sur l'Égypte, la Syrie, la Bithynie, Pergame, les favorisait au contraire. Mais ce dut être bien autre chose encore quand l'Asie fut incorporée au territoire de la république, et que les richesses inépuisables de ce pays tombèrent aux mains des capitalistes de Rome (133). Les compagnies de navigation, les sociétés de crédit, les entreprises de tout genre dominaient maintenant sur tous les rivages de la mer Egée, les maisons de commerce entraient en relations directes avec les pays d'où quelques-uns des produits les plus recherchés tiraient leur origine ; à Rome la demande était plus pressante que jamais ; car la richesse concentrée entre les mains d'un petit nombre inspirait des caprices de plus en plus coûteux, pour ne pas dire extravagants.

L'année 133, qui fut pour l'aristocratie financière si féconde en résultats, est nécessairement une date importante dans l'histoire de Délos, dont les capitalistes romains avaient fait le centre principal de leurs opérations commerciales. La réduction de l'Asie en province romaine fut pour le port un dernier avantage, qui acheva les succès de 167 et de 146.

Relations extérieures, embellissements de la ville, décorations des sanctuaires, constructions du port et de l'agora, puissance des associations, tout semblerait, à ne juger que d'après les inscriptions, dater de là. Les textes épigraphiques se multiplient tellement, à partir de l'année 130 environ, que, jusqu'en 88, on en possède presque pour chaque année, et souvent plusieurs pour une seule année. On en compte au moins cent

cinquante, datés d'une manière approximative ou rigoureuse, qui appartiennent certainement à cette période de quarante et quelques années, soit une moyenne de plus de trois par an; la moyenne est un peu inférieure de 130 à 120, supérieure de 120 à 88. Ainsi l'on peut dire que Délos ne cesse de grandir, jusqu'au jour où l'invasion de Mithridate la fait tomber d'une chute subite, mais définitive.

Les renseignements directs sur le commerce de Délos font défaut; on peut néanmoins connaître les directions qu'il suit, le champ dans lequel il s'exerce, et la date approximative des développements qu'il acquiert sur chaque point. Les monuments élevés en l'honneur des fonctionnaires ou des rois du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Cappadoce, de la Parthie et de l'Egypte, ou ceux qu'ils élèvent eux-mêmes, fournissent la preuve des relations suivies que Délos entretient avec tous ces royaumes.

Pont: Entre 130 et 120. Statue du roi Mithradatès Euergetès (*C. I. G.*, 2276) dédiée au nom de ce prince ou en son honneur par le gymnasiarque athénien.— Elle doit être postérieure à l'alliance de ce prince avec Rome contre Carthage, puis contre Aristonikos, et à la prise de possession de la Phrygie,— actes par lesquels la politique du Pont se fait sentir jusqu'aux bords de la mer Egée.

Entre 120 et 114 environ. Offrande à Zeus Ourios pour le roi Mithradatès Eupator et son frère Chrestos. (*B. C. H.* VI, 343).—Autre statue, don des deux mêmes personnages, consacrée par Dionysios, gymnasiarque athénien. (*B. C. H.* I, 86). Statue, don de Mithradatès seul, consacrée par le même Dionysios (*C. I. G.* 2277 a) (1).

(1) Le patronymique de Dionysios est différent dans les deux copies, et altéré dans toutes les deux. Peut-être faut-il lire Διονύσιος Νίλωνος, le nom de l'épimélète de 108-7. Le seul obstacle est la présence de l'E dans l'une et l'autre copie. Dans la seconde inscription, Mithradatès porte le surnom nouveau d'Eutychès qui manque dans les deux autres; peut-être ce monument et le précédent datent-ils de l'année où ce roi se défit de son frère, l'un avant, l'autre après le meurtre.

Entre 101 et 99 environ. Dédicace à . . . os fils d'Antipatros, ami et secrétaire du roi Mithradatès ; à Dorylaos, fils de Philétairos, général du même prince ; à Papias, fils de Ménophilos, son premier médecin ; à Gaïos, fils d'Hermaïos, son ami, par Hélianax, fils d'Asclépiodoros, prêtre des Cabires et de Poseidon (*B. C. H.* VII, p. 354-5-9, 362). La date est indiquée par l'épimélie de Théodotos fils de Diodoros, de Sunium, durant laquelle fut élevé le monument que décoraient les médaillons de ces divers personnages et de plusieurs autres. M. S. Reinach place en 115 l'épimélie de Théodotos, mais sans donner de preuve ; car ce n'en est point une que supposer la construction de l'édifice antérieure à la dédicace des bustes qui le décoraient, et qui ont pu être exécutés entre 110 et 96, ou même 88. Les détails que donne M. Reinach lui-même sur la disposition et l'ajustement des médaillons portent à croire que construction et décoration furent presque simultanées ; c'est donc un intervalle bien long que vingt années, ou même davantage.

Théodotos ne peut avoir été épimélète de Délos en 115 ; car plusieurs années après, il n'avait encore obtenu que le sacerdoce d'Aphrodite (1) ; or l'épimélie occupe une des places les plus élevées dans la hiérarchie administrative ; elle se donne parfois même à d'anciens archontes ou stratèges des hoplites (2). Un intervalle de plusieurs années est nécessaire entre le sacerdoce et l'épimélie : or il se trouve précisément

(1) Son nom se lit sur une dédicace à Adad et Atargatis ; or le culte de ces divinités fut introduit à Délos sous Dionysios meta Lykiseon (113?) par Achaïos, de Hiéropolis ; il resta quelque temps propre aux Hiéropolitains, puis se fondit avec celui d'Aphrodite. La prêtrise de Théodotos est donc postérieure à Dionysios, et de peu, car Aphrodite et Atargatis ne sont pas encore confondus et les deux divinités asiatiques sont indiquées dans le même ordre que sur les plus anciennes inscriptions : Adad, Atargatis ; plus tard l'ordre est inverse. On peut attribuer à Théodotos, ou le sacerdoce d'Aphrodite en raison du lieu où a été trouvée la dédicace, et de la parenté des deux cultes ; ou celui d'Asclépios, à cause du nom de ce dieu ; plutôt le premier. (*B. C. H.*, VI, 498). Il n'est pas fait mention du prêtre d'Asclépios dans la liste des ἀρχαί.

(2) C'est le cas de Médeïos, de Sarapion (*C. I. A.*, II, 985).

en 101, sous l'archontat d'Echécratès, un épimélète dont le nom à moitié effacé se lit ainsi : *τος Σουριεύς*, je crois l'assimilation permise et plus que probable. Cette date, en raison de l'âge assez avancé des épimélètes, pourrait s'accorder même avec celle de 132, généralement assignée à l'archonte Agathoclès, sous qui Théodotos propose un décret; elle est mieux justifiée encore, si l'on abaisse l'archontat d'Agathoclès jusque vers ou après 119 (1). Pour ce qui est de Mithridate et de ses officiers, la date est particulièrement bien placée après les grands exploits de ce souverain et ses conquêtes dans les pays que baigne le Pont-Euxin (2), et après ses premières entreprises en Asie; elle n'est point en contradiction avec le dévouement déclaré d'Hélianax pour le peuple Romain (*B.C.H.*, VII, p. 364), car les relations de la république et du Royaume de Pont étaient encore ou paraissaient bonnes (3), ni avec la dédicace d'un buste par le même Hélianax à Ariarathès VI, roi de Cappadoce, beau-frère de Mithradatès et encore officiellement son ami. (*B. C. H.*, VII, p. 348).

La date inférieure (99) est indiquée par les entreprises de Mithradatès sur la Cappadoce même, et le meurtre d'Ariarathès VI par Gordios.

Après l'année 100 et peut-être peu avant 88, un fragment de dédicace sur une architrave dorique (H.0,34. L.0,71) (4) :

ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΔΙΟΝΥΣΟ

ΘΕΡΑΠΕΥΤΑΙ

Ὑπὲρ βασιλέως Μιθραδάτου] Εὐπάτορος Διονύσο[υ....]

Θεραπεύται

(1) Voir mon article sur les archontes athéniens de la seconde moitié du II^e siècle.

(2) Il y avait été appelé par les Grecs établis dans ces régions et menacés par les peuplades barbares.

(3) La mission de Marius est de 99; l'antagonisme se déclare à l'occasion du meurtre d'Ariarathès VI; mais à cette époque on négocia encore et l'on négociera longtemps avant d'en venir aux hostilités. (Momm. *Hist. Rom.*, V, p. 271, note 1 de la trad. franç.).

(4) Cette inscription encore inédite doit provenir des fouilles exécutées par M. Stamatakis au Sarapieion; elle est au musée de Myconos.

Le surnom de Dionysos, et la déification du roi Mithradatès qu'il implique, paraissent en 88 être des faits récents (1).

C'est à la même époque, si la lecture des sigles $\Lambda\text{N}\Delta$ est fondée, et l'attribution à Délos justifiée, qu'il faut rapporter la dédicace aux Eupatoristai (*C. I. G.* 2278).

De date incertaine, un fragment de dédicace conservée dans un manuscrit de Cyriaque de la Bibliothèque Vaticane (2): par la distribution des lignes, il paraît différer de tous ceux qui sont indiqués ci-dessus :

ΒΑΣΙΛΕΩΣ Λ
 ΟΡΙΔΑΤΟΥ
 ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ

sur une base dont la hauteur est indiquée *ALT. P. III*. (3).

Il existe encore à Délos, au lieu dit *ῥτα κελίχ*, une base sur laquelle on lit: $\text{ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ}$ en une seule ligne. Le marbre est très-altéré, et à une lecture un peu rapide, il est vrai, la suite ne m'a pas présenté de sens clair (4).

Bithynie: En 107, Dédicace d'un temple et d'une statue à Isis Némésis pour le peuple Athénien, le peuple Romain et le roi *Nicomède* (II), par le prêtre Sosion, Dionysios, fils de Nicon, étant épimélète.

Entre 95 et 91, dédicace d'une statue à Nicomédès, fils du roi Nicomédès II, par le gymnasiarque Poseidonios, fils de Gérostratos, Dioclès étant archonte (5), (*B. C. H.*, IV, p. 188).

(1) Poseidon. *Apam. ap. Ath.*, V, p. 212 D. *Cic.*, *pro Flacco*, 25.

(2) J'en dois la communication à mon ami M. l'abbé Duchesne.

(3) Elle ne doit pas différer de celle qui est dans le *Corpus* sous le n° 2277 a, dont les lignes sont mal coupées; cf. Le Bas, *Voy. Arch.*, 1909.

(4) M. Reinach, en retrouvant deux fragments nouveaux de l'inscription monumentale publiée par Boeckh d'après Spon, a démontré qu'on avait eu tort de l'attribuer à Mithradatès, dont le surnom d'ailleurs était *Διόνυσος*, et non *Διονύσιος*. *C. I. G.* 2277b, et *B. C. H.*, VII, p. 473.

(5) Poseidonios avait élevé une statue en l'honneur de Médéios, l'épimélète de 97; il ne portait alors aucun titre encore. L'inscription de Nicomédès doit donc être postérieure. De plus les années sont occupées par des archontes depuis 115 environ, sans lacune.

Entre 90 et 88 dédicace au roi Nicomède III par le gymnasiarque Dioscourides (*C. I. G.* 2279).

Fin du II^e siècle: dédicace à Méléagros fils de Zmertomaros de Nicée par les καταπλέοντες εἰς Βιθυνίαν ἔμποροι καὶ ναύκληροι (*B. C. H.*, IV, 222). Cette inscription mérite une attention particulière, car elle est la preuve, non pas de rapports vagues ou personnels, mais de *relations commerciales* régulières.

Syrie: Après 125, dédicace d'une statue au préteur Cn. Pap. par le roi Antiochus VIII Philométor.

Fragment de base en marbre bleuâtre, trouvé dans le voisinage du grand Portique nord :

ΒΑΣΙΛΕΥ	Βασιλεὺς Ἀντίοχος, Ἐπιφανής,
ΦΙΛΟΜΗΤΩΡ	Φιλομήτωρ, [Καλλίνικος, βασιλέως
ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ	Δημητρίου καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτρας,
ΓΝΑΙΟΝΤΙΑ	Γναῖον Πα[π.]ου υἱόν
ΣΤΡΑΤΗ	στρατηγὸν Ρωμαίων, εὐεργεσίας
ΕΝΕΚ	ἐνεκ[εν τῆς εἰς ἑαυτὸν, Ἀπόλλωνι.

Je ne vois, parmi les familles romaines ayant exercé les grandes magistratures, que les Papirii dont le nom commence ainsi. On devrait alors penser à Cn. Papirius C. f. Carbo, qui fut consul en 113; mais on ne connaît ni la date de sa préture, ni le lieu où il l'exerça, ni les services qui auraient pu le recommander à Antiochus.

Dédicace en l'honneur d'Antiochus Philométor par Bithys, parent et épistolographe du roi.—Même provenance que la précédente inscription.

ΛΕΑ	ΤΙΟΧΟΝΕΠΙΦΑΝΗΙ
ΟΜΗΤΣ	ΛΙΝΙΚΟΝΤΟΝΕΓΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΔΗΜΗΤΡΙΟ	ΙΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ
ΘΥΣΘΡΑΣ	ΥΟΣΥΝΓΕΝΗΣΚΑΙΕΠΙΣΤΟ
ΓΡΑΦΟ	ΤΗΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕΥΝΟΙΑΣ
ΤΗΣΕΙΣΓ	ΤΟΝ ΑΠΟΛΛΩΝΙ

Βασι]λέα [Ἀν]τίοχον, Ἐπιφανῆ,
 Φιλ]ομήτο[ρα, Κα]λλίνικον, τὸν ἐγ βασιλέως
 Δημητρίο[υ κα]ὶ βασιλίσσης Κλεοπάτρας,
 Βίθ[υς Θρα]σέο[υ], ὁ συγγενῆς καὶ ἐπιστο-
 λογράφος, ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοίας
 τῆς εἰς [ἑαυ]τὸν, Ἀπόλλωνι.

Le personnage ne m'est pas connu.

Dédicace aux dieux (θεοῖς)? par les thérapeutes, sur l'ordre d'Antiochus VIII, de la reine Tryphæna, et de Démétrius leur fils (1) (*B. C. H.* VI, p. 332). Date incertaine.

Vers l'année 101, dédicace à ce même roi par Hélianax (*B. C. H.* VII, p. 346).

Entre 96 et 94, dédicace à Séleucus VI par un Athénien.

Βασιλ]ΕΑΣ[ἑλευκον Ἐπιφανῆ
 βασιλ]ΕΩΣΑΝ[τιόχου Φιλομήτορος (?)
 ΑΓΙΟΣ
 ἈθηΝΑΙΟΣΤ[ῶν πρώτων φίλων (?)] οὐ τὸν ἑαυτοῦ εὐεργέτην (?)
 Ἀπο]ΛΛΩΝΙΑ[ρτέμιδι, Λητοῖ.

Le patronymique exclut Séleucus II et Séleucus V, la forme des caractères Séleucus I, et II certainement, et très-probablement aussi Séleucus IV.

Cappadoce: Entre 101 et 99, dédicace à Ariarathès VI Philométor par Hélianax. (*B. C. H.*, VII, p. 348).

Parthie: Même date. Dédicace par le même à un ami du roi Arsakès le Grand, roi des rois. (*B. C. H.*, VII, p. 349).

Egypte: En 127 ou peu après: dédicace à Lochos, parent du roi Ptolémée Euergétès II, par les Romains d'Alexandrie.

Base de statue trouvée vers l'extrémité N. du Portique de Philippe:

(1) Ce Démétrius, qui régna plus tard sous le nom de Eucærus, est le seul qui ait pour père un Antiochus; il n'y a donc pas doute sur l'attribution. On doit restituer, je pense, θεραπευταὶ οἱ ὑπ' αὐ[τῶν προσ]τιτόμενοι.

ΡΩΜΑΙΩΝΟΙΕΥΕΡΓΕΤΗΘΕΝΤΕΣΝΑΥΚΛΗΡΟΙ
 ΚΑΙΕΜΠΟΡΟΙΕΝΤΗΓΕΝΟΜΕΝΗΚΑΤΑΛΗ
 ΨΕΙΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑΣΥΠΟΒΑΣΙΛΕΩΣ
 ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥΘΕΟΥΕΥΕΡΓΕΤΟΥ
 ΛΟΧΟΝΚΑΛΛΙΜΗΔΟΥ ΤΟΝΣΥΓΓΕΝΗΒΑΣΙ
 ΛΕΩΣΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥΚΑΙΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ
 ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙ
 ΕΥΕΡΓΕΣΙΑΣΤΗΣΕΙΣΕΑΥΤΟΥΣ
 ΑΠΟΛΛΩΝΙ

Ῥωμαίων οἱ εὐεργετηθέντες ναύκληροι καὶ ἔμποροι ἐν τῇ γενομένῃ(ι) καταλήψει Ἀλεξανδρείας ὑπὸ βασιλείᾳ Πτολεμαίου Θεοῦ εὐεργέτου, Λόχον Καλλιμήδου, τὸν συγγενῆ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτρας, ἀρετῆς ἔνεκεν καὶ εὐεργεσίας τῆς εἰς ἑαυτοὺς, Ἀπόλλωνι.

L'évènement, auquel il est fait allusion, est une prise d'assaut, une occupation de vive force de la ville d'Alexandrie. Durant les règnes agités de Ptolémée Philométor et d'Euergetès son frère, Alexandrie fut plusieurs fois assiégée et plusieurs fois changea de maître; je ne crois pas qu'on puisse dire qu'elle ait été prise, sauf en 127. En 170, Euergetès y résidait avec sa mère, quand il y prit le diadème; en 146, il marcha sur la place avec une armée; mais le sénat romain empêcha les hostilités en réconciliant Cléopâtre et Euergetès aux dépens de Ptolémée Eupator; en 127, il y entra, à la faveur d'un soulèvement des habitants contre Cléopâtre, mais les armes à la main.

Cette date concorde avec tous les renseignements que l'on possède d'autre part sur Lochos. Il est connu par un papyrus qui est de la quarante-quatrième année d'Euergetès (1) (127), et par une inscription de l'île de Philæ, qui, d'après la forme des protocoles, est postérieure à cette même année; il gouver-

(1) Letronne, *Fragm. inédits d'anciens poètes*, p.29, n. IV, cité par Franz.

nait alors la Thébàïde, avec le titre de στρατηγός et de συγγενής du roi (1).

Lochos servait sans doute dans l'armée de Ptolémée; après l'occupation d'Alexandrie il fut nommé gouverneur de la ville pendant quelque temps, avant de recevoir la Thébàïde pour prix de ses services.

On pourrait objecter à la date proposée que, à partir de 127, dans les protocoles officiels, on donne à la fois le titre de reines à Cléopâtre, sœur d'Euergetès, sa première femme, et à Cléopâtre, sa nièce et seconde femme; et que Lochos est simplement qualifié parent du roi Ptolémée et de la reine Cléopâtre. Mais une dédicace n'a pas la rigueur d'un acte officiel, et d'ailleurs le compromis entre le roi et l'ancienne reine répudiée n'eut lieu qu'un certain temps après la victoire de Ptolémée.

Il y avait donc en ce temps à Alexandrie une colonie romaine d'armateurs et de marchands, recevant de première main les produits indigènes et les denrées des contrées voisines, et les transportant eux-mêmes en Italie. Ces établissements romains n'ont pas lieu de surprendre dans un pays qui, depuis plus de cinquante ans, était sous la protection et dans la dépendance du sénat. Ils étaient naturellement en relations avec Délos; peut-être même les trafiquants établis en Egypte et dans cette île étaient-ils les agents des mêmes compagnies.

Même époque.—Dédicace à un personnage inconnu par les Italiens d'Alexandrie. Plaque de marbre, qui devait servir de couronnement à une base de grandes dimensions, (H. 0,26; Larg. 1,™02, Ep. 0,365). Trouvée près du mur nord de l'agora, dans une petite salle rectangulaire, qui devait être décorée d'un banc de marbre et de statues (?).

Γ Η Ν Ο Ι Ε Ν Α Λ Ε Ξ Α Ν Δ Ρ Ε Ι Α Ι
Ο Ι Α Ρ Ε Θ Η Σ Κ Α Ι Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Σ Ι Α Σ

(1) *C. I. G.* 4896. A 7 C 45. Le roi dans sa lettre l'appelle ἀδελφός.—Cf. le même nom, restitué, dans deux proseynèmes, l'un de Philae, l'autre de Ptelkis.—Sur la date voir *C. I. G.* III, p. 420 et p. 285 b.

M. Reinach (1) a retrouvé presque au même endroit, d'après les indications qu'il a bien voulu me donner, une inscription qui paraît être la traduction latine de celle-ci : ...um Alexandreae Italicei qui fuere [virtut]is beneficie ergo,—avec une signature de l'artiste, Agasias, fils de Ménophilos.

Ces deux fragments, qui paraissent en effet devoir être rapprochés, ne se complètent pas. La terminaison *τηρ*, en latin *um*, n'est ni un nom propre ni un ethnique; car, dans les dédicaces romaines, le nom de la personne à qui le monument est élevé se met au datif, et non à l'accusatif comme en grec. Le mot, ou les mots qui précédaient οἱ ἐν 'Αλεξανδρείᾳ désignaient donc l'objet qui avait été dédié; ou bien la syllabe *um* est la fin d'un génitif pluriel qui servait de complément au titre du personnage (2).

Ce qui suit doit être complété ainsi: οἱ ἐν 'Αλεξανδρείᾳ Ἰταλικοί, pour se conformer au latin, ou: οἱ ἐν 'Αλ. ἐργαζόμενοι; mais je ne sais trop alors où l'on mettrait Ἰταλικοί, ou Ἰταλικῶν.

Le nom du personnage n'existe plus; pour la date, je la tire du nom d'Agasias, déjà connu par l'inscription de Billiennus (3).

Date incertaine, 127-117 (?). Dédicace à un parent du roi Ptolémée Euergétès II et de la reine Cléopâtre, par les Romains L. et C. Pedii, C. fili (C. I. G. 2285).

Entre 117 et 81. Dédicace à Cléopâtre Euergétis par le roi Ptolémée Soter II (?) (B. C. H. IV, p. 223).

Dédicace à Ptolémée Soter II par Arcios, fils de Ptolémaïos, Alexandrin ('Αθῆν. II, p. 132; Lebègue, *Rech.*, p. 156).

Dédicace par le prêtre Marcos Eleusinios, au nom du roi Ptolémée Soter II, Protogeneia, fille d'Aristéas, étant canéphore.—On peut hésiter pour la date entre le commencement et

(1) M. Reinach publiera cette inscription dans le prochain numéro du Bulletin.

(2) Tout près de là, j'ai trouvé un fragment de marbre, portant les mots ΕΞΕΔΡΑΝ en grandes lettres; je n'ai pas malheureusement comparé sur le champ et mesuré les deux inscriptions. Lire ἐξεδραν κα[]... ou κατεσκεύασαν.

(3) Entre 130 et 104, d'après le commentaire de Bœckh, C. I. G. 2285 b.

la fin du règne: Un Aristéas, fils d'Aristéas, Marathonios, était éphèbe sous Agathoclès; et l'on peut considérer Protogeneia comme sa sœur ou sa fille (*B. C. H.* VI, p. 341).

Tous ces textes n'ont pas une valeur égale pour l'histoire commerciale de Délos; mais tous, à des degrés divers, prouvent l'actif échange de relations entre l'île sainte et ces divers royaumes; quelques-uns sont les actes mêmes des compagnies de commerce et de navigation, qui, de ces divers points, correspondaient avec celles de Délos.

Le relevé des ethniques que l'on rencontre dans les inscriptions funéraires ou dans les dédicaces donne des résultats tout à fait conformes.

Le commerce de Délos est exclusivement tourné vers le Levant; il a pour sièges principaux la Syrie et l'Egypte, qui tiennent le premier rang dans l'industrie, et sont en communication par terre et par mer avec les pays producteurs de l'Asie et de l'Afrique intérieures et de l'Extrême Orient. En Egypte, tout se concentre à Alexandrie; dans la Syrie, la Phénicie, la Palestine, on ne compte pas moins de onze villes, les échelles de la côte, les étapes de la route entre le littoral et l'Euphrate. Les habitants de ce pays, que l'on rencontre à Délos, ne sont pas des individus isolés, des hôtes de hasard; ils sont nombreux; ils exercent la profession d'armateurs et de marchands; ils forment des corporations riches et puissantes, fortement établies et dans leur pays d'origine et sur le marché de Délos.

Tels sont les *Héracléistes* de Tyr, dont l'association florissait déjà vers l'année 150; les *Poseidoniastes*, armateurs, marchands et entreposeurs de Bérytos; les *Apolloniastes*, placés sous l'invocation d'un dieu étranger que l'on identifiait avec Apollon, et dont le nom vrai et la patrie ne sont pas connus.

Ces associations sont des thiasés religieux placés sous l'invocation des divinités nationales; elles se composent de marchands et de marins, car on ne vient à Délos que pour y faire le trafic maritime: mais elles ne sont point des sociétés commerciales proprement dites. Les hommes du même pays se

groupent pour la défense de leurs intérêts, pour la satisfaction de leurs besoins religieux, et le plaisir de vivre ensemble; ils y trouvent cet avantage de s'entretenir les uns avec les autres, de s'instruire des besoins de la place, de pouvoir s'unir à l'occasion pour exercer leur influence sur le marché; mais ils ne sont pas liés ensemble par un contrat formel et perpétuel, en vue d'une commune entreprise et sous la condition du partage des bénéfices. Le local où ils s'assemblent peut être, en même temps qu'un temple, une bourse de commerce où se traitent les affaires, ce n'est pas le siège d'une commission dirigeante. On dirait plutôt d'un *club* ou d'une *église*, ouverts à tous les gens de même nationalité, de même profession et de même culte, qui demeurent ou qui passent, à charge de payer leur quote-part pour les frais généraux.

Comme le nombre en est grand, les associations s'enrichissent; elles acquièrent des terrains, construisent des temples, des salles et des portiques pour s'assembler, élèvent des statues pour honorer les dieux protecteurs, ou les hommes dont elles ont reçu les bienfaits.

M. Reinach a été assez heureux pour découvrir l'établissement des Poseidoniastes de Bérytos, et n'y a pas trouvé moins de quatre inscriptions monumentales, gravées sur des fragments d'architraves (1). C'était un ensemble de constructions variées, étendues et fort belles, un temple, des portiques en marbre. Plusieurs statues y ont été retrouvées, et une dizaine d'inscriptions, sans compter celles qui étaient gravées sur les édifices. Ces constructions sont de la fin du II^e siècle; elles ont dû être élevées entre les années 130 et 100 environ. Elles sont situées au Sud-Ouest du lac Sacré, au point marqué HH sur la carte de Blouet.

Le téménos d'Héraklès, que les marchands et armateurs Tyriens demandaient en 150 l'autorisation de consacrer, n'a pas été retrouvé; celui du dieu qu'adoraient les Apolloniastes doit être situé entre l'établissement des Poseidoniastes et celui

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VII, p. 462, et suiv.

des Hermaïstes, car les trois associations agissent souvent de concert, et la découverte des *Scholæ* de deux d'entre elles prouve qu'elles étaient voisines.

Bœckh pensait qu'on doit aussi attribuer à Délos une autre association de marchands, qui rendait un culte à Zeus Xénios, et qui se composait d'étrangers et d'Athéniens. Bien que la date de l'inscription réponde à l'époque du plein développement du commerce délien (archontat de Dionysios meta Paramonon, 105), je ne vois pas un mot qui justifie l'attribution, et je crois que le port où ces marchands faisaient leurs opérations est le Pirée.

Les Hiéropolitains, en 113, sous l'archontat de Dionysios meta Lykiskon, élevèrent à leur tour un temple à leurs divinités, Adad et Atargatis (1).

Les Syriens avaient depuis longtemps le leur, celui d'Aphrodite, et les Egyptiens celui de Sarapis; ces deux religions s'étaient même si généralement répandues, qu'elles avaient été officiellement reconnues, et qu'on avait créé pour chacune d'elles un sacerdoce athénien.

Telle est la place que tiennent dans la ville ces associations de marchands, qu'elles sont associées aux actes de la communauté délienne. Elève-t-on une statue à un fonctionnaire public, à un bienfaiteur de la cité, étrangers, marchands et armateurs y concourent et figurent dans la dédicace, à côté du peuple Athénien (2).

Mais entre toutes les colonies étrangères, la plus nombreuse, la plus influente est la colonie italienne ou romaine; dans ces mêmes dédicaces, elle tient le premier rang, immédiatement après les Athéniens; elle est nommée à part, et non pas

(1) *Bull. de corr. hellén.* VI, p. 495, 496, 497.

L'un et l'autre remontent au temps où Délos était indépendante. Le culte était alors privé, et entretenu par des contributions volontaires (οἱ συμβαλλόμενοι εἰς τὸν βωμόν); mais déjà les prêtres sont des habitants du pays (invent. inédit et Ἀθῆν. IV, p. 457 ἐπὶ ἱερέω; Καλοδίκου).

(2) *Bull. de corr. hellén.* III, p. 151, 156, 371, 373; V, 465; *C. I. G.* 2286; cf. plus bas l'inscription en l'honneur de Théophrastos, épimélète de Délos.

désignée, comme les autres, par une appellation vague et générale, marchands, armateurs, grecs ou étrangers (1).

Je ne parle pas des sacrifices que l'on célèbre pour le peuple Romain, de l'habitude qu'on a d'unir dans les mêmes vœux le nom de Rome et celui d'Athènes, en plaçant même parfois Rome d'abord (2) : c'est là un hommage que l'on rend à la puissance de la république, amie et bienfaitrice d'Athènes, non à celle des associations. La formule est passée dans le rituel à Délos comme à Athènes. La ville de Rome a son temple et son prêtre; Athéniens et étrangers lui rendent un culte et lui élèvent des statues, et l'on célèbre en son honneur des jeux qui portent son nom (Ῥωμαϊα).

Bien mieux encore, la prospérité du Collège des Hermaïstes montre les progrès accomplis par la colonie romaine. Comme les Poseidoniastes, ils ont élevé un édifice pour honorer leurs dieux et tenir leurs réunions; mais ils occupent un espace triple ou quadruple, dans la plus belle position de Délos, entre le sanctuaire d'Apollon et le lac Sacré, et ils le décorent de doubles portiques, d'exèdres, de mosaïques, de statues. Ce monument est le plus grand de Délos, il en devait être un des plus beaux, ou du moins un des plus riches.

Cyriaque vit encore debout les innombrables colonnes qui en soutenaient les portiques, et la brièveté de ses notes laisse deviner l'impression qu'il ressentit (3). Tout est tombé aujourd'hui; les débris mêmes ont presque complètement disparu, emportés ou réduits en chaux: il en reste juste assez pour reconstituer le plan et l'ordonnance du monument.

Il se développe autour d'une vaste cour en forme de trapèze, et mesure extérieurement près de 95 mètres de l'est à

(1) Italicei, Ἰταλικοί, Ῥωμαῖοι, *Bull. de corr. hellén.*, III, p. 147, et les textes cités plus haut. Cf. I, p. 287; IV, p. 219, 220, 221.

(2) *Bull. de corr. hellén.*, VI, p. 320, 323, 338, 339, 347, 348, 489, 494, 496; VII, 364, 368; Ἀθῆν. IV, p. 462, etc.—Le peuple de Rome est avant celui d'Athènes dans l'inscription du Portique Tétragone; voir ci-dessous. *C. I. A.* II, 466, 467, 468, etc.

(3) Voir *C. I. L.* III, 484.

l'ouest, et environ 70 mètres du nord au sud, dans les plus grandes dimensions; à l'intérieur, les mêmes faces ne dépassent guère 70 et 50 mètres car la construction est double en profondeur. Sur les quatre côtés de la cour s'élève un portique d'ordre dorique, et en arrière du portique un bâtiment partagé en chambres qui s'ouvrent, les unes sur le portique, les autres sur les rues dont il est entouré. Le monument confine au sud au territoire sacré, dont une large voie le sépare; à l'ouest il fait face à d'énormes constructions en granit, qui servaient de magasins; au nord il domine le lac sacré; la région de l'est n'a pas encore été reconnue; il devait exister en cet endroit une large rue ou place, au pied d'un grand mur en terrasse, ou peut-être d'une ligne de maisons, prolongeant le mur est du téménos d'Apollon (1). L'entrée principale était située à l'ouest, dans le voisinage de l'angle sud-ouest, en face d'une grande rue, qui, longeant des magasins, descendait jusqu'au port; quelques degrés conduisaient à la cour qui était un peu en contrebas de la rue. La différence du niveau entre la rue et l'intérieur du monument ne permettait pas d'en établir une autre. Il y avait bien encore à l'ouest un ou deux passages de communication, qui servaient de dégagements, mais ne peuvent pas être appelés des entrées. D'autres portes étaient sans doute ouvertes à l'est, mais il n'y en avait point du côté du nord dont les murs touchaient le lac sacré. Au sud, le portique semble avoir été fermé par un mur continu; les constructions élevées en arrière communiquaient avec la rue seulement, et point avec le portique, sauf peut-être par quelques petits passages. Certaines parties du mur, plus mal appareillées que le reste, semblent en effet avoir été refaites tardivement, et pour fermer une issue.

Le portique était construit extérieurement en marbre; j'en ai retrouvé tous les éléments: la colonne taillée à facettes à la partie inférieure, cannelée dans le haut; le chapiteau, l'enta-

(1) Voir le plan publié dans la *Revue Archéologique* 1880, pl. XV.

blement. (Les larmiers conservent encore des traces de peinture rouge et bleue). Le mur du fond est fait en briques de granit, que recouvre un stuc rouge. Des pilastres en marbre d'ordre ionique répondaient aux colonnes extérieures et soutenaient une architrave dont les énormes morceaux gisent encore à terre de tous côtés. Des banes de marbre, des statues, composaient une décoration variée sous les portiques ; on les avait placés soit dans des niches rondes ménagées dans le mur, soit dans de véritables chambres, qui étaient précédées d'une colonnade ionique et doubblaient le portique. De telles chambres ont été retrouvées aux deux extrémités de la face nord et vers le milieu de la face ouest. Elles sont symétriques, mais non identiques, et l'on doit supposer qu'elles avaient été ornées, sinon construites, en des temps différents ; elles servaient de lieux de réunion, et étaient destinées à recevoir les statues des bienfaiteurs de l'association. C'est là que j'ai retrouvé la statue d'Ofellius, une signature d'Agasias, les inscriptions en l'honneur de Cluvius, des deux Gabinius, etc ; de là viennent les dédicaces en l'honneur de Scaurus et de Billiénus, la dernière accompagnée d'une signature d'Agasias. M. Reinach y a fait aussi d'importantes découvertes épigraphiques et archéologiques ; les fragments d'architecture, les débris de statues ne s'y comptent point ; des pavés de mosaïque, richement colorés et de dessins variés, contribuaient encore à l'ornement.

Bien que j'aie poussé à travers la cour plusieurs tranchées profondes, je n'ai trouvé aucune trace de monument grand ni petit. L'espace semble avoir été gardé entièrement libre pour la commodité de ceux qui s'y assemblaient ; tout le luxe de la décoration était réservé pour les portiques.

La masse des matériaux amoncelés en quelques endroits de la face sud, en arrière du portique, donnerait à supposer que la construction avait de ce côté un étage en retrait sur le portique.

Les sous-sols étaient sans doute employés comme magasins ; du moins, en dégagant certaines parties des murs de sub-

struction, nombre d'amphores entières ont-elles été mises au jour, dressées encore et alignées. Dans toute l'étendue de la cour, la terre est jonchée et mélangée jusqu'à une grande profondeur de débris de poterie.

L'édifice ne doit pourtant pas être considéré comme un dépôt de marchandises, encore moins comme un marché; les caves sont étroites, et il n'y a ni greniers ni boutiques. Le nom d'*agora* ne convient donc pas, malgré la ressemblance du plan avec celui des monuments de ce genre que l'on connaît, à moins qu'on n'entende simplement par ce mot un lieu où l'on se réunit.

Les assemblées qui s'y tenaient étaient celles de la colonie italienne de Délos. Les inscriptions nomment ceux qui avaient fait les frais des constructions et des statues; ce sont toujours des Romains; romains aussi sont les personnages à qui les statues sont dédiées; romain le dieu à qui le monument est consacré, Mercure (1).

Les membres de la corporation, quand ils agissent collectivement, s'appellent par leur ethnique *Italicei* (Ἰταλικοί, Italicei), ou Romains (Ῥωμαῖοι); en raison de leur domicile, οἱ κατοικοῦντες ἐν Δήλῳ; à cause de leur profession, négociants (qui negotiantur, οἱ ἐργαζόμενοι); du nom de leur dieu, Mercuriales (Ἑρμῆισται). Le titre de Ἑρμῆισται semble avoir été réservé en particulier aux dignitaires de la corporation, à ses six *magistri*. Tous ces noms représentent l'ensemble des Italiens résidant et trafiquant à Délos, et non pas des associations commerciales.

La date de la construction ne doit pas être antérieure de beaucoup à l'année 130. Les artistes Dionysios et Timarchidès, que Metellus Macedonicus avait emmenés en Italie, et chargés de décorer le *Porticus Octaviae*, avaient exécuté pour les Romains de Délos la statue de C. Ofellius (fin du 2^e siècle); celle de Billiénus date de 126-115; celle de Scaurus de 108

(1) Il est associé d'ordinaire à cette époque à d'autres divinités, et Maia, qui l'accompagnait toujours dans les plus anciennes dédicaces, cesse d'être nommée.

environ ; deux autres encore peuvent être assignées à la même époque, car elles sont l'œuvre d'Agasias, l'auteur du Biliénus.

Je donne ci-dessous la collection des inscriptions découvertes dans l'intérieur et autour de l'*agora* des Italiens.

Inscriptions monumentales : Sur des fragments d'architrave dorique, quelques lettres grecques, isolées (1) ; les suivantes paraissent former le commencement du nom de Ofellius :

Ο Φ Ε

Si cette hypothèse est fondée, Ofellius se serait signalé comme contribuant généreusement aux frais de la construction du monument, et aurait ainsi mérité qu'on lui élevât une statue dans la partie la plus belle.

Sur deux pièces de marbre, décorées d'une moulure et dont la place dans la construction ne m'apparaît pas clairement, débris d'une inscription latine. On en a recueilli les morceaux épars de tous côtés ; les plus longs portent deux ou trois lettres (2) ;

Ο R C V F (haut. des lettres : 0,17)

on n'en peut composer aucun mot, ni tirer aucun sens.

Sur une architrave ionique, découverte vers le milieu du portique ouest, une inscription bilingue, en grec et en latin. Les caractères latins (haut. 0,15) sont placés au-dessus des autres (haut. 0,084) ; une dizaine de fragments ont pu être assemblés ; on y lit :

(1) ΕΠΛ côté sud ; ΠΕ, ΙΥ, dans le champ, le long du front ouest ; Ο, Α, Η, ΩΝ dans le lac, en avant du front nord. — La forme des lettres, la dimension des architraves varient, et indiquent plusieurs monuments.

(2) S, T, S ^ le long du front nord ; M, G, N, I, DE, O côté sud ; K dans le milieu de la cour.

1	2	3	4
5 · C · L · L · C A	E C I L I V S	· A · L · Z	E P H V
Σ · ΚΑΙΚΙΛΙΟΣ ΑΥΛΟΥ · Ζ	+ ΥΡΟΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥ	Σ · ΤΙΤΟΣ	
5	6		
R V	G A T H O C L E		
ΠΟΠΙΛΛΙΟΣ ΠΟ ΠΛΙΟΥ ΟΙ ΕΡΜΑΙΣΤΑΙ . . Μ			

. . . . s, G(ai) l(ibertus); L. Caecilius A. l.; Zephuru[s. . . . A]gathocle (?); [T. Popillius, P. l.].

. . . . Καικίλιος Αύλου, Ζ[έ]φυρος Ἀγαθοκλέους, Τίτος Ποπίλλιος Ποπλίου, οἱ Ἑρμαῖσται [Ἑρ]μ[εῖ . . . ἀνέθηκαν].

M. Reinach a retrouvé, en continuant les fouilles après moi, de nouveaux fragments de l'inscription latine.

1

2

Les mots **POPILLIVS REIPORTICVM** en font partie et doivent, je crois, se lire ainsi :

T.] Popillius, [P. l., Magist]rei porticum [Mercurio].

Je n'ai pas vu les marbres et n'ai pu par conséquent en étudier l'assemblage; celui que je propose n'est donc que probable, mais il paraît l'être tout-à-fait.

Du même endroit provient encore le fragment **TAX**; ceux que M. Reinach a recueillis, et que l'on trouvera dans son article (1), se rapportent à une autre partie du monument (les lettres ne mesurent que 0^m,13).

L'architrave ionique, sur laquelle cette inscription est gravée, surmontait l'entrée de la chambre où était placée la statue d'Ofellius, et les colonnes du portique voisin.

Autres morceaux d'une semblable architrave: côté ouest: **EYI**; côté nord **Λ _ NT _ ETIAH _ T^ _ TOYANAΘEN**.

Inscriptions honorifiques. J'ai déjà publié l'inscription en l'honneur d'Ofellius et une signature d'Agasias, trouvées dans deux chambres contigües; à côté, dans une autre chambre plus

(1) Les uns sont écrits en latin, les autres en grec; tous portent des noms romains.

grande précédée d'un portique ionique, une niche ronde contenait aussi une statue. L'inscription finement gravée sur une plinthe de marbre, encadrée d'un élégant cartouche, est encore en place :

ΓΑΙΟΝ ΚΛΟΥΙΟΝ ΛΕΥΚΙΟΥ ΥΙΟΝ ΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΥΠΑΤΟΝ ΡΩΜΑΙΩΝ
ΟΙ ΕΝ ΔΗΛΩ ΙΕΡΓΑΙΟΜΕΝΟΙ ΚΑΙ ΚΑΤΟΙΚΟΥΝΤΕΣ

Γαῖον Κλοῦϊον, Λευκίου υἱόν, στρατηγόν ὑπάτον Ῥωμαίων, οἱ ἐν Δῇλῳ ἱεργαζόμενοι καὶ κατοικοῦντες.

M. Foucart croit se souvenir que le titre n'est pas *στρατηγός ὑπατος* comme le porte ma copie, mais *στρατηγός ἀνθύπατος*; l'estampage de cette inscription est malheureusement égaré, et je ne puis vérifier la leçon qui m'est proposée. Dans tous les cas le sens est le même; Cluvius n'est pas un consul, mais un préteur investi du pouvoir proconsulaire.

Le personnage lui-même n'est pas connu : C. Cluvius Saxula, préteur en 175, C. Cluvius, légat de Paul-Emile en 168, le consul suffectus de 30 avant J.C., sont ou trop ou trop peu anciens, car le monument paraît être contemporain de ceux qui l'entourent, et qui sont compris dans un même ensemble décoratif.

Petits fragments de provenance diverse et de date incertaine :

côté sud :	Η Λ Ι Ο Σ	=	Κορν]ήλιος (?)
côté nord :	Ι Α Ρ Κ Ο Υ	=	Μ]άρκου υἱόν (?)
	Ο Ν		
	Σ		

On se sent là vraiment comme en pays romain, et il en est de même dans toute l'île; car les Italiens sont partout et se mêlent à tout.

Les amphores romaines, reconnaissables à leur forme, au grain et à la couleur de la terre, abondent à la surface du sol

et dans les déblais, comme les témoins du grand commerce qui se faisait avec la péninsule. Sur tous les points que j'ai explorés, j'ai retrouvé ces débris, et quelquefois les marques imprimées sur le col ou la panse de ces grands récipients, dans lesquels on transportait toutes choses, huile, vin, grains, etc.

Sur le col d'une amphore :

1 ALEXA Alexa(nder).

2 BARN Barn(æs) nom d'origine syrienne; cf. *C. I. L. I*, 973, Gruter 632, 1; — et parmi les inscriptions funéraires de Rhénée, Βαρναῖος et Βαρναναῖος *C. I. G.* 2319, 2322 b 58; à Apamée Βαρναῖς. *C. I. G.* 4476. Ce doit être un Syrien esclave ou affranchi et travaillant en Italie ou en pays romain, peut-être à Délos même.

3 CERDO Cerdo (cf. à Rhénée 2322 b⁷⁴).

4 DACVS Dacus.

5 DASIVS Dasius.

6 ZOR Sor... ou Zor...? Nom incertain.

Sur la panse d'une amphore ;

7 C. RVP C. Rup(ilius).

Sur une anse d'amphore ;

8 AMOR

9 CAE et sur l'autre anse ΕΥΔΙ en sens inverse.

10 MCLAVDI M. Claudi(us).

11 ΠΙΛΒΕΤΙΛΜ [O]pil(ius) (?) Betil(ienus) M ?

12 ΤΕΥΚΙ Teuc[er].

13 MEN (?)

14 ΑΠΟΛΟΔ Apol(l)od[orus] (?).

Que ces marques soient le sceau du fabricant qui les faisait, ou du marchand qui s'en servait, la valeur en est la même comme preuve des échanges auxquels se livraient les Italiens. Je les ai réunies ici, sans égard à leur date, qu'il n'est pas possible de déterminer.

Les Romains contribuent pour une bonne part aux dédicaces en l'honneur des dieux ou des hommes (1); ils participent en grand nombre aux souscriptions dont les listes sont parvenues jusqu'à nous (2); ils entrent dans les associations religieuses et s'en constituent les bienfaiteurs (3).

Σ Α Μ Μ Α Τ
 Λ Ε Α Ν Ι Ν Λ Ε Ι
 Ω Ε Λ Η Τ Α Ι Τ Α .
 Ν Τ Α Μ Ε Ν Ο Ι Ι Ε Ι
 5 Κ Α Τ Ε Ι Α Σ Τ Ο Ν Λ Λ Ε Ι Δ
 Σ Τ Ε Φ Α Ν Τ Η Ν Ε Ι Κ Ο Ν Α Κ Α
 Ν Ο Υ Μ Η Ν Ι Α Ν Μ Η Ο Ε Ν Ι Δ Ε Ι
 Τ Ω Ν Σ Υ Ν Ο Δ Ι Τ Ω Ν Ε Ν Α Ν Τ Ι Ο Ν Μ Η Ο Ε
 Ε Λ Ι Τ Α Ι Σ Π Ρ Ο Γ Ε Γ Ρ Α Μ Μ Ε Ν Α Ι Σ Τ Ι Μ Α Ι Σ '
 10 Σ Η Ι Ν Α Υ Τ Ο Ν Ε Ι Ν Α Ι Θ Η Ι Ε Ρ Ο Σ Υ Λ ^{///}
 Α Π Ο Τ Ε Ι Σ Α Τ Σ Δ Ρ Α Χ Μ Α Σ Π Ε Ν Τ
 Ε Σ Τ Ω Τ Ω Ι Ο Υ Λ Ο Μ Ε Ν Ω Ι Ε Ν Ε ^{////}
 Π Ρ Ο Γ Ε Γ Ρ Α Μ Μ Ε Ν Α Σ Τ Ι Μ Α Σ
 Κ Α Ι Φ Ι Α Π Ι Α Σ Υ Π Α Ρ Χ Ι Ν Δ Ι Α Ι Ω Ν Ο Σ
 15 Δ Κ Μ Ω Ι Λ Ι Ω Ι Μ Α Λ Ρ Κ Ο ' Ρ Ω Μ Α Ι Ω Ι
 ' Π Ω Σ Α Ν Τ Ε Σ Ε Π Ι Γ Ν Ω Σ Τ Η Ν Τ Η Σ Σ Υ Ν Ο
 Δ Ο Υ Τ Ι Α Ν Κ Λ Ι Μ Ε Γ Α Α Ο Μ Ε Ρ Ε Ι Α Ν
 Η Δ Ε Κ Μ Ο Σ Κ Α Ι
 Σ Α Ν Τ Ο Δ
 Α Ι Α Ν Λ Ο Ε
 Κ Ο Ν Α

(1) Des renvois nombreux aux textes publiés ont été indiqués plus haut; cf. en outre *B. C. H.* III, p. 149; VI, p. 324, 342, 493; VII, p. 367, 370, et ceux qui seront donnés ci-dessous.

(2) Une de ces listes sera publiée dans le prochain numéro du Bulletin par M. Reinach. Une autre, que j'ai retrouvée en 1877, n'a conservé à côté des chiffres qu'un nom entier, et ce nom est Romain: *Δεύκιος*. Les inventaires de ce temps mentionnent d'assez nombreuses offrandes faites par les Romains.

(3) *Bull. de corr. hellén.* VI, p. 323. Dédicace à Sarapis par les thérapeutes.

. γρ[αμματα...] ἄν ἵνα εἰ [ἐπιμ.]εληται τὰ
 [οἱ καθεστ.]ταμένοι ἐ[ρεῖς] κατ' ἐ[ν]ιαυτὸν ἔχ[αστον] ἀλει[φόντων] καὶ
 στεφαν[ούντων] τὴν εἰκόνα κα[τὰ] νομιστήν — Μηθὲν δὲ [ἐξέστω]
 τῶν συνοδιτῶν ἐναντίον μηθὲν πρᾶ[ξι]ταις προγεγραμμέναις τιμαῖς,
 [εἰ δὲ τις πρᾶσ]σῃ, [ἔνοχο]ν αὐτὸν εἶναι τῇ ἱεροσυλ[ίαι] . . . καὶ ἀπο-
 τεισάτ[ω] δραχμὰς πεντ[ακοσίας?] ἐ[ξέ]στω τῷ [β]ουλομένῳ ἐνε . . .
 Τὰς δὲ προγεγραμμένας τιμὰς καὶ φιλ[ανθρω]πίας ὑπάρχ[ε]ιν
 δι' [α]ιδῶνος Δ[έ]κμωι λίωι Μαάρο[υ] 'Ρ[ω]μαίωι . . . ὅπως [ἄν]
 π[άν]τες ἐπιγνῶσ[ιν] τὴν τῆς συνόδου [εὐχ]αρισ[τίαν] καὶ μεγαλομέρειαν
 . . Δέκμος καὶ (?) [ἀναγγραψάτω]σαν τόδ[ε] τὸ ψήφισμα εἰς
 στήλην λιθίνην καὶ ἀναθῆ[τω]σαν ἐν τῷ τὴν εἰκόνα

Cette inscription, encore inédite, est au musée de Myconos depuis 1874; elle y fut rapportée de Délos par M. Stamatakis; elle doit, selon toute apparence, provenir des abords du temple de Sérapis qui ont été explorés par lui. Or une association qui porte le nom de σύνοδος, celle des mélanéphores, étant justement vouée au culte des divinités égyptiennes, on peut supposer que l'inscription ci-dessus est un décret rendu par les mélanéphores.

Ce décret règle les honneurs à accorder à un certain Decimus...fils de Marcus, Romain, en récompense de ses services; le nom du personnage semble s'être terminé en *lius*; Aimulius qui est fréquent à Délos s'offre d'abord à l'esprit (1).

Tous ces textes donnent une idée du rôle que jouaient les Romains à Délos, considérable en toutes choses, et surtout dans le commerce où ils sont maîtres.

J'ai déjà signalé les insuffisances du port de Délos, et les améliorations dont il avait besoin; les Athéniens n'avaient pas manqué d'y pourvoir, car Strabon leur rend cette justice qu'ils administrèrent avec capacité (ἐπεμελοῦντο ἱκανῶς): digues, quais, magasins furent par eux construits ou agrandis. Cette grosse entreprise dura de longues années, et n'arriva, semble-

(1) Cf. B. C. H., VI, p. 323...us D. f. et L. Aimulius P. f.

t-il, à complet achèvement que vers 111 avant J. C., sous l'épimélie de Théophrastos et l'archontat de Diotimos.

Théophrastos, fils d'Héracléitos, du dème d'Acharnæ, avait près de soixante ans, quand il fut chargé du gouvernement de Délos, car il avait obtenu deux prix dans les jeux Théséiens, l'année où Phaidrias était archonte (vers 150); il porta dans l'administration une activité qui fut féconde en résultats; plusieurs inscriptions témoignent de son zèle et de la reconnaissance publique.

Fragment de base en marbre, près de l'ancien Artémision.

Ο Φ Ρ Α Σ Τ Ο Σ
Φ Λ Η Τ Η Σ

Θε[όφ]ραστος [Ἡρακλείτου Ἀχαρνέως
ἐπιμ]ε]λητῆς [Δήλου γενόμενος.

Athéniens, Romains et étrangers s'étaient entendus pour lui élever une statue en souvenir de sa vertu, de sa bonté et de sa piété; mais il avait à cet honneur d'autres titres que ces bonnes qualités: une autre inscription, qui accompagnait une autre statue, apprend qu'il avait construit ou achevé l'agora et les quais (1).

La base sur laquelle elle est gravée, était enfouie dans les sables qui ont comblé une partie du port et couvert le rivage antique; elle avait été placée au milieu même des ouvrages exécutés par Théophrastos.

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΝ ΕΛΕΓΓΙΜΕΛΗΤΗΝ ΔΗΛΟΥ ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ
ΚΑΙ ΚΑΤΑΣΚΕΥΑΣΑΝΤΑ ΤΗΝ ΑΓΟΡΑΝ ΚΑΙ ΤΑ ΧΩΜΑΤΑ ΤΑ
ΠΕΡΙΒΑΛΟΝΤΑ ΤΩ ΙΜΕΝΙ
ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΙΚΑΤΟΙΚΟΥΝΤΕΣ ΕΝ ΔΗΛΩ ΚΑΙ ΟΙ ΕΜΠΟΡΟΙ
ΚΑΙ ΟΙ ΝΑΥΚΛΗΡΟΙ
ΚΑΙ ΡΩΜΑΙΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΛΛΩΝ ΞΕΝΩΝ ΟΙ ΤΑΡΕΓΓΙΔΗΜΟΥΝ
ΤΕ ΣΑΡΕΤΗΣ
ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΚΑΛΟΚΑΓΑΘΙΑΣ ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΙΣ ΕΥ ΥΕΥΕΡ
ΓΕΣΙΑΣ ΑΝΕΘΗΚΑΝ

(1) C. I. G. 2286.

Θεόφραστον [Ἡρακλείτου Ἀχαρν]εία, ἐπιμελητὴν Δήλου γενόμενον, καὶ κατασκευάσαντα τὴν ἀγορὰν καὶ τὰ χώματα τὰ περιβόλοντα τῷ λιμένι, Ἀθηναίων οἱ κατοικοῦντες ἐν Δήλῳ, καὶ οἱ ἔμποροι καὶ οἱ ναύκληροι, καὶ Ῥωμαίων καὶ τῶν ἄλλων ξένων οἱ παρ᾽ ἐπιδημοῦντες, ἀρετῆς ἐνεκεν καὶ καλοκαγαθίας καὶ τῆς εἰς ἐα[υτοῦ]ς εὐεργεσίας, ἀνέθηκαν.

Les restes de ces travaux, malgré la mer et malgré les hommes qui ont tant détruit, sont encore visibles aujourd'hui et frappent par leur grandeur digne de la puissance et de la richesse de Délos.

On peut suivre la ligne des quais depuis la calanque de Scardana jusqu'au port de Fourni ; des blocs irréguliers jetés pêle-mêle dans la mer, assemblés au moyen d'un ciment noir extrêmement dur, et mélangé de pierrailles et de débris de tuiles, qui bouchent les trous et égalisent la surface, servent de fondement ; sur ce lit uni sont posées d'énormes pièces de granit ; ailleurs le rocher lui-même a été entaillé et aplani. Une large digue, qui protège encore efficacement le port et le canal de Délos, s'avance comme un bras dans la mer jusqu'auprès de l'îlot dit Petit Rheumatiari ; je croirais volontiers qu'un autre brise-lames avait dû être établi à la pointe nord de l'île, pour rompre la violence des flots que le vent du nord soulève furieusement, et pour mettre à l'abri de leur atteinte la côte entre la calanque et le port. Au sud, d'autres jetées, dont l'amorce ou la trace s'aperçoit sous les eaux, divisaient le canal en un certain nombre de bassins tranquilles, étendaient la surface des quais, rendaient les chargements ou déchargements faciles et expéditifs ; c'étaient encore des obstacles opposés aux tempêtes du sud, déjà arrêtées par l'éperon terminal de Délos.

Les quais donnaient directement accès dans les magasins qui longeaient la côte, et, en quelques endroits, ils s'enfonçaient profondément dans l'intérieur ; des piliers de granit encore debout en indiquent l'emplacement. Ils étaient partagés en deux groupes par le temple d'Apollon et sa vaste enceinte : en

avant du temple, on avait construit une haute terrasse qui, toute chargée de monuments et d'offrandes, présentait aux yeux un aspect magnifique et charmant; c'était un espace sacré, réservé au dieu et à ses adorateurs. Au nord, la colline qui s'élève entre le lac sacré et la mer était entourée de trois côtés par des magasins; elle avait même été, semble-t-il, entaillée près du rivage, pour leur faire place. Une longue ligne de constructions bordait le quai, se retournait parallèlement à l'enceinte sacrée, d'un bout à l'autre de la rue qui montait du port à l'*agora* des Italiens, puis se repliait en face de ce monument, dans la direction du sud au nord. Les ruines indiquées sur le plan de Blouet par la lettre Y en faisaient partie. J'ai déblayé et suivi sur une longue étendue ces murailles faites de longs blocs de granit semblables à ceux qui avaient été employés pour les jetées, les quais, et les magasins situés au sud du port; elles forment un grand nombre de salles, de dimensions à peu près égales, et ayant toutes une ouverture sur la rue: ce sont les *docks* de Délos.

Au sud la disposition est la même. Le Portique de Philippe, comme le *Δεῖγμα* du Pirée, servait à l'étalage des marchandises; au-delà commençaient les greniers dans lesquels elles étaient déposées, et ils se prolongeaient jusqu'au port de Fourni. Quand Tournefort visita Délos, on en voyait encore partout les restes, et la carte qu'il a publiée en indique de nombreuses traces.

On peut donc se faire *de visu* une idée des travaux exécutés ou terminés par les soins de Théophrastos: par *χωματτα* il faut entendre, je crois, les digues et les quais; quant à l'*agora*, ne sont-ce point ces *docks*, dont l'appareil présente avec les constructions du port de si frappantes analogies, et qui en sont le complément naturel?

Toute la partie basse de l'île, et même certaines régions de l'intérieur, se trouvèrent ainsi modifiées; Délos prend tout-à-fait, à la fin du second siècle, l'aspect d'un entrepôt.

Bientôt même ces constructions ne suffisent plus au commerce croissant et à l'activité de la colonie romaine. Au sud

du territoire sacré, à l'est du Portique de Philippe, fut élevé un monument analogue à celui que les Italiens avaient construit pour leur usage de l'autre côté de l'enceinte. On l'appelait *ἡ τετράγωνος*, c'est-à-dire le portique carré; il était aussi, pour la meilleure part, l'œuvre des Italiens, car dans la dédicace d'une offrande commémorative de la construction, le peuple romain est nommé même avant celui d'Athènes. Un portique d'ordre dorique occupe les quatre côtés d'une cour quadrangulaire et donne accès dans des boutiques; au milieu de la cour se trouve un édifice de forme rectangulaire et de style ionique, qui était peut-être un temple.

Sur le front nord du Portique, j'ai découvert une base de statue de forme circulaire, offrande des entrepreneurs des travaux du *Tétragone*, et qui portait l'inscription suivante (haut. 0^m,79; diam. 0^m,73):

ΟΙ ΤΗΝ ΤΕΤΡΑΓΩΝΟΝ ΕΡΓΑΖΟΜΕΝΟΙ
ΥΠΕΡ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΤΟΥ ΡΩΜΑΙΩΝ
ΚΑΙ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΤΟΥ ΑΘΗΝΑΙΩΝ
ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΕΑΥΤΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΕΜΠΟΡΩΝ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΚΑΙ ΕΡΜΕΙ

ΕΠΙ ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ ΤΗΣ ΝΗΣΟΥ
ΠΟΛΥΚΛΕΙΤΟΥ ΤΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΦΛΥΕΩΣ ΚΑΙ ΤΩΝ ΕΠΙΤΑΙΕΡΑ
ΔΙΟΙΑΝΤΟΥ ΤΟΥ ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣ ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΥ
ΘΕΟΧΑΡΙΔΟΣ ΤΟΥ ΕΣΤΙΑΙΟΥ ΕΚ ΚΕΡΑΜΕΩΝ

Οἱ τὴν τετράγωνον ἐργαζόμενοι, ὑπὲρ τοῦ δήμου τοῦ Ῥωμαίων καὶ τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων, καὶ ὑπὲρ αὐτῶν καὶ τῶν ἐμπόρων, Ἀπόλλωνι καὶ Ἑρμεί.

Ἐπὶ ἐπιμελητοῦ τῆς νήσου Πολυκλείτου τοῦ Ἀλεξάνδρου Φλυέως, καὶ τῶν ἐπὶ τὰ ἱερὰ Διο[φ]άντου τοῦ Ἀριστοκλέους Μαραθωνίου, Θεοχάριδος τοῦ Ἑστιαίου ἐκ Κεραμείων.

La date de cette inscription, et, par suite, celle du monument

auquel on travaillait encore, quand elle fut gravée (ἐργαζόμενοι au *présent*), est l'année 97.

Dans la liste des magistrats qui avaient souscrit pour l'envoi d'une théorie à Delphes, on trouve (C. I. A. II, 985 D. 27-29).

ΕΠΙΜΕΛΗΤΗ

ΠΟΛΥΚΛΕΙΤ

ΕΠΙΤΑΙΕΡΑΘΕΟ

ΦΥΣ

ΜΕΩΝ

M. Köhler a restitué ἐπιμελητή[ς τοῦ ἐμπορίου]; il a laissé en blanc le démotique de Polycleitos et le nom du préposé aux choses sacrées. Le texte de Délos montre qu'il faut lire : ἐπιμελητής [Δήλου]—leçon que M. Köhler avait écartée, sans doute parcequ'il voyait chaque année pourvue de son épimélète (1)—Πολύκλειτος (ος - Ἀλεξάνδρου Φλυῆς) ἐνδ - Θεόχρατος (Ἐστιάου) ἐκ Κεραιῶν? la double coïncidence des noms et des fonctions rend l'hypothèse certaine.

Une autre inscription de Délos prouve que Polycleitos fut épimélète l'année où Proclès était archonte [Πολύκλειτον Ἀλεξάνδρου Φλυῆα, ἐπιμελητήν [Δήλου γ]εγνόμενον ἐν τῷ ἐπὶ Προκλέους ἄρχοντος ἐνιαυτῷ]. La liste des ἀπαρχαί donne, il est vrai, comme épimélète de cette même année un autre personnage [ἐπιμελητής Δήλου....[ἐξ οἷ]ου; mais cela prouve simplement que Polycleitos est un épimélète substitué. Il n'était entré que tard en fonctions, et de là vient que les sommes versées par lui ont été enregistrées seulement sous Argeios I (96|5).

Cet édifice complète l'ensemble des constructions destinées au commerce que j'ai été à même de reconnaître sur la côte occidentale de Délos, au nord et au sud de l'enceinte sacrée. Elles couvrent des espaces très-étendus; elles frappent par leur solidité imposante et leur ingénieuse disposition : Délos était pour les Romains le port modèle, la ville de commerce par excellence, et ils pensaient louer Pouzzoles, la première place de la Campanie, en l'appelant «une petite Délos».

(1) L'épimélète de l'emporion fait d'ailleurs aussi double emploi.

Ils avaient lieu d'être fiers de Délos, car sa grandeur était leur œuvre; après l'avoir tirée de sa médiocrité, l'avoir assise sur les ruines de ses rivales, c'étaient eux encore qui entretenaient sa richesse. La ville se romanisait de plus en plus; les Italiens s'y comptaient par centaines; ils y vivaient à leur mode, introduisaient leurs usages et leurs cultes. On fait aux Lares des offrandes et des prières, on leur donne des autels.

Base de marbre trouvée au sud du temple d'Apollon (haut. 0^m,48, Larg. 0^m,34; Epais. 0^m,21). J'en dois communication à M. Hauvette-Besnault.

PHILONICΛ

LARIBVS D

Philonic[us....] Laribus d[e suo fecit?

Bas-relief découvert près de l'angle sud-ouest de l'*agora* des Italiens (haut. 0^m,62; larg. 0^m,83; épais. 0^m,23). Des deux côtés d'un petit autel, deux enfants dansent l'un en face de l'autre; ils tiennent d'une main une corne d'abondance ou un rhyton, qu'ils paraissent porter à leur bouche; de l'autre, une palme. C'est l'attitude ordinaire des Lares. Marbre grossier, travail plus grossier encore.

Groupés sous la présidence de leurs *magistri*, les habitants du même quartier célèbrent les *Compitalia* (1); ces *magistri* eux-mêmes offrent une statue à la déesse romaine de la Bonne Foi, protectrice des contrats et du commerce (en 97 sous l'épimélie de Médéios).

Les Italiens sont associés aux dieux dans les dédicaces, à Apollon, à Hercule, etc. (2).

ΦΙΛΟΣΤΡΑΤΟΣ ΦΙΛΟΣΤΡΑΤΟΥ

ΤΡΑΠΕΪΤΕΥΩΝ ΕΝ ΔΗΛΩ

ΑΠΟΛΛΩΝΙΚΑΙ ΙΤΑΛΙΚΟΙΣ

(1) *Bull. de corr. hellén.* VII, p. 12.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 190 : Ἡρακλεῖ καὶ Ἰταλικοῖς.—'Ιταλικοὶ doit s'entendre de la colonie italienne, et non des divinités italiennes.

Φιλόστρατος, Φιλοστράτου τραπεζίτεών ἐν Δήλῳ, Ἀπόλλωνι καὶ Ἰταλικοῖς.

Philostratos était d'Ascalon et faisait la banque à Délos. Outre cette dédicace, il est connu par trois autres monuments. Dans les deux premiers (1), le nom n'a pas été conservé, mais l'ethnique Ἀσκαλωνίτης et la qualité de τραπεζίτης indiquent assez qu'il s'agit de Philostratos. Le troisième, dont on n'a que des copies insuffisantes (2), est la dédicace d'une statue que lui élevèrent les trois frères Egnatius qu'il avait obligés. La première place donnée dans la dédicace à Apollon peut faire supposer que Philostratos faisait partie du thiasé des Apolloniastes (3). Ceux-ci, comme les Posidoniastes, sont fréquemment associés aux Hermaïstes italiens (4). Mais, dans les actes communs aux trois sociétés, les Hermaïstes sont toujours au premier rang, et Philostratos, en mettant, dans sa dédicace, les Italiens à côté d'Apollon, semble reconnaître cette suprématie.

J'ai déjà signalé plus haut le culte que les Posidoniastes, originaires de Bérytos, rendaient à la déesse Rome.

Pour achever de connaître la richesse de Délos et la prospérité de la colonie romaine, il faut parcourir la ville, visiter les sanctuaires, compter les temples, les édicules, les statues qui s'y pressent et augmentent chaque année; il faudrait pouvoir ici pénétrer dans les maisons qui couvrent les collines, en admirer l'élégance et le luxe, déterminer l'époque de tou-

(1) Ἀθῆν. II, p. 133; Lebègue, *Rech.* p. 166.—*Bull. de Corr. hellén.* I, p. 86.

(2) M. Paris, pendant son séjour à Délos, a pu prendre de cette inscription un estampage qui lui permettra d'en donner un texte définitif. Il a mis au jour le plan d'une maison qu'il pense être celle du banquier; ce plan sera publié dans le Bulletin de cette année. L'époque de Philostratos est fixée par la mention des frères Egnatius dont un affranchi figure dans un monument de 97 (*Bull. de Corr. hellén.* VII, p. 12).

(3) Si cette supposition est fondée, le thiasé des Apolloniastes serait composé des marchands d'une ville de Syrie ou de Palestine.

(4) L'inscription publiée par M. Riemann d'après le manuscrit de Cyriaque est encore l'œuvre commune des Hermaïstes et des Apolloniastes (*Bull. de Corr. hellén.* I, p. 87).

tes ces constructions religieuses ou privées, et la part qui revient aux Romains dans les unes et les autres.

De 130 à 88, le nombre des textes datés est assez grand pour que cette étude puisse être entreprise avec succès, au moins en ce qui concerne les monuments religieux.

Environ 130-115.—Sous Ménoitès—*B.C.H.* VI, p. 349, 368.

Sous Sarapion—*B. C. H.* III, p. 293.

Sous Aristarchos—*Ἀθῆρ.* IV, p. 462. n^{os} 15, 16; *B. C. H.* VI, p. 492-3; — très-peu de temps après Aristarchos, *Ἀθῆρ.* IV, p. 461, n^{os} 13, 14; *C. I. G.* 2309 b.

Sous Dionysios—*B.C.H.* VI, p. 491; I, p. 88. Ce Dionysios, dont le nom n'est accompagné d'aucun déterminatif, doit précéder, et de peu, l'éponyme du même nom Dionysios meta Lykiskon; Dracon, fils d'Ophelos, du dème de Baté, qui était épimélète sous cet archonte, avait été vainqueur dans les jeux Théseia sous Anthestérios; il était alors éphèbe; son épimélie peut et doit donc être placée vers 130 ou peu après. Théophrastos, fils d'Héracléitos, qui obtint la même charge vers 111 sous Diotimos, avait été vainqueur dans les mêmes jeux quelques années après lui, sous Phaidrias, vers 150.

Du même temps.—*B. C. H.* I, p. 87, n^{os} 34 et 33.

Cf. encore *B. C. H.* VI, p. 334-5. *Ἀθῆρ.* IV, p. 459 (1); Lebègue, *Rech.*, p. 150.

Offrandes aux divinités Egyptiennes, à Aphrodite, dédicace d'un temple à Isis, inscription monumentale du grand édifice de marbre élevé à l'est du lac sacré (un gymnase sans doute), décrets étrangers déposés dans le temple d'Apollon, tel est le contenu des 17 textes qui se rapportent à cette période. Le

(1) J'ai retrouvé à Myconos le début de cette inscription :

Ο Δ Η Μ Ο Σ
Ε Λ Η Τ Ο Υ Τ Η Σ Ν Η Σ Ο Υ Α Μ
Ε Ι Δ Ο Υ Α Ι Ξ Ω Ν Ε Ω Σ Κ Α Ι Μ
Ε Υ Θ Υ Μ Α Χ Ο Υ Τ Ο Υ

La date est indiquée par les noms de l'épimélète de Délos, des ἐπὶ τὰ ἱερὰ et du prêtre de Sarapis.

peuple d'Athènes ou des citoyens athéniens, particuliers et fonctionnaires, sont les auteurs de toutes les dédicaces faites en l'honneur des dieux ou de personnages athéniens.

De 120 à 102 (1).—Vers 119 (quatre ans avant Nausias) *B. C. H.* III, 371, *C. I. G.* 2302; (dédicace par le Romain P. Tutorius) *B. C. H.* VI, p. 320, 324.

Vers 116 (un an avant Nausias) *Ἀθήρ.* II, p. 134 (bis); *B. C. H.* VI, p. 347; et l'inscription suivante en l'honneur d'un Romain, dont le nom a disparu. Elle est gravée sur une base quadrangulaire, trouvée dans l'avenue qui longe le portique de Philippe à l'est.

ΜΑΑΡΚ
ΤΑΜΙΑΝΚΑΙΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ
ΡΩΜΑΙΩΝΔΙΟΝΥΣΙΟΣΔΙΟΝΥΣΙΟΥ
ΣΦΗΤΤΙΟΣ ΥΤΟΥΦΙΛΟΝ
ΠΟΛΛΩΝΙ

Μάαρχ[ον.... ταμίαν] καὶ ἀντιστράτηγον Ῥωμαίων, Διονύσιος
Διονυσίου Σφήττιος, [τὸν ἐκ]υτοῦ φίλον, [᾿Α]πόλλωνι.

115.— Sous Nausias *C. I. G.* 2295; *B. C. H.* VI, p. 339.

114.— Sous Lykiscos *B. C. H.* VI, p. 336, 339; et une inscription qui sera publiée dans mon article sur la chronologie athénienne (dédicace par un prêtre de la déesse Rome).

113.— Sous Dionysios meta Lykiskon *C. I. G.* 2296, *B. C. H.* VI, p. 495—et dans les années suivantes les plus proches, *ibid.* p. 496, 497.

112.— Sous Théodoridès, inscription publiée dans le même article et où il est question des jeux Ῥωμαϊκῶν. Autre inscription, *B. C. H.* VI, p. 347; VII, p. 367 (2).

(1) Les dates sont indiquées par les noms des prêtres de Sarapis. Voir la liste *B. C. H.* VI, p. 350, et pour la concordance entre les prêtres et les archontes, mon article sur la chronologie athénienne au II^e siècle.

(2) L'inscription publiée par M. Hauvette-Besnault doit être restituée ainsi, à l'aide de celle qu'a retrouvée plus tard M. Reinach.

111.—Sous Diotimos — Lebègue, *Rech.*, p. 163; *C. I. G.* 2297; *B. C. H.* VI, p. 319, 324, et vers la même année, *ibid.*, p. 340, 344, 345.

110.—Sous Jason, monument élevé en souvenir des jeux par Gaius, fils de Quintus, Romain (1), et trois inscriptions relatives à l'épimélète Théophrastos, *C. I. G.* 2298; *B. C. H.* VI, p. 326 (cf. vers le même temps, *ibid.* p. 341, 348).

108.—Sous Isigénès, *'Αθήρ.* II, p. 134.

107.—Sous Polycleitos, *C. I. G.* 2299; *B. C. H.* III, p. 397, 472; VI, p. 336, 337, 338, 489, 493, 494.

106.—Sous Jason meta Polycleiton *B. C. H.* VI, p. 323.

104.—Sous Dionysios meta Paramonon, *B. C. H.* VI, p. 338.

103 (?) Sous ΚΛ... *Monum. Grecs* 1879, p. 40, 41; *B. C. H.* II, p. 399; VI, p. 329; vers le même temps, *'Αθήρ.* IV, p. 458, et une inscription inédite datée par le nom de la canéphore Dosithéa. Cf. *'Αθήρ.* II, p. 134; *B. C. H.* IV, p. 222; V, p. 462; VI, p. 344, 498.

Soit un total de plus de soixante inscriptions, y compris celles qui ont été citées ou publiées plus haut, pour une période de moins de vingt années. Elles proviennent en grande majorité des sanctuaires étrangers, explorés par MM. Stamatakis et Hauvette-Besnault. Les monuments placés dans le sanctuaire d'Apollon, plus rapprochés de la mer, ont été, il est vrai, plus exposés à la destruction, et par suite ils ont dû se conserver en moins grand nombre; il paraît certain cependant que la piété se portait surtout vers Sarapis, Isis et les autres divinités du même cycle, vers Aphrodite, puis, à partir de 113, vers Atargatis et Adad. Les Romains ne font pas très-grande figure

Φίλο]κλης Ζήνωνος Σφήττιος, ἱερεὺς 'Αγνῆς 'Αφροδίτης
γενόμενος ἐν τῷ ἐπὶ Θε[οδώρου]δου ἄρχοντος ἐνιαυτῷ,
τόν νη[όν] (?) κ[αὶ] τ[ὴν] θυρώματα [ὑπὲρ τοῦ δήμου τοῦ
'Αθην]αίων καὶ τοῦ δήμου [τοῦ Ῥωμαίων καὶ τῆς
καπη]τ[ῆ]ρου Νυμφούς, [Διονυσίου τοῦ Διονυσίου
Σφήττιου θυγατρὸς], καὶ τῶν θεραπευτῶν (?)
'Αφροδίτηι 'Αταργάτει κ[αὶ] 'Αδάδωι.

(1) Cf. un autre Romain appelé Quintus, fils de Gaius, *B. C. H.* VI, p. 324.

dans ces différents sanctuaires; il était naturel que les étrangers, Egyptiens, Syriens, et les prêtres Athéniens investis des sacerdoces de ces divinités, contribuassent surtout à l'ornement des temples et à la magnificence du culte. Les Romains déploient ailleurs leur activité: dans le temple d'Apollon qu'ils fréquentent de préférence, et dans les monuments élevés pour leur usage spécial.

102-95. — 102 (un an avant Echécratès), *B. C. H.* IV, p. 219, statue de L. Cornelius Lentulus — V, p. 1881. *Ἀθήρ.* IV, p. 459, 462, dédicace par le Romain C. Seius Cn. l. Aristomachus.

101 et années suivantes. Sous Echécratès, Théodotos étant épimélète, édifice consacré par Hélianax et décoré des bustes de son père, d'Ariarathès, d'Antiochus VIII, et de divers personnages de la Parthie et du Pont *B. C. H.* VII, p. 346 et suiv.

98 Sous Proclès. *Ἀθήρ.* II, p. 132. Dédicace en l'honneur de Polycleitos l'épimélète, construction du Tétragone. — Le-bègue, *Rech.* p. 146.

97 Sous Argeios. *B. C. H.* IV, p. 190; VII, p. 12; le groupe d'inscriptions relatives à Philostratos, le banquier. Sur ces six monuments, quatre sont l'œuvre des Romains.

Il faut attribuer à la même année une base de statue, découverte parmi les ruines du Portique de Philippe, si tant est que le personnage honoré soit vraiment l'orateur M. Antonius, et que le monument ait été élevé à l'occasion de sa censure.

ΜΑΑΡΚΟΝΑΝΤΩΝΙΟΝ

ΜΑΑΡΚΟΥΥΙΟΝΣΤΡΑΤΗΓΟΝ

ΥΠΑΤΟΝΤΙΜΗΤΗΝ

ΔΗΛΙΟΙΤΟΝΕΑΤΩΝΠΑΤΡΩΝΑ

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΡΤΕΜΙΔΙΑΗΤΟΙ

Μάαρκον Ἀντώνιον,

Μαάρκου υἱόν, στρατηγόν,

ὑπάτον, τιμητὴν,

Δήλιοι τὸν ἑατῶν πατρῶνα,

Ἀπόλλωνι, Ἀρτέμιδι, Δητοῖ.

Dans la branche plébéienne des Antonii, que l'on reconnaît à l'absence de surnom et au prénom de Marcus, seul l'orateur Antonius a été censeur, et cela en l'année 97. Cette

inscription semble donc se rapporter à lui, mais voici certaines objections qui doivent être discutées.

1°. On suppose d'ordinaire que le père de l'orateur Antonius s'appelait Gaius.

2°. L'orthographe $\epsilon\alpha\tau\omega\nu$ paraît avoir été de mode seulement dans les dernières années du premier siècle avant notre ère et les premières années du suivant. Les exemples d'Athènes, d'Olympie et de Délos concordent sur ce point de chronologie.

3°. L'expression $\Delta\eta\lambda\iota\omega\iota$ est sans exemple, comme sans raison, à la date de 97. Les Déliens sont dispersés et n'existent plus, il n'y en a plus à Délos; les réfugiés d'Achaïe se sont perdus dans la population qui les a recueillis en 166. La nouvelle population, composée d'éléments de toute provenance, n'a pas d'appellation commune; et s'il est un terme officiel pour la désigner, c'est celui de 'Αθηναῖοι ($\text{ὁ δῆμος ὁ 'Αθηναίων τῶν ἐν Δῆλῳ — ὁ δῆμος . . . καὶ οἱ ἐν Δῆλῳ κατοικοῦντες}$).

4°. La forme sous laquelle est indiqué le titre du personnage est singulière. Si l'on sépare les trois mots qui équivaldraient en latin à *prætor*, *consul*, *ensor*, on se met en contradiction avec les usages habituels de cette époque, où l'on n'indiquait dans les inscriptions honorifiques que la magistrature actuellement exercée; si on les réunit, on compose une expression bizarre et sans analogie; car $\tau\iota\mu\eta\tau\acute{\eta}\varsigma$ a, dès le temps de Polybe (1), une valeur rigoureuse, et signifie proprement et à lui seul, *censeur* (2).

M. Mommsen, que j'ai consulté au sujet de ce texte, a bien voulu me répondre que le prénom attribué au père de M. Antonius est de pure fantaisie; il me fait observer aussi, au sujet de l'orthographe, que les dates assignées à ces particularités d'écriture sont toujours provisoires et sujettes à être

(1) Polyb. VI, 13, 3.

(2) Les rapports de M. Antonius avec Délos ne sont pas connus; mais il était habituel que les grands orateurs et les personnages éminents eussent pour clients des peuples ou des villes entières. Les habitants de Délos, Romains pour la plupart, et que leur commerce engageait en de fréquentes contestations, avaient dû se munir d'un patron influent et d'un bon avocat.

changées par un texte nouveau; que, d'ailleurs l'orateur M. Antonius est en possession du titre de censeur, qu'aucun de ses descendants ne l'a porté, et que rien ne peut prévaloir contre ce fait.

Les deux dernières objections peuvent en effet être levées du même coup, par un léger changement de date, en substituant 87 ou 86 à 97.

On sait comment la guerre de Mithridate sépara Délos d'Athènes; la colonie prit parti pour Rome, la métropole pour le roi du Pont. Dès lors le nom de *Δήλοι* devient non seulement possible, mais nécessaire; et en effet par quel autre nom la communauté aurait-elle pu se désigner?

Entre les partis qui se disputaient dans Rome le pouvoir à la même époque, les habitants de Délos se rangèrent à celui de Sylla (dédicace de Sylla, de Q. Pompeius Rufus, le consul de 88 et l'adversaire de Marius). M. Antonius était aussi l'un des chefs de l'aristocratie, il fut une des victimes de Marius et de Cinna. Il ne serait pas étonnant qu'il eût été honoré après sa mort par les aristocrates de Délos. L'énumération des honneurs successifs n'a donc plus lieu de surprendre sur un monument qui rentre dans la catégorie des *elogia*.

96.—Sous Argeios II. *Ἀθήρ.* II, p. 132. Lebègue, *Rech*; p. 144 (1). Dédicace inédite en l'honneur de Médeios.

Le nombre des inscriptions est de 25 environ, pour huit années; sept de ces monuments avaient été élevés par des Romains ou en l'honneur de Romains.

95-88. Pour cette période, les inscriptions rigoureusement datées font défaut.

B. C. H. VI, p. 321. Dédicace par des Romains à Sarapis (2). La date est indiquée approximativement par le nom de

(1) L'inscription doit être restituée comme il suit :

[Διόβα]ντον Ἀρισ[τοκλέους Μαχαθώ] [νιον ἱερ]έα γενόμε[νον Διὸς Κυνθίου] [καὶ Ἀθ]ηνᾶς Κυν[θίας ἐν τῷ ἐπὶ] [Ἀργείου] ἄρχ[οντος ἐνιαυτῷ.... cf. C. I. A. II, 985.

(2) Lire : [ἐφ' ἱερῶς Ἀθ]ηνάδου τοῦ [Διογένους Κυθ]αθηναϊέως, (?) [ζακορεύοντι]ος Ἀριστάρχου, [χανηφόρου...ρ]ούτιδος, [δημοσίου δὲ] Τρύφωνος.

l'artiste Ménodoros (cf. *B.C.H.* VII, p. 12) et par celui du zacore Aristarchos qui était en fonctions sous l'épimélie de Callimachos, du dème de Leuconoé (cf. *ibid.* p. 335). Callimachos, qui était archonte-roi en 99-8, n'a pu obtenir l'épimélie de Délos que quelques années plus tard.

B. C. H. VI, p. 346, 497 — Dédicaces dans les sanctuaires étrangers (celui de Sarapis (?) et celui d'Aphrodite), par le Romain P. Aimulius. La date proposée se fonde sur le nom de Poseidonios, fils de Gérostratos (cf. une dédicace en l'honneur de l'épimélète Médeios, et une autre en l'honneur de Nicomède, *B. C. H.* IV, p. 188), et sur celui de l'épimélète Andréas, fils d'Andréas, du Pirée, qui était héraut de l'Aréopage en 95.

B. C. H. IV, p. 180, sous Dioclès, entre 95 et 91.

C. I. G. 2306.

B. C. H. VI, p. 335, 346, 492, 499. — Groupe réuni par les noms de l'épimélète Callimachos et du zacore Euodos.

Inscriptions qui paraissent devoir être attribuées à la période antérieure à l'année 88 :

Le groupe des signatures de Myron, *C. I. G.* 2293, 2284 ; 'Αθῆν. IV, p. 459. *B. C. H.* IV, p. 220, 221. Cf. VI, p. 340 : une dédicace par Néon, fils d'Hermocratès, de Leuconoé, le prêtre dont Myron avait fait la statue pour les mélanéphores (1).

C. I. G. 2306 b.

B. C. H. VI, p. 498. — Dédicace à Atargatis par le Romain Vératius. — *ibid.* p. 500. Dédicace à ΥΔΡΕΩ (?) par le Romain D. Stertinius Sp. f. — Cf. ce même personnage dans la liste des Hermaïstes et Apolloniastes, *B.C.H.* I, p. 87, l. 3. — *ibid.* p. 328.

B. C. H. VI, p. 326, 19. Dédicace par le Romain Héracléidès Pettios N. f. ou l.

Inscriptions trouvées dans l'enceinte du temple d'Apollon et relatives à des Romains :

(1) Lire dans le *Corpus*, 2293, au lieu de ΕΩΗΑΕΜΟΚΡΑΤΟΥΔΕ — Ν|έω|ν|α 'Ε[ρ]μοκράτου [Λ]ε[υκονοέα-ι]ε[ρ]έα γενόμενον.

1 Π Ο Π Ν Ι Ο Ν Α Ι
 Μ Ι Α Ν Ρ Ω Μ Α Ι Ω Ν
 Α Υ Λ Ο Σ . Φ Α Β Ι Ο Σ Λ Ε Υ Κ Ι Ο Υ Β
 Τ Ο Ν Ε Α Υ Τ Ο Υ Φ Ι Λ Ο Ν
 Λ Λ Ω Ν Ι

Peut-être faut-il restituer Πόπ[λιον Αὐτρώ]νιον [ἀντι-
 τα]μίαν Ῥωμίων. Un Publius Autronius est nommé dans une
 inscription de Gythium, contemporaine de Sylla (Le Bas et
 Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*. n° 242a); mais il porte le ti-
 tre de πρεσβευτής.

2 Λ
 Π Ι Ν
 Σ Τ Ρ Α Τ Η Γ Ο Ν Σ Μ Α ,
 Λ Ε Υ Κ Ι Ο Σ Β Α Β Υ Λ Λ Ι Ο Σ . Ι Β (1)
 Ρ Ω Μ Α Ι Ο Σ Τ Ο Ν Ε Α Υ Τ Ο Υ Φ Ι Λ Ο
 Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Σ Ι Α Σ Ε Ν Ε Κ Ε Ν
 Κ Α Ι Κ * Α Γ Α Θ Ι Α Σ
 Τ Η Σ Ε Ι Σ Υ Τ
 Α Π Ο Λ Λ Ω Ν Ι Α Ρ Τ Ε Μ Τ Ο Ι

3 Ο Δ Η Μ
 Γ Λ Ι Ο Ν Π Λ Υ / 5 Ν Ε
 Ν Υ Π Α Τ Ο Ν Τ Τ
 Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Τ Η Σ . C N .
 Π Ο Λ Α

4 Ν Ε Μ Ε Ρ Ι C . Λ . Κ Ι Ο Υ
 Ε Κ Τ Ω Ν Ι Δ . Ω Ν 6 Τ Ο Λ Λ Ω Ν Ι Ε Υ Χ Η
 Κ Ο Τ Ι Ο Υ Τ Ο Υ Ν Ε Λ

(1) Cf.

Β Α Β Υ Λ Λ Ι Α
 Θ Υ Γ Α Τ Η Ρ Δ Η
 Κ Ο Ρ Η Χ Α Ρ Ι Τ Η

A ne faire que compter les monuments élevés par les Romains, on comprendrait déjà qu'ils étaient à Délos nombreux et puissants ; en considérant la grandeur et la beauté de ces monuments, on aura une idée bien plus haute et plus juste de la force et des ressources de la colonie romaine.

Les événements de 88 montrent mieux encore ce qu'elle était et ce qu'elle pouvait ; la rupture entre Délos et Athènes au sujet de Mithridate, le massacre de 20,000 Romains dans les Cyclades et en particulier à Délos, donnent la mesure de l'influence et du nombre des Italiens immigrés.

Les relations de Délos avec le Pont remontaient jusqu'au règne de Mithridate Euergete ; elles devinrent très-étroites sous Mithridate VI ; on a vu plus haut toutes les traces qui en sont restées dans les inscriptions. Entre le roi et les Athéniens, c'est un échange fréquent de politesses et de présents ; il consacre des offrandes ; on lui élève des statues, on fait des vœux pour lui ; on forme un thiasé qui porte son nom, on le proclame Dieu et nouveau Dionysos. Toutes ces prévenances cachaient-elles une arrière-pensée politique, et, en prévision d'une guerre en Occident, Mithridate voulait-il ménager à ses flottes une station sûre ? Depuis l'année 99 au moins, l'éventualité d'une guerre entre Rome et le Pont devait entrer dans les calculs du roi, et de tels desseins seraient pour le moins vraisemblables. En tout cas ils n'aboutirent pas.

Athènes, recherchée autant et plus que Délos même, se jeta dans le parti du roi (1), au nom de la liberté et de la démocratie ; elle fut poussée par la haine de l'oppression romaine, par le soulèvement des masses populaires. L'esprit à Délos était tout contraire ; romaine par la majorité de la population, vivant du commerce de l'Asie, l'île ne pouvoit être que du parti de contre le conquérant asiatique ; enrichie par les opérations des grands capitalistes de Rome, peuplée

(1) L'ambassade d'Aristion auprès du roi paraît antérieure aux grands succès de Mithridate en Asie ; et déjà εἰς Μιθριδάτην τὰ πράγματα μετέρρει. Poseidon. Apam. apud Athen. V, p. 211. (*Fragm. hist. græcor.* éd. Müller, III, p. 267).

par leurs agents, elle tenait à la cause aristocratique, tout au moins à celle de l'aristocratie financière.

Entre Athènes, métropole de Délos, et Rome, maîtresse effective de la place, entre les Athéniens et les Italiens domiciliés dans l'île, les causes de jalousie ne manquaient pas. Athènes avait en Délos une possession lucrative ; on voit par l'inscription dite des ἀπαρχαί combien elle y entretenait de magistrats, de prêtres, et combien étaient considérées quelques-unes des fonctions déliennes :

Epimélète de Délos. Epimélète de l'Emporion. Préposé à la banque publique. 2 Agoranomes. 2 préposés aux finances sacrées. Gymnasiarque. Héraut.

Prêtres d'Apollon, d'Artémis, de Dionysos, de Rome, d'A-nios, d'Aphrodite, de Sarapis, de Zeus et Athéna.

Ainsi les principaux emplois seulement permettent de pourvoir annuellement dix-sept citoyens ; certains sont tenus en si grand honneur qu'on ne les obtient guère qu'après avoir été archonte, stratège des hoplites, héraut de l'Aréopage. Il faut encore ajouter les emplois de moindre importance qu'on donne aux enfants de bonne famille (eleidouque, canéphore, déliaste, etc.), et les fermes d'impôts qui devaient être avantageuses en un pays si riche. L'exemple de ce Di..... chez qui logea Aristion, lors de son retour triomphal à Athènes, prouve qu'on y faisait de fort belles fortunes (1).

Malgré cela, les Athéniens (2) ne pouvaient regarder sans envie ces Romains qui accaparaient tout le commerce, ces parvenus qui dominaient sur le marché et pouvaient imposer leur volonté dans la direction des affaires publiques, qui ne permettaient pas d'établir des douanes dont on eût pu tirer de magnifiques revenus, ces étrangers qui étaient plus chez eux que les habitants et les possesseurs reconnus du pays eux-mêmes.

(1) Poseidon. Apam. passage cité, p. 267b.

(2) Il devait y avoir un parti de Mithridate à Délos même ; cf. la dédicace du portique avec l'inscription : ὑπὲρ βασιλείως Μιθραδάτου Εὐπάτορος Διονύσου.

Tendances politiques, nationalités, intérêts divisaient Athènes et Délos.

La rupture eut lieu soit en l'année 89, soit au début de l'année 88 ; sur les événements qui suivirent, l'épigraphie délienne ne nous apprend rien, car *les monuments font défaut*. On peut seulement deviner les ravages que l'île eut à subir et qui se portèrent en particulier sur l'*agora* des Italiens, aux travaux de restauration accomplis dans ce monument. Cette histoire continue à n'être connue que par les récits mal concordants de Poseidonios d'Apamée, de Pausanias et d'Appien.

Les Romains qui avaient déçu les espérances que Mithridate fondait sur Délos, et qui avaient une première fois sauvé la ville des tentatives d'Apellicon, payèrent cruellement leur crédit politique et l'imprévoyance militaire d'Orbius ; la colonie fut ou massacrée, ou dispersée avec un acharnement sans merci.

Ainsi tomba Délos, en pleine puissance, après cinquante années d'une prospérité sans trouble, et toujours en progrès.

Le traitement barbare infligé à Délos a fait croire généralement que cette chute avait été sans retour, et que l'expédition de Mithridate avait mis fin presque à l'existence de la ville. « Les Romains, dit Strabon, ne recouvrèrent qu'une île déserte, quand le roi fut rentré dans ses états ; la ville depuis lors a traîné son existence misérablement ; les Athéniens la possèdent ». Pour lui, l'histoire est close en 86.

Ce témoignage pessimiste montre combien les esprits avaient été frappés du désastre de Délos ; mais il ne répond pas à la réalité des faits. Sur la foi de Strabon, on a dit généralement que Délos perdit, de ce jour, toute importance religieuse, politique et commerciale (1). M. Lebègue remarque, avec plus de raison, que Délos redevint assez riche pour exciter la convoitise des pirates.

(1) Migliarakis, Κυζλαδ., p. 293. Lebègue, *Rech.* p. 319.

Les violences de Ménophonès n'auraient été qu'un accident passager, si des faits économiques contraires à ceux qui avaient fait la fortune de Délos, n'avaient contribué à sa ruine, si les usages du commerce ne s'étaient modifiés à ses dépens, si d'autres ports plus heureux n'avaient détourné les courants à leur profit. On savait combien la place était bonne ; à peine l'île reconquise et la mer libre, on y revint. Si tous les vides ne furent pas comblés, néanmoins une nombreuse population ne tarda pas à s'y installer de nouveau.

Les Orientaux font à peu près défaut, les cultes étrangers ne sont plus aussi fréquentés ; mais les Romains affluent.

En 84 seulement, Rome triomphait sur terre et sur mer ; dès 78, l'association des Hermaïstes est reconstituée, et elle est assez riche pour embellir le lieu de ses réunions ; celles des Apolloniastes et des Poseidoniastes, groupées à côté d'elle et sous son patronage, ont repris leur activité.

Les faits qui suivirent le sac de Délos sont plus mal connus encore que cet événement même ; on ne sait exactement ni quand, ni comment l'île fut reconquise par les Romains ; à ne tenir compte que des données générales sur la force des flottes romaines et pontiques, il semblerait que la mer eût été dans la puissance de Mithridate jusque vers 84, date du passage de Sylla en Asie. Lucullus, partout rebuté par les anciens alliés de Rome, eut grand peine à former une marine ; il ne réussit à obtenir de concours que dans les villes syriennes, quand déjà les coups décisifs avaient été frappés dans la Grèce continentale, et que la réaction commençait partout en Asie contre Mithridate battu (1).

Cependant l'occupation de Délos n'a pas dû tarder jusqu'à cette époque ; quelque heureux coup de main, comme celui que Bruttius Sura fit sur Skiathos, remit beaucoup plus tôt l'île entre les mains de Rome. Pausanias fait allusion à un désastre essuyé par le sacrilège Ménophanès, peu de temps après le pillage des sanctuaires déliens. Une grande base de

(1) Mommsen, *Hist. Rom.*—Liv. IV, chap. 8 ; T. V. p. 291, 297.

marbre qui portait sans doute une statue de Sylla, a été retrouvée par M. Reinach ; or l'inscription donne à Sylla le titre de proconsul, sans celui de Imperator ; elle doit donc être postérieure à la fin de l'année 88, et antérieure aux victoires d'Athènes et de Chéronée, c'est-à-dire de l'année 87, ou du commencement de 86.

Dans le même temps, sans doute, la statue de M. Antonius, cette victime des séditions de 87, fut érigée par les Déliens délivrés de Mithridate et encore indépendants d'Athènes.

Les rapports de Délos avec son ancienne métropole, après la rupture de 88, ont été, à défaut de témoignages formels, diversement expliqués. M. Lebègue pense que l'île ne fut point rendue à Athènes avant 48 ; mais les raisons qu'il donne à l'appui de son opinion sont bien peu solides, et l'hypothèse qu'il propose sur la condition de Délos, pendant cet inter-règne de la puissance Athénienne, ne peut être acceptée. M. Mommsen avait mieux pénétré la politique de Sylla à l'égard d'Athènes, en supposant que, dès 86, il avait restitué à cette cité « Délos déjà donnée par Mithridate » (1). Autant, en effet, jusqu'à la reddition de l'Acropole, Sylla se montre impitoyable, autant, après les journées de pillage, il cède à ces sentiments de respect et de bienveillance que la gloire d'Athènes avait inspirés à tous ses vainqueurs.

La preuve directe de la restitution immédiate de Délos aux Athéniens est donnée par une inscription que j'ai publiée en 1879 (2). Le peuple d'Athènes, les Italiens et les Grecs de Délos se réunissent pour honorer le proquesteur L. Licinius Lucullus, et ces habitants de Délos sont des commerçants ou des banquiers *qui in insula negotiantur* : or la proquesture de Lucullus ne se prolonge pas au-delà de l'année 80.

Du même temps encore paraît être la statue élevée à Aulus et à Publius Gabinus, dans l'agora des Italiens (vers l'angle S. O.) et sur la base de laquelle est gravée l'inscription suivante :

(1) *Hist. Rom.* (Trad. fr.) T. V, p. 290.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 147.

ΑΥΛΟΝ ΚΑΙ ΠΟΠΛΙΟΝ ΓΑΒΙΝΙΟΥΣ ΑΥΛΟΥΥΙΟΥΣΙΟΙΙΑΣ ΔΑΜΟΞΕ
 ΝΟΥ
 ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ ΚΑΙ ΑΡΙΣΤΩΝ ΓΟΡΓΙΟΥ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΤΟΥΣ ΕΑΥΤΩΝ ΦΙ
 ΛΟΥΣ

Αὐλον καὶ Πόπλιον Γαβινίους, Αὐλου υἱοὺς, [Γ]ο[ργί]ας Δαμοξένου
 Ἡράκλειος καὶ Ἀρίστων Γοργίου Ἀθηναῖος, τοὺς ἑαυτῶν φίλους.

Un *Aulus* Gabinius combattit à Chéronée, avec le grade de tribun militaire; il fut, en 81, envoyé par Sylla en Asie pour porter des ordres à Muréna. Un *Publius* fut préteur en 89, propréteur d'Achaïe dans la suite; en 76, il reçut avec deux autres ambassadeurs la mission d'aller à Erythrées recueillir les oracles sibyllins. Tous deux ont donc eu, au commencement du premier siècle, des relations avec l'Orient: la seule difficulté est que Publius est le plus âgé des deux et devrait être nommé le premier.

Ces personnages écartés, resteraient A. Gabinius, l'auteur de la loi qui conférait à Pompée le commandement de la guerre contre les pirates, et P. Gabinius Capito, qui n'est connu que pour sa complicité dans la conjuration de Catilina. Mais ce Publius paraît être le fils de P. Gabinius Capito, le préteur de 89, et doit de ce chef être écarté. D'ailleurs l'ordre des noms n'est pas nécessairement imposé par l'âge des personnages. Le monument peut être élevé à Aulus, et accessoirement à son frère.

J'ai lu (ligne 1) Γοργίως; je suppose que Ariston était son fils et qu'il avait été naturalisé Athénien.

L'ethnique Ἡράκλειος confirme les remarques que j'ai faites au sujet de l'artiste Lysippos (1).

Je crois trouver la preuve de grands travaux entrepris pour effacer les traces de la guerre de Mithridate, dans les diverses inscriptions qui portent la signature d'Aristandros, fils de Scopas, de Paros. Cet artiste ne fait point d'œuvres originales,

(1) *Mon. Grecs*, 1879, p. 43. Cf. *Bull. de Corr. hellén.* VII, p. 280, l'inscription de la mosaïque découverte par M. Hauvette.

il se borne à réparer les anciennes, *ἐπεσκεύασεν* (1). Bœckh a publié une de ces inscriptions; j'en ai recueilli une autre; de menus fragments recueillis par M. Reinach, on pourrait en composer peut-être une troisième. Elles proviennent également de l'*agora* des Italiens.

En même temps qu'on la répare, on y ajoute des décorations nouvelles.

Dans la partie nord-ouest du monument, j'ai retrouvé en assez grand nombre des débris de sculpture et des inscriptions. Une chambre nouvelle, de forme triangulaire, paraît avoir été construite à cette époque, et décorée de bancs et de statues.

Longue pièce de marbre plate et peu profonde. (Long. 1m.93; haut. 0^m,169; épais. 0,295).

IVNDA·COERAVERE·M·AEMILIO·LEPIDO·Q·LVTATI

M. Reinach a trouvé une pièce qui s'ajustait à droite et contient la fin du nom de Lutatius et son *cognomen*. Je ne sais, n'ayant pas pu comparer les pierres, si un autre fragment qu'il a découvert et qui commence par MAG·FA pourrait, comme il semble à première vue, être placé à gauche. On pourrait lire alors:

. . . . Mag(istri) fa[c]iunda cœraverē, M. Aemilio Lepido Q. Lutati[o] Catulo cos.

La nature des travaux n'est pas connue, la date est 78=676 V. C.

Même emplacement. Dalle du même genre. (Long. 1m.20; haut. 0,17; épais. 0,368).

H A S C E · S E D E S ·

L'inscription occupe seulement l'extrémité du marbre à gauche et laisse à droite un très long-espace vide.

(1) Cf. l'inscription de Braundutius relative aussi à des travaux de restauration. *B. C. H.* III, p. 150, et *C. I. L.* III, 484.

Même endroit; même description. (Larg. 0^m,67; épais. 0,395).

FLAMINIVS · L · F ·

Même endroit, sur un degré qui portait autrefois un banc de marbre, et qui est encore en place (haut. 0^m,152; épais. 0^m,51). L'inscription est gravée sur une seule ligne.

C·MARCIVS·C·L·TRVPHO·A·PACONIVS·L·L·ALEXANDER·L·MVN
DICIVS·L·L·DIONVSIVS·A·RAECIVS·N·L·ALEXANDER·L·NOVIVS·
L·L·DARDAN

Au dessous, graffites représentant un bateau et une rosace grossièrement dessinés.

Même endroit. Petit dé de marbre, portant à la partie supérieure un trou d'encastrement carré, dans lequel une statue en forme d'Hermès devait être scellée. (Larg. 0^m,385; haut. 0^m,26; épais. 0^m,32).

ORBIVS · M · F
MAG
ITALICEIS

Orbius, M(arci) f(ilius), mag(ister), Italiceis.

La forme de la dédicace est la même qu'avant 88: cf. la dédicace 'Ηρακλει και 'Ιταλικοῖς (*B. C. H.* IV, p. 190) et celle qu'avait faite Philostratos 'Απόλλωνι και 'Ιταλικοῖς (voir plus haut, p. 129). Auprès de cette base, on a trouvé un Hercule, en forme d'Hermès, d'une exécution fort imparfaite.

Même endroit. Dé de marbre (Larg. 0^m,76; haut. 0^m,32; épais. 0^m,29). Les noms sont disposés sur deux colonnes.

ΜΑΑΡΚΟΣΚΑΛΟΥΙΟΣΑΥΛΟΥΥΙΟΣ
ΑΥΛΟΣΚΛΑΥΔΙΟΣΒΑΚΧΙΟΥΥΙΟΣ
ΑΥΛΟΣΠΟΤΙΛΙΟΣΛΕΥΚΙΟΥΥΙΟΣ

ΛΕΥΚΙΟΣ ΣΟΛΠΙΚΙΟΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ ΥΙΟΣ
 ΜΑΑΡΚΟΣ ΠΛΑΙΤΩΡΙΟΣ ΜΑΑΡΚΟΥ ΦΛΑΚΚΟΣ
 ΑΥΛΟΣ ΚΑΣΤΡΙΚΙΟΣ ΔΕΚΜΟΥ ΑΧΑΙΟΣ
 ΑΥΛΟΣ ΣΟΛΠΙΚΙΟΣ ΣΕΡΟΥΙΟΥ ΟΝΗΣΑΣ
 ΔΕΚΜΟΣ ΚΛΩΔΙΟΣ ΔΕΚΜΟΥ ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ
 ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΠΡΩΤΟΓΕΝ

ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ

ΣΕΞΤΟΣ ΟΠΤΙΟΣ ΝΕΜΕΡΙΟΥ

ΖΕΥΞΙΣ

ΠΟΠΛΙΟΣ ΣΕΡΟΥΙΛΙΟΣ ΑΥΛΟΥ

ΕΠΑΓΑΘΟΣ

ΤΙΤΟΣ ΚΛΩΔΙΟΣ ΓΑΙΟΥ

ΤΡΥΦΩΝ

ΕΡΜΑΙΣΤΑΙ ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΣΤΑΙ ΚΑΙ ΤΟΣΕΙΔΩΝΙΑΣΤΑΙ ΓΕ
 ΝΟΜΕΝΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙΚΑΙ ΙΤΑΛΙΚΟΙ ΣΕΠΤΙΥΓΓΑΤΩΝ
 ΛΕΥΚΙΟΥ ΛΙΚΙΝΙΟΥ ΛΕΥΚΟΛΛΟΥ ΚΑΙ ΜΑΑΡΚΟΥ ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΚΟΤΤΑ

- 1 Μάρκος Καλούτιος, Αὔλου υἱός,
- 2 Αὔλος Κλαύδιος, Βαχχίου υἱός,
- 3 Αὔλος Ροτίλιος, Λευκίου υἱός,
- 4 Λεύκιος Σολπίκιος, Λυσιμάχου υἱός,
- 5 Μάρκος Πλαϊτώριος, Μάρκου, Φλάκκος s. ent. ἀπελεύθερος.
- 6 Αὔλος Καστρίκιος, Δέκμου, Ἀχαιός id.
- 7 Αὔλος Σολπίκιος, Σερούιου, Ὀνησᾶς id.
- 8 Δέκμος Κλώδιος, Δέκμου, Δημήτριος id.
- 9 Διογένης Πρωτογέ[νου υἱός], Ἡράκλειος
- 10 Σέξτος Ὀππιος, Νεμερίου, Ζευξίς id.
- 11 Πόπλιος Σερουίλιος, Αὔλου, Ἐπάγαθος (1) id.
- 12 Τίτος Κλώδιος, Γαίου, Τρύφων. id.

(1) Cf. d'autres affranchis du nom de Servilius.

ΙΟΣ ΣΕΡΟΥΕΙΛΙΟΣ ΛΙ
 - ΕΛΕΥΘΕΡΟΣ ΚΑΙ ΑΥΛΟ
 - ΕΡΟΥΕΙΛΙΟΣ ΠΟΠΛ
 - ΕΛΕΥΘΕΡΟΣ
 ΝΤΛΟΟΙΧΑΡΙΣΤΗ

ΠΟΛΛΩΝΙ

Ἑρμαῖσται, καὶ Ἀπολλωνιασταὶ, καὶ Ποσειδωνιασταὶ γενόμενοι
 Ἀπόλλωνι καὶ Ἰταλικοῖς
 Ἐπὶ ὑπάτων Λευκίου Λικινίου Λευκόλλου, καὶ Μάχρκου Αὐρηλίου
 Κόττα.

La statue ou l'offrande que portait cette base fut donc dédiée en l'année 74 av. J. C. = 680 U. C.

La dédicace est faite à frais communs par les *magistri* des trois grandes associations, Hermaïstes, Apolloniastes et Poseidoniastes; elle s'adresse à Apollon, dieu de Délos, patron spécial des Apolloniastes, et aux Italiens. Les *magistri* sont au nombre de douze, à raison, sans doute, de quatre par association, à moins qu'Hermaïstes, Apolloniastes, et Poseidoniastes ne se soient si bien mêlés et confondus qu'on n'ait pas distingué entre eux pour le choix des représentants communs des trois groupes. La prédominance des noms romains est en effet très-remarquable; un seul des *magistri*, dont l'ethnique est Ἡράκλειος, porte un nom de forme grecque. La condition des *magistri* est indiquée au moyen du mot υἱός, ou bien par l'emploi du génitif seul. Dans le premier cas, il s'agit d'ingénus ou de fils d'affranchis, et dans le second, d'affranchis: à l'une des classes appartiennent cinq *magistri* (1-4, 9); à l'autre, sept. Le nombre de 12 *magistri* paraît être normal, et sans doute il doit manquer un nom dans la liste, analogue à celle-ci, qui a été publiée par M. Riemann (1) d'après Cyriaque. (Dédicace à Hermès et Apollon par onze individus, libres ou affranchis).

Dans les temps anciens, les Hermaïstes avaient à eux seuls six *magistri*: il faut donc supposer, ou que chacune des deux autres corporations n'en avait que trois, ou encore que, en se réunissant, elles avaient chacune réduit leur comité directeur, ou enfin que tous les *magistri* n'avaient pas coopéré à la dédicace qui nous occupe. Cette réduction, si tant est qu'elle ait été faite, ne suffirait pas d'ailleurs à prouver que l'import-

(1) *Bull. de Corr. hellén.* I, p. 87-8.

tance des corporations eût diminué: Délos est encore une ville de commerce considérable: Italiens et Grecs s'y rencontrent comme autrefois, et les dédicaces mentionnent encore, à côté du peuple d'Athènes, les marchands et les armateurs.

77 environ. — Statue en l'honneur de A. Terentius, A. F. Varron, proconsul de la province d'Asie (1), dédiée par les Italiens et les Grecs, (Italicei et Græcei [qui Deli consistunt]).

S'il fallait encore un autre argument de la prospérité renaissante du commerce délien, on le trouverait dans le discours de Cicéron en faveur de la loi Manilia. Délos est encore le lieu où de toutes parts abordent des vaisseaux chargés de marchandises; elle est pleine de richesses, «insula . . . quo omnes undique cum mercibus atque oneribus commeabant, referta divitiis». Cicéron vante également la sécurité dont elle jouissait (2): «Sans murailles, dit-il, elle ne craignait rien;» et il oppose au sort tranquille des Déliens la misère des Italiens assiégés dans leurs ports, menacés jusque sur la voie Appienne. Mal en prit pourtant à Délos de n'être point fortifiée; Athénodoros renouvela pour elle les horreurs de 88: les temples furent pillés, la ville saccagée, les habitants réduits en esclavage; C. Triarius la délivra, mais ne put la sauver; il releva les ruines, et mit, mais un peu tard, la ville en état de défense (69 av. J. C.).

La loi Gabinia et les victoires de Pompée sur les pirates écartèrent bientôt après tout danger. Aussi la nouvelle des succès de Pompée fut-elle accueillie à Délos avec une joie singulière; un thiasé se constitua en son honneur; une statue lui fut élevée par le peuple d'Athènes et par les Pompéiastes.

ΟΔΗΜΟΣΘΑΘΗ
ΤΩΝΠΟΝΤΗΙΑΣ
ΠΟΝΤΗΙΟΝΓΝΑ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ

Ὁ δῆμος ὁ Ἀθη[ναίων καὶ τὸ κοινὸν
τῶν Πονη[τι]ᾶς[τῶν τῶν ἐν Δήλῳ(?) Γναίων
Πονη[τι]ῶν, Γνα[τί]ου υἱὸν, Μέγαν
αὐτοκράτορα . . . Ἀπόλλωνι.

(1) *Bull. de Corr. hellén.* I, p. 284; cf. *Ephem. Epigr.* IV, I, p. 44, 43 avec les observations de M. Mommsen.

(2) *Cic. de imper. Cn. Pompeii*, 18, 55.

Le monument élevé à L. Cæcilius Q. F. Metellus (1) paraît se rapporter au même temps, et sans doute aussi à la guerre contre les pirates. L. Cæcilius Metellus, frère de Q. Metellus Creticus, avait, en 70, pendant son gouvernement de Sicile, battu les pirates qui, vainqueurs de la flotte romaine, s'étaient établis dans le port de Syracuse. L'épimélète Protimos, fils de Dosithéos, du dème de Myrrhinonte, qui avait présidé à l'érection de la statue, était fils de Dosithéos, qui avait été thesmotète en l'année 99; la date concorde donc avec celle de L. Cæcilius.

Le commerce délien survécut encore à la catastrophe de 69, bien affaibli sans doute, mais luttant encore. Les anciennes formules de dédicaces se conservent et indiquent que des étrangers sont encore retenus dans l'île par le négoce. Sans doute ce n'est plus ce concours de peuples de toute race et de tout pays; les sanctuaires syriens et égyptiens sont absolument déserts, on ne dit plus dans les dédicaces les *étrangers* (ξένοι), mais les *Grecs* (Ἕλληνες); cependant, même alors, on n'est point arrivé à la désolation dont parle Strabon.

58.—Sous Zénon, dédicace à Alexandros, fils de Polycleitos, de Phlya, par les Athéniens et les Romains établis à Délos, par les marchands et les patrons de navires (2). Cet Alexandros est le fils de l'épimélète de 97, l'archonte de 107.

Quelques années après, dédicace d'une statue à Zénon, fils de Zénon, de Marathon (3); la formule est la même; et sans doute le Zénon épimélète de Délos est le même que l'archonte; car les deux fonctions se succèdent souvent.

52-42.—Sous Apollodoros (4), dédicaces conçues dans les mêmes termes à T. Manlius T. f.

A M'. Aimulius M'. f. Lepidus, pro quaestore, peut-être le fils du consul de 66 (5).

(1) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 158.

(2) *C. I. G.* 2287.

(3) Cette inscription sera publiée dans le prochain numéro du Bulletin (article de M. Reinach). Ce Zénon doit être le père de Pamménès qui, à la fin du premier siècle, fut prêtre à vie d'Apollon.

(4) Voir pour la date *C. I. A.* II, 481. le commentaire de M. Köhler.

(5) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 157, 151.

Délos n'est pas abandonnée, puisqu'elle a encore son gymnase.

N O M E N

ΠΙΕΠΙΜΕΛΗ

ΤΟΥΠΡΟΤΙΜ

ΑΠΟΛΛΩΝΙ

ΚΑΙΑΛΕΙΦΟ

ΜΕΝΟΙΣ

γε]νόμει[νος ἐ-

πι ἐπιμελη-

τοῦ Προτίμ[ου

Ἀπόλλωνι

καὶ ἀλειφο-

μένοις

L'inscription est de la même année que celle de Cæcilius; il s'agit sans doute d'un gymnasiarque (1).

Sous Apollodoros, dédicace par les éphèbes en l'honneur de Nicanor, leur gymnasiarque (2).

Les Juifs, que l'on voit à Délos dès le milieu du II^e siècle, continuent encore à habiter dans l'île ou à la fréquenter pour leurs affaires.

La lettre (3) du magistrat Ἰούλιος Γαῖος(?) aux autorités de Parium (4), ne serait pas une preuve suffisante. Julius dit, en effet, avoir rencontré à Délos des Juifs qui lui ont fait leurs doléances (ἐνέτυχόν μοι Ἰουδαῖοι ἐν Δήλῳ); mais il ne spécifie pas s'ils étaient domiciliés dans l'île, s'ils s'y trouvaient par hasard, ou s'ils y étaient venus à dessein pour le trouver et lui porter leurs plaintes. L'opposition des deux membres de phrase Ἰουδαῖοι ἐν Δήλῳ — τινες τῶν παροίκων Ἰουδαίων indique bien qu'il y a deux catégories de plaignants: les Juifs rencontrés à Délos et les Juifs habitant Parium; mais on ne pourrait affirmer que les premiers étaient fixés à Délos que si la construction était Ἰουδαῖοι οἱ ἐν Δήλῳ.

L'existence d'une communauté juive à Délos est au con-

(1) Elle confirme l'attribution que j'avais faite à Délos de l'inscription de Métellus, trouvée à Paros; car l'une et l'autre sont datées de l'épimélie de *Protimos*.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 377.

(3) Josèphe, *Antiq. Jud.* XIV, 10, 8.

(4) L'ethnique Παριανός semble mieux convenir aux habitants de cette ville qu'à ceux de Paros, qui sont toujours appelés Παῖροι.

traire indiquée par une autre pièce qu'a aussi conservée Josèphe (*ibid.*, 14). Le légat M. Piso, de passage à Athènes, avait donné ordre que les privilèges des Juifs, et en particulier la dispense du service militaire dont ils jouissaient, fussent respectés; les stratèges communiquèrent l'ordre à l'assemblée délienne qui vota un décret conforme aux conclusions du rapport (ψηφισμα Δηλίων). La date du décret est de 48 environ.

Une preuve nouvelle est fournie par une inscription de Délos en l'honneur du tétrarque Hérode (1), fils du roi Hérode le Grand (fin du 1^{er} siècle av. J. C. ou commencement du suivant).

Du décret cité par Josèphe, on a tiré cette conséquence que l'île était alors indépendante d'Athènes (2); c'est le contraire qui est vrai. Cette opinion n'a d'autre raison d'être que l'emploi de l'ethnique *Δήλιοι*; mais Josèphe, qui n'avait pas à s'occuper de la constitution politique de Délos, s'en est servi seulement comme d'une abréviation commode de l'expression officielle *Ἀθηναῖοι οἱ ἐν Δήλῳ*. Les stratèges sont des magistrats athéniens; Délos n'en eut jamais.

Le rapport des stratèges (χρηματισμὸς στρατηγῶν) passe tour à tour du *nous* au *vous*; il dit ..Πείσων... ἐνδημῶν ἐν τῇ πόλει ἡμῶν—προσκαλεσόμενος ἡμᾶς—et δεῖ ὑμᾶς. Il s'agit donc de deux villes différentes: l'une, où résident les stratèges, l'autre à laquelle ils transmettent les ordres du magistrat romain, avec un avis conforme; l'une commandant, l'autre subordonnée, Athènes et Délos. Cette conclusion s'accorde de tout point avec l'histoire de Délos, telle que les inscriptions permettent de la rétablir. Depuis 84, l'île a été remise entre les mains d'Athènes et n'en est plus sortie. On a l'avantage d'ajouter ainsi à la liste des éponymes athéniens l'archonte Βοιωτορς, et de fixer dans la seconde moitié du second siècle une nouvelle date presque rigoureuse.

Ces signes de moins en moins nombreux et manifestes d'une

(1) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 365.

(2) Lebègue, *Rech.*, p. 320.

vie qui s'éteint sont les derniers que l'on puisse observer. Délos s'est relevée vigoureusement encore après 88; elle ne s'est point remise du coup de l'an 69, et n'a fait depuis lors que décroître lentement, mais sans retour; ou plutôt elle a été peu à peu ruinée par la concurrence des Italiens d'Ostie, et surtout de Pouzzoles, qui était le siège du commerce de luxe, des précieuses marchandises de l'Orient.

Les Putéolans ayant construit de grandes flottes, et noué des relations directes avec la Syrie et Alexandrie (1), l'échelle de Délos devint inutile. J'ai déjà fait remarquer plus haut que, depuis 84, les Orientaux ne paraissent plus à Délos; les Romains eux-mêmes devaient bientôt quitter la place. C'est de la Campanie, de l'Italie méridionale, que presque toute la colonie romaine était issue; éprouvée dans Délos par les désastres de 88 et de 69, appauvrie par l'inaction, rappelée dans son pays d'origine par l'espérance du gain, elle se fondit complètement.

La forme des dédicaces change une fois encore; il n'est plus question de Romains, ni de Grecs, ni de marchands; le peuple d'Athènes seul, et les habitants de Délos, c'est-à-dire un petit groupe d'Athéniens, contribuent aux frais des rares statues que l'on élève encore dans l'île (2).

De 48 environ jusqu'à la fin de l'empire, on en compterait trente à peine. Presque toutes sont destinées à honorer des personnages romains; car Rome domine partout, et Délos conserve encore comme un reflet de son antique gloire religieuse; mais ces personnages ne sont plus que des magistrats à qui la ville d'Athènes, et non la cité délienne, rend un hommage officiel (3).

L'histoire de la colonie romaine, celle même de Délos, est finie; l'épigraphie délienne n'est plus qu'un appendice de celle

(1) Mommsen, *Hist. Rom.*, trad. fr. VI, p. 25.

(2) Les habitants de Délos ne sont même pas toujours nommés. — 'Ο δῆμος ὁ Ἀθηναίων καὶ οἱ τὴν νῆσον κατοικοῦντες — et souvent ὁ δ. ὁ Ἀθ. seulement.

(3) La preuve en est que les mêmes personnages sont honorés à la fois à Athènes et à Délos.

d'Athènes. Il ne faut chercher à mettre aucun lien entre les monuments; on doit se contenter d'en prendre note, d'inscrire chacun à sa date, et de faire sur chacun les remarques particulières qu'il suggère.

Base de marbre bleuâtre; à l'est du portique de l'Artémision.

ΝΑΙΩΝΓΑΙΟΝΙΟΥΛΙΟΝ
ΣΑΡΑΑΡΧΙΕΡΕΑΚΑΙΑΥΤΟ
ΤΟΝΤΕΤΟΔΕΥΤΕΡΟΝΤΟΝ
ΕΤΗΝΤΩΝΕΛΛΗΝΩΝ

ΟΥΑΓΑΘΟΣΤΡΑΤΟΥΤΟΥΔΙΟΝΥΣΙΟΥΓΡΑΛΛΗΝΕΩΣ

ὁ δῆμος ὁ Ἀθην]αίων Γαῖον Ἰούλιον,
Γαίου υἱὸν, Καίς]αρα, ἀρχιερέα καὶ αὐτο-
κράτορα, ὑπα]τόν τε τὸ δεύτερον, τὸν
σωτῆρα καὶ εὐεργ]έτην τῶν Ἑλλήνων.

Ἐπὶ ἐπιμελητοῦ τῆς νήσου Ἀγαθοστράτου τοῦ Διονυσίου Παλληνέως

César porte depuis 63 le titre de *Pontifex Maximus*; il prend habituellement celui d'*imperator* avant et après sa dictature (1); il fut consul pour la seconde fois en 706. Dans la même année, quand on sut à Rome la victoire de Pharsale, on lui décerna la dictature pour la seconde fois. Comme la dictature manque dans le monument de Délos, on doit supposer qu'il est antérieur à cette époque; et comme, d'autre part, il dut être érigé à l'occasion de la victoire de Pharsale (2), on peut resserrer la date de l'inscription entre août et octobre 706.

Inscription en l'honneur du proconsul Rabirius, vers 45. C'est la dernière inscription de Délos où la langue latine soit employée (3).

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VI, p. 608.

(2) En 705: ad *Attic.* IX, 6, 11, 16, X, 8.—En 709: ad *Attic.* XIII, 15.

(3) Cf. *C. I. G.* 2215 (Chios); 2368, 2369 (Céos); 2957 (Ephèse). *C. I. A.* III, 428, avec δικάτωρ. *C. I. L.* I, 620.

Inscription en l'honneur de Q. Hortensius Q. f., oncle de Cæpio, peut-être le fils de l'orateur Hortensius, qui fut en 44 gouverneur de Macédoine (1).

Du même temps environ, d'après la formule, inscription de L. Andius L. f. Flamma (2).

Η ΝΑΙΩ Ν ΚΑΙ ΟΙ ΤΗ Ν Ν Η Σ Ο Ν
Τ Ε Σ Μ Ι Ν Υ Κ Ι Α Ν Μ Α Ρ Κ Ο Υ
Ι Τ Ε Ρ Α Μ Η Τ Ε Ρ Α Δ Ε Κ Ο Ι Ν Τ Ο Υ
Σ Ε Κ Τ Ο Υ Ι Ο Υ Υ Τ Η Σ Ε

◀

Ρ Τ Ε Μ Ι Δ Ι Α Η Τ Ο Ι

Ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων καὶ οἱ τὴν νῆσον
κατοικοῦντες Μινυκίαν Μάρκου
Μινυκίου θυγατέρα, μητέρα δὲ Κοίντου
διὰ τὰς ἐκ τοῦ υἱοῦ αὐτῆς εἰς
τὴν νῆσον εὐεργεσίαις
Ἀπόλλωνι, Ἀρτέμιδι, Ἀθηναῖ.

Inscription en l'honneur de Cæsar D. f., dédiée par Artorius. (*C. I. G.* 2283). Sur Artorius, cf. *C. I. A.* III, 570. — Le titre d'Imperator indique que le texte est postérieur à 714, l'absence du nom d'Augustus qu'il est antérieur à 727. Même date. *C. I. G.* 2282.

Inscription en l'honneur d'Auguste, postérieure à 727: *C. I. G.* 2283b. avec le titre de Pontifex Maximus, postérieure à 741: *B. C. H.* III, 162.

Inscriptions en l'honneur de la famille d'Auguste:

Julia, fille de César, épouse d'Agrippa. (*B. C. H.* II, p. 399).
—Lucius Cæsar ou Gaius Cæsar.

ΟΔΗΜΟ Ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων Γαῖον Καί- (?)
ΑΡΑΤΕ σ]αρά, τ[ὸν ἐλευτῶν εὐ-

(1) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 159.

(2) *Ibid.*, III, p. 160.

ΡΓΕΤΗ	ε]ργέτη[ν καὶ
ΣΤΗΡΑ	σ]ωτῆρα
ΟΛΛΩ	'Επὶ ἱερέως τοῦ 'Απ]όλλω[νος Παμμέν-
Ω	ρους τοῦ Ζήν]ω[νος Μαρθωνίου. (?)

Agrippa Postumus (1). Base circulaire trouvée dans le temple d'Apollon.

ΗΒΟΥΛΗΗΕΞΑΡΗΙ
 ΟΥΠΑΓΟΥΚΑΙΟΔΗ
 ΜΟΣΜΑΡΚΟΝΑΓΡΙΡ
 ΠΑΝΜΑΡΚΟΥΑΓΡΙΡ
 ΠΑΥΙΟΝΤΟΝΕΑΥ
 ΤΩΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
 ΚΑΙΣΩΤΗΡΑ

ΕΠΙΙΕΡΕΩΣΤΟΥΑΠΟΛΛΩΝΟΣ
 ΔΙΑΒΙΟΥΠΑΜΜΕΝΟΥΣΤΟΥΖΗ
 ΝΩΝΟΣΜΑΡΑΘΩΝΙΟΥ

M. Aemilius Lepidus. *B. C. H.* III, p. 153.

Du même temps, inscription en l'honneur de Pamménès.

(1) M. Lenormant, induit en erreur par les papiers de Fauvel, a publié, comme venant de Délos, l'inscription suivante en l'honneur de M. Agrippa L. f. (*Rhein. Mus.* 1867, XXII, p. 293, Cent. VI, n° 285).

	Ο Σ
	Α Γ Ρ Ι Π Π Α
Λ Ε	Σ Υ Ρ Ο Ν
Τ Ρ Ι Ξ	Ο Ν Ε Α Υ Τ Ο Υ

qui n'est autre que celle du piédestal placé en avant des Propylées (*C. I. A.* III, 575). Il a commis une erreur semblable au sujet d'une autre inscription d'Athènes (*ibid.*, p. 291, n° 282=*C. I. A.* III, 1020).

Ο Δ Η Μ Ο Σ Ο Α Ε
 Κ Ι Κ

Ε
 Γ Α Μ Μ
 Μ Α Ρ Α
 Τ Ο Υ Ι Ε
 Ν Ι Α Ρ Τ Ε Μ Ι Δ Ι

Ὁ δῆμος ὁ Ἀ[θηναίων], καὶ οἱ κατακοῦντες ἐ[ν Δήλῳ],
 Παμμ[ένην Ζήνωνος], Μαρα[θώνιον, Σεβασ]τοῦ (?) ἐε[ρέα
 Ἀπόλλω]νι Ἀρτέμιδι [Λητοῖ]

plus bas :

Ε Π Ι Ε Π Ι Μ Ε Λ Η Τ Ο Υ Τ Η Σ Ν
 Ο Υ Ε Υ Ρ Υ Σ Τ Ι Α Τ Ο Υ Ξ
 Ο Υ Λ Ο Υ Σ Ι Ε Ω Σ

Ἐπὶ ἐπιμελητοῦ τῆς ν[ήσ]ου Εὐρυστία τοῦ [Ζαλεύκ]ου (?) Λουσιέως.

Comparez un autre fragment portant le nom de Pamménès (*B. C. H.* III, p. 156).

Après l'année 4 de notre ère, inscription en l'honneur du tétrarque Hérode (*B. C. H.* III, p. 365).

Vers 30 après J.C., dédicace par M. Vinicius P. f. (*B. C. H.* III, p. 157).

Vers 60 après J.C. (1), dédicaces par Ti. Claudius Novius et en son honneur (*B. C. H.* III, p. 160; II, p. 400). Inscription en l'honneur de sa femme Damosthenia (*ibid.*, III, p. 161).

De date incertaine (*C. I. G.* 2283d) : en l'honneur d'un personnage qui est qualifié de Φιλόπατρις Φιλοσέβαστος.

L'empereur Titus. (*B. C. H.* III, p. 162).

L'empereur Trajan. Dans un manuscrit de Cyriaque dont M. l'abbé Duchesne a pris copie, et dont il a bien voulu me communiquer la partie relative aux îles de la mer Egée, se

(1) Cf. *C. I. A.* III, 652, 1085. Ce dernier texte est daté par l'archonte Thrasyllus, 61 ap. J.C.

trouve l'inscription suivante que je reproduis, sans y rien changer :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ-ΝΕΡΟΥΑΝ-ΤΡΑΙΑΝΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑ-ΣΕΒΑΣΤΟΝ-ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ
ΔΑΚΙΚΟΝ-

ΗΠΟΛΙΣ

ΕΠΙΜΕΛΙΘΕΝΤΟΣ-ΤΗΣ-ΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣ
ΤΥΤΟΥ-ΦΛΑΟΥΙΟΥ-ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ

Immédiatement au-dessous, avec cette indication en marge:
AD DELON INSULAM :

Imperatorem Nervam Trajanum Cæsarem
Augustum Germanicum Dacicum ci-
vitas delia, curante erigende statue Tito
Flavio Demetrio.

L'inscription grecque doit se transcrire ainsi : Αὐτοκράτορα
Νέρουαν Τραϊανὸν Καίσαρα Σεβαστὸν, Γερμανικὸν Δακικὸν..... ἡ
πόλις ἐπιμελ(η)θέντος τῆς ἀναστασέ(ω)ς Τ(ι)του Φλαουίου Δημητρίου.

L'absence des titres de l'empereur, la disposition même du
texte prouvent que la copie est incomplète et contient seule-
ment les premières lignes et les dernières.

Quant au latin, ce n'est pas la reproduction d'un texte, mais
une traduction pure et simple du grec, faite par une personne
absolument ignorante de l'épigraphie romaine. L'attribution
à Délos est même douteuse. On lit à la suite: «ex Micono De-
lon venimus», d'où l'on doit conclure que l'inscription citée
plus haut est de *Myconos*. De plus la formule ἡ πόλις n'est pas
en usage à Délos; il n'y a pas de cité délienne, et pour Athè-
nes on dit généralement ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων.

Les membres de l'expédition de Morée ont copié à Syra, et
attribué à Délos, je ne sais pour quelle raison, une inscrip-
tion en l'honneur de l'Empereur *Hadrien*.

Quelques monnaies, découvertes à Délos, portent les noms

de Trajan, Hadrien, Antonin, Gallien, etc., mais, du temps même des premiers de ces empereurs, l'île était déjà déserte ou peu s'en faut; Pausanias le dit en termes formels.

TH. HOMOLLE.



DONATION DE PHILÉTÆROS
AUX MUSES DE L'HÉLICON

Dans l'église de 'Αγ. Παρασκευή, au village de Karata, sur la route de Thisbé à Leuctres, se trouvent deux stèles portant l'inscription suivante :

A	B
ΦΙΛΕΤΗΡΟΣΑΤ	ΦΙΛ.ΤΗΡΟΣΑΤ
ΤΑΛΩΠΕΡΓΑ	ΤΑΛΩΠΕΡΓ
ΜΕΥΣΑΝΕΞΕΙ	ΑΕΥΣΑΝΕΘΕΙΚΕ
ΚΕΤΑΝΓΑΝ	ΤΑΝΓΑΝΤΗΣΜΩ
ΤΗΣΜΩΣΗΣ	ΣΗΣΤΗΣΕΛΙΚΩ
ΤΗΣΕΛΙΚΩ	ΝΙΑΔΕΣΣΙΑΡΑΝ
ΝΙΑΔΕΣΣΙΑΡΑ	ΕΙΜΕΝΕΝΤΟΝ
ΝΕΙΜΕΝΤΟ	ΠΑΝΤΑΧΡΟΝΟΝ
ΤΑΧΡΟΝΟΝ	

Φιλέτηρος 'Αττάλω Περγαμεὺς ἀνέθηκε τὴν γὰρ τῆς Μώσης τῆς Ἑλικωνιάδεσσι ἱερὰν εἶμεν ἐν τὸν πάντα χρόνον.

Sauf la disposition des lignes et l'omission de ἐν dans la stèle A, les deux inscriptions sont identiques. Elles devaient être placées sur le terrain donné en propriété perpétuelle aux

Muses de l'Hélicon. Leur temple, découvert par MM. Decharme et Schillbach, s'élevait au fond du vallon de Kryo-Pigadi, qui faisait partie du territoire de Thespies.

Ce qui fait l'intérêt de ce monument, c'est le nom du donateur, Philétæros, le troisième fils d'Attale. Les rois de Pergame, à la fois par politique et par goût pour la civilisation grecque, s'appliquèrent à se présenter partout aux Hellènes comme des alliés généreux et des protecteurs éclairés, à décorer ou à enrichir les sanctuaires les plus célèbres. Sur ce point, les quatre fils d'Attale I montrèrent le même accord que les anciens ont célébré dans tout le reste de leur conduite (1). Il serait superflu d'énumérer toutes les libéralités de la famille royale à l'égard des temples de la Grèce; je me borne à relever celles dont Philétæros fut l'auteur.

Dans un inventaire de Délos, il est fait mention de phiales εὐεργεσιῶν Φιλεταιρίων (2).

En souvenir des succès que le prince avait remportés sur les Galates, un groupe de statues de bronze, œuvre de Nicé-ratos, avait été consacré à Apollon (3).

Vers l'année 191, Philétæros avait pris part aux concours hippiques des Panathénées et, comme ses trois frères, il avait

(1) Dans le décret des Etoliens découvert à Delphes par M. Haussoullier, Attale, Philétæros et Athenæos, ainsi que leur mère, sont associés aux honneurs décernés à Eumène, à l'occasion de la fondation des jeux Niképhoria. *Bull. de. Corr. hellén.* V, p. 375.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* VI, p. 35.

(3) M. Homolle a retrouvé la dédicace de ce monument et l'a publiée dans les *Monuments Grecs*, 1879, p. 45.

᾿Ω μάκαρ, ᾿Ω Φιλέταίρει, σὺ καὶ θεοῖσιν αἰδοῖς
καὶ πλάττησιν, ἄναξ, εὐπαλάμοισι μέλεις,
οἳ τὸ σὸν ἔξενέπουσι μέγα κράτος, οἱ μὲν ἐν ὕμνοις,
οἱ δὲ χειρῶν τεχνάς δεικνύμενοι σφετέρων,
ὥς ποτε δυσπολέμοις Γαλάταις θοὸν Ἄρεα μείζας
ἤλασας οἰκείων πολλὸν ὑπέρθευ ὄρων.
᾿Ων ἔνεκεν τάδε σοι Νικηράτου ἔκκριτα ἔργα
Σωσικράτης Δῆλῳ θῆκεν ἐν ἀμφιρύτῃ,
μνημα καὶ ἔσσομένοισιν αἰοῖδιμον· οὐδέ κεν αὐτὸς
Ἑραιστος τέχνην τῶν γε ὀνόσαιτ' ἐσιδὼν.

remporté la victoire à une course de chars (1). Nous possédons le commencement d'un décret que les Athéniens rendirent en son honneur (2). Ils lui donnèrent aussi le droit de cité et lui élevèrent à Olympie une statue dont la dédicace a été retrouvée dans ces dernières années (3).

En consacrant un domaine aux Muses de l'Hélicon, Philétæros donnait un témoignage de sa piété et de son goût pour la poésie, qu'atteste l'épigramme de Délos; c'est sans doute à des libéralités de ce genre, qu'il dut en partie son influence en Béotie, influence assez forte pour amener un de ses partisans à la tête des affaires (4).

P. FOUCART.



Notre correspondant de Samos, M. Léon Philippucci, nous transmet la copie d'une inscription archaïque, trouvée à Khora :

Η Ο Ρ Ο Σ
Τ Ε Μ Ε Ν Ο Σ
Ι Ο Ν Ο Σ
Α Θ Ε Ν Ε Ο Ε Ν

Ὀρος τεμένους Ἴωνος Ἀθήνηθεν.

A rapprocher de l'inscription Ὀρος τεμένους Ἐπωνύμων Ἀθήνηθεν découverte à Samos par M. Rayet (P. Foucart, *Mémoire sur les colonies athéniennes*, p. 385.)

(1) *C. I. A.* II, 966.

(2) *C. I. A.* II, 435.

(3) Ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων Φιλέταιρον βασιλέως Ἀττάλου καὶ βασιλίσσης Ἀπολλωνίδος, Ἀθηναίων, εὐεργέτην ἑαυτοῦ γενόμενον ἀνέθηκεν. *Archæol. Zeitung*, 1878, p. 174.

(4) *Polyb.* XL, 1.

PAPPOSILÈNE ET LE DIEU BÈS

(Pl. IX)

Le type de Silène, tel qu'il se montre dans l'art grec, est l'un des trois ou quatre dérivés, assez dissemblables entre eux, qui sont sortis de la représentation égypto-phénicienne du dieu Bès, la plus antique peut-être des caricatures populaires, répandue à profusion dans toutes les régions qui se trouvaient en contact ou en relations commerciales avec l'Égypte et avec la Phénicie (1). Il y a peu de collections importantes qui ne possèdent quelques figurines de ce baroque personnage, à la fois hideux et jovial, avec sa barbe en éventail, son nez écrasé, ses gros sourcils relevés, ses oreilles velues, son ventre rebondi et la peau de bête fauve appliquée sur ses membres épais. Ne croirait-on pas lire le portrait même de Silène (2) ? Danseur et chasseur, avec des velléités guerrières, attaché comme un bouffon à la suite des belles déesses Hathor et Asstarté, son image jouait le rôle d'une sorte d'épouvantail qui amusait les enfants, après leur avoir fait peur. Aussi était-il regardé comme le protecteur de l'enfance et comme un dieu courotrophe ou père-nourricier. Par des raisons analogues, on le plaçait dans les tombeaux, pour y régenter les pauvres ombres, et avec elles tous ces génies du monde souterrain, malfaisants et poltrons, qu'un rien aussi amuse, détourne ou terrifie.

Sous sa forme terrifiante, la figure de Bès a fourni des éléments incontestables au type archaïque de la Gorgone, comme

(1) C'est ce que j'ai indiqué, je crois, le premier: *Catalogue des figurines antiques du Musée du Louvre*, p. 77.

(2) Cf. Lucien, LIV. 2; id. XLVI, 24; LXXIV, 4.

on l'a depuis longtemps démontré (1). Ses rapports avec le type d'Hercule, aperçus déjà par Raoul Rochette (2), ne sont pas moins frappants ; c'est même à ce prototype grotesque que le héros grec doit probablement de ne s'être jamais débarrassé du côté comique qui a laissé tant de traces dans son iconographie et dans sa légende.

Le joyeux compagnon de l'Astarté phénicienne, en s'introduisant en Grèce, dut aussi conserver quelque attache avec le cortège de la déesse Aphrodite. Je crois en effet que son image a exercé une notable influence sur la formation du type de Priape et des démons ou Patèques aphrodisiaques, tels que *Pygmaion*, *Tychon*, *Gignon* ou *Gigon* et autres du même genre (3). Par exemple, lorsque la légende représentait le dieu de Lampsaque comme un démon guerrier, associé aux Titans et aux Dactyles Idéens, et comme le maître de danse d'Arès (4), c'était sans doute le souvenir de quelque une de ces images dansantes de Bès, empanaché de plumes, armé du bouclier et de l'épée, exécutant une sorte de pyrrhique.

Au nombre de ces génies du cycle d'Aphrodite j'ai naguère fait admettre *Terpon* (5), le dieu du plaisir, encore représenté chez les colons grecs d'Antibes à la manière orientale, par une pierre noire, portant une inscription qui le qualifie de serviteur de la déesse :

Τέρπων εἰμὶ θεᾶς θεράπων σεμνῆς Ἀφροδίτης.

Ces indications semblent désigner en effet un Patèque aphrodisiaque d'origine phénicienne, introduit en Grèce avec

(1) Hyacinthe Husson, *Mythes et Monuments comparés*, extrait de la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, 1868.

(2) *Mémoire sur l'Hercule assyrien et phénicien*.

(3) Hésychius à ces mots; cf. Eustath. *ad Homer.* p. 1881, 63.

(4) Lucien, *de Salt.* 21: τὸν Πρίαπον δαίμονα πολεμιστήν. Cf. *Figurines antiques*, pl. 8 et 54, 1. Comparer aussi la légende de *Pyrrichos*, fils de Silène, Pausan. III, 25, 2, et Lucien, XLVI, 24.

(5) *La pierre sacrée d'Antipolis*, dans les *Mémoires des antiquaires de France*, tome XXXV.

le culte d'Astarté. Or, depuis la note que j'ai publiée sur le bétyle d'Antipolis, j'ai retrouvé le nom mythologique de Terpon sur deux vases peints (1), dont l'un, à figures noires et violettes, peut remonter au VI^e siècle avant notre ère. Dans les deux représentations, Terpon a changé de maître; il figure parmi les Satyres et les Silènes du cortège de Bacchus (2). La ressemblance entre certains génies d'Aphrodite et les Silènes est telle en effet qu'il est souvent difficile de distinguer entre eux (3); mais le passage d'une représentation à l'autre est facile à expliquer, si l'on admet qu'elles ont eu pour prototype commun les images de Bès, si populaires et si universellement répandues dans le monde antique.

Les rapports entre Bès et Silène sont aussi des plus étroits. Prenez, par exemple, la planche XLI de l'Atlas d'Ottfried Müller, consacrée aux représentations de Silène (4), et vous y trouverez, confondues avec elles, des figures de Bès plus ou moins hellénisées. Tout dernièrement, dans un lot de statuettes de pierre calcaire provenant de Chypre et recueillies dans les mêmes fouilles, j'ai trouvé une image de Bès et une autre de Silène archaïque, qui sont comme les deux anneaux contigus de la chaîne. Entre toutes les représentations intermédiaires, la plus curieuse assurément est la statue colossale de calcaire blanc, qui a été transportée de Chypre au musée de Constantinople (5). Le type est figuré de telle sorte que l'on peut hésiter entre un Bès, un Hercule ou un Silène. Aux oreilles bestiales s'ajoutent de courtes cornes; les reins et les cuisses sont couverts comme d'une ceinture velue. Le dieu tient devant lui, par les pattes de derrière, le corps d'une bête

(1) *Monum. ined. dell' Instit.* vol. VIII, pl. 23, et vol. X. pl. 46.

(2) Τοὺς γὰρ ἡλικίᾳ τῶν Σατύρων προήκοντας ὀνομάζουσι Σειληνούς. Pausan. I, 23, 5.

(3) *Les figurines antiques du Louvre*, planches 39, fig. 4; 54 fig. 1, et 56.

(4) O. Müller et Wieseler, *Alte Denkmäler*. Voir surtout les figures 495 et 496.

(5) Trouvée à Amathonte, reproduite dans la *Gazette Archéologique*, t. V, pl. 31 et p. 230. Cf. Salomon Reinach, *Catalogue du Musée de Constantinople*, p. 48, n° 872.

fauve, dont la gueule, percée d'un large trou, était disposée pour l'échappement des eaux. Ainsi, cette représentation servait déjà de motif pour une fontaine monumentale, comme plus tard la figure presque identique de Silène laissant échapper l'eau de son outre. Ces rapprochements contribuent peut-être à expliquer l'origine orientale attribuée à Silène, ses représentations fréquentes sur les monnaies des villes d'Asie, et son rôle de génie des eaux et des fontaines.

Silène nous conserve surtout le côté comique et joyeux du dieu Bès. Cependant, par son air grognon, par ses sourcils contractés et ses gros yeux colères, il garde encore quelque chose du double caractère, effrayant et risible, de son prototype asiatique. Son image, ou simplement son masque, reste par là l'épouvantail le plus communément employé par les anciens, pour la protection des champs, des maisons, comme aussi des tombeaux, où Silène continue à jouer le rôle funéraire dévolu autrefois au dieu Bès.

Il n'a pas perdu non plus tout caractère guerrier: on le voit parfois s'armer à la tête des Satyres; il devient le chef d'état-major de Bacchus dans ses lointaines expéditions (1). Cependant il est surtout son père nourricier et son pédagogue, et comme tel il prend le caractère d'un dieu protecteur de l'enfance. Souvent aussi, au lieu de Bacchus enfant, il porte ou conduit le petit Eros (2): c'est encore un souvenir des liens primitifs qui le rattachaient d'abord au cycle d'Aphrodite.

Parmi les différentes variétés du type de Silène, la plus accentuée, et celle qui reste le plus près de l'ancien original égypto-phénicien, est le type du vieux Silène, que les Grecs appelaient Papposilène. Grondeur et renfrogné comme un père de comédie, il a, dans toute sa personne physique, quelque chose de plus sauvage et de plus voisin de la bête que les autres Silènes, ainsi que Pollux l'indique, en parlant du masque qui le caractérisait dans le drame satyrique: 'Ο πᾶππος;

(1) Lucien, LIV, 2.

(2) *Les figurines du Louvre*, pl. 38, fig. 4.

Σειληνὸς τὴν ἰδέαν ἐστὶ θηριωδέστερος (1). Cet aspect farouche vient surtout de ce qu'il était représenté tout couvert de poils, peut-être par suite d'une association ou d'une confusion ancienne entre les images de Bès et celles du cynocéphale, confusion qu'une terre-cuite phénicienne, récemment acquise par le musée du Louvre, démontre péremptoirement.

Dans les fêtes rustiques des Dionysies, au milieu de la gaité des vendanges, pour figurer cette villosité bestiale du vieux Silène, le paysan qui le représentait s'habillait d'une sorte de maillot, sur lequel on collait du foin, d'où le nom de χορταῖος χιτὼν, conservé à cette espèce de costume, particulière aux représentations satyriques (2). Il est curieux de voir un déguisement analogue se conserver à travers les farces du moyen âge, comme le montre l'exemple des hommes sauvages du fameux bal de Charles VI (3). Dans le vêtement des vieux Silènes, le foin est ordinairement tondus par étages, ce qui donne un aspect encore plus grotesque à cet accoutrement, que le dieu lui-même emprunte souvent aux acteurs qui le représentaient.

Il est en effet souvent difficile de distinguer, dans les nombreuses représentations de Papposilène, si c'est un acteur déguisé en Silène, ou Silène lui-même portant le costume de ses acteurs. Il semble même que les artistes anciens aient parfois fait exprès de confondre les deux choses. Tel est le cas de la curieuse et amusante figurine de terre-cuite que mon ami M. Foucart a fait photographier pour le *Bulletin* et qu'il m'a demandé d'expliquer. La chaussure fermée, la forme du χορταῖος χιτὼν qui rappelle le maillot à pantalon des comédiens grecs, appartiennent au costume scénique; mais la figure n'est pas un masque; elle n'a pas ce *rictus*, cette large embouchure qui servait à l'émission de la voix, et qui caractérise toujours les

(1) Pollux, *Onomast.* IV, 142.

(2) Pollux, *Onomast.* Καὶ χορταῖος, χιτὼν δασύς, ὃν οἱ Σειληνοὶ φοροῦσιν: ce vêtement est classé dans la σατυρικὴ ἐσθῆς. Cf. id. VII, 60.

(3) Voir la miniature du manuscrit des *Chroniques de Froissart* n° 2646 de la Bibliothèque Nationale, reproduite dans l'édition abrégée de M^{me} de Witt.

masques de théâtre dans les pièces tragiques, satyriques ou comiques.

Nous avons donc ici Papposilène jouant en quelque sorte lui-même son propre rôle. La tête est chauve au sommet, mais garnie par derrière d'une longue chevelure, qui tombe en crinière. Il porte une couronne annulaire, ornée d'un fleuron ou d'un corymbe; de cette espèce de bourrelet, qui est comme la monture de la couronne, descendent des feuilles de lierre, qui viennent se placer bizarrement pour remplacer, en les cachant, les oreilles bestiales du dieu. La barbe, épaisse et longue, descend en mèches à peine ondulées. Le visage, tout en conservant certains traits de l'ancienne caricature orientale, est modelé avec une intensité de vie et une puissance de sentiment comique qui en font une création nouvelle. La figurine de terre-cuite se rapproche tout à fait du beau style de la sculpture attique, dans les statues colossales de Papposilène qui servaient de caryatides au théâtre de Bacchus à Athènes, magnifiques représentations d'un type à la fois grotesque et divin, où le génie plastique des Grecs rivalise, par sa largeur de conception dans le domaine du rire, avec le drame satyrique et la grande comédie aristophanesque.

Un détail tout à fait particulier à notre figurine, est l'espèce de *tribon* ou de petit manteau dans lequel le bonhomme Silène s'enveloppe, non sans noblesse. Ce manteau trop court se rapproche de l'*ἐπίρρημξ*, bande d'étoffe ridiculement étroite, qui servait aux acteurs de la comédie à se draper avec des airs de dignité bouffonne (1). On remarque que la forme et l'arrangement de la draperie sont, à la longueur près, exactement les mêmes que dans les statues d'orateurs athéniens, comme le prétendu Aristide et le prétendu Sophocle. C'est l'ajustement normal du bras contenu dans le manteau, qui était consacré par les mots *ἐν τῷ τῇν χειρὶ ἔχων*, et qu'imposait l'ancienne étiquette oratoire avant Démosthènes (2). Cette tenue simple et digne convenait surtout à l'orateur, lorsqu'il paraissait

(1) Pollux, *Onomast.* IV, 119.

(2) Eschine, *cont. Timarch.* 25, 26.

sait en public et qu'il commençait son exorde. Notre Silène est donc un Silène discoureur, qui débite sans doute le prologue de quelque drame satyrique, ce que les Grecs désignaient par le mot *προλογίζει*, comme c'est le cas dans le *Cyclope* d'Euripide, où Silène remplit justement ce rôle (1).

Cette charmante terre-cuite, pleine d'esprit et de style, provient de la Béotie. Elle a été trouvée sur le territoire de la petite ville d'*Acraiphia*, sur le mont Ptöon, près du lac Copais. Les jambes ont été brisées au-dessus des genoux; le bas de la jambe gauche qui a été retrouvé ne pourrait pas être rajusté avec certitude. Le manteau porte des traces de couleur rose. On remarque dans le dos un trou d'évent de forme carrée. Le caractère du travail et la nature de la terre-cuite, de couleur bistre clair, présentent une différence assez sensible avec les figurines de Tanagre; ils indiquent une fabrique particulière, dont c'est, je crois, le premier spécimen connu.

LÉON HEUZEY.



MONUMENTS FIGURÉS DE DÉLOS (2)

Nous nous proposons de faire connaître, dans le présent article, quelques monuments figurés que nous avons découverts à Délos aux mois de juillet et d'août 1882, ainsi que les inscriptions qui se rapportent à ces monuments. Nous nous conformerons, dans cette énumération, à l'ordre suivi dans les fouilles elles-mêmes, qui ont été pratiquées successivement auprès du port principal, à l'Aphrodision et à l'agora. Une étude complète sur le théâtre, que nous avons déblayé en

(1) Euripide, *Cyclope*, v. 1 à 10.

(2) Voyez *Bull. de Corr. hellén.*, t. VII, p. 329-373; p. 462-476.

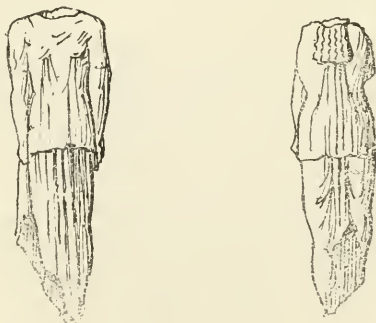
grande partie, ne pourra être publiée qu'ultérieurement. Les croquis dont nous accompagnons cet exposé sont très sommaires et nécessairement insuffisants; ils serviront du moins à rendre plus claires les explications que nous fournirons à leur sujet.

I.

FOUILLES DANS LE VOISINAGE DU PORT.

Entre le port et le monument désigné par A sur le plan de M. L. Homolle (1), j'ai fait déblayer les soubassements d'un édifice carré qui paraît avoir servi de thermes à une époque assez basse. Au-dessus de la première assise de marbre, qui est ancienne, se trouve un enchevêtrement de murs en blocage où des fragments de marbres et d'inscriptions sont mêlés à des briques et à de la chaux.

1. Près de l'endroit appelé *Propylées du Nord* sur la carte de M. Nénot (2), c'est-à-dire non loin de l'Artémision, on a découvert une petite statue en marbre (fig. 1), sans tête, les bras serrés au corps, vêtue d'une tunique collante qui retombe en plis droits (H. 0^m,26). Le type est conforme à celui des statues archaïques publiées par M. Homolle dans le *Bulletin*, t. III, pl. 2 et 3.



(1) *Revue archéologique*, août 1880.

(2) *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, Nancy, 1881.

2. Dans l'édifice même qu'on a déblayé, j'ai trouvé une petite statue en marbre, représentant un adolescent aux formes vigoureuses (Hercule jeune?) qui tient dans la main gauche un objet indistinct, peut-être un fruit. La tête manque. Le travail est commun. H. 0^m,50 (fig. 2).



3. Parmi les petits objets provenant du même endroit, nous signalerons: une partie d'un *σῆζωμα*, avec deux hémisphères creux percés d'une ouverture au sommet, ayant respectivement 0^m,055 et 0^m,048 de diamètre (1); un vase de bronze avec anse, haut de 0^m,24, sans ornements; une aiguille en os; une lampe en terre-cuite portant au revers l'inscription:

ROMANIS

III

une autre lampe avec des masques comiques en relief sur le revers.

4. Base de statue mutilée, intacte à gauche, portant l'inscription suivante en caractères de bonne époque gravés *στοιχηδόν*. L. 0^m,40; Ep. 0^m,09.

(1) Des objets analogues trouvés à Délos par M. Homolle sont conservés au Musée de Myconos.

Δ	Ε	Ρ	Κ	Ω	Ν		
Α	Θ	Η	Ν	Α	Ι	Ο	Ξ
Τ	Ο	Υ	Ξ	Κ	Ι	Θ	
Α	Ρ	Ι	Υ	Τ	Α	Υ	Ρ Ο

Δέρκων Ἀθηναῖος τοὺς κιστὰς Ἀπόλλωνι;

Les citharistes dont il est question avaient sans doute été vainqueurs dans quelque concours. L'emploi de l'ethnique Ἀθηναῖος prouve, comme le caractère de la gravure, que l'inscription est antérieure à la colonisation athénienne.

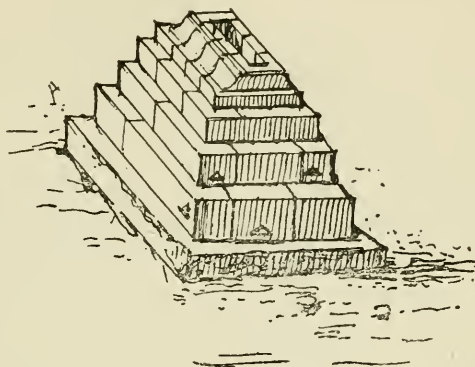
II.

FOUILLES PRÈS DE L'APHRODISION.

Ces fouilles ont été faites sur le terrain situé au nord des Propylées indiquées sur la carte de M. Nénot, dans l'angle nord-ouest de l'enceinte sacrée. Ce terrain était malheureusement recouvert en partie par des déblais considérables provenant de fouilles antérieures, et les travaux y ont été fort difficiles.

5. Un peu à l'est de la limite occidentale de l'enceinte, j'ai déblayé un espace d'environ trente mètres de long sur dix de large, où s'élèvent cinq piédestaux de grandes dimensions rangés sur une ligne dans la direction du nord au sud. Ces piédestaux en marbre (voir fig. 3), sont creux à l'intérieur et ont servi de tombeaux à une époque que l'on ne peut déterminer. Ils étaient remplis de terre mêlée d'ossements humains, de nombreux fragments de vases et d'anses d'amphores. Le marbre n'est pas poli à l'intérieur. Les assises supérieures portent la trace de trous de scellements et les assises inférieures présentent de petites saillies ou *témoins*, indiqués sur notre croquis. Le plus grand de ces monuments, formé de cinq assises reposant sur un *substratum* de pierre, a 1^m,63 sur

2^m,94 à la base, et 0^m,95 de hauteur. Le dernier (vers le nord), qui sera reproduit plus loin avec l'inscription de Sylla, est beaucoup plus petit que les autres et n'a que deux étages; mais il reste une pierre de la troisième assise.



6. Entre le deuxième et le troisième monument séparés par un intervalle de 2^m,50 (les autres monuments sont distants de moins d'un mètre), on a trouvé une très-grande quantité de poteries et une petite tête de femme en marbre d'un bon travail (H. 0^m,10). Le bout du nez manque et la partie droite de la coiffure, formant un fragment distinct, s'ajuste à la tête suivant une section plane (1). Les oreilles sont percées de trous pour recevoir des pendants. Le reste de la statue jusqu'aux genoux (H. 0^m,45) a été trouvé à quelque distance de la tête. La statuette représente une Vénus nue, ayant auprès d'elle un petit personnage formant terme. Les bras sont cassés au-dessous des aisselles et le terme est en deux morceaux; mais il est facile de voir que le bras gauche de la Vénus s'appuyait sur la figurine voisine, motif assez fréquent dans les œuvres de la statuaire (2).

(1) V. au sujet de ces sections planes les observations que j'ai présentées dans le *Bulletin*, t. VII, p. 371.

(2) Par exemple la Vénus polychrome découverte à Pompéï, appuyée sur une image de *Spes* (*Archæologische Zeitung*, 1881, pl. VII). Cf. Müller-Wieseler, pl. XXIV, n° 64.

7. Une autre tête de Vénus, fort bien conservée et d'un bon style, a été trouvée au sud du premier tombeau. La bouche et les cheveux portent des traces d'une coloration rouge très-vive. Cette trouvaille et la précédente paraissent confirmer l'hypothèse qui place l'Aphrodision, dont il est souvent fait mention dans les inventaires, à peu de distance de la rangée de monuments que nous avons déblayés, c'est-à-dire à l'ouest de l'Artémision (1). A cet endroit, en effet, quelques restes d'un temple considérable, qui n'a pas encore été exploré, sont épars sur le sol. Mais la plupart des matériaux de cet édifice ont dû être employés aux constructions du moyen-âge dont il existe de nombreux vestiges dans cette partie de l'enceinte.

8. Parmi les autres fragments de sculptures trouvés autour des cinq monuments, nous citerons un pied de lion ayant fait partie d'une table ou d'un siège, et un bras en marbre de petite dimension (H. 0^m,57). On a aussi découvert des fragments d'une décoration en terre-cuite : une grande tête de lion, des colonnettes avec des rosaces et différents ornements,—qui appartenait probablement à un petit édicule. Un masque d'acteur comique en terre-cuite, provenant du même endroit, faisait peut-être partie de cette décoration. Les anses d'amphores, les clous de bronze et les lampes communes se sont rencontrés en plus grand nombre que partout ailleurs.

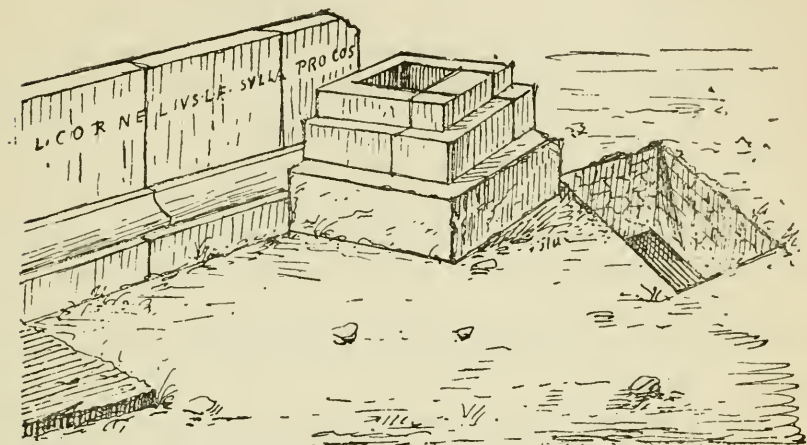
9. *Monument de Sylla*.—Le croquis ci-joint (fig. 4) permet de se figurer la disposition du soubassement de marbre trouvé en place qui porte en beaux caractères hauts de 0^m,10, et sur une longueur de 2^m,42, une inscription latine :

L - C O R N E | L I V S - L - F - S V L L A | P R O - C O S -

Le petit monument représenté sur la droite (au sud-ouest) est le dernier des cinq piédestaux décrits précédemment :

(1) Un peu plus au sud, dans la direction du port, on a encore trouvé un petit torse de Vénus (H. 0^m,12) qui paraît n'avoir jamais été achevé. La tête est tournée vers l'épaule droite par un mouvement semblable à celui de la Vénus des jardins du Vatican (Müller-Wieseler, pl. XXXV, 146 c.)

à côté est une citerne dont la construction semble en partie antique et qui était à moitié remplie d'eau. Comme la surface des marbres qui portent l'inscription est polie du côté



de l'ouest, où l'inscription est gravée, et qu'elle n'est pas travaillée de l'autre, on est conduit à penser que ces trois blocs de marbre et la corniche sur laquelle ils sont posés ne sont qu'un des côtés d'une construction monumentale. La hauteur des blocs est de 0^m,72 et celle de la base de 0^m,38.

Cette construction, faisant suite à une série de piédestaux qui paraissent appartenir à la même époque, ne peut guère avoir été qu'un piédestal de très grandes dimensions, dont la partie conservée formait la face occidentale. Peut-on supposer qu'il ait servi de base à une statue équestre de Sylla? Cette hypothèse, qui séduit tout d'abord, présente pourtant quelque difficulté. Le nominatif, à cette époque, ne se trouve en général que dans les *tituli operum publicorum*, lorsque la dédicace du monument est faite par la personne même dont le nom est au nominatif. Les dédicaces à Sylla que nous possédons portent le nom du dictateur au datif (1). Le nominatif se rencontre dans quelques *tituli honorarii* plus anciens, mais on si-

(1) Wilmanns, *Delectus*, nos 1102 a, b, c, d.

gnale cet emploi comme une exception (1). Toutefois, nous publions plus loin une base de statue bilingue, élevée en 88 au consul Q. Pompeius Rufus, où le nom du consul est au nominatif dans l'inscription latine, tandis que l'inscription grecque, plus explicite, met, suivant la forme ordinaire des documents de ce genre, le nom de la personne honorée à l'accusatif. On peut citer quelques exemples analogues : à Olympie, sur la base de statues élevées à Mummius et à quatre députés romains, le nom des cinq personnages honorés est au nominatif (2) ; on trouve le même cas dans une inscription attique en l'honneur de Cossutius, l'architecte de l'Olympieion (C. I. A. III, 561). Le texte grec relatif à Sylla, inscrit peut-être sur une autre face du piédestal, n'a pas été retrouvé, tandis qu'il subsiste des fragments de la dédicace grecque relative à Pompeius.

Sylla avait été nommé consul en 88 et chargé, en cette qualité, de conduire la guerre contre Mithridate. Les troubles qui suivirent retardèrent son départ jusqu'en 87, et c'est en qualité de proconsul qu'il partit pour la Grèce. Or Délos, alliée des Romains contre le roi du Pont, fut occupée par les troupes de Mithridate entre 86 et 84. Si notre inscription datait de l'époque où Sylla vainqueur, qu'Appien appelle ἀνθύπατος Ἀσίας, réorganisait la province d'Asie, on ne s'expliquerait pas l'omission du titre d'*imperator*, qui a dû lui être donné aussitôt après la prise d'Athènes (86). Cette omission, sans exemple dans l'épigraphie latine, paraît inadmissible à Délos, habitée depuis longtemps par une colonie romaine considérable. Force est donc de croire que l'inscription fut gravée et le monument élevé entre 87 et 86.

Une autre inscription latine a été trouvée entre le port et l'inscription de Sylla. C'est une liste de noms d'affranchis.

(1) Wilmanns, nos 650 et 651 (dédicaces de 180 et de 153): «Casu primo duobus tantum exemplis omnium Italicorum vetustissimis ejus, qui statua honoratur, nomen ponitur; postea semper casus tertius invenitur.»

(2) *Archæol. Zeitung*, 1878, p. 86. Il est vrai que ces inscriptions paraissent avoir été gravées au commencement de l'empire.

///ANVSMAR-L-D /
 ///VS-MAR-A-L-DA
 -L-TECTOR
 SEI ///E ///

10. Piédouche brisé en haut, entre l'inscription de Sylla et le port. H. 0^m,61; Larg. 0^m,30.

U I
 ΑΜΜΩΝΙΟΣ ΞΕΠΥΡΟΥ
 ΕΠΟΙΕΙ

[Λητοῖ ;]
 Ἀμμώνιος Ζωπύρου
 ἐποίηι.

Signature de l'artiste Ammonios fils de Zopyros, d'ailleurs inconnu. Le nom d'un autre Ammonios, fils de Phidias (Hirschfeld, *Tituli statuariorum*, n° 171), se rencontre dans une inscription du second siècle ap. J. C.

11. Base de statue trouvée près du même endroit, vis-à-vis la base du prêteur proconsul Lentulus (1); H. 0^m,60, Larg. 0^m,70; Ep. 0^m,50. Lettres ornées. Entre cette base et celle de Lentulus, qui paraissent l'une et l'autre en place, sont trois dalles de marbre horizontales et deux marches.

ΙΗΝΩΝΑΙΙΗΝΩΝΟΣΜΑΡΑΘΩΝΙΟΝ
 ΕΠΙΜΕΛΗΤΗΝΔΗΛΟΥΓΕΝΟΜΕ
 ΝΟΝΡΩΜΑΙΩΝΚΑΙΑΘΗΝΑΙΩΝΚΑΙ
 ΤΩΝΑΛΛΩΝΕΛΛΗΝΩΝΟΙΚΑΤΟΙ
 5 ΚΟΥΝΤΕΣΕΝΔΗΛΩΙΚΑΙΕΜΠΟΡΟΙ
 ΚΑΙΝΑΥΚΛΗΡΟΙΟΙΚΑΤΑΠΛΕΟΝΤΕΣ
 ΕΙΣΤΗΝΝΗΣΟΝΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝ
 ΚΑΙΔΙΚΑΙΟΣΥΝΗΣΑΠΟΛΛΩΝΙ.

Ζήνωνα Ζήωνος Μαραθώνιον,
 ἐπιμελητὴν Δήλου γενόμε-

(1) Cf. *Revue Critique*, 1883, II, p. 284.

νον, Ῥωμαίων καὶ Ἀθηναίων καὶ
 τῶν ἄλλων Ἑλλήνων οἱ κατοί-
 5 κοῦντες ἐν Δήλῳ καὶ ἔμποροι
 καὶ ναύκληροι οἱ καταπλέοντες
 εἰς τὴν νῆσον ἀρετῆς ἕνεκεν
 καὶ δικαιοσύνης Ἀπόλλωνι.

D'après les calculs de M. Homolle, Zénon aurait été épimélète vers le milieu du premier siècle avant notre ère (1).

III.

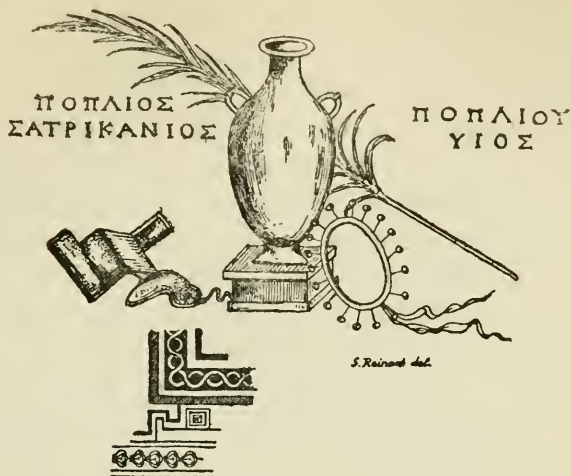
FOUILLES A L'AGORA.

L'agora de Délos est encore loin d'être complètement déblayée; M. Homolle a creusé des tranchées au nord-ouest, à l'ouest et au sud; nous avons dirigé nos travaux sur les mêmes points et exécuté quelques sondages du côté de l'est. Toutes les fouilles ont porté jusqu'à présent sur les limites de ce vaste rectangle; une seule tranchée a été pratiquée par M. Homolle vers le milieu de l'agora.

12. Au nord-ouest de l'agora, près de la rive méridionale du lac sacré, on a trouvé un torse de marbre un peu plus petit que nature. Le travail en est soigné, mais assez commun. Le mouvement très prononcé de la hanche droite ferait penser à une réplique romaine d'un des satyres de Praxitèle. Les formes du corps et le modelé du torse sont d'un adolescent. H. 0^m,60; L. 0^m,37.

13. La limite septentrionale de l'agora est occupée par une série de petites enceintes quadrangulaires qui paraissent avoir été toutes décorées d'œuvres d'art. En déblayant l'une d'elles, à quelques mètres seulement du lac sacré, on a découvert une mosaïque d'un excellent travail reproduite dans la fig. 5.

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VIII, p. 149.



L'exèdre de marbre dont elle recouvre le sol est bien conservée du côté du sud. Pour soustraire cette mosaïque à une destruction certaine, nous l'avons fait recouvrir de terre aussitôt après en avoir pris un dessin. Le vase est jaune, rouge et rouge-brun, la branche de palme est verte, la couronne rouge et verte, les tablettes (?) jaunes. La bordure, dont nous n'avons donné qu'un spécimen, est presque entièrement conservée. L'ensemble a 1^m,60 de long sur 2^m,70 de large; le vase a 0^m,60 de hauteur.

L'inscription, dont les caractères ont 0^m,03 de haut, mentionne un personnage, Πόπλιος Σατρικάνιος Ποπλίου υἱός, dont le nom s'est déjà rencontré à Délos. M. Riemann a publié, dans le *Bulletin* de 1877 (p. 87) une inscription de cette île copiée par lui dans les papiers de Cyriaque, avec l'indication: *Ibidem ad naumachiam* (le lac sacré) *in marmorea basi*. C'est une liste de personnages romains, parmi lesquels Publius Satricianus P.f., qui font une dédicace à Hermès et à Apollon. Or, les découvertes de M. Homolle ont prouvé que la *schola*, ou lieu de réunion des Hermaïstes de Délos, se trouvait au nord de l'agora; le personnage qui a dédié notre mosaïque est par conséquent l'un d'eux.

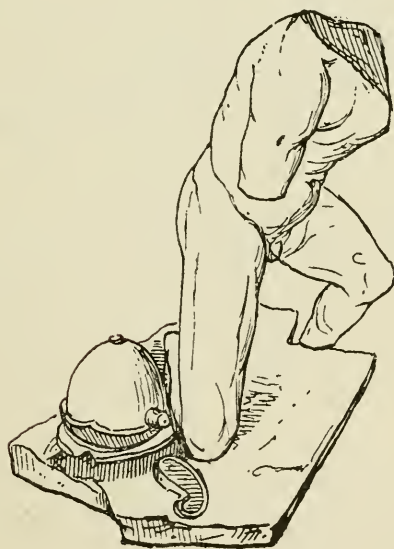
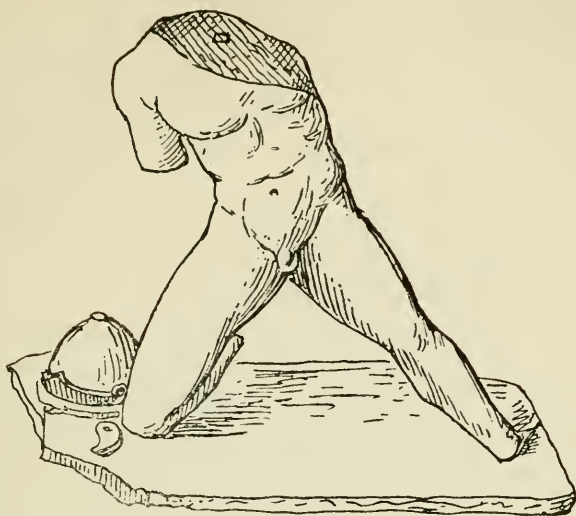
On connaissait jusqu'à présent à Délos deux mosaïques portant des inscriptions, celle du Cynthe (Lebègue, *Recherches*, p. 13), et celle du Sérapieion (Hauvette-Besnault, *Bulletin*, VI, p. 305 et VII, p. 280).

14. Dans une exèdre à côté et à l'est de la précédente, on a découvert une jambe de statue d'homme plus grande que nature, et un fragment de torse drapé ayant appartenu à la même statue. Sur les limites de cette exèdre et de la suivante (vers l'est) les fouilles ont mis au jour une grande base de statue en deux morceaux qui se rajustent (H. 0^m,23; Larg. 0^m,80; Long. 1^m,25) portant une inscription bilingue en caractères ornés; les lettres latines ont 0^m,025 de haut. La base est intacte à droite et brisée à gauche; la surface supérieure présente une dépression peu prononcée, propre à recevoir une plinthe épaisse de quelques centimètres seulement.

VM-ALEXANDREAE-ITALICEI-QVEI-FVERE
virtut] IS-BENEFICIQVE-ERGO

ΑΓΑΣΙΑΣΜΗΝΟΦΙΛΟΥ
ΕΦΕΣΙΟΣΕΠΟΙΕΙ

Dans la niche voisine, on a découvert une statue de grandeur naturelle, d'un excellent travail, brisée en deux morceaux qui se rajustent, le premier comprenant la base, le casque et le bas de la jambe droite, le second comprenant le reste du personnage. La nature de la cassure (au bas du genou droit) est telle, que pour réunir les deux tronçons il faut placer un support devant la statue. Dans ces conditions, il m'a été très-difficile d'en exécuter un dessin satisfaisant, et celui que je publie ici (fig. 6) ne saurait donner une idée, même imparfaite, de la valeur de cette sculpture. Comme la plinthe s'adapte parfaitement dans le creux de la base décrite plus haut, il faut admettre que cette base est bien celle de la statue, et que celle-ci est l'œuvre d'Agasias d'Ephèse, fils de Ménophile.



Le style et le travail de ce guerrier combattant présentent une frappante analogie avec ceux du Lutteur Borghèse. C'est la même science anatomique, la même perfection un peu froide

dans le modelé du marbre (1). Le trou pratiqué dans la section plane qui termine le buste prouve que la tête, le cou et le haut de la poitrine, avec le bras gauche qui tenait sans doute un bouclier, ont été sculptés dans un bloc de marbre différent et rajustés après coup. La main droite tenait peut-être une épée; elle n'était certainement pas appuyée sur le sol.

Si l'exécution de ce beau fragment rappelle le *Lutteur* du Louvre, son attitude fait immédiatement penser à la série des statues de guerriers terrassés ou combattants, où M. Brunn a reconnu des copies de l'ex-voto d'Attale. La parenté de ces dernières avec le *Lutteur Borghèse* a d'ailleurs été signalée depuis longtemps. L'analogie est surtout frappante entre notre sculpture et le guerrier mourant de Naples (2), et cette analogie du travail et du style est complétée par la parfaite identité des casques, présentant l'un et l'autre une double visière et des garde-joues mobiles. Malheureusement, cette ressemblance ne peut nous éclairer sur la nationalité du guerrier de Délos, car l'hypothèse d'après laquelle le guerrier de Naples serait un Gaulois est sujette à de très-fortes objections, et nous paraît insoutenable (3). Plusieurs copies de figures du même groupe sont posées sur des plinthes très-minces, tout-à-fait semblables à celle que nous avons décrite plus haut, et qui devaient, comme elle, s'ajuster dans une base plus élevée (4). Pour la posture, la statue qui se rapproche le plus de la nôtre est une figure très-restaurée de la collection Torlonia; mais elle est vêtue et paraît d'un travail assez grossier (5). En somme, la parenté du marbre de Délos avec le groupe d'At-

(1) Ce rapprochement ne nous est pas inspiré, comme on pourrait le supposer, par le nom de l'artiste: il nous avait frappés, M. Cavvadias et moi, avant que nous eussions reconnu que la base était celle de la statue.

(2) *Monuments*, XX, 4; Overbeck, *Geschichte der Plastik*, fig. 124, n° IV, 9; Clarac, *Musée de Sculpture*, n° 2158.

(3) V. Overbeck, *Gesch. der Plastik*, t. II, p. 210.

(4) Voir notamment les figures III, 5; III, 4; I, 1; II, 2 de la planche d'ensemble donnée par M. Overbeck.

(5) Clarac, *Musée de Sculpture*, pl. 854 C, 2211 C.

tale est le seul point qui semble hors de doute; nous ne saurions même décider avec certitude s'il représente un barbare ou un grec, bien que la première hypothèse paraisse la plus vraisemblable.

15. Non loin de l'angle nord-ouest de l'agora, nous avons découvert dans un mur courant du nord au sud trois plaques de marbre dont la seconde porte l'inscription suivante, en caractères assez irréguliers (H. 0^m,18; L. 1^m,10):

Q - P O M P E I V S - Q - F - R V F -
C O S -

Ce Q. Pompeius est bien connu: il fut consul en 88 avec Sylla. Il est très-probable que les plaques de marbre où cette inscription est gravée servaient de base à une statue du consul. En effet, quelques mètres plus loin vers le nord, se trouve une exèdre toute pareille à celles que nous avons décrites plus haut; on y a découvert de nombreux fragments d'une statue colossale, notamment un bras droit plus grand que nature et une main. Tout auprès, les éclats d'une base portant les lettres suivantes:

- | | | |
|-----|-------------|-------------------------------|
| (1) | Α Γ Α Σ Ι Α | (H. 0,10; L. 0,12; Ep. 0,14). |
| (2) | Π Δ Ο Υ | |
| (3) | Ν Κ Ο Ι Ν | |
| (4) | Ο Φ | |
| | Τ C | |
| (5) | Ε Φ F | |
| (6) | Α Σ Ε Ν | |

En se fondant sur l'analogie, avec une autre base signée d'Agasias, et également découverte à Délos (*Corpus*, 2285b; Hirschfeld, *Tituli statuariorum*, 158), on pourrait proposer la restitution suivante:

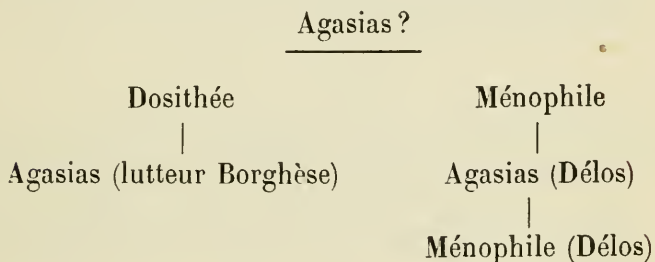
[Κόιντον Πομπειῶ]ν Κοίν[του υἱὸν] Ποῦ[φον]
 [Ῥωμαίων οἱ ἐν Δήλῳ ἐργαζόμενοι]
 [εὐεργεσί]ας ἔν[εκεν τῆς εἰς ἑαυτοὺς ἀνέθηκαν]
 Ἀγασία[ς Μην]οφ[ίλου] Ἐφέ[σιος]
 ἐ]πο[ίει].

Mais cette restitution, où l'hypothèse tient beaucoup de place, présente encore une difficulté que nous devons signaler. La section supérieure des fragments (1) et (4) est plane: par suite, ils paraissent avoir fait partie de la première ligne. A moins donc de supposer que la base de la statue ait été formée de plusieurs blocs rectangulaires superposés, on serait obligé d'admettre que l'inscription commençait par le nom du sculpteur, ce qui serait presque sans exemple. Mais si la restitution est nécessairement très-incertaine, les fragments que nous avons réunis paraissent démontrer que la statue du consul Pompeius Rufus était bien l'œuvre d'Agasias d'Ephèse, fils de Ménophile. Ce fait permet de fixer définitivement l'époque de cet artiste, dont la généalogie est encore très-obscur (1). Bœckh, dans son commentaire de l'inscription sur la base de C. Bilienus C. f. (*Corpus*, II, 2285b), œuvre d'Agasias fils de Ménophile, a proposé de rapporter cette statue aux environs de l'an 110 av. J. C. Le consulat de Q. Pompeius Rufus étant de 88, l'opinion de Bœckh reçoit ainsi une confirmation relative. Agasias a pu travailler à Délos entre 95 et 86 av. J. C., lors de la prise de Délos par les généraux de Mithridate; ses statues auront été renversées et mutilées, puis, après la retraite des envahisseurs asiatiques, remises en place et restaurées. On expliquerait ainsi la mention Ἀρίστανδρος Σκόπα Πάριος ἐπεσκεύασεν qui se trouve à la suite de la signature d'Agasias, sur la base de deux statues de Délos (*Corpus*, 2285b; *Bull. de Corr. hellén.*, V, p. 462) (2).

(1) Homolle, *Monuments grecs*, 1879, p. 50.

(2) Peut-être le 6^e fragment de notre inscription, ΑΞΕΝ, est-il le reste d'une mention analogue.

M. Homolle a publié (1) une base de statue signée de Ménophile, fils d'Agasias, qui est probablement le fils d'Ἀγασίας Μηνοφίλου Ἐφέσιος. Le lutteur Borghèse est signé d'Ἀγασίας Δωσιθέου Ἐφέσιος (2). On a pensé que cet Agasias était le grand-père de celui qui travailla à Délos, mais la découverte de la statue du guerrier, que nous avons décrite plus haut, rend cette hypothèse assez difficile à défendre. En effet, le style du guerrier de Délos ressemble tellement à celui du guerrier trouvé à Antium que l'on ne peut guère admettre un intervalle de deux générations entre ces œuvres. Il paraît donc préférable de proposer la généalogie suivante:



De la sorte, on considérerait le lutteur Borghèse comme une œuvre de la fin du second siècle av. J. C., postérieure par conséquent à l'ex-voto d'Attale dont les deux Agasias se sont évidemment inspirés.

16. Dans l'exèdre faisant suite à la précédente (au sud), on a trouvé un autel orné de guirlandes et de bucrânes, posé sur un piédestal rectangulaire. Le travail en est soigné. H. de l'autel 0^m,60; diam. 0^m,45; H. du piédestal 0^m,15; L. 0^m,60; Ep. 0^m,55. Un autel analogue est reproduit dans l'*Expédition de Morée*, t. III, 19, 5; il provient également de Délos.

(1) *Monuments grecs*, 1879, p. 50.

(2) Hirschfeld, *Tituli statuariorum*, n° 143. Le Ménophile fils de Ménogène, dont on a récemment trouvé le nom à Pergame (*Jahrbücher der preuss. Kunstsammlungen*, I, p. 215) n'appartient pas nécessairement à la même famille. Le nom de Ménophile est très-commun en Asie au 1^{er} siècle avant J. C.

17. Au milieu du côté sud de l'agora on a déblayé un four à chaux près duquel se trouvaient de nombreux fragments d'une statue de marbre, entre autres un bras d'homme et un pied chaussé d'une sandale, tous deux plus grands que nature.

18. Sur les quatre côtés de l'agora de Délos s'étendaient des portiques, dont les épistyles portaient des inscriptions en caractères monumentaux. Nous réunissons ici les fragments que nous avons pu recueillir.

A). Ouest de l'agora, au sud de la statue de Caius Ofellius.

Chapiteau quadrangulaire orné de deux rosettes sur la partie supérieure du fût, (H. 0^m,32; L. 0^m,60). Tout auprès, fragment d'architrave (L. 1^m,4. 0^m,30, Ep. 0^m,28, lettres de 0^m,16).

N I V S -

B). Nord-ouest de l'agora, inscription composée de 17 fragments qui se rajustent deux à deux, sauf le dernier. Liste de personnages romains (Hermaïstes?) Longueur totale 9^m,44; ép. 0^m,18; hauteur des lettres 0^m,14.

CEL-C-VIBIVS-M-F-M-MAGVLNIVS-M-F-N-MAECIVS-L-L-

A-NO Q-F-MA. . . .

C). Même endroit, fragment final d'une inscription latine découverte par M. Homolle (1). L. 0^m,87.

M. Aemilio Lepido, Q. Lutati] O - C A T V L O - C O S

D). Ouest de l'agora, sur une architrave, en caractères mal gravés et très-grêles. L. 1^m,50; H. 0^m,30; hauteur des lettres 0^m,07.

N O Σ K O I N T O Y Y I O -

A la même inscription monumentale appartiennent les fragments suivants :

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VIII, p. 144.

(L. 0^m,80.) ΤΟΥΑΝΑΘΕΝ[τος.

(L. 2^m,05.) ΠΙΑΞΙΑΣΔΕΚΜΟΣΑΝ

- E). Ouest de l'agora, près de la statue de Caius Ofellius.
Architrave avec oves et perles portant des traces de
couleur rouge et bleue. L. 1^m,65; H. 0^m,35; Ep. 0^m,17.

R E I - P O R T I C V M

- F). Au sud de la statue d'Ofellius. L. 0^m,90; H. 0^m,26; let-
tres de 0^m,13.

C - L - A R

- G). Architrave avec oves et perles, en deux morceaux qui
s'ajustent. Mêmes caractères que le fragment A.

P O P I L L I V S

- H). Au milieu du côté est de l'agora, fragments d'inscrip-
tions monumentales sur une architrave; traces d'oves
et de couleur rouge. Lettres de 0^m,13.

(a) 2 · L ·

(b) → Υ V S · C

(c) L · A D V

(d) I V S

(e) P O R T I C V M 

(f) F

(g) O

(h) † · L

(i) S · D E

(j) N T

(k) It]A L I C E I

Nous ne reproduisons ces fragments sans intérêt que par-
ce que le déblaiement complet de l'agora, réservé à des re-
cherches ultérieures, fournira peut-être les fragments qui
manquent et permettra une restitution maintenant impossible.

19-20. Les deux inscriptions suivantes, trouvées au N. O.
de l'agora, présentent également des listes de noms.

- a). Brisé en haut et en bas. L. 0^m,32. H. 0^m,40.

M A G - F /
 N - R A E C I V S - M - F -
 F L L I V S - T - F -
 I V S - M - F -
 A - L - A N T I M
 T R A T I
 C O N
 O
 O L

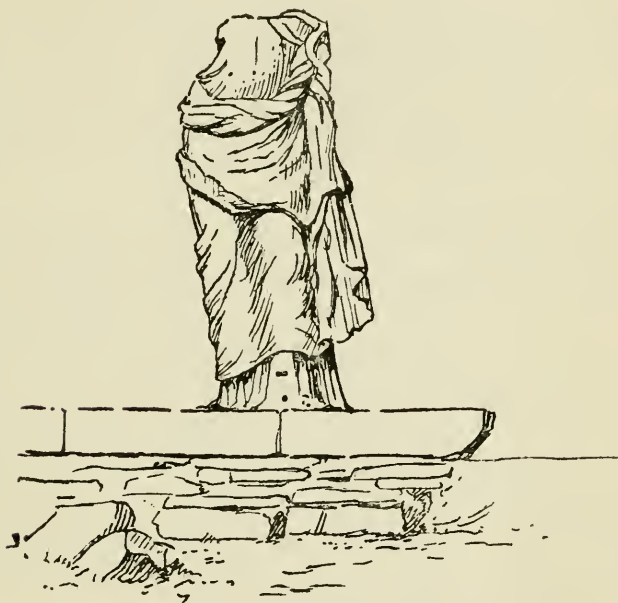
b). Petits caractères. H. 0^m,20. L. 0^m,25. Gravé sur deux colonnes. Brisé de tous côtés.

ΛΕΣΚΛΙ	ΕΣΤΙ/
ΟΥ	Τ ΜΑΑΡΚΟΣ
ΟΥ//ΞΕΛΕΑΘΗΣ	Φ //
ΑΙΟΥ//	Φ //
5 ΣΙΚΛΕΟΥΣΧΙΟΣ	Τ ΠΟΠΛΙΟΣΤΥΒΙ
ΑΙΟΣΠΕΡ//ΙΟΣ	Τ ΠΟΠΛΙΟΣΠΕΤΡΩΙ
ΥΚΙΟΣ//ΡΜ//ΙΟΣ	Τ ΚΟΙΝΤΟΣΑΛ//ΙΔΙΟΣ
ΟΥΣΑΛΑΜΙΝΙΟΣ	Τ ΕΡΜΑΙΟΣΗΡΑΚΛΕΙΤ
ΛΕΙΔΟΥΔΗΛΙΟΣ	Τ ΛΕΥΚΙΟΣΟΥΕΡΓΙΝΙΟΣ
10 ΑΧΟΥΚΝΙΔΙΟΣ	Τ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣΜΕΜ/
ΝΤΙΓΕΝΟΥ//	Τ ΛΕΥΚΙΟΣΠΛΩΤΙΟΣΝ
ΟΣΗ (lettres martelées)	Τ ΔΕΚΜΟΣΠΕΔΙΑΣΙΟΣ
ΛΝΟΡΟΣ//	Τ ΛΕΥΚΙΟΣΟΣΤΙΛΙΟΣ
ΞΕΝΟΚΛΕΙΔΟΥΔΗΛΙΟΣ	Τ ΓΑΙΟΣΛΟΥΚΙΟΣΠΟΠΛ
15 ΣΙΟΥΑΘΗΝΑΙΟΣ	Τ ΓΑΙΟΣΗΙΟΣΤΙΤΟΣΤ
ΡΑΤΤΙΩΝΟΣΑΘΗΝΑΙ//	Τ ΜΑΑΡΚΟΣΚΑΙΛΕΥΚΙΟΣΤ
ΙΚΟΥΑΘΗΝΑΙΟΣ//	Τ ΟΙΜΑΑΡΚΟΙΚΑΙΜΑΝΙΟΙ
ΝΙΚΑΝΔΡ//	// ΓΝΑΙΟΣΚΑΙΔΕΚΜΟΣ
ΗΝΑΙΟΣ//	Τ ΠΕΔΙΟΙΟΙΜΑΝΙΟΥ
	ΓΑΙΟΣΟΥ//ΕΡΙΟΣ
	ΛΕΥΚΙΟΣΡΟΥ

Fragment d'une liste de personnages grecs et romains, peut-être un catalogue de souscripteurs.

S. REINACH.

Nous reproduisons ici, d'après un dessin que nous avons fait à Délos, une statue haute de deux mètres que M. Hauvette-Besnault a découverte en 1881 dans le Sarapieion et qu'il a décrite dans le *Bulletin* (1882, t. VI, p. 308).



Dans le voisinage immédiat, nous avons trouvé un fragment de bandeau en or qui a pu servir d'ornement à la tête de la statue.

S. R.



VASES GRECS TROUVÉS A MARSEILLE

(Pl. XIII)

I. Le vase reproduit sur la planche XIII fig. B est conservé au musée du château Borély à Marseille; il a été trouvé en 1837, en creusant le bassin de carénage, et donné au musée par M. P. Trabaud. J'en dois le dessin, comme celui du vase (fig. C) et le plan de la nécropole (fig. A), à M. Hippolyte Augier.

Cette œnochoé primitive, haute de 0^m,195, de couleur grise, est décorée sur le bec, sur le col et sur la panse, de rubans plats de couleur rougeâtre qui se succèdent parallèlement les uns au-dessous des autres; au dernier ruban se rattachent des godrons formés d'une partie centrale qu'entoure un liseret moins large. Ce type d'œnochoé est surtout connu par les découvertes de Santorin et par des exemplaires qui proviennent de Milo. Il appartient aux plus anciennes céramiques, puisque ces vases se sont rencontrés à Santorin dans des constructions antérieures au cataclysme qui a donné à l'île la forme de croissant qu'elle a encore aujourd'hui (1).

Aucune œnochoé exactement semblable n'a été trouvée à Hissarlik; mais on constate dans cette céramique les principaux éléments de ce type, surtout le col effilé et l'usage de marquer les seins; la panse est plus lourde et moins élancée, le col en général droit ou très-légèrement incliné. Il est facile d'admettre que les formes en usage à Hissarlik ont pu, par un progrès naturel, produire des œnochoés pareilles à celle de Santorin; il ne serait même pas surprenant qu'on en trouvât un jour des exemplaires à côté d'objets qui appartiendraient certainement à l'époque d'Hissarlik, surtout à la fin de cette époque.

(1) Fouqué, *Santorin et ses éruptions*, Paris 1879, ch. III. Pour la bibliographie, v. *Céramiques de la Grèce propre*, ch. II.

Les œnochoés de Santorin ne diffèrent que par des détails accessoires de celle de Marseille. J'en ai décrit onze exemplaires dans les *Céramiques de la Grèce propre* (p. 22) sans compter les formes qui se rapprochent plus ou moins de celle-là. Ces vases sont élégants; le potier s'y applique à reproduire divers détails de la forme humaine; il marque les seins par deux légères proéminences, le mouvement de la gorge par celui du col, quelquefois les oreilles par un dessin primitif; il indique un collier autour du cou.

La collection de vases découverts dans les tombeaux de Mycènes offre deux variétés de ce type: une petite cruche à une anse et à col renversé, recouverte d'une teinte rougeâtre, avec deux proéminences sur le devant et au haut de la panse; un genre de cruche à panse plus forte, décorée de bandes horizontales et verticales (1).

A ces vases il faut en ajouter quelques autres qui proviennent en général des Cyclades. Ils sont conservés au British Museum, au Louvre, au Cabinet des antiques, au musée céramique de Sèvres (2) et au Varvakeion à Athènes (3). C'est exactement la type de Santorin; mais l'imitation de la forme humaine est moins précise dans le détail, et les seins ne sont pas indiqués ou le sont à peine. J'ai décrit huit exemplaires de ce type auquel je propose de donner le nom de Milo, par cette raison que trois vases de ce genre conservés à Sèvres proviennent de Milo. C'est à cette classe qu'appartient la cruche de Marseille; elle est donc par le style d'une époque plus récente que les vases de Santorin et de Mycènes. Il est en effet certain que cette forme, qui remonte à une si haute antiquité, est restée en usage durant un temps très-long, mais avec quelques changements de détail. On notera que les ru-

(1) *Céramiques de la Grèce propre*, p. 48, premier et sixième tombeau, vases reproduits par MM. Furtwängler et Lœscheke, *Mykenische Thongefässe*, Berlin 1879.

(2) *Céramiques de la Grèce propre*, p. 39.

(3) Collignon, *Catalogue des vases peints du musée de la société archéologique d'Athènes*, nos 1 et 2.

bans horizontaux, sur lesquels s'attachent des rubans verticaux, se constatent sur l'œnochoé de Marseille comme sur plusieurs exemplaires du type de Milo.

Comme on le voit, nous trouvons à Marseille un genre de vase qui nous reporte aux origines mêmes de l'industrie hellénique. Sans vouloir déduire d'un seul fait des conclusions générales qui seraient prématurées, il est intéressant de montrer que ce type a été assez longtemps en usage sur ce point de la Méditerranée pour s'y modifier sensiblement et même s'y déformer; c'est ce que prouve, croyons-nous, l'œnochoé que nous reproduisons fig. C.

Le vase fig. C., haut de 22 cent., provient d'excavations faites en 1866 dans la rue de la République, aux environs de la Place Centrale; le travail en est grossier; l'anse plate est ornée de chevrons imprimés dans la pâte; la panse, de lignes symétriques qui représentent une sorte d'arête. La forme est une dégénérescence de celle de l'œnochoé découverte au bassin de carénage. Ce vase procède du type plus ancien de Santorin et de Milo. C'est là ce qui fait l'intérêt de cet exemplaire qui, s'il était isolé, n'aurait que peu de valeur, et mériterait à peine d'être signalé aux archéologues.

II. La nécropole, dont la figure A donne le plan d'après M. Augier, a été découverte en Janvier 1880 au quartier de la Belle-de-mai, près du chemin vicinal de St-Joseph. M. Penon, directeur du Musée, a consigné dans un rapport au maire de Marseille le détail des fouilles. Nous empruntons à ce rapport les remarques qui suivent:

N° 1.—Le n° 1 du plan indique les surfaces de terrain non fouillées.

N° 2.—Tranchées de fondation pour la maison qui portera le n° 28, Chemin St-Joseph.

N° 3.—Chemin vicinal de St-Joseph, ancien chemin du Canet.

N° 4.—Urne cinéraire en terre grise, brisée et perdue.

N° 5.—Tombeau avec squelette. Il contenait un alabastron: H. 0^m,33 et une lampe en terre, 0^m,08.

N° 6.—Urne en plomb appuyée sur le tombeau n° 5. La forme rappelle celle de vases semblables découverts au bassin de carénage.

N° 7.—Tombeau. Les travaux ne l'ont pas découvert entièrement; on a pu cependant en retirer une amphore à forte panse, à figures rouges sur fond noir.

Haut. 0^m,31. D'un côté, deux femmes debout couronnées de lierre; l'une tient de la main droite un thyrses, de la main gauche un canthare; l'autre porte une torche et avance la main droite. Sur la seconde face, deux jeunes(?) hommes debout, enveloppés dans de larges manteaux. Au bas, bordure formée d'une grecque; sur le col, guirlande de rinceaux et de feuilles. Style peu soigné du III^e siècle. Ce vase était placé à gauche près de la tête du mort.

N° 8.—Tombeau avec squelette; il renfermait quatre petits vases en albâtre (forme connue de l'alabastron) plus ou moins endommagés, et une petite coquille dite pélerine.

N° 9.—Urne en terre grise.

N° 10.—Auge carrée en pierres et briques contenant deux vases peints à figures rouges: 1° une sorte d'œnochoé à large col, recouverte d'un vernis noir très-fin; autour du col, élégante guirlande de feuillages; 2° œnochoé qui rappelle les formes campaniennes de la basse époque; sur le col, deux lignes de palmes placées les unes près des autres; sur la panse, jeune guerrier armé, debout, tenant d'une main une lance, de l'autre une patère qu'il étend vers une femme également debout qui tient un vase de la main droite; derrière ce premier personnage, autre figure de jeune homme debout, vêtu de la chlamyde, tenant deux javelots, un vaste chapeau rond suspendu sur le dos, sujet commun; travail médiocre de la fin du III^e siècle environ. Cette auge doit avoir appartenu à l'un des tombeaux voisins, peut-être au tombeau n° 8. On sait qu'il a été d'usage chez les Grecs de ménager quelquefois ainsi à côté d'une sépulture une sorte de petit magasin construit avec soin, où l'on disposait divers objets qui étaient comme le mobilier du tombeau.

N° 11.—Ossuaire en pierre calcaire, à incinération(?) Il était appuyé sur l'un des angles du tombeau n° 12.

N° 12.—Tombeau de moindre dimension contenant un squelette d'enfant.

N° 13.—Ossuaire(?) en pierre calcaire appuyé sur le tombeau n° 14.

N° 14.—Tombeau avec squelette de femme. Il renfermait les divers objets suivants:

A gauche de la tête, un petit vase à une anse, décoré de lignes noires formant quadrillé (hauteur 10 cent.).

Du côté droit, 3 fragments en bronze, probablement d'épingles. Vers la main droite, une espèce de cube en pierre avec chiffres ou signes gravés XIII (5 cent.)

Au-dessous, fragment en ivoire; partie de fuseau (8 cent.). Vers la main gauche, une petite brique ronde et percée, qui peut-être servait de poids pour un métier à tisser (4 cent.). Ces sortes d'objets, dont la signification est mal connue, sont fréquents dans les tombeaux; celui-ci semble bien se rapporter ou au costume ou aux travaux habituels de la défunte.

Un dernier tombeau a été aperçu en dehors de la tranchée vers le chemin et n'a pas été fouillé. Enfin, dans les terres de déblai, on a trouvé un fragment de fiole de verre bleu et jaune.

« Toutes ces sépultures, dit M. Penon, se trouvaient à environ 2^m,50 au-dessous du niveau actuel du chemin de St-Joseph, et à 6^m environ au-dessous du niveau des terres formant la butte qui a été fouillée. Quant à l'orientation, la tête était en général à l'orient, les pieds à l'occident, l'une des sépultures était disposée du nord au sud. La partie S.E. des terrains n'a amené aucune découverte. Il est certain que, si les fouilles avaient pu être continuées vers le N.O., elles auraient été fructueuses et pleines d'intérêt. L'éloignement de ces sépultures des terrains de l'ancienne enceinte de Massilia est une preuve qu'elles n'appartenaient pas à la ville, mais bien à quelque bourgade voisine. »

Il faut être très-reconnaissant à MM. Penon et Augier de

nous avoir conservé ces détails précis. Les fouilles de 1880 avaient fait découvrir une véritable nécropole qu'il eût été intéressant d'explorer plus complètement. Cette nécropole présentait un mélange d'objets de périodes différentes, des corps brûlés et d'autres simplement inhumés; elle était d'une époque relativement récente.

On sait combien sont rares les vases grecs ornés de peintures, qui ont été découverts au delà des Alpes; il n'est pas surprenant qu'on en trouve à Marseille, qui a été longtemps une ville grecque florissante; il est cependant intéressant de constater le fait. MM. Bertrand et de Witte ont donné le catalogue des exemplaires de ce genre qui proviennent de la Gaule; c'est une liste très-courte que le musée Borély permet d'enrichir (1).

Je ne crois pas que les vases de Marseille soient antérieurs à la fin du IV^e siècle et au III^e siècle; mais ils peuvent être plus récents; l'époque où finit la fabrication des vases à figures rouges est encore mal connue.

Aux exemples trouvés à la Belle-de-mai, il faut ajouter des fragments qui se voient au musée et qui sont d'un style large.

(1) Bertrand, *Archéologie celtique et gauloise*, Paris, 1876. *Les vases de Rodenbach et de Somme-Bionne*, p. 353. De Witte, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1876, 2 février. Note de M. de Witte sur les vases grecs trouvés au-delà des Alpes. 1^o Somme-Bionne (Marne), coupe à figure rouge: personnage nu courant de droite à gauche, tenant un disque qu'il s'apprête à lancer. III^e siècle. 2^o Rodenbach (Bavière Rhénane), canthare à figures rouges, décoré de rangées de palmes et de divers ornements, type de Cagliè et de Guatia, III^e siècle environ. Lindenschmit, *Die Allerthümer aus der heidnischen Vorzeit*, t. III, partie V, pl. I. 3^o Vase à peu près semblable décoré de lierre et portant deux colombes, trouvé en Bavière, vu chez le professeur Thiersch à Munich par M. de Witte en 1838; de Witte, *Mém. cité*, p. 63. 4^o Deux fragments provenant de l'amphithéâtre de Nîmes—éphèbe armé de deux javelots—partie supérieure d'une tête et de deux ailes; de Witte, *Mém. cité*, p. 63. 5^o Petit lécythus trouvé près de Voiron (Isère), décoré de palmettes noires.

Pour compléter cette liste, M. Bertrand me signale un canthare semblable à celui de Rodenbach, trouvé dans un tumulus gaulois de Courcelles-en-Montagne, aux environs de Langres, et deux coupes du petit Asperg, tumulus gaulois aux environs de Stuttgart.

Ils proviennent du Pharo (1876); on y remarque des figures de face, des femmes de face la poitrine nue, un buste de femme recouvert de vastes draperies, avec une abondante chevelure qui tombe sur les épaules; les peintures plus ou moins soignées offrent tous les caractères d'un style qui a produit de belles œuvres à l'époque macédonienne.

ALBERT DUMONT.



NOTE SUR LES COMPTES D'ÉLEUSIS

SOUS L'ARCHONTAT DE KÉPHISOPHON

OL. 112,4 (329/8).

La Société Archéologique d'Athènes, dans les fouilles que M. Philios dirige en son nom à Eleusis, a découvert un second fragment des comptes de l'année 329/8. C'est le bas de la stèle dont la partie supérieure avait été trouvée l'année dernière (1). Avec un louable empressement, ce document considérable a été immédiatement porté à la connaissance des savants par les soins de M. Tsountas (2).

La colonne gauche du nouveau fragment contient la fin de la quatrième prytanie et la cinquième en entier. La dixième prytanie remplit à elle seule la colonne de droite et, en plus, quinze lignes qui occupent la surface entière de la stèle. Outre les dépenses courantes, les épistates d'Eleusis et les trésoriers des Déesses donnent, dans cette dixième prytanie, le compte de recettes et de dépenses qui portent sur l'année entière. Elles concernent: 1° les revenus de domaines appartenant au temple, et leur emploi; 2° la consécration des prémi-

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VII, p. 387 et suiv.

(2) 'Εφημερίς Ἀρχαιολ. 3^e série, t. I, p. 110 et suiv.

ces des récoltes; 3° l'ouverture des trésors de Déméter et de Coré. Ces trois points méritent une étude particulière. Je reproduis ci-dessous la partie de l'inscription qui s'y rapporte. Le texte est emprunté à l'Ἐφημερίς; je l'ai collationné sur le marbre qui est maintenant exposé dans le Musée Central de Patissia, et j'ai introduit quelques corrections et conjectures qui seront justifiées en leur place.

[Μισθωτῆς]

- 40 Ῥαρία· Ὑπερείδης Γλαυκίππου Κολλυ(τεύς)· παρὰ τούτου ἐλά-
βομεν μίσθωσιν μέδιμνο[υς ΠΗΠΔΔΔΙΙΙ· ἐτῶν (1)
- 41 τεττάρων, γίνονται μέδιμνοι ΧΧΗΗΗΗΠΔΔΠΙ· ἐπίμετρα τῷ
διαμετρηθέντι σ[ι]τωι ΗΗ[ΠΠΙΙ· κεφάλαιον)]
- 42 μέδιμων ΧΧΠΗΗΗΔΔΔΙΙ· ((τ))ἀπό τούτου ἐδόθη ἱερεῦσιν καὶ
ἱερίαις κατὰ τὰ πάτρι[α] ἐπ[ὶ] Νικήτου ἄρχοντος]
- 43 μέδιμνοι ΠΔΙ· ἐπὶ Ἀριστοφάνους ἄρχοντος μέδιμνοι ΠΔΙ· ἐπὶ
Ἀριστοφῶντος ἄρχ[ο]ντος [μέδιμνοι ΠΔΙ·
- 44 ἐπὶ Κηφισοφῶντος ἄρχοντος μέδιμνοι ΠΔΙ· κεφάλαιον ἱερεῦσιν
καὶ ἱερεῖ[αι]ς, [ἐτῶν τεττάρων μέδι]-
- 45 μνοι ΗΗΔΔΔΔΜΜΜΜ· ἐ[ς] τὴν (2) τριετηρίδα τῶν Ἐλευσινίων
ἐπὶ τὸν γυμνικὸν ἀγῶνα καὶ τῇ[ς] ἵπποδρομίας]
- 46 καὶ τοῦ πατρίου ἀγῶνος καὶ τῆς μουσικῆς μέδιμνοι ΠΔΔ· εἰς
τὴν πεντετηρίδα τ[ῶν] Ἐλ[ε]υσινίων ἐπ[ὶ]
- 47 τὸν γυμνικὸν ἀγῶνα καὶ τῆς ἵπποδρομίας[ς] καὶ τοῦ πατρίου
μέδιμνοι.....(3)

(1) Sur le marbre, la dernière lettre visible est O plutôt que Ω, ce qui permet de restituer μέδιμνους. La formule γίνονται μέδιμνοι indique un total; comme on voit par la distribution faite aux prêtres que le fermage a été perçu en nature chacune des quatre années de l'Olympiade, il est naturel de penser qu'on avait d'abord marqué le chiffre de médimnes dus pour le fermage d'une seule année.

(2) Il y a bien sur l'original ΕΚΤΗΝ, comme a lu M. Tsountas, mais le rapprochement avec la ligne 46 εἰς τὴν πεντετηρίδα montre que le lapicide a gravé par erreur un K au lieu de E ou EI.

(3) Pour remplir la lacune, on peut supposer que le lapicide a omis après πατρῶν le mot ἀγῶνος qui se trouve plus haut (l. 46) dans la même expression et que le chiffre des médimnes est ΠΔΔ pour la pentétéris comme pour la triétéris et les jeux hippiques ajoutés par décret. Cette conjecture permettrait de rétablir à la fin de la ligne 49 le total ΗΗΗΗ[ΠΙΙΙΙ].

- 48 εἰς τὴν ἵπποδρομίαν τὴν προστεθεῖσαν κατὰ ψήφισμα ἄθλα μέδι-
μνοι **ΠΔΔ**· σύμπαν κε[φά(λαιον) ἱερεῦσι καὶ]
49 ἱερείαις εἰς τὴν τριετηρίδα τῶν Ἐλευσινίων καὶ εἰς τὴν πεντετη-
ρίδα [μ]έδιμ[νοι] **ΗΗΗΗ**.....
50 Τῆς ἐπαρχῆς τοῖν θεοῖν τοῦ σίτου κεφάλαια τῆς φυλῆς ἐκάστης.
Ἐρεχθίδος κρι(θῶν) **ΔΔΔΜΜΜ** (1), [π]υρ[ῶν]....
51 ἡμικτεῖα, δύο χοίνικες. Αἰγυθίδος κρι(θῶν) **ΠΔΔΔΙΙΙΙ**, πυρῶν
δύο μέδιμνους, ἑπτὰ χοίνικας. [ΙΙ]αν[ιδιονίδος]
52 κρι(θῶν) **ΠΙ** (2), ἑπτὰ ἡμικτεῖα, τρεῖς χοίνικας, πυρῶν τρι' ἡμέδι-
μνα, δύο χοίνικας. Λεωντίδος κρι(θῶν) **ΠΔΔΔ[ΠΙ]**
53 ἑνδεκα ἡμικτεῖα, πυρῶν τρεῖς μέδιμνοι, δέκα χοίνικες. Ἀκα-
μαντίδος κρι(θῶν) **ΠΔΠΙΙ**, π[έν]θ' ἡμικ[τεῖα]· (3)
54 πυρῶν τρεῖς μέδιμνοι, δύο χοίνικες. Οἰνηίδος κρι(θῶν) **ΔΔΔΔΠΙΙ**,
ἑκτεὺς, τρεῖς χοίνικες· πυρῶν δύο μέ[δι-]
55 μνοι, ἑνδεκα ἡμικτεῖα, δύο χοίνικες. Κεχροπίδος κρι(θῶν)
ΔΔΔΠΙΙΙ, τρι' ἡμικτεῖα, πυρῶν μέδιμν[ος].
56 Ἴπποθωντίδος κρι(θῶν) **ΠΠΙ**, ἕκ χοίνικες, πυρῶν τέτταρες μέδι-
μνοι ((τέτταρες)), ἡμέδιμνον, χοίνικες..
57 Αἰαντίδος κρι(θῶν) **ΔΔΔΔΙΙΙ**, τέτταρ' ἡμικτεῖα, πυρῶν δύο μέ-
διμνοι, ἡμικτεῖον. Ἀντιοχίδος κρι(θῶν) **ΠΠΙ[Ι]**,
58 ἡμικτεῖα ὀκτώ, δύο χοίνικες· πυρῶν μέδιμνος, ἑννέα ἡμικτεῖα,
πένθ' ἡμυχρινίαια. Ἐγ (Δ)ρυμοῦ Φί-
59 λων στρατηγός κρι(θῶν) μέδιμνος, δύο χοίνικες· πυρῶν μέδιμνοι
δύο, πένθ' ἡμικτεῖα, χοῖνιζ. Ἐκ τῆς ἐπ'
60 Ἀμφιάρχου δῆμαρχος Προκλῆς Σουνιεὺς κρι(θῶν) **ΔΔ**, πυρῶν **Π**
μέδιμνοι, ἑννέα ἡμικτεῖα. Ὡν αὐτοὶ ἀπῆν-
61 ενχαν οὐδενὸς ἐγλέξαντος κρι(θῶν) **ΔΠΙΙ**, πυρῶν τρία ἡμέδιμνα.
Ἐξαλαμῖνος (4) Τιμόθε[ος] Ἀλωπε(κῆθεν) κρι(θῶν) **ΔΔΔΔ**,
62 δέκα ἡμικτεῖα, δύο χοίνικες. Ἐ Σκύρου στ(ρ)ατη[γός] Μνησί-
στρατος Κυθήριος κρι(θῶν) **ΔΔΔΔΠΙΙΙ**, πυρῶν ὀκτώ.

(1) Les lettres **Μ Μ Μ** ne sont pas très-distinctes, la lettre **Μ** est employée pour le médimne à la ligne 45, mais, dans toute la notation des prémices, on se sert du signe de l'unité.

(2) **Π** et non **Π** est certain.

(3) La lecture de la fin de la ligne est douteuse. Peut-être κρι(θῶν) **ΠΔΠΙΙΙ** [δύ]ο ἡμικ[τεῖα].

(4) La préposition ἐκ est réunie au nom propre Σαλαμῖνος.

- 63 Ἐγ Μυρίνης στ(ρ)ατη[γ]ὸς Σθενύλλος Εἰρεσίδης, Σω[κράτ]ης
Ἄλωπεκῆθεν, Αἰσχύλος Ἐρχιεὺς [κρι(θῶν): Η]ΠΔΠ,
- 64 πυρῶν ΔΔΠΠ, πένθ' ἡμικτεῖα. Ἐξ Ἡφαιστίας στρατηγὸς[ς]
Μνησίμαχος Ἀγνούσιος, Δη[μ]ήτρ[ι]ος ἐκ Κολ(ης),
- 65 [Λ]υσίμαχίδης Ἀγνούσιος κρι(θῶν) ΗΗΠΠ, ἑκτεύς, δύο χοίνικες·
πυρῶν εἴκοσι τρεῖς (μέδιμνοι), δέκα ἡμικτεῖα, δύ-
- 66 [ο] χοίνικες. Κεφάλαιον κριθῶν μέδιμνοι ΧΗΠΠΠ, ἡμικτεῖα τέτ-
ταρα, δύο χοίνικες. Ἀπὸ τούτων εἰς
- 67 [π]ροκῶνικα τοῖν θεοῖν μέδιμνος· εἰς τὸν πέλανον ἱεροποιῶς ἐγ
βουλῆς ἐκκαίδεκα μέδιμνοι τρι-
- 68 [ῶ]ν χοινίκων ἀπολείποντες. Ἀπεδόμεθα μεδίμνους ΧΔΔΠΠ,
ἑκτέα, πένθ' ἡμιχοινίκια, καὶ ἐπίμετρα
- 69 ταύταις μέδιμνοι ΠΔΠΠΠ, ἑκτεύς(ς), πένθ' ἡμιχοινίκια. Κεφάλαιον
τιμῆς κριθῶν XXXΠΔΔΔΠΠΠ πρα-
- 70 θεισῶν ἐκ τριῶν δραχμῶν τὸν μέδιμνον ἕκαστον ὡς ὁ δῆμος ἔτα-
ξεν· πυρῶν κεφάλαιον μέδιμν[οι] ΠΔΔΔΔ.,
- 71 δέκα ἡμικτεῖα, χοῖνιξ. Ἀπὸ τούτων εἰς πέλανον τοῖν θεοῖν μέδι-
μνος, καὶ ἱεροποιῶς ἐγ βουλῆς
- 72 Δ μέδιμνοι καὶ ἐπιβολὴ πένθ' ἡμικτεῖα. Ἀπεδόμεθα μεδίμνους
ΠΔΔΠ, ἑκτεῖα, χοίνικα· ἐπίμετρα
- 73 τούτοις μέδιμνοι τρεῖς, χοίνικες τρεῖς. Κεφάλαιον τιμῆς πυρῶν
τῶν ἐξήκοντα καὶ δυσὲν μεδίμνων
- 74 ΗΗΗΠΔΔΠΠΠΠ, πραθέντων ἐξ δραχμῶν τοῦ μεδίμνου ἐκάστου,
ὡς ὁ δῆμος ἔταξεν, πλὴν τῶν δέκα μεδίμνω(ν)·
- 75 τούτων δὲ τιμὴ Π. Κεφάλαιον ἀργυρίου τῆς ἐπαρχῆς τοῦ σίτου
XXXΠΔΠΠΠΠΠ. Ἀπὸ τούτου τάδε ἀνήλω·
- 76 ται· ἱεροποιῶς ἐγ βουλῆς ὅσον ὁ δῆμος ἔταξεν τοῦ προβάτου καὶ
τῆς αἰγὸς ἐκάστου ΔΔΔ,
- 77 ἱερείων τετταράκοντα τριῶν, κεφάλαιον ΧΗΗΠΔΔΔΔ. Τῶν
βοῶν ἐκάστου ΗΗΗΗ, τριῶν βοῶν ΧΗΗ. Ἰποθῶ[ν]-
- 78 τος ἱερεῖ πέλανον ΔΔΔΔΠΠΠΠΠ. Προμετρητεῖ μισθὸς ἀπὸ τῶν
ἐκατὸν ΠΠ, κεφάλαιον ΔΠΠΠΠΠΠ.
- 79 Σανίδων ΔΠΠΠ τιμὴ καὶ γραφὴ ΠΠΠ. Τοῦ πύργου ἐπισκευὴ τῶι
σίτῳ ΠΔΔ. Μισθωτοῖς τοῖς ἐκφέρουσι
- 80 τὸν σῖτον τῶν ἐκατὸν μεδίμνων ΠΠΠ, κεφά(λαιον) ΠΠΠΠ. Εἰς τὰς
ἱερὰς οἰκίας ταῖς ἱερείαις θυρώματα ΔΠΠ

- 81 καὶ σταθμὰ ταῖς θύραις καὶ ὑπερτόναια· τιμὴ ξύλων καὶ ἥλων
καὶ κόλλης καὶ μισθωτοῖς ἐργασαμέν(αις)
82 ΗΗΗΗΠΔΗ. Εἰς τὰ ἐπιθύσιμα ΠΔΔΔΔ ἱεροποιοῖς ἐγ βουλῆς.
Κεφάλαιον λήμματος ΧΧΧΠΔΙΙΙΙΙC· κεφά(λαιον) ἀναλώ-
ματος ΧΧΧΗΗΔΔΔΓC.

Υ.

- 1 Περίεστιν ((Η))Η[ΗΠΔ]ΔΠΙΙΙΙ· τοῦτο παρεδώκαμεν ἱεροποιοῖς
τοῖς ἐγ βουλῆς καὶ ἐξ Ἰμβρο[υ τ]ῆς ἀπαρχῆς οἱ ὕστερον [ἐ]λ-
θόντες τῆς θυσίας, ἣν ἐκόμισε Χαιρέστρατος Ἀναγυράσιος,
πυρῶ[ν] μέδιμνοι ΔΔΔΠΙ, δέκα ἡμ[ι].
2 ἐκτεῖα ἔχοντες [τὴν] ἐπιβολήν· τιμὴ τούτων ΗΗΔΔΗ· κριθῶν
ΔΔΔΔΙΙΙ, ἡμικτε[ι]α τέτταρα ἔχοντες τὴν ἐπιβολήν· τιμὴ
τούτων τοῦ μεδίμνου ἐκάστου ΗΗΠΙΙΙΙ· σύμπαν τιμῆς κεφά-
λαιον ΗΗΗΠΔΔ(Δ)ΠΗΗ[C].
3 Ἀπὸ τούτου προμετρητέι ΗΗ, μισθωτοῖς ΗΙΙΙΙΤ, ἐνοίκιον ΗΙ, κε-
φάλαιον ἀναλώματος [Π]Τ· περίεστιν ΗΗΗΠΔΔΔΗΗΤ· καὶ
τοῦτο παρεδώκαμεν ἱεροποιοῖς ἐγ βουλῆς Δημοφίλῳ Ἀχαρνεῖ
καὶ συνιεροποιοῖς
4 εἰς ἀνάθημα τοῖν θεοῖν. [Ἐ]κ τῶν θησαυρῶν ἐξειρέθη τῶν Ἐλευσῖνι
τοῖν θεοῖν· ἐκ τοῦ((ς)) τῆς πρεσβυτέρως φιλίππειοι δύο, τριώ-
βολον χρυσοῦν, ὅβολοι δύο χρυσοῖ, δραχμὴ χαλκιδική, τριώ-
βολον, ὅβολος δελφικ[ός],
5 νομίσματος ΠΙΙΙΙΙC. Ἐκ τοῦ τῆς νεωτέρως ὅβολοι δύο χρυσοῖ, (1)
νομίσματος ΠΔΔΔΔΙΙΙΙΤΧ· σύμπαν κεφάλαιον σὺν τῇ τιμῇ
τοῦ χρυσοῦ καὶ τοῦ ξενικοῦ ΧΠΔΔΔΔΗΗΠΙΙΙΧ. Ἀπὸ τούτου
τάδε ἀνήλωται· Λυκῆτι
6 Περιθοί(δ)η τῶι τοῖς θησαυροῦς ἀνοίξαντι μισθὸς ΗΗΗΗ· ἀρεστηρίαν
θῦσαι ἱερεῖον ἐκατέρωι τοῖν θεοῖν κατὰ ψήφισμα βουλῆς, ὃ Λυ-
κοῦργος εἶπεν, ΠΔΔ· κεφάλαιον τοῦ περιόντος ΧΔΠΗΗΠΙΙΙΧ.
Καὶ τοῦτο ἱερο-
7 ποιοῖς κατεβάλομεν κατὰ ψήφισμα δήμου, ὃ Λυκοῦργος εἶπεν, Νι-
κομάχῳι Στειρ[ιεῖ καὶ] συνιερ[οπ]οιοῖς.

Après la mention de quelques autres fermages, un article spécial est relatif à celui du domaine de Raria (l. 40—50).

(1) Il y a sur le marbre ΧΡΥΞΟΙ.

La plaine de ce nom était aux portes mêmes d'Eleusis, après le puits Callichoros; on y voyait l'aire de Triptolème et un autel en son honneur (1). C'était là en effet que, pour la première fois, le héros avait semé le grain donné par Déméter et qu'avait mûri la première moisson. La chronique de Paros avait consigné ce fait avec sa date exacte (2).

Le domaine de Raria appartenait naturellement au temple qui le donnait à ferme. Le locataire Ὑπερείδης Γλαυκίππου Κολλυτεύς est le célèbre orateur Hypéride. L'auteur de la vie des Dix Orateurs parle de sa propriété d'Eleusis (3). En ne donnant pas au mot κτήμα le sens rigoureux de propriété, on peut l'entendre de ce domaine, pris en location. Le bail était probablement de longue durée; le fermage était payé chaque année, mais il n'entrait dans les comptes du temple que tous les quatre ans, à la fin de l'Olympiade. Le fermage était acquitté, non en argent, mais en nature, 619 médimnes par an (4). Un dixième environ (64 méd.) était donné en plus comme ἐπίμετρον.

Une partie de cette redevance était attribuée, suivant les usages des ancêtres, aux prêtres et aux prêtresses d'Eleusis, à raison de 61 médimnes par an. La fin de la ligne 42 est brisée. J'ai restitué ἐπ[ὶ Νικήτου ἄρχοντος], ce qui donne une lettre ou deux de trop; mais il est possible que le mot ἄρχοντος ait été abrégé à la fin de la ligne. Sous les archontes de la 2^{me}, 3^{me} et 4^{me} année de cette Olympiade, une quantité de 61 médimnes est distribuée aux prêtres et prêtresses: la mention d'une quantité égale après la lacune et les deux lettres ΕΓ qui la précèdent conduisent à restituer le nom de l'archonte de la première année de la même Olympiade.

Une autre partie était distribuée en prix aux vainqueurs des Eleusinia. L'inscription complète le témoignage du scho-

(1) 'Αφ' οὗ Τριπτό[λεμος ὁ Κελεοῦ καρπὸν] ἔσπειρεν ἐν τῇ 'Ραρίᾳ καλουμένῃ 'Ελευστίνι.... L. 24-25. *Fr. hist. gr.* éd. Didot, t. I, p. 544.

(2) Pausan. I, 31.

(3) 'Εν 'Ελευστίνι δ' ἐν ἰδίοις κτήμασι... X Orat. 18.

(4) Voir la note 1, p. 195.

liaste de Pindare (IX, 150) Ἀγεται δὲ αὐτόθι ἄγων Κόρης καὶ Δήμητρος ὃς καλεῖται Ἐλευσίνια οὗ ἔπαθλον κριθαί. C'était la plaine sacrée de Raria qui produisait l'orge donnée en prix; comme aux Panathénées, c'était l'huile provenant des oliviers sacrés qu'on distribuait aux vainqueurs.

Nous possédons bien peu de renseignements sur les jeux des Eleusinia; aucun texte ne dit même positivement qu'ils fussent célébrés en même temps que les mystères. D'après les données de l'inscription, il semble qu'ils avaient lieu deux fois seulement dans l'espace d'une Olympiade: une τριετηρίς et une πεντετηρίς. Le cycle de la première paraît se rattacher au culte de Dionysos; la seconde serait particulièrement celle des Déesses, et sa périodicité semble s'accorder avec l'expression de μέγαρα Ἐλευσίνια qui se rencontre dans une inscription de l'empire (1) et aussi avec le passage de Pollux sur la part que les ἱεροποιοί athéniens prenaient à la pentétéris d'Eleusis (2).

Les concours des Eleusinia n'étaient pas mieux connus. On savait seulement, par les témoignages concordants d'Aristote et de la Chronique de Paros, que les jeux gymniques d'Eleusis étaient les plus anciens de la Grèce (3); ils sont mentionnés dans plusieurs décrets athéniens. Nous voyons qu'ils s'étaient développés, et qu'en 329/8, ils comprenaient la triple série des concours gymniques, hippiques et musicaux. Ces derniers étaient-ils restreints aux divers concours des rhapsodes, des citharistes et des flûtistes, ou comprenaient-ils aussi des représentations scéniques? L'existence d'un théâtre à Eleusis et la mention de concours de tragédies au IV^{me} siècle (4) rendent la seconde opinion plus probable.

(1) C. I. A. III, 663.

(2) Δέκα ὄντες οὔτοι ἔθουσιν τὰς θυσίας τὰς πενταετηρίδας, τὴν εἰς Δῆλον, τὴν ἐν Βραυρωνί, τὴν τῶν Ἑρακλειδῶν, τὴν Ἐλευσινιάδε, Pollux, VIII, 107. Cf. Phot. Lex. p. 291.

(3) Πρῶτα μὲν τὰ Ἐλευσίνια διὰ τὸν καρπὸν τῆς Δήμητρος, *Fragm. hist. gr.* éd. Didot, t. II, Aristot. fr. 282; cf. *Chron. Par.* I. 30-31.

(4) Ἀναιπεῖν τὸν στέφανον Ἐλευσίνι ἐν τῷ θεάτρῳ τραγωιδῶν τῷ ἄγῳνι. *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 121.

Qu'est-ce que le *πάτριος ἄγων* mentionné séparément dans la triétéris comme dans la pentétéris? Il s'était rencontré pour la première fois dans une inscription trouvée dans les fouilles de la Société Archéologique à Eleusis: ἀναγορεύειν τοῦτον τὸν στέφανον Διονυσίων τῷ πατρίῳ ἄγωνι Ἐλευσίνι ἐν τῷ θεάτρῳ (1). Un autre décret trouvé dans les mêmes fouilles, et encore inédit, parle aussi d'un *πάτριος ἄγων* des Haloa. Les Eleusiniens, lorsqu'ils s'étaient réunis aux Athéniens, avaient stipulé qu'ils garderaient la propriété de leurs cérémonies religieuses; en fait, ils avaient conservé une certaine indépendance pour l'administration de leur temple et pour les cérémonies religieuses. Je suppose qu'ils avaient tenu à maintenir leurs fêtes nationales à côté des grandes fêtes d'Eleusis, communes à tous les Athéniens.

Des concours hippiques supplémentaires avaient été ajoutés par un décret du peuple, et les vainqueurs, comme ceux des Eleusinia, recevaient en prix de l'orge provenant de la plaine de Raria (l. 48). Je crois que ce décret était tout récent et qu'on peut en attribuer la proposition à Lycurgue, qui avait rétabli plusieurs anciens jeux négligés ou en avait fondé de nouveaux. La disette qui sévissait depuis quelques années en fut probablement l'occasion; le peuple cherchait, par une nouvelle fête, à mériter la faveur des Déesses de l'agriculture. La confiance en leur protection paraît avoir grandi à cette époque; ainsi, lorsque les Athéniens eurent reçu de Démétrius une apparence de liberté, ce fut à Déméter et à Coré qu'ils témoignèrent leur reconnaissance en instituant des jeux supplémentaires en leur honneur (2).

L. 50-83. Le compte des prémices des récoltes consacrées aux Déesses d'Eleusis est un curieux commentaire de l'ordonnance votée, sous l'administration de Périclès, pour établir ou plutôt pour rétablir l'antique usage de cette offrande (3).

(1) Ἐφημ. Ἀρχαιολ. 3^{me} série, t. I, p. 83.

(2) *C. I. A.* II, 314, l. 43-44.

(3) P. Foucart, *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 225.

Afin de rendre plus facile la comparaison entre les deux documents, je reproduis la traduction des passages relatifs: I, à la quotité prélevée sur les récoltes et à leur livraison; II, à l'emploi des prémices; III, au tableau qui devait être dressé des quantités reçues.

I. «Que les Athéniens offrent aux deux Déeses les prémices des récoltes, conformément aux usages des ancêtres et à l'oracle venu de Delphes, à raison d'un setier au moins pour cent médimnes d'orge et d'un demi-setier pour cent médimnes de froment. Si quelqu'un obtient pour la récolte de l'année une quantité supérieure ou inférieure, qu'il offre les prémices d'après la même proportion. Que les démarques en fassent la levée par dèmes et qu'ils les remettent aux *ιεροποιοί* d'Eleusis à Eleusis. Que ceux-ci fassent construire à Eleusis, en se conformant aux usages des ancêtres, trois fosses à blé, à l'endroit qui sera jugé convenable par eux et par l'architecte, et qu'ils versent là les grains qu'ils auront reçus des démarques. Que les alliés offrent aussi les prémices en la même manière; que les villes choisissent ceux qui les lèveront, selon qu'ils jugeront que cette levée se fera le mieux; les grains une fois levés, que les villes les envoient à Athènes et que ceux qui les auront apportés les remettent aux *ιεροποιοί* d'Eleusis à Eleusis.»

Le fait même de l'offrande des prémices est le plus important. Si l'on en croyait Isocrate, cet usage pieux, qui était en même temps un hommage et un acte de reconnaissance envers les Athéniens, n'aurait jamais été interrompu, et la plupart des villes grecques n'auraient pas manqué à ce devoir: Αἱ γὰρ πλεῖσται τῶν πόλεων ὑπόμνημα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν ὡς ἡμεῖς ἀποπέμπουσι, ταῖς δ' ἐκλείπουσαις πολλάκις ἢ Πυθίᾳ προσέταξεν ἀποφέρειν τὰ μέρη τῶν καρπῶν καὶ ποιεῖν πρὸς τὴν πόλιν τὴν ἡμετέραν τὰ πάτρια (1). Dans ce passage, une large part a été faite à l'amplification oratoire; et l'inscription force à rabattre beaucoup de l'affir-

(1) Isocr. *Panegy.* 31.

mation d'Isocrate. Nous verrons en effet qu'en cette année 329/8 aucune ville étrangère n'avait consacré les prémices à Eleusis et que les envois sont faits seulement par les Athéniens et leurs colons. Il me semble même douteux que ceux-ci aient continué, sans interruption, à se conformer à cette antique prescription; je croirais plutôt qu'il y eut une restauration de l'ancien usage et que celle-ci doit être attribuée à l'orateur Lycurgue.

Connaissant le caractère de cet homme d'état et son attachement aux traditions religieuses d'Athènes, on ne sera pas surpris de voir que, sauf quelques détails d'administration, les règles posées dans l'ordonnance du cinquième siècle furent encore suivies en 328. Les prémices sont offertes pour des quantités inférieures à 100 médimnes. Par exemple, si un ἐκτεύς représente l'ἀπαρχή sur 100 médimnes d'orge, une χοῖνιξ (et cette mesure revient assez fréquemment) représente la portion prélevée sur une quantité huit fois moindre.—La livraison est faite à Eleusis, quelle que soit la provenance des prémices.

En Attique, elles étaient levées et livrées par le démarque; nous en avons la preuve directe, au moins dans un cas (l. 60). Pour les alliés, ils pouvaient choisir ceux qu'ils jugeaient les plus propres à remplir cet office. Aussi trouvons-nous une certaine diversité. Tantôt c'est un clérouque seul, comme à Salamine (l. 61) et à Imbros (γ, l. 1), tantôt un stratège seul, comme à Skyros (l. 62); à Héphæstia et à Myrina, le stratège athénien est assisté de deux clérouques (l. 63-65).

Les changements ne sont pas considérables. Au lieu des trois σιροί à construire, dont parlait l'ordonnance, une tour avait été mise en état pour emmagasiner l'orge et le froment (l. 79). Les ἱεροποιοί d'Eleusis ne sont plus mentionnés; leurs attributions en cette circonstance avaient passé en partie aux épistates d'Eleusis et aux deux trésoriers des Déeses qui reçoivent, emmagasinent et vendent les prémices.

II. L'ordonnance prescrivait d'employer le produit des pré-

mices, partie en sacrifices, partie en offrandes consacrées aux Déesses.

« Que l'on sacrifie, sur le produit du pélanos, comme le proposeront les Eumolpides; sur le produit des orges et froments, une trittys d'animaux aux cornes dorées dont le premier sera un bœuf, pour chacune des deux Déesses; pour Triptolème, pour le Dieu et la Déesse, pour Euboulos, une victime adulte à chacun d'eux; pour Athéna, un bœuf aux cornes dorées. Quant au reste des orges et froments, les *ιεροποιοί* en feront la vente de concert avec le Conseil, et, avec le produit, ils consacreront aux deux Déesses des offrandes qu'ils feront faire, comme en décidera le peuple athénien » (l. 36-44).

Nous trouvons en effet, dans les comptes, la mention d'un prélèvement de 16 méd. d'orge et 1 méd. de froment remis aux *ιεροποιοί* du conseil des Cinq-Cents pour le *πέλανος* (l. 67). Les épistates d'Eleusis et les trésoriers des Déesses, après avoir justifié de cette remise, n'avaient plus à rendre compte de la manière dont le pélanos fut employé; c'était l'affaire des *ιεροποιοί*. La même observation s'applique aux sacrifices. Les auteurs des comptes n'avaient pas à dire à qui furent immolées les victimes; il leur suffisait de marquer quelle somme ils avaient remise aux *ιεροποιοί*, en vertu d'un décret. On voit cependant, par quelques détails de cet article, que les sacrifices étaient conformes aux anciennes prescriptions. Les victimes à acheter étaient de trois espèces: bœuf, brebis et chèvre, ce qui constitue la *τρίττοια*. Il y avait trois bœufs; en effet, on devait sacrifier à chacune des deux Déesses une *τρίττοια βούρχος*, c'est-à-dire en commençant par offrir un bœuf, et de plus un troisième bœuf était destiné à Athéna. Les autres victimes au nombre de 43 suffisaient, et au-delà, pour les sacrifices prescrits. Il y avait même tendance à les augmenter. Une somme de 90 drachmes, c'est-à-dire suffisante pour l'achat de trois chèvres ou brebis, fut employée pour un sacrifice complémentaire (l. 82); 49 drachmes et 2 oboles furent données pour un *πέλανος* au prêtre d'Hippothoon, le héros éponyme de la tribu dans laquelle Eleusis était placée (l. 82). Un médimne

d'orge est attribué pour une autre offrande aux Déesses (l. 67) εἰς προκώνια τοῖν θεοῖν μέδιμνος. La première lettre a été brisée. L'éditeur grec a proposé avec doute la restitution [κ]ροκώνια, rattachant probablement cette offrande aux attributions de la *gens* éleusinienne des Κροκωνίδαι (1). Mais le mot κροκώνια n'étant pas connu, je préfère restituer [π]ροκώνια, expression employée dans un discours de Lycurgue (2). C'était un gâteau sacré sur la composition duquel les grammairiens anciens avaient beaucoup discuté. Suivant Didymos, c'était du froment enduit de miel; Aristophane le grammairien et Cratès disaient que c'était de l'orge non grillée. Tout au contraire, Démon, dans un livre sur les fêtes, tenait pour des grains d'orge grillés et pilés avec des aromates. Un autre plus conciliant admettait que le gâteau était fait d'orge et de froment. L'inscription tranche la question sur ce petit détail du rituel, au moins dans cette cérémonie d'Eleusis; les προκώνια offerts aux Déesses étaient faits avec l'orge des prémices.

La consécration d'une offrande aux Déesses, que prescrivait l'ordonnance, avait eu lieu en 328. Après avoir établi les recettes provenant des prémices et en avoir déduit les dépenses et les frais de tout genre, après y avoir ajouté le produit des prémices d'Imbros arrivées trop tard, après le sacrifice, les épistates et les trésoriers déclarent avoir remis le reste aux ιεροποιοί du Conseil, εἰς ἀνάθημα τοῖν θεοῖν (γ, l. 4). Ce membre de phrase doit être rattaché à cette phrase, et non à la phrase suivante où il est question de l'ouverture des trésors.

Les ιεροποιοί ἐγ βουλῆς, dont le nom revient à plusieurs reprises, sont des membres du Conseil, chargés de recevoir les médimnes d'orge et de froment destinés au πέλαιος, (l. 67 et 71), d'acheter, avec l'argent remis par les trésoriers des Déesses, les victimes pour le sacrifice, à un prix fixé par le peuple (l. 76 et 82), de pourvoir, avec le reste du produit des

(1) *Oratores attici*, éd. Didot, t. II, p. 362 et 363; C. I. A. II, 596.

(2) *Oratores attici*, p. 367, et les passages cités par Harpocraton.

prémices, à la consécration d'une offrande (γ. l. 1 et 4-5) (1). Ils représentent le conseil des Cinq-Cents; une de ses attributions les plus importantes était de veiller à l'exact accomplissement des cérémonies religieuses qui intéressaient la cité. Probablement, pour chacune des grandes fêtes nationales, il nommait des *ιεροποιοί* choisis parmi ses membres. Tout au moins, les inscriptions nous l'attestent pour les Mystères et les Dionysia. Une décision de la tribu *Ægeis* de l'année 340 décerne un éloge et une couronne aux prytanes qui avaient rempli ces fonctions: *ἐπαινέσαι τοὺς ἱεροποιοὺς τοὺς τὰ μυστήρια ἱεροποιήσαντας Ἐλευσῖνι καὶ στεφανῶσαι αὐτῶν ἕκαστον θαλλοῦ στεφάνῳ* (2). Ils étaient au nombre de dix et faisaient tous partie de la tribu qui avait alors la prytanie; leur rôle doit avoir été le même dans les mystères que celui des *ιεροποιοί* dans la cérémonie des prémices. Dans un décret antérieur à l'existence des douze tribus et relatif aux Dionysia, il est fait mention de *ιεροποιοί αἰρεθέντες ὑπὸ τῆς βουλῆς*, auxquels le peuple et le conseil décernent un éloge et une couronne d'or. Ils sont également au nombre de dix, mais, cette fois, un de chaque tribu (3). Avec le prêtre de Dionysos, ils avaient offert au dieu les sacrifices pour le peuple athénien et avaient présenté un rapport sur les heureux résultats de la cérémonie. A cette occasion, une gratification leur était accordée: *Δοῦναι δὲ αὐτοῖς καὶ εἰς θυσίαν κατ' ἄνδρα [πέντε?] δραχμὰς τὸν ταμίαν τοῦ δήμου ἐκ τῶν κατὰ ψηφίσματα ἀναλισκομένων τῶι δήμῳ* (l. 35-37). Tel est aussi le sens de la mention qui figure à la ligne 71 des comptes: *καὶ ἱεροποιοῖς ἐγ βουλῆς Δ μέδιμνοι καὶ ἐπιβολὴ πένθ' ἡμικτεῖα*. Le médimne de froment valant six drachmes, c'était pour chacun d'eux une valeur à peu près égale au chiffre que

(1) Il ne faut pas les confondre avec les *ιεροποιοί κατ' ἐνιαυτὸν* qui figurent dans la même inscription; ceux-ci, en vertu de décrets, reçoivent des trésoriers des Déesses sortant de charge les sommes provenant des fermages des biens du temple qui n'ont pas été employées et celles qui ont été trouvées dans les trésors de Déméter et de Coré (β. l. 38 et γ. l. 7).

(2) Hauvette-Besnault, *Bull. de Corr. hellén.* V, p. 364.—Cf. C. I. A. II, 872.

(3) *Ἀθῆν.* VI, p. 483.

j'ai restitué dans le décret des Dionysia. Un décret mutilé du V^{me} siècle, récemment publié par M. Koumanoudis, nous fait connaître un exemple plus ancien de cette institution. Le conseil, pour une fête (peut-être celle des Hephæstia), doit tirer au sort parmi ses membres dix *ιεροποιοί*, un par tribu: [Δις]-*κληρωσάτω δὲ καὶ ἡ β[ουλ]ῆ σφῶν αὐτῶν ιεροπ[οι]οὺς δέξα ἄνδρ[ας] ἕνα ἐκ τῆς φυλ[ῆς] ἐκάστης* (1).

III. L'ordonnance prescrivait d'inscrire sur un tableau les quantités d'orge et de froment, par dème et par ville, et d'en déposer des copies dans l'Eleusinion d'Eleusis et dans le bouleutérion (l. 24-29).

Ce tableau par dèmes n'est pas reproduit dans les comptes; on s'était contenté de faire le total par tribus: *τῆς ἐπαρχῆς* (2) *τοῖν θεοῖν τοῦ σίτου μεγάλα καὶ τῆς φυλῆς ἐκάστης* (l. 50). Pour les villes, chacune d'elles a son compte à part.

Même réduit de cette manière, le tableau contient les renseignements les plus intéressants pour les possessions des Athéniens à cette époque, et pour la production de l'Attique en céréales.

1°. Quels sont ceux qui envoyèrent les prémices? Les Athéniens, au cinquième siècle, se soumettaient à cette obligation; ils l'imposaient à leurs alliés; au nom de l'oracle de Delphes et des coutumes des ancêtres, ils conviaient toutes les cités helléniques à y concourir. En 329/8, cette offrande s'effectuait dans des proportions plus modestes. Dans le catalogue, nous voyons seulement les dix tribus et les îles occupées par les clérouques athéniens.

Entre ces deux groupes, se rencontre la mention de deux localités.

Pour la première, (l. 58) la lecture ΕΓΡΥΜΟΥ, que j'ai vé-

(1) Ἐφημ. Ἀρχ. 3^{me} série, t. I, p. 167.

(2) Dans cette inscription, les deux mots *ἐπαρχή* et *ἀπαρχή* (γ, l. 1) sont employés indifféremment; on ne tenait plus compte de la nuance qui les distingue. Dans l'ordonnance du cinquième siècle, on trouve seulement *ἀπαρχή*, qui est le terme propre.

rifiée sur la pierre, est certaine; mais le nom d'un district appelé *Ῥυμός* ou *Γρυμός* est absolument inconnu. Remarquons d'abord que les prémices sont envoyées par un stratège athénien; on peut en conclure que c'était un territoire occupé en cette année par les troupes athéniennes, et probablement contesté. En second lieu, nous constatons que la production du froment est plus que quadruple de celle de l'orge (en chiffres ronds, 600 méd. d'orge, 2900 méd. de froment); c'est absolument l'opposé du rapport entre les deux récoltes pour les dix tribus. Il faut donc chercher cette localité ou ce district sur les confins de l'Attique et de la Béotie. Aussi je n'hésite pas à proposer la correction *ἐγ [Δ]ρυμοῦ*. Aristote dit qu'il y avait deux localités de ce nom, l'une en Béotie, l'autre en Attique (1). Le scholiaste de Démosthène l'appelle: ville entre la Béotie et l'Attique (2). Hésychius emploie l'expression plus exacte de *χωρίον τῆς Ἀττικῆς καὶ προύριον* (3). L'emplacement de Drymos est déterminé encore plus exactement par un discours de Démosthène. L'orateur rappelle qu'après la ruine des Phocidiens, les Athéniens, bien loin d'obtenir Oropos que Philippe leur avait promis, avaient été obligés de sortir en armes pour protéger Drymos et le territoire aux environs de Panactos (4). D'autre part, Aristote ayant mentionné Drymos dans l'ouvrage intitulé *Δικαιώματα*, où étaient exposées les contestations des villes au sujet de certains territoires, on voit que c'était une localité, dont les Thébains et les Athéniens se disputaient la possession. Ces derniers, comme le prouve l'inscription, l'occupaient en 329/8. Probablement Philippe leur avait attribué ce district comme il l'avait fait pour Oropos. Drymos ne faisait pas partie d'un dème, puisque les prémices

(1) *Harpocration*. Ἀριστοτέλης ἐν τοῖς Δικαιώμασι φησιν οὕτως· ἔπειτα Δρυμόν ἐν Ἀττικόν καὶ ἔτερον Βοιωτικόν.

(2) Πόλις μεταξὺ τῆς Βοιωτίας καὶ τῆς Ἀττικῆς. *Orator. attici*, éd. Didot, t. II, p. 638.

(3) *Hésychius*: Δρυμός· δάσος, σύμυτος τόπος αὐτοφυῆς καὶ σύνδενδρος καὶ χωρίον τῆς Ἀττικῆς καὶ προύριον.

(4) Ἀντί δὲ τοῦ τὸν Ὀροπόν ὑμῖν ἀποδοθῆναι, περὶ Δρυμοῦ καὶ τῆς πρὸς Πανάκτωρ χώρας μεθ' ὧν ἐξερχόμεθα. *Demosth.* περὶ τῆς παραπρεσβείας, 326.

furent apportées, non par le démarque, mais par le stratège Philon. Celui-ci était un des dix stratèges athéniens; il commandait sans doute la forteresse voisine de Panactos où les Athéniens tinrent garnison depuis la fin de la Guerre Sacrée; il est probable qu'il avait également le commandement militaire d'Eleusis et de Phylé, en un mot qu'il remplissait les fonctions désignées à la fin du IV^{me} siècle par le titre spécial de στρατηγὸς ἐπ' Ἐλευσίνος.

Il n'y a pas de difficulté pour la seconde localité (l. 59-60); c'est le domaine d'Amphiaräus, bien connu depuis la découverte du discours d'Hypéride pour Euxenippos (16). Philippe avait attribué Oropos aux Athéniens; ceux-ci partagèrent le territoire entre les tribus associées deux à deux. Une colline fut réclamée comme appartenant à Amphiaräus; le dieu, que les Athéniens envoyèrent interroger par Euxenippos et deux autres députés, avait apparu dans un songe pour revendiquer sa propriété. Ce domaine, dans une année mauvaise, avait produit 12000 méd. d'orge et 6900 méd. de froment, équivalant à une somme de 77,400 drachmes. Conformément à l'ordonnance, la levée avait été faite par le démarque; celui-ci était du dème de Sunium, probablement un des colons établis sur le territoire d'Oropos, lorsqu'il fut partagé entre les dix tribus. Nous pouvons aussi conclure de ce passage de l'inscription que les biens des temples étaient, comme les autres terres, astreints à payer les prémices aux déesses d'Eleusis.

Au cinquième siècle, tous les alliés d'Athènes étaient soumis à cette même redevance. En 329/8, elle n'est payée que par les clérouchies de Salamine, de Skyros, de Myrina et d'Héphaestia (Lemnos) et d'Imbros. Les clérouques étaient des citoyens athéniens établis hors de l'Attique, mais conservant leur titre de citoyen et soumis aux lois et aux décrets de la cité. Ils continuaient à prendre part au culte national, et les inscriptions attestent qu'ils envoyaient des théores et des vic-times aux fêtes des Panathénées et des Dionysiaques (1). Il

(1) P. Foucart, *Mémoire sur les colonies athéniennes*, p. 382.

est donc naturel qu'ils aient envoyé les prémices à Eleusis, comme les dèmes de l'Attique. Dans cette liste qui donne un tableau des possessions athéniennes en 329, il est surprenant de ne pas voir Samos. L'île appartenait encore aux Athéniens, puisqu'en 326, ils y envoyèrent trois stratèges (1); nous ignorons les circonstances particulières qui expliqueraient cette exception.

Parmi ceux qui apportèrent les prémices des clérouchies, les uns ont le titre de stratèges, les autres sont de simples citoyens. L'ordonnance laissait aux villes en dehors de l'Attique la liberté de désigner les collecteurs, comme elles le jugeraient convenable. Il est possible que les colons de Skyros aient choisi pour faire cette levée ou du moins pour la porter à Eleusis, le stratège qui rentrait en Attique (l. 62). Ceux de Salamine (l. 61) et ceux d'Imbros (γ, l. 1) eurent recours à un des Athéniens établis dans l'île. Pour les deux villes de Lemnos, Héphæstia et Myrina, (l. 63-64) deux des clérouques de chacune d'elles accompagnèrent les deux stratèges athéniens.

Ces deux stratèges n'étaient nullement des magistrats athéniens envoyés dans l'île pour la gouverner au nom de la république; il n'y a pas de raison non plus pour supposer qu'ils avaient remplacé l'hipparque que les Athéniens envoyaient annuellement à Lemnos. La présence de l'un à Héphæstia, de l'autre à Myrina, était due sans doute à des circonstances accidentelles. Il est possible qu'ils aient reçu l'ordre du peuple d'aller dans ces parages avec quelques vaisseaux, soit pour chasser les pirates qui infestaient à cette époque la mer Egée (2), soit pour escorter les convois de blé que la disette rendait plus nécessaires que jamais (3).

2°. Quel est le rapport entre les quantités produites et les

(1) C. I. A. II, 808 et *Addenda*, p. 515.

(2) Décret proposé en 335 par Lycurgue pour l'envoi de trirèmes contre les pirates. Τριηρεῖς αἵδε ἐξέπλευσαν μετὰ στρατηγοῦ Διοτίμου ἐπὶ τὴν φυλακὴν τῶν λειστῶν κατὰ ψήφισμα δήμου, ὃ εἶπεν Λύκουργος Βουτά(δης) καὶ Ἀριστόνικος Μαραθῶ(νιος), ταχυνυτοῦσαι ἐπὶ Εὐαϊνέτου ἄρχοντος. C. I. A. II, 804, l. 32-41.

(3) En 326/5, envoi d'un stratège avec cinq galères à quatre rangs de rames ἐπὶ τὴν [παραπομπή]ν τ[οῦ] σίτου. C. I. A. II, 808, l. 37 et suiv.

prémices? Il est donné par l'ordonnance des ἀπαρχαί. Celle-ci, il est vrai, est antérieure d'un siècle; mais, comme nous avons vu que ses diverses prescriptions étaient encore appliquées en 329, rien n'autorise à supposer qu'il y ait eu un changement sur le point le plus grave, c'est-à-dire sur la quotité. C'était un ἐκτεὺς par 100 médimnes d'orge, $1/600$; un ἡμίεκτον par 100 médimnes de froment, $1/1200$. En multipliant les quantités marquées dans la liste des prémices des tribus par 600 pour l'orge, par 1200 pour le froment, on obtiendra le chiffre de la production de l'année.

Les prémices des dix tribus sont de 564 médimnes d'orge et un peu moins de 23 médimnes de froment. Ces deux chiffres sont exacts à très-peu de chose près. Comme contrôle, on a le total des prémices consacrées; en retranchant celles qui ne viennent pas des tribus, on trouve $1108-541=567$, et au moins $86-65=21$. Il faut encore attribuer à l'Attique la terre appartenant au temple d'Amphiaraüs, soit 20 médimnes d'orge, 5 médimnes et 9 ἡμικτεῖα de froment. Plusieurs particuliers sur la récolte desquels le prélèvement n'avait pas été opéré, le firent d'eux-mêmes et apportèrent 17 méd. d'orge, $1\frac{1}{2}$ méd. de froment. On aura donc un total de 601 à 604 méd. d'orge et environ 28 méd. de froment. La multiplication par 600 et 1200 donne un peu plus de 360,000 méd. d'orge, et 33,600 méd. de froment; en y ajoutant le produit de la plaine de Raria dont le fermage est connu, on arrivera à un total de 400,000 méd. (un peu plus de 210,000 hectol.) en chiffres ronds pour la récolte de l'Attique en l'année 329/8.

Bœckh, par des calculs auxquels il suffit de renvoyer (1), avait établi 2,800,000 méd. comme la production moyenne de l'Attique. Nous arrivons à un chiffre si différent qu'il est bon d'examiner celui-ci et de le discuter. J'écarte la supposition que les évaluations des récoltes furent amoindries par les propriétaires, afin d'avoir moins à donner. Cette cause n'aurait pu avoir qu'une faible influence: la levée était faite

(1) Bœckh, *Staatshaushaltung der Athener*, t. I, § 15.

par le démarque qui connaissait bien la valeur et le rendement des propriétés de son dème; il ne s'agissait pas d'un impôt, mais d'une redevance, assez faible, envers les déesses auxquelles on attribuait le pouvoir de faire pousser les moissons. Il y avait plutôt empressement que mauvaise volonté à s'acquitter envers elles; on en voit la preuve dans ce fait que des laboureurs apportent d'eux-mêmes les prémices que personne ne leur avait réclamées. Une cause, au contraire, dont il faut tenir grand compte, est la série de mauvaises années que traversa alors l'agriculture. Plusieurs documents très-précis, dont le principal a été publié tout récemment par M. Kœhler, permettent de faire sur ce point autre chose que des conjectures. L'année qui précéda 328 avait été médiocre. Un décret accorda une couronne d'or de 500 drachmes à un marchand de Salamine (de Chypre) qui avait apporté à Athènes 3000 méd. de froment et les avait livrés au peuple au prix de 5 dr. le médimne (1). La récolte avait été encore plus mauvaise l'année même des comptes, puisque l'année suivante, sous l'archontat d'Euthyritos (328/7), il fallut avoir recours à des dons volontaires pour donner au peuple les moyens d'acheter du blé et de le revendre aux particuliers au prix de 5 drachmes (2).

Il faut en conclure que le chiffre de 400,000 méd. n'est pas celui de la récolte ordinaire de l'Attique; l'année ayant été très-mauvaise, il représente au plus la moitié, peut-être

(1) Kœhler, *Mittheil. Instit. Athen*, VIII, p. 211 et suiv. Ἐπειδὴ Ἡρακλείδης Σαλαμίνιος ἐπέδωκεν τὸν σίτον τῷ δήμῳ πεντέδραχμον πρῶτος τῶν καταπλευσάντων ἐμπόρων ἐπ' Ἀριστοφῶντος ἄρχοντος (330/29) l. 30-33; cf. l. 9-11 ἐπέδωκεν ἐν τῇ σπανοσιταί XXX μεδίμνους πεντέδραχμους πρῶτος τῶν καταπλευσάντων ἐμπόρων. On peut en rapprocher une générosité analogue d'un Rhodien marchand de blé à Ephèse, vendant une cargaison de 14000 ἔκτεες au-dessous du cours, et recevant en récompense le droit de cité. (Wood, *Ephesus, Inscr. from the temple of Diana*, n° 1).

(2) Πάλιν ἐπ' Εὐθυρίτου ἄρχοντος (328/7) ἐπέδωκεν τῷ (δήμῳ) εἰς σιτωνίαν XXX δραχμὰς (l. 71). Cf. l. 12 καὶ πάλιν ὅτε αἱ ἐπιδόσεις ἦσαν, ἐπέδωκεν XXX δραχμὰς. On peut juger de l'importance des dons faits en cette année 328 par le discours contre Phormion (38) et les inscriptions de la Marine (C. I. A. II, 808 c.).

le tiers ou le quart du chiffre normal. Mais même en l'élevant à 1 million ou 1 million et demi, on atteint seulement la moitié du chiffre que Bœckh croyait pouvoir établir.

Une autre donnée intéressante, c'est le rapport entre la culture de l'orge et celle du froment; celui-ci est à peu près le dixième (1). Salamine ne produit que de l'orge. Dans les districts de l'Attique où le sol est moins maigre, la proportion n'est pas la même: ainsi le domaine attribué à Amphiaräus sur le territoire d'Oropos donne en prémices 20 méd. d'orge et 5 $\frac{3}{4}$ de froment, ce qui fait 6900 méd. de froment contre 12009 d'orge. A Skyros, à Myrina (de Lemnos), le rapport est de 1 à 3; dans une autre partie de Lemnos, Héphæstia, de 1 à 5; à Imbros, la proportion est renversée et il y a deux fois plus de froment que de blé.

Le médimne d'orge fut vendu 3 drachmes; celui de froment 6 drachmes. C'était le peuple qui avait fixé les prix. On peut considérer comme le prix normal au quatrième siècle 6 drachmes pour le médimne de froment. En effet, dans un tarif des droits attribués aux prêtres pour les sacrifices, tarif publié dans la première moitié du quatrième siècle, on trouve *πυρῶν ἡμιεπτέω* III (2). Comme il y avait 12 *ἡμιεπτέα* dans le médimne, celui-ci est donc estimé 6 drachmes. En 330 et en 327, pendant la disette, des marchands généreux livrèrent au peuple plusieurs milliers de médimnes au prix de 5 drachmes (3). D'après ces documents, le prix moyen était donc de 5 à 6 drachmes.

Il est intéressant de rapprocher du prix du blé quelques salaires que les comptes d'Eleusis font connaître.

Salaires. Architecte, 2 dr. par jour (A, l. 11); même chiffre

(1) Aussi l'importation qui fournissait à l'Attique au moins la moitié de sa consommation se faisait presque entière en froment.

(2) C. I. A. II, 631, l. 1 et 21.

(3) *Miltheil. Instit. Athen*, VIII, p. 211.—Demosth. *contr. Phormion*, 38. M. Kœhler fait observer avec justesse que c'est le prix en gros et que les marchands renonçant à tout bénéfice demandèrent probablement ce qu'ils avaient payé.

dans un autre fragment de comptes d'Eleusis (1) et à Délos, au troisième siècle (2). Dans les comptes de l'Erechtheion en 408, l'architecte touche seulement 1 drachme par jour (3).

Une augmentation non moins forte s'était produite pour les ouvriers; dans les comptes de l'Erechtheion, tous les salaires journaliers sont d'une drachme, pour l'aide ou le manœuvre comme pour l'artisan (τέκτων ou πρίστης). En 329, les salaires étaient plus élevés et variaient suivant la spécialité.

Τέκτονες pour la charpente.	2	Dr.	$\frac{1}{2}$	—
Τέκτονες, couvreurs	2	»	—	—
Ceux qui polissent les pierres des antes.	2	»	—	—
Deux πρίστηι, scieurs de pierres	3	»	= 1	Dr. $\frac{1}{2}$
Un πρίστης et son aide.	2	»	$\frac{1}{2}$	—
Manœuvres employés à divers ouvrages.	1	»	$\frac{1}{2}$	—

Je ne cite pas les ouvrages payés à la tâche ou pris à forfait, parce qu'il ne serait pas possible de fixer le prix de la journée. La nourriture des esclaves publics employés aux travaux est régulièrement comptée une demi-drachme; mais pour avoir une idée du prix de revient de la main d'œuvre des esclaves, il faut ne pas oublier que l'état avait dû les acheter, qu'il avait encore à les loger, à fournir leurs vêtements et leurs chaussures, à payer un surveillant, qu'ils ne travaillaient pas tous les jours. Dans ces conditions, il semble que la journée de travail de l'esclave représentait en réalité une dépense d'une drachme environ, c'est-à-dire une demi-drachme de moins que pour le manœuvre libre.

L. 1-7. L'ouverture des trésors des Deux Déesses eut lieu à la fin de la dixième prytanie. Ces trésors, qui existaient dans tous les temples grecs, recevaient probablement les offrandes volontaires et certainement la redevance due pour

(1) Il recevait à la fois tout son salaire, 780 drachmes pour une année intercalaire de 13 mois. C. I. A. II, *Addenda*, 834c, l. 60.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* VI, p. 83.

(3) C. I. A. I, 324.

chaque victime. Dans une inscription d'Olbia, une récompense est décernée à des fonctionnaires religieux qui ont veillé au paiement de cette redevance *ἐπεμελήθησαν τοῦ θησαυροῦ..... τοὺς θύοντας ἀπ'ἀρχεσθαι εἰς τὸν θησαυρόν* (1). Un texte d'Halicarnasse établit le tarif: deux oboles pour un animal *τελεῖος*, une obole pour un animal *γαλαθεινός* (2).

Le compte des deux trésors des deux Déesses, *τῆς πρεσβυτέρας* et *τῆς νεωτέρας*, est fait séparément; on indique pour chacun d'eux la somme trouvée en monnaie athénienne, *νομίσματος*; on marque nominativement les pièces d'or et les pièces étrangères, dont la valeur est calculée pour le total. A la fin de la ligne 4, il faut donc restituer *ὀβολὸς δελφικ[ός]*. De même, à la ligne 5, il faut maintenir *ὀβολοὶ δύο χρυσοῖ*, qui se lit sur le marbre, au lieu de la correction *ὀβολοὶ δύο χρυσο[ύ]* *νομίσματος*.

Sur cet argent, on préleva le salaire de l'ouvrier qui avait ouvert les trésors et les frais d'un sacrifice offert à chacune des Déesses. Cette dernière dépense eut lieu en vertu d'un décret du Conseil, proposé par Lycurgue (l. 6). Un autre décret, également proposé par lui, mais soumis aux votes du peuple, ordonna de verser le reste de l'argent aux *ιεροποιοί* (l. 6). Il s'agit ici non des *ιεροποιοί* du Conseil, mais de ceux qui sont *κατ' ἐνιαυτόν*. Leur titre est indiqué plus complètement dans un autre passage. Le reliquat des fermages appartenant au temple est versé *ιεροποιοῖς κατ' ἐνιαυτόν τοῖς ἐπ' Εὐθυκρίτου ἄρχοντος.....Κριτοβούλῳ Κολωνῇθεν, Νικομάχῳ Στειριεῖ καὶ συνάρχουσιν* [B, l. 37-38]. Comme nous retrouvons ici *Νικόμαχος Στειριεύς*, il s'agit évidemment du même collègue, qui devait entrer en charge au commencement de l'année suivante.

Dans cette partie des comptes, l'emploi des fonds est mentionné, tantôt avec les mots *κατὰ τὰ πάτρια* ou sans addition, tantôt en ajoutant *κατὰ ψήφισμα*, avec ou sans le nom de l'orateur qui a proposé le décret. Cette différence ne tient ni à la nature des dépenses ni à l'importance des sommes indi-

(1) *Rhein. Museum*, 1869, p. 500.

(2) C. I. G. 2656, l. 30-34.

quées. Par exemple, pour l'emploi du produit des prémices, l'achat des victimes, qui se monte à 2490 drachmes, et les autres dépenses ne sont accompagnés d'aucune mention. Au contraire, pour un sacrifice de 70 drachmes à l'occasion de l'ouverture des trésors, on cite comme justification le décret du Conseil. C'est que, parmi ces dépenses, les unes avaient lieu en vertu des anciens règlements, tandis que les autres, comme l'addition des jeux hippiques, le versement des reliquats aux *ιεροποιοι κατ' ἐνιαυτόν*, résultaient de décrets rendus dans l'année même ou du moins tout récents. Ces innovations doivent donc être rapportées à l'initiative de Lycurgue qui était alors chargé de l'administration générale des finances (1).

P. FOUCART.



INSCRIPTION ARCHAÏQUE DE PHOCIDE



Nous trouvons dans les papiers de notre regretté collaborateur J. Bilco, une inscription archaïque qu'il avait copiée et estampée à Drakmani (Élatée). D'après les renseignements adressés par lui au Directeur de l'Ecole, elle est gravée sur une pierre mal dégrossie et elle provient du village de Sfaka; ce village est situé à une petite distance d'Élatée, près de la route qui conduit à Atalanti. Le fac-simile ci-joint a été exécuté d'après l'estampage.

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VII, p. 391.

Ε Ν Τ Ο Ι Φ Α
 Ν Α Κ Ε Ι Ο Ι
 Ο Υ Ο Ν Τ Α
 < Κ Α Ν Ε Ν
 Ν Ν Α Ι Κ Α
 Ι Ε Γ Α Ρ Ι Μ Ε

Ἐν τοῖς Φανακείοις θύοντα σκανῆν, γυναῖκα μὲ παρίμεν.

Dans la copie de Bilco le ξ de la quatrième ligne est donné en entier avec quatre branches; de même au commencement de la ligne 5, il a transcrit complètement le γ avec la forme < qui ne s'était pas encore rencontrée pour la Phocide. Ces deux lettres ne sont qu'à moitié visibles sur l'estampage. Les autres caractères sont conformes au tableau que M. Kirchhoff a dressé de l'alphabet phocidien archaïque (1).

Pour les formes dialectales, il y a à noter l'emploi du digamma et les deux infinitifs παρίμεν et σκανε(ι)ν, forme nouvelle de σκηνοῦν.

L'inscription peut se transcrire ainsi dans la langue commune Ἐν τῷ Ἀνακείῳ θύοντα σκηνοῦν, γυναῖκα μὴ παρίεναι.

Le sens de ce règlement religieux est assez clair: « Celui qui offre un sacrifice peut dresser une tente dans l'enceinte des Anakes; une femme ne doit pas y pénétrer. »

Les inscriptions archaïques de la Phocide sont très-peu nombreuses. Dans le recueil des *Inscriptiones græcæ antiquissimæ*, si on ne compte pas les textes de Delphes, la Phocide

(1) *Studien zur Geschichte des griech. Alphabets*, 3^{me} édit.

proprement dite est représentée seulement par trois inscriptions funéraires (n^{os} 316, 317, 320). Le monument découvert par Bilco a donc un double intérêt, et par son contenu et par la rareté des documents analogues.

P. F.

INSCRIPTION DE L'ÎLE DE KARYANDA

Au sud-est du golfe d'Iasos est l'île de Karyanda(?) appelée Tarandos sur la carte de l'Asie-Mineure dressée par Kiepert. En se rendant par mer des ruines de Bargylia au village de Koudjak, on laisse l'île à droite. Elle ne renferme qu'un seul village formé de quelques mesures habitées par des pêcheurs: en cas de gros temps, elle offre des mouillages bien abrités aux pêcheurs, dont les barques croisent souvent dans ces parages.

C'est en allant de Koudjak au village turc de Drouvanta que nous l'avons visitée: de Drouvanta on se rend en moins d'une heure et demie par terre à Boudroun (Halicanasse).

Nous avons trouvé l'inscription suivante au village, dans la maison de Konstantinos Markou. Elle est encadrée dans le mur, au bas de la fenêtre. Elle est gravée sur une plaque de marbre blanc complète à droite, endommagée à gauche. H.m., 0.44. L.m., 0.545. É., 0.10.

La pierre a été trouvée, nous a-t-on dit, à quelques pas du village, sur le bord de la mer, dans un endroit où l'on remarque d'autres fragments de marbres anciens.

ΟΕΚΚ ΝΔΙΔ
 ΟΥΔΗΜΟΥΕΠΙΡΑ ΚΡΕΟΝΤ
 ΚΛΕΙΤΟΥ ΙΣΤΙΑΙΟΣΑΡΟΛΛΩΝΙΔΟΥ
 ΝΝΙΟΝΟΣΦΟ ΙΕΡΟΚΛΕΟΥΣΤΟΥΣΜΕΝ
 5 ΑΣΕΚΑΣΤΟΥΜΗΝΟΣΤΗΙΝΟΥΜΗΝΙ
 ΤΟΣ..ΔΟΗΚΟΝΤΑΕΚΚΛΗΣΙΑΣΤΙΚΟΝΤΟΥΣΔ
 ΕΚΑΣΤΟΥΜΗΝΟΣΕΚΤΗΙΣΤΑΜΕΝΟΥΚΑΙΤΑΙΣ
 ΣΙΑΙΣΕΚΤΙΘΕΝΑΙΑΜΑΤΗΗΜΕΡΑΙΚΕΡΑΜΙΟΝΜΕΤΡΗΤΙΑΙΟΝ
 ΠΛΗΡΕΣΤΡΥΓΗΜΑΕΧΟΝΚΥΑΜΙΑΙΟΝΑΠΕΧΟΝΑΠΟΤΗΣΓΗΣ
 10 ΖΝΙΙΤΑΑΦΙΕΞΘΑΙΔΕΤΟΥΔΩΡΑΜΑΤΩΙΗΛΙΩΙ
 ΑΤΕΛΛΟΝΤΙΚΑΙΤΟΥΣΝΕΩΡΟΙΑΣΚΑΘΗΣΘΑΙΚΑΙΠΑΡΑΚΕΙΣΘΑΙ
 ΣΤΩΙΚΙΒΩΤΙΟΝΕΣΦΡΑΓΙΣΜΕΝΟΝΥΠΟΤΩΝΠΡΟΣΤΑΤΩΝΕΧΟΝ
 ΑΜΗΚΟΣΔΙΔΑΚΤΥΛΟΝΠΛΑΤΟΣ
 ΤΥΛΟΝ ΡΑΦΩΤΩΙΚΙΒΩΤΙΩΙΤΗΣΦΥΛΗΣΤΟΥΝΟΜΑ
 15 ΠΟΡΕΥΟΜΕΝΩΝΔΙΔΟΤΩΕΚΑΣΤΟΣΠΕΞΣΟΝ
 ΤΗΣΑΥΤΟΥΦΥΛΗΣΕΠΙΓΡΑΨΑΣΤΟΑΥΤΟΥΟΝΟΜΑ
 ΘΕ Ο...ΙΟΔΕΝΕΩΡΟΙΗΣΕΜΒΑΛΛΕΤΩ
 ΣΩΝΤΑΟΝΟΜΑΤΑΠΑΤΡΟΘΕΝ
 ΣΟ..ΠΕΞΣΟΝΓΑΡΑΙΙ
 20 Ε.ΑΣΤΩΝΚΙΒΩΤ

Dans les premières lignes conservées, on reconnaît seulement quelques mots isolés [τ]ὸ ἐκκ[λησιαστικὸν] διδ[όναι] l. 1, τοῦ δήμου (l. 2) et des noms propres, qui sont ceux des magistrats ou des auteurs de la proposition.

Τοὺς μὲν ας ἐκάστου μηνὸς τῇ νουμηνί[αι]. . . ἐκκλησιαστικόν· τοὺς δ[ὲ]] ἐκάστου μηνὸς ἑκτῇ ἰσταμένου καὶ ταῖς [συγκλήτοις ἐκκλη]σίαις, ἐκτιθέναι ἅμα τῇ ἡμέρᾳ κεράμιον μετρητιαὸν πλήρες, τρύπημα ἔχον κυαμιαῖον, ἄπεχον ἀπὸ τῆς γῆς., ἀφιέσθαι δὲ τὸ ὕδωρ ἅμα τῷ ἡλίῳ [ἀν]ατέλλοντι, καὶ τοὺς νεωποίας καθῆσθαι καὶ παρακεῖσθαι [ἐκ]στῶι κιβώτιον ἐσφραγισμένον ὑπὸ τῶν προστατῶν, ἔχον [ὑψος.]α, μῆκος διδάκτυλον, πλάτος: [δᾶκ]τυλον· [καὶ ἐπιγεγ]ράφῃ τῷ κιβωτίῳ τῆς φυλῆς τοῦνομα· [τῶν δὲ πολιτῶν] πορευομένων διδότην ἕκαστος πεσόν

[ἔχοντα τὴν σφραγίδα] τῆς αὐτοῦ φυλῆς, ἐπιγράψας τὸ αὐτοῦ ὄνομα..... Ὁ δὲ νεωποῖτης ἐμβαλλέτω [εἰς τὸ κιβώτιον καὶ καλεῖ]σθω τὰ ὀνόματα πατρόθεν.

Ce décret a pour objet, croyons-nous, de régler la distribution de la paie de l'assemblée (τὸ ἐκκλησιαστικὸν l. 1 et 6).

Il est dit d'abord que chaque mois, à la nouvelle lune, les magistrats tiendront prête la somme nécessaire au paiement de l'ἐκκλησιαστικὸν (l. 4 fin-6): cette somme est fixée à l'année. Elle était indiquée dans l'inscription, mais le passage est illisible. La lecture ὄγ[ΔΟΗΚΟΝΤΑ] n'est pas certaine.

La distribution de l'ἐκκλησιαστικὸν est réglée de la façon suivante: elle a lieu au début de la séance, le sixième jour de chaque mois (époque des assemblées régulières), et aux assemblées extraordinaires.

Des mesures sont prises pour qu'elle se fasse le plus régulièrement et le plus rapidement possible: après telle heure, les citoyens n'auront plus le droit de réclamer le salaire.

Done, dès que le jour paraît, les magistrats doivent apporter une clepsydre à l'assemblée: cette clepsydre est simplement un vase en terre, de la contenance d'un métrète (1) et percé d'un trou grand comme une fève (κυαμιῶν). Le vase est rempli d'eau et placé, sans doute sur un trépied, à telle distance du sol (le chiffre n'a pas été conservé), de manière à ce qu'il puisse être aperçu de tous (2). Dès le lever du soleil, cette clepsydre primitive est ouverte et l'eau s'écoule.

Cependant les νεωποῖται qui, sans doute, président l'assemblée, sont assis à leur poste: à côté de chacun d'eux est une boîte qui a été scellée par chacun des présidents des tribus (3). Les dimensions de ces boîtes sont fixées: elles sont sans doute proportionnées au nombre des jetons qu'elles doivent contenir.

(1) Μετρητικὸν. Le métrète attique contient 40 litres.

(2) Cf. L. 8. Ἐκτιθέναί ἑμα τῇ ἡμέρᾳ.

(3) Nous traduisons ainsi ὑπὸ τῶν προστατῶν. On verra plus loin qu'il ne peut être ici question que des προσταταὶ τῶν φυλῶν.

Elles sont longues de deux doigts: la hauteur et la largeur sont indiquées, mais nous n'avons pu déchiffrer ce passage.

Chaque tribu a sa boîte et, pour éviter toute erreur, le nom de la tribu y est inscrit.

A mesure que les citoyens arrivent à l'assemblée, et tant que l'eau s'écoule de la clepsydre, ils se présentent devant ce que nous appellerions le bureau des νεωποῖσι. A celui des magistrats qui garde la boîte sur laquelle est inscrit le nom de sa tribu, il remet un jeton (πρεσβόν). Ce jeton porte le sceau de sa tribu, qui y a été probablement apposé par le προστάτης. Le citoyen y a inscrit son nom et celui de son père.

Une dernière précaution a été prise: ce n'est pas le citoyen qui dépose son jeton dans la boîte, c'est le νεωποίτης, et il donne probablement lecture des noms.

L'inscription est brisée à cet endroit: nous ignorons donc à quel moment le citoyen recevait la paie de l'assemblée. Il ne semble pas que ce soit au moment où il remettait son jeton. La clepsydre une fois épuisée, les magistrats ouvraient-ils les boîtes et chaque citoyen recevait-il le salaire à l'appel de son nom? nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que, lorsque la clepsydre était vide, les citoyens n'avaient plus le droit de remettre leur jeton au νεωποίτης.

On voit combien de précautions ont été prises pour que la distribution de l'ἐκκλησιαστικόν ait lieu le plus rapidement possible: c'est au début de l'assemblée, dès le lever du soleil, que les citoyens doivent se présenter devant les νεωποῖσι: un délai très-court a été fixé, qu'ils ne peuvent dépasser: c'est le temps que 40 litres d'eau mettent à s'écouler d'un vase par un trou de la grandeur d'une fève. Les citoyens ne perdent pas de temps à attendre: chacun des νεωποῖσι a la garde d'une boîte sur laquelle est inscrit le nom d'une des tribus, et le citoyen, selon qu'il appartient à telle ou telle tribu, remet son jeton à tel ou tel νεωποίτης (1).

La distribution de l'ἐκκλησιαστικόν est aussi régulière qu'elle

(1) C'est sans doute de la même façon qu'avaient lieu les votes dans les séances de l'assemblée: on voit qu'ils devaient prendre peu de temps.

est rapide. Toutes les mesures ont été prises pour éviter les fraudes et les abus: on sait en effet avec quelle jalousie les cités grecques surveillaient la distribution des deniers publics et de combien de précautions elles l'entouraient. Le grand nombre même des bureaux et des boîtes rend toute confusion impossible. En outre, le jeton qu'apporte le citoyen porte le sceau de la tribu, qui y a été apposé par le phylarque; enfin, ce n'est pas le citoyen qui dépose son jeton dans la boîte, c'est le νεωποίτης.

Il resterait à connaître le nom de la ville qui a rendu ce décret. Il semble probable que la pierre a été apportée dans l'île de Karyanda par quelque pêcheur, qui l'aura prise pour lester sa barque. Elle vient donc d'une des villes voisines, Iasos, Bargylia, ou Karyanda. La présence des νεωποίται dans l'assemblée (1), l'époque des séances (le 6^e jour du mois) (2), nous font penser à Iasos: c'est d'Iasos, croyons-nous, que l'inscription aura été apportée.

D'ailleurs, tous les détails intéressants et nouveaux qu'elle nous fournit, la réunion de l'assemblée avant la chaleur du jour, dès le lever du soleil, toutes les dispositions pour la distribution de l'ἐκκλησιαστικόν, ne sont-ils pas vrais de toutes les cités grecques de l'Asie-Mineure? ne sont-ils pas vrais aussi des villes de la Grèce, dont les colonies respectaient toujours les traditions et les mœurs?

B. HAUSSOULLIER.



(1) *C. I. G.*, 2671, l. 25; 2673b, l. 4; 2675a, l. 4; 2673.

(2) *C. I. G.* 2673b, 2674, 2675b, 2677b.

BIBLIOGRAPHIE

Etude sur les Lécythes blancs Attiques à représentations funéraires, par E. Pottier.—Trentième fascicule de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*.—Paris, Thorin, 1883.

Parmi les vases peints dont la provenance est certaine, les lécythes blancs attiques forment une classe bien tranchée, et parmi eux, les lécythes à représentations funéraires se distinguent nettement. Ils ont une destination et des caractères artistiques particuliers, qui ont décidé l'auteur à en faire une étude spéciale.

M. Pottier n'a pas voulu, à propos des sujets représentés sur les lécythes, faire un livre sur les rites funéraires attiques; il s'est seulement proposé de contrôler, grâce à eux, les détails déjà connus par les documents littéraires et archéologiques, ou de faire connaître les détails nouveaux qu'ils révèlent. Il fallait ensuite chercher ce qui fait la valeur artistique des lécythes, en étudiant les procédés des ouvriers céramistes, et le talent des décorateurs. De là deux parties: la Religion et l'Art.

Les cérémonies des funérailles avaient trois actes: l'exposition du mort, le transport du corps, la mise au tombeau. Le second de ces actes n'est jamais représenté sur les lécythes blancs; neuf lécythes représentent l'exposition du mort, cinq la déposition au tombeau. M. Pottier reproduit en deux planches l'exemplaire le plus intéressant de chacune des deux séries; chacun est pour lui comme un texte qu'il commente dans un chapitre correspondant. Le moment de la cérémonie que représentent les lécythes de la première série est celui où le corps, exposé dans la maison, sur un lit de parade, est entouré des femmes à qui revient le soin de faire la toilette du mort, de le laver, de le parfumer, de l'envelopper dans son linceul; pour la déposition, les céramistes choisissaient le moment où deux génies ailés, Thanatos et Hypnos, étaient censés descendre le corps dans la tombe, en présence de deux hommes qui sont sans doute les parents. M. Pottier étudie à fond l'origine de ces deux personnages allégoriques; mais il réserve la question de l'εἰδωλον, petit génie ailé que l'on voit sur quelques lécythes de cette série.

Outre les cérémonies funèbres, les lécythes représentent la

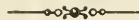
scène allégorique de la descente aux enfers. Cette série comprend 17 pièces, cataloguées par M. Pottier. Le troisième chapitre s'occupe de la descente aux enfers, que la planche III reproduit d'après un lécythe. Le mort est amené à Charon par Hermès Psychopompe, et l'auteur en profite pour étudier l'origine et la nature du rôle attribué à ces deux divinités.

Enfin la planche IV nous montre, et le chapitre IV étudie le culte rendu au tombeau: nous revenons sur la terre avec les scènes d'offrandes. Près de cinq cents lécythes, suivant l'auteur, sont consacrés à cette représentation (M. Pottier, en appendice, en décrit 102 pour la première fois). Toujours au centre de la composition, est une stèle, avec une base à degrés, ou le monticule de terre élevé sur la fosse, ou tous les deux à côté l'un de l'autre. La stèle est couronnée de feuillage et de bandelettes. Près de la stèle, des femmes, et plus rarement des hommes, dans l'attitude de la douleur ou de l'adoration, et vêtus de leurs vêtements de chaque jour. Quelquefois un homme armé, comme dans beaucoup d'autres représentations funèbres. Sur quelques lécythes, le mort lui-même est assis au pied de la stèle, et un εἶδωλον voltige. Enfin sont dessinés la corbeille à offrandes, un coffret à encens, des vases, et les objets qui sont la propriété du mort lui-même. Les offrandes sont des fruits ou des gâteaux, ou une libation.

Un chapitre final, avant la conclusion, s'occupe de l'εἶδωλον, dans lequel M. Pottier propose de reconnaître tantôt la représentation de l'âme du mort, tantôt un Eros funèbre.

Dans la seconde partie, l'auteur étudie la partie technique de la fabrication des Lécythes; le pétrissage de la pâte, le façonnage, le séchage, la pose du goulot, du pied et de l'anse; puis la décoration; l'application de l'enduit blanc et noir, le polissage, la cuisson; l'esquisse du sujet, la pose des couleurs, le vernissage. Il insiste enfin sur le caractère industriel des lécythes, d'où résultent une exécution hâtive, de la banalité, et des fautes de dessin comme de goût; mais il a bien soin, cependant, de montrer que, malgré un nombre de modèles fort restreint, les détails de la composition sont variés à l'infini, que le dessin est libre, souple, et parfois de grand style: « Les représentations des lécythes blancs sont les documents les plus précis que nous possédions sur la nature et sur le style de la grande peinture attique au cinquième et au quatrième siècle. »

P. P.



L'ISTHME DE CORINTHE

TENTATIVES DE PERCEMENT DANS L'ANTIQUITÉ

(Pl. VIII)

L'Isthme, large de 6 kilomètres, qui sépare l'Adriatique de la mer Egée, obligeait les navigateurs qui faisaient route entre l'Italie et la Grèce Orientale à faire un détour de huit à dix jours de voyage (1).

Aussi, de très bonne heure, on établit entre les deux mers un service de transit par chariots. Ce fut Corinthe qui en profita. Il est probable que la ville primitive était bâtie sur l'Isthme même, et que les attaques des pirates, à une époque très-reculée, avaient obligé les habitants à se transporter ailleurs. On bâtit une nouvelle Corinthe à 10 kilomètres plus loin, sur un plateau élevé et suffisamment éloigné de la mer, au pied et sous la protection de l'Acrocorinthe, qui commande tous les passages du Péloponnèse. On s'assurait ainsi, grâce à une forte position stratégique et la domination sur l'Isthme et le commerce qui s'y faisait (2).

(1) Strabon (VIII, 2), citant Polybe, estime le tour du Péloponnèse, en négligeant les détours, à 4000 stades athéniens, et, si l'on suit les côtes (*κατακολπίζοντι*), à plus de 5600 stades, ce qui revient à 740 et 1036 kilomètres.—On estime aujourd'hui que le percement de l'Isthme abrégera la route de 342 kilomètres pour les provenances de l'Adriatique, et de 178 pour celles de la Méditerranée.

(2) On voit, sur le monticule qui domine le stade et le sanctuaire de l'Isthme, des escaliers assez mal taillés dans le roc, sur lesquels M. Monceaux a le premier appelé l'attention: il reconnaît en cet endroit l'emplacement de la Corinthe primitive. Comme on place les tombeaux de Sisyphe, de Mélikerte et des premiers rois de Corinthe au sanctuaire même, et que, de temps immémorial, ce sanctuaire a été reconnu comme le véritable lieu sacré de Corinthe, il est bien probable que la première ville était en effet construite à cette place.

Pour attirer les navires, Corinthe créa quelques ports artificiels, tels que Schoinus, Kenchreæ, Léchæon. Il en subsiste encore quelques traces. Le port de Kenchreæ consistait en deux digues convergentes qui embrassaient une surface d'environ quatre hectares. A Léchæon, la côte est exposée en plein aux vents de l'ouest; il a fallu établir le port dans l'intérieur des dunes, en creusant des bassins qui communiquaient entre eux par des canaux. On voit très-bien des remblais qui ont jusqu'à 10 mètres de haut; c'est la terre qui provient de l'excavation primitive du port, ou des travaux d'entretien. On aperçoit aussi quelques restes des digues à Schoinus, ainsi qu'à l'endroit où finissait, sur les bords du golfe de Corinthe, le mur du Péloponnèse.

La route la plus fréquentée de l'Isthme, celle dont nous parlent surtout les auteurs, est celle qui va de Kenchreæ à Léchæon. Le second passage, beaucoup plus court, part de Schoinus pour aboutir, près du mur, au golfe de Corinthe: il correspond au trajet actuel entre Kalamaki et la Corinthe moderne.

On nous parle enfin d'une route (διολκός), pratiquée à travers l'Isthme et destinée à transporter les vaisseaux d'un rivage à l'autre (1). Ainsi, Octave, après la bataille d'Actium, fit passer l'Isthme à une partie de sa flotte pour gagner du temps (2). Mais il n'est question que des vaisseaux de petit tonnage; et sans doute, en temps ordinaire, on se contentait de transborder les marchandises. Le terrain, sur la surface de l'Isthme, est rocheux et accidenté; pour construire une grande route capable de servir au transport régulier des gros vaisseaux, il eût fallu opérer un nivellement et pratiquer des entailles dont on n'aperçoit pas la trace aujourd'hui.

Il semble qu'on ait dû de bonne heure songer à percer l'Isthme; et pourtant, malgré tous les avantages qu'on pou-

(1) C'est ce qu'on appelait : διέσθμεῖν, διερεύειν, ὑπερνεωλεῖν, ὑπερσθμίζειν.—Strab. VIII, 2: τὸν διολκόν, δι' οὗ τα πορθμεῖα ὑπερνεωλοκοῦσιν ἀπὸ τῆς ἐτέρας εἰς τὴν ἐτέραν θάλασσαν.

(2) Dion Cass., LI, 5.—Polyb. IV, 19, rapporte un fait analogue.

vait s'en promettre, les projets de percement paraissent avoir de tout temps trouvé peu de faveur à Corinthe. C'était une croyance générale dans l'antiquité, que tout ouvrage de ce genre était un attentat contre les dieux: la nature a bien fait ce qu'elle a fait; porter la main à ce qui existe, c'est outrager la divinité (1). La Pythie répond aux Cnidiens, qui veulent percer leur isthme, qu'ils commettent un sacrilège (2).

Ajoutons que toute entreprise de ce genre déplait à un grand nombre parce qu'elle lèse beaucoup d'intérêts particuliers, qu'elle déconcerte les habitudes prises par le commerce, et qu'elle engage enfin à de certains risques. Les gens qui cherchaient à conserver les profits que de tout temps le transit leur assurait, répugnaient à tenter une œuvre dont après tout, le succès était incertain.

Mais, si l'égoïsme des commerçants voyait dans le percement de l'Isthme un danger pour leurs intérêts, il y a eu pourtant des esprits plus larges ou plus ambitieux qui ont tenté, à différentes reprises, d'accomplir une œuvre dont Corinthe, en premier lieu, mais aussi le monde entier, devaient tirer d'immenses avantages. L'antiquité nous a laissé le souvenir de plusieurs entreprises qui ont eu pour objet le tracé d'un canal.

Périandre, fils de Kypsélos, tyran de Corinthe, est le premier qui, dans l'intérêt de la ville, ait pensé à cette grande œuvre (3).

Démétrius Poliorcète, qui eut le même projet, se heurta, dès le commencement, à des difficultés. Ses ingénieurs affirmaient que le niveau des deux mers n'était pas le même, et qu'en perçant l'Isthme, les flots du golfe de Corinthe inonderaient

(1) Tac. *Ann.*, I, 79;—Paus. II, 1, 5: χαλεπὸν ἀνθρώπῳ τὰ θεῖα βιάσασθαι.—Voy. encore Pline, *H. N.*, IV, 5.

(2) Hérod. I, 174 :

Ἴσθμόν δὲ μὴ πυργοῦτε μήδ' ὀρύσσετε·

Ζεὺς γὰρ ἔθηκε νῆσον, εἴ κ' ἐβούλετο.

(3) Diog. Laërt. I, 7, 99: ἤθελε δὲ καὶ τὸν Ἴσθμόν διορύξαι.

Egine et les îles environnantes. Ces objections, nous dit Strabon, firent échouer le projet (1).

Les souverains macédoniens, qui eussent été en mesure d'entreprendre une telle œuvre, difficile peut-être quand Corinthe était indépendante, furent trop occupés de leurs guerres pour y songer, et ils se contentèrent de prélever les revenus qui leur étaient assurés par le transit de l'Isthme. Ainsi Corinthe ne put profiter, faute du canal, de tous les avantages qu'aurait pu lui assurer sa position privilégiée dans la Méditerranée.

Les empereurs romains reprirent le projet; César en eut le premier la pensée, mais la mort interrompit cette entreprise, comme bien d'autres (2). Caligula eut la même ambition: il envoya un ancien centurion relever le terrain et faire l'étude du tracé (3). Enfin Néron, à son voyage en Grèce, entreprit décidément l'exécution du projet. De tous côtés, on appela les ouvriers; Vespasien envoya de Galilée, en septembre 67, 6000 prisonniers juifs (4); les travaux furent poussés avec activité pendant quelques mois. Malheureusement l'insurrection de Vindex rappela trop tôt l'empereur en Italie, et l'entreprise resta inachevée (5).

Après Néron, Hérode Atticus eut encore l'idée de la reprendre; mais le projet n'eut aucune suite (6).

Telle est, en peu de mots, l'histoire des tentatives qu'on a

(1) Strabon, I, 3, 11.—Les mêmes objections furent reproduites du temps de Néron (V. Lucien, *Néron*, IV). Elles peuvent avoir été provoquées par une observation qu'on a faite encore de nos jours: comme les heures des marées ne coïncident pas parfaitement, il y a, entre les deux mers, une différence de niveau d'un mètre environ. Strabon, qui reproche à Eratosthène d'avoir accepté ce préjugé (l. I.), n'a pas tenu compte de ce fait.

(2) Dion Cassius, XLIV, 5; Suet. *Cas.* XLIV; Plut. *Cas.* LVIII: διὰ μέσον δὲ τῆς στρατείας, τὸν τε Κορινθίων Ἰσθμὸν ἐπεχέρει διασκάπτειν, etc

(3) Suet. *Calig.* XXI: destinaverat et... ante omnia Isthmum in Achaia perfodere: miseratque jam ad demetiendum opus primipilarem.

(4) Joseph. *de Bell. Jud.* III, 10, 10.

(5) Dion Cass. LXIII, 16, 17, 19; Suet. *Ner.* XIX; Lucien, *Néron ou l'Entreprise de percer l'Isthme*; Philost. *Apoll. Tyan.* IV, 24.—Consulter Hertzberg, *Gesch. Griech. u. d. Herrschaft d. Römer*, II, p. 115 et suiv.

(6) Philost. *Sophist.* II, 6.

faites pour percer l'Isthme. Bien qu'inachevés, les travaux de Néron ont laissé des traces profondes; par suite du percement qu'on vient d'entreprendre, elles vont bientôt disparaître. Ce serait une erreur de croire que cette entreprise ne fut qu'un coup de tête inspiré par l'ambition ou l'orgueil. On nous dit bien que Néron fut entraîné par le désir d'éclipser la gloire d'Alexandre en Grèce et de tenter une œuvre surhumaine (1). Mais un examen attentif des travaux qu'il a commencés doit nous convaincre qu'ils ont été longuement étudiés; le choix même du tracé prouve que l'œuvre n'a pu être improvisée. On peut croire qu'à l'arrivée de Néron en Grèce, il existait déjà des plans tout préparés, depuis Caligula peut-être, et que, pour faire accepter ces projets par Néron, on n'eut qu'à exciter des mobiles auxquels on savait l'empereur très-sensible. On expliquerait ainsi que l'œuvre eût été si vite décidée, et exécutée néanmoins avec une telle sûreté.

Le tracé du canal en construction se confondra exactement avec le tracé adopté par Néron; et c'est un fait digne de remarque, qu'après avoir fait des relevés embrassant toute la surface de l'Isthme, après avoir étudié minutieusement jusqu'à quatre tracés différents, on a dû adopter comme le plus avantageux celui même qu'avait choisi Néron.

En cet endroit, l'Isthme est formé de trois parties bien distinctes: 1° à partir du golfe de Corinthe, on rencontre d'abord une plaine de sables et d'alluvions sur une longueur de 1 kilomètre $\frac{1}{4}$; 2° puis, pendant 4 kilomètres, une montagne dont le massif est composé de sables et de marne tertiaire, le tout recouvert d'une couche de poudingues de 2 à 3 mètres d'épaisseur; 3° enfin, sur les bords du golfe d'Egine, une petite plaine de 600 mètres de large, où le sable est recouvert par des alluvions.

Les travaux de Néron, qui suivent une ligne parfaitement droite, consistent en deux tranchées, dont la profondeur varie entre 3 et 30 mètres, et qui ont, en largeur, jusqu'à 40 ou 50

(1) Lucien, *Néron*, II; Dion Cass. LXIII, 16, etc.

mètres aux deux extrémités du tracé. La tranchée de l'ouest a 2000 mètres de long; celle de l'est, 1500.

Dans l'intervalle qui sépare ces deux tranchées, sur le dos de la montagne, on trouve deux rangées de puits, disposées parallèlement entre elles, et dans le sens même du canal.

La partie de la tranchée occidentale qui est située dans la plaine, a certainement été excavée au-dessous du niveau de la mer, au moins sur une certaine longueur et largeur; on s'en est assuré par des sondages; du reste, le sol actuel, partout ailleurs plus élevé, n'a pas, dans toute la tranchée, plus de 0^m,60 d'altitude, malgré l'apport continu des pluies. Cette partie basse, creusée dans le sable, a 1200 mètres de long. Plus loin, vers la montagne, la tranchée a, sur une courte distance, un niveau de 10 mètres; elle a été en grande partie comblée par le travail des eaux; à cet endroit, elle est taillée dans le tuf tertiaire.

Viennent ensuite, sur une longueur de 600 mètres, des excavations en tranchée qui atteignent diverses profondeurs; on y a enlevé la couche de poudingues et quelques couches de sables compactes. Enfin, à la suite, on rencontre deux gouffres en forme d'entonnoir d'un diamètre de 40 mètres, et de 10 mètres de profondeur.

Toute cette tranchée est bordée, des deux côtés, par des déblais qui vont jusqu'à 20 mètres de hauteur; ce sont de vrais monticules, bien visibles dans la plaine de l'Isthme.

La tranchée orientale n'a pas été creusée au-dessous du niveau de la mer. Dans la plaine, l'alluvion a été enlevée à une profondeur de 2 à 4 mètres; l'excavation s'arrête au niveau du schiste poudingueux qui recouvre le sable tertiaire. Mais quand on arrive au massif rocheux, on aperçoit, sur une longueur de 100 mètres, une tranchée profonde de 30 mètres; on a profité, pour la creuser, d'une dépression formée par une petite vallée qui débouche en cet endroit dans la plaine. Plus loin, on distingue quatre fronts d'attaque échelonnés l'un au dessus de l'autre; d'après le caractère de l'ouvrage, on peut juger qu'on se rendait alors parfaitement compte de l'énorme

cube qu'il fallait enlever; c'était pour pousser plus rapidement les travaux à l'aide des instruments dont on disposait, qu'on multipliait ainsi les fronts d'attaque.

La tranchée a été creusée jusqu'à 60 mètres. Elle est également bordée par des déblais; mais, comme on atteignait une profondeur considérable, on avait l'inconvénient de transporter les déblais en sens vertical et en sens transversal. Aussi a-t-on fini par installer des chemins de dégagement dont on retrouve encore les traces; ils aboutissaient aux flancs du massif, vers la plaine. Les déblais, transportés probablement sur des charrettes, étaient déversés au sud de la tranchée et dans la direction du sanctuaire de l'Isthme; ils forment là un véritable monticule. C'est en cet endroit seulement qu'on peut avoir appliqué le système du transport des déblais par charrettes; du côté de Corinthe, comme pour tout le reste de la tranchée, on les emportait dans des paniers.

Nous avons pu explorer les anciennes excavations au moyen de tranchées et de sondages, et nous sommes arrivés au résultat suivant: l'ensemble des tranchées représente un cube supérieur à un demi-million de mètres; mais, depuis dix-huit siècles, par suite de l'action des pluies, une grande partie des déblais déposés le long des tranchées ont de nouveau regagné leur ancienne place.

Entre les deux grandes tranchées, et pour faire le raccordement entre elles, se trouvent les deux rangées de puits, situées, comme nous l'avons dit, l'une en face de l'autre et à égale distance (40 à 45 mètres) de l'axe idéal du canal. Ces puits sont évidemment des sondages qui ont servi à déterminer au préalable les pentes des berges; mais leur curieuse disposition nous fait croire, en même temps, que l'ingénieur voulait s'en servir aussi comme de points d'attaque dans le sens vertical.

Ces puits ont été plus ou moins comblés; les seuls qui se soient conservés ou dont la trace soit encore visible, sont des puits carrés; on en distingue vingt-sept; ils ont des sections de 2 mètres sur 3 et 3 $\frac{1}{2}$. Nous avons fait déblayer deux de

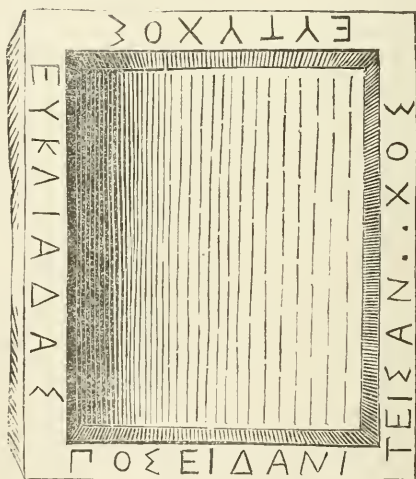
ces puits situés à une assez grande distance l'un de l'autre; et dans chacun nous avons trouvé une couche de 30 mètres de décombres. Les puits taillés dans le roc ont parfaitement conservé leurs flancs à pic; ils ont eu des profondeurs qui variaient de 37 à 42 mètres. Nous croyons qu'on n'avait pas achevé de les creuser, et que les travaux ont été brusquement arrêtés au départ de Néron ou à sa mort.

La profondeur de ces puits, creusés au moyen d'une méthode de déblaiement dont l'avancement journalier peut parfaitement être estimé, peut nous servir à calculer la durée de ces travaux; nous l'évaluons à trois ou quatre mois seulement.

Le cube ci-dessus indiqué d'un demi-million de mètres d'excavation en tranchée nous permet d'évaluer le nombre de jours consacrés au percement de l'Isthme; on peut conclure que, si l'ensemble des travaux a duré de trois à quatre mois, il a fallu employer environ cinq ou six mille ouvriers.

B. GERSTER.

M. Gerster nous communique aussi une inscription provenant du temple de Poseidon. Cette dédicace, d'une bonne époque, est gravée sur la face supérieure de la base qui supportait la statue ou l'offrande consacrée au dieu.



INSCRIPTIONS D'EUMENIA

M. W. M. Ramsay a publié dans le *Journal of Hellenic Studies* (octobre 1883) un certain nombre d'inscriptions qu'il a recueillies au cours d'un récent voyage en Phrygie. Il en donne seulement quatre provenant de la ville d'Eumenia (Ishekly). J'en avais moi-même copié un certain nombre à Ishekly, et dans les villages voisins de la haute vallée du Méandre.

I.

Ishekly.

1.—Chez Kaphas Achmed.

ΑΥΡΗΛΙΟΓΓΑΙΟΕΑΠ
ΛΑΚΑΤΕΚΕΥΑΕΝ
ΤΟΜΝΗΜΕΙΟΝΕΑΥΤ
ΚΑΙΤΗΓΥΝΑΙΚΙΑΥΤ
ΚΑΙΤΗΜΗΤΡΙΚΑΙΧ
ΕΤΩΦΙΛΩΟΝΗΕ
ΙΜΩΚΑΙΤΗΓΥΝΑ
ΚΙΑΥΤΟΥΕΙΔΕΤΙΕ
ΕΠΙΧΕΙΡΗΕΙΑΝΑ
ΚΕΥΑΕΑΙΤΟΝΤΟΠΟΝ
ΕΣΤΩΑΥΤΩΚΑΤ
ΡΑΤΕΚΝΩΝΤΕΚ
ΚΑΙΤΩΣΥΜΒΟΥΛΕ
ΕΑΝΤΙΩΟΒΙΟΕ
ΕΤΑΥΤΑΩ

Ἀυρήλιος Γάιος Ἀπ[ελ]λᾶ κατεσκεύασεν τὸ μνημεῖον ἑαυτ[ῶ] καὶ
 τῇ γυναικὶ αὐτ[οῦ] καὶ τῇ μητρὶ καὶ χ[ρη]στῶ φίλῳ Ὀνησίμῳ καὶ

τῇ γυναι[ι]κὶ αὐτοῦ. Εἰ δὲ τις ἐπιχειρήσει ἀνα[σ]κεύσαι τὸν τόπον,
ἔστω αὐτῷ κατ[ά]ρα τέκνων τέκ[νοις] καὶ τῷ συμβουλευ[ύ]σαντι ὁ
βίος ταῦτα.

2.—Chez le Krodja Mustan-Oglou. Petite stèle, avec des instruments sculptés sur le côté. Quelques lettres débordent à droite sur une moulure.

ΥΜΟΡΦΙΣ
ΑΥΡΕΥΤΥΧΗΕΡΜΟ
ΕΠΙΚΛΗΝΕΛΙΞΕΥ
ΜΕΝΕΥΣΚΑΙΑΛΩΝΠΟΛ
ΩΝΠΟΛΕΙΤΗΣΦΥΛΗΣ
ΑΔΡΙΑΝΙΔΟCΒΟΥΛΕΥ
ΤΗΣΚΑΙΙΕΡΕΟC
ΚΑΤΕCΚΕΥΑΣΑΤΟΗΡΩ
ΟΝΕΑΥΤΩΚΑΙΤΗΣΕΜΝΟ
ΤΑΤΗΚΑΙΠΡΟCΦΙΛΕC
ΤΑΤΗΓΥΝΑΙΚΙΜΟΥ
ΜΑΡΚΕΛΛΗΚΑΙΤΟΙC
ΕΑΥΤΩΝΤΕΚΝΟΙC
ΕΙΤΙCΔΕΕΤΕΡΟCΕ
ΠΙΧΕΙΡΗCΕΙΘΕΙΝΑ
ΤΙΝΑΕCΤΑΙΑΥ
ΤΡΟCΤΟΝΖΩΝΤΑ
ΘΕΟΝ

Ε]ὐμορφίς(?). Αὐρ(ήλιος) Εὐτύχης Ἑρμ[ο]ς, ἐπικλὴν Ἑλιξ, Εὐ-
μενεύς, καὶ ἄ(λ)λων πόλ[ε]ων πολεΐτης, φυ(λ)ῆς Ἀδριανίδος βουλευ-
τῆς, καὶ ἱερε(ῦ)ς, κατεσκεύασα τὸ ἥρωον αὐτῷ καὶ τῇ σεμνοτάτῃ καὶ
προσφιλεστάτῃ γυναικί μου Μαρκέλλῃ καὶ τοῖς αὐτῶν τέκνοις. Εἴ
τις δὲ ἕτερος ἐπιχειρήσει θεῖνα[ι] τινά, ἔσται αὐ[τῷ] (π)ρὸς τὸν ζῶντα
θεόν.

L'inscription est curieuse à cause de la formule ἐπικλὴν Ἑλιξ, qui indique le surnom de Αὐρ. Εὐτύχης, et intéressante parce

qu'elle mentionne la tribu Ἀδριατῆς. Une inscription d'Eumenia (C. I. G. 3902) parle déjà de la tribu Ἀθωναίς.

Il y a quelques lettres liées; φυαῖς pour φυλῆς, ιερέος pour ιερεύς, τρός pour πρός sont très-lisibles sur l'estampage; le mot Εἰρημορίας, isolé à la première ligne, est douteux, et je ne puis l'expliquer.

3-4.—M. Perrot (1) a publié, d'après des copies de M. Choisy, deux inscriptions d'Eumenia, mais le texte n'est pas tout-à-fait exact. Voici tel que je l'ai relevé celui de la première :

ΕΤΟΥΕΙΙΑ
ΑΥΡΔΙΟΝ
ΥΕΙΟΕΒΙΟΥ (sic)
ΝΙΓΕΡΟΕΜΑΡ
ΚΕΛΛΕΙΝΟΕ
ΚΑΤΕΚΡΥΑΕΝ (sic)
ΤΟΗΡΩΟΝΑΥΡΔΟΥ
ΛΙΩΝΙΚΑΙΖΑΝ
ΤΕΚΝΟΙΕΑΥΤΩΝ
ΕΙΔΕΤΙΕΤΕΡΟΝ
ΕΠΙΧΕΙΡ

Ἔτους σιδ'. Αὐρ(ήλιος) Διονύσιος θ' (τ)οῦ Νιγέρος Μαρκέλλεινος
κατεσχ(ε)ύασεν τὸ ἥρων Αὐρ(ηλίου) Δουλιῶνι καὶ Ξάν[θῳ καὶ] τέκνοις
αὐτῶν. Εἰ δέ τις ἕτερον ἐπιχειρ.

Les différences sont peu importantes, et l'inscription elle-même n'a d'autre intérêt que les fautes nombreuses commises par le graveur. C'était sans doute quelque apprenti dont le travail défectueux a été interrompu. La pierre a dû être mise au rebut, et il n'y a pas à compléter la formule finale, comme le fait M. Perrot, l'inscription n'ayant jamais été complète.

L'autre texte, sauf de légers détails de disposition, est

(1) *Revue Archéologique*, 1877. — *Inscriptions d'Asie-Mineure*, par M. Perrot.

exact; seulement les deux premières lignes manquent; on y lit :

Ι Ο Υ Λ Ι Α Μ Α Ρ Κ Ι Ω Ε Υ Β Ο Υ Λ Ω
 Δ Ι Ω Α Ν Δ Ρ Ι Μ Ν Η Μ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν

A la ligne 2 du texte de M. Perrot, il faut ajouter τοῖς; à la ligne 5, les lettres entre crochets θ[σει ις] τὸν sont lisibles. La syllabe ται doit être portée de la fin de la ligne 10 au commencement de la ligne 11.

5.—L'inscription n° 3902 du *Corpus* est incomplète; la pierre était à moitié enterrée dans un petit cimetière, près d'une mosquée, au centre de la ville; je l'ai fait extraire du sol, et j'ai lu dix lignes précédant le fragment publié :

Ο Ν Ε Π Α Υ Τ Ο Υ Β Ω Μ Ο
 Κ Α Τ Ε Κ Ε Υ Α Ε Ν Α Υ Ρ
 Ζ Ω Τ Ι Κ Ο Ε Β Τ Ο Υ Π Α Π
 Ο Υ Ε Υ Μ Ε Ν Ε Υ Ε Α Υ Τ
 Κ Α Ι Τ Η Γ Υ Ν Α Ι Κ Ι Α Υ Τ Ο Υ
 Α Υ Ρ Η Λ Ι Α Α Π Φ Ι Ω Κ Α Ι Τ Ω
 Α Δ Ε Λ Φ Ω Α Υ Τ Ο Υ Α
 Μ Ι . Ο Ι Τ Ι Ν
 Ω Μ Ζ Ω Ν
 Ρ Η Ε Ι Ο Υ Δ Ε Ν Ι Δ

[Τὸ ἡρώδον καὶ τὸν ἐπ' αὐτοῦ βωμὸν] κατεσκεύασεν Αὐρ. Ζωτικὸς
 εἰς τοῦ Πάπ[ου], Εὐμενέως, αὐτ[ῶ] καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ Αὐρηλίας
 Ἀπφίω καὶ τῶ ἀδελφῶ αὐτοῦ.....[. καὶ εἰ] τιν[ι ἐτέρ]ω.....
 [αὐτὸς] ζῶν [συγχω]ρήσει· οὐδενὶ δ' ἄλλῳ etc.

6.—Inscription provenant sans doute d'un monument votif en l'honneur des empereurs.

Υ Π Ε Ρ Τ Η Σ Υ Γ Ε Ι Α Σ
 Α Υ Τ Ω Ν Κ Α Ι Τ Η Σ Α Ι Ω [νίου διαμονῆς. . .

Cf. C. I. G. n° 2744, et autres.

7.—Letronne dans le *Journal des Savants*, et Franz dans le *Corpus* (1) ont publié une inscription d'Eumenia très-intéressante, dont ils proposent chacun une restitution différente. J'ai retrouvé ce texte dans un cimetière, à côté d'Ishekly, et je l'ai copié. Il me semble que l'on peut proposer une restitution plus simple que celle de ces deux savants, si l'on suppose une lacune moins considérable à droite, en restant plus fidèle au texte épigraphique.

Ο ΔΗΜΟΣ ΕΤΕΙ
ΜΟΝΙΜΟΝ ΑΡΙΣΤΩΝ
ΤΟΝ ΛΑΜΠΑΔΑΡΧΗΝ Ι
ΣΩΤΗΡΟΣ ΚΑΙ ΑΠΟΛΛ
5 ΜΗΝΟΣ ΑΣΚΑΗΝΟΥ
ΘΕΩΝ ΑΝΓΔΙΣΤΕΩ
ΔΑΙΜΟΝΟΣ ΚΑΙ ΕΙΣ Ε
ΒΑΣΤΗΣ ΕΙΡΗΝΗΣ
ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΤΟ ΕΚΤΟΝ
10 ΙΙ ΗΣΑΝΤΑ ΚΑΙ ΕΚΛΟΓΙΣ
ΚΑΙ ΑΓΟΡΑΝΟΜΗΣΑΝΤΑΙ
ΧΗΣΑΝΤΑ ΚΑΙ ΠΑΡΑΦΕ
ΜΙΙΤΕΥΙΙ

Ὁ δῆμος ἐτεί[μῃσεν] Μόνιμον Ἀρίστων[ος] τὸν λαμπαδάρχην, ἱ[ερέα
Διὸς] Σωτῆρος καὶ Ἀπόλλ[ωνος καὶ] Μηνὸς Ἀσκαηνοῦ [καὶ Μητρὸς]
θεῶν Ἀνγδίστεω[ς, καὶ Ἀγαθοῦ] Δαίμονος καὶ[Σε]-
βαστῆς Εἰρήνης, σ[τρατηγῆσαντα] τῆς πόλεως τὸ ἕκτον[.....]ή-
σαντα καὶ ἐκλογισ[τεύσαντα] καὶ ἀγορανομήσαντα καὶ γυμνασιαρχ[ή-
σαντα καὶ παραφε.....

La différence la plus importante est à la ligne 5; Letronne

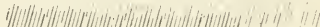
(1) Letronne, *Journal des Savants*, 1825, p. 330 sqq; C. I. G. 3886.

avait écrit : Ἀπόλλ[ωνος καὶ Ποσειδῶ]νος καὶ Ἀσκλη[πί]ου; Franz: Ἀπόλλ[ωνος καὶ Ἀρτε]μι[δ]ος [καὶ] Ἀσκλη[πί]ου...

Il n'y a rien à restituer ici; il s'agit du dieu Μήν, fréquemment nommé dans les inscriptions de Phrygie. Ἀσκαηνός est une de ses épithètes ordinaires (1).

A la troisième ligne, je lis τὸν λαμπαδάρχην; il n'y a pas, ce me semble, de raison pour corriger [τὸν ἀπὸ προγόν]ων λαμπαδάρχη[σάντων], comme Franz, ou [ἀπὸ] τ(ῶ)ν λαμπαδάρχη[σάντων], comme Letronne. Après le ν, l'ι est très distinct, et la restitution ἱερέα Διός semble donc la plus naturelle.

8.—Dans le mur d'une mosquée:


 CONSTANTINO
 PIO FELICI IN B [icto(?)]
 SEMPER AVG [usto....]


II.

Emeldjik.

1.—L'inscription métrique que voici est gravée sur trois faces d'un cippe d'assez grandes dimensions. Le marbre était, quand je suis arrivé au village, engagé profondément dans le mur de soutènement du cimetière. J'ai réussi à faire démolir quelques pierres sur la droite et sur la gauche; mais tandis que je copiais les lettres, l'Iman a excité contre moi les habitants du village; j'ai dû, devant leurs menaces, me contenter d'une copie rapide, et emporter des estampages à moitié secs. Voici tout ce que j'ai pu tirer de ce texte fort endommagé. Il serait à désirer que quelque voyageur, venu après moi, pût compléter le déchiffrement de cette intéressante épitaphe, qui est maintenant facile à étudier.

(1) Voir sur le dieu Mén et ses épithètes, Waddington, *Inscr. d'Asie-Mineure*, 668.

Sur la face de gauche il reste à peine quelques lettres qu'on ne peut grouper; l'inscription devait être assez longue.

La face 2 commence par trois lignes dont le premier mot est ΙΣΟΥΗΦΟΣ, et le dernier ΠΡΟΛΕΓΩ, suivi de l'ornement $\mathcal{S}$. Peut-être faut-il voir dans le mot *ισούηφορς* l'indication que les vers suivants sont soumis à la loi de l'*ισοψηφία*, c'est-à-dire que la somme de toutes les lettres, en leur donnant leur valeur numérique, est égale dans chaque vers. Le reste de ce petit paragraphe est illisible (1). Après un espace blanc, on lit :

ZΩΟC ΕΝ ΤΟΥΤΟΝ ΤΥΜ
BON . . . ΕΤΕΥΞΕΝ ΕΑΥΤΩ
ΜΟΥC . . . CΚΗΘΕΙC
. ΑΙΟC ΠΡΑΓΜΑΤΙΚΟC
ΙΔΑΛΟ . Ω . ΙΛΗΤΑΤΙΗ
. ΕΚΕCΙΝ ΤΕΠΟΘΗΤΟΙC
. ΑΤΟΝΑΙΔΙΟΝ ΤΟΥ
ΤΟΝΕ . ΩCΙΔΟΜΟΝ
CΥΝ ΡΟΥΒΗΜΕΓΑΛΟΙΟ
ΘΕΡΑΠΟΝΤΙ $\mathcal{S}$

3^e face:

ΟΝ ΠΛΟΥΤΟΝ ΠΟΛΥΝ
ΕΙC ΒΙΟΝ ΟΥ ΠΟΛΥΧΡΗΜΑ
ΓΡΑΜΜΑCΙ ΔΗCΚΗΘΗΝΕΚΠ
ΝΕCΑC ΜΕΤΡΙΟΙC
ΕΞΩΝΤΟΙCΙ ΦΙΛΟΙCΙΝ ΕΠ
ΚΕΟΝΩC ΔΥΝΑΜΙCΜΟΙ
CΠΟΥΔΗΝΗΝΕΙΧΟΝ ΠΑCΙ
ΧΑΡΙΖΟΜΕΝΟC
ΤΟΥΤΟ ΚΑΙ ΗΝ ΜΟΙΤΕΡ ΠΝ
ΕΠΑΡΚΕΙΝ ΕΙΤΙC ΕΧΡΗΖΕ
ΩC ΑΛΛΩΝ . . ΒΟCΤΕΡ ΨΙΝ
ΑΓΕΙΝ
ΜΗ ΠΛΟΥΤΩΤ

(1) A la seconde ligne je crois distinguer ΓΑΙΟCΩΕΑΓΙΟCΩΕΑΓ; le mot Γάιος est utile pour une restitution ultérieure.

Les lettres **CYNPOYBH**, que nous avons conservées en caractères épigraphiques, ainsi que le **Θ** de la ligne suivante, sont certaines. On songe à restituer **σὺν Ρούβη, μεγάλαις θε[εῶν] θεράποντι**; mais, outre que le nom propre est très-difficile à admettre, ce serait faire de cette inscription une inscription chrétienne, ce qui est absolument impossible. La morale prêchée dans la seconde partie est franchement épicurienne, et bien que certaines sectes chrétiennes, en Phrygie et ailleurs, aient assoupli la rigidité des principes chrétiens, et admis que l'on pouvait sans crime jouir de l'existence, aucune hérésie, si bizarre et avancée qu'on la suppose, n'aurait limité à la vie présente la carrière et l'espérance de l'homme, ni pressé les vivants de se livrer à la hâte à des plaisirs sans lendemain.

L'inscription n'en est pas moins intéressante. Elle montre la persistance des idées païennes, et plus particulièrement des idées épicuriennes, dans une région que le christianisme envahit de bonne heure et absorba complètement. Cette épitaphe tranche au milieu des inscriptions purement chrétiennes qui abondent en Phrygie. La poésie même, malgré son incorrection et sa médiocrité, est peut-être d'une qualité un peu supérieure à l'ordinaire; elle me semble moins banale, et quelques-uns des vers sont assez bien frappés dans leur forme sententieuse.

2.—Dans la cour du zami, sur un cippe très orné:

ΤΟΜΝΗΜΕΙΟΝΘΕΟΓΕ
ΝΟΥΚΑΙΜΕΛΙΤΩΝΟΣ
ΤΩΝΚΑΠΙΤΩΝΟΣ
ΤΟΥΒΩΜΟΥΕΠΙΤΕ
ΘΕΝΤΟΥΠΟΓΑΙΟΥΒ
ΖΩΤΙΚΟΥΕΠΙΤΡΟ
ΠΟΥΥΙΟΥΤΟΥΜΕΛΙ
ΤΩΝΟΣ

Τὸ μνημεῖον Θεογένους καὶ Μελίτωνος τῶν
Καπίτωνος· τοῦ βωμοῦ ἐπιτεθέντος ὑπὸ Γαίου β'
Ζωτικῶς, ἐπιτρόπου, υἱοῦ τοῦ Μελίτωνος.

Au village de *Dedekoï*, outre l'inscription publiée par M. Ramsay, se trouvent les trois suivantes.

3.—Dans le mur du zami:

ΜΑΡΚΕΛΛΟΣ ΜΑΡ
ΚΟΥ ΔΑΜΑΤΩ ΑΔΕΛ
ΦΩ ΚΑΙ ΑΠΦΙΑΤΗ
ΜΗΤΡΙ ΖΩΣΗΤΟ
ΜΝΗΜΕΙΟΝ ΚΑΙ ΤΟΝ
ΒΩΜΟΝ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ.

Μάρκελλος Μάρκου Δαμά τῷ ἀδελφῷ καὶ Ἀπφίᾳ τῇ μητρὶ ζώσῃ
τὸ μνημεῖον καὶ τὸν βωμὸν μνήμης χάριν.

4.—A l'intérieur du même zami, près de l'escalier du minaret:

ΔΕΛΦΟΣ ΑΥ
ΤΟΥ ΚΑΤΕ
ΚΕΥΑΣΑΝΕ
ΤΟΙΣ ΚΥΜΗ
ΡΙΟΝ ΕΙΤΙΣ Δ
ΕΤΕΡΟΝ ΕΠΙ
ΡΗΣΙ ΕΠΕΝ Β
ΙΝΤΙΝΑ Ε
ΤΕ ΑΥΤΩ Π
une moulure
ΟΝ

[Ὁ δεῖνα καὶ ὁ ἀ]δελφὸς αὐτοῦ κατε[σ]κεύασαν ἐ[αυ]τοῖς κυμη[τή]-
ριον· εἴ τις δ[έ] ἕτερον ἐπι[χει]ρήσ(ε)ι ἐπενθ[αλε]ῖν τινά, ἐ[σ]τε αὐτῷ
π[ρὸς τὸν θε]όν.

Il faut remarquer la forme κυμητήριον; elle se trouve dans

une autre inscription de la même contrée, publiée par M. Ramsay (*article cité*, n° 23).

5.—Dans le mur extérieur du même zami:

ΑΠΟ
ΤΟΥΗΡΩ
ΟΝΕΞΟΝΕ
ΑΙΤΕΘΗΝΑΙ
ΜΙΑΚΑΙΤΑΤΙΑ
ΠΡΟ Ε ΤΟ
ΑΝΔΡΑΞΕΑΝΘΗ
ΕΙΤΟΝΘΕΟΝΕΞΟ
ΕΙΑΝΕΧΟΝΤΩΝΙ
ΤΕΚΝΩΝΑΥΤΩΝΕ
ΠΕΜΒΑΛΕΙΝΕΤΕΡ
ΕΟΥΔΕΝΙΕΞΕΕΤ
ΤΕΘΗΝΑΙΧΩΡΙΣ
ΤΩΝΠΡΟΓΕΓΡΑΜ
ΜΕΝΩΝΙΣΤΑΥΤΑ
ΤΑΗΡΩΑΟΕΔΕΑΝ
ΕΠΙΧΕΙΡΗΕΙΘΗΕ
ΟΕΤΕΙΜΟΥΙΕΤΙ

..... από [τού]του ἡρώ[ου· ἑτερ]ον ἐξὸν ἔ[στ]αι τεθῆναι
[Ἄμ]μιν καὶ Τατίαν πρὸς το[ύς] ἄνδρας ἐὰν τη[ροῦ]σι (?) τὸν θεόν,
ἐξο[υ]σίαν ἐχόντων [καὶ] τέκνων αὐτῶν ἐπεμβαλεῖν· ἐτέρ[ω δ'] οὐδενὶ
ἐξέστ[αι] τεθῆναι χωρὶς τῶν προγεγραμμένων ἐς ταῦτα τὰ ἡρώα· ὅς
δὲ ἂν ἐπιχειρήσει, θήσε[ι] πρ[ο]στείμευ ἐς τὴν βουλὴν...δηνάρια....

Les lignes qui manquent au début indiquaient probablement la superficie de l'ἡρώων. Si l'on accepte le mot τη[ροῦ]-σι, la condition imposée à Ammia et Tatia, pour qu'elles aient des droits sur l'ἡρώων, est intéressante, et l'inscription est certainement chrétienne. Je crois que l'amende dont est menacé quiconque violerait la sépulture devait être payée à

la βουλὴ τῶν Εὐμενέων (?) comme cela arrivait parfois, et non au φισκός, au ταμεῖον, ou aux ἀρχεῖα; car à la dernière ligne, après le Τ vient un jambage vertical qui ne peut appartenir ni à un Ο, ni à un Α.

Tchivril.

6.—De Tchivril, M. Ramsay n'a publié qu'une inscription (n° 19). Voici celles que j'ai recueillies:

ΔΙΟΔΩΡΟΣΦΛ
ΔΙΟΔΩΡΩΣΤΡΑ
ΤΙΩΤΗΤΕΚΝΩΜΝΗ
ΜΗΣΧΑΡΙΝΕΙΤΙΣ
ΑΝΟΡΥΞΕΙΤΟ
ΜΑΘΗΣΕΙΙΣ
ΜΕΙΟΝΧΕ

Διόδωρος Φλ. Διοδώρῳ στρατιώτῃ τέκνῳ μνήμης χάριν. Εἴ τις ἀνορύξει τὸ [μνη]μα, θήσει ἰς [τὸ τα]μεῖον (δηνάριον) ε'.

7.—Sur un grand sarcophage de calcaire gris, dans une boutique. Le relief est très endommagé, et une poutre coupe l'inscription en deux. Une cassure à gauche, en haut.

ΔΙΑΤΑΣΙ ΙΟ ΤΟΥΔΗΜΗΤΡΙΟΥ·ΟΥΔΕ
ΕΡΩΞΕΣΙΑΙΚΗΔ ΙΕΝΤΗΣΟΡΩΤΑΥΤΗΠΛΗΝΜΕΛΤΙΝΗ
ΓΥΝΑΙΚΟΣΑΥΤΟΥΕΑΝΔ ΠΑΡΑΤΑΥΤΑΕΠΙΧΕΙΡΗΣΕΙΑΠΟΔΩ
ΣΤ ΣΤΟΝΤΩΝΚΥΡΙΩ ΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΣΚΟΝΧΒΦ

... Ἡ σορὸς.....] τοῦ Δημητρίου· οὐδε[νὶ δὲ ἐτ]έρῳ ἐξέσ(τ)αι κηδ[εῖσθαι]· ἐν τῇ σορῷ ταύτῃ, πλὴν Μελτινῆ[ς τῆς] γυναικὸς αὐτοῦ· ἐὰν δ[έ τις] παρὰ ταῦτα ἐπιχειρήσει, ἀποδώ[σει εἰς] τ[ὸν μέγιστον] τῶν κυρίω[ν αὐτ]οκρατόρων [σι]σκὸν δηνάριον βφ'.

8.—Dans le mur d'une mosquée se trouve l'inscription

chrétienne suivante, gravée irrégulièrement, et d'une très-basse époque.

ΕΠΙΤΟΥΑΡΧΙΔΙ
ΑΚΟΝΟΥΑΛΕ
ΞΑΝΔΡΟΥ

Ἐπὶ τοῦ ἀρχιδιακόνου Ἀλεξάνδρου.

Il y a encore à Tchivril plusieurs fragments d'inscriptions funéraires très-mutilées. Elles ne sont pas assez importantes pour qu'on cherche à les reconstituer.

Aïdan.

9.—Dans le cimetière; base de marbre ayant sur le côté un bas-relief martelé.

ΗΜΟΣΚΑΘΙΕΡΩΣΕΝ
ΡΜΑΝΙΚΟΝΚΑΙΣΑΡΑΥΠΑΤΟ
ΩΤΗΡΑΚΑΙΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
ΤΗΣΠΟΛΕΩΣ-ΕΠΙΜΕΛΗ
ΘΕΝΤΩΝΕΡΜΑΓΕΝΟΥΣΤΟΥ
ΜΕΛΙΤΩΝΟΣΚΑΙΜΝΗΣΙΘΕ
ΟΥΤΟΥΦΑΙΝΙΠΠΟΥΚΑΙΑΡΤΕ
ΜΙΔΩΡΟΥΤΟΥΓΛΥΚΩΝΟΣ
ΑΡΧΟΝΤΩΝ.

Ὁ δ᾽ ἡμος καθιέρωσεν [Γε]ρμανικὸν Καίσαρα ὕπατο[ν σ]ωτῆρα καὶ εὐεργέτην τῆς πόλεως ἐπιμεληθέντων Ἑρμαγένους τοῦ Μελίτωνος, καὶ Μνησιθέου τοῦ Φαινίππου, καὶ Ἀρτεμιδώρου τοῦ Γλύκωνος, ἀρχόντων.

Il s'agit évidemment du grand Germanicus, dont le nom n'est pas très-fréquent dans les inscriptions grecques. On connaît deux consulats de Germanicus, le premier en l'an 12, le

second en l'an 18 (1); il semblerait qu'il s'agit ici du premier, mais j'ignore comment Germanicus a pu mériter à cette date les honneurs que lui décerne la ville d'Eumenia. Ce texte est plus ancien que la plupart de ceux qu'on trouve dans la même région; c'est le premier, je crois, qui fasse mention d'archontes à Eumenia. La forme Ἐρμαγένης, qui n'est pas dans le lexique de Pape, est certaine.

10.—Dans la cour du zami.

ΑΜΜΙΑΕΑΥΤΗΚΑΙ
 ΤΩΑΝΔΡΙΑΥΤΗΣΔΑ
 ΜΑΚΑΙΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣ
 ΕΥΑΝΔΡΩΚΑΙΣΤΡΑ
 ΤΟΝΕΙΚΗΚΑΤΕΣΚΕΥ
 ΑΣΑΤΟΗΡΩΟΝΚΑΙ
 ΕΙΤΙΝ...ΤΗΖΩΣ
 .ΥΝΧΩΡΗΣΩΕΤΕ
 .ΩΔΕΟΥΔΕΝΙΟ
 .ΝΕΠΙΤΗΔΕΥΣ
 ΘΗΕΙΙΣΤΟΝΦΙΣΚΟΝ

Ἀμμία ἐαυτῇ καὶ τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς Δαμᾶ καὶ τοῖς τέκνοις Εὐάνδρῳ καὶ Στρατονείκῃ κατεσκεύασα τὸ ἡρώον, καὶ εἴ τινα αὐτῇ ζῶσα σ]υνχωρήσω, ἐτέ[ρ]ῳ δὲ οὐδενί· ὅ[ς] ἂν ἐπιτηδεύσ[ει], θήσει εἰς τὸν φισκὸν [δηνάρια βφ'].

11.—Au cimetière.

ΙΟΥΛΙΑΜΗΤΡΟ
 ΔΩΡΟΥΕΥΜΕΝΕ
 ΤΙΣΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΑ
 ΤΑΗΡΩΑΕΑΥΤΗ
 ΖΩΣΑΚΑΙΦΑΣΤΩ

(1) Klein, *Fasti Consulares*, p.p. 20 et 22.

ΤΩΑΝΔΡΙΜΟΥ
 ΚΑΙΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣ
 ΖΩΤΙΚΩΚΑΙΑΛΕ
 ΞΑΝΔΡΩΚΑΙΤΕΓΓ
 ΝΑΙΞΙΝΑΥΤΩΝ

Ἰουλία Μητροδώρου, Εὐμενετίς, κατεσκεύασα τὰ ἡρώα ἐαυτῇ
 ζῶσα, καὶ Φα(ύ)στω τῷ ἀνδρί μου, καὶ τοῖς τέκνοις Ζωτικῷ καὶ Ἀλε-
 ξάνδρῳ καὶ τῇς γ[υ]ναξίν αὐτῶν.

12.—Cippe enclavé dans un mur; au-dessus de l'inscrip-
 tion, des paniers, des fruits.

ΕΥΞΕΝΟΣΕΥ
 ΞΕΝΩΚΑΙΑΠΦΙ
 ΑΤΟΙΣΓΟΝΕΙΣΙ
 ΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ

Εὐξένος Εὐ-
 ξένῳ καὶ Ἀπφί-
 α τοῖς γονεῖσι
 μνήμης χάριν.

Le nom de femme Ἀπφία est plus rare dans cette région que
 le nom Ἀπφιον, lequel se trouve dans une inscription précé-
 dente au datif, et une fois au nominatif dans une inscrip-
 tion d'*Emeldjik* dont la première ligne seule est lisible.

ΑΠΦΙΟΝΠΕΤΡΟΝΙΟ [Υ]

13.—Sur une grande pierre, servant de margelle à un
 puits.

ΙΙΟΝΒΗΜΑ | ΧΡΙΣΤΟΥ
 Α | Ω.

Il faut lire sans doute ἄγ[ι]ον βῆμα Χριστοῦ.

Geseljesü.

14.—Au zami, grande base de marbre.

ΠΑΠΙΑΣΑΤΤΑΛΟΥ
 ΟΡΓΑΛΕΥΣΤΑΤΑΤ
 ΙΔΙΑΓΥΝΑΙΚΙΑΜΜ
 ΑΣΘΥΓΑΤΡΙΕ.ΟΙΗ
 ΣΕΝΜΝΕΙΑΣΧ.ΡΙΝ
 . . . ΡΕΤΕΠΑΡ
 ΟΔΕΙΤΑ

Παπίας Ἀττάλου Ὀργαλεὺς Τάτῃ τ[ῇ] ἰδίᾳ γυναικὶ Ἀμμ[ι]ας
 θυγατρὶ ἐ[π]οί[η]σεν μνείας χά[ρι]ν. [Χαί]ρετε παροδεῖτα[ι].

Aucun géographe, à ma connaissance, ne fait mention de la ville d' Ὀργάλεια, dont Ὀργαλεὺς doit être l'ethnique. Mais Strabon (1) parle du fleuve Orgas, qui se jette dans le Méandre un peu avant Apamea Cibotus (*Dineir*); Pline l'ancien (2) nomme aussi l'Orgas parmi les affluents du Méandre, avec le Marsyas et l'Obrimas. Orgalia était donc, probablement, une petite ville riveraine de l'Orgas.

15.—Au cimetière.

ΤΡΥΦΩ
 ΝΟCΕΠ
 ΕΑΥΤΩ
 ΝΑΙΚΙΑΓ
 ΗΜΗCΧ

Τρύφω[ν Τρύφω-
 νος ἐπ[ε]σκεύασεν
 ἑαυτῷ [καὶ τῇ γυ-
 ναικὶ Ἀπρίῳ μν-
 ήμης χά[ρι]ν.

Jakasoma.

16.—A la fontaine; cippe très-simple; les deux dernières lignes sont gravées sur une moulure.

(1) Strabon, XII, 8, 15.

(2) Pline l'ancien, V, 39.

ΟΥΚΑΤΕΕΚΕΥ
 ΗΡΩΟΝΖΩΝ
 ΚΑΙΤΗΕΓΥΝ
 ΤΑΤΙΑΚΑΙ
 ΜΟΥΑΛΕΞ
 ΩΚΑΙΤΗΓΥΝΑ
 ΟΥΑΤΤΑΛΙΑΔ
 ΕΤΑΔΕΤΕΘΗΝΑ
 ΕΠΡΟΔΕΔΗΛΩ
 ΕΝΟΥΣΕΙΤΙΣΕΠΙ
 ΧΕΙΡΗΣΕΙΕΤΕΡΟΝ
 ΕΠΕΜΒΑΛΕΙΝΑΙΣΤΑΙΑΥ
 ΤΩΠΡΟCΤΟΝΖΩΝΤΑΘΕΟΝ.

'Ο δεινα τοῦ δεινος] κατεσκεύ[ασα τὸ] ἡρώων ζῶν [ἐαυτῶ] καὶ τῆς
 γυν[αικὸς θυγατρὶ(?)] Τατία καὶ [τῶ υἱῶ] μου 'Αλεξ[άνδρ]ω καὶ τῇ
 γυν[αί]κὶ αὐτ[οῦ] 'Ατταλίδ[ι] ταδε τεθῆνα[ι· εἰς τοῦ]ς προδεδηλω-
 [μ]ένους εἴ τις ἐπιχειρήσει ἕτερον ἐπεμβάλεῖν, (ἔ)σται αὐτῶ πρὸς τὸν
 ζῶντα θεόν.

Le texte est absolument certain; les restitutions sont seule-
 ment probables. Αἴσται pour ἔσται ne s'explique que par une
 prononciation spéciale des Euméniens.

17.—Dans le cimetière.

Ρ.ΤΑΤΙΑ
 ΕΣΚΕΥΑΣ
 ΟΚΟΙΜΗ
 ΝΤΩΠΑ
 ΑΝΔΡC
 ΗΓΥΝΑΙΚΙ
 ΚΑΙΤΗΤΕΚ

Η ΑΥΤΟΥ ΕΙΤΙΣ ΔΕ ΠΙ
ΕΙΡΗ ΣΙ ΕΣΤΑΙ ΑΥΤΩ
ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΘΕΟΝ

Αὐ]ρ. Τατια[νός ἐπ]εσκεύασ[εν τοῦτ]ο κοιμη[τήριον] τῷ πα[τρὶ
Εὐ]άνδρ[ω καὶ τῇ] γυναικί καὶ τῇ τεκ[ούσῃ] αὐτοῦ· εἴ τις δ' ἐπι-
[χ]ειρήσ(ε)ι, ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν θεόν.

18.—A la mosquée.

ΕΣΚΕΥΑΣΕΝ ΤΑ ΗΡΩ[Α] ΕΑΥΤῷ ΚΑΙ Τῇ ΓΥΝΕΙ
ΚΑΙ Τῷ ΚΑΙ Τῇ ΜΗΤΡΙ
ΚΑΙ Τῇ ΝΙΑΝΗ ΚΑΙ ΤΟΙΣ
ΚΝΟΙΣ ΜΟΥ ΚΑΙ Τῷ ΠΑ
5 ΙΡΟΥΦ ΚΑΙ Τῇ ΜΗΤΡΙ
ΜΜΙΑ ΚΑΙ Τῷ ΑΔΕΛ
ΩΡΟΥΦ ΚΑΙ Τῇ ΓΥΝΑ
ΑΥΤΟΥ ΤΑΤΙΑ ΚΑΙ ΤΟΙΣ
ΕΚΝΟΙΣ . . . ΟΥ ΕΙΤΙΣ
10 ΔΕ ΕΠΙ ΧΕΙΡΗ ΣΙ ΕΣΤΑ
ΠΡΟΔΗΛΟΥ Μ . . ΝΑ ΣΥ
ΡΟΥ ΣΤΑ ΕΤΕΡΩ ΔΕ ΟΥΔ
ΝΙ ΕΣΤΑΙ ΕΞΟΝΤΕ ΘΗ
ΝΕΝΕΙΔΟ . ΕΣΤΕ ΑΥΤΩ
15 ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΖΩΝΤΑ ΘΕΟΝ

Ὁ δαίνα ἐπ]εσκεύασεν τὰ ἡρώ[α] ἐαυτῷ καὶ τῇ γυναι[κί Κοσ]κω-
νιανῇ καὶ τοῖς [τέ]κνοις μου καὶ τῷ πα[τρ]ὶ Ρούφω καὶ τῇ μητρὶ
[Ἀ]μμίχ καὶ τῷ ἀδελ[φ]ῷ Ρούφω καὶ τῇ γυνα[ικί] αὐτοῦ Τατίχ καὶ
τοῖς [τέ]κνοις [αὐτ]οῦ· εἴ τις δὲ ἐπιχειρήσει ἰς τὰ προδηλούμ[ε]να
σύ[γκ]ρουστα (ἐτέρω δὲ οὐδ[ε]νὶ ἔσται-ἐξόν) τεθῆ[ναι]. . . ἔστε αὐτῷ
πρὸς τὸν ζῶντα θεόν.

Je restitue le nom Κοσ]κωνιανή d'après le nom Κοσκωνία qui

se trouve plusieurs fois dans les inscriptions (1). Ce n'est d'ailleurs qu'une supposition. Quant à la formule finale, il semble qu'elle ait été un peu embrouillée par le rédacteur ou le graveur. Les lignes 12 et 13 ne peuvent s'expliquer que par une parenthèse. Le commencement de la ligne 14 est certain, mais je ne réussis pas à interpréter ces lettres. A la ligne 11, je crois lire sur l'estampage ΠΡΟΔΗΛΟΥΜΑΙΝΑ; il y aurait là une faute, due à la prononciation locale, à rapprocher de ΑΙCΤΑΙ pour ΕCΤΑΙ, que nous avons rencontré plus haut (n° 16).

Uljaka.

19.—A la mosquée; grande pierre très-endommagée.

Z H N O Δ O T O C
K A T E C K E Y A C
E N T O H P W O N
E A Y T W K E T
Γ Y N E K I M O
A M M I A K E T H Θ
Y Γ A T P I M O Y E I
Δ E T I C E Π I X I P
H C I A Λ Λ O E I C
Λ E I N E C T E T W
Π P O C T O N Θ E
O N .

Ζηνόδοτος κατεσκεύασεν τὸ ἡρώδων ἑαυτῷ καὶ τῇ γυνεὲ μο[υ] Ἀμ-
μὶα καὶ τῇ θυγατρὶ μου· εἰ δέ τις ἐπιχ(ε)ιρήσ(ε) ἄλλο εἰς[θα]λεῖν, ἔστω
(αὐ)τῷ πρὸς τὸν θεόν.

20.—Au cimetière.

(1) Voir par exemple C. I. G. 3173, inscription de Smyrne: Κοσκωνία
Μύρτου.

////////////////Ο//
 ΤΗΘΥΓΑΤΡΙΜΑΡΙΑ
 ΖΗΝΟΔΟΤΟΥ
 ΝΩΝΟΚΑΤΕΚΕ
 ΑΛΕΝΤΟΗΡΩ
 ΟΝΕΑΥΤΩΚΑΙ
 ΤΩΠΑΤΡΙΖΗΝΩ
 ΝΙΚΑΙΤΗΝ.Μ
 ΦΗΤΑΤΙΑΕΙΤΙΣ
 ΔΕΕΤΕΡΟΝΕΠΙ
 ΧΕΙΡΗΕΙΕΣΤΕ
 ΑΥΤΩΠΡΟΣ
 ΤΟΝΘΕΟΝ.

. τῇ θυγατρὶ Μαρίᾳ· Ζηνόδοτος Ζήνωνος κατεσκεύασεν
 τὸ ἡρώων ἐαυτῷ καὶ τῷ πατρὶ Ζήνωνι καὶ τῇ ν[υ]μφῇ Τατίᾳ· εἴ τις
 δὲ ἕτερον ἐπιχειρήσει, ἔστω αὐτῷ πρὸς τὸν θεόν.

La première ligne est indéchiffrable; on penserait à lire une
 date, ἔτ[ο]ς τμ', μ[η]νός. . . . ; mais alors on expliquerait diffi-
 cilement le datif de la seconde ligne. Il vaut mieux croire que
 l'inscription comprenait deux parties, dont la dernière seule,
 (depuis la ligne 3 du texte) nous est parvenue.

Jamanar.

21.—Dans le cimetière, près du Mussafir oda; petit cippe
 surmonté d'une couronne avec une boule au milieu. Il y a
 des inscriptions sur trois faces, et des bas-reliefs mutilés.

(1)

 ΕΤΟΥΣΤΚΜΘΑΙ^Η

 ΔΙΟΝΥΣΙΟΥΣΣΤΡΑΤΙΩ

 ΤΗΣΟΚΑ ΒΕΤΡΑΝΟ

(2) Ι Ο . \ Ι Α Ζ Ε Β Α
 Ι Π Ρ Ε Ι Ζ Η Ν Η Γ Υ Ν Η Ι
 Ρ Δ Ι Ο

Τ Τ Ρ Α Τ Ω Ν Τ Ω Γ Λ Υ Κ Υ Τ Α Τ Ω
 Α Τ Ρ Ι - Α Υ Ρ . Δ Ι Ο Ν Υ Σ Ι Ω
 Ν Ω Κ' Ι Τ Ι Ω
 Φ Ω Ι

(3) Ι Ο Ν Υ Σ Ι Ο Σ Σ Τ Ρ Α Τ Ι Ω Τ Η Σ Κ Α
 Σ Τ Ρ Α Τ Ω Ν Κ Α Τ Ε Σ Κ Ε Υ Α
 Τ Ο Η Ρ Ω Ο Ν Ε Α Υ Τ Ο Ι Σ

(1) "Ετους τκ' μη(νός) θ'. Α(ύ)[ρ]. Διονύσιος στρατιώτης ό κα[ι] βετρανό[ς].

(2) 'Ιο[υ]λία Σεβα[σ]τή] Πρεϊζήνη γύνη [Αύ]ρ. Διο[νυσίω] τῷ ἀνδρ[ι].

Σ]τράτων τῷ γλυκυτάτῳ [π]ατρ[ι] Αύρ. Διονυσίω [βετρα]νῷ κ[α]ι [στρα]τιώ[τη].....

(3) Δ]ιονύσιος στρατιώτης κα[ι] Στράτων κατεσκεύα[σαν] τὸ ἡρώων ἑαυτοῖς.

Le texte est très-mutilé; mais ce qui reste suffit à montrer que cet ἡρώων était celui d'un vétéran et de sa famille. Le paragraphe 1) donne la date, c'est-à-dire le neuvième mois de l'an 320 de l'ère de Sylla, qui correspond à 236 après J. C., et le nom du principal personnage avec ses titres.

Le paragraphe 2), qui comprend deux parties, exprime les regrets de la femme du vétéran et de son fils. Les noms 'Ιουλία Σεβαστή indiquent que Πρεϊζήνη était une affranchie de l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère, dont elle a pris les noms, suivant une coutume fort répandue. De même

le prénom *Ἀργήλιος* du vétéran indique peut-être qu'il était l'affranchi d'un empereur, Marc-Aurèle, ou Commode. La dernière ligne, dont il ne reste que trois lettres donnait probablement quelque détail intéressant sur la carrière de Dionysos.

Le paragraphe 3) atteste le droit de propriété du père et du fils sur l'*ἡρῶν*.

PIERRE PARIS.



FOUILLES D'ELEUSIS



ENCEINTE DE DÉMÉTÉR



M. V. Blavette, architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, nous communique la note suivante sur les fouilles d'Eleusis (1).

La Société Archéologique a fait continuer cette année les fouilles d'Eleusis; la partie la plus importante du village de Lefsiná, qui se trouvait dans l'enceinte même, a été presque complètement démolie, à l'exception de quelques maisons et de deux églises dédiées l'une à Saint-Georges et l'autre à la Vierge. Il y a lieu d'espérer que prochainement ces derniers

(1) En attendant le plan que M. Blavette veut bien nous promettre pour le Bulletin, lorsqu'il aura achevé son travail de restauration, on pourra se reporter au plan qui se trouve dans l'ouvrage des Dilettanti (*Antiquités inédites de l'Attique*, trad. avec notes de Hittorf, 1832), et à celui que la Société Archéologique a publié dans ses *Πρακτικά* de 1882, et qu'elle doit compléter dans le prochain volume des *Πρακτικά*.

vestiges auront disparu et qu'il sera possible d'étudier l'ensemble de ce que des dévastations répétées ont laissé des nombreux édifices renfermés dans l'enceinte sacrée.

Il n'y a pas ici, une fois l'entrée reconnue, à prendre un auteur grec ou romain et à le suivre pas à pas, comme on suit de nos jours un guide à l'usage des touristes. Pausanias (1) a vu et sans doute bien vu tous les monuments existant à son époque, puisqu'il était initié, qu'il a pu pénétrer dans toutes les parties de l'enceinte et assister aux cérémonies. Malgré la défense formelle faite à ceux qui avaient assisté à la célébration des mystères d'en divulguer les secrets, il paraissait décidé à donner une description des monuments, pour ne pas laisser une pareille lacune dans son livre; mais durant un songe, dit-il, il avait été rappelé à son serment et menacé de tous les maux imaginables, s'il persistait à faire connaître à tous ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu, et même la disposition matérielle des lieux d'initiation.

Strabon (2), en recueillant les documents pour sa géographie, passe par Eleusis en venant de Mégare; il voit rapidement et paraît se hâter. Il se contente de dire: «Passé la frontière (de la Mégaride), la ville d'Eleusis se présente la première avec son temple de Déméter éleusinienne et ce sécos ou sanctuaire mystique, bâti sur un plan assez vaste pour pouvoir contenir autant de monde qu'un théâtre, par le même Ictinus, qui, du temps que Périclès avait à Athènes la surintendance des travaux publics, y éleva dans l'Acropole en l'honneur de Minerve le temple du Parthénon».

Il est à croire que Strabon n'était pas initié et qu'il n'a vu que ce que tous pouvaient apercevoir du dehors par dessus les murs de l'enceinte, c'est-à-dire les deux principaux édifices. Il reste cependant de sa courte description une chose

(1) *Pausan.* I, 38, 6-7.

(2) *Strabon*, IX, I, 12: Εἴτε 'Ελευσὶν πόλις, ἐν ᾗ τὸ τῆς Δήμητρος ἱερὸν τῆς 'Ελευσινίας, καὶ ὁ μυστικὸς σηκός, ὃν κατεσκεύασεν Ἰκτίνος, ὅχλον θεάτρου δέξασθαι δυνάμενον, ὃς καὶ Παρθενῶνα ἐποίησε τὸν ἐν ἀκροπόλει τῇ 'Αθηνᾷ, Περικλέους ἐπιστατοῦντος τῶν ἔργων.

fort importante à retenir et que paraissent avoir oubliée plusieurs de ceux qui se sont occupés des monuments d'Eleusis: c'est qu'il ne faut pas confondre la grande salle ou sécos, achevée par Xénoclès de Cholarges d'après un plan d'Ictinus, avec le temple proprement dit consacré à la déesse, et qu'au contraire, ces deux édifices, bien que renfermés dans la même enceinte, étaient parfaitement distincts.

Les fouilles récentes, en faisant connaître la disposition du sécos ou basilique, ont pleinement confirmé ce que dit Strabon et fait voir bien clairement que le grand édifice, dont le plan est presque complet, n'a rien de commun comme disposition extérieure et intérieure avec un temple grec. Ici, à l'époque primitive, avant l'addition du portique de Philon sous l'archontat de Démétrius de Phalère (309 av. J. C.), il n'y avait ni portique, ni vestibule, ni cella proprement dite, ni opisthodomé; mais une seule salle, sans aucune division intérieure, munie, sur tout son périmètre intérieur, de huit gradins, excepté au droit des portes. Cette disposition de bancs destinés à une nombreuse réunion et éveillant l'idée d'une foule considérable, (plusieurs milliers de personnes), empêcherait, à elle seule, d'y reconnaître la cella d'un temple où, d'habitude, bien peu de personnes étaient admises en même temps.

Le plafond ou le toit de cette salle était supporté par six rangées de sept colonnes chacune, en pierre poreuse, comme tous les parements intérieurs de l'édifice, reposant sur des bases cylindriques en marbre noir d'Eleusis.

La plantation de ces colonnes est assez irrégulière pour les rangs qui vont de l'ouest à l'est. Cette bizarrerie, si peu commune dans l'art grec, surtout au siècle de Périclès, ne peut encore s'expliquer. J'ai peine cependant à y voir un manque de soin ou d'expérience. On ne peut non plus supposer que l'architecte ait dû employer des matériaux de grandeurs différentes, qu'il aurait eus d'avance à sa disposition; car ces irrégularités se répètent sept fois sur les sept rangées parallèles de colonnes. Il faut attendre la fin des fouilles et espérer qu'un

détail viendra donner la clé de l'énigme. Voici les écartements d'axe en axe des colonnes, en allant de l'ouest à l'est, pour la dernière rangée de gauche en regardant le fond de la salle :

7^m,680, 6^m,870, 7^m,015, 7^m,420, 8^m,245.

La décoration intérieure est bien incertaine. On n'a retrouvé qu'un chapiteau dorique en marbre blanc presque entier, dont les dimensions peuvent correspondre à celles des colonnes, quelques fragments d'autres chapiteaux semblables, plusieurs assises de pierre poreuse portant des moulures de bon style, un fragment de mutule avec trace de couleur rouge et quelques morceaux de triglyphes en pierre encore recouverts d'une belle couleur bleue. Ces triglyphes sont retailés de manière à faire supposer qu'ils proviendraient d'édifices antérieurs et qu'ils auraient seulement été utilisés comme assises dans une nouvelle construction.

Presque toutes les assises en élévation conservent sur la face de parement des sortes de tenons ménagés à la taille afin de servir à lever les blocs sans épaufrer les arêtes des joints. Ces tenons, destinés à disparaître au moment d'un ravalement définitif, et l'état d'ébauche des chapiteaux, prouvent que jamais la décoration intérieure n'a été achevée. Il en est de même pour le portique dont les colonnes ne sont cannelées qu'en haut et en bas.

Au milieu de la salle, une saillie du rocher a été ménagée et s'élève de 0^m,28 au-dessus du sol voisin. Il faut voir là l'indice d'un motif central plutôt que la preuve de l'inachèvement de l'édifice.

On peut à présent constater que l'assertion de Vitruve (1) sur l'adjonction du portique de douze colonnes en avant de la façade est exacte. On voit clairement à droite et à gauche

(1) VII, *praef.* § 12: Eleusine Cereris et Proserpinæ cellam immani magnitudine Ictinus Dorico more sine exterioribus columnis ad laxamentum usus sacrificiorum pertexuit. Eam autem postea, quum Demetrius Phalereus Athenis rerum potiretur, Philon, ante templum in fronte columnis constitutis, prostylon fecit: ita aucto vestibulo laxamentum initiantibus operique summam adjecit auctoritatem.

le raccord dans les murs de fondation des façades latérales au-dessous des trois gradins de marbre noir. De plus, l'existence de deux gros contreforts disposés à 45°, c'est-à-dire suivant les bissectrices des angles droits formés par les murs des faces principale et latérales, montrent que, primitivement, la construction s'arrêtait en ces points; elle fait voir de plus combien de soins l'architecte avait pris pour bien assurer la stabilité de l'édifice.

Il faut donc laisser de côté tout ce que dit l'auteur du texte anglais traduit par Hittorf relativement à la probabilité d'une erreur de Vitruve et la réfutation d'Hittorf (1), et ne retenir de la note de ce dernier que la supposition de l'existence d'un vestibule ou portique plus petit vers le milieu de l'édifice, supposition que rien ne justifie d'ailleurs. On doit de même abandonner la note 3 du même architecte (2) réfutant encore l'assertion de l'auteur anglais, relativement à la différence d'espacement 1° entre la colonne d'angle et celle qui la suit immédiatement sur la façade principale, 2° entre cette même colonne d'angle et l'autre sur la façade latérale. Les fouilles ont prouvé que le plan des Dilettanti, reproduit par Hittorf et depuis par F. Lenormant, était faux sur ce point; elles ont montré, par les axes et les extrémités des diamètres tracés au ciseau sur le dallage, qu'il existait entre la colonne d'angle et l'ante une autre colonne. La distance entre cette colonne et celle de l'angle est la même qu'entre cette dernière et la seconde de la façade principale. L'ante, aujourd'hui, doit être rétablie par supposition; il n'en existe de trace ni en élévation, ni en plan, le dallage étant détruit aux deux angles postérieurs du portique.

Le plan des Dilettanti est encore inexact relativement aux portes de la salle, et cela n'a rien de surprenant, étant donné la difficulté qu'ont eue les explorateurs anglais pour faire des fouilles, même restreintes, au milieu des maisons du village, sans être libres pour le choix des emplacements. On a re-

(1) Hittorf. *Antiquités inédites de l'Attique*, Paris 1832, p. 31.

(2) *Ibidem*.

connu jusqu'ici très-clairement une ouverture sur chaque façade latérale dans l'axe de l'avant-dernier entre-colonnement vers le fond.

Une assise de marbre de même nature et de même hauteur que celles qui arrêtent les gradins aux flancs des portes latérales établit l'existence de deux autres entrées à droite et à gauche de l'axe sous le portique de Philon, dans les axes des troisièmes entre-colonnements à partir des angles, et dans les axes des seconds entre-colonnements intérieurs de chaque côté.

L'architecte anglais, dans son essai de restauration, prête à l'architecte grec un arrangement bien malheureux comme disposition et comme construction, en lui faisant ouvrir une grande porte unique en face de la rangée de colonnes du milieu. On est heureux, pour la mémoire de l'architecte du Parthénon, de constater que là encore il y a une erreur.

J'ai remarqué aussi que, contrairement à ce qu'avancent les Dilettanti, le sol de la grande salle n'est pas à un niveau plus bas que celui du portique et que même, au fond, sur le rocher aplani, il est plus haut de près d'un demi-mètre.

Au pied du plus bas des trois gradins de marbre noir, sur lesquels reposent les colonnes du portique, on a retrouvé des fragments, encore en place, du dallage de l'aire ou esplanade située entre ce portique et le mur de l'enceinte sur la face du sanctuaire. Ce dallage avait été précédemment signalé par F. Lenormant.

Il est assez difficile de se figurer en ce moment quel effet pouvait produire cette place dallée de marbre avec tous ses édifices d'époque et de dimensions différentes, et disposés sans symétrie. La Société Archéologique a fait enlever provisoirement une grande partie du remblai antique dans l'espoir de mettre au jour quelques fragments des édifices antérieurs à l'invasion des Perses. Si le résultat n'a pas été à la hauteur des sacrifices pécuniaires que l'exécution de ce travail a dû entraîner, il a du moins confirmé, comme je le disais plus haut, l'assertion de Vitruve et mon-

tré les éperons intérieurs qui consolident le mur de clôture en annulant une partie de la poussée des terres. Il faut dire également que plusieurs fragments intéressants ont été trouvés au milieu de la terre du remblai. Je citerai entre autres une fort belle tête de bélier appliquée sur une face moulurée et conservant encore apparentes des traces de couleurs, de longues et étroites dalles de terre cuite analogues à celles qui sont conservées au musée de l'Acropole et à celles qu'on voit au musée de Palerme et qui proviennent de Sélinonte. Ces terres-cuites étaient destinées à être appliquées sur des membres d'architecture exécutés en pierre commune ou bien à servir de chéneaux sur des corniches rampantes. Quelques antéfixes de marbre sans reliefs avec des couleurs ont fait connaître un exemple curieux de la décoration des toitures à cette époque reculée.

On a retrouvé des murs appartenant à différentes époques, présentant presque tous les genres connus d'appareil en pierre: polygonal, par assises horizontales avec joints inclinés, par assises horizontales rectangulaires régulières, par assises horizontales rectangulaires de différentes hauteurs alternées, exécutés les uns en marbre noir d'Eleusis, les autres en pierre poreuse. Il paraît bien difficile malheureusement de se représenter avec quelque vraisemblance comment étaient disposés ces débris qui ont été en partie renversés pour faire place à d'autres constructions et dont on n'a laissé en place que ce qui ne pouvait gêner les fondations nouvelles. Certains de ces murs ont été rasés à quatre ou cinq mètres au-dessous du sol du dallage; d'autres ont été conservés jusqu'à quelques centimètres seulement au-dessous.

L'un d'eux est d'un appareil fort curieux et montre avec quel soin les architectes de l'antiquité économisaient les matériaux chers et d'un transport difficile. Il devait servir de soutènement et n'avait, par conséquent, qu'une face destinée à être vue. Les pierres de cette face sont d'égales dimensions, posées alternativement à plat et debout avec une légère retraite à chaque rang. En arrière de ce parement, d'autres pierres po-

sées debout se liant avec celles qui sont posées à plat divisent la masse en séries horizontales de caissons correspondant aux assises les plus hautes de la face. Ces vides sont remplis de cailloux et d'éclats provenant de la taille d'autres matériaux. Plusieurs des pierres provenaient déjà d'autres édifices.

Parmi ces diverses traces de construction ayant précédé le sécos et son portique se trouve un spécimen dont la conservation est fort rare en Grèce. C'est un gros mur en briques crues, épais de plus de quatre mètres et demi, rappelant ceux de l'enceinte du temple de Karnak. Ce genre de construction devait être assez commun au cinquième siècle avant J. C., si l'on en croit Pausanias (1). Cette construction est elle-même établie au-dessus d'une autre à appareil polygonal sans que leurs directions soient parallèles.

Il n'y a là, je le répète, qu'un état provisoire, et tout porte à croire que bientôt l'espace compris entre le sécos et le mur d'enceinte sera ramené à son niveau primitif, au grand avantage de la conservation des édicules qui l'ornaient et dont les fondations peu profondes s'écrouleraient inévitablement si les choses n'étaient pas remises en leur état primitif. On pourrait ensuite remettre en place les soubassements de deux édicules indiqués sur le plan joint aux *Actes de la Société Archéologique* (année 1882).

Le niveau de la base extérieure du mur d'enceinte en avant de la façade du sécos n'a pas encore été déterminé; aucune fouille n'a été poussée jusqu'au sol ancien de ce côté.

Les recherches en cette partie sont fort difficiles à cause des nombreux débris qui ont été précipités du sol supérieur et des constructions de basse époque accolées au mur hellénique.

La mise à jour d'une ou de plusieurs parties du sol en dehors des murs et la détermination du périmètre extérieur avec ses tours rondes aux angles et en d'autres points plus rapprochés du milieu, offrira un grand intérêt.

(1) Pausanias, liv. VIII, chap. 8, § 7-8.

De plus, il est permis de supposer qu'étant donné un plan horizontal supérieur portant la plupart des édifices et les nombreuses statues dont on retrouve les piédestaux avec inscriptions et les trous de scellement de ces statues, on aura, au moment d'une destruction systématique, renversé toutes les figures et qu'on les aura précipitées pêle-mêle au bas du mur. On peut espérer que les débris de tous genres accumulés par les siècles en auront préservé les fragments mutilés.

Une assez grande surface de l'enceinte au dedans de l'angle sud-est, où F. Lenormant a reconnu une des tours circulaires, reste encore à explorer. On ne peut que désirer voir exécuter ce travail qui complétera les fouilles de ce côté.

Il est peu probable que l'emplacement du temple même de Déméter puisse être déterminé sans qu'il soit possible d'élever des contestations. Cependant, d'après un passage de l'hymne IV à Déméter attribué à Homère (1), on a de bonnes raisons pour le placer sur ce promontoire isolé à l'extrémité nord de cette longue terrasse qui passe derrière le sécos et à laquelle on accède par deux escaliers taillés dans le rocher, un très-large à gauche et l'autre bien plus étroit à droite.

On voit encore en place sur cette plate-forme plusieurs grandes et fortes dalles de marbre blanc avec des trous de scellement qui, peut-être, ont servi à fixer des colonnes du temple. Une fouille de peu d'importance a mis au jour le bas d'un mur byzantin presque parallèle à la direction du mur de l'Acropole et encore revêtu de marbre sur quelques centimètres de hauteur. Je pense qu'il faut reconnaître là les débris d'une église beaucoup plus importante que la pauvre chapelle qui

(1) Hymne IV à Cérès, v. 348-357:

« Pluton à la noire chevelure, toi qui règnes sur les ombres, Jupiter m'ordonne de conduire la chaste Proserpine hors de l'Erèbe, au milieu de nous, afin que Cérès, à la vue de sa fille, mette un terme à son courroux envers les immortels; cette déesse a médité le dessein terrible d'anéantir la faible race des terrestres humains en cachant la semence au fond de la terre, et détruisant ainsi les honneurs des immortels; elle nourrit une colère terrible; ne se mêle point aux dieux, mais reste à l'écart dans son temple odorant habitant sans cesse l'âpre citadelle d'Eleusis. »

ne recouvre plus aujourd'hui qu'une faible partie de la surface aplanie du rocher.

Grâce à la complaisance du Directeur des fouilles au nom de la Société Archéologique, il m'a été possible de revoir avec soin les fouilles de F. Lenormant et d'étudier les dispositions particulières des deux propylées.

L'existence d'une balustrade ou d'une grille appuyée sur un socle de marbre reposant sur l'avant-dernière marche avant les colonnes extérieures des grands propylées n'est pas douteuse; mais il est certain que cette addition, motivée par un besoin de surveillance ou de propreté, a été faite longtemps après que les pieds de ceux qui gravissaient les gradins en avaient usé les arêtes.

J'ai revu aussi le plan du petit temple d'Artémis Propylée; il a suffi de faire enlever quelques centimètres de terre pour apercevoir que le plan des Dilettanti reproduit par Hittorf était faux. Sans pouvoir décider aujourd'hui si ce petit temple était « *in antis* » ou bien avait quatre colonnes de face, je puis affirmer que les deux vestibules, antérieur et postérieur, étaient loin d'avoir la même largeur, puisque celle du premier est environ le double de celle du second.

Les petits propylées ont eu, à une certaine époque, trois portes; mais si l'on étudie leur plan, tel qu'il a été conçu, on n'en peut reconnaître qu'une. Les deux passages latéraux, ouverts plus tard, l'ont été d'une façon si maladroite qu'on ne peut douter un moment qu'ils ne soient le résultat d'une modification.

Les deux gros piédestaux dont la base existe encore de chaque côté de la porte du milieu sont aussi une adjonction au plan primitif. Ils recouvrent les parties inférieures du chambranle de la porte et sont ajustés avec un manque de soin qui dénote une basse époque.

La partie de l'enceinte entre les deux propylées, et entre ces derniers et la basilique, réserve, je crois, bien des surprises et mérite toute l'attention de la Société Archéologique. Son œuvre ne sera complète que quand elle aura fait dégager cette

partie du terrain et la place en avant où sont accumulés aujourd'hui les débris de toutes les constructions qui l'ont ornée.

Les brillants résultats obtenus jusqu'à présent au point de vue artistique et épigraphique sont bien faits pour l'encourager à terminer le déblaiement de tout cet ensemble d'édifices si importants au triple point de vue de la religion, de l'histoire et de l'art de la Grèce ancienne.

V. BLAVETTE.



PEINTURES BYZANTINES DE L'ITALIE MÉRIDIONALE

I.

LA CHAPELLE DE SAN-STEFANO A SOLETO.

L'histoire de la peinture byzantine, si curieuse et pourtant si incomplètement étudiée, ne nous est guère connue que par deux catégories de monuments: les mosaïques, qui sont l'expression la plus brillante de l'art du Bas-Empire; les miniatures des manuscrits, qui ne sont, malgré leur intérêt et leur charme, qu'une pâle et insuffisante réduction des grandes œuvres de l'école byzantine. De ces longues séries de fresques, qui, couvrant les murailles des églises, servaient à instruire autant qu'à édifier les fidèles (1), de cette peinture vraiment

(1) Cf. Didron, *Histoire de Dieu*, p. 4 et suiv.—Müntz, *Etudes sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétienne*, p. 46, et ce texte significatif: *picturæ et ornamenta in ecclesia sunt laicorum lectiones et scripturæ*. (cité par Müntz, p. 46).

nationale et vraiment populaire, nous n'avons trop souvent, surtout pour l'Orient, conservé le souvenir que dans les sèches mentions des chroniqueurs: ou si quelque fortune plus heureuse a fait parvenir les peintures jusqu'à nous, il est difficile, dans l'état où elles se trouvent, d'en tirer pour l'histoire de l'art des renseignements bien précis. Au Mont Athos, qui si longtemps passa pour le berceau et l'asile des antiques traditions byzantines, et généralement dans tout l'Orient, c'est depuis longtemps une habitude de raviver périodiquement les couleurs pâlies des peintures sacrées: les plus anciennes fresques datées de l'Athos ne remontent point au delà du XVI^me siècle (1); plusieurs, dont la date a disparu, mais dont l'aspect semble plus antique, ne sont point pour cela exemptes de retouches. Et d'ailleurs, quand il s'agit de l'art byzantin, où de bonne heure une tradition certaine a conduit et enchaîné la main des artistes, il n'est point de guide plus trompeur que l'apparence ou le style d'un ouvrage. En cette disette de peintures byzantines anciennes, et surtout de peintures datées avec précision, les moindres monuments prennent une valeur: c'est ce qui donne aux fresques de l'Italie méridionale un intérêt particulier.

On sait quelle influence profonde la domination byzantine exerça, entre le VIII^me et le XI^me siècle, dans la Calabre et la Terre d'Otrante, quels longs souvenirs, après qu'elle fut tombée, elle laissa dans ces provinces. Au XII^me siècle, sous les princes normands, au XIII^me, sous les Angevins, la langue grecque s'y parlait couramment encore (2); et l'Eglise romaine, malgré ses répugnances, se résignait, dans ces contrées longtemps soumises au patriarcat de Constantinople, à tolérer le rite oriental (3). Les couvents grecs de l'ordre de Saint-Basile, établis en grand nombre sous la protection des empereurs d'Orient, demeuraient, dans ce pays pleinement

(1) Bayet et Duchesne, *Mémoire sur une mission au Mont Athos*, p. 302 et suiv.

(2) Voir Trinchera, *Syllabus græcarum membranarum*... Naples, 1865.

(3) Lenormant, *la Grande Grèce*, t. II, p. 372 et suiv.

hellénisé, le foyer des lettres et de la culture grecques: sous leur pieuse influence, les ermitages, les chapelles se multipliaient dans les campagnes, avec autant d'abondance que dans les pays d'Orient. Dans les ravins déserts de l'Italie méridionale, les anachorètes creusaient leurs cellules comme dans les solitudes de la Thébaïde ou de la Judée: dans les petites églises qui servaient de centre à leurs pieuses communautés, les moines, dont beaucoup étaient peintres, représentaient, suivant l'usage, les principaux mystères du dogme et de la religion. Beaucoup de ces peintures ont disparu aujourd'hui, mais celles qui demeurent fournissent pour l'histoire de l'art byzantin une précieuse série de renseignements. La plupart sont en effet d'une époque assez ancienne, antérieures à la fin de ce XIV^{me} siècle, où triompha décidément l'élément latin: toutes sont exemptes de retouches; car si l'on a en quelques endroits complété ou restauré la décoration d'une chapelle, on a toujours, dans ce cas, fait entièrement disparaître les fresques qu'on jugeait endommagées ou malséantes: jamais on n'a, comme on fait aujourd'hui en Orient, ravivé les couleurs de la décoration primitive. Plusieurs de ces peintures, chose précieuse et rare, sont datées d'une manière certaine: la plupart enfin sont exactement conformes aux minutieuses prescriptions du Guide de la Peinture byzantin. Sans doute beaucoup de ces ouvrages sont médiocres; de grands artistes n'ont point mis la main à cette peinture toute populaire. Mais ce n'est point là dans l'art byzantin une notable cause d'infériorité. «L'artiste n'invente rien, avaient dit les pères du second concile de Nicée; c'est par les antiques traditions qu'on le dirige: sa main ne fait qu'exécuter.» (1) Et l'humble moine qui traçait ces figures, comme le mosaïste éminent de Constantinople ou de Thessalonique, comme le peintre athonite de nos jours, avait devant les yeux un modèle immuable, qu'il reproduisait aveuglément avec une merveilleuse facilité.

Ainsi, mieux que l'Orient, l'Italie méridionale nous offre,

(1) Labbe, *Concilia*, t. VII, col. 831-832.

depuis le X^{me} jusqu'au XIV^{me} siècle, une longue suite de monuments pour l'histoire de la peinture byzantine. Nous choisisons, parmi ceux que nous avons découverts, quelques exemples particulièrement remarquables par leur date, par le sujet qu'ils représentent, par leur conformité avec le canon byzantin. Les fresques de Carpignano (X^{me} siècle), de Vaste, de S. Vito dei Normanni (XII^{me} siècle), de Soletto (XIII^{me} et XIV^{me} siècle) seront les principales étapes de cette étude (1). Nous étudierons aujourd'hui la dernière d'entre elles, qui nous fera mieux que toute autre comprendre la longue persistance des traditions byzantines dans l'Italie du sud.

Le petit village de Soletto (2) fut durant tout le moyen-âge et jusqu'au XVI^{me} siècle (3), le centre d'une communauté grecque assez considérable (4). Le rite oriental s'y conserva longtemps dans son intégrité; à la fin du XIV^{me} siècle, la langue grecque s'y parlait encore (5). Lorsque, en 1397, Raimondello del Balzo, comte de Soletto, fit construire à côté de l'église principale le charmant campanile qu'on y voit encore, les peintures murales dont il fit orner la partie inférieure de

(1) Tous ces villages sont situés dans l'ancienne Terre d'Otrante, actuellement province de Lecce.

(2) Terre d'Otrante, à 30 kil. environ au sud de Lecce.

(3) Ce fut au 16^e siècle (1583) qu'un protopapas de Soletto, Antonio Arcudi, fut chargé par l'Eglise romaine de composer, à l'usage des Grecs de la Terre d'Otrante, le recueil liturgique imprimé au Vatican sous le titre de Νέον Ἀπολόγιον (E. Aar, *Studi storici*, dans l'*Archivio Storico ital.*, ser. 4, t. VI, p. 315-316): au milieu du 17^e siècle on trouvait encore des prêtres grecs à Soletto (*ibid.* t. VI, p. 331): au commencement de ce siècle même on y parlait couramment la langue grecque (*ibid.*, t. VI, p. 109). Pourtant dès le 16^e siècle les différences avec le rite latin tendaient à disparaître: les Grecs italiotes ne conservaient plus les pratiques orientales dans leur intégrité. (Cf. une lettre d'un archidiacre de Soletto à l'évêque de Molfetta, *ibid.* t. VI, p. 313-315, et Fabricius, *Bibl. Graeca*, ed. Harles, t. XI, p. 714.

(4) C'est à Soletto qu'on a découvert une des rares inscriptions byzantines de la Terre d'Otrante: c'est une pierre funéraire datée de l'année 1109. On en trouvera un fac-simile dans De Giorgi, *la Provincia di Lecce*, pl. I, n° 5.

(5) Cf. E. Aar, *Studi storici in Terra d'Otranto*, dans l'*Archivio Storico italiano*, ser. 4, t. IX, p. 249.

l'édifice, représentèrent des saints grecs, accompagnés de légendes helléniques (1): tant ce seigneur franco-italien (2) et catholique se sentait obligé de ménager les habitudes et les souvenirs de ses sujets. Dans un semblable milieu, tout imprégné des traditions byzantines, l'art aussi devait conserver avec un soin plus jaloux les préceptes de l'école orientale. Les peintures de la chapelle de San-Stefano sont une preuve assez curieuse de ces tendances.

Par ses proportions restreintes autant que par sa décoration, la chapelle de Saint-Etienne rappelle ces petites églises de village si fréquentes en Orient. Rien de remarquable à l'extérieur ne retient l'attention, les dispositions architecturales même ne présentent aucun trait caractéristique. Mais à l'intérieur les parois sont tapissées, de la base au sommet, de longues séries de peintures, toutes accompagnées de légendes et de noms grecs, et sous lesquelles apparaissent en maint endroit les restes d'une décoration plus ancienne. A une époque que nous devons préciser, on a renouvelé presque entièrement les fresques de cette chapelle; seule une petite partie a été respectée: ce sont les peintures de l'absidiole placée derrière l'autel (3). Toutefois, malgré leur date plus récente, les autres peintures de cet oratoire sont intéressantes encore: elles montrent dans quelle mesure, dans un sanctuaire du rite grec, la peinture byzantine s'est accommodée aux traditions nationales de l'art latin.

Les parois latérales, par une disposition que l'on retrouve

(1) Quelques fragments de ces fresques subsistent encore: on y voit St-Jean l'Evangéliste (*ὁ Θεολόγος*) St-Etienne et St-Nicolas.

(2) Il descendait de la famille provençale de Baux, venue en Italie avec les Angevins.

(3) L'enduit qui porte ces dernières peintures est en effet directement appliqué sur la muraille: dans le reste de la chapelle au contraire le plâtre recouvre une première couche de peintures. En maint endroit, où cette seconde couche s'est détachée ou fendue, on voit reparaître les restes de la décoration primitive.

fréquemment dans les églises du moyen-âge (1), sont partagées en plusieurs rangées de peintures parallèlement superposées. En bas, ce sont des figures d'apôtres, de saints et de martyrs; dans les compartiments supérieurs se place le développement des saintes légendes, qui célèbrent la passion du Sauveur ou les miracles du protecteur de la chapelle. Ces fresques, d'exécution fort médiocre, ne méritent point une longue étude: il suffira d'en marquer les traits essentiels.

Sur la muraille de droite, dans la rangée inférieure, on voit, à la suite l'un de l'autre, St-Georges, St-Onuphre, St-Nicolas, St-Antoine, St-Jean Baptiste; et, au milieu de la paroi, interrompant la sainte série, une représentation de la Crucifixion, qui sent déjà la manière des Giottesques. Le Christ crucifié est placé entre la Madone et St-Jean, et deux anges, suspendus dans les airs, recueillent dans des coupes le sang qui coule des blessures du Sauveur. Puis la série des saints reprend et continue: c'est St-Etienne, la Vierge, et enfin une curieuse représentation d'une de ces idées abstraites que la vive imagination byzantine avait personnifiées. Un ange, couvert de longs vêtements blancs, la tête ceinte du nimbe crucigère généralement réservé aux personnes divines (2), et tenant en main un calice, est désigné par cette inscription:

Η Α Γ (ιχ)

Σ Ο Φ Ι Α

Ο Λ Ο Γ Ο Σ

Τ 8 Θ 8

Cette figure, dont je ne connais point d'autre exemple dans l'iconographie byzantine, personnifie sans doute cet esprit de sagesse dont parle Isaïe (3), propriété première et essentielle de l'esprit divin. En effet, dans les imaginations du moyen-âge, le Saint-Esprit n'est pas seulement un dieu d'amour:

(1) Cf. par exemple la Madonna dell' Arena, à Padoue.

(2) Didron, *Histoire de Dieu*, p. 41 et suiv. Cf. sur une exception, *ibid.* p. 54-55.

(3) Isaïe, XI, 2.

c'est avant tout le dieu de l'intelligence, le dieu qui éclaire et qui instruit (1). Dans une miniature grecque du X^{me} siècle, c'est lui qui inspire David au même titre que la Sagesse, debout sous les traits d'une femme à côté du saint roi (2): à Soleto les deux idées sont plus étroitement confondues encore; l'esprit saint s'est incarné sous les traits même de la sainte sagesse; c'est pourquoi la figure porte le nimbe crucigère, qui désigne presque exclusivement les manifestations de la divinité.

Sur la muraille de gauche, d'autres saints sont figurés, moins bien conservés que les précédents. On y reconnaît St-Joachim, Ste-Anne, portant sur ses genoux la Madone, Ste-Marie Madeleine, Ste-Thècle, Ste-Catherine, St-Simon, puis l'archange St-Michel, tenant de la main droite un médaillon sur lequel, entre les branches d'une croix, figurent les sigles:

$$\begin{array}{c|c} \overline{\Phi} & \overline{\chi} \\ \hline \overline{\Phi} & \overline{\Pi} \end{array}$$

abréviation ordinaire de la formule connue: $\Phi\omega\varsigma$ Χριστοῦ φέρει πᾶσιν (3). Plus loin, Ste-Agathe et deux autres saints, dont l'un bénit à la manière grecque, terminent la série.

Au dessus de ces images, sur la paroi de gauche, des scènes de la vie du Christ sont disposées en trois rangées, correspondant assez exactement aux divisions que les Byzantins ont établies dans l'existence du Sauveur. Ici, dans la première sé-

(1) Didron, *Histoire de Dieu*, p. 430-445.

(2) Bibl. Nat. fonds du Roi, mss. grecs, 139. Cf. Bordier, *Description des peintures contenues dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, p. 112. On trouvera un dessin de cette miniature dans Didron, *Hist. de Dieu*, p. 443.

(3) On trouve également cette formule en tête des inscriptions funéraires byzantines de la Terre d'Otrante, dont plusieurs, encore inédites, sont conservées au musée de Lecce. J'ai rencontré les mêmes sigles sur une colonne des Propylées.

rie, ce sont les scènes de l'enfance, depuis l'arrivée des Mages jusqu'au baptême de Jésus; puis viennent les miracles du Christ; enfin la troisième rangée est réservée au drame de la Passion, depuis le baiser de Judas et la flagellation jusqu'à la mise au tombeau et la résurrection (1). Dans ces peintures, d'ailleurs fort médiocres, le Christ est toujours représenté suivant les traditions byzantines; toujours il donne la bénédiction suivant le rite grec. En face de ces peintures, sur la muraille de droite, est figurée sur deux rangées la légende de St-Etienne.

Une seule chose pouvait donner quelque intérêt à ces peintures: c'est la longue inscription grecque, tracée sur la paroi de gauche, et qui expliquait à quelle date et par qui la chapelle avait été décorée. Malheureusement les lettres peintes en noir sur le fond blanc, se sont si fort décolorées qu'il est presque impossible aujourd'hui d'y démêler rien de précis. Il semble pourtant, d'après les premiers mots un peu moins effacés, que l'inscription commençait par la formule ordinaire, ἀνιστορήθη ὁ παρὼν θεὸς καὶ ἱερώτατος ναός. . . . (2), et dans la dernière ligne nous avons pu, non sans peine, déchiffrer la date suivante :

Εϛ (ἔτους) ς ω ν ε

C'est l'an du monde 6855, qui correspond à l'année 1347 de l'ère chrétienne. C'est donc au milieu du XIV^{me} siècle qu'il faut rapporter les peintures qui couvrent actuellement la chapelle de St-Etienne, à l'exception pourtant des fresques de la petite abside, seul reste de la décoration primitive.

La paroi orientale, devant laquelle l'autel est placé, se partage en deux parties distinctes : dans le champ supérieur une

(1) Cf. sur cette division de la vie du Christ dans l'église byzantine, Bayet, *Mission au Mont Athos*, p. 303-304. On trouve une disposition analogue dans les mosaïques de la cathédrale de Monreale.

(2) Cf. Didron et Durand, *Guide de la Peinture*, p. 434, et l'édition grecque, Ἐρμηνεία τῶν Ζωγράφων, p. 254.

peinture assez considérable, dans le style du XIV^{me} siècle, représente l'Assomption de la Vierge; au-dessous, dans une petite abside, est figurée la Pentecôte. Ici, mieux que partout ailleurs, on sent la différence d'époque qui sépare les deux décorations; et ce n'est pas seulement question d'art et de style: en maint endroit on remarque deux couches superposées de peintures. A droite de l'abside, dans la partie inférieure, on voit, sous les fresques du XIV^{me} siècle écaillées ou tombées, une figure d'ange incliné qui sans doute correspondait à une image de la Madone, placée de l'autre côté, et dont il ne reste aucune trace sur la muraille blanchie; ainsi l'Annonciation se liait aux autres miracles de la Mère de Dieu. Sans doute, dans le champ supérieur, l'Assomption de la Vierge figurait originellement comme aujourd'hui: les restaurateurs du moyen-âge modifiaient rarement la disposition générale des sujets représentés; mais on ne saurait plus se faire maintenant aucune idée de la peinture primitive: rien ne transparait sous l'œuvre de l'artiste du XIV^{me} siècle.

Au bas de la fresque, la Vierge, joignant les mains, est assise sur un trône enlevé et soutenu par deux anges; à droite et à gauche de ce motif central, les apôtres, assez heureusement groupés, lèvent les yeux vers la Madone. Au-dessus, au milieu du ciel étoilé, le Christ apparait dans une gloire portée par quatre anges, environné d'autres petits anges qui flottent librement dans l'espace: aux deux extrémités de la scène, deux prophètes, Daniel et Ezéchiel, tenant en main des cartels à inscriptions liturgiques, assistent au triomphe qu'ils ont annoncé. Enfin, tout en haut, sur un trône placé sous les arcades d'un temple, est assis Dieu le père: à ses côtés sont figurés les symboles des Evangélistes et deux séraphins. Nous reviendrons plus loin sur les origines de cette peinture, dont les légendes grecques ne sauraient dissimuler le caractère nettement latin: il en faut dès maintenant signaler les mérites, la composition harmonieuse, l'exécution soignée, fort supérieure à celle des scènes de la vie du Christ. Les types sont beaux, les figures expressives, en particulier celles du Sauveur et de

la Madone; c'est l'œuvre d'une époque assez avancée et d'un artiste de quelque mérite.

La décoration de l'abside, plus grossière, plus naïve aussi, appartient tout au contraire à une période plus ancienne. Au sommet de la composition, la Sainte-Trinité est figurée sous l'un de ses aspects les plus antiques (1). Dans une auréole circulaire, Dieu le père est représenté en buste, la tête ceinte du nimbe crucigère, avec de longs cheveux, une barbe touffue, de grands bras maigres tombant le long de la poitrine jusque hors de l'auréole; une inscription, conforme aux préceptes du Guide (2), le désigne comme « l'ancien des jours », (ὁ παλαιὸς τῶν) ΗΜΕΡΩΝ (3). Dans la même auréole, et dans une posture analogue, Jésus-Christ apparaît, la tête appuyée sur la poitrine du Père. Au-dessous du cercle, et procédant à la fois du Père et du Fils, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descend sur une ville crénelée, dans l'enceinte de laquelle la Vierge est assise entre les douze apôtres; chacun d'eux tient un cartel sur lequel on lit, en lettres grecques, les différentes parties du symbole de la foi (4). Enfin, au dessus de ce groupe, deux anges, portant des encensoirs et des flambeaux, s'agenouillent sur les nuées: et plus bas, au milieu de la sainte assemblée, un ange aux longs vêtements blancs, la tête ceinte du nimbe crucigère, et de la main tenant un calice, représente le Verbe sous sa forme humaine et matérielle (5). C'est la figure dont nous avons plus haut déjà tâché de rendre compte: et en effet la même inscription la désigne:

(1) Didron. *Histoire de Dieu*, p. 588-589.

(2) *Guide de la Peinture*, p. 456.

(3) Le dernier mot seul est encore lisible.

(4) L'iconographie byzantine représente parfois d'une manière particulière chacune des douze parties de ce symbole. Cf. *Ἑρμηνεία τῶν Ζωγράφων*, p. 107 et suiv.

(5) Sur la Sagesse, incarnation du Verbe, et ses relations avec l'eucharistie, ici représentée par le calice, cf. St-Cyprien, lettre 63, et Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, au mot *Eucharistie*.

C O Φ I A
 O Λ O Γ O C
 T 8 O 8

A droite et à gauche de la scène de la Pentecôte, quatre saints complètent la décoration.

Un signe assez précis permet de dater cette peinture: c'est la manière dont est représentée la Sainte-Trinité. A l'origine, les trois personnes divines sont espacées, isolées l'une de l'autre: ce n'est qu'au IX^{me} siècle qu'on commence à les rapprocher; elles sont alors assises sur le même banc, elles touchent la même banderole. A chaque siècle le contact devient plus intime, la fusion des trois personnes en une seule est plus complète. «Au XII^{me} siècle, le Père tient la croix où son fils est attaché, et l'Esprit plane sur eux ou bien descend de la bouche du Père pour se reposer sur la tête du Fils. Au XIII^{me} siècle, une auréole encadre assez souvent les trois personnes et les unit plus intimement encore» (1). C'est le cas de la peinture que nous signalons ici, et qu'il faut sans doute rapporter au XII^{me} ou au XIII^{me} siècle.

Il reste à décrire la quatrième face de la chapelle, la plus curieuse, à ce qu'il semble, la plus conforme aussi aux traditions byzantines. Sur la paroi occidentale, au dessus de la porte d'entrée, à la place même que cette scène occupe dans toutes les églises grecques (2), une grande fresque représente le Jugement dernier.

C'est là un des sujets les plus chers à l'iconographie byzantine, un de ceux où l'imagination orientale s'est donné le plus librement carrière pour multiplier les détails effrayants et les supplices raffinés. C'est un de ceux qu'elle a inventés et fixés tout d'abord: et l'histoire de cette scène n'est point sans intérêt pour qui cherche les origines du système iconographique byzantin.

(1) Didron, *Histoire de Dieu*, p. 588.

(2) Bayet, *Mission au Mont Athos*, p. 303.

Dès la fin du VII^{me} siècle, Benoit Biscop, abbé de Wermouth, rapportait d'Italie, pour en décorer son église, des peintures, sans doute de provenance orientale, parmi lesquelles figurait le Jugement dernier (1). C'est, je crois, le plus ancien exemple connu de cette représentation; mais on ne sait dans quelle mesure elle était conforme au canon byzantin (2). Au VIII^{me} siècle, l'iconographie est déjà fixée dans ses traits essentiels: St-Jean Damascène, décrivant « le second avènement du Christ », y signale ces détails terribles qu'on retrouve aujourd'hui encore dans toutes les fresques byzantines, et en particulier le fleuve de feu qui s'échappe du trône du Seigneur pour dévorer les méchants (3). Au IX^{me} siècle, le moine peintre Méthodius, l'apôtre des Slaves, représente la même scène dans le palais du roi bulgare Bogoris (4). Si des textes nous passons aux monuments, nous trouvons en Occident comme en Orient une riche série de semblables compositions. Les fresques de S. Angelo in Formis (XI^{me} siècle), les miniatures du manuscrit d'Herrade (5) (XII^{me} siècle), la grande mosaïque de Torcello près de Venise (XII^{me} siècle), sont exactement conformes aux traditions byzantines (6). Aujourd'hui encore, dans la plupart des églises d'Orient, le Jugement est figuré sur les parois du narthex intérieur: au cou-

(1) Quatenus intrantes ecclesiam omnes etiam litterarum ignari *extremi discrimen examinis* quasi coram oculis habentes, districtus de ipsis examinare meminissent. *Acta ord. S. Benedicti*, t. II, dans Didron, *Histoire de Dieu*, p. 5.

(2) Les représentations anciennes du jugement sont en effet plus simples et nullement terrifiantes: on y retrouve le doux symbolisme de la peinture chrétienne primitive. Le Christ—c'est presque encore le Bon Pasteur—se borne à séparer les agneaux et les béliers. Cf. S. Paulin de Nole, dans Migne. *Patrologie lat.*, t. 61, p. 338, et Richter, *die Mosaiken von Ravenna*.

(3) Λόγος ἀποδεικτικός, ch. 8.

(4) Ὁ δὲ μηδὲν ἕτερον εἰδὼς φοικωδέστερον τῆς δευτέρας τοῦ Χριστοῦ παρουσίας ταύτην ἔχει καθυπέγραψεν. Cedrenus, éd. de Bonn, t. II, p. 152.

(5) A. Dumont, *Rev. Archéol.* oct. 1871, p. 228-229.

(6) Cf. une scène analogue brodée sur la Dalmatique impériale. *Annales Archéol.* t. I, p. 286.

vent de la Panaghia Phanéromeni, à Salamine (1) (1735), au monastère du Pentélique, à Caracallou, à Vatopédi, à la Sainte Laure dans l'Athos, nous trouvons des exemples intéressants de cette représentation. La plupart de ces peintures, contrairement aux préceptes du canon byzantin, réunissent en une même scène deux épisodes que distingue le système iconographique. Avant le Jugement universel, le Guide place le second avènement du Christ (2); dans la pratique, les deux scènes se confondent perpétuellement: et il en fut ainsi, semble-t-il, dès l'origine. Le second avènement du Christ, tel que le décrivent au VIII^{me} et au IX^{me} siècle St-Jean Damascène et Cédrenus, offre tous les traits caractéristiques que le Guide assigne au Jugement dernier. Il en est de même à St-Etienne de Soieto. Là aussi la tradition byzantine s'est conservée intacte: on le fera comprendre en rapprochant cette peinture des préceptes du Guide et des monuments que nous venons d'énumérer.

Au sommet de la composition, dans la courbe de la rosace qui décore la façade, le Christ est représenté debout; à ses côtés, la Madone et St-Jean le Précurseur (3) implorent la bonté du souverain juge: à droite et à gauche de ce groupe central, et sur la paroi même, les apôtres assis sur les nuées forment la cour du Seigneur. Sous la figure du Christ, dans un cercle, les instruments de la passion, la croix, la lance, la couronne d'épines, sont placés sur un trône: deux personnages figurant Adam et Eve sont agenouillés devant le signe de la Rédemption. C'est ce motif, fort connu dans l'iconographie byzantine sous le nom d'ἐπιμασσία τοῦ θρόνου (4), qui forme la transition entre l'avènement du Seigneur et le Jugement lui-même.

A l'étage inférieur, un ange, sonnant de la trompette, con-

(1) Didron et Durand, *Guide de la Peinture*, p. 269 et suiv.

(2) Didron et Durand, *Guide de la Peinture*, p. 262 et 268.

(3) C'est là un trait essentiellement oriental; dans les Jugements derniers de l'art occidental St-Jean l'Evangéliste occupe toujours la gauche du Seigneur.

(4) Cf. sur ce sujet Durand, *l'Etimacia*.

voque les morts au jugement universel. A cet appel, la terre rend ses squelettes, qui se dressent dans leurs cercueils; à gauche de l'archange, la mer rend ses morts; à sa droite, les bêtes féroces rejettent les cadavres qu'elles ont dévorés. On retrouve ici ce mélange de vive imagination presque poétique et de puérilité presque ridicule qui se combinent si souvent dans les œuvres byzantines. Par une réminiscence curieuse, l'artiste personnifie la Terre et la Mer, l'une sous la forme d'une femme richement vêtue, la couronne en tête, assise sur un lion comme la Cybèle antique, l'autre sous les traits d'un homme chevauchant sur un poisson (1). Et à côté de ces images, dont l'idée première n'était point sans grandeur, il montre les poissons et les animaux rendant chacun un fragment de cadavre, l'un une tête, l'autre une jambe, l'autre un bras. C'est l'interprétation rigoureuse, presque grotesque à force d'exactitude, des paroles du texte sacré dont s'inspire cette représentation.

Plus bas encore, et toujours dans la partie centrale de la composition, un archange cuirassé tient l'épée et la balance dans laquelle sont pesées les âmes des humains. A sa droite, un groupe de petits personnages représente le chœur des évêques, des martyrs, des solitaires, des rois pieux: on y voit, chose assez remarquable dans une église grecque, un pape portant la tiare à trois couronnes, plusieurs cardinaux, des évêques et des moines. De l'autre côté de l'archange est le groupe des pécheurs, parmi lesquels des inscriptions désignent d'une manière particulière les trois grands hérésiarques byzantins, Arius, Sabellius et Nestorius.

Des deux côtés de cette partie centrale de la composition sont représentés le Paradis et l'Enfer. A gauche, dans une ville ceinte de hautes murailles, les trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, vêtus de longues robes blanches, sont assis sur des trônes dans un jardin rempli de palmes: chacun

(1) Cf. Didron et Durand, *loc. laud.*, p. 266-267 et 271. Ces représentations symboliques sont très-fréquentes dans l'art byzantin. Cf. la personification du Monde dans la scène de la Pentecôte, *ibid.* p. 205.

d'eux tient dans ses mains les âmes bienheureuses qui ont mérité de goûter la félicité éternelle (1). A l'entrée, un ange défend l'accès du paradis, et y introduit deux nouveaux élus.

A droite, les damnés se tordent dans la fournaise, repoussés vers le feu éternel par un ange armé d'une fourche. « Un fleuve de feu, dit le Guide de la Peinture, dont il faut ici citer la description, sort des pieds du Christ; les démons y précipitent les méchants et ceux qui n'ont pas fait l'aumône, et les tourmentent d'une manière horrible avec divers instruments de supplice, des harpons et des lances. D'autres les enfoncent dans les flammes avec des piques. D'autres, sous la forme de serpents de feu, entrelacent leur corps, les entraînent de force, et les conduisent dans des cavernes où sont les ténèbres extérieures, des chaînes indissolubles, des grincements de dents, un ver rongeur toujours éveillé (2), et le dernier feu qui ne s'éteindra jamais, afin qu'ils soient tourmentés et châtiés éternellement. Des fentes les laissent apercevoir à l'intérieur; ils sont attachés avec des chaînes de fer et au milieu des ténèbres, grinçant des dents d'une manière lamentable, brûlés par un feu inextinguible et sans relâche, et rongés de tous côtés par les vers. On voit aussi le riche qui n'a pas fait d'aumônes » (3). Dans ses lignes générales, la peinture de Soletto est exactement conforme à cette effrayante description: mais, dans les détails, l'imagination populaire s'est donné ample carrière et a pris avec le texte d'assez curieuses familiarités.

Dans les replis de la fournaise infernale, le Guide a placé

(1) Abraham, à la différence des autres patriarches, ne tient en son sein qu'une seule âme: il faut y voir sans doute celle du pauvre, à laquelle s'oppose, dans l'enfer, la figure du mauvais riche. Cf. la Dalmatique impériale, *Annales archéol.*, t. I, p. 303, et le ms. 510 de la Bibl. Nat. f° 149. (Bordier, *op. laud.*, p. 74)

(2) Ces idées byzantines ont fait fortune dans le moyen-âge occidental. Cf. la Vision d'Albéric (XII^{me} siècle), citée dans Caravita, *I codici e le arti a Monte Cassino*, t. I, p. 257-258.

(3) *Guide de la Peinture*, p. 272-276.

les symboles des différents vices: mais de tout temps l'art byzantin s'est permis de grandes licences sur la façon de les représenter (1). L'artiste de Soletto a modifié plus profondément encore la tradition consacrée. Il n'a, parmi les vicieux, placé dans l'enfer que le mauvais riche (ὁ πλούσιος), l'usurier (ὁ κτήστης), (2) et l'avare (ἄβιβρος) (3). A côté d'eux, il a peint toute une série de petits personnages, que des démons apportent sur leurs épaules, et dont chacun est désigné par son nom. Ce ne sont point, comme on pourrait s'y attendre, les voleurs, les meurtriers et les hérétiques: ce sont de pauvres gens de métier, des ouvriers de bas étage, le tailleur (ὁ ῥάπτης), le savetier (ΚΟΥΒΕΣΕΡΙΣ=corvesarius), l'aubergiste (ΤΑΒΕΡΝΑΡΙΟΣ=tabernarius), le corroyeur (ΚΟΥΠΑΡΗΣ=corarius), le laboureur (Ὁ ΤΖΑΠΑΤΣΡΟΣ=zappator), le tonnelier (ΒΟΥΤΖΕΡΗΣ, mot formé de βουτζί (4) comme cuparius de cupa). Par quel étrange caprice de l'imagination populaire ces travailleurs inoffensifs ont-ils mérité les supplices éternels? Faut-il voir ici une intention satirique dont le secret nous échappe, ou doit-on y chercher une inspiration analogue à celle d'où est sortie la Danse Macabre? Quoiqu'il en soit, cette variante curieuse de la représentation traditionnelle méritait d'être signalée.

Enfin, à l'extrême droite de la peinture, une figure colossale, assise sur des chiens dévorants et tenant entre les bras une âme coupable, représente Satan qui préside à l'exécution des damnés (5). Par un procédé familier aux artistes du XIV^{me}

(1) Didron et Durand, *Guide de la Peinture*, p. 273 et 276-277.

(2) Ce mot ne se trouve point dans Ducange.

(3) Il faut remarquer cette transcription curieuse d'un mot latin en caractères grecs. Ce n'est point là un fait isolé: nous allons rencontrer plusieurs termes latins transformés de la même manière. Ces détails jettent quelque lumière sur les progrès croissants que faisait au XIV^{me} siècle l'influence latine dans les pays grecs. On n'écrivait pas encore le latin, puisque l'artiste de Soletto conserve les caractères grecs: mais déjà on le parlait dans les classes inférieures.

(4) Meursius, *Glossarium græco-barbarum*, col. 258. Le mot ne se trouve point dans Ducange.

(5) Cf. une curieuse figure de Satan dans Kondakoff, *Miniatures d'un Psautier grec de la collection Khlouboff*, (en russe), pl. 13.

siècle, et dont on trouve quelques exemples à Ravenne dès le VI^{me} siècle, le peintre, pour rendre plus saisissant l'effet de son personnage, a appelé la statuaire au secours de la couleur: la figure de Satan, modelée en stuc, se détache comme un bas-relief sur la muraille de la chapelle. C'est une tradition dont les contemporains de Raphaël même n'avaient point encore perdu le secret.

Si l'on compare la peinture de Soletto aux prescriptions du Guide de la Peinture, si surtout on la rapproche des représentations analogues conservées à S. Angelo in Formis ou à Torcello, on trouvera entre ces différentes scènes de frappantes analogies (1). Sans doute le peintre de S. Angelo et le mosaïste de Torcello ont fait œuvre d'art tout autrement que l'humble moine de la Terre d'Otrante. Mais l'inspiration est identique (2). Le peintre de Soletto est un Grec, nourri des principes de la peinture hellénique: et son œuvre est l'un des derniers efforts de l'Ecole byzantine dans l'Italie méridionale.

Dans la Terre d'Otrante en effet, à côté des traditions purement orientales, une école nationale semble de bonne heure être née (3). Mal dégagée au XII^{me} siècle des influences by-

(1) Voir une reproduction des peintures de S. Angelo dans Salazaro, *Studi sui Monumenti dell' arte meridionale*, t. I, pl. 7.

(2) Cf. sur la fresque de S. Angelo, Caravita, *loc. laud.*, t. I, p. 259, qui refuse absolument d'y reconnaître la tradition byzantine. Il me paraît impossible d'accepter cette opinion. Sans doute à S. Angelo les inscriptions sont latines, mais elles traduisent exactement les textes prescrits par le Guide de la Peinture: et d'ailleurs, la composition générale aussi bien que le détail des costumes, le type donné aux principaux personnages autant que la hiérarchie tout orientale d'après laquelle les justes sont classés, tout atteste la scrupuleuse observation des traditions byzantines. Je crois avec Caravita qu'il faut dans certaines parties de la décoration, reconnaître la main d'artistes latins instruits à l'école des Grecs: mais des peintres grecs ont assurément travaillé à S. Angelo. Celui qui sur la façade extérieure du narthex a désigné la Madone sous le nom de ΘΕΟΤΟΚΟΣ était un byzantin sans nul doute: et le peintre du Jugement dernier ne saurait être un italien. Ce n'est point ici le lieu de faire le départ exact des deux influences: mais il semble bien que, par un patriotisme intempérant, on a trop donné à l'Italie dans une œuvre surtout byzantine.

(3) Cf. Lenormant, *Gazette archéol.* 1881-82, n° 3-4.

zantines (1), elle s'affranchit peu à peu et prend au XIV^{me} siècle une place considérable. Les œuvres de ses artistes supplantent celles de l'école grecque: tout au moins viennent-elles prendre place à côté d'elles. C'est le cas des peintures de Soletto. Considérez l'Assomption de la Vierge représentée sur la muraille orientale: c'est une scène que l'iconographie grecque n'a presque jamais figurée. Sans doute elle est mentionnée dans le Guide de la peinture (1): mais dans la pratique les Grecs ont placé le triomphe de la Vierge moins dans sa résurrection que dans sa mort, dans cette belle scène de la Dormition (3) qui décore presque toutes les églises byzantines. Dans les fresques de Soletto, l'inspiration aussi est toute latine: on sent que Giotto est déjà né. Sans doute les vieilles peintures du XII^{me} siècle sont encore tolérées dans le sanctuaire, et l'école byzantine même n'a point encore abdiqué: dans le Jugement dernier elle conserve intactes toutes ses antiques traditions. Mais déjà la langue latine se glisse dans la peinture byzantine, comme la peinture latine s'introduit dans la chapelle grecque. La décadence est venue, et la ruine est proche: c'est ce qui donne un intérêt de plus aux derniers efforts d'un art qui va mourir.

CHARLES DIEHL.



(1) Bien des peintures à inscriptions latines, celles de S. Vito par exemple, ne diffèrent que par la langue des fresques byzantines.

(2) Didron et Durand, *loc. laud.*, p. 283.

(3) Κοίμησις τῆς Παναγίας. Cf. A. Dumont, *Sur quelques représentations de la mort de la Vierge. Revue Archéol.* déc. 1871.

DOCUMENTS NOUVEAUX
SUR L'AMPHICTYONIE ATTICO-DÉLIENNE

Depuis que Bœckh et Ph. Le Bas ont recueilli les actes des Amphictyons athéniens de Délos (1), un certain nombre de pièces nouvelles ont été découvertes. Il y en a maintenant 17 en tout dans le *Corpus Inscriptionum Atticarum* (2). On peut y rattacher un décret que MM. Koumanoudis et Kœhler plaçant vers le milieu du IV^{me} siècle (3), et qui jette un jour curieux sur les rapports de Délos et d'Athènes.

Des doubles de tous les comptes amphictyoniques devaient certainement exister à Délos. En effet, les recherches que j'ai faites dans cette île ont mis au jour 16 fragments nouveaux de comptes ou d'inventaires; MM. Hauvette-Besnault et Reinach en ont, après moi, trouvé deux autres qu'ils ont eu l'obligeance de me communiquer; enfin, j'ai recueilli deux inscriptions, l'une du cinquième siècle et l'autre du quatrième, très importantes pour l'histoire commune de Délos et d'Athènes, et pour l'étude de l'administration amphictyonique (4); soit au total 22 textes nouveaux. Il s'en faut qu'ils aient tous la même importance; plusieurs se réduisent à quelques lignes incomplètes ou à quelques lettres; ils ajoutent cependant différents faits à ceux qui ont été acquis par Bœckh; ils complètent ou rectifient en plus d'un point les recherches de ce savant.

Je les ai tous réunis dans ce travail; ils sont divisés en trois groupes: Documents datés—Inscriptions sans date *στοιχηδόν*—non *στοιχηδόν*.

(1) *C. I. G.* 158, 159.—Bœckh, *Staatsh.* II, p. 78, 108, 318, 327, 331; *Kleine Schriften*, V, p. 455.—Le Bas, *Attique*, nos 242-245.

(2) *C. I. A.*, I, 283; II, 813-828.

(3) *Ἀθήν.* V, p. 179; *C. I. A.*, II, 115b.

(4) *Bull. de. Corr. hellén.*, III, p. 12, 473.

Documents datés.—1. Stèle de marbre blanc, H. 1,37. L. 0,43. Ep. 0,14, trouvée auprès des Propylées du Sud.

Ο Ε Ο Ι
 Τ Α Δ Ε Ε Ρ Ρ Α Ξ Α Ν Α Θ Η Ν Α Ι Ω Ν Α Μ
 Φ Ι Κ Τ Υ Ο Ν Ε Σ Ο Ι Δ Ε
 Θ Ε Ο Ο Σ Ν Ε Ο Ι Ο
 5 Α Ψ Ε Φ Ι Ω Ν Α Ψ Ι Θ Υ Λ Λ Ο
 Δ Η Μ Ο Κ Ρ Ι Τ Ο Σ Α Ν Ι Ο
 Ο Λ Υ Μ Π Ι Ο Δ Ω Ρ Ο Σ Τ Ε Λ Ε Σ Ι Ο
 Ε Ρ Ι Γ Λ Α Υ Κ Ι Ρ Ρ Ο Α Θ Η Ν Η Σ Ι Α Ρ
 10 Χ Ο Ν Τ Ο Σ Ε Ν Δ Η Λ Ω Ι Ε Ρ Ι Α Γ Η Μ Α
 Ν Τ Ο Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ο Σ Α Ρ Γ Υ Ρ Ι Ο Ν Γ Α
 Ρ Ε Λ Α Β Ο Μ Ε Ν Γ Α Ρ Α Μ Φ Ι Κ Τ Υ Ο Ν
 Ω Ν Θ Ε Α Γ Γ Ε Λ Ο Φ Η Ι Ω Σ Κ Α Ι Σ
 Υ Ν Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ω Ν Κ Α Ι Ν Ε Ω Κ Ο Ρ Ω Ν
 Δ Η Λ Ι Ω Ν Κ Λ Ο Σ Κ Α Ι Σ Υ Ν Α
 15 Ρ Χ Ο Ν Τ Ω Ν Ε Ν Τ Ω Ι Κ Α Ι Τ
 Ω Ι Α Ρ Τ Ε Μ Ι Σ Ι Ω Ι Κ Ε Φ Α Λ Α Ι Ο Ν
 Α Α Χ Χ Η Η Η
 Τ Ο Λ Α Ρ Ο
 Γ Δ Ρ Μ Ι Ο Ε Τ
 20 Ε Κ Τ Η Σ Ρ Ι Α Σ Τ
 Λ
 Λ Τ Ν
 Φ Λ Λ Ν Χ
 Τ Ο Σ
 25 Ι Ο Λ Λ
 Λ Η Μ Μ Α
 Ε Σ Τ Λ
 Ο Ν Κ Ε Φ Α Λ Α Ι Ο Ν Α Α Τ
 Η Ι C Λ Ρ Ο Τ Ο Τ
 Λ Μ
 30 Ν
 Λ Ο Σ Α Σ Ι
 Ν Γ Λ Ι
 Ο Ν
 35 Χ
 Ο Ι Ο Ν

H Λ
 T T T T
 Λ I I
 40 O Λ Λ T Ω I

 T N A E
 M / †
 O N H Σ I Λ
 45 Λ Γ P P A K O Λ
 Λ T T Ϙ Ϙ H Δ Δ Δ Γ † † †
 O N K Λ I N O N T Ϙ Ϙ Δ

§ I Θεοί.

Τάδε ἔπραζαν Ἀθηναίων Ἀμ-
φικτύονες οἶδε·

Θεό...ος ΝεοΙ.ο(υ),

5 Ἀψεφίων Ἀψιθύλλο(υ),

Δημόκριτος [Φ]κνίο(υ),

Ὀλυμπιόδωρος Τελεσίο(υ),

ἐπὶ Γλαυκίππο(υ) Ἀθήνησι ἄρ-

χοντος, ἐν Δήλῳ ἐπὶ Ἀπημά-

10 ντο(υ) ἄρχοντος § II Ἀργύριον πα-

ρελάβομεν παρ' Ἀμφικτυόν-

ων Θεαγγέλο(υ) Φη[γὰ]ς καὶ σ-

υναρχόντων καὶ νεωκόρων

Δηλίων [Σ]κ[ύ]λ[α]ος καὶ συνα-

15 ρχόντων ἐν [τῷ] ἱερ[ῷ] καὶ τ-

ῷ Ἀρτεμισίῳ· κεφάλαιον

ΔΔΧΧϘΗΗΗϘ

Au-delà, on ne distingue plus que des mots épars, ou même des lettres isolées.

L. 17-18 ..[καὶ αὐτοὶ το(ῷ)]το [ἐ]λάβο[μεν]

§ III L. 19-20 [Ϙ]Δ†. Μι[σ]θ[ώσ]ε[ις] τ[ε]μενῶν] ἐκ τῆς Π[ηνε]ίας

L. 22-23 [κε]φάλα[ιο]ν—L. 24 τό[κοι] (?)

L. 25 λῆμμα—L. 27-29 κεφάλαιον ΔΔΤ.....†. | c .

§ IV 'Απ[ὸ] τ[ο(ύ)το(υ) τῶδε ἀνηλώθη]—L. 38 ΤΤΤ —L. 40 ['Α. π]όλλ[ωνι] τῶι [Δηλίω]..

§ V L. 44-45 Νησι[ῶδες]·Π[ύ]ρρακ[ος]—§ VI L. 46 [Περίεστι ἄ] ΤΤϞϞΗΔΔΔΓϞ|||—§ VII L. 47. [Κεφάλα]ον καινόν ΤϞϞΔ....

§ I *Préambule*. L. 1. Θεοί. Cette formule est usitée dans les inscriptions attiques de Délos et dans celles qui sont proprement déliennes (1). Elle doit être restituée au début d'une inscription rédigée par les hiéropes déliens, où les deux lettres ΘΕ avaient été prises à tort pour les abréviations de deux mots distincts (2).

L. 2. Τῶδε ἐπραΐξεν. Le début est identique dans les comptes de 377 (3) et dans divers autres qui sont publiés plus bas. Bœckh, en traduisant par *eincassiren* le mot πράττειν, en a trop restreint le sens. Cette formule porte sur l'ensemble de l'inscription et doit pouvoir s'appliquer aux diverses opérations financières qui y sont rapportées, recouvrements, dépenses, etc. Le mot *actes*, dans sa généralité, me paraît préférable.

'Αθηναίων Ἀμφικτύονες. Ainsi se trouve établi le titre que portaient au cinquième siècle les administrateurs étrangers du temple délien. Ce titre manquait dans l'inscription de 434/3, et on avait hésité entre diverses appellations : amphictyons, épimélètes, épistates (4). L'amphictyonie était en ce temps la forme naturelle des confédérations, qui avaient un culte commun pour lien, un temple pour siège fédéral. En principe, dans l'amphictyonie, tous les contractants sont égaux; en fait, il y a toujours un état plus fort qui domine. Les magistrats, dont nous avons les comptes, ne se qualifient pas simplement d'Amphictyons, mais d'Amphictyons *des Athéniens*, et cet ethnique restrictif prouve que, si les divers peuples sont représen-

(1) Voir ci-dessous les nos 6, 13 et, pour les inscriptions déliennes, *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 345; V, p. 6.

(2) *C. I. G.* 2953b.

(3) *C. I. A.* II, 814.

(4) *C. I. A.* I, 283.

tés par des Amphictyons, les Athéniens seuls gouvernent et administrent. A eux seuls appartiennent, avec le commandement militaire, les finances et les temples; les généraux, les hellénotames et les Amphictyons—ceux du moins qui ont un rôle actif—sont exclusivement athéniens.

L. 4-7. Ces personnages sont inconnus (1). L'importance de cette liste est d'indiquer avec exactitude la composition du collège amphictyonique. Le nombre des Amphictyons athéniens était donc de *quatre*, contrairement à l'opinion de Bœckh (2).

L. 8-10. La date est donnée en double, selon la chronologie attique et suivant celle de Délos, comme dans les autres documents amphictyoniques (3). L'archontat de Glaukippos occupe la 3^{me} année de la 92^{me} Olympiade=410 av. J. C. L'inscription contient les comptes de cette année seule, à la différence du marbre Sandwich qui présente réunis les comptes d'une période quadriennale.

La suite de l'inscription, autant qu'on en peut juger dans l'état de mutilation où elle est, se divise en six parties:

§ II. Encaisse, ou excédants du dernier exercice, transmis aux Amphictyons par leurs prédécesseurs, (l. 10-17).

§ III. Recettes faites durant l'année. Fermages des terres de Rhénée, etc., (l. 17-28).

§ IV. Dépenses, (l. 28).

§ V. Liste de créances recouvrées ou à recouvrer, (l. 40?)

§ VI. Balance des entrées et des sorties, (l. 46).

§ VII. Recettes additionnelles, (l. 47).

§ II. L. 10-17. L'argent est remis conjointement par les Amphictyons athéniens et par les néocores déliens: il en résulte—et ce fait était resté ignoré—que, même après les mesures de rigueur prises contre les Déliens en 426 et 422 (pu-

(1) Un Apsephion fut archonte en 469; un autre se trouve parmi les accusés impliqués dans l'affaire des Hermès. (Andoc. I, 43, 44.)

(2) *Kleine Schriften*, V, p. 440, et *Staatsh.* II, p. 83-84.

(3) *C. I. A.*, I, 283; *C. I. A.*, II, 814; et ci-dessous n^{os}.

rification de Délos et déportation des Déliens), une part avait été laissée à la population indigène dans l'administration du sanctuaire. Les néocores sont, comme les Amphictyons, qualifiés de magistrats (ἄρχοντες); mais ils sont nommés en seconde ligne et leur rôle devait être tout-à-fait subordonné; leurs fonctions se bornaient sans doute à la garde, à l'entretien du temple, à des soins matériels, à l'exécution des mesures prises par les Amphictyons. Le nombre des néocores n'est pas indiqué; il y en avait probablement un par temple; tous ensemble ils formaient un collège qui est désigné ici par le nom de l'un de ses *membres*. Ils siégeaient dans le néocorion (Bœckh, *Staatsh.*, II, p. 331, et plus bas n° 21). D'après les inscriptions déliennes, il y avait un néocore pour le temple d'Apollon, un pour le temple d'Artémis ἐν νήσωι, un pour l'Asclépieion.

La durée des fonctions amphictyoniques n'est pas spécifiée dans ce texte; on peut toutefois supposer qu'elle était d'une année.

La remise du trésor a lieu en 410 (Olymp. 92, 3), la dernière année d'une pentétéris, d'après les calculs de Bœckh: ceux qui font le remise, Théangélos et ses collègues, étaient donc en charge pendant l'année 409; donc les Amphictyons ne détenaient pas l'autorité pendant la période quadriennale tout entière; mais ils se succédaient d'année en année.

On ne peut pas objecter que les comptes portent sur l'ensemble de la pentétéris qui finit, car les termes de l'inscription sont formels: τῷδε ἐπραξάν . . . ἐπὶ Γλαυκίππο(υ) ἄρχοντος.

Le trésor sacré est déposé dans deux temples: le temple d'Apollon et l'Artémision. J'ai restitué le mot *ιερόν*, d'après l'étendue de la lacune, d'après quelques traces de lettres très-effacées, enfin sur l'autorité des inscriptions déliennes, où ce mot est souvent employé pour désigner le temple d'Apollon.

Le total des sommes reçues est complet à quelques dizaines et unités près; il se monte à 122.850 drachmes; tel est le

fonds de réserve constitué par les excédants de recettes (1).

§ III. Des revenus annuels perçus par les Amphictyons en charge on déchiffre seulement les fermages de Rhénée. On peut ajouter, d'après les autres inscriptions, les fermages de Délos et les loyers des maisons sacrées, les arrérages d'intérêts. Les comptes de 434/3, les moins éloignés de ceux-ci, portent à ces divers titres :

Intérêts	5402	Dr.
Loyers de Délos	700	»
Fermages de Rhénée	7110	»
	13212	Dr.

Cette somme, jointe à celle qui est inscrite ci-dessus, formerait un total de dr. 136.062. Le total général des recettes, inscrit à la ligne 27, ne devait pas beaucoup s'éloigner de ce chiffre: tel qu'il est, avec une lacune de onze signes, y compris les milliers, il se monte à 126,000 dr.

§ IV. L. 28-46. Le chapitre des dépenses est suffisamment indiqué par les deux mots *ἀπὸ τούτου*. Cf. C. I. A., II, 814; *ἀπὸ τοῦδε τὰδε ἀνηλώθη* (l. 31). Dans les lignes qui suivent, il est impossible de reconstituer un seul mot. Si 410 est l'année des grandes fêtes quinquennales de Délos, les dépenses doivent se rapporter surtout à cette solennité (2). On peut en voir le détail dans l'inscription de 377/6: elles montent, et les chiffres sont incomplets, à plus de 24,000 dr.

§ V. A partir de là, il devient difficile de risquer même une conjecture: en général le chapitre des dépenses est suivi de celui des prêts, qui comportent aussi une sortie de numéraire.

(1) Le total des intérêts dûs ou payés par les villes et les particuliers, d'après l'inscription de 377/6, se monte par an à 28,500 drachmes environ; il suppose, à 10 o/o, un capital de 285,000 drachmes en circulation.

(2) D'après Bæckh, elle fut restaurée en 426 (*Olymp.* 88, 3), l'année de la purification de Délos, et célébrée depuis lors de quatre en quatre ans.

§ VI. Après l'exposé successif des recettes et des dépenses vient la balance du compte. L'excédant, quand il y en a, est indiqué par la formule *περίσσειν* ou *περίόν*. Ici il est, au minimum, de 77,636 dr. 3 oboles. Les sorties auraient donc été de 60,000 drachmes environ.

§ VII. L. 47. La présence des chiffres à la fin de la ligne implique le mot *κεφάλαιον* au commencement. Ce nouveau total (*κρινόν*) représente sans doute des recettes additionnelles (1): il est de 11,510 dr.; quelques dizaines ou unités le complétaient à la ligne suivante où l'on aperçoit la trace de plusieurs lettres.

2. Stèle de marbre blanc trouvée près de l'Artémision vieux.— Cette inscription que j'ai publiée dans le Bulletin de 1879 (2) se compose de deux parties. La première, gravée avec les caractères de l'alphabet laconien et rédigée en laconien, restituait aux Déliens la possession de leurs temples et des richesses du dieu. Au-dessous, les noms des rois de Sparte et des éphores, puis les mots *ἐν Δήλο[ι]* suivis vraisemblablement du nom de l'éponyme délien. Ces dernières lignes sont gravées avec les caractères ordinaires. C'est peut-être un acte distinct du premier, et plus récent, mais gravé sur la même stèle parce qu'il se rapportait au même sujet; ou bien, les Déliens ajoutèrent la date de la décision des Lacédémoniens, mais en se servant du dialecte et de l'alphabet de Délos. De quelque manière qu'on explique la différence d'écriture des deux parties, il est certain que la date de l'événement que ce monument nous a fait connaître doit être placée entre 403 et 398.

Délos fut donc enlevée aux Athéniens après la bataille d'Aegos-Potamos, et devint libre, sous la protection de Lacédémone; les inventaires prouvent qu'elle le demeura au moins jusqu'en 397. L'Amphictyonie fut dissoute en même temps, et

(1) Les comptes de magistrats déliens présentent plusieurs exemples d'additions semblables après la balance des comptes.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 12.

rien ne démontre qu'elle se soit reformée avant 378. Aucun document amphictyonique n'a été retrouvé ni à Athènes ni à Délos pour les années 410-378; et quand les Amphictyons reparaissent, en 377, la composition du conseil est profondément modifiée.

3. Le monument le plus important pour la première moitié du quatrième siècle était connu depuis longtemps sous le nom de *marbre Sandwich*. Deux fragments nouveaux, découverts par M. Koumanoudis, ont donné la solution des difficultés que Bœckh n'avait pu expliquer d'une manière satisfaisante (1). Cette nouvelle portion des comptes des Amphictyons pendant les années 377/4 ayant été publiée avec l'ancienne par M. Kœhler (2), il me paraît inutile d'en reproduire le texte; il suffira d'en dégager les faits nouveaux et essentiels pour l'histoire de l'Amphictyonie délienne.

1°. Le collège des Amphictyons athéniens se compose de cinq membres assistés d'un greffier; ils restent en charge pendant une période de quatre années. Celle-ci commence l'année qui suit la célébration de la fête pentétérique et dure jusqu'à la fin de l'année où cette fête revient; elle comprend la quatrième année de l'Olympiade et les trois premières de la suivante. Cette durée quadriennale des fonctions est-elle une exception? Nous avons vu dans l'inscription n° 1 qu'en 410 les Amphictyons n'étaient qu'une année en charge; nous verrons qu'il en fut de même dans la seconde moitié du IV^{me} siècle (n°s 7, 10).

2°. Dans le conseil, des Amphictyons d'Andros siègent à côté des Athéniens (3). On peut supposer qu'ils furent admis comme représentants des insulaires et que les Andriens furent choisis par Athènes parcequ'ils figurent les premiers dans la liste des insulaires gravée à l'occasion du décret de Nausinicos en 378 (4). Mais il est à remarquer qu'ils paraissent seule-

(1) Bœckh, *C. I. G.* 158; *Staatshaush.* II, p. 78.

(2) *C. I. A.* II, 814.

(3) *C. I. A.* II, 814, frag. b, l. 16-23; cf. l. 34.

(4) *C. I. A.* II, 18.

ment en 375, c'est-à-dire l'année qui suivit une révolte contre les Amphictyons d'Athènes. Ce mouvement avait eu une assez grande gravité. Comme on le voit par l'inscription, les Amphictyons avaient été chassés du temple et maltraités. Les chefs de cette rébellion furent condamnés à une amende de 10,000 drachmes et au bannissement perpétuel; plusieurs subirent la confiscation de leurs biens (1). Après avoir réprimé énergiquement la tentative des Déliens, les Athéniens jugèrent probablement qu'il était politique de les isoler et d'ouvrir le conseil à quelques-uns des insulaires; les Andriens avaient pu aussi mériter cette faveur en portant secours aux Amphictyons athéniens dans cette circonstance. Dans un texte qui n'est pas daté, mais qui doit être voisin des comptes de 377/4, on retrouve encore une mention des Andriens, mais le passage est très-mutilé (n° 19).

4. Décrets athéniens de 369 et de 362, trouvés près de l'Artemision vieux.—Ces textes, que j'ai publiés dans le *Bulletin* de 1879, contiennent plusieurs faits intéressants pour l'histoire de l'Amphictyonie (2).

Ils prouvent qu'il y avait à Délos, à côté d'adversaires irréconciliables, quelques partisans de la domination athénienne: Pythodoros en 369, et son neveu en 362, reçoivent la récompense de leur zèle (3). Mais les précautions qui sont prises pour protéger Pythodoros indiquent assez qu'il appartient à la minorité, et que ses opinions l'exposent à de mauvais traitements. On le recommande par un article spécial, dans le présent et dans l'avenir, au conseil, aux stratèges, aux Am-

(1) *Ibid.* Οἷδε ὄφλον Δηλίων ἀσεβείας [ἐπὶ Χ]αρισάνδρου ἄρχοντος Ἀθῆνησι, ἐν Δηλῷ δὲ Γαλαίου, τ[ι]μῆμα τὸ ἐπιγεγραμμένον καὶ αἰφυγία, ὅτι [καὶ] ἐκ τοῦ ἱε[ροῦ] τοῦ Ἀ[πολλωνος] ἦγον τοὺς Ἀμφικτύοντας καὶ ἔτυ[πτον]. frag. aB, l. 24-30.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* III, p. 473 et suiv.

(3) Ils avaient probablement travaillé avec succès à faire rentrer dans le trésor sacré une partie des sommes dues par les insulaires: du moins les deux décrets font allusion à des services de ce genre: ἀνὴρ ἀγαθός ἐστι...περὶ τὰ χρήματα τὰ τοῦ θεοῦ καὶ τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων—(l. 9-11)—ἀγαθ]ός ου χρήσιμ]ος ἀνὴρ ἐν ταῖς νήσοις (l. 32-33).

phictyons résidant à Délos. Je ne crois pas exagérer par ces conclusions l'importance du passage. On doit remarquer en effet que cette disposition du décret est introduite par voie d'amendement, et qu'elle est proposée par Epicratès, qui est sans doute un des Amphictyons de la période troublée de 377-374: il connaissait par expérience la violence du parti national (1).

Ces décrets sont donc, avec le marbre Sandwich, un document de la lutte d'Athènes et de Délos.

On y trouve aussi quelques détails techniques sur les fonctions des magistrats amphictyoniques. C'est à eux qu'est confié le soin de faire graver et de placer dans l'enceinte du temple la copie des décrets; l'exécution matérielle de ces mesures est remise au greffier du collège (2).

L'origine de cette attribution qui fait des Amphictyons les archivistes de l'Etat, vient du droit exclusif qu'ils ont, comme intendants du dieu, de disposer de la propriété sacrée.

Les frais de la stèle sont acquittés par les Amphictyons et prélevés sur les fonds des amendes (3). Ce revenu est inscrit dans les comptes de 377, et les produits en sont portés à 1845 drachmes.

Dans le second décret, deux mots, malheureusement isolés, semblent faire allusion aux rapports des îles avec Délos et avec Athènes.

5. Fragment de décret trouvé à Athènes (C. I. A. II, 115 b.)

Le décret en faveur de Peisitheidès confirme et complète les données historiques du décret en faveur de Pythodoros.

Le Délien Peisitheidès, partisan d'Athènes, a été obligé de quitter son pays, pour se soustraire à l'animosité de ses con-

(1) 'Επικράτης εἶπεν· τὰ μὲν ἄλλα καθάπερ τῇ βουλῇ ἐπιμελεῖσθαι δὲ τὴν βουλὴν αὐτοῦ, τὴν αἰεὶ βουλευούσαν. καὶ τοὺς στρατηγοὺς τοὺς αἰεὶ στρατηγοῦντας καὶ τοὺς ἀμφικτύοντας τοὺς αἰεὶ ἀμφικτυονοῦντας ἐν Δῆλῳ, ὅπως ἂν αὐτὸν μηδεὶς ἄδικῃ.

(2) 'Αναγραφαὶ δὲ καὶ τὸν γραμματέα τὸν Ἀμφικτυόνων ἐν στήλῃ· λιθίνῃ ἀντίγραφον καὶ στήσαι ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος ἐν Δῆλῳ.

(3) Εἰς δὲ τὴν ἀναγραφὴν δοῦναι τῆς στήλης τοὺς Ἀμφικτύοντας ἐκ τῶν χρημάτων τῶν εἰσπρατομένων παρὰ τῶν τὰς δίκας ὀφλόντων.

L'invocation Θεοί est gravée dans le champ du fronton; elle n'en occupe que la moitié environ, et devait être suivie d'un autre mot qui ne peut être déchiffré.

L'archontat d'Archias est de l'année 346 (Olymp. 108,3).

L. 2-3. La formule est insolite. On peut supposer qu'Archias avait remplacé un archonte mort, ou destitué, et que le nom de cet archonte, en charge au commencement de l'année, est ici rappelé, parce que les pièces de comptabilité dressées pendant son éponymat étaient datées par son nom.

L. 3-4. Liste de noms propres, ceux des magistrats qui rendent leurs comptes, et qui sont sans doute des Amphictyons.

L. 5. Il semble que ce soit un état additionnel de recettes *λήμματα, συρπαρελίζομεν*.

L. 6. Liste de noms d'hommes, peut-être de ceux qui remettent l'argent.

L. 7. γραμμ[α]χ[ι]τέως Ἀ(μ)φ[ι]κτυόνων (?).

L. 8. . . . ἰδο(υ) Αἰγιλ[ι]εύς.

7. Dé de marbre blanc, servant de base à un hermès; trouvé debout sur le degré inférieur des Propylées du sud :

· Μ Φ Ι Κ Τ Υ Ο Ν Ε Σ Κ Α Ι Ο Γ Ρ Α Μ Μ Α Τ Ε Υ Σ Ο Ι
Ι Ν Ι Κ Ο Μ Α Χ Ο Υ Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ο Σ Α Ν Ε Θ Ε Σ Α Ν

Φ Α Ν Ο Μ Α Χ Ο Σ Χ Α Ρ Μ Ι Α Δ Ο Υ Σ Ο Ν Ι Ε Υ Σ
Π Υ Θ Ο Δ Ω Ρ Ο Σ Ν Ι Κ Ο Σ Τ Ρ Α Τ Ο Α Χ Α Ρ Ν Ε Υ Σ
Ε Υ Π Ο Λ Ε Μ Ο Σ Ε Υ Θ Υ Μ Ε Ν Ι Δ Ο Υ Μ Υ Ρ Ρ Ι Ν Ο Σ Ι Ο Σ
Χ Α Ι Ρ Ι Α Σ Ε Υ Ο Ρ Τ Ι Ο Υ Α Ν Α Φ Λ Υ Σ Τ Ι Ο Σ
Α Ρ Χ Ε Ν Ε Ω Σ Δ Ι Φ Ι Λ Ο Υ Π Ρ Ο Σ Π Α Λ Τ Ι Ο Σ
Τ Ε Ι Σ Ι Α Δ Η Σ Τ Ε Ι Σ Ι Π Ρ Ο Υ Σ Φ Η Τ Τ Ι Ο Σ

Οἱ Ἀμφικτύονες καὶ ὁ γραμματεὺς, οἱ
ἐπ'ἡ Νικομάχου ἔρχοντος ἀνέθεσαν·

Φανόμαχος Χαρμιάδου Σο(υ)νιεύς,

Πυθόδωρος Νικοστράτο(υ) Ἀχαρνεύς,
 Εὐπόλεμος Εὐθυμενίδου Μυρρινο(ύ)σιος
 Χαίριος Εὐορτίου Ἀναφλύστιος,
 Ἀρχένεως Διφίλου Προσπάλτιος,
 Τεισιζόδης Τεισίππου Σφήττιος.

L'archontat de Nicomachos est de l'année 341 (Olymp. 109,4). L'inscription n'est pas στοιχιδόν; la diphthongue OΥ, qui n'apparaît pas encore en 346 (n° 6), alterne ici avec O et domine même.

La formule οἱ ἐπὶ . . . ἔρχοντος s'applique d'ordinaire à des magistrats annuels; elle implique entre la magistrature et l'archontat un rapport de simultanéité, une égalité de durée. Par une nouvelle contradiction avec les données du n° 3, on est ramené à l'hypothèse de l'annualité. Il ne sert à rien de dire que l'année 4 de l'Olympiade étant la date du renouvellement du Collège Amphictyonique, les nouveaux Amphictyons se sont proposé seulement de marquer le point de départ de leur magistrature, ou qu'ils ont voulu simplement dater la dédicace; dans le premier cas ils auraient employé la préposition ἀπὸ (οἱ ἀπὸ ἔρχοντος); s'ils n'avaient voulu que dater le monument, ils auraient pris la formule vague ἐπὶ ἔρχοντος, sans établir par l'article un lien entre eux-mêmes et Nicomachos.

Les Amphictyons sont au nombre de cinq et assistés d'un greffier.

Ces personnages ne sont pas connus, sauf Eupolemos (1) qui doit être identifié avec un tamias de 330.

Un catalogue (2), que Bœckh juge antérieur à l'Olympiade 118, présente le nom d'un Χαίρεφῶν Χαίριον Ἀναφλύστιος.

8. Petit fragment complet à gauche et en haut; la partie conservée a dix lettres au maximum — gravure sur les deux

(1) Bœckh, *Seew.*, p. 396, Urk. XI, l. 80 [Καὶ π]αρχά ταμίου Εὐπολέ[μου] Μυρρινο(ύ)σιου).

(2) *C. I. G.* 172.

faces, non στοιχιδόν.—Trouvé près d'un exèdre à l'est des Propylées :

	A		B
	υ _ Ρ /		
§ I.	Τ Α Δ Ε Ε Γ Ρ Α Ξ Α		
	Τ ° Σ Α Θ Η Ν		
	Ρ Μ Ι Α Δ ° Σ		Ι Χ
5	Α Ν Α Φ Λ Υ Σ		
	Τ Ε Υ Ε Δ Η Μ		
	Γ Α Ι Α Ν Ι Ε		
	Σ Ι Δ Η Μ		Σ Ρ Υ Μ °
	Α Ρ Γ Υ Ρ Ι ° Υ		Ε Ν Τ Ε /
			Ε Σ Λ Α Κ
10 § II.	Τ Α Δ Ε Α Υ Τ	5	Η Η Π Δ Τ
	Γ Α Ρ Ι ° Ι		Λ ° Ι Ι
	Η Η Δ Δ		Ι Ε
	Η Η Η Σ		Σ Λ
	Ι Η Τ Α Ι		Λ Κ
15	Κ Ε Φ Α	10	Ι ς
			Α °
§ III.	Ι Δ Ι Ω Τ		Ι
	Υ Γ Ε Ρ Α		-
	Η Ξ		
	Η		
20			
	Γ Γ		

Sur la face A sont les comptes des Amphictyons (τάδε ἔπρα-
ξαν); sur le revers (B), on peut conjecturer qu'il y avait un
inventaire.—L. 2 ρυμὸς, le ς doit être la désinence d'un ad-
jectif numéral.—L. 3 ἐντελ[ές]. Quelques lettres sans suite sont
seules visibles çà et là.

Face A. En tête du monument était gravée une suscription
dont on distingue la trace, mais dont on ne peut pas déchif-
frer avec certitude une seule lettre. § I. Le protocole est con-

forme à ceux des comptes de 377/4 et de 410—il énonce : le contenu de l'inscription τὰδε ἔπραξαν Ἀμφικτύονες; la date du document; la liste des Amphictyons et le nom de leur secrétaire.

Le patronymique d'un des Amphictyons et le démotique d'un autre se retrouvent dans la liste de 341, et l'on peut restituer ainsi l. 2-3 et l. 3-4 les noms de [Φανόμαχος Xx]ρμιάδο(υ) Σ[ουνιεύς] et de [Χαιρίας Εὐβορίου] Ἀναφλύστιος.

L'inscription est donc de l'année 341, si l'on admet que les fonctions amphictyoniques fussent alors annuelles (n° 7).

La restitution présente quelques difficultés. TEYE, fin du mot ἐγραμμάττει et de la formule οἷς ὁ δεῖνα ἐγραμμάττει montre que les Amphictyons et le greffier occupent les lignes 2-5. Le nom du greffier ne peut être rejeté à la ligne 6; car la formule ci-dessus est de style; de plus, soit qu'on lise ἐγραμμάττει Δημ. ou δὲ Μ., on se met en désaccord avec la liste n° 7 où le greffier est nommé Teisiadès. Comme l'ordre des noms est invariable, il n'y en a aucun avant Phanomachos, et il en faut insérer trois entre lui et le démotique Ἀναφλύστιος: Pythodoros, Eupolémos et Chairias; la l. 4 est partagée entre Archénéos et Teisiadès. La combinaison donne pour les lignes 3, 4, les nombres de 87 et 73 lettres (1), soit un écart de 14 lettres, qui est peu admissible.

A la ligne 1 la formule ordinaire: Τὰδε ἔπραξαν Ἀμφικτύονες Ἀθηναίων ἐπὶ Νικομάχου ἄρχον[τος], est tout-à-fait insuffisante; pour l'allonger je ne vois guère qu'une indication précise des limites de l'exercice, (ἀπὸ—μέχρι) comme dans C. I. A. 814, mais cette indication est inutile, si l'on suppose l'amphictyонат annuel.

Je ne propose donc qu'avec la plus grande réserve la restitution ci-dessous:

Τὰδε ἔπραξαν Ἀθηναίων Ἀμφικτύονες ἀπὸ Νικομάχου ἄρχοντος
μέχρι ἄρχον[τος] Ἀθῆν[ησιν], ἐν Δήλῳ δὲ ἀπὸ
μέχρι ἄρχοντος Φανόμαχος Xx]ρμιάδο(υ) Σ[ουνιεύς, Πυθό-

(1) En comptant partout un υ dans la diphthonge ΟΥ. En fait Ο et ΟΥ semblent alterner.

δωρος Νικοστράτου Ἀχαρνεύς, Εὐπόλεμος Εὐθυμενίδου Μυρρινοῦ-
σιος, Χαιρίας Εὐορτίου] Ἀναφλύς[τιος, Ἀρχένεως Διφίλου Προσπάλ-
τιος, οἷς Τεισιάδης Τεισιππου ἐγγραμμά]τευε—[Λ]ήμ[ματα τὰδε παρε-
λάβομεν παρ' Ἀμφικτυόνων τῶν δέϊνος καὶ δέϊνος.

L. 5. [Λ]ήμματα τὰδε παρελάβομεν. Sur le marbre j'ai cru voir un Δ; mais la confusion est facile entre les deux lettres. Pour la formule, cf. n° 6. Ensuite devaient venir les noms des Amphictyons qui avaient fait la livraison.

L. 7. Παιανιέ[ως] démotique d'un des Amphictyons.

L. 8. εἰς(υ), σίς(υ) terminaison d'un nom propre ou d'un démotique; Δημ. . . . nom propre.

L. 8-9. [Κεφάλαιον] ἀργυρίου [οὗ παρελάβομεν]—cf. n° 1.—Ce premier paragraphe indique les sommes en caisse, reçues des mains des Amphictyons précédents.

§ II. L. 10. Ensuite commence l'énumération des revenus de l'exercice. Τὰδε αὐτ[οὶ] ἐλάβομεν ἐπὶ τῆς ἡμετέρας ἀρχῆς].

L. 10-15. [Αἶδε τῶν πόλεων τοῦ τόκου ἀπέδοσαν]—Intérêts payés par les villes qui ont fait des emprunts à la caisse sacrée (cf. *C. I. A.* II, 814, où j'ai copié la rubrique).—Les seuls noms qui subsistent sont ceux des Pariens et des habitants d'Ios; les seuls chiffres—et ils sont incomplets—220, et 300.

Les Pariens sont inscrits en 377/74 pour 28,800 drachmes, dont 2970 seulement ont été versées; les Iètes, pour une somme de 800 drachmes complètement soldée.

L. 15. Κεφάλ[αιον τόκου τοῦ παρὰ τῶν πόλεων]. Dans *C. I. A.* II, 814, les versements effectués montent à 27,993 drachmes seulement, contre 104,240 drachmes d'intérêts échus.—Pour les formules cf. *C. I. A.* II, 814.

L. 16-21. Intérêts payés par les particuliers. Ἰδιω[τῶν οἷδε τοῦ τόκου ἀπέδοσαν].

9. Fragment d'inventaire trouvé près du Portique de l'Artémision. Il est brisé de tous les côtés, sauf à gauche. Les lettres petites, serrées, ne sont pas gravées στοιχηδόν.

ΡΙC O
ΥΠΟΣΤΑΤΟΝΡΡ
ΑΜΦΙΚΤΥΟΣΙΤΟΙΣΕΡΙΣΩΣΙΓΕ
ΜΦΙΚΤΥΟΝΕΣΟΙΕΡΙΣΩΣΙΓΕΝΟΥΣΓ

5 Σ ΕΞΑΜΦΙΚΤΥΟΣΙΝΤΟΙΣΕΡΙΝΙ
ΚΑΙΑΝΕΘΕΞΑΝΕΝΤΩΙΝΕΩΙΤΩΙΑΘΗΝΑΙΩΝΕΝ
ΑΘΗΝΑΙΟΣΑΝΕΘΗΚΕΕΤΕΡΑΙΣΤΛΕΓΓΙΔΕΣΕΡΙΤ
ΑΙΟΣΑΝΕΘΗΚΕΕΝΤΩΙΟΙΚΩΙΩ...ΟΙ...ΑΑΝΑΘΗΜΑ
ΣΟΙΤΕΦΑΝΟΣΟΠΡΩΤΟΣΟΠΡΟΣΤΗΣΛΗΤΟΥΣΑΓ

10 ΕΤΑΡΤΟΣΣ ΟΝ^ΑΔΡΗΗΙΙΟΠΕΜΠΤΟΣΣΤΑΘΜΟΝ
ΟΓΔΟΣΤ ΟΝ^ΑΔΔΡΗΗΙΟΕΝΑΤΟΣΣΤΑΘΜΟΝ^ΑΛ
ΟΔΥΟΔΕΚΑΤΟΣΣΤΑΘΜΟΝ·^ΑΔΔΔΙΙC·ΟΤΡΙΤΟΣΚΑΙΙΔΕ
ΟΠΕΜΠΤΟΣΚΑΙΙΔΕΚΑΤΟΣΣΤΑΘΜΟΝ^ΑΔΔ
ΣΤΑΘΜΟΝ^ΑΔΔΔΗΟΟΓΔΟΟΣΚΑΙΙΔΕΚΑΤΟΣΣΤΑΘΜ

15 Π ΙΣΟΝΕΚΑΣΤΗΑΣΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΙΑΝΕΘΕΞΑΙ
Α ΣΤΕΦΑΝΟΣΧΡΥΣΟΥΣΑΣΤΑΤΟΣΠΡΟΣΗΛΩΜΕΝ
ΑΜΦΙΚΤΥΟΝΕΣΟΙΕΡΙΠΙ·ΟΔΟΤΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣΑΝΙC
ΟΥ·ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΙΑΡΙΣΤΟΛΗΜΟΥΛΕ
ΗΕΝΤΩΙΔΗΛ ΦΑΝΟΣΛΛ ΣΧΡΥΣ

20 ΣΤΕΦΑΝ ΣΤ ΜΟΝ^ΑΡΗΙ
ΡΟ ΦΥΛΛ
ΕΞ ΛΕΛΕΜ
Α

On rencontre (l. 4, 5, 17) les noms des archontes Sosigénès, Nicomachos, Pythodotos, qui occupent respectivement les années 342, 341 et 343. Les indications chronologiques n'ont souvent pas dans les inventaires une valeur absolue; elles déterminent seulement une date maxima à laquelle le document est certainement postérieur; la date réelle peut être en réalité beaucoup plus basse. Toutefois la nature des formules où sont nommés les archontes donne à penser que l'écart, s'il y en a un, entre les archontats cités et la rédaction du monument est très-court: ce n'est pas seulement une date accolée par hasard à une offrande, ce sont des procès-verbaux de la trans-

mission du trésor sacré faite par un collège amphictyonique à un autre. De telles indications n'avaient pas lieu d'être reproduites dans les pièces postérieures à cette transmission même. L'inscription est donc contemporaine du dernier des archontes cités, ou de 341.

L. 1-2. ΠΙC.—ὕποστατον désigne le pied d'un vase, le support d'un objet (cf. *C. I. G.* 150, 42 et ὑποστατής, *Pollux*, X, 46).

L. 3-6. [Τάδε παρέδωσαν Ἀμφικτύονες οἱ ἐπὶ Πυθοδότου] ὁ δεῖνα καὶ συνάρχοντες Ἀμφικτύοσι τοῖς ἐπὶ Σωσιγέ[νους] . . . Ἀριστοδήμου Δε. . . οἱ δὲ Ἀ[μφικτύονες οἱ ἐπὶ Σωσιγένους [nom καὶ] σ[υνάρχοντ]ες Ἀμφικτύοσιν τοῖς ἐπὶ Νι[χομάχου nom] καὶ ἀνέθεσαν ἐν τῷ νεῷ τῷ Ἀθηναίων.

La répartition des lettres et des mots entre les lignes, les termes de la restitution ne sont pas absolument certains; mais le sens ne fait pas doute. Dans les comptes des ταμίαι τῆς Ἀθηναίας, les intitulés mentionnent toujours trois collègues successifs: celui qui reçoit les objets sacrés, celui qui les transmet, et le précédent.

Cette transmission annuelle des offrandes suppose nécessairement l'annualité des fonctions amphictyoniques: car on ne peut imaginer une opération fictive par laquelle les magistrats en charge se seraient passé à eux-mêmes le matériel sacré et l'administration des temples. Le Νεὸς Ἀθηναίων n'était connu que par un passage d'une inscription mieux lu par M. Kœhler (1); il est naturel que les Athéniens aient eu leur temple, alors que les Naxiens ou les Andriens avaient le leur (Ναξίων, Ἀνδρίων, οἶκος). Le Νεὸς Ἀθηναίων s'oppose au Δηλίων νεὸς (l. 19).

L. 7. . . . [στλεγγίδες ἐπίτηκτοι ἄς Καλλίας] Ἀθηναῖος ἀνέθηκε· ἕτεραι στλεγγίδες ἐπίτ[ηκτοι].

Cette restitution est empruntée aux inventaires trouvés à Athènes (2). Si elle est juste, on devra compléter ainsi la li-

(1) *C. I. A.* 818, l. 9.

(2) *C. I. A.* II, 817, 818, 824.

gne: ἐν ξύλῳ ΠΙΙΙ καὶ στέφανος χρυσοῦς ἄστατος ἄς Νικίας Νικη-
ράτου Ἀθη]-

L. 8. ναῖος ἀνέθηκε—Ἐν τῷ οἰκῷ ο..ο..α (1) ἀναθήμα[τα....
στέφανοι χρ]-

L. 9. υ]σοῖ· στέφανος ὁ πρῶτος ὁ πρὸς τῆς Λητοῦς ἀγ[άλματι,
σταθμὸν ΗC · ὁ δεύτερος, σταθμὸν ΒΔΔΔΤΤΤΙΙΙ · ὁ τρίτος, σταθμὸν
ΒΔΤΤΤ · ὁ τ]- (2)

L. 10. ἑταρτος, σ[ταθμ]ὸν ΒΔΤΤΤΙΙΙ · ὁ πέμπτος, σταθμὸν
[ΗΔΤΤΤΙΙΙ · ὁ ἕκτος, σταθμὸν ΒΔΤΤΤ · ὁ ἑβδομος, σταθμὸν ΒΔΤ-
ΤΤΤΤΙΙΙΙ]

L. 11. [ὁ] ὄγδο[ο]ς, (σ)τ[αθμ]ὸν ΒΔΔΤΤΤΤ · ὁ ἕνατος, σταθμὸν
ΒΔ[ΤΤΤΤ · ὁ δέκατος, σταθμὸν ΒΔΔΔΔΤΤΙΙΙ · ὁ ἐνδέκατος, σταθ-
μὸν ΒΔΤΤΤΤ]

L. 12. ΙΙΙ ·] ὁ δυοδέκατος, σταθμὸν ΒΔΔΔΙΙC · ὁ τρίτος καὶ δέ-
[κατος, σταθμὸν ΒΔΔΔΤΤΤΙΙΙ · ὁ τέταρτος καὶ δέκατος, σταθμὸν
ΗΔ]

L. 13. ΔΤΤΤΤΙΙΙ] · ὁ πέμπτος καὶ δέκατος, σταθμὸν ΒΔΔΔ[ΤΤΤΙΙΙ ·
ὁ ἕκτος καὶ δέκατος, σταθμὸν ΗΔΔΤΤΤΤ · ὁ ἑβδομος καὶ δέκατος]

L. 14. σταθμὸν ΒΔΔΔΤΤ · ὁ ὄγδοος καὶ δέκατος, σταθμ[ὸν
ΒΔΔΔΔΤΤΤΤ]

La 18^{me} couronne est la dernière. En effet, chacune des couronnes numérotées correspond à une pentétéride; comme M. Kœhler l'a fait remarquer au sujet des inventaires trouvés à Athènes, la 15^{me} couronne fut consacrée en 354, et la 20^{me} en 334 (3). La 18^{me} doit donc correspondre à l'année 342.

Pour compléter la ligne et la relier à la suivante, on peut suppléer, d'après le numéro 824 du *Corpus Inscr. attic.* φιάλαι ἀργυραὶ ἄστατοι ΙΙΙ πρὸς τῷ . . . σταθμ]-

(1) Après οἰκῷ, il y a sept lettres; trois seulement sont distinctes, celles que j'ai mises dans la transcription; avant α, il semble y avoir ντ, peut-être οὐκ ὄντα.

(2) Les suppléments, pour cette ligne et pour les suivantes, se fondent sur l'inventaire de 280, le plus ancien inventaire délien, et sur les fragments plus ou moins mutilés de trois inventaires athéniens des années 358, 354, 334 (C. I. A. II, 817, 818, 824).

(3) C. I. A. II, note du numéro 817.

L. 15. [όν] Π [ΔΡ] ἴσον ἐκάστη, ἄς Ταυρομενῖται ἀνέθεσα[ν·
φιᾶλη ἀργυρᾶ ἄστατος ἐν ξύλῳ Εὐθυδίκου Ἀθηναίου ἀν]-

L. 16. ἀ[θημα]· στέφανος χρυσοῦς ἄστατος προσηλωμένος [ἔχων
προμετωπίδιον ὃν Αὐτοκλής Ἀθηναῖος ἀνέθηκε. Τάδε παρῆδσαν]

L. 17. Ἀμφικτύονες οἱ ἐπὶ Π[υθ]οδότου ἄρχοντος ΑΝΙ . . . καὶ
συνάρχοντες Ἀμφικτύοσι τοῖς ἐπὶ Σωσι-

L. 18. γέν]ου[ς] ἄρχοντος Ξ[.] Ἀριστοδήμου Λε.] noms-

L. 19. Η (?) ἐν τῷ Δηλ[ίῳ] νέῳ οὐ οἴκῳ στέ[φανος] [δ]ἀ[φνης]ς
χρυσ[οῦς].

La formule de transmission est la même que plus haut, seulement elle ne vise qu'un seul acte de ce genre. Après les noms propres doit commencer l'énumération des offrandes;

L. 20. στέφαν[ος] δάφνης οὐ ἀνπέλου] στ[αθ]μὸν Π Γ Γ Γ Γ-

L. 21. φύλλ[α] sans doute les feuilles d'une couronne qui étaient comptées; cf. στέφανος χρυσοῦς προσηλωμένος . . . ἔχων
φύλλα ΔΔ (1) - 22 ἐν]δεδεμ[ένος].

Documents sans date, gravés στοιχηδόν. — On ne trouve pas dans toutes les inscriptions proprement déliennes un seul exemple de cette écriture; elle est donc un caractère spécifique, et prouve l'origine athénienne des monuments où elle est employée.

10. Plaque de marbre blanc brisée en tous sens, sauf à droite et peut-être en haut. — Trouvée près des Propylées du sud.

La lacune à gauche est de 2 lettres; il y avait en tout 17 lettres par ligne (l. 7, 8, 10, 12, 15, 16). L'écriture est du commencement du quatrième siècle, l'orthographe aussi. Ο tient partout la place de la diphthongue ΟΥ, sauf dans [Σ]ου-υ[ι]; un tel emploi exceptionnel de la diphthongue se présente dès la fin du cinquième siècle, et d'autre part la prédominance exclusive de Ο ne se perpétue pas au delà des Olympiades 101-103. Le Ξ pour ξ sort peu à peu de l'usage du-

(1) *Invent. délien* de 280, l. 104.

rant les Olympiades 90-92; il a complètement disparu dans la plupart des inscriptions dès les années 95, 3, 98, 4. Ce document occupe donc une place intermédiaire entre le n° 1 et le marbre Sandwich (1).

[illegible]

.
 . . . 'Απολ]λο[δῶ]ρο(υ) Ο
 . . . Τά]δε προσανέγρα-
 ψαν ..]ος
 5 . . . ΗΙ Χαρτάδης [Σ]ουγ-

(1) Bœckh, *Klein. Schrift.* V, p. 457-8.

- ιε]τ και ξυνάρχο(υ)σι πα-
 ρέ]δομεν χρυσίον π[ρ]ὸ-
 ς τ]ῶι ἐν τῶι Ἀρτεμισί-
 ωι] ΓΗΗΓ. Το(ῦ) ἄλλο(υ) ἀναλ-
 10 ὠμ]ατος κεφάλαιον ΗΗ
 . . ΔΔΗ. Χαρτάδῃ Ἀμφ-
 ικ]τύονι, ὑδριῶν, χερν-
 ιβ]είο(υ), πίνακος
 . . . Ἀντιχάρει Η. Ἀμφι-
 15 κτ]ύοσι Διῶξιδι Κηφι-
 σι]εῖτ και ξυνάρχο(υ)σι [ἀ-
 ργύ]ριον ΗΗ. Ἀμφικτύο-
 σι . . δοσι[ω]ι κα
 ιει και] ξυ[ν]άρχο(υ)σι ΓΗ

L'inscription contient un supplément aux comptes généraux, un chapitre additionnel de versements. L'argent est remis à des Amphictyons, on ne sait point par quels magistrats.

Des personnages nommés, aucun n'est connu par d'autres documents.

Les collègues d'Amphictyons sont, comme dans le n° 1, désignés par l'un des membres.

11-12. Deux fragments gravés στοιχηδόν et qui semblent de la même époque.

	Λ	Τ	/		
Ι	Σ	Τ	•	Α	Ρ
Ε	Ν	Ο	Α	Π	Η
Ι	Ν	Ο	Χ	Ο	Ν
Ι	Α	Δ	Δ	Ι	Τ
Ρ	Ι	Ο	Α		

	Τ	Ω	Ν	Ο
Ν	Ω	Ν	Τ	Σ
Ε	Ν	Τ	Ι	
	Ο			

13. Deux fragments d'une stèle en marbre bleuâtre, analogue à celui de l'Hymette. Dans le mur est du péribole.

[illegible]

I M N
 I E A O E I F
 Γ Τ Ι κ Υ Γ
 Ο Ρ Γ Ι Ο Ε Ν Ε
 Ι Α Ε Ω Τ Ι Ε Η
 Ο Ε Ω Τ κ Α Λ Γ
 κ Τ Ε Τ Τ Ο Ι Ε Ν Λ Ο Α
 Σ Ε Ε Ι Α Τ Ω Η Ω Α κ Τ
 Δ Ο Ι Ω Ρ Α Ν Λ Γ Τ Ι Ε Σ
 Τ Ρ Ν Χ Α Ε Υ Ο Σ Σ Ι
 Γ Ε Ι Γ Υ Ξ Κ Ο Ι
 Ι Ι Μ Γ Ε Ο Υ Ο Ι Ε Ρ Ρ Ε Γ
 Ι Ε Ε Γ Ι Α Λ Τ Ο Τ Ω Ι Ε Ρ Γ Γ Ι Ν κ
 Λ Ε κ Γ Ω Α Λ Τ Ο Τ κ Τ Ρ Ι Ε Ρ Γ Γ Ι Ν
 Α Σ Σ Ι Β Ω Υ Ε Ο Ε Ρ Ε Σ Ο Ι Τ Τ Ο Ι
 Α Η Ο Ι Α Μ Τ Ο Η Γ Γ Ο Ι Ε Ι Α Ρ Ι
 Β Τ Θ Ι Ε Ν Ι Γ Υ Ν Ν Θ Σ Λ Γ Ρ Ε
 Μ Ι Ι Ν Α Ε Ι Α Ο Σ Ε Ι Ι Α Ε Γ Ε
 Ε Γ Ι Ω Μ Υ Ι Κ Ο Θ Ε Λ Ι Μ Β Ν Γ Σ Λ
 Α Ε Ν Γ Η Ο Ν Ι Ε Ρ Σ Λ Ν Ε Μ Ω Ι Α Β
 Μ Ι Ο Ι Ω Β Λ Τ Ω Ι Ε Ρ Γ Ι Β Α Ε Τ Ε Μ Τ Ω Ι Α Β
 Η Ω Ι Ω Ι Ω Β Ι Γ Ρ Ι Ε Γ Ι Β Θ Ρ Α Ν Τ Ν Μ
 Λ Ι Σ Τ Μ Ω Υ Ε Ε Ο Μ Σ Α Μ Ω Ι Ω Ε
 Β Ω Ι Ν Ε Π Ο Γ Ι Ε Ι Υ Η Σ Ω Γ Α Τ
 Μ Τ Μ Υ Ι Υ Τ Ι Ν Ω Α Γ Ο Λ Χ Σ Μ Ι
 Ε Σ Ε Σ Α Ο Ο Ι Τ Μ Ο Τ Β Ε Ι Η Η Α
 Ι Ο Τ Ν κ Τ Γ Ι Ε Ι Η Ι Σ Μ Γ Ο Τ Λ Μ
 Α Ρ Ρ Ε Ι Α Α Λ Ω Λ Ω Ε Γ Τ Ο Β Χ
 κ Γ Α Θ Α Γ Σ Ι Α Χ Β Λ Τ Ρ Α Ω Γ Μ Α
 Ι Ι Ο Σ Μ Ε Ο Ν Β Ι Μ Ι Γ Μ Τ Ω Ι Ε Ρ
 Α Ω Τ Ο Χ Ω Τ Ω Μ Ο Ε Ω Ν Η Ι Τ Σ Ι Δ
 Μ Τ Α Ρ Α Ν Γ Γ Ε Τ Α Χ Ο Μ Ω Ν Ο Α Δ
 Χ Ι Ρ Γ Ρ Α Ν Ε Ω Μ Α Ι Μ Α Ι Μ Ω Ν Ε Ρ κ Δ
 Α Γ Α Υ Δ Ν Ε Ω Μ Ω Η Ο Α Τ Ν Σ Ε Ι Δ

Θ[εοί].

§ I. Λόγος Φιλιστι[δου

.ναοποιῶν τῶν

[ἀργύρ-

§ II. ἰ)ον ἔλαβον παρ' Ἀμ[φικτυόνων

[πα-

5 ρὰ Θεομένους "Οηθε[ν

NAP. ΣΟΕΤΑΙΡΟΣΑΝ

[μι-

σθὸν ἐκχυτῶι τὸ γ γιγνόμενον

κατὰ τὸ ψ-

ήφισμα 1 τῆς ἡμέρας

[σανίδ-

ια ἐν οἷς οἱ λόγοι, τὸ μὲ[ν

| γίγνεται
τὸ πᾶν ἀνά-§ III. λωμ....Λίθοι ἀνετέθ[ησαν } ἐκ τῶν διαφθαρέντων ἐπὶ τῆς ἡμετέ-
οἱ διαφθαρέντες }

ρας ἀρχῆς 16. § IV. τούτων λοι[ποί

ιον τοῖς μεμισθωμένοις

[γόμ-

φους καὶ μόλυβδον ναοποι[οί

"Ἀρ-

χιππος Ἀφιδναῖος καὶ συνά[ρχοντες

15 ν, Ἐτεοχάρης Φρεάριος—Το

ἐτιμήθη ἐπὶ τῆς ἡμετέρας [ἀρχῆς

τὰ ἔργα κατὰ συγγραφάς. 17

αρνεῖ τῶ γ γείσων τῶν ἐπὶ τῶ[ι

οδος ἐν τῶι τοίχῳ τῶι παρὰ [τὸ Ἀρτεμίσιον..... λίθος ὁ προ-

20 σβάλλων πρὸς τὴ γωνίαν περιεκόπη

τίμημα..δρ-

αχμαὶ καὶ ἔμβλημα ἐμβλαεῖν ἕτερος

ἐ-

πὶ τῶι προστώει ἐπὶ τῆς κε...δ[

π-

αρχὰ τὸ Ἀρτεμίσιον λίθος πέμπτος

[ἀπὸ τοῦ γωνιαίου το-

ῦ πρόσθεν σὺν τῶι γωνιαίῳ περιεκό[πη

τίμημα..

25 δραχμαὶ καὶ ἔμβλημα ἐμβλαεῖν ἕτερος

ν ἄνω ἐπὶ τοῦ ζωτοῦ ἐν τῶι τοίχῳ τῶι ὀπι[σθεν

λίθος π-

έμπτος ἀπὸ τοῦ γωνιαίου τοῦ παρὰ τὸ Ἀρτεμ[ίσιον

σὺν τ-

ῶι γωνιαίῳ περιεκόπη ἐκ τοῦ ἐντὸς ἐπὶ ἀ[ριστερὰ οὐ δεξιὰ τί-

μημα ἐμβλη-

μα ἐμβλαεῖν ἕτερος ὑπὸ τῶι ζύλῳ τῶι κο

30 ῶι τοίχῳ τῶι ὀπισθεν περιεκόπη ἐκ τοῦ ἐν[τὸς ἐπὶ } δεξιὰ · τίμ-
ημα ἐμβλημα ἐμβλαεῖν ἕτερος [τ]ῶν ΑΙΕ.Ι } ἀριστερά ·

ημα ἐμβλημα ἐμβλαεῖν ἕτερος [τ]ῶν ΑΙΕ.Ι

[τῶι τ-

οίχῳ τῷ ὅπισθεν λίθος ὁ πρ[ο]σ[θ]ήλων πρὸς τὸν γωνι-
 αῖον πρὸς τοῦ Ἀρτεμισίου περιεκόπη ἐκ τοῦ ἐντὸς ἐπὶ } δεξιὰ·
 ἀριστερά·
 τίμημα ἔμβλημα ἐμβαλεῖν ἐ[πι]στατ.. (?)
 35 νῦν τῷ γαίῳ τῶν ἐπὶ τῷ γωνιαίῳ
 ς ἐν τῷ τοίχῳ τῷ παρὰ τὸ [Ἀρτεμίσιον] (?) ἔτ-
 ερος ἀπὸ τῆς γωνίας περιεκ[όπη] τίμημα.. δραχμα-
 ῖ καὶ ἔμβλημα ἐμβαλεῖν
 ΔΔ δραχμαὶ Τ

Le nombre des lettres semble être de 48 ou de 51 à la ligne: les lignes 28-29, 30-31, 33-34 présentent une formule identique, plus ou moins incomplète:

περικόπη ἐκ τοῦ ἐντὸς ἐπὶ α.....[τίμημα ἔμβλημα] ἐμβαλεῖν.
 περικόπη ἐκ τοῦ ἐντὸς.....τίμημα ἔμβλημα ἐμβαλεῖν.
 πε[ρ]ικόπη ἐκ.....τίμημα ἔμβλημα ἐμβαλεῖν.

Tout ce passage est relatif à des dégâts faits à une construction; l'on indique exactement la position des pierres endommagées et l'étendue du dommage. Les mots qui suivent ἐντὸς doivent donc être destinés à préciser l'endroit du dégât, le côté de la pierre qui est brisé, ἐπὶ δεξιᾷ ou ἐπὶ ἀριστερᾷ par exemple. Si l'on répète partout la formule, on arrive à un chiffre égal de lettres pour les 3 lignes en question: 48 avec δεξιᾷ, 51 avec ἀριστερά.

Les lignes ont, dans l'état, une longueur maxima de 34, minima de 11 lettres; une restitution intégrale est donc impossible; on doit se contenter de saisir, autant que possible, le sens général du texte.

Il ne contient pas d'indication chronologique précise; car le nom de l'archonte a disparu. On ne se trompera pas en plaçant la date dans le troisième quart du quatrième siècle. Le dernier exemple daté de la gravure στοιχιδόν à Délos est de l'année 346 (cf. n° 6); ce type est abandonné déjà dans les comptes de 341-338, et dans les inventaires datés approximativement par les noms de Sosigènes, Nicomachos, Pythodotos, (343-41) et d'Euainétos (335). L'emploi de la diphthongue ΟΥ

est constant; dans les comptes et la dédicace de 341, il n'était encore qu'intermittent.

A l'appui de ces remarques paléographiques et orthographiques, l'étude des noms propres donne de nouveaux arguments: [Ἄρ]χιππος (l. 14); un personnage porte ce nom dans l'inscription de 346 (n° 6).

Un Θεομένης Ὀιήθην est l'auteur d'un décret cité dans une liste de couronnes antérieure à Alexandre. (Ἐφημ. Ἀρχ. 2272).

§ I. L'inscription contient les comptes (λόγος) des νομοποιοί préposés à la construction d'un édifice qui n'est pas désigné. Les comptes sont présentés par Philistidès en son nom personnel (ἐλαβὼν μισθὸν ἐμκαυτῷ l. 4, et 7), et au nom de la commission tout entière ([ἐπὶ τῆς ἡμετέρας ἀρχῆς, l. 10-11 16]). Ce personnage, qui est distingué du reste de la commission, et qui cependant agit d'accord avec elle, doit être l'architecte. C'est une question de savoir s'il était membre de la commission; mais il est certain qu'on ne faisait rien sans son avis et son concours: les documents d'Athènes et de Délos en font foi (1). Une différence essentielle entre l'architecte et les νομοποιοί, c'est que le premier reçoit un salaire, et que les fonctions de ceux-ci sont gratuites; ils ont droit seulement à une indemnité, dans le cas où le service leur impose des dépenses (2). Le salaire ici est expressément spécifié, et il justifie mon hypothèse. Il est fixé, en vertu d'un décret, à 1 drachme par jour. Dans les inscriptions de Délos l'architecte reçoit une paye à peu près double de celle-là (720 drachmes par an): mais les conditions sont autres. Celui dont il est question ici est chargé d'une construction particulière; celui de Délos, attaché à l'administration, préside à tous les travaux de construction ou de réparation entrepris dans l'île sainte.

(1) C. I. A. II, 322. Ἐπιστάται τοῦ νεῶ.. (noms) ἀρχιτέκτων (nom) γραμματεὺς (nom) τὰδε ἀνέγραψαν.—A Délos: ἐξέδομεν (ἔργον) μετὰ τῶν ἐπιμελητῶν καὶ ἀρχιτέκτονος—ἐδώκαμεν κτελευόντων τῶν ἐπιμελητῶν καὶ ἀρχιτέκτονος τὴν πρώτην.. δευτέραν.. τρίτην δόσιν.

(2) A Délos ἐπιμεληταῖς ἐφοδίον; une subvention leur est attribuée pour un voyage à Paros, où ils allaient recevoir des marbres.

La ligne 2 pouvait être complétée par le titre de Philistides, et par les noms des ναποιοί; à la ligne 3 se trouvait peut-être l'indication de la date et de la nature des travaux.

§ II. L. 3-4. Sommes remises à l'architecte par les Amphictyons, et dont l'emploi est spécifié dans les lignes suivantes.

L. 4-5. Liste des Amphictyons. — L. 6. La lecture n'est pas certaine et le sens m'échappe; peut-être le nom de l'entrepreneur qui a exécuté les travaux, et de son associé (ὁ ἑταιρος).

L. 7-10. Exposé des dépenses: salaire de l'architecte; achat de papier [χάρτι]α, de tablettes [δέλτι]α, [πέτευρ]α, [σανίδ]α, pour inscrire les comptes. — Total: les chiffres manquent.

§ III. L. 10-11. Le sens du paragraphe est indiqué par un article du contrat de Lébadée (l. 35-37) τὸν δὲ διαφθαρέντα λίθον ἐξέξει (ὁ ἐργώωνης) ἐκ τοῦ ἱεροῦ ἐντὸς ἡμερῶν πέντε, εἰ δὲ μὴ ἱερὸς ὁ λίθος ἔσται (1). Les entrepreneurs avaient un certain délai pour enlever les pierres endommagées; passé le terme, elles devenaient la propriété du dieu. Il en était de même pour les matériaux refusés, ἀποδόκιμοι. Tous ces objets confisqués étaient vendus au profit de la caisse sacrée, et l'on voit souvent, dans les comptes de Délos, des sommes portées au chapitre des dépenses pour le transport à l'agora de matériaux divers, et d'autres sommes inscrites en recettes pour la vente de ces mêmes matériaux. D'après cela, j'ai ainsi restitué la ligne 10 λίθοι ἀνετέθη[ησαν οἱ διαφθαρέντες ἐπὶ τῆς ἡμετέρας ἀρχῆς (avec 48 lettres) ou ἐκ τῶν διαφθαρέντων (avec 51 lettres). Cinquante pierres ont été ainsi reprises au profit du temple.

L. 11-12. Les autres pierres (τούτων λοιποί) endommagées ont été retirées par les entrepreneurs, ou bien leur ont été remises, gratuitement ou contre rachat, par les ναποιοί.

L. 12-13. [Γόμ]ρους καὶ μόλυβδον. Les clous, ou plutôt les tenons métalliques, et le plomb employé au scellement. Sans

(1) Ἀθήνηιον, IV, p. 454-5; cf. Fabricius, *de Archit. gr.*, p. 6.

doute ils proviennent des pierres gâtées; ils sont aussi vendus ou donnés aux entrepreneurs par les ναοποιοί. Il est souvent spécifié dans les contrats que certaines fournitures seront faites par le bailleur.

L. 14-15. Une liste de noms propres, sans doute les ναοποιοί(?).

§ IV. Ce paragraphe, qui se continue jusqu'à la fin de l'inscription, est relatif à l'estimation et à la réparation des dommages. Chacune des pierres atteintes est successivement examinée; les mutilations en sont décrites avec une exactitude minutieuse; puis vient l'évaluation du dégât, et l'indication du travail à faire. Tantôt les commissaires se bornent à exiger que la partie gâtée soit remplacée; tantôt ils imposent en outre une amende (τίμημα ἔμβλημα ἐμβαλεῖν—τίμημα.. δραχμαὶ καὶ ἔμβλημα ἐμβαλεῖν). Περικόπτω est le mot technique pour les mutilations de ce genre; Démosthène, Andocide, Lysias et Thucydide l'emploient tous en parlant de l'affaire des Hermès (τοὺς Ἑρμᾶς περιέκοψεν — οἱ Ἑρμαῖ περιεκόπησαν τὰ πρόσωπα. [Ἑμβλημ]α est proprement une pièce ou un raccord.

Cet examen est fait, et les obligations sont imposées aux entrepreneurs en vertu des συγγραφαί (l. 17). Le commentaire de ce passage se trouve encore, en effet, dans le contrat de Lébadée (l. 29-35) μηδὲ καταβλαπτέτω μηθὲν τῶν ὑπαρχόντων ἔργων ἐν τῷ ἱερῷ ὁ ἐργώνης. Ἐὰν δέ τι καταβλάβῃ, ἀκείσθω τοῖς ἰδίοις ἀναλώμασιν δοκίμως ἐν χρόνῳ ὅσῳ ἂν οἱ ναοποιοὶ τάξωσιν. Καὶ ἐὰν τινα ὑγιᾷ λίθον διαφθεῖρῃ κατὰ τὴν ἐργασίαν ὁ τῆς θέσεως ἐργώνης, ἕτερον ἀποκαταστήσει δόκιμον τοῖς ἰδίοις ἀναλώμασιν, οὐθὲν ἐπιωλύοντα τὸ ἔργον.

Cf. le contrat de Tégée (l. 37-44): εἰ δ' ἂν τις ἐργωνήσας ἔργον τι προσκατυβλάβῃ τι ἄλλο τῶν ὑπαρχόντων ἔργων, εἴτε ἱερόν, εἴτε δημόσιον, εἴτε ἴδιον πὰρ τὰν σύγγραφον τᾶς ἐσδοκαῦ, ἀποκαθιστάτω τὸ κατυβλαφθὲν τοῖς ἰδίοις ἀναλώμασιν (1).

Dans l'énumération qui suit, il n'est pas facile, à cause des lacunes, de déterminer le monument où les réparations

(1) Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, 340 e.

ont lieu, ni la position même de chacune des pierres à remplacer.

14. Petit fragment presque entièrement effacé, gravé sur les deux faces.

A

Ο
Ε

Κ Ι Λ Η Η Η Λ Ϛ

Ι Ο Ν Α Λ Λ Α

5 Κ Κ Ι Α Κ Α Ι Υ Ϛ

Ϛ Ϛ Ι Ο Ι Κ Η Μ Α Κ Α Ι

Υ

Β Α Λ Α Ν Ε Ι Ο Ν

Ϛ Ο Ι Κ Η Μ Α Τ Α Δ Υ Ο

B

A

Α Ι Ε Υ Σ Λ

Ι Ν Ι

5

Τ
ΙΑ

Τ Ρ Ι Τ Τ Δ Ι

Ω Ν Δ Η Μ Ε Ο Υ Ϛ Α Ι Α Ν Ι Ε Υ Σ Ε Γ Ρ Α Μ

10 Κ Α Ι Υ Ϛ Ε Ρ Θ Η Ϛ Λ Ε Ω Ϛ

Τ Ο Υ Μ Α Ο Υ Ρ

Face.—Liste de maisons appartenant au temple, et louées

à son profit.—L. 3. οἰκία ΗΗΗΔ† (prix du loyer)—4...ION;
prix du loyer—ἄλλα οἰκία ou ἄλλα οἰκήματα—5 † ou Ν [σν]-
ν[οι]κία καὶ ὑπ[ερφων]—6 Γ†· οἰκημα καὶ—8 βελάνειον (cf. *C.I.A.*
I, 283, 10, et II, 817)—9.† οἰκήματα δύο.

Revers.—Une seule ligne présente un sens. 9.. ων Δημέου
Παιανιεύς ἐργαζ[ύ]ματ[ε]υε.—C'est sans doute le greffier des Am-
phictyons—10. καὶ ὑπὲρ τῇ[ς] π[ό]λεω[ς].

15. Partie inférieure d'une petite stèle en marbre blanc,
brisée à droite, à gauche, et en haut, trouvée près des Pro-
pylées du sud.

	A	N	Ω																
		Ο	Ι	Κ															
		Χ	Ο	Ι	Ι	Υ	Λ	Ο	Ζ										
		Α	Ρ	Ι	Σ	Τ	Ο	Γ											
5		Τ	Ο	Υ	Χ	Ω	Ρ	Ο	Υ	Η	†	†							
		Ι	Α	Σ	Γ	Α	Τ	Ρ	Ο	Κ	Λ	Ι							
		Δ	Ι	Κ	Ο	Σ	Δ	Ι	Ω	Ν	Ο	Σ	Ι						
		Η	Η	Δ	Δ	Α	Ι	Ι	Σ	Τ	Ο	Δ	Ι						
						Ν	Ο	Υ	Σ	Η	Η	Η	Δ	Λ	/				
10						Ο	Υ	Σ		Γ	Π	Ο	Δ	Ρ	Ο				
		Ε	Ω	Σ	Ε	Π	Ε	Ι	Γ	Α	Σ	Ι	Α						
						Ο	Υ	Γ	Α	Ν	Ο	Ρ	Μ	Ο					
						Ε	Ι	Δ	Η	Σ	Π	Ο	Λ	Υ	Σ				
		Φ	Υ	Ρ	Α	Σ	Τ	Η	Σ	Π	Ε	Ρ	Ι	Τ	Ο	Ν			
15		Κ	Ο	Ν	Ω	Ι	Η	Η	†	†	†	†	Π	Ο	Λ	Υ			
		Ω	Σ	Τ	Η	Σ	Π	Ο	Ρ	Φ	Υ	Ρ	Α	Σ	Τ				
				Α	Ν			Κ	Ε	Φ	Α	Λ	Α	Ι	Ο				
				Γ	Α	Ρ	Ε	Λ	Α	Β		Μ	Ε	Ν		Χ	Η	Η	†
		.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.
20																			

C'est un état des revenus du temple: fermages des domai-

nes; droits divers, désignés dans les inscriptions déliennes par les mots ἐνηρόσια et τέλη ou ἐγκύκλια.—L'intérêt de cette inscription est qu'elle nous fait connaître en partie l'état des propriétés et des ressources du temple au IV^{me} siècle.

— 3 Χοι[ρ]ύλο[ς] — 4 Ἀριστογ — 5 τοῦ Χώρου — 6 ιας Πατρο-
κλ[έου]ς — 7 - - δικος Διωνος — 8 ΗΗΔΔ Ἀριστόδι[κος] — 9 νους
ΗΗΗΔΔ[Δ. — 10 ους [Ἰ]πποδόρ[μου]. — 11 εως ἐπεργασία — 12
ου Παρόρ[μ]ο[υ] — 13 εἰδης Πολυσ[τρέτου]. — 14 [Πορ]φύρας τῆς
περὶ τὸν [ἰσθμόν] — 15 [δ.λοῦ τοῦ ἐν Μυ]χόρωι — 16. — ως τῆς
πορφύρας τῆς περὶ τὴν νῆσον] — 17 κεράχαιον [τελῶν].

Les dernières lignes, serrées pour tenir dans le marbre, sont écrits en très-petits caractères: παρῆλθε[ο]μεν...ΧΗΗ[Η].

Les restitutions sont empruntées aux inscriptions déliennes qui donnent en entier la liste des revenus du Dieu.

16. Fragment d'un autre état semblable.

. . . Ι Ο
 . . . Ο Λ Η Λ Ι
 Ο Υ Χ Η
 Υ Σ Ι Λ Ε Ω Γ Ο Ρ Ο Μ Ω Ι . Η ΙΙ
 Ο Δ Ε Ξ Ι Κ Ρ Α Τ Η Σ Α Μ Ν Ο Υ Δ Ι
 Φ Ι Λ Ω Ν Φ Ι Λ Ο Κ Λ Ε Ο Υ Σ /

L. 3. . . .ου (nom d'une propriété, peut-être Παρόρμου) ΧΗ
— 4 [Ἀρτ]υσίλειω Πορθμῶι [Χ]Η[Η] — 5 Δεξικράτης Ἄμνου — 6
Φίλων Φιλοκλέους.

17. Fragment communiqué par M. S. Reinach.—Quoique les lettres soient en général disposées στοιχῶδόν, l'alignement n'en est pas parfait; les dernières lignes sont gravées irrégulièrement.

Ε
 Ο Φ
 Κ Ο Σ Λ
 Ν Η Σ Ι Λ
 5 Ο Φ Ι Λ Ο Δ Δ Δ
 Υ Ρ Ι Ο Ν Τ Ο Κ Λ Τ Λ Λ Ε
 Ρ Ω Ι Α Ρ Γ Υ Ρ Ι Ο Ν Λ
 Λ Ο Υ Λ Ι Ι Ο
 Δ Ω Κ Α Μ Ε Ν Ι Ε Ρ Ο Υ Ι
 10 Μ Ο Σ Φ Ι Α Λ Α Ι
 Ι Φ Ι Α Λ Α Ι Ι Ε
 . Ω Ι Ι Κ Α Ι Μ Ε Γ Λ Λ
 Π Ε Μ Π Τ Ο Σ Ρ Υ Μ Ο Σ Π
 Υ Λ Υ Γ Ι Η Π Ο Τ Η Ρ Ι Ο Ν
 15 Ν Λ Ε Ω Σ Τ Ρ Α Τ Ι Λ
 Τ Α : Δ Ι Ι Ι Ι : Λ Λ
 Ω Ν Α Ρ Γ Υ Ρ Ι Ο
 Κ Υ Λ Ι Κ Ε Σ Λ Λ Ι Ω
 Σ Τ Α Θ Μ Ο Ν
 20 Α Ν Ε Θ Η Κ Ε
 Π Υ Ο
 Ι Ι

Fin d'un compte et commencement d'un inventaire.

§ I. l. 1-9. Compte.— Liste de noms propres, Νησιά[δης—όφιλο[υ], suivis de chiffres: ce sont sans doute des débiteurs du temple.—Total général des sommes reçues ou transmises par les Amphictyons. —6 ἀργύριον τὸ καταλε[χθέν(?) — 7 ἀργύριον — 9 παρε]δώκαμεν Ἱερο[κλει] ou tel autre nom; ou plutôt ἱερο[ποιῶ].

§ II. l. 10-22. Liste de phiales et autres vases groupés en ῥυμοί — 10 ῥυ]μός· φιάλας — 11 φιάλας — 12 μεγά[λ]α(?) — 13 πέμπτος ῥυμός.. — 14 ὑγιῆ· ποτήριον — 15 Λεωστρατιδ[ης] — 16 τα

ΔΙΙΙΙ· ἄλ[λα — 17 ἀργύρι[ον — 18 κύλικες — 19 σταθμὸν — 20 ἀνέθιξε.

18. Fragment de stèle en marbre bleu, ressemblant à celui de l'Hymette.

	Ι	Ι					
	Τ	Λ	Δ	Ε			
	.	Δ	Δ	Δ			
	Ξ	Τ	Α			ς	
5	Ο	Ι	Σ		Λ	Ω	
		Μ	Ε	Ν	Ι	Σ	κ
		Α	Ι	Ω	Ι	Φ	Ι
	Γ	Ι	Δ	Ι	Ω	Ι	Φ
		Φ	Ι	Α	Λ	Λ	Ι
10		Θ	Μ	Ο	Ν	Χ	Η
		Δ	Δ	Λ	Ι	Δ	Ε
		Υ	Τ	Ε	Ρ	Ω	Ι
			Λ	Ω	Τ	Α	Ι
			Μ	Ι	Λ	Η	Σ
15			Λ	Ι	Ω	Ι	Κ
				Α	Λ	Η	Μ
				Λ	Η	Μ	Ι
					Μ	Ο	Ν
20					Κ	Ε	Φ
					=	Ι	

Inventaire. — 2 Τάδε [παρελάβομεν ἐν (nom de l'édifice) — 3 ΔΔΔ (indication de poids) — 4 στα[θμ]ῶ[ν] — 6 [Παρ]μένισκος (nom propre) ou μηνίσκος (collier) — 9 φιλίη — 10 [στα]θμὸν ΧΗΔ — 11 ΔΔΔΙ (poids)· δεύτ[ερος] ρύμος — 12 [ἐν τῷ δε]υτέρῳ ρύμῳ — 13 [φι]λίη ὀμφα[λ]ωταὶ ou [ῥαβ]δωταὶ μι[λησιουργεῖς] — 14 μιλησιουργής — 15 κύ[λιξ] — 16 [φι]λίη μι[λησιουργής] — 17 μιλησιουργής — 18 [σταθ]μὸν — 19 κεφ[άλαιον].

par les Amphictyons suit le total des dépenses (cf. *C. I. A. II*, 814), — 6 [Ἀμφικτύων (?)] ὁ Ἀνδρίων — 7 [Ἀμφικτύωνες (?)] τῶν ἈΕΛ. — Le sens des lignes 6-10 échappe; — 8-9 probablement des noms propres, ceux des membres du collège Amphictyonique, — 10 celui du secrétaire [οἷς ὁ δεῖναι] Συγκυβωνίδης ἐγγραμμάτευε. — Le démotique est le même que celui du secrétaire de 377/4; mais les lettres des lignes précédentes ne peuvent entrer dans la composition du nom d'aucun des membres du collège de 377; ni l'écriture ni l'orthographe ne conviennent d'ailleurs à cette date.

On trouvera pourtant par la suite de nombreux rapports entre ce fragment et le marbre Sandwich.

11-12. ἐδάνεισαν Ἀμφικτύ[ονες, allusion à des prêtres.

L. 13. Ἐλλειμμα μισθώσεω[ς. Insuffisance de loyer. Ainsi commence, comme dans le n° 814, l'état des créances incomplètement recouvrées; à la suite sont inscrites les sommes dues à titre d'intérêts par les villes ou les particuliers — 14 Αἰ]δε τῶμ πόλεων τοῦ τ[όκου οὐκ ἀπέδωσαν. — J'ai restitué ainsi, 1° en raison de la suite probable des idées, 2° par ce que les noms de peuples ou de particuliers ici désignés se retrouvent en partie dans le marbre Sandwich, parmi ceux des débiteurs attardés.

L. 15. XXXX^ΠHHHH. C'est le chiffre inscrit au débit des habitants de Syros — Πύριοι — 16. X^ΠΔΔ Τή[νιοι]. — Κεφάλαιον τὸ ἐ[πὶ τῆς ἡμετέρας ἀρχῆς(?). Dans les comptes de 377, les sommes reçues sont totalisées, non les sommes à recevoir: c'est l'unique objection à l'hypothèse proposée.

L. 18-25. Οἱ δὲ τῶν ἰδιωτῶν τὸν τόκον οὐκ ἀπέδωσαν. — Etat des intérêts dûs par les particuliers.

L. 18. Θράσων Σφή[ττιος. Cf. *C. I. A. II*, 814, fr. a B, où ce personnage est inscrit parmi les débiteurs qui ne se sont pas acquittés. La somme due n'est pas indiquée. — Avant le nom de Thrason Δ ou ^ΠΙ. —

L. 19. ττιος ^Π peut-être [Ἀθρων Θράσωνος Σφή]ττιος. Cf. *C. I. A. II*, 814, dans la même liste que Thrason. — La somme inscrite est de 280 drachmes. — Παισιλέ[ης (l. 12). Il y a un

Πασικλέης Δεικράτους Τήνιος parmi ceux qui empruntent au temple en 375, sous Hippodamas.

L. 20. Ἀρτυσίλεως Δήλιος. Cf. *C. I. A.* 814 Ἀρτυσίλεως Δήλιος ὑπὲρ Γλαυκέτου Δηλίου ΠΗΗ, qui s'est acquitté complètement pendant les années 377/4.

L. 21. ΔΔ· Ἀντίπ[ατρος]. Cf. *C. I. A.* 814, dans la même liste: Ἀντίπατρος Δήλιος ὑπὲρ Ὑψοκλέους Δηλίου ΗΗΠΔΔΔΠ ΗΗΙΙΙ.

L. 22. ΚΗΤΟΣ Δήλιος peut-être ΚΙΠΠΟΣ. Cf. Γλαυκιππος Κλειτάρχου Δήλιος ΗΗΗΗΔ, parmi les débiteurs arriérés.

L. 23. ΛΛΟΣ Μένυλλος ou Ἀγόρζλλος Δήλιος. Ces deux noms sont fréquents à Délos.

L. 24. Δήλιος ὑπὲρ Ὑψοκλέους Δη[λίου]. Pour le premier nom on peut hésiter entre Θεόγνητος et Πατροκλέης, tous deux engagés pour Hypsodès. Le premier répond d'une somme de 412 drachmes 3 oboles, le second de 300 drachmes. (*C. I.* 1. 814).

Les ressemblances de rédaction, la mention d'un Amphictyon d'Andros, la présence des mêmes noms dans des listes analogues, prouvent que ce texte est postérieur, mais de peu de temps, au n° 814.

20. Petit fragment gravé sur les deux faces.

A	B
ΛΙΟΛΥΛΟ	
ΦΦXXX	Ο Τ
ΕΟΥΣΠΑΡΑ	ΗΙΑ Λ
ΗΗΗΗ	ΑΟΝΦΑΛΟ
ΙΗ ΙΟΙ	ΣΣΤΑΘΜΟΝ.....
ΗΗ Κ	Τ
Η ΔΗ	Κ
ΓΛΟΟΝ	ΞΗ
ΘΕ Ο Η	ΑΛ
ΟΚ Ο	ΙΚΤΟ..ΔΥΟ
ΔΔΠΗΗ	ΥΚΕΧΩΝ
ΚΛΗΣ Κ	Ο
ΣΤ	

Sur la face, comptes. Quelques chiffres, des noms incomplets et qu'on ne peut suppléer. Un total $\Phi\Phi\times\times\times$ prouve que l'inscription est attique; car jamais à Délos on ne compte par talent; et le signe T ou ses multiples ne se rencontrent pas une seule fois dans les monuments indigènes.

Revers.—Inventaire.

21. Fragment gravé sur les deux faces: d'un côté les comptes, de l'autre les inventaires.

A

L I

Λ Ω Ν Η Ρ Α Κ Λ Ε Ι Δ

Δ Δ Γ Κ Α Λ Λ

Φ Ρ Ω Ν Ι Δ Ϟ ΙΙ ΙΙΙ C

5 Α Η Δ Η Μ Ο

Ι C Α Ο Σ

Ρ Α Ι Γ Γ Ο Ϟ

Υ Ο Κ Λ Η Σ Δ Δ Γ ΙΙ

10 Ϟ Ϟ Ϟ Ϟ Ι

< Λ Ι Ι C

. . Α Ξ Α Μ Ε Ν

Ι Ε Γ Ι Δ Ε Κ Α Τ Ο

Χ Χ Χ Χ Ι Η Τ Α Ι

Υ Σ Τ Ι Ο Ϟ Τ Τ Τ /

15 Σ Ο Φ Ε Ι Λ Ο Υ Σ Ι Ν

Ι Ε Γ Ι Δ

B

ΔΥ
 ΣΤΑΘΜΟΝΙ
 ΤΑΘΜΟΝΗΗΗΗ
 ΛΕΙΟΝΧΑΛΚΟΥΝ
 5 ΥΣΑΙΕΝΤΩΙΝΑΞΙ
 ΙΗΡΙΤΙΚΟΣΚΑΙΕΝΤΡΥ
 ΟΝΧΑΛΚΟΥΝΚΑΤΕΑΓΓ
 ΤΡΙΗΡΟΥΣΕΝΒΟΛ
 ΚΑΤΕΑΓΓΩΣΛΕΒΗΤΙ
 10 Α ΡΑΤΕΙΑΦΡΟΔΙΤ
 ΔΓΙΙΙΙΣΥΝΤΟΙΣΜΙΚΟΙ
 ΑΣΤΡΟΣΛΗΓΤΗΡ
 ΤΡΟΣΑΣΠΙΔΙΑΑΓΟΔ
 ΑΛΚΟΙ ΙΙΙ ΑΣΓ
 15 Α Ο ΑΛΙΑ
 ΑΛΛΚ
 ΙΟΣΛΥΙΑ Λ
 ΑΡΓ ΗΡΑΙΣΜ
 Υ ΔΔΙΓΙΤ
 20 ΚΡΑΤΗΡΕΣ ΓΙΙΙ
 ΣΧΑΛΚΟΙΔΥ
 Ι Α ΔΓΗΗΙΙ
 Ν ΧΑΛΚΟΥ
 ΩΝΤΥΡΡΗΝΙΚΟΙΔΥΟΟΥ..
 25 ΛΟ

A. Liste de débiteurs du dieu: L. 2 — λων Ἡρακλείδου —
 7 — Ἡραίοππο(υ) Π — 8 Ὑψοκλῆς ΔΔΓΙΙ — 11 [ἐπρ]έξαμεν (?)
 12 — τόχοι ἐπιδέχατοι (?) — 13-14 Etat des sommes dues par
 les villes étrangères: XXXX Ἰῆται. [Καρ]ύστιοι ΤΤΤ; le chiffre
 est sans doute incomplet. Dans les comptes de 377, la dette
 des Carystiens se monte à 8,400 drachmes, pour quatre an-
 nées. L'intérêt annuel est donc de 2,100 drachmes: en cal-
 culant sur ce pied, la somme telle quelle représenterait envi-
 ron 9 années d'intérêt (exactement 18,900 dr.); et la date du

monument serait 377-9 ou 368. Il y a dès cette époque des exemples d'inscriptions non στοιχιδόν; tels sont les décrets de 369 et 362.

L. 15-16 [προ]σοφειλουσιν — τόχοι, ἐπιδ[έκναιτοι].

B. L. 1 δύο — 2 σπαθμόν — 3 [σ]παθμόν ΗΗΗΗΗ — 4 λεῖον χαλκοῦν — 5 φιλίχι (?) χρ]υσάϊ ἐν τῷ Ναξί[ων οἴκῳ]. Le Ναξίων οἴκος est souvent mentionné dans les comptes des Hiéropes Déliens; les relations de Délos et de Naxos sont suffisamment connues par les inscriptions. La restitution est fondée d'ailleurs sur une inscription amphictyonique, très mal copiée, et que Bæckh hésitait à attribuer à Délos. La copie de l' *Ἐφημερίς*, qu'adopte Bæckh, donne ΕΝΑΕΙΜΝΟΣΚΩΜ. II; dans le *Voyage Archéologique* on lit ΝΑΕΤΩΙΚΟΙΝΩΙΣΥΝ (1). La première leçon n'a pas des sens, la seconde induit en erreur (ἐν δὲ τῷ κοινῷ συν[εδρίῳ]). Grâce à un estampage qui m'a été procuré par l'obligeance de mes camarades de l'Ecole d'Athènes, j'ai pu retrouver la leçon vraie ΝΑΞΙΩΝΟΙΚΩΙΤΥΗ. — Les indications qui suivent sont généralement communes à l'inscription d'Athènes et à celle de Délos; elles se complètent l'une l'autre en quelques points (2).

L. 6. (Cf. l. 3) [κρατὴρ χαλκοῦς τρι]νηρητικὸς καὶ ΕΝΤΡΥ....; dans l'intervalle π[ροδυν]ιπτήρ κατεαγὼς καὶ ἐντὸ[ς] — 7 ..ειον χαλκοῦν κατεαγ[ός] λυχνεῖον — dans l'intervalle ων = IIII = τριακοντέρ[ης] (sic) — 8 τριηροῦς ἐνθολο[ς] — dans l'intervalle ΝΙΚΟΥ στόμα ὧτα ἔχον χαλ[κοῦν] — 9 (cf. 8) , . . ος χαλκοῦς κατεαγὼς λεβήτι[α κατεαγότα]. — Dans l'intervalle . . ια δύο πρὸς τῷ Νεωκορίῳ. C'est une localité, dit Bæckh, qu'on pouvait difficilement s'attendre à rencontrer dans les comptes des Amphictyons déliens. Il est, au contraire, tout naturel que le Néocorion y soit mentionné; les Néocores étaient chargés de la garde des temples (n° 1); ils participaient à ce titre, comme agents inférieurs, à l'administration. Chaque temple avait son néocore, quelques-uns en avaient plusieurs. Dans les comptes des hiéropes, le

(1) Bæckh, *Staatsh.* II, p. 331; Le Bas, *Voy. Arch.* 244.

(2) Il y a lieu de comparer aussi avec l'inscription publiée par Bæckh, dans le même ouvrage, p. 327: l. 23 κρατὴρ τρι[νηρη]τικὸς — 25 τριήρων [ἐ]νόλοιοι.

salaire des Néocores est toujours inscrit aux dépenses; et parmi les dépôts d'offrandes ou de mobilier sacré, le Néocorion tient sa place. — 10 (cf. l. 10) . . . α [π α] ρ ζ (?) τεῖ Ἀφροδίτ[ει χαλκῇ τρῶπεζα]. Bœckh fait au sujet du temple d'Aphrodite la même réflexion qu'à propos du νεωκόριον et avec moins de raison encore. Aphrodite, son temple, sa statue sont de toute antiquité à Délos. Une des recettes encaissées annuellement par les Hiéropes est le produit du θησαυρός de l'Aphrodision. L'erreur de Bœckh vient sans doute de ce qu'il croyaient le temple d'Apollon et l'Artémision seuls soumis à la surveillance des Amphictyons: en réalité tous les édifices religieux dépendaient d'eux, comme plus tard des hiéropes. — Dans l'intervalle [ὑπ]οζώματα = ΠΙ = σχοινία ἀγκύρεα — 11 (cf. 12) ΔΔΔ]ΠΙΙΙΙ = σὺν τοῖς μικροῖς τοῦτω[ν — Μικρός est pour μικρός; on écrit en général μικρός. — (Cf. pour cette forme Bœckh, *Staatsh.* II, p. 329) — Dans l'intervalle στ]ύπνινα = Π = ἱμῶνες = 11 = ὑπέραι. — A partir de cet endroit les deux textes sont trop mutilés pour qu'on puisse en combiner les parties, on n'y déchiffre plus que des mots ou des lettres sans suite. — 12-20 ληπτῆρ — ἀσπίδισ deux fois — κρατῆρες ΠΙΙΙ — l'adjectif χαλκοῦς souvent répété — 21-25 κρατῆρ]ς χαλκοῖ δύο — [κρατῆρες . .] ὧν τυρρηνικοὶ δύο.

22. Fragment de marbre bleu, brisé en tous sens, sauf à droite et peut-être en haut.

Λ Ε Μ Ι Σ Θ Ω Θ Η Ε Π Ι Ε
 Τ Ε Ρ Α Σ Π Ρ Υ Τ Α Ν Ε Ι Α Σ Ο Ι Ι
 Ο Μ Ν Η Μ Ω Ν Τ Ε Ι Σ
 \ Λ Α Ι Ο Ν Α Ρ Γ Υ Ρ Ι Ο Υ Τ Ο Υ Π Α
 5 Μ Ο Σ Ε Λ Ι Α Ε Λ Ο Υ
 Α Ε Ρ Ι Σ Τ Υ Λ Ι Α Τ Α Ε Ρ Ι Τ
 Ε Ι Τ Ο Υ Σ Γ Ε Γ Ρ Α Μ Μ Ε
 Κ Ε Λ Ε Υ Ε Ι Ο Α Ρ Χ Ι Τ
 Ι Ω Ι Ε Μ Ι Τ Ρ Ι Β Ε Ι Μ Α
 10 Β Α Λ Λ Ο Ν Τ Ω Ν Ε Κ Α Τ

ΑΙ Π Ρ Ο Σ Τ Ο Ν Δ Ι Α Β
 Τ Ρ Ι Ο Υ Η Μ Ι Τ Ρ Ι Β Ο Υ
 Α Ι Π Α Ν Τ Α Χ Η Ι Α Φ Ο Λ Ι
 Ε Σ . Λ Ο Ι Σ Κ Α Ι Γ Ο Μ Φ
 15 Ο Ρ Θ Α Κ Α Ι Π Υ Τ Ε Λ Ι Ι Ι Α
 Ν Υ Π Α Ρ Χ Ο Σ Ι Ν Τ Α Δ Ε
 Θ Ρ Ο Ι Ω Ν Ν Α Ο Ρ Ο Ι Ο Ι
 Σ Σ Υ Γ Γ Ρ Α Φ Α Σ Τ Ρ Ι Α Κ Ο
 Μ Ι Σ Θ Ο Ν Α Ρ Θ Ο Τ Η Σ Η Μ Ε Ρ Α
 20 Ο Υ Α Ρ Γ Υ Ρ Ι Ο Υ Κ Α Θ Α Ρ
 Ε Ι Π Ρ Ο Σ Τ Ο Ε Ρ Γ Ο Ν
 Κ Α Ι Τ Α Μ Ε Τ Α
 Ε

L'origine athénienne du monument est démontrée par la formule ἐπὶ τῆς [δευ]τέρας πρυτανείας; le type des caractères indique la seconde moitié du quatrième siècle; la gravure n'est pas στοιχηδόν; la diphthongue ΟΥ est généralement employée, sauf une exception, ὑπάρχων.

Les lacunes sont considérables; les lettres subsistant aux lignes les plus longues représentent à peine au maximum le tiers de la longueur totale.

L'inscription contient un devis de construction. Les contrats de ce genre étaient passés, en vertu d'un décret du peuple, par les soins des magistrats publics, de l'architecte et des νοποιοί; les Amphictyons y intervenaient, comme plus tard les Hiéropes, en qualité de trésoriers payeurs, et aussi d'intendants des dieux, s'il s'agissait d'un édifice sacré.

L. 1-2. xxτὰ τὰδε ἐμισθώθη. Pour la formule, cf. *C. I. G.* 93, 103. Elle était probablement précédée de l'indication de l'ouvrage à accomplir, et suivie de la date du contrat. Du nom de l'archonte il reste seulement une lettre Ε; de 340 à 300 il n'y a que trois archontes à qui convienne cette initiale: Euainétos (335) — Euthycritos (328) — Euxénippos (305).

L. 2-3. ἐπὶ τῆς . . . δευτέρας πρυτανείας ΟΠ — Ἱερ]ομνημῶν Τεισ[ιμάχου ἐκ Κοίλης. Cf. *C. I. A. II*, 314. Ἐπὶ Εὐθίου ἄρχοντος

ἐπὶ τῆς [Ἀρχιμετρίας] τ[ρίτης π]ρυτανείας . . . τῶν προέδ[ρ]ων ἐπεψήφισεν Ἱερομνήμων Τεισιμύχου ἐκ Κοίλης καὶ συμπρόεδροι. Malgré les apparences, l'archonte n'est pas Euthios, car en 284, date assignée à Euthios par M. Köhler, tout lien était rompu entre Athènes et Délos.

L. 4. Κερχ[ι]λαιον ἀργυρίου τοῦ πα[ροδοθέντος] ou ληρθέντος].

L. 5. Un nom propre, celui de l'entrepreneur; peut-être . . . ΜΟΣ Ε[ν]α[ρχί]δ[ου].

L. 6. θήσει τὰ ἐπιστύλια τὰ ἐπὶ τ. . . Ici commence la description des travaux à exécuter, le cahier des charges accepté par l'entrepreneur.

L. 7. εἰ τοὺς γεγραμμένους. — Εἰ est la terminaison d'un verbe, dont le sujet est ὁ ἐργώνης, et ce verbe est au futur: c'est par ce temps ou par le mode impératif qu'on exprime dans les contrats les obligations des parties. On doit exécuter en cela le texte du contrat (τοὺς γεγραμμένους).

L. 8. κελεύει ὁ ἀρχι[τέκτων]. L'architecte reste maître de surveiller et de régler tous les détails d'exécution; les entrepreneurs et aussi les commissaires ou les Amphictyons doivent se conformer à ses instructions. L'entrepreneur est tenu, suivant la formule habituelle des marchés, de ἀρεστῶς ποιεῖν τῷ ἀρχιτέκτονι; les travaux ne sont mis en train, les paiements n'ont lieu que sur l'ordre de l'architecte κελεύοντος ἀρχιτέκτονος: c'est lui enfin qui, préalablement à l'adjudication, rédige le programme des travaux (ὑπογράφει).

Les lignes 9-15 se rapportent à la préparation, à la pose et à l'assemblage des matériaux.

L. 9-10. [ἡ]μιτριβεί (cf. l. 12) — [ἐμ]βελλόντων ἐκκ[έ]ρωθεν? Ces mots pourraient s'entendre de réparations à faire; de raccords à exécuter (ἐμβλημα cf. n° 13); de pierres endommagées à remplacer. Il est plus probable que ἡμιτριβής indique des pierres qui sont seulement dégrossies (certaines parties des pierres d'œuvre (1) étaient laissées en cet état), et que ἐμβάλλειν

(1) Voir les règles prescrites par le contrat de Lébadée pour le polissage des pierres, la différence du travail, et la distinction des instruments employés; Fabricius, *De Archit. græc.*, p. 67.

s'applique à l'assemblage des pierres au moyen des scellements, comme dans l'inscription de Lébadée (l. 72): ἐμβαλεῖν δὲ καὶ εἰς τούτους γόμφους (καὶ) δέματτα. En effet, l'ouvrage semble une construction neuve et non une réparation. Le pluriel remplace ici le singulier (l. 7): le sujet est sans doute non plus ὁ ἐργώνης mais οἱ ἐργᾶται.

L. 11. πρὸς τὸν διαβ[ήτην]. Cet instrument est le fil à plomb; le nom et l'usage qu'on en faisait est connu par le contrat de Lébadée (l. 186) et par une inscription de Lesbos (1). Dans cette dernière on lit (l. 11) ξύσας ὀρθὸν (τὸ προσθεμέλιον) πρὸς διαβήτην πρὸς τοῦ κειμένου θεμελίου.

L. 13. Πανταχῇ ἀφολι[δωτά] — Φωλιδωτὸς signifie proprement écailleux; ἀφολιδωτός est donc ce qui est sans écailles, sans rugosité, ce qui est parfaitement uni et poli. Ce mot s'applique encore à la préparation des matériaux et doit s'opposer à ἡμιτριβής (l. 9, 12).

L. 14. δεσμοῖς καὶ γόμφ[οις]. Ces deux mots sont fréquemment réunis, par exemple dans le contrat de Lébadée (l. 73, 171); ils désignent les ferrements au moyen desquels on reliait ensemble les pierres d'une même assise ou de deux assises différentes (2). — 16 Ὅρθα καὶ ΠΥΤΕΝΗΙΑ. Nouvelle prescription relative à la taille et à l'assemblage des pierres. Dans le contrat de Lébadée on lit: τὰς βάσεις ὀρθάς, ἀστραβεῖς, ἀργεῖς, συμμίλτους. Le second mot n'a pas pu être déchiffré.

L. 17. να]ρποιῶν ναοποιοί — 18 [κατὰ τὰς συγγραφαῖς τριάντο[ντα]. Allusion à une clause des contrats qui fixait la dimension de matériaux, la mesure d'un travail, ou un délai de temps. D'après le contrat de Délos (C. I G. 2266), les entrepreneurs avaient trente jours, après la réception de l'ouvrage, pour sortir en franchise tout leur matériel (τὰ σκεύη). Ces συγγραφαί auxquelles on se réfère dans un contrat particulier, sont peut-être un règlement général d'administration sur les travaux publics; cependant on emploie plutôt en ce sens le

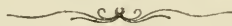
(1) *Ephem. Epigr.* II, p. 5 n° XII.

(2) Fabricius, *De Architect. græc.* p. 70 et fig. 6.

mot νόμος: ainsi le contrat de Lébadée (l. 88) renvoie au νοποῦνός νόμος.

L. 19-20. μισθὸν ἀπὸ τῆς ἡμέρας[ς] — τοῦ ἀργυρίου καθάπ[ερ].
Article relatif au paiement: le salaire court d'un jour indiqué.

TH. HOMOLLE.



DÉCRET ATHÉNIEN DU III^{me} SIÈCLE

L'inscription suivante se trouve dans les hypogées du Varvakeion :

(Voir la page suivante)

Ἐπὶ Φιλοκράτου ἄρχοντος, ἐπὶ τῆς Δημη-
 τριάδος δωδεκάτης πρυτανείας, ἡ Ἡ-
 [γ]ήσιππος Ἀριστομάχου Μελιτεὺς ἐγρ-
 [α]μμάτευεν, Σκισσοριῶνος ἔνει καὶ ν-
 5 ἔαι, δευτέραι καὶ τριακοστῇ τῆς πρυ-
 τανείας ἐκκλησίᾳ τῶν προέδρων ἐπεψ-
 ήφισεν Ἀρετος Καλλιστράτου Μαραθ-
 ώνιος καὶ συνπρόεδροι ἔδοξεν τεῖ βο-
 υλεῖ καὶ τῷ δήμῳ. Ἐπίχαρμος Καλλι[σ]-
 10 τρατίδου Κολωνῆθεν εἶπεν· ἐπειδὴ οἱ
 ταξίχριοι οἱ ἐπὶ Φιλοκράτου ἄρχοντ-
 ος ἄ[ρ]χζαντες ρι . . . ι κατὰ τὸν
 [νόμον κ.τ.λ.].

Le nom de l'archonte Philocratès est nouveau.

On ne peut dater l'inscription que d'une manière approxi-

mative. Les deux tribus Ἀντιγονίς et Δημοητριάζ furent ajoutées aux dix autres après l'entrée de Démétrius Poliorcète à Athènes (Ol. 118, 2 = 307/6); elles existaient sûrement l'année suivante (1). D'autre part nous connaissons la suite des archontes athéniens jusqu'à l'Ol. 122, 1 = 292/1; la date du décret est donc postérieure. — A quelle époque les deux tribus nouvelles ont-elles été supprimées? On ne le sait pas avec exactitude. Après l'année 279/8, leur nom n'apparaît plus (2). La tribu Ptolémaïs, fondée en l'honneur de Ptolémée Philadelphie (3), doit dater du règne de ce prince (285-247); la tribu Attalis fut créée en 200 (4). Il est donc sûr que la Démétrias ou l'Antigonis avait disparu vers le milieu du III^{me} siècle, et qu'à la fin du siècle elles n'existaient plus ni l'une ni l'autre. Ainsi le décret que nous publions est de l'époque comprise entre 291 et 200.

Il semble impossible d'arriver, sinon par conjecture, à une approximation plus grande. On a bien supposé que la Ptolémaïs et l'Attalis n'avaient pas remplacé immédiatement les deux tribus dont nous parlons, qu'il avait existé, dans l'inter valle, des tribus dont le nom nous échappe. Ainsi on a cru découvrir une Ἐρεχθίδης νεωτέρα (5); mais on s'autorisait d'un texte épigraphique dont la restitution était douteuse et que M. Köhler a rétabli avec plus de vraisemblance (6). Gilbert, qui admet l'existence de deux tribus intermédiaires, et les appelle Ἐρεχθίδης νεωτέρα et Ἀντιοχίς νεωτέρα, appuie son opinion d'un nouveau texte (7): c'est une liste de proèdres publiée dans l' Ἀθῆναιον (VI, p. 271, n° 4). Si l'on admet ses conclu-

(1) *C. I. A.* II, 246. — Elles n'existent pas en 307. On voit, en effet, d'après *C. I. A.* II, 238, qu'il n'y avait à cette date que dix tribus.

(2) On trouve pour la dernière fois le nom de l'Antigonis dans un décret du temps de Polyeuctos (279/8), *C. I. A.* II, 323.

(3) Pausan. I, v. 5; VI, 8; VIII, 6.

(4) Polyb. XVI. XXV, 9; Liv. XXXI, xv.

(5) Theod. Bergk, *Zeitschr. f. A. W.* 1847, p. 1098; 1853, p. 276; Bæekh, *Epigr. chronol. Stud.* p. 57/8; Köhler *ad C. I. A.* II, 371.

(6) *C. I. A.* II, 960 A, l. 44: [Μαρίων Εὐρύ]οικλειδου Ἐρεχθείδος φυλῆς νεωτέρας].

(7) *Philol.* XXXIX, p. 373 et suiv.

sions, qu'on voudrait voir mieux établies, notre décret serait du premier tiers du III^{me} siècle.

L'assemblée où le décret fut voté eut lieu le dernier jour de Skirophorion, c'est-à-dire le dernier jour de l'année. On pourrait être tenté de lire ainsi la date: Σκιροφοριῶνος ἔνει καὶ νέαι δευτέραι, καὶ τριακοστῇ τῆς πρυτανείας. Il faudrait admettre, dans ce cas, qu'on a un dernier jour intercalaire dans le mois de Skirophorion. Quelques exemples rendraient cette supposition plausible; on trouve des décrets qui sont datés: ἔνη καὶ νέαι προτέραι (1), ou ἔνει καὶ νέαι ἐμβολίμωι (2). Nous croyons pourtant que, dans le cas particulier, il est impossible d'interpréter ainsi la formule; car l'habitude, dans les décrets, est de faire suivre l'indication du mois par celle de la prytanie sans les réunir par la conjonction καί. Ainsi l'on doit lire, comme nous l'avons proposé: Σκιροφοριῶνος ἔνει καὶ νέαι, δευτέραι καὶ τριακοστῇ τῆς πρυτανείας. — La prytanie de la tribu a duré 32 jours; comme nous sommes à l'époque des douze tribus, le compte des jours de prytanie donne une année de 384 jours; c'est une année intercalaire.

Nous avons ici, comme il est facile de s'en convaincre, le commencement d'un décret en l'honneur des taxiarches. Les attributions de ces officiers ne sont pas connues dans le détail. C'étaient, nous disent les lexiques, les chefs des hoplites: il y en avait dix, un par tribu; il étaient élus (3). On ne nous dit pas si leur nombre fut augmenté quand on ajouta deux nouvelles tribus aux anciennes; mais cela est probable, puisque chaque taxiarque était préposé aux hommes de sa tribu (4). Nous savons qu'ils assistaient les stratèges dans les conseils de guerre (5); et nous voyons, par les inscriptions, qu'ils

(1) *C. I. A.* II, 263.

(2) *C. I. A.* II, 247, 175 et 324.

(3) Photius, *Lexic.* s. v. ἵππαρχοι: . . ἐπιμεληταὶ δὲ εἰσιν τῶν ἵππέων (οἱ ἵππαρχοι), καθάπερ οἱ ταξίαρχοι, δέκα ὄντες, εἷς ἀπ' ἐκάστης φυλῆς, τῶν ὀπλιτῶν. — Poll. VIII, 114-115. — Bekker, *Anecd. gr.* p. 306, 12: χειροτονητοί.

(4) Bekker, *ibid.*: οἷς ὑπετίτακτο τὸ πλῆθος κατὰ φυλὴν. — Thuc. VIII, 92, 4: ὁ Ἀριστοκράτης ἦν ταξίαρχῶν καὶ τὴν ἑαυτοῦ φυλὴν ἔχων. — *C. I. A.* II, 444, 446.

(5) Dém. c. *Bæot.* I, 17; Thuc. VII, 60, 2.

étaient souvent choisis pour prêter le serment de fidélité, au nom de l'Etat, dans les conventions qui engageaient Athènes avec les peuples alliés (1). Notre décret nous apprend qu'ils formaient une sorte de collège, puisqu'on les remercie collectivement à l'expiration de leur charge. Ces décrets honorifiques, pour remercier les hommes investis de fonctions publiques sont très-fréquents dans les actes officiels d'Athènes; en particulier, on peut comparer à celui-ci le fragment d'un décret rendu en l'honneur des stratèges (2).

F. DURRBACH.



TROIS MONUMENTS

ATTRIBUÉS A LA GRÈCE DU NORD

(Pl. X, XI, XII).

M. le Directeur de l'Ecole française d'Athènes ayant fait reproduire trois photographies représentant des antiquités du musée de Constantinople, a bien voulu me demander de dire quelques mots à ce sujet dans le *Bulletin*. J'avais examiné en effet avec beaucoup d'intérêt, au mois de mai de l'année dernière, plusieurs de ces monuments, aujourd'hui exposés dans les salles du joli pavillon de *Tchinli-Kiosk*, dépendant du *Vieux-Sérail*. Pourtant je ne me doutais pas alors que j'aurais à les étudier dans un article spécial, et je ne puis offrir au lecteur que des impressions déjà vieilles d'une année.

M. Albert Dumont, avec l'esprit d'heureuse initiative qui caractérise toutes ses recherches, a le premier, il y a sept ans, attiré l'attention des archéologues français sur ces collections,

(1) *C. I. A.* II, 15, l. 27;—*ibid.* 83, l. 39, etc.

(2) *C. I. A.* II, 351.

que l'on avait abritées d'abord dans l'ancienne église de Sainte-Irène, comprise aussi dans les dépendances du vieux palais des Sultans (1). Il les y trouva entassées sans ordre, entremêlées d'objets qui n'avaient aucun rapport avec l'archéologie, dans une confusion qui ne permettait encore de les étudier que d'une manière incomplète et comme à la dérobée: « La provenance de chaque monument, écrivait M. Dumont, « n'est indiquée par aucun témoignage digne de foi. Des étiquettes mobiles, par suite faciles à déplacer, font connaître, « en termes souvent très vagues, l'origine des objets trouvés « en dehors de Constantinople. Il serait à souhaiter que la « Porte Ottomane priât un archéologue européen de classer « tous ces restes antiques. Les candidats sans aucun doute ne « manqueraient pas pour une tâche qui promet un sérieux « plaisir à celui qui en sera chargé. »

Ce vœu n'a été véritablement réalisé qu'en 1882, grâce au zèle scientifique d'un membre de notre Ecole d'Athènes, M. Salomon Reinach. Tout en étudiant pour son propre compte les objets antiques rassemblés par le gouvernement turc, il a prêté obligeamment à la Direction du musée le concours de son érudition, non-seulement pour mettre en ordre les collections de Tchimli-Kiosk, mais pour en dresser un catalogue, donnant, sous une forme rapide, une idée complète de ces richesses archéologiques, considérablement accrues depuis sept ans (2). Ces accroissements sont le résultat d'une sollicitude pour les restes de l'antiquité païenne, qui est de fraîche date chez les administrateurs ottomans et qu'il faudrait louer sans réserve, si tous les bons effets ne s'en trouvaient détruits par des mesures restrictives, qui menacent d'entraver pour longtemps, dans les pays orientaux, l'essor des grandes décou-

(1) *Le musée de Sainte-Irène à Constantinople*, dans la *Rev. Archéol.* n. s. XVIII, p. 227-263 (octobre, 1868).

(2) *Catalogue du musée impérial d'antiquités*, par S. Reinach, agrégé de l'Université de France. Constantinople, 1882. Voir ce que nous avons déjà dit du mérite de ce Catalogue, dans les *Comptes Rendus* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

vertes. La protection libérale qui a été plusieurs fois accordée aux explorations archéologiques sérieuses honore bien autrement le gouvernement turc, et contribuerait dans une mesure beaucoup plus large et plus glorieuse à mettre le musée de Stamboul sur le pied des collections européennes.

I.

Les trois monuments dont je dois parler n'ont de commun entre eux que d'avoir été attribués tous les trois aux régions du nord de la Grèce qui se rattachaient à l'ancienne Macédoine, régions que j'ai moi-même autrefois particulièrement explorées. Encore celui de ces objets qui est le plus intéressant peut-être pour l'histoire de l'art grec, ne paraît-il pas appartenir, comme on l'avait pensé, aux provinces septentrionales de la Turquie.

Il s'agit de la remarquable tête de statue archaïque, de grandeur plus que naturelle, que reproduit notre planche n° X, et dont M. Dumont avait parfaitement vu déjà la haute valeur archéologique. Bien que la face soit rongée par le temps, le nez détruit, les yeux presque effacés, on y reconnaît en effet tous les caractères de la sculpture grecque du VI^{me} siècle avant notre ère.

L'obliquité des yeux, que certains archéologues attribuent faussement à l'influence d'un type phénicien imaginaire, est encore peu prononcée: il n'y faut voir qu'une affectation d'école, que l'archaïsme grec ne connaît pas lui-même dans beaucoup de ses ouvrages les plus anciens et les plus naïfs, comme la figure moschophore de l'Acropole, les premières métopes de Sélinonte, la stèle d'Aristion (1). On remarquera aussi la forme de l'œil, dont la paupière inférieure est presque rectiligne, tandis que l'arc supérieur est coudé à l'excès, de manière à rendre l'épithète *ελικοβλέφαρος*.

La bouche, assez fine, très rapprochée du nez, sourit sans

(1) Cf. *Catalogue des figurines du Louvre*, p. 131.

trop de contrainte; son mouvement suffit pour faire saillir un peu les pommettes des joues, sans que l'ethnographie ait encore ici rien à voir. Cette construction du visage laisse une place exagérée au menton, qui est accentué, et présente une recherche de grâce archaïque dans la fossette qui le divise. Le vieux sculpteur a très curieusement creusé et dessiné l'oreille, dont les volutes symétriques ont des complications qui ne se retrouveraient pas toujours dans la nature. Le cou, bien proportionné, se dégage par une courbe étudiée qui l'empêche de paraître trop massif et qui devait se prolonger par la ligne des épaules. Il y a en somme déjà beaucoup d'art, de recherche et de sérieuse élégance dans cette tête d'un aspect pourtant si étrange et si primitif.

Le modelé très-sobre du visage fait un curieux contraste avec la peine que le sculpteur s'est donnée pour traiter la chevelure, relevée sur la tête et retombant en nappe derrière le dos, selon l'ancienne mode des Hellènes. Cependant on ne voit pas encore s'élever autour du front l'épaisse couronne frisée qui donne tant de caractère aux figures éginétiques. Il n'en fallait pas moins trouver une forme arrêtée pour cette masse flottante, en rendre le mouvement et l'infini détail par un arrangement décoratif, y faire chatoyer l'ombre et la lumière en multipliant les *noirs*, comme disent les hommes du métier, traduire en un mot le contraste de couleur qui existe entre les tons adoucis de la face et le ton foncé des cheveux. C'est là un problème qui a toujours embarrassé les écoles archaïques et dont elles se sont tirées le plus souvent en empruntant au décor géométrique ses procédés artificiels.

D'ordinaire, les cheveux sont divisés en sillons verticaux, qui rappellent les longues stries du peigne; puis ces lignes sont recoupées symétriquement par d'autres traits en sens opposé. Ce quadrillage est ensuite employé comme un canevas, pour tracer, soit des ondulations parallèles comme celles de la perruque égyptienne, soit des rangées de petites boucles comme les frises étagées des Assyriens. Dans notre tête grecque, par une recherche curieuse, les stries transversales

sont dirigées obliquement, et produisent ainsi un réseau de petits losanges, que l'ouvrier a taillés ensuite à deux facettes, de manière à simuler le mouvement en spirale des tresses ou des torsades. Malgré ce parti pris, il a cependant varié son travail, pour marquer le départ des différentes parties de la chevelure. C'est ainsi que sur le front il a indiqué la racine des cheveux par une série de stries rapprochées, qu'il faut se garder de prendre pour un diadème de feuillage. Il a distingué aussi avec soin les mèches qui viennent s'insérer sur les tempes, et il les a traitées comme deux bandeaux relevés autour des oreilles; cette séparation, très-nette dans l'original, est un peu brouillée dans notre reproduction héliographique.

Le lecteur voudra bien me pardonner ces descriptions minutieuses; mais, dans l'étude des procédés archaïques, rien n'est à négliger. Les moindres détails de l'exécution deviennent des indications utiles pour reconnaître les habitudes propres à chaque atelier et pour suivre les traditions des écoles. Ainsi, en décrivant, dans mon *Catalogue des terres-cuites du musée du Louvre*, toute une classe de figurines de l'île de Rhodes, qui appartiennent à la même période de l'archaïsme grec que la tête du musée de Constantinople, j'ai déjà noté cette mode des bandeaux relevés, commune aux figures d'hommes et aux figures de femmes (1); j'ai indiqué aussi que ce caractère pouvait se rapporter plus généralement à une période du vieux style grec asiatique: car il se retrouve jusque dans l'archaïsme gréco-étrusque, qui en est dérivé, par exemple dans le célèbre groupe funéraire de terre-cuite trouvé à Cæré, qui est entré au Louvre avec la collection Campana.

Ceci nous amène à parler des origines différentes que l'on a données à la tête archaïque de Tchimli-Kiosk. On avait assuré à M. Dumont qu'elle provenait de *Rodosto*, l'antique *Rhœdestos* sur la côte de Thrace, et cette indication semblait confirmée par le témoignage de M. Déthier, qui possédait dans sa collection, à Constantinople, une tête d'un style ana-

(1) *Catalogue*, pp. 228, 229, nos 35, 36, 37 de Rhodes. Cf. *Les figurines antiques du Louvre*, pl. 11, nos 4 et 6, pl. 12, n° 4.

logue, trouvée, croyait-il, dans la même région, sur l'emplacement de l'antique Périnthe (1). Il serait intéressant de pouvoir retrouver cette tête et de la publier, pour la comparer à celle qui nous occupe. L'art grec archaïque n'est certainement pas né en Thrace; mais les colonies helléniques de cette côte étaient riches et florissantes: elles ont pu posséder dès le VI^{me} siècle des sculptures d'ancien style, provenant de commandes, et même attirer chez elles des artistes capables d'y fonder des ateliers à demeure. Il ne serait pas nécessaire pour cela de supposer l'existence d'une prétendue école de la Grèce du Nord, ayant une originalité à part, et un caractère d'unité qui s'accorderait bien mal avec l'éparpillement et la diversité d'origine de ces villes maritimes.

M. Reinach, en exprimant fort justement la défiance que lui inspirent les théories gratuites sur une école de la Grèce septentrionale, propose une correction très-intéressante à l'indication de provenance recueillie par M. Dumont pour la tête archaïque de l'ancien musée de Sainte-Irène. Il fait remonter lui-même cette observation à notre compatriote M. Sorlin-Dorigny, qui, vivant à Constantinople, connaît parfaitement les collections de Tchimli-Kiosk. La véritable indication fournie aux anciens conservateurs du musée aurait été, non pas *Rodosto*, mais *Rodos-adasi*, c'est-à-dire l'île de Rhodes, « par une confusion entre Rhodes et Chypre ». En conséquence, M. Reinach, dans son catalogue, marque pour provenance « Chypre? », en ajoutant toutefois un point d'interrogation (2).

Pour moi, je suis, d'avance et plus que personne, tout-à-fait opposé au système qui cherche à établir un lien factice et une fausse unité entre les monuments de l'art grec archaïque recueillis sur des points très différents des régions du nord de

(1) Dans la recherche de la provenance, il faut aussi tenir compte des déplacements que les monuments ont pu subir à une époque relativement récente, avec les bagages d'un agent consulaire, d'un amateur ou d'un marchand. Les régions voisines de Constantinople ont dû même s'enrichir en œuvres d'art, par des déplacements plus anciens, dès l'époque romaine et byzantine.

(2) S. Reinach, *Catalogue*, n° 301, avec la note de la page 94.

la Grèce, comme la Thessalie, la Macédoine, l'île de Thasos, la côte de Thrace. Cette théorie a été surtout mise en avant à propos du bas-relief que j'ai découvert à Pharsale et de ceux que, vers le même temps, M. Miller a découverts à Thasos. Je persiste à croire que j'étais dans le vrai en montrant les profondes différences de style qui séparent ces monuments (1). La tête, d'un caractère encore plus ancien, que l'on croyait découverte à Rodosto, est maintenant mise hors de cause par la correction, aussi vraisemblable qu'ingénieuse, de MM. Sorlin-Dorigny et Salomon Reinach. Je serais même disposé à aller plus loin qu'eux dans leurs conclusions: je prendrais la correction au pied de la lettre, et, sans me détourner vers Chypre, je ne serais pas étonné que ce beau débris de l'art du VI^{me} siècle vint réellement de l'île de Rhodes.

Il est impossible en effet de songer ici un seul instant à l'art chypriote. L'état fruste de la sculpture a pu faire croire tout d'abord qu'elle était en pierre calcaire; mais, aujourd'hui que le monument est exposé en pleine lumière à Tchinli-Kiosk, on ne peut douter que ce soit du marbre, comme l'a parfaitement indiqué M. Reinach, et comme je l'ai moi-même constaté, mon attention étant particulièrement éveillée sur l'importance de ce détail. En effet, toute la statuaire archaïque de Chypre est en pierre calcaire, et je ne sache pas que l'on y ait rencontré un seul éclat de statue de cette époque reculée qui soit en marbre. Il n'y a d'exception que pour un très-petit nombre de figures de la période grecque avancée ou même de l'époque gréco-romaine. Dans la tête de marbre, le style est d'ailleurs bien autrement original et l'exécution bien autrement forte et serrée que dans les ouvrages de sculpture trouvés en si grand nombre sur le sol de Chypre.

J'ai signalé plus haut la curieuse analogie que l'arrangement de la coiffure, avec ses bandeaux relevés, établit entre

(1) Voir *Mission de Macédoine* pl. 23, p. 417, et surtout *Journal des Savants*, année 1868 (*l'Exaltation de la Fleur*). Le nouvel article de Brunn, dans les *Mittheil. archeol. Inst. Athen.* 1883, p. 81, ne modifie pas mon opinion sur cette question d'histoire de l'art.

cette tête et une classe de figurines de terre-cuite qui appartiennent également à l'art grec oriental du VI^{me} siècle, et dont le principal gisement est l'île de Rhodes. La seule différence est que, dans les terres-cuites rhodiennes, les bandeaux relevés occupent tout le front, tandis qu'ici ils se relèvent seulement sur les tempes. D'ailleurs les ressemblances générales du style ne sont pas moins frappantes. En étudiant ces figurines, je disais: « On entrevoit derrière elles une grande sculpture « primitive aux formes monumentales, dont elles ne sont « qu'une branche populaire, mais qu'elles représentent excellentement ». Il est vrai que, dans cette île, on n'a pas encore retrouvé de grandes statues de marbre; mais on n'y a guère fouillé que des nécropoles et non des temples, comme à Chypre.

Les auteurs ne nous laissent pas de doute sur le développement très ancien de la statuaire chez les Rhodiens. Une légende à laquelle Pindare fait allusion rapportait que la déesse Athéné leur avait elle-même enseigné à fabriquer des statues vivantes, que l'on rencontrait autrefois, dans leur île, marchant par les chemins (1). On allait même jusqu'à les considérer comme étant, parmi les Grecs, les premiers inventeurs de cet art: Αὐτοὶ γὰρ πρῶτοι οἱ Ῥόδιοι τὴν τῶν ἀνδρίαντων ἐξεύρον δημιουργίαν. Il serait très-intéressant de posséder ici un exemple, encore unique, de la grande statuaire archaïque de l'île de Rhodes.

Du reste, Rhodes touchait presque à la côte d'Asie-Mineure; ses écoles de sculpture ne formaient qu'une branche de la grande école grecque orientale, et ce fragment me paraît aussi pouvoir être comparé aux célèbres statues de la voie des Branchides, dont une seule, malheureusement, a conservé sa tête, qui est très mutilée. Le marbre, qui laisse apercevoir à la surface quelques rares veines noirâtres, ne m'a semblé avoir la pureté de ton ni du Paros ni du Pentélique. Il faudrait aussi le comparer à quelques autres marbres employés en Asie et dans les îles asiatiques pour la première sculpture grecque.

(1) Pind. *Olymp.* VII, v. 52 Cf. *Schol.* éd. Bæckh. vol. II, part. I, p. 95.

II.

Le deuxième monument dont je dois parler, (pl. XI), bien qu'il soit attribué sans contestation à la Macédoine, et qu'il provienne, assure-t-on, de la ville royale de Pella (1), ne favorise pas davantage la thèse qui voudrait nous faire croire à un mouvement d'art particulier aux régions de la Grèce du Nord. Il est certes très-intéressant de constater que ce royaume grec, destiné à un si grand avenir, possédait des œuvres d'art antérieures à l'époque de Philippe et d'Alexandre; mais rien ne prouve que les sculpteurs qui s'y fixèrent, temporairement ou à demeure, fussent pour la plupart originaires de la contrée environnante, pas plus que les architectes qui construisirent avec tant d'élégance, pour les anciens monarques du pays, la demeure princière de *Palatitza*.

Depuis le temps d'Archélaos, ces rois faisaient de grands efforts pour appeler autour d'eux des hommes habiles en toutes sortes de travaux, capables de donner à leurs cités naissantes, et particulièrement à leur capitale, un vernis de civilisation hellénique. Les ouvriers et les artistes grecs, de leur côté, étaient gens qui se déplaçaient aisément, et ils affluaient volontiers sur tous les points où ils étaient sûrs de trouver de l'argent et des commandes. Sans doute ceux qui habitaient les villes de la côte macédonienne ou les îles voisines avaient un peu moins de chemin à parcourir; mais ce n'était pas une affaire, et, sur des barques à voiles qui filaient au vent comme les caïques d'aujourd'hui, il ne fallait guère plus de temps avec un mince bagage, quelque compagnon et quelques outils, pour venir de Chalcis, du Pirée ou de Nauplie, que d'Abdère ou de Thasos. Pour moi, je crois qu'il n'y avait aucune homogénéité dans ces colonies d'artisans nomades, parmi lesquels se trouvaient quelques artistes de second et de troisième

(1) S. Reinach, *Catalogue*, n° 120. Déjà publié dans les *Mittheilungen* (1883 pl. IV, p. p. 87-89), pour l'article de Brunn cité plus haut, mais d'après un moulage qui en épaissit un peu le modelé et les contours.

ordre, plus rarement un maître en renom, engagé tout exprès pour un travail déterminé.

Les plus médiocres en étaient réduits à s'enfoncer dans l'intérieur du pays, où ils subissaient davantage l'influence du milieu demi-barbare qui les entourait. Se pliant aux exigences des modes locales et du costume, ils produisaient des sculptures comme le curieux bas-relief funéraire que j'ai découvert à Eané d'Elymiotide, œuvre mélangée, où l'on reconnaît l'accent lointain de la belle époque grecque, malgré la rusticité de l'exécution et la gaucherie provinciale de ces nobles Elymiotes, qui ont tenu à se faire représenter avec leur *causia* nationale et leur chlamyde macédonienne aux pans coupés (1).

Il en est tout autrement de la charmante stèle de Pella. Nous avons ici un jeune *hétaire* macédonien, que l'on a figuré sur son tombeau avec ses armes, mais dans la nudité idéale qui convient à un mort héroïsé. La sculpture a été confiée à un habile artiste, rompu aux élégances du beau style. On remarquera particulièrement avec quelle libre entente des plans et du relief le sculpteur a su s'affranchir de la convention et d'une symétrie trop compassée, en faisant sortir sa figure du cadre architectural de la stèle, ce qui lui donne une grandeur imprévue et une vie indépendante du marbre.

La tête conserve quelque sévérité. L'œil, sans se montrer tout-à-fait de face, est encore trop allongé pour une figure de profil, suivant un compromis dont la frise du Parthénon garde des traces. Le nez est rigide, le menton fort, et les deux dimensions inférieures de la face sont égales entre elles, ce qui est aussi une marque d'antiquité relative. Dans l'expression, qui reste froide, il n'y a rien de l'accent pénétrant dont on est frappé en face de la moindre stèle attique.

Cependant la pose, libre et fière, sans raideur comme sans affectation, présente la détente favorable au développement des belles lignes. C'est l'attitude normale du soldat debout, au

(1) *Mission de Macédoine*, pl. 22, p. 291.

repos, la main droite appuyée sur son bouclier, le bras gauche abaissé le long de la lance. Il faut admirer le modelé du torse, à la fois délicat et sobre, comme il convient pour un véritable bas-relief, la finesse et la pureté du contour, surtout du côté droit. Seule, la jambe gauche, qui devait se présenter un peu de trois quarts, laisse à désirer: le dessin de la cuisse n'est pas assez ressenti; le genou et le talon se montrent de profil, tandis que le bout du pied et les doigts sont en raccourci: c'est un reste d'inexpérience et d'archaïsme.

Les proportions sont un peu ramassées: en faisant abstraction du casque, la figure n'a que six têtes et demie, et se place ainsi entre les guerriers des frontons d'Egine et les statues qui suivent le canon de Polyclète. Les épaules et la poitrine, vues presque de face, ont un beau développement. Des trois dimensions normales du corps, le buste, du sternum à la pointe de l'abdomen, est un peu court; la dimension intermédiaire, du nombril au genou, est dominante; les jambes, du sommet de la rotule à la plante des pieds, donnent au contraire la mesure la plus faible. Ces relations se rapprochent beaucoup de celles que Polyclète a adoptées, et le caractère général de la sculpture indique la même influence.

Quant à l'armure, on ne peut pas dire qu'elle soit proprement macédonienne. Le casque est ce bonnet de cuir ou de métal pour lequel semble avoir été fait tout exprès le mot *κυνή*, et dont un exemplaire en bronze s'est retrouvé dans les fouilles de Dodone. Tel était le *πίλος Λακωνικὸς* de Castor et de Pollux, qui rappelait sur leurs têtes (1), suivant les mythographes, la double moitié de l'œuf maternel, et qui a pu faire prendre notre bas-relief pour l'image d'un Dioscure; mais une coiffure analogue est portée par des héros grecs de toute origine, comme Thésée, Tydée et d'autres. La *κυνή* de cuir, sans cimier et sans aigrette, appelée *καταῖτις* par Homère, et les *κυναι Βοιωταί* du contingent de Platées, à la bataille de Mara-

(1) Voir l'article que j'ai consacré à ces bronzes dans les *Fouilles de Dodone* de M. Carapanos.

thon, ne devaient pas en différer essentiellement (1). Faut-il en rapprocher le κρήνος Βοιωτουργής de Xénophon, qui défendait parfaitement la tête, sans gêner la vue? Ce qui est certain, c'est que plus tard le casque de la phalange, tel qu'il est figuré sur les monnaies de la Macédoine, ne paraît avoir été qu'un développement de cette forme, avec élargissement du bord circulaire et addition de *paragnathides*.

Notre guerrier s'appuie sur un bouclier ovale analogue au bouclier des monnaies béotiennes, mais qui n'en montre pas les échancrures caractéristiques. Nous ne voyons que la partie inférieure de la lance, avec le σφυρωτήρ, que possédait aussi la sarisse des Macédoniens (2); le reste de cette arme était probablement tronqué à dessein, car il n'y en a plus de traces sur le haut du bras. Si l'armure du jeune guerrier de Pella n'est pas purement héroïque et idéale, elle peut avoir quelques rapports avec les types béotiens, que la phalange macédonienne perfectionna plus tard, sans doute à l'imitation du bataillon sacré de Thèbes.

Pour toutes ces raisons de style et de costume, il n'y a pas lieu d'attribuer la stèle de Pella à d'autres écoles de sculpture que celles qui florissaient dans les grands centres de la Grèce. C'est un ouvrage de la belle époque hellénique, exécuté antérieurement à l'influence de Lysippe, à une époque plus voisine du règne d'Archélaos que de celui de Philippe. On en découvrirait une semblable parmi les ruines du palais de Palatitza qu'elle y paraîtrait tout-à-fait à sa place.

III.

L'Hercule de bronze, de 74 centimètres de haut, que figure la planche XII, est plus remarquable peut-être par ses dimensions, qui en font une très-belle pièce de musée, que par un mérite d'art exceptionnel. Cette grande statue a déjà été

(1) Pollux I, 149. Hom. *Il.* X, v. 256 et suiv. Demosth. in *Near.* 1377. cf. Dion Cass. LXXVII, 7, et la mosaïque de la bataille d'Alexandre.

(2) Polybe. VI, 25, 9. cf. *Mission de Macédoine*, pl. 31, fig. 4 et p. 399.

publiée en photographie dans les *Monumenti* de l'Institut archéologique, avec un article de M. Klugmann, puis décrite de nouveau par M. Reinach, qui l'a étudiée d'après l'original (1). Les deux notices diffèrent sur plusieurs points importants. Suivant la seconde, qui s'appuie sur les renseignements de l'administration turque, le lieu de la découverte serait *Gueuridjeh*, en Epire; suivant la première, qui cite un témoignage plus ancien et digne d'être pris en sérieuse considération, celui de M. Calvert, consul d'Angleterre à Monastir, elle proviendrait de *Leknout*, village situé dans la Haute Macédoine, non loin de cette Héraclée des Lyncestes, qui devait justement son nom à Hercule. M. Klugmann rappelle que, dans la région environnante, j'ai trouvé jadis deux inscriptions se rapportant au culte d'Hercule, adoré non comme un héros, mais comme un dieu, sous le titre d'*Hercule Très-Grand* (2). On sait du reste que le culte d'Hercule était national dans toute la Macédoine et particulièrement dans la famille royale macédonienne.

Bien que ce beau bronze soit loin d'être sans valeur, il m'a paru pécher par une certaine sécheresse et manquer un peu d'accent et de caractère. Sans vouloir en faire descendre l'exécution jusqu'à l'époque romaine, je l'attribuerais aux temps macédoniens. D'un autre côté, malgré l'opinion de mes deux devanciers, l'influence de la manière et du canon de Lysippe ne m'y semble pas évidente, la tête étant plutôt forte et les proportions du corps un peu courtes. La pose est simple, naturelle, on peut même dire familière, familiarité qui n'est pas en contradiction avec certains côtés de la légende d'Hercule, mais qui donne ici un motif sans grand intérêt sculptural. Je ne veux pas du tout dire par là que la représentation soit commune: je crois, au contraire, que l'on n'en retrouverait pas beaucoup d'exemples parmi les innombrables images du divin tueur de monstres.

(1) *Monumenti dell' Inst.* vol. X, pl. 38. *Annali*, vol. XLIX, p. 290 (1877). S. Reinach, *Catalogue*, n° 596.

(2) *Mission de Macédoine*, inscriptions 133 et 141.

Hercule est figuré en marche, son pas large, calme et ferme, ne trahit ni la précipitation ni la fatigue: c'est l'allure régulière du soldat qui fait son étape. Le visage aussi paraît tranquille: les yeux seuls, incrustés d'une matière blanche, avec la prunelle noire, sont fixés avec une certaine contention vers le but, encore lointain, du voyage. De la main droite, l'héroïque marcheur porte sur son épaule sa massue, qui est une restauration moderne, et que l'on a refaite trop courte. Je pense que, si elle était plus longue, elle donnerait de l'équilibre et de l'aplomb au mouvement du corps et que l'aspect général de la figure y gagnerait singulièrement. Autour du bras gauche, s'enroule la peau de lion, qui ne doit pas être complète, et la main du même côté serre une tige brisée, que M. Reinach prend pour un petit bâton, M. Klugmann pour un fragment de l'arc.

Si rare que soit l'image d'un Hercule en route, d'une sorte d'Hercule *gradivus*, elle répond mieux assurément au caractère de l'infatigable auteur de tant d'expéditions lointaines, que l'éternelle représentation de l'Hercule au repos. Cependant, pour serrer de plus près la signification du sujet, il importe de noter que la tête est ceinte d'une couronne annulaire, d'un véritable στέφανον, ce qui est un attribut de victoire. En conséquence, nous aurions plutôt ici un Hercule revenant vainqueur, après un grand travail accompli.

Malgré l'opinion de M. Klugmann, la tige dont une partie se voit encore dans la main gauche semble trop rigide pour être le débris d'un arc. M. Reinach, qui a pu examiner ce détail sur l'original, me paraît plus près de la vérité. Faut-il donc croire que, pour mieux marquer l'idée du retour, on ait représenté Hercule s'appuyant sur un bâton, comme un faible mortel et comme un voyageur ordinaire qui s'en revient au logis? On ne peut nier le caractère tout-à-fait familier, parfois même comique de certains types du héros. Cependant, un Hercule fatigué, quel sujet invraisemblable! La légende nous montre bien Hercule blessé, frappé à la jointure de la cuisse, dans sa lutte contre la famille d'Hippocoön et se ren-

dant auprès d'Esculape, pour y chercher la guérison de sa blessure (1); mais un pareil motif s'accorderait mal avec la couronne de victoire que porte notre statuette, outre qu'il ne serait pas indiqué ici avec une clarté suffisante et qu'il aurait eu l'inconvénient d'être peu flatteur pour le héros que l'on voulait honorer.

On pourrait reconnaître avec plus de raison, soit Hercule rapportant du pays des Hyperboréens la branche d'olivier sauvage qu'il va planter à Olympie et qui fournira des couronnes aux vainqueurs des jeux, soit Hercule revenant de la région infernale et tenant le rameau de peuplier-tremble qu'il a cueilli sur les bords de l'Achéron, en Epire (2). Il faut cependant tenir compte d'un détail qui n'a pas, je crois, été remarqué. La main gauche n'est pas simplement fermée comme pour s'appuyer sur un bâton, pour tenir un arc ou un rameau: le pouce est ramené sur les doigts, croisés et comme crispés avec force. La hampe qu'elle serre ainsi pourrait très-bien être l'aiguillon du bouvier; et nous aurions alors un Hercule vainqueur de Géryon, poussant devant lui les troupeaux dont il vient de faire la conquête: les bœufs n'étaient pas figurés, mais l'action suffisait pour faire deviner leur présence. Je crois, de toute manière, que c'est dans cet ordre de sujets et non dans la représentation d'Hercule marchant au combat, qu'il faut chercher l'explication du bronze de Constantinople.

LÉON HEUZEY.



(1) Pausan. III, 15, 5; 19, 7.

(2) Pausan. V, 7, 7; 14, 2.

INSCRIPTION D'ERYTHRÉES

L'inscription ci-dessous a été trouvée récemment à Rythri, sur l'emplacement d'Erythrées, et transporté à Smyrne.

Le marbre est brisé des deux côtés et en bas. L'espace entre la première ligne de la face A et la partie supérieure du marbre est endommagé; mais sur la face B, l'espace vide est assez considérable, ce qui permet de penser que la pierre n'est pas brisée dans le haut.

L'inscription est gravée στοιχιδόν, la gravure est belle et les lettres sont profondes. Elle ne peut être postérieure au quatrième siècle et remonte peut-être au cinquième.

(Voyez le texte épigraphique p. 347-349)

	ἐμ. Μαλυσίτη; ὕδατα καὶ [ὕ]δρο
	ἐκ τῆς ἀγορῆς εἰς Κλεᾶς κα
	ὁδὸς δημ[οσί]τη· ἐτέρη ἐκ τῆς ἀγορῆς πα[ρά];
	ὁδὸς Ἀνδρόβασμος· ἐτέρη ἐκ
5	κ[αὶ] τοῦ Γόργου τὸ ἱερὸν εἰς
	ἐκ τῆς ἀγορῆς παρὰ τὸ Ἡρῶιον το
	ὁδὸς δημοσί[τη]· ἐτέρη ἐκ τοῦ Κεγχρέως τοῦ
	ὁδὸς δημοσί[τη]· ἐτέρη ἐκ τῆς ἀγορῆς ἐπὶ τῇ[ν]
	ὁ[δ]ὸς Ἀνδρόβασμος· ἐτέρη ἀπὸ
10	ὁδὸς δημ[οσί]τη· ἐτέρη ἀπὸ τοῦ Ἡρακλείου
	ὁδὸς δη[μοσί]τη· ἐτέρη ἀπὸ τοῦ Κεγχρέ[ως]
	Φιλωπ[...]. ης εἰς τὸ Ἀθήναιον Ο
	ἀπὸ τῆς ἀγορ[ῆς] διὰ Ε . . ὑμην ἐπὶ τὸ Κεραμο
	ου χώρου ἀπὸ τῆς ἀγορῆς διὰ Κο
15	αδας ὁδὸς δημοσί[τη]· ἕτερον ΥΓ
	ἐτέρη ἀπὸ τοῦ Ἡρακλείου διὰ τῆς Α

Face A

Ε	Μ	Μ	Α	Λ	Υ	Λ	Ι	Η	Ι	Υ	Δ	Α	Τ	Α	Κ	Α	Ι	Δ	Ρ	Σ
Κ	Τ	Η	Σ	Α	Ε	Ρ	Γ	Ο	Ρ	Η	Σ	Ε	Ι	Σ	Κ	Λ	Ε	Σ	Κ	Α
Σ	Ι	Η	Ε	Τ	Ε	Ρ	Ο	Β	Ο	Κ	Τ	Η	Σ	Α	Γ	Ο	Ρ	Η	Σ	Α
Δ	Ο	Σ	Α	Ν	Δ	Ρ	Ο	Γ	Ο	Υ	Τ	Ο	Μ	Ο	Ε	Τ	Ε	Ρ	Η	Σ
Α	Ι	Τ	Ο	Υ	Γ	Ο	Ρ	Γ	Α	Ρ	Α	Τ	Ο	Ι	Ε	Ρ	Ο	Ν	Ε	Ι
Σ	Α	Γ	Ο	Ρ	Η	Σ	Κ	Τ	Ο	Υ	Κ	Ε	Γ	Ο	Ρ	Η	Σ	Τ	Ο	Υ
Η	Ε	Τ	Ε	Ρ	Η	Σ	Κ	Τ	Ο	Υ	Σ	Α	Γ	Ο	Ρ	Η	Σ	Τ	Ο	Υ
Η	Ε	Τ	Ε	Ρ	Η	Σ	Κ	Τ	Ο	Υ	Σ	Α	Γ	Ο	Ρ	Η	Σ	Τ	Ο	Υ
Ο	Σ	Α	Ν	Δ	Ρ	Ο	Β	Α	Σ	Μ	Ο	Σ	Ε	Τ	Ε	Ρ	Η	Σ	Τ	Ο
Μ	Ο	Σ	Ι	Η	Ε	Τ	Ε	Ρ	Η	Α	Γ	Ο	Τ	Ο	Υ	Η	Ρ	Α	Κ	Λ
Μ	Ο	Σ	Ι	Η	Ε	Τ	Ε	Ρ	Η	Α	Γ	Ο	Τ	Ο	Υ	Η	Ρ	Α	Κ	Λ
Ι	Λ	Ω	Τ	Η	-	Σ	Ε	Ι	Σ	Τ	Ο	Α	Θ	Υ	Η	Κ	Ν	Α	Ι	Ο
Σ	Δ	Ι	Α	Ε	Υ	Μ	Η	Ν	Ε	Γ	Ι	Τ	Ο	Η	Ο	Κ	Ε	Ρ	Α	Μ

ιωνος εἰς τὴν ὁδὸν τὴν δημοσίη[ν
 Χαλκ]ιδέων ὅπισθε τῆς αὐλῆς ὑπὲρ τὸ
 ἀπὸ τῶν Θηγέων τῶν Ἀστυανα
 20 π]οταμὸν τὸν ἐν τῷ Πρινεῖ ὁδὸς
 ὑπ]ὸ τὴν Κολωνήν εἰς τὴν ὁδὸν τὴν Ε
 Ἀνδρόβασμος· ἐτέρη διὰ Εὐμαῖα
 ὁδ]ὸς δημοσίη διὰ Κολωνέων εἰ[ς
 Μαρά]θοντα εἰς τὸ ἱερόν καὶ εἰς
 25 να]οῦ τοῦ Ἀπόλλωνος ἐπὶ θαλά[σσηι
 ς Μαράθοντα ἐπὶ θαλάσ[σηι
 τὴν Οὔην

Face B

	N	H	M	A	Γ	A	P	A	T	O	Γ	E	Λ	
	E	I	O	Y	Σ	A	N	E	T	E	P	H	-	
	E	I	Σ	T	O	N	Γ	O	T	A	M	O	N	E
	-	E	P	H	A	Γ	O	T	H	Σ	A	P	T	E /
5		P	Ω	Γ	E	Ω	Σ	Φ	E	P	O	Y	Σ	A
	X	H	Γ	E	T	E	Y	E	I	Σ	A	X	I	Λ
		O	Y	K	A	I	O	P	A	Σ	Y	A	N	
		E	Y	T	O	I	E	P	O	N	E	T	E	P H
		Y	E	I	.	\	X	I	Λ	Λ	E	I		
10			Λ	K	I	Δ	Γ	Ω	N	Λ	I	M	E	N O
			Γ	O	T	O	Y	M	N	H	M	A	T	O Σ
				I	Σ	E	T	E	P	H	E	K	T	H Σ
				T	H	N	K	P	H	N	H	N	T	H
					P	O	T	E	P	O	N	H	Σ	
15					Γ	A	P	A	T	O	E	I		
						H	Σ	Γ	A	P	A	T	H	
						Λ	M	I	A	T	A	B	H Σ	
						Γ	H	N	E	Y	Σ	Γ		
							I	O	Y	T	O	Y		
20							A	Γ	O	T	O	Y		
									T	O	Y			
										O	\			

μ]νῆμα παρὰ τον 'Ελ
 φ]έ[ρ]ουσαν· έτέρη
 είς τόν ποταμόν
 έ]τέρη από τῆς 'Αρτεμ
 ρωπέως φέρουσα[ν
 'Αρ]χηγετεῦ είς 'Αχιλ[λ
 ου και Θρασύαν
 ευ τὸ ιερόν· έτέρη
 ου είς 'Αχιλλει[ον
 Χα]λκιδέων λιμένο[ς
 άπ]ὸ τοῦ μνήματος
 ις· έτέρη έκ τῆς
 τήν κρήνην τη
 ρότερον ΗΣ
 παρὰ τὸ Ε
 ης παρὰ τῇ[ν

 ζηνευΣ
 ιου τοῦ
 άπὸ το[ῦ
 τοῦ
 Ο

Le sujet de l'inscription n'est pas déterminé avec certitude. Il s'agit peut-être d'un contrat pour conduire les eaux d'une source dans la ville et les distribuer.

Les rues n'ont pas des noms distinctifs, il y en a deux catégories; 1° celle des « ὁδὸς δημοσία » et 2° celle des « ὁδὸς Ἀνδροβασμος »; la seconde, paraît-il, n'était que pour les marcheurs à pied, et non pour la circulation des chars et voitures.

Κλεαί, Ἱερόν τοῦ Γόργου, Ἡρῶν . . . , Κεγχρεύς, Κεραμο[ῦς]?, Θηγέαι αἱ Ἀστυνα. . . , Πρινεύς, Εὐμαῖα. . . , Μαρθών, ναὸς τοῦ Ἀπόλλωνος ἐπὶ θαλάσση, Οἶη, [Ἀστε]ρωπέως (τὸ ιερόν?), λιμὴν Χαλκιδέων sont des noms nouveaux pour l'histoire et la topographie de la ville.

Les sanctuaires d'Hercule et d'Athéné sont déjà mentionnés dans d'autres inscriptions (1). Κολωναί, ἐγ Κολωναίς, se trouve dans une inscription, d'une date postérieure (2).

Ἄρ]χηγετεῦ est un surnom d'Apollon dont d'autres sanctuaires sont nommés dans l'inscription des Ἱερητεῖαι d'Erythrées (3). De même, pour Achilles, on le trouve adoré en commun avec Θέτις et les Νηρείδες.

AR. FONTRIER.

M. B. Latichew nous prie d'insérer quelques corrections à l'article de lui qui a paru dans le numéro de Janvier.

P. 54, l. 16. Dans le texte épigraphique, il faut lire ΚΗΦΙΞΟΔΩΡΩΙΟΠΑΤΗΡ.

P. 64, l. 11. La pierre porte la leçon fautive ΔΟΥΑΝ.

P. 66, l. 2 du texte épigraphique et de la transcription, il y a ΘΙΟΥΙΩ et non ΘΕΙΟΥΙΩ—à la même ligne, restituer [πε]τρῶδι.

A Délos, base de marbre en trois morceaux trouvée entre la petite maison du gardien et le Portique des Taureaux. H. 0,10; Long. 0,34; Larg. 0,33. Caractères de la bonne époque attique, gravés στοιχηδόν.

Υ	Ρ	Ρ	Ι	Ν	Ο	Σ	Ι	Ο	Σ	Μ]υρρινο(ύ)σιος
Α	Θ	Η	Ν	Α	Ι	Ε	Υ	Σ	Κυδ]αθηναίεϋς	
Ο	Α	Γ	Γ	Ε	Λ	Η	Θ	Ε	Ν	 ο(υ) Ἀγγελῆθεν.

L'emploi de ο pour ου, dans Μυρρινούσιος et le génitif du nom paternel, ainsi que la gravure des lettres indiquent la première moitié du quatrième siècle. Peut-être ce fragment provient d'une dédicace des Amphictyons athéniens, analogue à celle que M. Homolle a publiée récemment. (*Bull. de. Corr. hellén.* VIII, p. 294).

S. R.

(1) Μουσείον καὶ βιβλιοθήκη τῆς εὐαγγελικῆς Σχολῆς, 1876-8, p. 58 et 60.

(2 et 3) Μουσείον καὶ βιβλιοθήκη τῆς εὐαγγελικῆς Σχολῆς, 1873-5, p. 103.

BIBLIOGRAPHIE

Etude du dialecte chypriote moderne et médiéval, par M. Mondry Beaudouin.— Dans la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*.—(36^{me} fascicule).—Un volume in 8°, 145 pages.

Dans l'avant-propos, l'auteur remarque « qu'il y a un double intérêt philologique dans l'étude du grec moderne; on peut y trouver le germe d'explications touchant la langue ancienne; et il doit en sortir une comparaison entre les principes qui ont présidé à la formation des langues issues du latin et du grec ». Le chypriote, à ce double point de vue, est un des dialectes les plus intéressants, parcequ'il est facile d'en déterminer les limites, parcequ'il présente de nombreuses particularités locales, enfin parce que les documents permettent d'en déterminer l'évolution chronologique depuis sa période de formation jusqu'à l'époque actuelle.

(1^{re} Partie).—M. Beaudouin étudie le caractère général du dialecte chypriote et les éléments qui l'ont formé (grec, français, italien, turc). Le corps même de l'ouvrage se divise en Phonétique, Morphologie et Syntaxe.—(2^e Partie).—L'auteur passe successivement en revue les sons, les voyelles, les consonnes, et tous les phénomènes phonétiques qui distinguent le chypriote du grec ordinaire.—(3^e Partie).—La Morphologie s'écarte assez peu de celle du romain actuel.—(4^e Partie).—La Syntaxe se réduit à quelques pages: « le dialecte chypriote n'a pas, à proprement parler, de syntaxe spéciale ».

Deux appendices terminent le volume. Le premier est une étude sur le dialecte de Karpathos, très-voisin du chypriote. Le second comprend une liste des gloses chypriotes insérées dans les *Glossaria* de Ducange et de Meursius sous le titre *Glossæ græcobarbaræ*.

G. C.

DÉCRET DE KARPATIOS

L'inscription suivante a été trouvée, il y a plusieurs années, dans l'île de Karpathos, près de l'endroit appelé *Vourgounda*, où l'on reconnaît l'emplacement de l'ancienne ville de Brykonte. Elle est gravée sur une stèle de marbre bleuâtre brisée en haut, larg. 0^m,35, haut. 0^m,45; elle était, quand j'en pris la copie et plusieurs estampages, en 1879, chez un paysan du village d'*Olympos*. L'inscription est mutilée surtout à gauche; nous avons la fin des lignes dès la ligne 6, tandis que le commencement n'est intact que depuis la ligne 13. La forme des caractères indique comme date la fin du troisième siècle ou le commencement du second. Ligne 22, après ΑΣ, lacune d'environ trois lettres.

ΤΕΤΑΓΜΕΝΟΥΣ ΕΥΘΑ
ΕΟΥΓΕΝΗΟΕΝΤΟΣΣΥΝ
ΝΑΝ.ΙΟΥΣΑΡΟΣΤΑΝΤΑΣΤΑΣΕ
ΥΣΑ.Ε.ΘΕΙΝΑΜΕΔΕΚΙΝΔΥΝΕΥΟΝ
5 ΕΚΝΩΝΚΑΙΓΥΝΑΙΚΩΝΤΥΧΕΙΝΣΩΤΗΡΙ
ΠΕΡΙΠΟΛΙΟΝΔΙΕΤΗΡΗΣΕΤΩΙΔΑΜΩΙΕΝΤΕ
ΑΙΣΠΑΣΑΙΣΦΙΛΟΔΟΞΩΣΑΝΕ
.ΤΡΑΡ...ΚΑΤΑΔΥΝΑΜΙΝΤΑΝΑΥΤΟΥΤΟΙΣΤΕΕΝ
...ΧΑ.ΟΥΣΙΑΥΤΩΙΤΩΝΠΟΛΙΤΑΝΚΑΙΤΩΝΠΑΡΟΙ
10 ..ΝΕΙΣΠΑΝΤΑΤΑΚΑΛΩΣΕΧΟΝΤΑΑΥΤΟΝΕΡΙΑΙ
..ΥΣΔΙΑΤΕΛΕΙΟΓΩΣΟΥΝΚΑΙΑΚΤΟΙΝΑΑΡΟΤΙ
...ΕΩΝΦΑΙΝΗΤΑΙΕΥΧΑΡΙΣΤΟΣΟΥΣΑΚΑΙΤΙΜΟΥ
ΣΑΤΟΥΣΑΞΙΟΥΣΤΩΝΑΝΔΡΩΝΚΑΙΠΑΡΕΙΣΧΗΜΕ
ΝΟΥΣΧΡΕΙΑΣΕΝΑΝΑΓΚΑΙΟΙΣΚΑΙΡΟΙΣΔΕΔΟ
15 ΧΘΑΙΤΑΙΚΤΟΙΝΑΙΕΡΓΑΙΝΕΣΑΙΚΑΙΣΤΕΦΑ.Ω
ΣΑΙΧΡΥΣΕΩΙΣΤΕΦΑΝΩΙΑΡΟΧΡΥΣΩΝΔΕΚ.
ΠΑΜΦΙΛΙΔΑΝΙΕΡΩΝΟΣΚΑΡΠΑΘΙΟΠΟΛΙΤΑΝ

- ΑΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΑΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΑΝΕΧΩΝΔΙΑ . .
 ΛΕΙΕΙΣ ΤΑΝ ΚΤΟΙΝΑΝ ΤΑΝ ΠΟΤΙΔΑΙΕΩΝ ΚΑΛΕ...
 20 ΔΕ ΑΥΤΟΝ ΚΑΙ ΕΠΙΞΕΝΙΑΙ ΕΙΣ ΤΟ ΙΕΡΟ ΘΥΤΕΙΟ.
 ΟΜΩΣ ΔΕ ΚΑΙ ΣΤΑΛΛΑΙΑ ΓΩ . ΑΣΘΩΝΤΙ ΔΥΟΛ...
 ΛΑΡΤΙΟΥ ΕΙΣΑΣ ΑΝΑΓΡΑΦΗΣ ΕΙΤΟΔΕΤ.
 ΨΑΦΙΣΜΑ ΚΑΙ ΑΝΑΤΕΘΩΝΤΙ ΜΙΑ ΜΕΝ ΕΜΡ . .
 ΟΜΩΙΕΝ ΤΩ ΙΕΡΩ ΤΟΥ ΓΡΟΣ ΕΙΔΑΝΟΣ ΜΙΑ . .
 25 ΕΝ ΠΟΤΙΔΑΙΩΙ ΕΝ ΤΩ ΙΕΡΩ ΙΤΑΣΘΑΝΑΣ
 .ΑΣΛΗΝΔΙΑΣ ΔΟΤΩ ΟΤΑ ΜΙΑΣ ΤΟ ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ
 . ΕΛΕ . ΜΑΕΙΣ ΤΕ ΤΟΝ ΣΤΕΦΑΝΟΝ ΚΑΙ ΤΑΣ
 .ΤΑΛΑΣ ΕΛΕΣΘΑΙ ΔΕ ΚΑΙ ΑΝΔΡΑ ΟΔΕΑΙΡΕΘΕΙΣ
 .ΟΙΗΣΑΣΘΩ ΤΑΝ ΑΙΤΗΣΙΝ ΤΟΥ ΣΤΕΦΑΝΟΥ
 30 .ΑΙΑΝΑΘΕΣΙΝ ΤΑΝ ΣΤΑΛΛΑΝ ΕΝ ΤΩΙ ΣΥΜΠΑΝΤΙ
 . ΑΜΩΙΑΙΡΕΘΗΘΕ ΜΙΣΤΟΛΑΣ ΤΕΛΕΣΑΝΔΡΟΥ
 . . ΡΡΑΘΙΟ ΠΟΛΙΤΑΣ

 τεταγμένους εὐθα
 εου γεννηθέντος συν
 ἐ]ναν[τ]ίους ἀποστάντας τᾶς ε
 υς ἀ[π]ε[λ]θεῖν, ἀμὲ δὲ κινδυνεύον[τας]
 5 τ]έκνων καὶ γυναικῶν τυχεῖν σωτηρί[ας]
 . . περιπόλιον διετήρησε τῶι δάμωι, ἐν τε
 αἰς πάσαις φιλοδόξως ἀνέ-
 σ]τραπ[ται] κατὰ δύναμιν τὰν αὐτοῦ, τοῖς τε ἐν-
 τυγ]χά[ν]ουσι αὐτῶι τῶν πολιτῶν καὶ τῶν παροί-
 10 κω]ν εἰς πάντα τὰ καλῶς ἔχοντα αὐτὸν ἐπιδι-
 δο]ύς διατελεῖ· ὅπως οὖν καὶ ἡ κτοῖνα ἡ Ποτι-
 δαι]έων φαίνεται εὐχάριστος οὔσα καὶ τιμοῦ-
 σα τοὺς ἀξίους τῶν ἀνδρῶν καὶ παρεισχημέ-
 νους χρεῖας ἐν ἀναγκαίοις καιροῖς· δεδό-
 15 χθαι τᾷ κτοῖναι ἐπαινέσαι καὶ στεφά[v]ω-
 σαι χρυσέωι στεφάνωι ἀπὸ χρυσῶν δέκ[α]
 Παμφιλίδαν Ἰέρωνος Καρπαθιοπολίταν
 ἀρετᾶς ἕνεκα καὶ εὐνοίας ἃν ἔχων δια[τε]-
 λεῖ εἰς τὰν κτοῖναν τὰν Ποτιδαίων, καλέ[σαι]
 20 δὲ αὐτὸν καὶ ἐπὶ ξένια εἰς τὸ ἱεροθυτεύ[ειν].

- ὁμῶς δὲ καὶ σταλάει ἀγ(ο)[ρ]ασθῶντι δύο λ[ίθου]
 λαρτίου, εἰς ἃς ἀναγραφῆσῃ τὸδε τ[ὸ]
 ψάφισμα, καὶ ἀναπεθῶντι μία μὲν ἐν Π[ορ-]
 θμῶι ἐν τῶι ἱερῶι τοῦ Ποσειδῶνος, μία [δὲ
 25 ἐν Ποτιδαίῳ ἐν τῶ(ι) ἱερῶι τῆς Ἀθηνᾶς
 τ]ῆς Λ[ι]νδίας· δότω ὁ ταμίης τὸ γενόμενον
 τ]έλ[ε]σ[μ]α εἰς τε τὸν στέφανον καὶ τὰς
 σ]τάλας· ἐλίσθαι δὲ καὶ ἄνδρα· ὁ δὲ αἰρεθεὶς
 ποιησάσθω τὰν αἵτησιν τοῦ στεφάνου
 30 καὶ ἀνάθῃσιν τᾶν σταλᾶν ἐν τῶι σύμπαντι
 δ]άμωι. Αἰρέθῃ Θεμιστόλας Τελεσάνδρου
 Κα]ρπαθιοπολίτας.

On voit que ce texte, considéré dans son ensemble, ne diffère pas sensiblement des autres textes de même nature; mais il renferme des détails qui ne sont pas sans intérêt, et d'ailleurs son origine seule suffirait pour attirer l'attention. C'est en effet le second document de ce genre que nous fournit l'île de Karpathos, et il n'est pas moins important que le décret publié par M. Wescher dans la *Revue Archéologique*, (nouvelle série, t. VIII, p. 461 et suiv.) et publié de nouveau avec des corrections par M. Newton (*Inscr. British Museum*, 364).

Un premier point se présente: qu'est-ce que la *κτοῖνα*? La question a été discutée d'abord par M. Newton, à propos d'une inscription de Kamiros (1), et plus récemment par M. J. Martha, dans le commentaire d'un texte épigraphique trouvé à Rhodes (2). Je me bornerai à ajouter quelques observations aux conjectures de ce dernier, qui me paraît avoir en partie déterminé le sens du mot; pour plus de clarté, je reproduis ici tous les textes connus ayant rapport à la *κτοῖνα*.

Hésychius: κτύναι ἢ κτοῖναι, χωρήσεις προγονικῶν ἱερῶν, ἢ δῆμος μεμερισμένος.

(1) *Transactions of the R. Society of Literature*, second series, vol. XI, p. 435 et suiv. — *Inscr. British Museum*, 349.

(2) *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 138 et suiv.

Inscription de Kamiros: L. 1-2 τὰς κτοίνας τὰς Καμιρέων τὰς ἐν τᾷ νόσῳ καὶ τὰς ἐν τᾷ ἀπείρῳ. — L. 9 τὰς κτοίνας ἀναγράψαι. — L. 13-15 ἐγ δὲ ταυτᾶν τᾶν κτοινᾶν ἀποδεικνύειν τοὺς κτοινάτας μάστρον ἐν τῷ ἱερῷ τῷ ἀγιωτάτῳ ἐν τᾷ κτοίναι.

Inscription de Rhodes: L. 10-11 ἄλλον τόπον ἐν τᾷ κτοίναι.

M. J. Martha observe justement, surtout d'après le dernier texte, que la κτοῖνα représente une division territoriale; je ne crois pas cependant qu'elle soit une subdivision de la cité, et que la cité se compose d'un certain nombre de κτοῖναι. Le texte d'Hésychius est évidemment altéré, ἱερείων ne donnant pas de sens satisfaisant. On a proposé ἱερειῶν dans le sens spécial de « cérémonies religieuses », qui ne me semble pas devoir être accepté, et ἱερῶν, « enceintes sacrées », que j'admettrais, cf. Pollux, III, 10: ἱερὰ προγονικά. La κτοῖνα aurait donc été primitivement l'étendue de territoire comprise dans une enceinte sacrée, et le mot προγονικῶν ajoute une détermination plus précise, c'est-à-dire que le temple dont dépendait le territoire était nécessairement le sanctuaire d'une des divinités honorées spécialement par la cité. La κτοῖνα serait alors une sorte de colonie religieuse ayant le même culte que la cité, culte transmis par les ancêtres, et il est clair que des cités comme Kamiros prouvaient avoir des κτοῖναι en dehors de Rhodes. Les mots δῆμος μεμερισμένος seraient en même temps expliqués, en ce sens que la κτοῖνα désignerait un groupe de citoyens se détachant de la cité, transportant ailleurs le culte des ancêtres, et restant toujours avec la cité en relations religieuses. Quelle que soit la valeur de cette interprétation, les inscriptions précédemment rapportées indiquent suffisamment que la κτοῖνα est propre à l'organisation des cités rhodiennes, qu'elle représente une division territoriale et par extension la réunion des κτοινάται ou habitants de ce territoire, et qu'elle est une dépendance de la cité.

La κτοῖνα dont il s'agit dans notre inscription porte le nom de κτοῖνα τῶν Ποτιδαίων, et la cité dont elle dépendait, cité rhodienne sans nul doute, n'est pas désignée; on peut néanmoins conjecturer que cette cité est Lindos, en remarquant

que le texte mentionne un sanctuaire d'Athéna Lindia à Potidaion. L'inscription actuelle nous apprend enfin que les *κτοῖναι* avaient le droit de rendre des décrets. Pamphilidas, fils d'Hiéron, personnage inconnu d'ailleurs, est spécialement honoré par la *κτοῖναι* des Potidéens, non seulement parce qu'il a bien mérité d'elle, mais surtout, ainsi qu'il résulte des considérants, pour des services particuliers rendus au peuple, *τῶι δέμῳ* (l. 6). Les premières lignes sont trop mutilées pour qu'on puisse déterminer exactement la nature de ces services; plusieurs mots semblent indiquer qu'il s'agit d'une guerre, d'une invasion, ou d'une circonstance analogue, et les termes *ἐν ἀναγκασίῳις καίροισι* (l. 14) ne s'opposent pas à cette interprétation.

De ce que la *κτοῖναι* est composée de citoyens appartenant à une cité de Rhodes, je déduirai le sens du mot *Καρπαθιοπολίτης*, qui se rencontre sur plusieurs autres inscriptions. Il est inutile de supposer une ville de Karpathiopolis, comme on l'a fait (1); je pense que l'ethnique en question signifiait, par rapport à des Rhodiens, un habitant libre de Karpathos, à quelque ville de cette île qu'il appartenait; Pamphilidas et Thémistolas sont ainsi désignés par la *κτοῖναι* d'une cité de Rhodes établie à Potidaion, et il est probable que, dans un décret rendu par un peuple de l'île, le nom même de la cité dont ils étaient originaires aurait été plus précisément indiqué.

Le décret doit être gravé sur deux stèles d'un marbre particulier appelé *λίθος λάρτιος*, que nous trouvons mentionné dans trois autres inscriptions: l'une est le traité entre les Rhodiens et les Hiérapytniens, dans lequel on lit *ὅπως ἐργασθῆι πέτρας λαρτίας* (2); dans la seconde, M. Röhl transcrit *ἐπὶ βάζειος λίθου δ' ἀρτίου*, ce qui est difficile à interpréter; une variante donne *ΛΑΡΠΟΥ* (3); la troisième est une inscription

(1) V. *Journal des Savants*, 1827, p. 474.

(2) Cauer, *Delectus*, p. 126, l. 98.

(3) *Mittheil. archæol. Institut. Athen*, p. 228, l. 7.

d'Ialysos, publiée par M. Newton (1), où il est question de trois stèles: ὅπως στάλαι ἐργασθέντι τρεῖς λίθου λάρτου, lisez λαρτίου; les lettres ΛΑΡΤ terminent une ligne, I peut avoir été omis dans la gravure ou dans la copie, et doit être restitué en présence des autres textes. La signification du mot est douteuse; on ne peut savoir si λάρτιος est une épithète désignant la nature ou la provenance du marbre. Il importe de remarquer, dans notre texte, que les deux stèles doivent être achetées; on peut en conclure que le marbre en question venait de l'extérieur plutôt que de l'intérieur de l'île, où d'ailleurs le marbre est rare; λάρτιος indiquerait donc plutôt la provenance.

Il reste à discuter un autre point important. Une des deux stèles sera déposée ἐν Πορθμῶνι, dans le temple de Poseidon, l'autre à Potidaion dans le temple d'Athéna Lindia. Potidaion est le nom dorien de la ville mentionnée par Ptolémée (V, 2, 33) et par le *Stadiasmus maris magni* (§ 272), et dont quelques ruines se voient encore près du village de *Pigadia*, à l'endroit appelé Ποσίν; ce nom est lui-même une dérivation régulière de Ποσειδῖον. Une autre inscription trouvée à Brykonte parle également du culte d'Athéna Lindia dans l'île de Karpathos (2). Mais où était situé ce sanctuaire de Poseidon, dont l'emplacement est désigné ici par les mots ἐν Πορθμῶνι? L'épithète de *Porthmios* jointe au nom du dieu se trouve sur plusieurs inscriptions de Karpathos (*Rev. arch.* nouvelle série, VIII, p. 470; *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 261 et suiv., *l'île de Karpathos*, inscript. 1 et 2), ainsi que sur le fragment suivant, qui est inédit; la plus grande partie manque à droite:

Ν Κ Α Ι Θ Ρ Α Σ Ι . Α Μ
Θ Υ Ο Θ Ε Σ Ι Α Ν Δ
Ρ Α Τ Α Γ Η Σ Α Σ Ε Ι

(1) *Trans. of the R. Society of Literature*, second series, vol. XI, p. 442, l. 7. La leçon véritable λαρτ-[?]ου a été adoptée dans la nouvelle édition de ce texte (*Inscr. British Museum*, 364).

(2) *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 278, n° 10,

5 Α Π Ο Λ Ε Μ Ο Ν Ε Κ Ρ Α
 Ι Α Ε Ι Σ Κ Α Ι Τ Α Ν Τ
 Α Ι Τ Α , Ρ Ο Υ Ρ Ι Α Α Ρ
 Α Ν Τ Α Δ Ι Α Φ Υ Λ Α Ξ Α Σ Τ
 Κ Α Ι Α Ν Α Κ Τ Η Σ Α Μ Ε Ν Ο Σ Τ Α
 Ρ Ι Σ Υ . Τ . . Χ Ω Ρ Α . Κ Α Ι Τ Α
 10 Υ Μ Ι Α Ν Κ Α Ι Τ Α Ν Κ Υ . Ι Α Ν Δ Ι Α
 Ι Τ Α Ε Ν Α Υ Τ Α Ι Σ Φ Ρ Ο Υ Ρ Ι Α
 Τ Ε Ι Δ Α Ν Ι Ρ Ο Ρ Θ Μ Ι Ω Ι

L. 1 noms propres; l. 2 κα]θ' ὑποθεσίαν δ[έ; l. 3 στ]ρατα-
 γήσας; l. 4 πόλεμον; l. 6 τὰ [φ]ρούρια; l. 7 π]άντα (?) διαφυλά-
 ξας; l. 8 καὶ ἀνακτῆσάμενος; l. 11 τὰ ἐν αὐταῖς φρούρια; l. 12
 Πο]τεῖδ' ἔνι Πορθμίῳ.

M. Wescher a tenté de déterminer l'emplacement de ce temple célèbre, en s'appuyant sur le sens de πορθμός et sur le nom de la ville de Poseidion, et pense qu'il se trouvait dans cette ville. « Cette épithète pittoresque fait allusion à la position même du temple, qui dominait un bras de mer s'allongeant entre deux rivages ». Remarque juste, mais qui devient incompréhensible si l'on considère la situation de Poseidion. Il n'y a près des ruines, sur la côte Est de Karpathos, qu'une petite baie peu profonde, et au-delà la haute mer, de sorte que le mot πορθμός est ici absolument inapplicable. Deux endroits seulement à Karpathos peuvent s'accorder avec la signification exacte de πορθμός; l'un est le détroit qui sépare cette île de sa voisine Kasos, et alors le temple de Poseidon aurait été situé au village moderne d'*Arkassa*, l'ancienne *Arkésia*, sur la côte occidentale vers le sud de l'île. L'autre est l'étroit canal qui sépare Karpathos de Saros, au nord, large à peine d'une portée de fusil, et assez dangereux par les vents d'ouest; le sanctuaire se placerait soit à Brykonte, qui n'en est qu'à une faible distance, soit à l'endroit appelé *Tristomo*, à l'entrée occidentale du détroit, où se voient encore des vestiges assez importants de constructions antiques. La provenance des inscriptions qui mentionnent le temple prouve

d'une manière indiscutable que ce dernier lieu est le seul qui puisse convenir: le décret publié par M. Wescher, ainsi que notre texte actuel, furent trouvés dans les environs, à ce que m'assurèrent les paysans d'Olympos; les deux inscriptions citées plus haut sont encore à Tristomo, et le fragment que l'on vient de lire fut découvert, également à Tristomo, peu de temps après mon départ, par M. Manolakakis, qui m'en envoya l'estampage.

Le dialecte de notre inscription ne s'écarte pas des règles du dorien mitigé en usage à cette époque; il est inutile de remarquer des formes comme τᾶν σταλᾶν, ἀνατεθῶντι, τιμοῦσα, etc. Quelques observations seulement doivent être faites:

L. 13 παρεισχημένους. C'est un nouvel exemple du parfait εἴσχηκα, εἴσχημαι, déjà connu par plusieurs inscriptions, soit au simple, εἴσχηκα, soit en composition, παρείσχηται, παρείσχησθαι, κατεισχησθαι. Cf. Meyer, *Grammatik*, § 110.

L. 22 ἀναγραφῆσε. La copie et l'estampage ne laissent aucun doute sur cette lecture; il faut par conséquent restituer la même forme dans deux autres inscriptions publiées par le *Bulletin* (III, p. 297, cf. pl. VI bis, l. 19, et IV, p. 265, l. 11). Les futurs en θήσομαι, ἔσομαι, avaient quelquefois en dorien les terminaisons actives, comme on le voit pas plusieurs autres exemples (1).

L. 31 αἰρέθη. La suppression de l'augment, en dorien, dans les verbes commençant par une diphtongue est un fait assez fréquent; l' ajouté à la terminaison est moins explicable; cf. ἐστειρανώθη, deux fois dans Ross, *Inscr. græc. ined.* 291.

J'ajoute ici, pour compléter l'épigraphie de Karpathos, quelques inscriptions récemment découvertes, qui me furent communiquées par M. Manolakakis.

1. *Brykonte*.—Stèle ronde entourée d'une guirlande avec bucrânes; haut. 0^m,60. Copie.

(1) Ahrens, *de dial* II, p. 289; cf. Meyer, *Gramm.* § 540.

ΝΙΚΟΒΟΥΛΑ
Α ΑΝΑΚΤΟΣ

2. Idem.—Piédestal semblable à ceux qui ont été découverts à Brykonte. V. le *Bulletin*, IV, p. 276 et suiv. Copie.

ΕΥΚΡΑΤΗΣ
ΡΑΔΙΟΣ

3. Idem.—Piédestal comme le précédent. Copie.

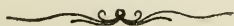
Α . ΕΜΩΡΑΔΙΟΣ
ΓΥΝΑΔΕ
ΑΙΔΟΚΡΙΤΟΥ

4. *Tristomo*.—Plaque de marbre (?). Estampage. Lettres inégales et gravées irrégulièrement.

ΕΩΝΙΔΑ ΚΑΛΛΙΚΡΑΤΕ
ΕΝΕΓΩΠΑΙΔΩΝΤΟΥΔΕΗΛΙΣ
ΥΤΗΔΗΛΟΙΚΑΛΛΙΚΡΑΤΕΣ
ΟΣΟΙΦΑΝΙΗΝΑΥΤ
ΕΧΕΙΠΙΝΥΤΟΝΜ
ΠΟΝΕΓΩΔΕ_ΣΗΜ

On reconnaît facilement que l'inscription est en vers, mais les lacunes sont trop considérables pour qu'on puisse la restituer sûrement dans son entier. L. 4, ὁ[ρ]φαντην. La ligne 1, indépendante du reste, renferme le nom du défunt en l'honneur duquel fut composée l'inscription.

MONDRY BEAUDOUIN.



Après avoir parlé des *transcripticia nomina*, lesquels sont de deux sortes: *a re in personam* et *a persona in personam*, Gaius ajoute (*Inst. comm.* III, § 134):

« Præterea litterarum obligatio fieri videtur chirographis et sygraphis, id est si quis debere se aut daturum se scribat, ita scilicet si eo nomine stipulatio non fiat; quod genus obligationis proprium peregrinorum est ».

Gaius ne définit pas ce qu'il faut entendre par ces termes de *chirographa* et de *sygraphæ*. Nul autre auteur n'a tenté de le faire, à l'exception d'un grammairien du V^{me} siècle, le Pseudo-Asconius, dont l'opinion n'a aucune valeur. Résignons-nous donc à étudier la question *a posteriori*, en observant les faits. L'emploi des *sygraphæ* a laissé assez de traces pour qu'il y ait intérêt à les recueillir et à les comparer. Peut-être ce procédé nous conduira-t-il à la définition cherchée.

Le plus ancien écrivain latin qui ait parlé des *sygraphæ* ou plutôt d'un *sygraphus*, (car c'est sous cette forme qu'il emploie le mot), est Plaute (*Asinaria*, acte IV), c'est Diabolus qui parle:

« Agedum, istum ostende quem conscribsti sygraphum inter me et amicam et lenam ».

Le parasite lit les clauses de l'acte qu'il a préparé, après quoi Diabolus s'écrie:

« Pulchre scribsti; scitum sygraphum! »

Mais il ne convient pas d'insister sur ce texte qui est en réalité beaucoup plus grec que latin. L'*asinaria* de Plaute n'est que la traduction d'une pièce de Démophile intitulée l'ânier (ὄναγός); et dans la scène dont il s'agit, Plaute s'est contenté de traduire, sans remplacer, comme il le fait quelquefois, l'expression grecque par un équivalent latin.

Dans un plaidoyer prononcé par César pour les Bithyniens, il était aussi question de *syngraphæ* (1). Malheureusement le fragment qui nous a été conservé par un grammairien ne nous apprend pas autre chose.

Nous sommes beaucoup plus amplement renseignés sur certains emprunts faits par l'île de Ténos (2). Les Ténienens avaient eu, pendant la guerre des pirates, de grosses rançons à payer et de fortes dépenses à faire. Ils avaient emprunté un peu de toutes mains, et notamment à un Romain nommé Lucius Aufidius Bassus, fils de Lucius, et probablement parent d'un Titus Aufidius qui fut intéressé dans les fermes d'Asie (3). Hors d'état de payer aux échéances, ils obtinrent de leurs créanciers une diminution d'intérêts. Lucius Aufidius avait hérité de son père deux *syngraphæ* dues par la ville pour intérêts accumulés, l'une de 10,000 drachmes attiques, l'autre de 19,500. Il en fit remise gratuitement (ἐλοιπογράφησεν), et consentit rétroactivement à se contenter d'un intérêt simple (ἐξ εὐθιγορίας) à 12 pour cent par an, sur les autres prêts qui avaient pour objet des capitaux et remontaient à plusieurs années; une nouvelle *syngrapha* fut passée, comprenant le solde de l'ancien compte augmenté de nouvelles avances, le tout prêté pour cinq ans, à huit pour cent d'intérêt. A l'expiration de ce terme, la ville se trouva encore insolvable et cette situation dura plusieurs années pendant lesquelles les intérêts allaient toujours s'accumulant. Lucius Aufidius consentit enfin une nouvelle remise sur le capital et donna à la ville un délai de onze ans pour se libérer du solde, sans intérêts. Après un long séjour à Ténos, il retourna à Rome emportant un ma-

(1) Rufinianus p. 204 ed. Ruhnken: «Cæsar pro Bithynis: quid ergo? syngraphæ non sunt, sed res aliena est».

(2) Inscription de l'an 100 av. J. C. (environ), aujourd'hui dans la Bibliothèque de Trinity College à Cambridge.—Imprimée dans Bæekh, *Corpus I. G.* n° 2335; Ross, *Inscriptiones Græcæ*, appendix; Hicks, *Greek historical Inscriptions*, n° 204.

(3) Val. Max. X, IX, 7. T. Aufidius cum Asiatici publici exiguum modo particulam habuisset.

gnifique décret rendu en son honneur par les Ténienrs reconnaissants.

Les *syngraphæ* se rencontrent souvent dans les écrits de Cicéron. Citons d'abord ce passage du plaidoyer *pro Murena* (c. 17) «*Pergitisne tanquam ex syngrapha agere cum populo ut quem locum semel honoris cuipiam dederit, eumdem reliquis honoribus debeat?*» Il est facile de voir, et nous devons noter dès à présent que le mot de *syngrapha* est employé ici dans le sens de titre exécutoire. Passons maintenant aux faits.

Malleolus, questeur de Dolabella, et le célèbre Verrès avaient prêté de l'argent à certaines villes grecques, au moyen de *syngraphæ*. Mais nous n'avons à ce sujet aucun détail (1).

Les villes de Mylasa, Alabanda, Heraclea, Bargylia et Caunos, en Carie, avaient emprunté de l'argent à un certain Cluvius de Pouzzoles qui n'était en réalité que le prête-nom de Pompée. Cicéron qui nous apprend le fait ne dit pas que le contrat fût une *syngrapha*, mais le doute n'est pas possible. On voit que ces créances portaient intérêt, qu'elles étaient rigoureusement exigibles et que l'une d'elles tout au moins était garantie par une hypothèque, fournie par un citoyen d'Alabanda nommé Philotes. Cicéron écrit à Thermus, proconsul de Cilicie, pour le prier de veiller au recouvrement de ces créances (2).

Dans une autre lettre de Cicéron adressée à Silius, il est

(1) Cic. *in Verr.* 11,36. In provinciam (Asiam) sic copiose profectus erat (Malleolus) ut domi prorsus nihil relinqueret; præterea pecunias occupârat apud populos et syngraphas fecerat,—*in Verr.* IV, 13. quum iste (Verres) Cibyram cum inanibus syngraphis venerat.

(2) Cic. *ad familiares*, XIII, 56. Mylaseis et Alabandeis pecuniam Cluvio (Puteolano) debent.....Præterea Philotas Alabandensis ὑποθήκας Cluvio dedit. Hæ commissæ sunt. Velim cures ut aut de hypothecis decedat, easque procuratoribus Cluvii tradat, aut pecuniam solvat. Præterea Heracleotæ et Bargyletæ, qui item debent, aut pecuniam solvant aut fructibus suis satisfaciant. Caunii præterea debent, sed aiunt se depositam pecuniam habuisse. Id velim cognoscas, et si intellexeris eos neque ex edicto neque ex decreto depositam habuisse, des operam ut usuræ Cluvio, instituto tuo, conserventur. His de rebus eo magis laboro quod agitur res Cn. Pompeii.

question d'un prêt fait à la ville de Nicée par un certain T. Pinnius, d'une somme de huit millions de sesterces, environ 1,600,000 francs. C'est sans doute encore une *syngrapha* (1).

Le fameux tribun Clodius avait fait un grand nombre d'opérations de ce genre. Il avait prêté de fortes sommes à certains exilés de Byzance qui voulaient rentrer dans leur pays (2), au Galate Brogitar pour acheter le sacerdoce de Pessinunte (3), à Hermachos de Chio qui paraît avoir été en procès avec sa ville natale (4). Enfin il était un des principaux bailleurs de fonds de ce gouverneur de Syrie, Gabinus, qui prêta dix mille talents à Ptolémée Aulète pour reconquérir le trône d'Egypte (5).

Gabinus n'était pas le seul qui eût prêté pour cette entreprise. Avant lui, Rabirius Postumus avait fait pour le même objet des avances considérables non-seulement avec ses propres fonds, mais encore avec ceux de ses amis. Après la restauration de Ptolémée Aulète, Rabirius fut obligé de se rendre à Alexandrie et de se mettre au service du roi d'Egypte, comme intendant des finances, afin d'assurer le remboursement des créanciers romains (6). C'est précisément ce qui a lieu aujourd'hui pour les emprunts égyptiens.

(1) Cic. *ad familiares*, XIII, 61. Ejus (T. Pinnii) filio pecuniam Nicæenses grandem debent ad HS LXXX et, ut audio, in primis volunt ei solvere.

(2) Cic. *pro domo*, 50. Si tuus scriptor in illo incendio civitatis non syngraphas cum Byzantiis exsulibus et legatis regiis faceret.

(3) Cic. *de Haruspicum responsis*, 13. Pecunia Brogitarus per te appellatus. Alterum putabo regem si habuerit unde tibi solvat quod ei per syngrapham credidisti.

(4) Cic. *de Haruspicum responsis*, 16, quæro ab illo. . . qui cum Hermachio Chio syngraphas fecit, ecquid sciat unum acerrimum adversarium Hermachi Theodosium, legatum ad senatum a civitate libera missum, sica percussus.

(5) Cic. *pro domo* 50. passage déjà cité.

(6) Cic. *pro Rabirio Postumo* 2. Credidit populis, in pluribus provinciis ejus res versata est: dedit se etiam regibus. . . Ad sumptum itineris, ad illam magnificentiam apparatus comitatumque regium suppeditata pecunia a Postumo est, factæque syngraphæ sunt in Albano Cn. Pompeii quum ille Roma profectus esset.—10 ut ventum Alexandriam ad Auleten. . . hæc una ratio a rege proposita Postumo est servandæ pecuniæ si curationem et quasi dis-

Le roi Galate Déjotar avait aussi fait un emprunt pour obtenir du peuple romain la restitution de l'Arménie. L'emprunt était de dix millions de sesterces, soit environ deux millions de francs. Le prêteur était Antoine. Mais l'opération paraît avoir été fictive, et l'obligation de Dejotar envers Antoine était sans cause, si nous en croyons Cicéron, ou du moins elle couvrirait en réalité un présent fait par Dejotar à Antoine pour obtenir l'agrément ou la connivence de ce dernier (1).

Lorsque Cicéron était proconsul en Cilicie, Cælius lui écrivit à plusieurs reprises pour lui recommander une certaine *syngrapha Sittiana*, sur laquelle nous n'avons aucun autre renseignement (2).

L'affaire la plus intéressante est celle de la *Syngrapha Salamina*. La ville de Salamine, dans l'île de Chypre, a emprunté de Matinius et Scaptius qui sont les prête-noms de Brutus une somme dont nous ne connaissons pas exactement le chiffre en capital, mais qui paraît avoir été de près de cent talents, environ 600,000 francs. L'intérêt stipulé était de quatre pour

pensationem regiam suscepisset. Id autem facere non poterat nisi diœcetes, hoc enim nomine utitur qui a rege esset constitutus.

Cic. *ad familiares* VII, 17. Tanquam syngrapham ad imperatorem, non epistolam attulisses, sic pecunia ablata domum redire properabas: nec tibi in mentem veniebat eos ipsos qui cum sygraphis venissent Alexandriam nummum adhuc nullum auferre potuisse.

(1) Cic. *Philipp.* II, 37, syngrapha HS C per legatos, viros bonos, sed timidos et imperitos, sine nostra, sine reliquorum hospitem regis sententia, facta in gyneceo, quo in loco plurime res venierunt et veneunt, qua ex syngrapha quid sis acturus meditare censeo.—Suo Marte res suas recuperavit... Nemo igitur jureconsultus... ex ista syngrapha deberi dixit pro iis rebus quæ erant ante syngrapham recuperatæ. Non enim a te emit, sed priusquam tu suum ipsi venderes, ipse possedit.

Antoine avait fait beaucoup d'autres opérations du même genre, si l'on en croit Cicéron, (*Philipp.* V, 4) lorsqu'il se faisait payer par les étrangers les prétendues libéralités de César: «Syngraphæ obsignabantur».

(2) Cic. *ad familiares* VIII, 2. Syngrapham Sittianam tibi commendo—4. Scæpius te admono de syngrapha Sittiana. Cupio enim te intelligere eam rem ad me valde pertinere.—9. habes eos quos ad Sittianam syngrapham misi.—11. tibi curæ fuisse de Sittiano negotio gaudeo. Sed quum suspicaris minus certa fide eos tibi visos, tanquam procurator sic agas rogo.

cent par mois, avec capitalisation annuelle. Mais la ville ne put payer à l'échéance. Sous le prédécesseur de Cicéron, Scaptius eut recours à une exécution militaire; il tint le sénat de Salamine assiégé pendant plusieurs jours et quelques-uns des malheureux sénateurs moururent de faim. Cicéron prit la ville en pitié et voulut réduire l'intérêt à 1 pour cent par mois. A ce compte la somme due aurait été de 106 talents. Scaptius en réclame 200. Les Salaminiens offrent de payer la somme fixée par Cicéron. Sur le refus de Scaptius, ils demandent l'autorisation de consigner, mais Cicéron ne permet pas la consignation. Toutefois il refuse d'autoriser une nouvelle exécution militaire. On voit clairement par le récit de Cicéron que la *syngrapha* était un titre exécutoire dont le recouvrement dépendait de l'*imperium* du magistrat romain. On voit aussi qu'une loi *Gabinia* avait momentanément prohibé ces sortes d'opérations, mais Brutus s'était mis en règle en faisant couvrir la sienne par un sénatusconsulte spécial (1).

L'historien Josèphe nous a conservé le souvenir d'un certain nombre d'opérations financières du même genre. Josèphe, qui n'est pas Grec et n'affecte pas une grande rigueur d'expressions techniques, emploie partout le mot *συμβολαιον* au lieu de *συγγραφή*. Mais sous des termes différents, il est facile de reconnaître une même chose.

En l'an 11 avant J. C., Hérode recouvra par la force une somme considérable qu'il avait prêtée à Obodas, roi des Arabes. Il s'agissait de 60 talents, dont le terme était échu (environ 360,000 francs). Obodas avait été détrôné et chassé par son ministre Silleus, qui refusait d'acquitter l'obligation de son prédécesseur. Hérode s'adressa aux gouverneurs Romains, Saturninus et Volumnius, qui intimèrent à Silleus l'ordre de payer dans un délai de trente jours. Après ce délai passé, Hérode entra en Arabie avec des troupes, livra un combat, tua vingt-cinq hommes et s'empara d'un château-fort appelé

(1) Cic. *ad Atticum* V, 21, VI, 2 et 3. Il faut lire en entier ces trois lettres.

Repta où il trouva de quoi se payer. Silleus se plaignit à l'empereur, mais Auguste donna raison à Hérode.

On voit, par le récit de Josèphe, qu'Hérode était créancier de cinq cents talents, probablement par l'effet des intérêts accumulés et des clauses pénales. L'obligation portait en termes exprès qu'après l'échéance Hérode pourrait en poursuivre le recouvrement sur tout le pays. Devant Auguste, l'ambassadeur d'Hérode, Nicolas de Damas, fit valoir qu'à terme échu Hérode aurait été en droit de procéder de son chef à une exécution militaire, qu'il avait fait preuve de modération en s'adressant d'abord aux gouverneurs de Syrie, que Silleus était venu à Béryte et que là, en présence des gouverneurs, il avait promis de payer dans les trente jours, en jurant par la fortune de César. Ce nouveau délai passé, Hérode avait fait procéder à l'exécution militaire, avec l'autorisation des gouverneurs (1).

Quelques années plus tard, le tétrarque Agrippa, étant à Rome, avait emprunté au Trésor impérial une somme de 300,000 pièces d'argent. Il se trouvait à terme échu et ne payait pas. Comme il allait s'embarquer à Anthédon, Herennius Capito, qui était procurator Cæsaris à Iamnia, envoya des soldats pour le contraindre. Agrippa promit ce qu'on voulut et profita de la nuit pour se dérober et fit voile pour Alexandrie.

Avant de quitter la ville de Ptolémaïs, Agrippa avait emprunté de l'argent à Protos, affranchi de sa mère Bérénice. Il avait fait une obligation de vingt mille drachmes, mais il n'en avait reçu en réalité que 17,500.

A Alexandrie, Agrippa rencontre l'alabarque Alexandre et lui demande 200,000 drachmes pour se rendre à Rome. Alexandre refuse, mais il consent à prêter à Kypros, femme d'Agrippa, à savoir 5 talents comptant (30,000 francs) et le reste payable à Pouzzoles. C'est une sorte de mandat de banque.

A Pouzzoles, Agrippa emprunte encore 300,000 drachmes à Antonia, mère de Caius, puis un million au Samaritain Thal-

(1) Josèphe, *Antiq. jud.* XVI, 11, 13, 14 et 16.

lus, affranchi de César. Il devient l'ami de Caius, est rétabli dans sa principauté et finit par payer ses dettes (1), (an 36 ap. J. C.).

Le mot de *syngrophæ* se rencontre encore plusieurs fois chez des auteurs latins et jusqu'au IV^{me} siècle de l'empire.

« Vides istic diplomata et syngrophas et cautiones », dit Sénèque (*De beneficiis* VII, 10).

« Pecuniam quæ fisco debebatur, privatis debitoribus in Urbe atque Italia, in provinciis vero etiam ex reliquis ingentes summas remisit, syngrophis in foro divi Trajani, quo magis securitas omnibus roboraretur, incensis ». (Spartianus, *Hadrianus* C. 7).

« Antoninus quidam ex mercatore opulento rationarius apparitor Mesopotamiæ ducis, tunc protector . . . confessusque debitum per colludia in nomen fisci translatum . . . adlapsuro jam præstituto die solvendæ pecuniæ; quam per syngropham debere se confiteri vi metuque compulsus est. . . fugam ad Persas conabatur ». (Ammianus Marcellinus XVIII, 5).

Citons encore ce passage du Pseudo-Asconius, qui écrivait au V^{me} siècle, et qui n'a du reste aucune valeur (*in Verr.* 11, 1, § 91).

« Inter syngrophas et cetera chirographa hoc interest quod in ceteris tantum quæ gesta sunt scribi solent, in syngrophis etiam contra fidem veritatis pactio venit, et non numerata quoque pecunia, aut non integre numerata pro temporaria voluntate hominum scribi solent, more institutoque Græcorum. Et ceteræ tabulæ ab una parte servari solent, syngraphen utriusque manu signatam utrique parti servandam tradunt ».

Vers la même époque Symmaque écrit à son ami Eupraxius: « hoc spondere non debui quia fides amicitiae syngropham non requirit » (*Symmachi epistolæ* IV, 63). — Dans une autre lettre, adressée à Paternus, il parle de *falsæ syngrophæ*, (V, 63).

Saint-Ambroise écrit en 391 (*de officio ministrorum* I, 32):

(1) Josèphe, *Antiq. Jud.* XVIII, 6.

« Est etiam illa benevolentiae liberalitas ut si quod habes debitoris chirographum, scindens restituas, nihil a debitore consequutus debiti. Quod exemplo sui facere nos debere Iob sanctus admonet. Nam qui habet non mutuatur; qui non habet non liberat sygrapham ».

Quelques années auparavant, Ausone s'exprime ainsi dans un discours adressé à l'empereur Gratien (*Gratiarum actio pro consulatu*): « Debere te dicis. Cui? quando? quo nomine? lege sygrapham, nomina creditoreni ».

Nous avons relevé soigneusement ces textes postérieurs à l'édit de Caracalla. Ils montrent bien que la sygrapha était devenue d'un usage commun, même entre citoyens romains, quoiqu'il n'y eût plus de pérégrins. Elle ne créait pas l'obligation, mais elle servait à la prouver, et c'est pourquoi l'usage s'en répandait de plus en plus.

Ainsi la sygrapha était un acte constamment employé dans le monde romain, non-seulement par les Grecs, mais par les Romains eux-mêmes et par les Juifs.

Qu'était-ce donc que la sygrapha chez les Grecs?

Nous ne ferons pas ce que nous venons de faire pour les Romains, nous ne rassemblerons pas tous les textes où il est question de συγγραφή. Il suffirait de dire que cet acte était de tous le plus répandu dans l'usage ordinaire, et que, dans toutes les affaires importantes, on avait recours à ce moyen de preuve. Mais cela ne nous apprendrait pas en quoi consistait la sygrapha, ni quels en étaient les caractères essentiels. Heureusement nous possédons le texte de plusieurs contrats de ce genre. C'est sur ce point que nos recherches doivent se concentrer.

Le plus ancien est le contrat de prêt à la grosse qui se trouve rapporté tout au long dans le plaidoyer de Démosthène contre Lacrite, et dont rien n'autorise à suspecter l'authenticité. Les recueils d'inscriptions contiennent aussi un assez grand nombre de contrats, désignés sous les noms de συμβόλαιο, συνθήκη, etc., mais où l'on reconnaît les caractères habituels de la συγγραφή. Comme tous sont conçus à peu près

dans les mêmes termes, nous en reproduirons seulement quelques-uns, parce qu'ils peuvent être pris comme des types, et que la découverte en est encore toute récente.

M. Foucart a publié dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, année 1880, une συγγραφή complète, qui remonte au deuxième siècle avant notre ère. Voici l'acte d'après la traduction de M. Foucart, à laquelle nous changeons seulement quelques mots:

« Nicaréta, fille de Théon, de Thespies, assistée de son tuteur Dexippos fils d'Eunomidas, son mari, a prêté à Caphisodoros fils de Dionysios, Philomélos fils de Philon, Athanodoros fils d'Hippon, Polycritos fils de Tharops, et aux cautions qui ont garanti le remboursement, à savoir: Mnason fils de Mecgas, Télésias fils de Mecgas, Lasippos fils de Xénotimos, Evarès fils d'Euchoros, Perilaos fils d'Anaxion, Dionysodoros fils de Caphisodoros, Cominas fils de Télésippos, Onasimos fils de Théogiton, Caphisodoros fils de Damatrichos, Nicoclès fils d'Athanodoros, Orchoméniens, 18,833 drachmes d'argent, sans intérêt, somme versée à Thespies. Le terme du prêt est la fête des Pamboiotia dans l'année où Onasimos est archonte des Béotiens.

Les emprunteurs ou les cautions rendront à Nicaréta l'argent prêté, aux Pamboiotia, dans les trois jours avant le sacrifice. S'ils ne le rendent pas, ils seront poursuivis par voie d'exécution, suivant la loi. Les poursuites d'exécution pourront avoir lieu tant contre les emprunteurs eux-mêmes que contre les cautions, contre un seul, ou contre plusieurs ou contre tous, et sur tous leurs biens, et Nicaréta fera exécuter en la manière qu'elle voudra. La présente syngrapha sera exécutoire, même entre les mains d'un tiers porteur se présentant au nom de Nicaréta.

Témoins Aristogiton fils de Harmoxenos, Ithydicos fils d'Athanasias, Fiphiadas fils de Timoclès, Pharsalios fils d'Eudicos, Calleas fils de Lysiphantos, Theophestos fils de Theodoros, Euxenidas fils de Philondas, Thespiens.

La syngrapha est déposée chez Fiphiadas fils de Timoclès.»

M. Koumanoudis a publié tout récemment plusieurs inscriptions très-intéressantes trouvées dans l'île d'Amorgos (1). Il s'agit d'emprunts faits par la ville d'Arcésiné, dans l'île de Karpathos. Les *συγγραφαί* ont été gravées sur des stèles. En rapprochant ces textes les uns des autres, on peut facilement compléter les lacunes et constituer dans son intégrité la formule de la *συγγραφή*. Nous prenons ces contrats l'un après l'autre, en traduisant ou analysant :

I. — Les premières lignes sont incomplètes. On voit seulement qu'il y était question de l'intérêt à tant par mois, et de l'exécution parée, à l'échéance. La ville devra payer comme en vertu d'une condamnation par jugement. Le prêteur, Alexandre, pourra poursuivre lui-même ou faire poursuivre le recouvrement par ses mandataires, sans s'exposer à aucune responsabilité.

Ce qui suit est complet :

« Si quelqu'un des Arcésiniens ou de ceux qui habitent Arcésiné enlève de force les gages à ceux qui font l'exécution, ou s'oppose à l'exécution, magistrat ou simple particulier, de quelque manière et par quelque moyen que ce soit, il payera à Alexandre trente drachmes pour le dommage, et sera lui-même soumis à exécution pour le recouvrement de cette somme comme s'il eût été condamné envers Alexandre sur l'action *ἐξούλης* (2), par un jugement d'une ville choisie pour arbitre à cet effet, et comme si le terme imparté par cette condamnation fût expiré. La ville ne pourra imputer la dite somme comme à compte sur ce qu'elle doit. S'il y a quelques frais ou quelques dépenses à faire pour le recouvrement des fonds, ils seront supportés par la ville d'Arcésiné, et elle payera cet argent en addition au capital prêté. Les Arcésiniens déclarent, par convention expresse, que rien ne pourra prévaloir contre le présent acte, ni loi, ni décret, ni arrêté; ni stratège, ni magistrat décidant autre chose que ce qui est

(1) *Ἀθηναίον*, 1882, p. 536-537. — *Bull. de Corr. hellén.* VIII, p. 23.

(2) On sait que l'action *ἐξούλης* était la procédure d'exécution des jugements, l'*actio judicati* du droit romain.

écrit dans l'acte, ni quoi que ce soit, par quelque artifice ou par quelque détour que ce soit. L'acte sera exécutoire, toutes les fois qu'il sera rapporté par le créancier ou par ceux qui poursuivront en son nom. Le présent acte sera gravé par les soins des commissaires de l'emprunt sur une stèle de pierre et placé dans le temple d'Héra.—Témoins Métagénès, Stratonax, Micion, Socrate, Apatorios, Epigénès, Xénotimos, Nicenor, Akésippidès, Poseidonios, Théocritos, Timocratès, Xénoclès, Dexibios, Mnésagoras, Agénor, Alexion, Géthliménès.

II. — Le second acte est exactement conçu dans les mêmes termes. La partie qui contenait les noms des témoins a péri.

III. — Le troisième acte est ainsi conçu :

Au mois d'Hécatombéon, à Naxos, étant *æsymnètes* (Diog)ène et Sostratos, et à Arcésiné au mois de Miltophorion, Ctésiphon étant archonte, Praxiclès fils de Polymneste a prêté à la ville d'Arcésiné trois talents d'argent attique, sans aucun risque à courir par le dit Praxiclès, avec un intérêt de cinq oboles par mine et par mois. Se sont présentés comme emprunteurs au nom de la république Protomachos et Dio(mède), conformément au décret rendu sur la motion de Stésagoras. Une hypothèque a été conférée à Praxiclès sur toutes les propriétés communes de la ville, ainsi que sur les propriétés particulières des Arcésinéens et des personnes qui habitent Arcésiné, les dites propriétés situées tant sur terre que sur mer. Les intérêts seront payés chaque année par les questeurs chargés de recueillir les revenus des Arcésinéens, et à défaut de paiement, les questeurs qui n'auront pas payé seront à la discrétion de Praxiclès qui prendra sur leurs propres biens une fois et demie la somme dont il s'agit, par toutes voies d'exécution, comme en vertu d'un jugement de condamnation définitive, conformément au traité de commerce entre les Naxiens et les Arcésinéens. Et il ne sera pas tenu d'imputer cet argent à l'avoir de la ville, comme à compte sur le montant de l'emprunt; la ville n'en sera pas moins tenue de payer l'intérêt, et si elle ne le paye pas, l'intérêt non payé sera capitalisé au profit de Praxiclès au même taux, chaque année. Le

payement du principal aura lieu dans les six mois à partir du jour où Praxiclès l'aura réclamé, lui ou celui qu'il aura envoyé pour faire cette réclamation. Tous les paiements soit des intérêts soit du principal auront lieu à Naxos, et seront faits à Praxiclès ou à l'ordre de Praxiclès (1), en monnaie d'Attique ou d'Alexandrie, ayant cours dans la ville, en espèces pleines et de bon aloi, non entamées ni rognées, et sans aucun défaut, de la manière qui sera prescrite par Praxiclès. Pour le cas où la somme ne serait pas payée conformément à ce qui est écrit dans la convention, les Arcésinéens sont convenus et ont déclaré qu'ils devraient à Praxiclès six talents; Praxiclès pourra recouvrer cette somme par toutes voies d'exécution sur toutes les propriétés communes des Arcésinéens, et sur les propriétés privées des Arcésinéens comme de toutes personnes habitant Arcésiné, et en demandant la somme entière à chacun en particulier comme à tous, de la façon qu'il entendra, comme s'il y avait jugement de condamnation devenue définitive, prononcée par le tribunal arbitral, conformément au traité de commerce entre les Naxiens et les Arcésinéens, sans qu'il puisse lui être infligé aucune amende. Rien de ce qui aura été saisi ou approprié par Praxiclès ne sera imputé par lui à l'avoir des Arcésinéens comme à compte sur le payement des sommes par eux dues. Les Arcésinéens s'interdiront d'infliger aucune amende comme de demander aucun compte même à toutes autres personnes poursuivant le recouvrement des fonds, d'ordre de Praxiclès. Si quelqu'un des Arcésinéens ou des personnes qui habitent Arcésiné porte la main sur ceux qui seront chargés du recouvrement, ou s'oppose au recouvrement, de quelque façon et par quelque moyen que ce soit, il payera à Praxiclès un talent d'argent, et cet argent pourra être recouvré contre lui comme s'il eût été condamné envers Praxiclès par le tribunal, conformément au traité, par jugement définitif, et Praxiclès ne devra pas

(1) Remarquons en passant cette expression. C'est le plus ancien exemple de la clause *à ordre*.

imputer cet argent à l'avoir de la ville comme à compte sur le montant de l'emprunt.

S'il est dû quelque indemnité ou s'il est fait quelques frais à raison du recouvrement des dites sommes, le tout sera supporté par la ville des Arcésiniens et elle payera cet argent en même temps que le reste de l'emprunt.

Il est convenu de la part des Arcésiniens que rien ne pourra prévaloir contre le présent acte, ni loi, ni décret, ni résolution, ni stratège, ni magistrat décidant autre chose que ce qui est écrit dans l'acte, ni rien au monde, par quelque détour ou par quelque moyen que ce soit, et que le présent acte sera exécutoire étant rapporté soit par le prêteur soit par ceux qui feront le recouvrement pour lui. Les Arcésiniens sont en outre convenus de faire graver le présent acte à Arcésiné sur une stèle de pierre».—(Ici se trouvaient l'indication d'un délai de soixante jours, et une clause pénale. L'acte devait être déposé chez Euryclès et Praxiclès, sans doute en double original; venaient enfin les noms des témoins, dont quelques-uns seulement sont encore lisibles).

IV. — Un quatrième acte, malheureusement très-mutilé, contient un prêt de cinq talents et. . . cent drachmes fait aux mêmes Arcésiniens par des citoyens d'Astypalæa, qui paraissent avoir été au nombre de six. L'intérêt stipulé est de quatre oboles et deux chalques par mine et par mois. Les paiements auront lieu à Astypalæa en bonne monnaie d'Alexandrie.— Les clauses pénales et les stipulations d'exécution parée paraissent avoir été les mêmes que dans les contrats précédents.

Nous pouvons maintenant résumer tout ceci et déterminer le caractère constitutif de la syngrapha. Il ne s'agit pas, bien entendu, de donner une définition rigoureuse. Le droit grec ne comporte pas de semblables définitions; mais on peut affirmer que, dans l'usage, les Grecs entendaient par syngrapha un acte ayant un caractère public, au moins par l'assistance de nombreux témoins, et emportant exécution parée, c'est-à-

dire pouvant être mis à exécution sans jugement, à terme échu. L'acte stipulait d'ordinaire que le droit d'exécution appartenirait à tout porteur se présentant au nom du créancier originaire. Cette clause, qu'on peut considérer comme sous-entendue là où elle n'était pas exprimée, formait de l'acte un titre, une valeur cessible et négociable, et même en réalité un titre au porteur, toutefois avec obligation pour le porteur de prouver sa qualité de mandataire, en cas de contestation.

RODOLPHE DARESTE.



INSCRIPTIONS DE LYDIE



Ala-Sher. (Philadelphia).

Petite stèle encadrée dans le mur qui longe, à gauche, l'avenue de la gare.

Ι Ι Φ Ω Ν Κ Α Λ Α Ι Σ Ι Ρ Α
Τ Ο Υ Μ Η Τ Ρ Ι Α Ν Α Ε Ι Τ Ι
Δ Ι Γ Ε Ν Ο Μ Ε Ν Ο Σ Ο Ρ
Κ Ο Υ Μ Ν Η Μ Ω Ν Α Ν Ε
Θ Η Κ Ε Ν Ε Υ Χ Η Ν

Τύ]φων(?) Καλλισ[τ]ρά-
του Μητροι 'Αναείτι-
δι γενόμενος ὅρ-
κου μνήμων ἀνέ-
θηκεν εὐχάν.

Une inscription du Corpus (n° 3424), reprise par M. Waddington (*Inscr. d'Asie Min.* n° 655), mentionne à Philadelphia des jeux publics en l'honneur de la déesse Anaïtis, τὰ μεγάλα Σεβαστὰ 'Αναείτεια. Mais nous ne croyons pas que le nom lui-même d'Anaïtis se soit déjà rencontré dans les textes épigraphiques.

Les auteurs grecs en ont souvent parlé. Pausanias dit que

« des Lydiens » prétendent posséder la plus ancienne statue d'Artémis, et qu'ils la vénèrent sous le nom d'Anaïtis (1). Plutarque parle d'une prêtresse d'Artémis-Anaïtis à Ecbatane (2). Clément d'Alexandrie assimile Anaïtis non plus à Artémis, mais à Aphrodite (3); c'est aussi l'opinion d'Agathias (4). Enfin Strabon mentionne plusieurs temples d'Anaïtis en Asie Mineure, et donne des détails curieux sur le culte qui lui était rendu, mais il n'indique aucune assimilation de cette divinité avec une divinité grecque (5).

De tous ces textes, le plus important pour nous est celui de Clément d'Alexandrie qui signale un temple d'Anaïtis à Sardes, dont Philadelphia est très-voisine. L'inscription d'Alascher, dont l'époque est très-basse, prouve que malgré la civilisation grecque, malgré la civilisation romaine, les cultes antiques étaient restés vivaces à côté des cultes nouveaux introduits par la présence ou imposés par la politique des conquérants. Le peuple, les basses classes, auxquelles appartenait sans doute l'auteur de cette dédicace, sont demeurés fidèles à leurs antiques superstitions; ils croient encore aux miracles opérés par leurs dieux nationaux dont ils ont du reste oublié les caractères primitifs, et qu'ils confondent souvent avec les dieux importés.

Nous serions tenté d'attribuer beaucoup d'importance au mot *μήτηρ* ajouté au nom d'Anaïtis. Il semble en effet mettre d'accord Pausanias et Plutarque avec Clément d'Alexandrie et Agathias, en assimilant Anaïtis à la *Mère des dieux*, déesse phrygienne qui tient à la fois de l'Artémis et de l'Aphrodite grecques. Cette divinité, qui tantôt est restée éternellement vierge, malgré son nom, qui tantôt a produit l'innombrable descendance des divinités orientales, qui résumait tour à tour

(1) Pausanias, III, 17.

(2) Plutarque, *Artax.* XXVII.

(3) Clem. Alex. *Oratio ad gentes*, Ed. Migne, p. 167, 13. Par une erreur de texte signalée par tous les commentateurs, Clément appelle la déesse *Tanaïs*.

(4) Agathias, liv. II, 24.

(5) Strabon, XI, 8; XI, 16; XVII, 1.

le type de l'essentielle chasteté et celui de la fécondité infinie, devait se confondre aisément avec Anaïtis, qui, de son côté, participait de cette double nature. M. de Vogué, dont M. Foucart accepte sur ce point les idées, a très-bien montré et expliqué comment Anaïtis fut à la fois un symbole de pureté parfaite et de corruption extrême; comment son culte, à Ecbatane, par exemple, était celui de la pudeur virginale, à Arbèle au contraire celui de la volupté; comment la déesse, dont ici les prêtresses devaient rester toujours chastes, agréait ailleurs les plus impures cérémonies (1).

Mais peut-être vaut-il mieux voir dans le mot μήτηρ une simple épithète de vénération, comme le *pater* des poètes latins.

Koula (Coloé).

L'inscription suivante, qui se trouve au-dessus d'une porte, près de l'église appelée Παναγία τῆς Ἑλεούσης, a été publiée avec quelques inexactitudes dans le Μουσείον τῆς εὐαγγελικῆς σχολῆς de Smyrne (3^{me} période, p. 165, n° 334).

ΕΤΟΥΣ ΣΙΜΑΠΕΛΛΑΙΟΥ
 ΙΒ - ΕΚΟΛΑΣΘΗ ΑΜΜΙΑΣ
 ΟΙΠΟΜΗΤΡΟΣ ΦΙΛΕΙΔΟΣ
 ΙΣΤΟΥΣ ΜΑΣΤΟΥΣ ΔΙΑ
 ΜΑΡΤΙΑΝ ΛΟΓΟΝ ΛΑΛΗΣΑΣ Α
 ΚΑΙ ΛΛΘΑ ΜΕΝ ΗΚΑΙ ΩΜΟΣ Ε
 ΕΚΚΤΗΣΙ ΔΙΑΣΑΥΛΗΣ ΕΓΩ ΟΥΝ
 ΗΛΗ ΛΕΠΙΜΗ ΙΑΣΥΝΕΙ

Ἔτους σι', μη[νὸς] Ἀπελλαίου ιβ'. Ἐκολάσθη Ἀμμιᾶς οἰπὸ
 Μητρὸς Φιλείδος ἰς τοὺς μαστοὺς δι' ἁμαρτίαν λόγον λαλήσασα· καὶ

(1) De Vogüé, *Revue Archéol.* 1866. T. I, p. 441; cité par M. Foucart, *Associations religieuses chez les Grecs*, ch. XII.

[ἄ]λθαμένη καὶ ὥμοσε ἐκ τῆς ἰδίας ἀλλῆς· ἐγὼ οὖν ἤ[δ]η [τὰ] ἐπι-
μή[ν]ια συνε. . . .

L'épithète Φιλίς, appliquée à la Mère des dieux est nouvelle; je ne puis en trouver l'origine.

La forme οἰπὸ pour ὑπὸ est curieuse; elle s'explique facilement par le son identique de la voyelle υ et de la diphthongue οι. La date de l'inscription est l'an 126 ap. J. C., 2^{me} mois, 12^{me} jour, (an 210 de l'ère de Sylla).

Il peut être curieux de rapprocher cette courte inscription, qui relate une guérison miraculeuse, des longs documents du même genre trouvés dernièrement à Epidaure par M. Kavvadias (1). La dernière ligne est très endommagée; le mot ἐπιμή-(ν)ια, qui indique des sacrifices mensuels, semble certain; cependant l'intervalle qui existe sur la pierre entre l'η et ι est un peu grand pour une seule lettre. Peut-être faut-il lire ἐπιμη[ίλ]ια, pour ἐπιμείλια, qui signifierait prières ou sacrifices expiatoires.

Jenidscheh (Tripolis).

Base de marbre encastrée dans une fontaine; la moitié de l'inscription est enfoncée dans la terre, et les lignes du milieu sont très frustes.

Α Γ Α Θ Η Τ Υ Χ Η
Ε Ι Κ Ψ Ν Ε Ρ Μ Ο Λ Α Ο Ι Ο (2)
Τ Ο Ν Η Ε Ζ Η Ε
Π Α Ρ Ο Σ Μ Ε Ν
Μ Α Ι Ο Ν Ι Η Τ Ρ Ι
Π Ο Λ Ι Ε Ρ Ψ Μ Η Ε
Δ Ε Ν Ι Κ Α Θ Θ Ε
Τ Ο Β Ο Υ Λ Η

(1) 'Εφημερίς 'Αρχαιολογική, 1883, p. 110, 399.

(2) Les lettres liées sont rapprochées dans la reproduction du texte épigraphique.

ΕΙΔΕΘΕΛΕΙΣ
 ΓΕΝΕΗΝΚΑΙΕ
 ΑΤΑΕΡΓΑ
 Ο ΟΑΙ
 ΜΑΡΤΥΡΕΣΕΝ
 ΝΑΕΤΑΙΠΟΛΙ
 ΟΣΚΑΙΔΩ
 ΜΑΤΑΚΛΕΙΝΑ

Ἀγαθὴ τύχη.

Εἰκὼν Ἑρμολάοιο, τὸν ἠέξῃσε πάρος μὲν
 Μαιονίῃ Τρίπολις, Ῥώμῃς δ' ἐνικάθθετο βουλῇ.
 Εἰ δὲ θέλεις γενεὴν καὶ...ατα ἔργα [πυ]θ[έσ]θαι,
 Μάρτυρες ἐνναέται πόλιος καὶ δώματα κλεινά.

Cette inscription de très-basse époque n'a d'autre intérêt que de confirmer l'identification déjà ancienne du village où elle a été trouvée avec l'ancienne ville de Tripolis.

Remarquer les formes poétiques ἠέξῃσε pour ἠύξῃσε, et ἐνικάθθετο pour ἐγκάτθετο; on trouve la forme ἐγκάτθετο; le premier θ ne s'explique que par une attraction. Le sens est qu'Er-molaus est devenu sénateur romain.

Gærdis (Julia Gordus).

On connaît peu d'inscriptions de Gordus; plusieurs ont été publiées par Wagener dans le XXX^{me} volume des Mémoires couronnés et mémoires des savants Etrangers présentés à l'Académie Royale de Belgique (1858-1861); M. Waddington en a ajouté quelques unes (1). Voici celles que j'ai copiées à mon tour. J'ai négligé quelques fragments d'une lecture très-difficile, où j'ai reconnu d'ordinaire des épitaphes rédigées suivant la formule commune.

(1) *Inscriptions d'Asie Mineure*, 677-698

1. — A une fontaine.—La date est illisible.

(Couronne)

ΝΥΜΦΗΝ

Ο ΔΗΜΟΣ ΕΤΙΜΗΣΕΝ ΟΙΟΥΛΙΕΩΝ
 ΓΟΡΔΗΝΩΝ ΚΑΙ Ο. ΟΡ. ΝΩΝ ΔΗΜ
 ΟΣΤΑΤΑΝ ΜΑΡΚΟ. ΘΥΓΑΤΕΡΑ. . ΝΑΙΚΑ
 ΔΕΑΣ ΚΛΗΠΙΑΔΟΥ ΤΟΥ ΑΣΚΛΗΠΙΑ
 ΔΟΥ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΑ ΠΑΣΗΣ
 . . . Κ. . ΚΑΙ ΑΡΤΕΜΙΣΤΑΤΑΝ ΤΗΝ ΘΥΓΑ
 ΤΕΡΑ. . ΚΛΗΠΙΑΔΗΣ ΤΗΝ ΓΥΝΑΙΚΑ
 . ΑΤΙΣΤΗΝ ΝΥΟΝΑΝ ΔΡΟΝΙΚΟΣ ΚΑΙ ΚΛΕ
 . ΝΤΗΝ ΑΔΕΛΦΗΝ ΑΡΤΕΜ

Νύμφην.

Ὁ δῆμος ἐτίμησεν ὁ Ἰουλίεων Γορδηῶν καὶ ὁ [Λ]ορ[η]νῶν δῆ-
 μος Τάταν Μάρκο[υ] θυ[γ]ατέρα, [γυ]ναῖκα δὲ Ἀσκληπιάδου τοῦ
 Ἀσκληπιάδου, ἀρετῆς ἕνεκα πάσης. [Μάρ]κ[ος] καὶ Ἀρτεμις Τάταν
 τὴν θυγατέρα, [Ἀσ]κληπιάδης τὴν γυναῖκα, [Δ]ᾱτις τὴν νύον, Ἀν-
 δρόνικος καὶ Κλέ[ω]ν τὴν ἀδελφὴν, Ἀρτεμ. . . .

Le nom du second peuple, ὁ Λορηῶν δῆμος, nous est donné par une des inscriptions de Gordus publiées par Wagener, inscription que j'ai retrouvée, et qui porte bien Λορηὸν au lieu de Λορηῶν, comme le fait remarquer l'éditeur. Pas plus que lui je n'ai trouvé d'indications relatives à cette ville, qui semble avoir été intimement liée à celle de Gordus.

Voici le tableau généalogique indiqué dans cette inscription.

Μάρκος épouse Ἀρτεμις			Ἀσκληπιάδης	
Ἀνδρόνικος	Κλέων	ΤΑΤΑ	Ἀσκληπιάδης	Δᾱτις.
		épouse		

Le mot $\nu\upsilon\delta\varsigma$ dont le sens ordinaire est bru, belle-fille, indiquerait que Τάτα a épousé un fils de Δᾶτις; mais cele est en contradiction avec une autre donnée de l'inscription; il faut donc adopter un sens plus rare, celui de belle-sœur. Voilà un premier exemple de l'indécision des termes marquant la parenté; nous en trouverons d'autres dans l'inscription suivante.

2. — Stèle servant à orner une fontaine.

Ο Υ Σ Ρ Κ Α Ι Ε Μ Δ Υ Σ

(Une couronne)

Π Φ Ι Α Σ Δ Ι Δ Α Ν Τ  Α Υ Τ Η Σ
Δ Ρ Α Ε Τ Ε Ι Μ Η Σ  Τ Α Τ Α Σ
Ν Π Α Τ Ε Ρ Α Τ Α Τ Α Σ Τ Ο Ν Α Δ Ε Λ
Ο Ν Λ Ε Υ Κ Ι Ο Σ Τ Ο Ν Π Ε Ν Θ Ε Ρ
Η Α Ν Τ Ι Ο Χ Ο Σ Τ Ο Ν Μ Η Τ Ρ Ω Σ
Τ Ρ Α Τ Ο Ν Ε Ι Κ Η Τ Ο Ν Α Δ Ε Λ Φ Ο Ν
Α Ν Τ Ι Ο Χ Ο Σ Τ Ο Ν Π Ε Ν Θ Ε . . Δ Ρ
Ι Α Ι Α Σ Τ Ο Ν Δ Α Ε Ρ . Λ Ε Υ Κ Ι Ο Σ Κ
Σ Κ Α Ι Σ Τ Ρ Α Τ Ο Ν Ε Ι Κ Η Τ Ο Ν
Ρ Ω Σ Α Ν Τ Ι Ο Χ Ο Σ Τ Ο Ν Α Δ Ε
Α Τ Α Σ Τ Ο Ν Γ Α Μ Β Ρ Ο Ν
Υ Ν Γ Ε Ν Ε Ι Σ . . Δ Α Ν

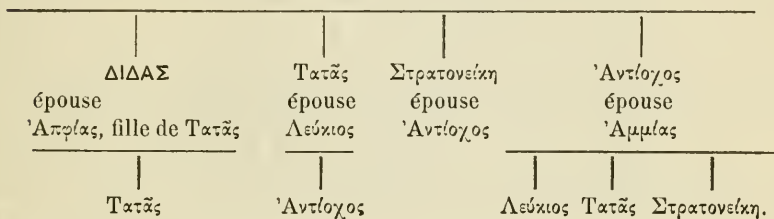
"Ετ[ο]υς ρ' και ε', μη[ν]ός Δύσ[τρο]υ

'Απ[φ]ρίας Δίδαν τ[ὸν] ἐ[α]υτῆς [ἄν]δρα ἐτείμησ[εν], Τατᾶς [τὸν] πατέρα, Τατᾶς τὸν ἀδελ[φ]ὸν, Λεύκιος τὸν πενθερ[ί]δ[η], Ἀντίοχος τὸν μήτρως, [Σ]τρατονείκη τὸν ἀδελφόν, Ἀντίοχος τὸν πενθε[ρί]δ[η], [Ἀμ]μίας τὸν δαέρ[α], Λεύκιος καὶ Τατᾶς καὶ Στρατονείκη τὸν [πάτ]ρωος, Ἀντίοχος τὸν ἀδε[λ]φόν, Τατᾶς τὸν γαμβρόν, [σ]υνγενεῖς [Δί]δαν.

L'année 105 de Père de Sylla correspond à 21 après Jésus-

Christ. Le mois Δύστρος est le cinquième. Pour se reconnaître dans la famille de Δίδας il faut: 1° donner le sens de beau-frère (mari d'une sœur) au mot πενθερίδης, dont la signification commune est beau-père. En effet, Δίδας n'a qu'un enfant, et cependant trois personnes lui donnent le titre de πενθερίδης; 2° voir dans Τατῆς, contrairement à l'ordinaire, un nom de femme.

On a dès lors le tableau généalogique suivant:



Le mot δαήρ, les mots μήτρως, oncle maternel, πάτρως, oncle paternel, ne se trouvent guère que chez les poètes et dans les lexiques (1); il est curieux de les voir employer couramment au 1^{er} siècle de notre ère dans une région lointaine de la Lydie. Dans l'inscription publiée par Wagener (loc. laud.) en l'honneur de Θυνείτης et de Μητροφάνης, on lit: Παῦλα τὸν ἐκυρὸν καὶ τὸν δαέρα, et Θυνείτης τὸν πάππον καὶ τὸν πάτρω[α]. Il faut corriger πάτρω[α] en πάτρω[ς], car l'inscription ci-dessus prouve que les habitants de Gordus déclinaient incorrectement l'accusatif en ως.

3. — Chez Hadji-Smaïl. — La pierre a été brisée au milieu, pour fixer le robinet d'une fontaine.

ΕΤΟΥΣΣΛΗΜΗΝΟΣ
 ΑΥΔΝΕΟΥΤΕΤΡΑΔ
 ΘΕΟΓΕΝΗΣΚΕΑΜΜΙΑΣ
 ΕΤΙΜΗΣΑΝΘΕΟΓΕΝΗΝ

(1) Voir Estienne, *Thesaurus*, s.v. δαήρ, μήτρως, πάτρως. Hérodote (IV. 80) a employé une fois le mot μήτρως, et plusieurs fois le mot πάτρως, à divers cas (II, 133; VI, 103; IV, 67).

ΤΟΝΕΑΥ ΤΩΝΥΙΟΝ
ΔΙΟΝΥΣΙ ΟΣΤΟΝΑ

ΕΥΤΥΧΙΑΝ
ΣΤΟΝΣΥΤΡΟ

ΦΟΝ

ΔΕΛΦΟΝΣΤΡΑΤΟΝΙΚΗΤΟ

ΑΝΔΡΑΝΚΑΠΕΤΩΛΙΝΑ

ΤΟΝΔΑΕΡ  ΟΝΥΣΙΟΣ

ΤΟΝΣΥΝ  ΝΦΛΩΡΟ

ΕΣΩΤΗΡ  ΣΥΝΤΕ

ΝΟΥΤΟΝΥΙ  ΑΠΑΡΙΩΝ

ΕΒΑΣΣΙΑΛΛ  ΝΓΑΜΒΡΟ

ΠΑΦΡΟΔΙΤ  ΟΝΣΥΝΤΡΟ

ΦΟΝΚΕΟΙΑ  ΙΣΥΝΓ

ΝΙΣ

"Ετους σλη', μηνός Αὐδνέου τετράδ[ι]. Θεογένης κέ 'Αμμίας ἐτίμησαν Θεογένην τὸν ἑαυτῶν υἱὸν, Διονύσιος τὸν ἀδελφόν, Εὐτυχία-ν[ὸ]ς τὸν σύ(ν)τροφον, Στρατονίκη τῶ[ν] ἄνδραν, Καπετωλίνα τὸν δαέρ[α Δι]ονύσιος τὸν σύν[τροφον], Φλῶρο[ς] κ[ὲ] Σωτήρ[ιχος] συντέ- [κ]νου τὸν υἱ[ὸν] . . .]απαριων (?) κέ Βασσιλλ[α τ]ὸν γαμβρὸ[ν] 'Ε]- παφρόδιτ[ος τ]ὸν σύντροφον, κέ οἱ λ[οιποὶ] συγγενῆς.

L'an σλη' correspond à 154 après Jésus Christ; le mois Αὐδναῖος, qui est ici écrit Αὐδνεός, est le 3^{me}; il est rare de trouver, comme ici, le quantième du jour indiqué autrement que par un chiffre.

4. — A une fontaine; au dessus de l'inscription est un animal grossièrement sculpté en bas-relief, peut-être une louve.

DIS & M

C R E S C E N T I - Λ Υ Γ Γ - V E R

N Λ Ε - D I S P - V I X I T A N N I S

L I I I I

ΕΠΙΣΤΗΜΗΣΥΝΤΟΙΣΤΕ
ΚΝΟΙΚΡΗΣΚΕΝΤΙΣΥΜ
ΒΙΩΜΝΕΙΑΣΧΑΡΙΝ

ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣ²ΠΟΥ
ΚΛΟΥΙΟΥ²ΕΥΦΗΜΟΥΣ

ΕΥΜΟΡΦΟΣ

Dis Man(ibus). Crescenti. Augus(torum) ver(næ) disp(ensator) vixit annis LIII.

Ἐπιστήμη σὺν τοῖς τέκνοις Κρήσκεντι συμβίῳ μνείας χάριν.— Ἐπιμεληθέντος Που(βλίου) Κλουίου Εὐφήμου.

Εὐμορφος.

En regardant avec soin l'estampage, on voit que la dernière lettre de la première ligne latine est double; elle est formée d'un E et d'un R liés. Il n'y a donc aucun doute possible sur la fonction remplie par Crescens; il était « Augustorum verna dispensator ». Ce titre est connu par plusieurs inscriptions. A Ilipe, en Bétique, un certain Irenæus est dit AVG.N.VER.DISP, c'est-à-dire Aug(usti) n(ostr) ver(na) disp(ensator), mais il est ajouté « portus Ilipensis », ce qui explique la charge (1). On trouve aussi CAES.N.SER.VER.N. DISP.ANNON, Cæs(aris) n(ostr) ser(vus) ver(na) disp(ensator) annonæ (2).

Il est étonnant que la charge de Crescens ne soit pas indiquée d'une façon plus précise; mais, d'après les exemples cités ici et les attributions ordinaires des *dispensatores*, il est facile de voir qu'il avait l'administration de quelque partie du fisc impérial.

Cette fonction, si modeste qu'elle fût, et plus encore, sans

(1) Wilmanns, n° 1355.

(2) Wilmanns, n° 1363.

doute, la qualité de *verna Augustorum*, donnaient à Crescens une certaine situation à Gordus, puisqu'une personne étrangère a pris soin de sa sépulture.

Le nom Εὔμορφος, relégué au bas de la stèle, ne s'explique guère. J'ai trouvé à Eumenia une inscription funéraire qui commence par le mot Εὔμορφος, isolé (1).

5. — A la même fontaine que l'inscription précédente.

Η
ΕΤΟΥΣΡΜΒΜΠΑΝΗΜΟΥΓ·

Une couronne.

ΟΔΗΜΟΣΣΑΙΤΤΗΝΩΝ ΚΑΙ
ΠΟΠΛΙΟΣΝΟΝΝΙΟΣΣΕΡΒΕΙΛΙΟΝΤΟΝΠΕΝ
ΘΕ . . ΔΗΘΗΣΚΑΙΑΝΤΙΟΧΙΣΤΟΝΑΔΕΛΦΟΝ
ΣΑ . . ΝΕΙΝ . . ΚΑΙΠΟΠΛΙΚΙΑΚΑΙΠΟΠΛΙΟΣ
ΚΑΙΕΙΡΗΝ . . . ΤΟΝΜΗΤΡΩΣΕΡΜΟΓΕΝΗΣ
ΤΟΝΣ . . . ΕΝΗΤΡΥΦΑΙΝΑΚΑΙΣΩΤΗΡΙΣΚΑΙ
ΚΟΣΜ . . . ΡΟΔΙΝΟΣΚΑΙΡΟΔΙΝΗΚΑΙΣΕΜΝ
ΗΤΟΝΣ . . . ΡΟΦΟΝΟΙΣΥΝΓΕΝΕΙΣΣΕΡΒΕΙ
ΛΙΟΝΕΤΕΙΜΗΣΑΝΠΟΠΛΙΟΣΡΟΥΦΟΝΤΟΝ
ΠΑΤΕΡΑΚΑΙΕΛΟΥΙΑΝΠΡΕΙΜΑΝΤΗΝΜΗΤΕΡΑ
ΓΕΜΕΛΛΑΝΤΗΝΑΔΕΛΦΗΝΑΘΗΣΤΟΥΣ
ΕΚΥΡΟΥΣΚΑΙΤΗΝΓΑΛΩΤΑΤΕΚΝΑΑΥΤΩΝ
ΤΟΥΣΠΑΠΠΟΥΣΚΑΙΤΗΝΠΑΤΡΑΝΕΤΕΙΜΗ
· . Ν ΧΑΙΡΕ

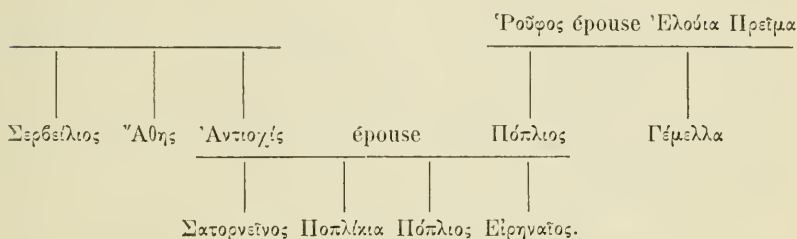
Ἔτους ρμβ', μη(νός) Πανήμου γ'. Ὁ δῆμος Σαιττηνῶν καὶ Πόπλιος Νόννιος Σερβείλιον τὸν πενθε[ρί]δην, Ἀθῆς καὶ Ἀντιοχίς τὸν ἀδελφόν, Σα[τορ]νεῖν[ος] καὶ Ποπλίγια καὶ Πόπλιος καὶ Εἰρήν[ατος] τὸν μήτρως, Ἑρμογένης τὸν σ[υνγ]ενῆ, Τρύφαινα καὶ Σωτηρίς καὶ Κόσ[μος καὶ] Ῥόδινος καὶ Ῥοδίνη καὶ Σέμνη τὸν σ[ύντ]ροφον, οἱ συγγενεῖς Σερβείλιον ἐτείμησαν. Πόπλιος Ῥοῦφον τὸν πατέρα καὶ

(1) *Bull. de Corr. hellén.* VIII, p. 234.

Ἐλούϊαν Πρεῖμαν τὴν μητέρα, Γέμελλαν τὴν ἀδελφὴν, Ἀθῆς τοὺς ἐκύρους καὶ τὴν γάλῳ, τὰ τέκνα αὐτῶν τοὺς πάππους καὶ τὴν πάτραν ἐτείμη[σα]ν. Χαῖρε.

L'année 142 de l'ère de Sylla équivaut à l'an 58 après Jésus-Christ.

Le tableau généalogique de cette famille est facile à faire. Le mot *πενθερίδης* y a le sens de beau-frère.



Toutes les autres personnes touchent de loin à Servilius ou sont désignées seulement par leurs titres de parenté.

Le peuple de Saittes joint ses hommages à ceux de la famille de Servilius. Il est peu probable que l'inscription ait été apportée de Saittes, dont les ruines se trouvent près du village d'Indjikler, assez loin au sud de Gordus. Cette ville pouvait fort bien honorer un de ses citoyens fixé ailleurs.

Les ruines de Saittes sont très-vastes; je n'y ai pas trouvé une seule inscription. Au village voisin Indjikler, je n'ai vu que l'inscription publiée par M. Waddington, d'après Hamilton, quelques fragments indistincts et des épitaphes sans intérêt, de la même forme que celles de Gordus.

6. — Cadre très-orné, décorant une fontaine.

ΕΤΟΥΣΤ - ΜΗ - ΔΥΣΤΡΟΥ
ΙΔ . ΑΥΡΜΑΡΚΕΛΛΟΣ
ΚΑΙΑΥΡΑΜΜΙΑΝΟΣΜΑ
ΡΚΕΛΙΝΑΚΑΙΑΥΡΜΕΝ
ΑΝΔΡΟΣΜΑΡΚΕΛΛΩ

Τ Ω Π Α Τ Ρ Ι Κ Α Ι Μ Η Τ Ρ Ο Δ Ω
 Ρ Α Τ Η Μ Η Τ Ρ Ι Ε Π Ο Ι Η Σ Α Ν
 Μ Ν Ε Ι Α Σ Χ Α Ρ Ι Ν Α Ρ Τ Ε Μ Ι Δ Ω
 Ρ Ο Σ Τ Η Ν Π Ε Ν Θ Ε Ρ Α Ν
 Κ Α Ι Τ Ο Ν Π Ε Ν Θ Ε Ρ Ο Ν Ε Τ Ι
 Μ Η Ε Ν Κ Α Ι Ο Ι Λ Ο Ι Π Ο Ι Σ Υ Ν
 Γ Ε Ν Ε Ι Σ Π Α Ν Τ Ε Σ Χ Α Ι
 Ρ Ε Π Α Ρ Ο Δ Ε Ι Τ Α

Ἔτους τ', μηνὸς Δύστρου ιδ'. Αὐρ. Μάρκελλος καὶ Αὐρ. Ἀμ-
 μιανός, Μαρκελ(λ)ίνα καὶ Αὐρ. Μένανδρος Μαρκέλλω τῷ πατρὶ καὶ
 Μητροδῶρῃ τῇ μητρὶ ἐποίησαν μνείας χάριν. Ἀρτεμίδωρος τὴν πεν-
 θεράν, καὶ τὸν πενθερὸν ἐτίμησεν, καὶ οἱ λοιποὶ συγγενεῖς πάντες.
 Χαῖρε, παροδεῖτα.

L'année Τ est l'année 300 de l'ère de Sylla qui correspond
 à 216 après J. C. Le mois Δύστρος est le 5^{me}; ιδ' indique le
 14^{me} jour.

Marcellos et Métrodora avaient quatre enfants, dont une
 seule fille, Marcellina, qui épousa Artémidoros. Celui-ci, avec
 tous les autres parents, ne fait que s'associer au culte rendu
 aux défunts; le tombeau a été fait par les enfants.

7. — Chez Ozoun-az-Ahmed, sur une stèle.

^Η
 Ε Τ Ο Υ Σ Τ Γ Μ Α Υ Δ Ν Ε Ο Υ
 Ε Τ Ε Ι Μ Η Ε Ν Ο Ν Η Σ Ι Μ Ο Σ
 Α Π Φ Ι Α Ν Τ Η Ν Π Ε Ν Θ Ε Ρ Α Ν
 Σ Τ Ρ Α Τ Ο Ν Ι Κ Η Τ Η Ν Μ Η Τ Ε Ρ Α
 Ο Ν Η Σ Ι Μ Ο Σ Κ Ε Μ Η Ν Ο
 Γ Ε Ν Ι Σ Τ Η Ν Μ Α Μ Μ Η Ν
 Σ Τ Ρ Α Τ Ο Ν Ι Κ Η Κ Ε Α Μ Μ Ι Α
 Ν Ο Σ Τ Η Ν Θ Ρ Ε Ψ Α Γ Α Ν Τ Ρ Ο
 Φ Ι Μ Ο Σ Τ Η Ν Θ Ρ Ε Ψ Α Σ Α Ν
 Χ Α Ι Ρ Ε

Ἔτους γγ', μη(νός) Αὐδνέου. Ἐτείμησεν Ὀνήσιμος Ἀπφίαν τὴν πενθεράν, Στρατονίκη τὴν μητέρα, Ὀνήσιμος καὶ Μηνογενὶς τὴν μάμμην, Στρατονίκη καὶ Ἀμμιανὸς τὴν θρέψασαν, Τρόφιμος τὴν θρέψασαν. Χαῖρε.

L'an de l'ère de Sylla 303 correspond à 219 après J. C. Apphia, dont nous avons l'építaphe, avait une fille, Stratonice, qui épousa Onésimos; elle en eut deux enfants, un fils, Onésimos, et une fille, Ménogenis. A ces membres de la famille se joignent, pour honorer la morte, Stratonice, Ammianos et Trophimos, ses esclaves.

8.— Base en pierre, dans la grange d'Abdil-aga.

ΘΕΟΙΣΠΑΤΡΙΟΙΣΚΑΙΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ
ΚΑΙΣΑΡΙ.Μ.ΑΥΡ.ΑΝΤΩΝΕΙΝΩΚΑΙΑΥΤ
ΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙ.Λ.ΑΥΡΗΛΙΩΚΟΜΟΔΩ
ΚΑΙΤΗΚΥΡΙΑΠΑΤΡΙΔΙΜΕΝΕΚΡΑ
ΤΗΣΣΕΞΤΙΑΝΟΥΥΠΕΡΑΓΟΡΑΝ
ΜΙΑΣΤΟΥΣΠΡΩΤΟΥΣΔΕΚΑΚΕΙ
ΟΝΑΣΣΥΝΚΕΦΑΛΑΙΣΚΑΙΣΠΕ
ΡΑΙΣΚΑΤΑΤΟΓΕΝΟΜΕΝΟΝ
ΥΗΦΙΣΜΑΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝΑΝΕ
ΣΤΗΣΕΝΛΟΓΙΣΤΕΥΟΝΤΟΣΜ
ΑΝΤΩΝΙΟΥΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΑ
ΦΙΑΝΟΥΑΣΙΑΡΧΟΥΕΠΙΣΥΝΑ
ΧΙΑΣΙΟΥΛΙΑΝΟΥΦΛΩΡΟΥΑΡΧΟΝ
ΤΟΣΠΡΩΤΟΥ Ω

Θεοῖς πατρίοις, καὶ Αὐτοκράτορ[ι] Καίσαρι Μ. Αὐρ. Ἀντωνεῖνω, καὶ Αὐτ[ο]κράτορι Καίσαρι Λ. Αὐρηλίῳ Κομόδῳ, καὶ τῇ κυρίᾳ πατρίδι Μενεκράτης Σεξτιανοῦ ὑπὲρ ἀγορᾶν[ο]μίας τοὺς πρῶτους δέκα κείνας σὺν κεφαλαῖς καὶ σπε[ι]ραις, κατὰ τὸ γενόμενον ψήφισμα, ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέστησεν. Λογιστεύοντος Μ. Ἀντωνίου Ἀλεξάνδρου Ἀ[π]φιανοῦ Ἀσιάρχου ἐπὶ συνα[ρ]χίας Ἰουλιανοῦ Φλώρου ἄρχοντος πρώτου.

9. — En construisant une maison en haut de la ville, on a trouvé dans les fondations les cinq fragments suivants d'une inscription monumentale. Ils forment une longueur de huit mètres 66 centimètres, et malgré tout il m'est impossible de les grouper. Ces fragments formaient sans doute l'architrave d'un portique.

- 1) Ι Κ Α Ι Σ Α Ρ Ι Μ Θ Α (1^m, 89)
- 2) Τ Ω Ν Ι Α Ν Ω Κ Α Ι (1^m, 50)
- 3) Π Θ Α Ι Λ Ι Ο Ι Σ Θ Φ Ρ Ο Ν (1^m, 38)
- 4) Ν Ω Θ Κ Α Ι Τ Η Γ Λ Υ Κ Υ Τ Α Τ Η (2^m, 50)
- 5) Β Τ Ι Α Ν Η (0^m, 89).

10. — Dans une vigne, derrière Gordus; le marbre, brisé à droite, sert de margelle à une petite source. Les lettres sont hautes de cinq centimètres.

Υ Τ Ο Κ Ρ Α Τ Ο Ρ Α Ν
Ο Υ Α Υ Ι Ο Ν Τ Ρ Α Ι Α
Τ Ο Ν Γ Ε Ρ Μ Α Ν Ι Κ Ο
Ο Ι Ο Υ Ω Ι Ο

Α]ὐτοκράτορα Ν[ερούαν, Θεοῦ Νερούα υἱόν, Τραῖα[νὸν Καίσαρα
Σεβασ]τὸν Γερμανικὸν[ν Δακικόν] ὁ Ἴου[λιέ]ων [Γ]ο[ρδηνῶν δῆμος
κ.τ.λ. . . .]

Après le mot Α]ὐτοκράτορα, on devrait trouver Καίσαρα; mais le fragment de lettre qui termine la première ligne indique certainement un Ν. C'est le commencement du mot Νέρουαν; l'empereur Trajan porte quelquefois ce nom après le titre δ'αὐτοκράτωρ; le titre de Καῖσαρ vient après le nom Τραῖα-νός (1).

PIERRE PARIS.



(1) *Corp. Inscr. Græc.* add. 2216 b; add. 3857 l; 4041, etc., etc., Wilmanns, *Ex. inscript. latin.* 2446 e.

UN MIROIR GREC

(Pl. XV, XVI)

Le miroir en forme de boîte que représentent les planches XV et XVI a été, dit-on, trouvé à Corinthe; il est aujourd'hui au Cabinet des Antiques, à Paris.

Le couvercle est orné de deux appliques creuses qui ne tiennent plus qu'imparfaitement à la surface qu'elles décorent et sont très-friables. Peu d'exemples font mieux comprendre comment un certain nombre des couvercles de miroirs que nous conservons dans nos musées, peuvent avoir porté autrefois des bas-reliefs qui se sont détachés par l'effet du temps, sans laisser aucune trace.

Le second disque est décoré à l'intérieur de figures dessinées au trait et argentées. Les deux rangées de rectangles et de triangles qui forment bordure sont également argentées (1).

Ce qui fait surtout l'intérêt de ce miroir, c'est qu'il est grec et gravé au trait. Les objets de ce genre ne commencent à être connus que depuis 1867; le catalogue de ceux qui ont été successivement découverts a été fait à plusieurs reprises (2). En 1880 j'en comptais quinze seulement (3). Ce chiffre fait contraste avec la riche suite des miroirs de travail étrusque décorés à la pointe. Les exemplaires connus jusqu'ici repré-

(1) Pour l'usage des bordures purement décoratives qui entourent le sujet principal, voir Miroir de Crète, *Gazette Archéologique*, 1876, pl. 27; *Revue Archéologique*, 1868, pl. 13.

(2) De Witte: *Les miroirs chez les anciens*, Bruxelles, 1872. Mylonas: *Ἑλληνικὰ κάτοπτρα*, Athènes, 1876; *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1877, p. 108.

(3) *Gazette Archéologique*, 1880, p. 49; *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 1878, p. 113.

sentent déjà des périodes de l'art très-variées (1); il est permis d'affirmer que ce genre d'industrie a été aussi florissant dans les pays grecs qu'en Etrurie, ce que Gerhard avait supposé, sans pouvoir en donner la preuve. Quant à la gravure sur métal en général dans les pays grecs, on sait maintenant, surtout depuis les découvertes d'Olympie, quel vaste champ d'études elle offre aux archéologues.

Pour se borner ici aux miroirs, celui que nous reproduisons appartient au III^{me} siècle et à la fin de l'art purement grec. Ce tableau au trait est très-inférieur à plusieurs de ceux qui ont été publiés, par exemple: *Korinthos et Leucas* (2), le *Génie des combats de coqs* (3); *Deux danseuses voilées* (4). On ne peut même le comparer, pour la fermeté du dessin, au miroir de Crète qui est au British Museum (5). Il me semble qu'il faut surtout le rapprocher, pour le style, d'une scène gravée sur bronze (Eros et Aphrodite) que j'ai vue autrefois à Athènes, mais dont je n'ai pas le dessin, ce qui ne me permet pas d'établir une comparaison détaillée et précise (6).

Apollon est assis sur un rocher; Artémis chasseresse, qui vient de descendre d'une montagne, se tient debout devant lui. On reconnaît les types qu'avait adoptés l'école de sculpture du IV^{me} siècle et particulièrement celle de Scopas. On remarquera les grandes proportions d'Apollon, la couronne, la forme de la lyre, la robe longue et très-ample; plusieurs de ces caractères rappellent la statue du Vatican, les monnaies d'Auguste et de Néron et les vases de l'Italie méridionale.

(1) Voyez aussi un beau disque de bronze de la collection Woodhouse, au British Museum, avec graffito, trouvé en Sicile; il représente deux athlètes et appartient au second quart du V^e siècle. Il doit même être rapproché des monnaies de Hiéron (479-466); Newton, *A guide to the bronze room*, 1871, p. 35; Lenormant, *Gazette Archéologique*, 1875, p. 131 et pl. 35.

(2) *Monuments grecs*, 1873, p. 123.

(3) De Witte, *Le génie des combats de coqs*, Paris, 1868; *Rev. Arch.* 1868, p. 372, pl. 13.

(4) *Rev. Arch.* 1868, pl. 1.

(5) *Gazette Arch.*, 1876, pl. 27.

(6) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 1878, p. 113.

Des rondelles ornent la robe, selon un usage très-ancien que nous retrouvons jusque dans les tombeaux de Mycènes. Il est impossible de dire si l'artiste reproduit ici des appliques ou une broderie. Le bras droit d'Artémis est incomplètement dessiné; ses mains sont trop fortes, comme aussi celles d'Apollon; la convention qui sert à indiquer les montagnes est d'un effet disgracieux; l'altération de l'argenture rend parfois les contours indécis; cependant l'attitude générale des personnages, une partie des costumes, la coiffure, un grand nombre de détails sont d'une élégante simplicité et d'un naturel qui témoigne d'un goût habitué aux belles formes.

Ce tableau, comme beaucoup de ceux que conservent les vases peints, est l'œuvre rapide d'un ouvrier, mais ce praticien était entouré d'admirables modèles et en subissait l'influence.

Il est à remarquer que dans le très-petit nombre de miroirs grecs dessinés au trait que nous possédons, il en est déjà un qui représente Artémis et Apollon, mais sous des traits barbares et avec d'autres attributs (1).

Les bas-reliefs du couvercle, comme il arrive très-souvent dans cette classe d'objets, témoignent de moins de négligence que le dessin au trait (2). On tirait des répliques d'un moule fabriqué une fois pour toutes et ce moule avait été fait avec soin (3).

Eros, assis sur un rocher, appuie la main gauche sur un

(1) *Gaz. Arch.* 1880, p. 49.

(2) Voyez en particulier la belle tête de bacchante sur un miroir qui représente au trait Eros et Aphrodite, *Comptes rendus*, 1878, p. 113.

(3) Ces appliques sont aujourd'hui assez nombreuses. Les sujets principaux sont des scènes érotiques, Aphrodite et Eros, Pan, Dionysos, Ménades, Silènes, danseuses, Athèna, Amazones, Ganymèdes, Hercule et les serpents, Génie ailé tenant une ceinture entre Aphrodite et Hermès; Mylonas, *ouvr. cité*, p. 28, vingt et un exemplaires; *Mittheil. d. deutschen arch. inst.*, III, p. 270; 1878, p. 265; *Gazette Arch.*, 1876, pl. 19 et 27; 1880, pl. 9 et p. 50 et 70; *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1876, p. 113; *Arch. Zeitung*, 1876, pl. 1; *Bull. de Corr. hellén.*, 1876, p. 110; 1880, p. 774, etc.

arc (1); en face de lui une femme, également assise, tient de la main droite une pomme. La photographie a mal rendu l'objet qui est dans la main gauche; M. Chabouillet y reconnaît un oiseau, et l'examen de l'original prouve, croyons-nous, qu'il a raison. Cette femme est ailée; on ne peut guère y voir une Psyché; Psyché devrait avoir des ailes de papillon. On ne saurait même y reconnaître sans hésitation une Victoire; l'oiseau n'est pas l'attribut ordinaire de la Victoire. Il est vrai qu'il est difficile de savoir exactement quel sens les Grecs donnaient à tant de figures variées que les inscriptions appellent Νίκη: Niké se baissant pour prendre une hydrie près d'une fontaine; tenant un flambeau; assise sur un rocher dans l'attitude de la méditation; portant un coffret,—pour ne citer que quelques exemples (2).

J'ai vu autrefois à Athènes, dans la collection Sotiriadès, une plaque de bronze sur laquelle était dessinée au trait une femme ailée, tenant de chaque main un objet de toilette, une cassette et un vase (?) (3). Un autre génie de la toilette, mais hermaphrodite, est gravé sur le miroir de Crète qui est au British Museum. Le musée du Varvakeion possède un génie féminin ailé (terre-cuite) qui porte un alabastron (4). Ces figures doivent appartenir au même cycle que beaucoup de femmes ailées qui, sur les monuments étrusques, portent le nom de *Lasæ* ou de *Laræ*.

Dans les fouilles de Myrina, MM. Pottier et Reinach ont trouvé les Nikés les plus variées; l'une tenait un coquillage qui servait à mettre le fard; une autre, un coffret; une autre, un rhyton. L'abondance des Nikés et des Eros était telle qu'il

(1) Notre planche rend mal le caractère féminin de la coiffure; Eros hermaphrodite sur une plaque d'argent de style sévère, du V^e siècle; de Witte, *Gaz. arch.*, 1879, p. 171.

(2) Benndorf, *Griech. und sicil. Vasenbilder*, pl. XIX, n° 3; pl. XXIII, n° 2; Collignon, *Catalogue*, n°s 380, 396, 454, 455, 456, 457; Fivel, *Gazette Arch.* 1878, p. 183; Knapp, *Nike in der Vasenmalerei*, Tubingue, 1876.

(3) Mylonas, *ouvr. cité*, p. 22. *Arch. Zeitung*, 1876, pl. 14, d'après le dessin de M. Chaplain. Terre-cuite.

(4) Martha, *Catalogue*, n° 859.

a été naturel d'admettre une parité entre les deux sujets: «l'idée, disent-ils, qui préside à ces arrangements, fait de Niké une sorte d'Eros féminin, qui, comme sur les vases peints, s'unit aux autres amours, pour faire cortège aux jeunes filles et aux femmes. On comprend dès lors pourquoi ces deux représentations sont si fréquentes; elles dépendent en somme du cycle d'Aphrodite (1)».

Parmi les vases peints trouvés en Italie, je rappellerai un grand plat rond de Vulci (2). Au centre est une tête de femme très-ornée; autour, quatre génies féminins. Ces femmes sont ailées, nues et chaussées; deux d'entre elles tiennent un lécythe et un stylet, les deux autres une handelette et un miroir. C'est, croyons-nous, à ce groupe des Victoires réunies à Eros et des génies féminins ailés qu'il faut rattacher la figure du nouveau miroir, groupe du reste très-riche qui comprend Peitho, Eudaimonia et leurs compagnes, qui commence à Niké, l'associée de l'Eros Victorieux—*omnia vincit amor*,—pour finir aux simples personnifications des détails de la toilette (3).

Il est intéressant de constater par quelques exemples, dans les pays purement grecs, l'existence de tout un ordre d'images et d'idées qui jusqu'ici étaient surtout connues par des œuvres découvertes en Italie.

Les vases peints, les objets de bronze, tout ce mobilier des tombeaux, qui est d'un si grand enseignement pour nous, n'ont été trouvés jusqu'ici dans les pays grecs qu'à de rares exceptions. Nous avons donc dans cet ordre, pour la Grèce proprement dite, beaucoup moins de documents que pour l'Etrurie et les villes de l'Italie centrale et méridionale. On

(1) Pottier et Reinach, *Bull. de Corr. hellén.*, 1882, p. 573.

(2) De Witte, *Catal. Durand*, p. 474; Raoul Rochette, *Peintures antiques inédites*, p. 431.

(3) M. de Witte, qui a proposé le nom de *génie des combats de coqs* pour la figure représentée sur le miroir de Lyon, ne serait pas éloigné de reconnaître ici un génie d'Aphrodite. Sur les représentations de Peitho ailée, cf. Panofka, *Arch. Zeit.* 1850, pl. XVII; *Museo borbon.* II, 54; VIII, 4; XIII, 6; Helbig, *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei*, p. 216, 219 et suivantes, différentes personnifications sous les traits de femmes ailées.

L'oublie trop souvent quand on dit que la Grèce n'a pas connu telle forme d'industrie, telles images, telles croyances. A la vérité, il faut beaucoup de réserve dans ces assertions. C'est depuis quelques années à peine que le sol de la Grèce est exploré avec quelque activité, sans compter que le mode de sépulture adopté en ce pays comporte en général un mobilier assez modeste.

Ces conditions très-particulières, dont nous tenons trop peu de compte, ne doivent pas nous faire illusion. On voit mieux chaque jour que les colonies ne représentent, d'une façon générale, ni des industries, ni des idées qui leur soient propres, mais qu'en somme la Grèce propre a dû leur être un modèle en toutes choses, en sorte que tout objet à la fois original et hellénique qui est découvert en dehors de la Grèce nous avertit que le prototype de cette œuvre a dû exister en Grèce et que nous le constaterons un jour par les découvertes que l'avenir nous réserve.

A. DUMONT.



FRAGMENT D'UNE APPLIQUE DE MIROIR

TROUVÉ A MANTINÉE

(Pl. XXII)



La planche XXII reproduit, avec les dimensions de l'original, un fragment d'applique de miroir grec, qui avait déjà fait, en 1879, l'objet d'une communication à la Société des Antiquaires de France (1). La provenance de ce petit bronze

(1) *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1879, p. 156.

n'est pas douteuse: il a été trouvé sur l'emplacement de Mantinée par un berger de Tsipiana, et je l'ai acquis de son premier possesseur. Il n'y a guère lieu d'hésiter, croyons-nous, sur la destination de ce relief; il présente une faible courbure, indiquant qu'il était appliqué sur un fond légèrement convexe, comme le sont d'habitude les couvercles des miroirs grecs en forme de boîte.

Nous n'avons ici qu'une partie du sujet figuré en relief: il est vraisemblable que la scène comportait au moins deux personnages. La base longue et mince qui commence au pied du pilastre se prolongeait sans doute, et le relief offrait, au moins sur le côté gauche, un aspect rectangulaire.

Cette disposition n'est pas fréquente; on connaît pourtant des exemples qui montrent que les contours de l'applique ne s'arrondissaient pas toujours pour cadrer avec la forme du couvercle (1). Quant à la nature du sujet représenté, il est difficile de la déterminer; la figure qui manque aurait seule pu nous donner le sens de la scène où le personnage conservé ne joue qu'un rôle secondaire.

Il y a cependant lieu de reconnaître un cadmille dans ce jeune homme qui s'avance, la chlamyde flottant au vent, et tenant d'une main une œnochoé, de l'autre une large coupe sans pied. On sait que ces accessoires figurent souvent dans les scènes votives; je rappellerai en particulier un fragment d'un ex-voto attique à la Mère des dieux, où Hermès Kadmilos porte une œnochoé tout-à-fait semblable. Peut-être la seconde figure (2) était-elle celle d'une divinité.

Le style du relief indique la date du III^{me} siècle. Si les formes sont un peu rondes, le dessin accuse une certaine recherche d'élégance, et l'exécution est fort soignée. Ainsi l'ouvrier a repris à la pointe certains détails, tels que le couronnement du pilastre, et les plis de la chlamyde sont comme historiés à l'aide de hachures. De même l'applique a été dé-

(1) Cf. le relief que décrit M. Mylonas: *Mittheilungen des Arch. Inst.* 1878; Δόο πτοκτὰ κάτοπτρα, p. 270, note I, A'.

(2) *Arch. Zeitung*, 1880, pl. I.

coupée et ajourée avec une grande netteté, tandis que souvent, dans des exemplaires du plus beau style, le relief conserve un rebord assez négligemment rogné, qui sert à fixer l'applique, au moyen de rivets, sur le disque du couvercle.

Cet exemplaire vient s'ajouter à la liste déjà longue des miroirs grecs à reliefs qui sont connus. En 1877, M. Dumont, rendant compte dans le *Bulletin* du mémoire consacré par M. Mylonas aux miroirs grecs (Ἑλληνικὰ κάτοπτρα) comptait environ 23 miroirs à reliefs (1); il en a signalé de nouveaux à plusieurs reprises. Il y a quelque intérêt à rappeler ici ceux qui ont été mentionnés ou publiés dans ces dernières années, et qui viennent à la suite des 23 exemplaires décrits en 1877 dans l'article de M. Dumont.

24. Héraklès enfant étouffant un serpent de chaque main. Trouvé à Corinthe: Athènes, collection particulière. Mylonas: *Mittheilungen des Arch. Inst.* 1878, III, pl. IX, X.

25. Tête de Ménade sur un miroir orné d'un dessin au trait représentant Eros et Aphrodite. A. Dumont: *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1878, p. 113.

26. Femme assise sur un lit de repos; en face d'elle, un Eros debout, appuyé sur une petite stèle: Athènes, collection particulière. Trouvé à Thèbes. Décrit par M. Mylonas: *Bull. de Corr. hellén.* 1879, p. 178.

27. Dionysos, accompagné d'une panthère, suivi de Pan et d'un jeune Satyre. Trouvé à Galaxidi (?). Musée de Berlin. Décrit par M. Mylonas, et signalé parmi les acquisitions récentes du Musée de Berlin. *Arch. Zeitung*, 1880, p. 39.

28. Dionysos et Eros. Trouvé à Corinthe (?). Publié par M. Liénard, *Gazette Archéologique*, 1880, pl. 9.

29. Miroir du musée de Bruxelles, publié par M. Liénard comme étant de provenance grecque. *Gazette Archéologique*, 1880, pl. 9.

30. Eros et Psyché: relief de miroir provenant peut-être d'Épire. *Arch. Zeitung*, 1883, p. 271. Cf. Furtwaengler: *Col-*

(1) *Bull. de Corr. hellén.* 1877, p. 108.

lection Sabouroff, dans le commentaire de la planche 135. Musée de Berlin.

31. Tête d'Aphrodite en relief. Musée de Berlin. *Arch. Zeitung*, 1882, p. 281.

32. Miroir resté inédit en raison de la liberté du sujet. Signalé par M. Dumont, *Gazette Archéologique*, 1880, p. 50.

33. Miroir du Cabinet des médailles. Eros et Niké. Publié par M. Dumont; *Bull. de Corr. hellén.*, 1884, pl. XV-XVI.

Les régions de la Grèce propre qui paraissent avoir fourni les exemplaires connus jusqu'ici sont les suivantes: l'Attique, Tanagre, Mégare, Céphalonie, Corinthe, Thèbes, et peut-être Galaxidi. Si l'on songe à la difficulté qu'on éprouve trop souvent à être renseigné avec quelque précision sur la provenance de ces objets, il ne paraîtra pas indifférent de pouvoir ajouter à ces noms celui de Mantinée.

MAX. COLLIGNON.



INSCRIPTIONS DE BÉOTIE (1)

THISBÉ

1

C. E. Kakosi. Dans l'escalier d'une maison voisine de l'église de Ἀγ. Κερύλαμος.

(1) Les inscriptions marquées CE sont celles dont j'ai pris une copie et un estampage; pour les autres, marquées E, je n'ai eu à ma disposition qu'un estampage et je n'ai pas vu l'original.

Σ Τ Ο Λ . . ς < ς Δ Ι Κ Ο . Δ Ι ⊕
 ⊕ Ε Ο Ι Σ Α Ν Ε ⊕ Ε Τ Α Ν
 Ο Ν Ε Γ Ο Ε Σ Ε ⊕ Ε Β Α Ι Ο Σ

Ἀρι]στόλ[ος]ος καὶ Κο[μ]αίθ[ω]
 τοῖς] θεοῖς ἀνεθέταν
 . . . ων ἐπόεσε Θεβαῖος.

L'inscription est gravée sur un morceau de marbre noir; les lettres sont profondes, mais la surface du marbre est fendillée, et ces raies rendent en quelques endroits la lecture difficile, surtout à la première ligne.

Le fragment provient d'une base plate et mince, comme celle des plus anciennes statues. La dédicace est brisée à gauche, complète à droite.

La première ligne contient les noms des deux donateurs; les lettres ΤΟΛ au commencement et ΔΙ⊕ à la fin sont très-distinctes; les autres ne sont lisibles qu'en partie. La diphthongue αι n'est pas douteuse, elle se retrouve à la troisième ligne. Il n'y a pas non plus de doute pour οι à la seconde ligne. J'ai démontré, il y a déjà quelques années, qu'au cinquième siècle αι et οι n'avaient pas été remplacés par η et υ dans le dialecte béotien, comme Ahrens et Böckh l'avaient pensé (1). Quelques exemples nouveaux sont venus confirmer cette opinion qui paraît avoir été adoptée par les auteurs de travaux récents sur le dialecte béotien. Le duel n'existait pas dans le dialecte éolien; mais, pour le béotien, on en connaissait déjà un exemple dans une dédicace du cinquième siècle (2).

A la dernière ligne est le nom de l'artiste qui avait fait la statue. C'était un Thébain. Il ne reste que les deux dernières lettres de son nom. L'ethnique est rejeté après le verbe, construction dont les exemples sont assez fréquents au V^{me} siècle.

(1) *Bull. de Corr. hellén.*, III, p. 133 et 137.

(2) *Inscr. gr. ant.* 165.

cle (1); on peut citer en particulier la seule signature connue d'artistes thébains de cette période: Ὑπατόδωρος, Ἀριστο[γείτων] ἐποησάταν Θηβαίω (2).

2

E. Kakosi. Dans une église en ruines.

Δ Ε Ι Ξ Ι Α Σ Α Σ Κ Λ Α
Ο Υ Γ Ι Η

La pierre est brisée à droite; à gauche l'inscription paraît complète, les deux premières lettres ne sont pas très-distinctes. Δειξίς Ἀσκλη[πιόδωρ] Ούγιη. Dédicace à la déesse Hygia. Les lettres qui terminent la première ligne se prêteraient à la restitution Ἀσκλη[πιφ]. Asclépios est souvent associé à Hygia, mais dans ce cas les noms des deux divinités seraient rapprochés. Ούγιη étant isolé à la seconde ligne, je crois plutôt que Ἀσκλη est le commencement du nom du père de celui qui a fait la consécration.

3

E. Kakosi. Dans la même église que le numéro précédent.

Θ Ο Ι Ν Ι Α Ξ Α Μ Ο Υ Ν Ι Α Ο
Α Ρ Τ Α Μ Ι Δ Ι Ξ Ω Τ Ε Ι Ρ Η

Θοινίς Ἀμουνίω Ἀρτέμιδι Σωτείρη.

Les lettres, bien gravées et très-espacées, indiquent une bonne époque. Les formes dialectales sont observées; il est d'autant plus intéressant de constater dans le nom propre Θοινίς l'emploi de la diphthongue οι que les grammairiens ont cru à tort avoir été partout remplacée par υ dans le dialecte béotien.

Le culte d'Artémis Soteira n'était pas connu à Thisbé. Il

(1) *C. I. A. I.* 335; *Inscr. gr. ant.* 42, 44 a, 48, 348.

(2) *Inscr. gr. ant.* 165.

est mentionné dans une autre dédicace de Thisbé de l'époque impériale dont on n'avait qu'une copie défectueuse.

4

Eglise de Ἀγ. Κυριακῆ. Copie de Carl Blondel.—Rousso-poulos, Ἐφημ. Ἀρχ. n° 3064. Keil, *Zur Sylloge inscr. bæot.* p. 589.

Γ Ε Ν Ε Ι Σ Ε Β Α Σ Τ Ω Ν
Κ Α Ι Τ Η Π Ο Λ Ε Ι Τ Ο Ν Ν Α Ο Ν
Α Ρ Τ Ε Μ Ι Δ Ι Σ Ω Τ Ε Ι Ρ Α
Σ Κ Υ Λ Α Ξ Σ Κ Υ Λ Α Κ Ο Σ
Ε Κ Τ Ω Ν Ι Δ Ι Ω Ν Α Ν Ε Θ Η Κ Ε

Γένει Σεβαστῶν καὶ τῇ πόλει τὸν ναὸν Ἀρτέμιδι Σωτείρῃ Σκύλαξ
Σκύλακος ἐκ τῶν ιδίων ἀνέθηκε.

La copie de Blondel est beaucoup plus complète et plus exacte que celle qui avait servi à Keil. Quelques-unes des conjectures qu'il avait proposées, sans oser les introduire dans sa transcription, se trouvent justifiées. La correction la plus importante est celle du nom de la divinité. La rédaction est embarrassée. Scylax consacre à la famille impériale et à la ville le temple qu'il avait élevé à ses frais à Artémis Soteira.

5

E. Kakosi. Maison de Μιχαήλ.

Ε Μ Π Ε Δ Ω Ν Ο Σ Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ο Σ
Ε Υ Α Ν Δ Ρ Ι Δ Α Σ Π Α Σ Ι Κ Ρ Ι Τ Α
Δ Ω Π Υ Ρ Α Ν Α Ρ Τ Α Μ Ι Δ Ι Ε Ι
Λ Ε Ι Θ Ε Ι Η Ι Α Ρ Α Ν Ε Ι Μ Ε Ν Π Α
5 Μ Ε Ι Ν Α Σ Α Ν Α Ω Σ Κ Α Δ Ω Ν Θ Ι Ε
Υ Α Ν Δ Ρ Ι Δ Α Σ Κ Η Π Α Σ Ι Κ Ρ Ι Τ Α
Μ Ε Ι Ε Σ Σ Ε Ι Μ Ε Ν Δ Ε Α Δ Ι Κ Ε Ι
Σ Η Μ Ε Ι Θ Ε Ν Ι

Ἐμπεδωνος ἄρχοντος
 Εὐανδρίδης, Πασικρίτα
 Δωπύραν Ἀρτάμιδι Εἰ-
 λειθείη ἱερὸν εἶμεν, πα[ρ]-
 5 μείνασσαν ὥς κα δώωνθι Ε-
 ὑανδρίδης καὶ Πασικρίτα;
 μεί ἐσσεῖμεν δὲ ἀδικεῖ-
 ση μειθενί.

C'est le premier acte d'affranchissement provenant de Thisbé. Dans toutes les cités grecques, il y avait des affranchissements, mais les formes variaient. Une des plus usitées était la vente ou la consécration à une divinité. La première, dans laquelle l'esclave payait, par l'intermédiaire du dieu, le prix de sa rançon, formait un véritable contrat avec les garanties ordinaires des actes de vente; on la trouve surtout à Delphes et dans la région du Parnasse. En Béotie, d'après les inscriptions trouvées jusqu'ici à Chéronée, à Lébadée, à Orchomène et à Thespies, l'affranchissement résultait d'une consécration de l'esclave faite au dieu par le maître; il était gratuit, sauf un droit d'enregistrement de 20 drachmes à Chéronée, mais le maître n'était tenu à fournir aucune garantie. Naturellement, il avait le droit de stipuler des restrictions; la plus fréquente était l'obligation pour l'esclave de rester au service de ses maîtres pendant le reste de leur vie; c'est la clause que nous trouvons ici.

L'acte est du reste rédigé dans la forme la plus simple; il n'est fait mention ni de l'intervention des synèdres, comme à Chéronée et à Orchomène, ni de la présence de témoins. La garantie pour l'esclave était sa nouvelle condition de ἱερός. Les inscriptions récemment découvertes permettent de s'en faire une idée. L'affranchi devenait un hiérodoule; dans un acte de Lébadée, il est dit qu'il assistera à tous les sacrifices offerts aux dieux auxquels il est consacré (1). Quelques-uns

(1) Ἀνδρικόν δὲ λειπωρήμεν ἐν τῇς θοσίης τῶν θεῶν οὖτων. *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 96.

des textes nouveaux de Chéronée montrent qu'il avait pour patron le dieu, représenté par l'un des *ιεράρχαι* du temple. Ainsi plusieurs femmes *ιεραί* qui consacrent à leur tour des esclaves qui leur appartiennent, procèdent à cet acte avec l'assistance du hiérarque: Δημητρία *ιερά* τοῦ Σεράπιδος, πάροντος αὐτῇ τοῦ *ιεράρχου* Ἀγαθοκλέους τοῦ Κάλλωνος, ἀντίθῃσι τὴν ἰδίαν θρεπτὴν Παρχμόναν *ιεράν* τοῦ Σεράπιδος (1). Celui-ci ne tient pas la place du κύριος sans lequel la femme ne pouvait agir civilement; car il intervient aussi dans la consécration faite par un homme: Ζώιλος *ιερός* τοῦ Σεράπιδος, πάροντος αὐτῷ τοῦ *ιεράρχου* . . . ἀνατίθῃσι (2). Ces hiérodules étaient donc dans la même position à l'égard du hiérarque du temple que les mètèques et les affranchis à Athènes à l'égard de leur προστάτης.

L'épithète d'Ilythia donnée à Artémis vient du pouvoir que les Grecs, dès une époque très-ancienne, attribuèrent à la déesse sur la santé des femmes et sur leur accouchement. Preller rapproche avec raison les épithètes de Λογία et de Σώ-τεια qui lui étaient également données; mais il s'est trompé en croyant que ce culte s'était surtout développé chez les peuples de race ionienne (3). Nous le trouvons en effet dans plusieurs villes de Béotie: à Chéronée (4), à Thespies (5), à Tanagré (6), à Orchomène (7).

Les formes sont celles du dialecte béotien. Les deux dernières lignes seraient dans la langue commune: μὴ ἐξείναι δὲ ἀδικῆσαι μηδενί; l'emploi du δ pour le ζ au commencement des mots est également connu. Ἄως=Ἔως est un exemple nouveau de la substitution de α à ε.—δῶωνθι=ζῶσι s'est déjà présenté sous la forme ζῶωνθι dans une inscription de Chéronée (8).

(1) Ἀθήναιον, IX, p. 358; cf. p. 359, 360.

(2) Ἀθήναιον, IX, p. 359.

(3) Preller. *Griech. Mythol.* p. 248.

(4) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 793, 794. Dans la même ville, Artémis a l'épithète significative de Σωδία, *ibid.*, 792.

(5) Decharme, *Insc. de Béotie*, 28.—*Mittheil. Instit. Athen.* V, p. 129.

(6) Ἀθήναιον, IV, p. 294.

(7) *Mittheil. Instit. Athen.* VII, p. 357.

(8) Ἀθήναιον, IX, p. 319, n° 3.

Εἰλειθέλη = Ἰλιθῳαί, est écrit Εἰλειθέλη dans les dédicaces d'Orchomène et de Tanagre, Εἰλειθέη dans celles de Chéronée. M. Larfeld a fait remarquer que, dans les textes de Chéronée et de Lébadée, ει est souvent employé à la place de υ (1). La dédicace de Thisbé fait connaître la même altération dans une troisième ville.

6

C.E. Sur une pierre encastrée dans le mur d'une fontaine, à l'est du village.

. A M O K P A T E O Σ A P X
ΔΩΡΙΜΑΧΟΣΔΩΡΟΘΕΩΛΕΞΕ . . Ο . Ε . . ΕΥΜΕΝΟΝΕΙΜΕΝ
ΑΥΤΥΠΟΤΤΟΝΔΑΜΟΝΔΕΔΟΧΟΗΤΥΔΑΜΥΜΕΝΕΞΕΝΟΝ
ΜΕΝΑΝΔΡΩΣ.ΚΟΥΩΝΙΟΝΠΡΟΞΕΝΟΝΕΙΜΕΝ . . . Ε . Ε . . . Α .
5 ΠΟΛΙΟΣΘΙΣ ΑΥΤΟΝΚΗΕΣΓΟΝΩΣΚΗΕΙΜΕΝΑΥΤΥΣΓΑΣ
ΚΗΦΥΚΙΑΣΕΠΠΑΣΙΝΚΗ . . . Ε . . Ν ΑΝ . . ΑΣΟΥΛ
ΚΗΠΟΛΕΜΩΚΗΡΑΝΑΣΕΩΣΑΣ ΠΑΝΤΑΚΑΘΑΠΕΡ
ΚΗΤΥΣΑΛΛΥΣΠΡΟΞΕΝΥΣ . . ΕΥΕΡΓΕΤΗΣΤΑΣΠΟΛΙΟΣ

Δ]αμοκράτεος ἄρχ[οντος
Δωρίμαχος Δωροθέω ἔλεξε [πρ]ο[β]ε[ωλ]ευμένον εἶμεν
αὐτῷ ποττὸν δᾶμον· δεδόχθη τῷ δάμῳ Μενέξενον
Μενάνδρῳ Σ[ι]κουώνιον πρόξενον εἶμεν [κῆ εὐ]ε[ργ]έ[ταν τ]ᾶ[ς]
5 πόλιος Θισ[βείων] αὐτὸν κῆ ἐσγόνως κῆ εἶμεν αὐτῷ γᾶς
κῆ Φυκίας ἔππασιν κῆ [Φισοτ]έ[λεια]ν [κῆ ἀσφάλι]αν [κῆ] ἀσουλ[ίαν]
κῆ πολέμω κῆ ἱράνας ἐώσας [κῆ τὰ ἄλλα] πάντα καθάπερ
κῆ τῷς ἄλλυς προξένους [κῆ] εὐεργέτης τᾶς πόλιος.

7

C. E. Au-dessous de la précédente.

Θ Ε Ο Π Ο Μ Π Ω Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ο Σ
ΔΩΡΙΜΑΧΟΣΔΩΡΟΘΕΩΛΕΞΕΠΡΟΒΕΒΩΛΕΥΜΕΝΟΝΕΙΜΕΝ

(1) *Sylloge inscr. beot.* p. XVIII, note 2.

ΑΥΤΥΠΟΤΤΟΝΔ...ΔΕΔ...Η...ΑΜΥ...ΣΚΟΝΜΑΧΑΤΑΟ
 ΝΑΥΠΑΚΤΙΟΝΠΡΟΞΕΝΟΝΕΙΜΕΝΚΗΕΥΕΡΓΕΤΑΝΤΑΣΠΟΛ
 5ΘΙΣΒΕΙΩΝΑΥΤΟΝΚΗΣΓΟΝΩΣΚΗΕΙΜΕΝΑΥΤΥΣΓΑΣΚΗΦΥΚΙΑΣ
 ΕΠΠΑΣΙΝ...ΣΟΤΕΛΙΑΝΚΗΑΣΦΑΛΙΑΝΚΗΑΣΟΥΛΙΑΝΚΗΠΟΛΕ
 ΚΗΙΡΑΝΑΣΕΩΣΑΣΚΗΤΑΑΛΛΑΠΑΝΤΑΚΑΘΑΠΕΡΚΗΤΥΣ
 ΑΛΛΥΣΠΡΟΞΕΝΥΣΚΗΕΥΕΡΓΕΤΗΣΤΑΣΠΟΛΙΟΣ

Θεοπόμπω ἄρχοντος

Δωρίμαχος Δωροθέω ἔλεξε προβεβουλευμένον εἶμεν
 αὐτῷ ποττὸν δ[ᾱμον]· δεδ[όχθ]η [τῷ δ]ίμῳ [Φύ]σκον Μαχάταο
 Ναυπάκτιον πρόξενον εἶμεν καὶ εὐεργέταν τᾶς πόλ[ιος]

5 Θισβείων αὐτὸν καὶ ἐσγόνως καὶ εἶμεν αὐτῷ γᾶς καὶ Φυκίας
 ἔππασιν [καὶ Γι]σοτέλιαν καὶ Ἀσφάλιαν καὶ Ἀσουλίαν καὶ πολέ[μῳ]
 καὶ ἱράνας ἐώσας καὶ τὰ ἄλλα πάντα καθάπερ καὶ τῷς
 ἄλλυς προξένους καὶ εὐεργέτης τᾶς πόλιος.

Ces deux décrets de proxénie sont les premiers que l'on ait trouvés de la ville de Thisbé; ils prouvent que c'est une cité autonome et qu'elle ne dépendait pas de Thespies, comme Böckh l'avait supposé (1).

Pour la forme, comme pour le fond, ces deux actes sont rédigés à peu près de la même manière que les décrets de proxénie des autres villes faisant partie de la confédération béotienne.

La date est marquée par le nom de l'éponyme; c'est un archonte annuel, comme dans toutes les villes béotiennes. Le décret voté dans l'assemblée du peuple avait été présenté sous la forme d'un *προβούλευμα*, ou décision préalable que l'auteur de la proposition devait d'abord faire accepter par le conseil.

Les honneurs et les privilèges conférés sont les mêmes à Thisbé que dans les autres villes béotiennes.

1. — Titre de proxène et bienfaiteur pour lui et pour ses descendants.

2. — Droit de posséder terres et maisons.

(1) *C. I. G.* I, p. 728.

3. — Ἰσοτέλεια, assimilation aux citoyens pour les impôts à payer, c'est-à-dire exemption des taxes pesant sur les métèques, affranchis et étrangers domiciliés.

4. — ἀσφάλεια ou sûreté personnelle; ἀσουλία, en temps de guerre, protège le proxène contre les lettres de marque délivrées par la ville; en temps de paix, elle le met à l'abri du droit de main-mise que le citoyen peut exercer sur les biens de l'étranger, en cas de revendication, et aussi à l'abri du droit de repréailles par lequel la ville permet à un citoyen de saisir les biens des habitants d'une autre ville qui a refusé de lui rendre justice.

5. — La mention générale des autres avantages accordés aux proxènes et bienfaiteurs ne fait probablement allusion qu'à des privilèges honorifiques, comme la proédrie.

Les villes béotiennes ne joignent pas à la proxénie le droit de cité que les Grecs de l'Archipel et de l'Asie Mineure y réunissent presque toujours.

A Thisbé, comme dans le reste de la Béotie, il n'est fait aucune mention de la gravure du décret ni de l'endroit où il sera exposé; aussi arrive-t-il souvent, comme à Tanagre, que les actes de proxénie sont gravés sur les espaces qui restent vides des piédestaux de statues et s'intercalent dans la dédicace des donateurs.

Le dialecte ne présente que les formes usitées dans le béotien du deuxième et du troisième siècle avant notre ère.

8

C. Estampille imprimée dans le carré creux d'une brique.

F	A	Σ	T
Ο	Υ	Κ	Ρ
		Ι	Τ
		Ω	

Ἐστουχιτών = Ἀστουχιτών est le nom du fabricant. Les marques de ce genre sont encore assez rares en Grèce.

CHORSIÆ.

9

E. Dans les oliviers du monastère τῶν Ταξιάρχων.

Τ Ω Ν

Α Θ Υ Λ Ο Σ Κ Ι Λ Σ

ΕΥΑΓΟΡΩΑΡΧΟΝ

ΤΥΣ.

ΑΝΤΙΔΟΤΟΣ ΚΡΑΤΩΝΟΣ ΕΛ

ΔΕΔΟΧΘΗΤΥΔΑΜΥΑΝΤΙΧΑ

ΑΔΡΑΣΤΩΒΕΛΦΟΝΠΡΟΞΕΝΟ

5 ΜΕΝΚΗΕΥΕΡΓΕΤΑΝΤΑΣΠΟΛΙ

ΣΙΕΙΩΝΑΥΤΟΝΚΗΣΓΟΝΩΣ

ΜΕΝΑΥΤΥΣΓΑΣΚΗ

.ΙΝΚΗΑΣΟΥΛΙΑΝΚΗ

ΚΑΤΑΘΑΛΑΤΤΑΝ

10 ΙΡΑΝΑΣΕΩ

ΚΑΘΑΓΓΕ

Les lettres conservées des deux premières lignes appartenaient à une autre inscription gravée sur la même pierre. Les lettres à gauche sont aussi le reste d'une inscription différente. La troisième inscription est complète à gauche, brisée à droite, mais ce qui manque peut se restituer facilement.

Εὐαγόρω ἄρχον[τος

'Αντίδοτος Κράτωνος ἔλ[εξε·

δεδόχθη τῷ δάμῳ 'Αντιχά[ρην

'Αδράστῳ Βελφὸν πρόξενον εἰ-

5 μεν κῆ εὐεργέταν τᾶς πόλι[ος Χορ-

σιείων αὐτὸν κῆ ἐσγόνως [κῆ εἰ-

μεν αὐτῷ γὰρ κῆ [Φυκίας ἔππα-

σ]ιν κῆ ἀσουλίαν κῆ [κατὰ γὰρ κῆ

κατὰ θάλατταν [κῆ πολέμῳ κῆ

- 10 ἱράνας ἐώ[σας καὶ τὰ ἄλλα πάντα
καθάπερ τῷ ἄλλῳ προξένῳ καὶ
[εὐεργέτῃς]

L'emplacement de Khorsiaë a été fixé par les inscriptions que M. Stamatakis a découvertes à Palæo-castro près du monastère des Taxiarches (1). Le décret de proxénie que nous publions ne diffère pas des trois décrets plus ou moins complets qui proviennent de la même ville. La particularité la plus intéressante est la forme de l'ethnique Βελφόν pour Δελφόν. On connaissait déjà par les grammairiens anciens cet emploi de β pour δ dans le dialecte béotien (2). Une inscription de Thèbes du quatrième siècle en avait présenté un premier exemple épigraphique (3) et M. Røhl, rencontrant le nom Βελφίς sur un vase trouvé en Béotie (4), l'avait interprété comme une forme dialectale de Δελφίς. Le décret de Khorsiaë semble prouver que cette substitution était d'un usage général chez les Béotiens.

THESPIES.

10

C. E. Dans la chapelle de Ἀγ. Τριázς, maintenant au musée.

H

Α Γ Ο Λ Λ Ω

Μ Ν . . . Ν Ο Σ Ι Ω Θ Ε Ι Β Η Ω Α Φ Ε Δ Ρ Ι

Θ Ε Ι Σ Π Ι Ε Ι Ο Σ Ε Ρ Μ Α Ι Ω Α Μ Ε Ι Ν Ι Α Ο Ο Ρ

5

Α Ο Ε Υ Μ Ο Λ Π Ω Ρ Ι Α Ρ Τ

Τ Α Ν Α Γ Ρ Η Ω Θ Ε Ο Ξ Ο Τ Ω

Γ Ρ Α Μ Μ Α Τ Ι Δ Δ Ο Ν Τ Ο Σ Φ Ε Ρ Ε Ν

(1) Ἀθήναιον, IV, p. 215.

(2) Meister, *Griech. Dialekte*, p. 118.

(3) Ἀθήναιον, III, p. 479.

(4) *Inscr. gr. ant.* 186.

au-dessous d'une moulure

Ν Θ Ι Ω Θ Ε Ι Σ Π Ι Ε Ι Ο Σ

Βοιωτοὶ τὸν τρίποδα τῆς Μώσ]η[ς
 ἀνέθεικαν καττὰ μ. μαντεῖαν τῶ] Ἀπόλλω[νος
 ἄρχοντος Βοιωτοῖς] Μν[άσω]νος ῖω Θειβήω, ἀφεδρι-
 ατευόντων] Θεισπιεῖος, Ἐρμαῖω Ἀμεινίαο Ὀρ-
 5 χομενίω, ...] αο Εὐμόλπω Ἀρ- (1)
 ιαρτίω, ...] Ταναγρήω, Θεοζότω
 γραμματίδδοντος Φερεν-
 ῖω μαντενομένω Μελα]νθίω? Θεισπιεῖος.

Ce fragment d'inscription provient du vallon des Muses; il y a plusieurs années, je l'avais vu encasté dans la chapelle de Ἀγ. Τριζς, dans les ruines de laquelle ont été découvertes plusieurs dédicaces faites aux Muses. L'estampage que j'ai fait prendre au Musée de Thespies m'a permis d'ajouter quelques lettres à ma copie. La partie gauche des lignes est très-fruste et, à la troisième seulement, j'ai pu distinguer quelques caractères. A gauche de ceux-ci, la partie de la pierre qui a été brisée contenait encore huit ou seize lettres, suivant que l'on restitue Βοιωτοῖς ἄρχοντος ou simplement ἄρχοντος. Je regrette de ne pouvoir donner dans son intégrité ce texte qui appartient à une classe intéressante de monuments, celle des offrandes consacrées par la confédération béotienne.

On connaît déjà six de ces dédicaces dont trois seulement sont complètes:

Trois à Platées, à Zeus Eleuthérios (2).

Deux à Acræphiæ, à Apollon Ptoos (3).

Une à Orchomène, aux Charites (4).

(1) La forme Ἀριάρτιος par un ρ est connue par les monnaies d'Haliartos (Barclay V. Head, *Coins of Boeotia*, p. 46 et 78); elle se rencontre pour la première fois dans un texte épigraphique.

(2) Girard, *Bull. de Corr. hellén.* I, p. 208.

(3) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 583.—*Mittheil. Instit. Athen*, III, p. 87.

(4) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 616.

L'offrande est d'ordinaire un trépied et elle est dédiée à la suite ou en vertu d'un oracle d'Apollon Ptoos; il faut aussi remarquer que la consécration est faite aux divinités principales de la ville, Zeus Eleuthérios à Platées, Apollon à Acræphiæ, les Charites à Orchomène.

Il suffira donc de la place où ce fragment a été trouvé et de la lettre Η qui subsiste à la première ligne pour restituer τῆς Μώτης; les lettres ΑΠΟΛΛΩ à la seconde ligne conduisent de même à la restitution κατὰ μὲν μακρείαν τῷ Ἀπόλλωνος. La construction varie dans les différentes dédicaces; je suppose que les lettres, aux deux premières lignes, étaient plus espacées que dans les suivantes.

L. 3. Le nom de l'archonte des Béotiens peut être restitué Μν[άσω]νος. Dans les inscriptions d'Ægosthènes figure un Μνάζων avec le titre δ' ἄρχων ἐν Ὀγχήστω. J'ai montré que ce titre était équivalent à celui de ἄρχων Βοιωτοῖς (1). Mnason est le cinquième archonte des listes d'Ægosthènes ou de Mégare qui se retrouve comme archonte de la confédération dans les inscriptions de la Béotie. La date du monument de Thespies est donc fixée; il appartient à la période pendant laquelle la Mégaride fut réunie à la ligue béotienne (223-197).

L. 4-8. Les noms qui suivent sont ceux des ἀπεδριζτεύοντες, députés des villes qui forment le conseil de la confédération et la représentent dans la consécration. Ces députés sont au nombre de sept dans les trois dédicaces intégralement conservées; le même nombre peut trouver place ici et dans les autres fragments. Il n'y a pas plus d'un député par ville. Comme il y a plus de sept villes, elles ne sont pas toutes représentées, sans qu'il soit encore possible de fixer la règle d'après laquelle elles avaient droit à envoyer un député. Dans les trois listes complètes, Thèbes, Thespies, Orchomène, Tanagre ont chaque fois un député; Platées, Anthédon, Coronée, deux fois; mais Lébadée, Haliarte et Oropos, une seule fois. Dans les fragments, on trouve aussi les noms d'Acréphies et de

(1) *Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 83.

Hyettos. Il semble donc que chacune des villes avait le droit d'avoir un député dans le conseil, mais le nombre de ceux-ci étant limité à sept, toutes les villes béotiennes ne pouvaient l'exercer à la fois. Dans deux décrets de la confédération qui datent de la même époque, il y a également sept béotarques (1). Cette identité de nombre peut faire croire que les ἀφεδρατεύοντες ne sont autres que les béotarques; mais il n'y a pas encore de preuves suffisantes pour les identifier avec certitude.

Le secrétaire du conseil est ici nommé comme dans la dédicace d'Orchomène.

L. 9. Le dernier nom est celui du devin. C'est un Thespien comme dans les quatre inscriptions où cette mention a été conservée. Il en ressort qu'il n'appartenait pas au temple d'Apollon Ptoos, mais qu'il était au service de la confédération et chargé de consulter le dieu en son nom. Cette fonction était à vie, car deux fois le même devin figure dans deux dédicaces différentes. Peut-être était-il pris exclusivement dans une famille sacerdotale de Thespies.

11

E. Musée de Thespies, en deux morceaux.

A	B
A P* X O	
Φ A E I N O Σ A Γ	Σ I Π Π Ω
Π J A E N	\ P X O I
Θ E I P A P X O Σ K	N A O
5 M E Λ A N Θ O Σ	N E A O
A Σ Ω Π Ω N	D I Σ O Δ O T Ω
Γ P A N	T I Σ T A Σ
M E Λ A N I Π	A A A I M A X
I Π Π A P	
10 O I	

(1) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 498.—*Mittheil. Instit. Athen*, III, p. 93.

Ἄρχος
 Φάεινος Ἀγ[ει]σίππω
 π[ολ]έμαρχοι
 Θείραρχος Κ[ά]ννα
 5 Μέλανθος [Μεν]νέας
 Ἀσώπων [Καρ]ισοδότω
 γράμ[μα]τίστας
 Μελάνιπ[πος Κ]αλλιμάχ[ω]
 ἱππαρχ[ος]
 10 Θι.

Liste de magistrats de Thespies gravée probablement sur une offrande qu'ils avaient consacrée aux dieux en souvenir de leur magistrature.

Le premier est l'archonte éponyme. La dernière lettre conservée est un Ο; j'ai donc restitué, non pas ἄρχων, mais ἄρχος, forme qui est fréquemment employée à Chéronée. Sur la charge même, il ne peut y avoir de doute; sa place en tête de la liste prouve qu'il s'agit de l'archonte; de plus Φάεινος est connu comme archonte éponyme par un décret de Thespies (1). Un hiéromnémon béotien du même nom figure dans un catalogue amphictionique du temps de la domination étolienne (2).

Le premier des polémarques est également connu par d'autres textes épigraphiques de Thespies. Il prit à bail plusieurs lots de terrain appartenant à un temple (3); son père ou son fils, Κάννας Θειράρχω, proposa un décret de proxénie en faveur de quatre Athéniens (4).

Cette liste confirme l'opinion que j'ai émise sur l'identité de la constitution dans toutes les villes qui faisaient partie de la seconde confédération béotienne. Dans toutes les cités où l'éponyme est connu, il a le titre d'archonte. Les trois polémarques annuels assistés d'un secrétaire se sont rencontrés à

(1) Ἀθήναιον, VII, p. 286.

(2) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 836.

(3) Keil, *Zur Sylloge*, p. 519.

(4) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 497.

Orchomène (1), Hyettos (2), Copæ (3), Acræphiæ (4). Il faut ajouter maintenant Thespies. L'archonte éponyme et les polémarques furent établis dans les villes de la Mégaride temporairement annexées à la confédération (5), de même qu'à Oropos (6).

12

E. Musée de Thespies.

Τ Υ Α Γ Ω Ν Α Ρ Χ Υ Τ Υ Ε Π Ι
 Π Ο Λ Ε Ι Ο Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ο Σ
 Ι Ο Ν Ο Σ
 Ο Γ Ν Ε Ι Τ Ο
 Ι Ι Σ Κ Ω

L'inscription est brisée à gauche au-dessous de la deuxième ligne; elle est complète à droite.

Τῷ ἀγωνάρχῳ τῷ ἐπὶ
 Πολέ[α]ο ἄρχοντος

Puis trois noms propres suivis du nom du père. C'est vraisemblablement une dédicace faite par des magistrats en charge sous l'archontat de Poléas. Le titre de ἀγωνάρχῳ ne s'est pas encore rencontré dans les inscriptions. Le Lexique de Suidas explique ce mot comme un synonyme de ἀγωνοθέται. Ce ne peut être le sens ici. En effet, nous ne rencontrons dans les catalogues de jeux en Béotie qu'un agonothète unique, et non un collège de trois magistrats. Un passage du commentaire

(1) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 624-628.—*Bull. de Corr. hellén.* IV, p. 85.

(2) Ἀθῆναρον, I, p. 490 et sv.—*Bull. de Corr. hellén.* II, p. 492 et sv.

(3) Le Bas, 599, 660.—Ἀθῆναρον, I, p. 501.

(4) *Bull. de Corr. hellén.* II, p. 507.—*Mittheil. Instit. Athen*, IX, p. 10.

(5) Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, p. 19.

(6) Le Bas, 467, l. 21.

d'Eustathe fournit la solution de cette difficulté, en nous apprenant que les Béotiens donnaient anciennement à l'agora le nom d'ἄγων et aux agoranomes le titre de ἀγωνάρχαι: Ἄγων δὲ καὶ νῦν τὸ πλῆθος. Παρὰ δὲ Βοιωτοῖς ἄγων τοὺς παλαιοὺς (?) ἢ ἀγορά· ὅθεν καὶ ἀγορανόμος ὁ ἀγωνάρχης καὶ παρ' Αἰσχύλῳ ἀγώνιοι θεοὶ οἱ ἀγοραῖοι (1). Le Thesaurus signale la variante ἀγώναρχος, c'était la véritable forme, au moins en Béotie. Le nombre de ces magistrats était de trois à Thespies; leurs fonctions étaient annuelles et vraisemblablement analogues à celles des agoranomes des autres cités grecques.

13

E. Thespies, près de la source.

Ι Σ Μ Ε Ι Ν
Α Γ Ω Ν Ο Θ Ε Τ Ε Ι Σ Α Σ Ι Ι
Τ Ο Ι Σ Θ Ε Ο Ι Σ

ΕΥΚΙΟΣ ΜΟΜΜΙΟΣ ΛΕΥΚΙΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΟ
ΠΑΤΟΣ ΡΩΜΑΙΩΝ ΤΟΙΣ ΘΕΟΙΣ

Ἴσμεν[ίης
ἀγωνοθετήσας [.
τοῖς θεοῖς

Λεύκιος Μόμμιος Λευκίου στρατηγὸς
ὑπατος Ρωμαίων τοῖς θεοῖς.

Il y a deux dédicaces distinctes et tout-à-fait différentes.

Sans vouloir préciser la date de la première, faute d'éléments suffisants, on peut dire qu'elle n'est pas postérieure au III^{me} siècle. La consécration fut faite par un agonothète thespien, Isménias, à l'occasion de la charge qu'il avait remplie.

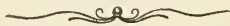
(1) Eustath. *Iliad.* XXIV, v. 1.

A la deuxième ligne, après le mot ἀγωνοθετειςας, l'estampage porte encore la trace de quelques lettres; je distingue seulement la partie inférieure de deux traits verticaux. Ce n'est pas assez pour la restitution. On avait indiqué les jeux dont Isménias avait été agonothète. Les deux principaux étaient, à Thespies, ceux d'Éros et ceux des Muses. J'avais d'abord pensé à τῆς Μώσης, mais dans les textes de ce genre, on trouve le nom des jeux plutôt que celui des divinités; Ἐρωτιδεις, sans l'article, pourrait convenir aux deux traits qui subsistent. L'examen de l'original permettrait sans doute de résoudre la difficulté.

La seconde inscription est écrite en caractères différents Θ Μ Σ au lieu de Θ Μ Ξ. Elle est contemporaine de la destruction de Corinthe et de la victoire de L. Mummius. Plusieurs dédicaces faites par le célèbre consul ont été trouvées en Grèce à Olympie (1), à Thèbes (2), à Tégée (3). Comment son nom se trouve-t-il sur la même base que celui de l'agonothète Isménias, antérieur de près d'un siècle?

L'inscription de Tégée présentait déjà une particularité analogue: en haut, quelques lettres, débris d'une inscription archaïque; au-dessous la dédicace de Mummius. J'avais expliqué ce fait par la conduite de Sylla, consacrant sous son nom à Thespies une statue enlevée à Orchomène (4). Cette double dédicace sur le même marbre est un exemple bien clair du procédé des généraux romains. Mummius s'était approprié une base soutenant une offrande consacrée antérieurement et y avait fait graver son nom. Resterait à savoir s'il s'était aussi attribué la consécration de la statue elle-même, ou si celle-ci avait été transportée à Rome et remplacée sur sa base par une offrande quelconque du général romain.

P. FOUCART.



(1) *Archæol. Zeitung*, 1878, *Inscr. Olymp.* n° 132; 1879, nos 291-2.

(2) Le Bas, *Inscr. de la Grèce du Nord*, 486.

(3) Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, 339.

(4) Pausan. IX, xxx, 1.

L'AUTEL DES CORNES A DÉLOS

ΚΕΡΑΤΙΝΟΣ ΒΩΜΟΣ

Les planches XVII, XVIII, XIX sont toutes les trois relatives à un même monument de Délos, celui qui est indiqué sur le plan de Blouet par les lettres FGH, et dans les plans que j'ai publiés en 1880 et 1881 (1), par les lettres JJ'. Elles représentent :

1°.—Pl. XIX. Le plan de l'état actuel, et le plan restauré.

2°.—Pl. XVII. Une élévation restaurée de l'intérieur, suivant une coupe faite le long du seuil qui porte des bases de pilastres.

3°.—Pl. XVIII. Une étude détaillée et une restitution complète de la couverture.

Nous devons ces dessins, aussi exacts qu'élégants, à l'obligeance de M. Nénot, architecte, qui a bien voulu les détacher, pour le *Bulletin*, de la restauration générale du sanctuaire délien, qu'il a entreprise en 1880, et qu'il vient de terminer avec une remarquable habileté.

Etat actuel (pl. XIX).—Les restes, encore en place, se réduisent aux fondations, construites en granit grossier, à quelques pièces du dallage de marbre, et à un seuil, également en marbre, qui porte les bases de deux demi-colonnes adossées à des pilastres.

Les fondations sont intactes, sauf une lacune de quelques pierres à deux des angles (N. E. et S. O.) et sur une des faces latérales du monument. Elles circonscrivent et couvrent

(1) *Revue archéol.* 1880, pl. XV.—*Bullet. de la Société de géogr. de l'Est*, Nancy, 1881.

en partie un parallélogramme de forme très-allongée, orienté de telle sorte que les longs côtés font face au levant et au couchant (1). Elles se composent, essentiellement, de quatre massifs étroits et longs, parallèles deux à deux et se coupant à angles droits, qui dessinent la forme générale de l'édifice et en portaient les murs ou les colonnes. Ces massifs, solidement établis sur le sol ferme, que, d'après les sondages exécutés près de là, on doit atteindre à une profondeur de 1 mètre environ, émergent au-dessus du niveau de la rue de 0^m,70 à peu près, pour servir de soubassement à l'édifice et en soutenir les emmarchements. A cet effet, sur la partie enterrée des fondations, sont disposées d'abord des dalles de schiste soigneusement dressées et qui se raccordent avec le dallage de la rue; puis deux assises de granit, extérieurement en retrait l'une sur l'autre, en façon de gradins. Ces assises sont formées de pierres de petites dimensions et de longueur inégale. En arrière du second degré, le long des grands côtés, court une ligne de pierres, qui s'élève de quelques centimètres au-dessus de ce degré.

La longueur des soubassements, mesurée au bord supérieur du second degré, est de 67^m,20; la largeur, de 8^m,86.

A l'intérieur du rectangle, à une distance de 12^m,24 du front nord, et de 5^m,80 du front sud, deux murs de fondation parallèles aux petits côtés partagent le monument, dans le sens de la longueur, en trois sections inégales qui, pour la commodité de l'exposition, seront désignées par les lettres A, B, C, en commençant par le nord. Ces murs, larges le premier de 1^m, le second de 0^m,60, ont, comme les massifs extérieurs, une solide assiette et portaient certainement des constructions: le fait est attesté d'ailleurs, pour le mur du nord, par la présence des bases de colonnes-pilastres demeurées en place.

D'un bout à l'autre du monument, on rencontre à intervalles à peu près égaux des refends de granit composés d'une

(1) Sur le plan le Nord est à gauche.

seule assise moins large que celles des murs intérieurs ou extérieurs, et posée simplement sur la terre battue et nivelée, au lieu de s'appuyer sur des fondations. Ils sont distants de 1^m,50 à 2^m, et ont une largeur de 0^m,40 à 0^m,50; ils sont placés parallèlement aux petits côtés du rectangle, depuis l'extrémité nord jusqu'au second mur transversal; et perpendiculairement, depuis ce point jusqu'à l'extrémité sud. Ils étaient destinés à soutenir les plaques du dallage, dont quelques-unes se voient encore tout assemblées.

Le support du dallage est au niveau de la crête des fondations extérieures ou intérieures dans les deux sections extrêmes du monument (A, C); dans la section centrale (B), il se trouve en contre-bas de 0^m,50 environ; c'est-à-dire qu'il s'abaisse presque jusqu'au niveau de la rue. Toutefois sur les côtés et aux deux extrémités de cette galerie, des pierres posées de champ forment un rebord qui est de plain-pied avec A et C. Par ces différences de niveau s'accuse mieux encore la triple division déjà signalée.

Le pourtour du rectangle a été complètement dégagé; à l'intérieur on a déblayé les compartiments nord et sud, une partie du compartiment central, et une longue tranchée a été ouverte dans le milieu, pour qu'on pût en reconnaître la disposition. Les abords du monument ont été aussi reconnus, au moyen de tranchées, jusqu'à une assez grande distance.

Au cours de ces recherches, on a trouvé un certain nombre de débris d'architecture, soit dans l'intérieur du rectangle, soit au dehors; ils abondaient surtout vers les deux extrémités, ainsi que l'indique le plan toujours si exact de Blouet; même en ces points la récolte n'a pas été à beaucoup près aussi abondante qu'on eût pu l'attendre d'un pareil monument; encore tous les fragments recueillis ne lui appartiennent-ils pas. Ceux dont l'attribution est certaine, sont :

1°.—Plusieurs fûts brisés, ou tambours de colonnes doriques. Ils étaient réunis vers l'extrémité sud, et composaient pour une bonne partie le mur moderne indiqué par une ligne noire sur le plan de l'état actuel. Un ou deux autres débris de

colonnes semblables ont été recueillis dans la tranchée à l'ouest.

2°.—Deux énormes pièces de marbre, formant d'un côté une demi-colonne dorique, avec son chapiteau, de l'autre un chapiteau de pilastre surmonté de deux taureaux agenouillés; d'autres morceaux de la partie inférieure de la colonne-pilastre. Le tout gisait à peu de distance de bases encore en place et s'y ajuste très-exactement.

3°.—De petits pilastres surmontés de chapiteaux doriques, d'une seule pièce.

4°.—Quelques pièces d'une architrave à trois listels, moulurée à sa partie supérieure (haut. 0^m,46).

5°.—Des triglyphes, en petit nombre (1).

6°.—Corniches portant mutules, entaillées en arrière pour l'encastrement des poutres du comble.

7°.—Tuiles de marbre, couvre-joints unis pour les tuiles courantes, couvre-joints à palmettes pour la bordure et le faitage, composant tout le système de la couverture.

Pas une seule pierre de forme régulière et pouvant provenir des murs n'a été retrouvée; il est évident que les débris facilement utilisables ont été emportés avec soin (2).

On a aussi recueilli à l'intérieur des soubassements ou tout auprès, certains morceaux de sculpture:

1°.—Dans le compartiment nord (A) et autour, six fragments d'une frise sculptée, sans compter ceux dont le relief est complètement effacé.

I-III.—Scènes de combat.—I. Deux hommes debout en lutte l'un contre l'autre; un homme agenouillé saisissant de la main gauche la jambe d'un cheval ou d'un centaure.—II. Un groupe de trois combattants dans des attitudes variées.—III. A gauche, un guerrier à genoux se couvre de son bouclier

(1) Deux ou trois portaient des têtes de taureaux; mais ils se trouvaient par hasard en cet endroit; ils appartiennent, sans aucun doute, à un portique voisin, tout le long duquel on en a trouvé de semblables, en très-grand nombre.

(2) De là vient aussi le petit nombre des triglyphes conservés.

contre un ennemi qui le menace; à droite, un groupe de trois personnages indifférents ou tout au moins paisibles.

IV.—Un homme assis sur un rocher élevé; devant lui une femme debout qui semble lui parler; puis une autre figure assise sur une pierre.

V.—Deux figures drapées, la main en avant, marchant à droite, l'une derrière l'autre.

VI.—Trois figures à peine discernables; deux debout, une à genoux; toutes les trois drapées.

2°.—Dans la galerie centrale (B):

I.—Dauphins brisés, un corps incomplet, une tête, deux dauphins (1) se jouant ensemble.

II.—Quatre morceaux de marbre sur lesquels sont figurés, en relief d'une assez forte saillie, les replis de la croupe d'un animal marin. Sur l'un d'eux on voit des flots et, semble-t-il, la queue d'un animal portant sur son dos un personnage.— Ces morceaux ne peuvent être assemblés et même ils appartenaient à des figures différentes (2).

III.—Un bloc de marbre (long. 1^m,10; haut. 0^m,65; ép. 0^m,55) portant sur sa face antérieure une sculpture d'un fort relief, qui représente une figure drapée, assise sur la croupe d'un cétacé. Le groupe entier couvrirait plusieurs blocs assemblés avec celui-ci; et il reste seulement: de l'animal, le milieu du corps sans la tête; de la figure assise, les jambes. On ne saurait même dire avec certitude si cette figure était celle d'un homme ou d'une femme (3).

(1) *Expédit. de Morée*, III, pl. I et suiv. Blouet y a donné les dessins très-exacts de plusieurs morceaux de ce monument: 1° les taureaux agenouillés; 2° deux fragments des palmettes de bordure et de faitage, attachées aux tuiles couvre-joints, qu'il a placés parmi les détails du temple d'Apollon; 3° le groupe des deux dauphins.

(2) D'autres morceaux du même genre ont été retrouvés à quelque distance vers l'agora. On y distingue un corps couvert d'écailles, et des nageoires.

(3) M. Furtwängler rapproche de cette figure un Triton du Musée Britannique, qui se trouve dans la salle hellénique, et qui vient de Délos (Hellenic Room, east side. A mutilated figure of a Triton in high relief from Delos). *Arch. Zeit.* 1883, p. 365: Stücke eines grossen Frieses von schöner Arbeit, fast lebensgrosse Nereiden darstellend, die, ganz bekleidet, auf Seeungeheuern reiten.

3°.—Dans le compartiment sud (C) et sur les côtés:

I.—Fragment d'un torse d'homme sans tête ni bras, brisé un peu au-dessus du nombril; sur l'épaule gauche, un bout de draperie. Le mouvement semble indiquer que le corps était légèrement tourné et incliné vers sa droite, comme pour marcher (haut. 0^m,45).

II.—Deux fragments d'une statue de femme drapée, qui se rajustent (haut. 0^m,73); manquent la tête, le bras gauche, les jambes au-dessous du genou. Le bras droit plié et ramené vers la hanche; le bras gauche levé en l'air; les étoffes appliquées sur le corps et comme soulevées par le vent (1).

Restauration.—Sur la dalle de schiste et les deux degrés de granit, sont placées trois assises de marbre, en retrait l'une sur l'autre, et formant le soubassement de l'édifice.

Au-dessus de ces emmarchements, M. Nénot a placé au sud quatre colonnes doriques, et sur les trois autres faces un mur continu qui enveloppe tout le rectangle. Les extrémités des deux longs murs sont terminées au sud par des antes qui répondent aux deux colonnes extérieures.

Sur les fondations transversales de l'intérieur, M. Nénot élève: au sud, un mur percé d'une porte; au nord, les colonnes-pilastres dont les débris sont conservés et dont les bases sont encore en place; il a seulement ajouté, pour répondre aux deux demi-colonnes doriques tournées vers l'extérieur, deux autres demi-colonnes semblables, adossées à la muraille, et posées sur des bases; elles sont le complément indispensable de la décoration.

Dans le compartiment nord est indiqué un autel. Il est destiné, dans la pensée de M. Nénot, non seulement à rendre sensible l'interprétation du monument, tel que lui et moi la comprenons, mais encore à utiliser certains blocs de granit qui étaient réunis en cet endroit et qui ne semblaient pas tous y avoir été apportés et disposés au hasard.

(1) Tous ces morceaux ont été photographiés, et les plus intéressants seront publiés.

Pour la galerie centrale, nous nous sommes strictement conformés aux données bizarres, mais indubitables, de l'état actuel: le long des murs latéraux, en avant et en arrière des compartiments nord et sud, court un trottoir ou banquette de plain-pied avec le dallage de ces deux chambres; au milieu une sorte de bassin dallé profond de 0^m,50 à peu près (1).

Le plan ainsi restauré présente l'image d'un sanctuaire A, avec un pronaos C (2), réunis, on dirait plutôt séparés par une longue galerie B, dont le niveau est inférieur à celui de l'un et de l'autre, sauf les étroits promenoirs latéraux par lesquels une communication directe peut s'établir.

En élévation, le monument offre à l'extérieur l'aspect ordinaire des monuments doriques: un portique soutenu par quatre colonnes en avant de la porte; des trois autres côtés un mur uni surmonté de triglyphes, d'une corniche portant mutules; un toit à deux rampants, couvert de tuiles de marbre, avec couvre-joints et antéfixes, la bordure et le faîtage en marbre, formant au-dessus des fronts nord et sud des frontons triangulaires. La seule particularité est la longueur des murs latéraux, par rapport à la largeur et à la hauteur de l'édifice.

Ce fait a conduit M. Nénot à percer les murs de larges baies, destinées à répandre dans la galerie la lumière qu'elle ne pourrait recevoir d'ailleurs. Elles donnent aussi l'emploi des petits pilastres trouvés dans les ruines.

Les triglyphes étaient conformes au type ordinaire; il n'y avait point de chéneau.

A l'intérieur, l'entrée seule du sanctuaire A prêtait à une restitution, dont on possédait d'ailleurs les éléments. On a

(1) Le mot *bassin* n'est employé que par comparaison, pour donner l'idée de la disposition, et ne doit pas être pris au sens strict. Les dalles ne sont pas jointives, ni cimentées; par conséquent l'eau n'aurait pu séjourner; il n'y a d'ailleurs point de conduites pour en amener.

(2) C'est l'hypothèse que j'avais émise déjà dans une lecture faite à l'Académie des Inscriptions, le 27 février 1880 (*Revue Archéol.*, août 1880); mais je n'avais pas observé alors les différences de niveau qui semblent la contredire.

done donné une coupe transversale, suivant le seuil du sanctuaire (Pl. XVII), et point de coupe longitudinale.

Sur les bases conservées, on a placé les colonnes-pilastres; aux murs, en face, on a adossé deux demi-colonnes. On obtient ainsi un ensemble à la fois logique et pittoresque.

Les deux pilastres-colonnes partagent la largeur du monument en trois travées qui répondent aux divisions de la galerie qui les précèdent: les promenoirs latéraux et la cavité centrale.

Le sanctuaire est nettement distingué du reste du monument sans en être séparé (1); on en voit de partout l'intérieur; on y accède par les entrecolonnements latéraux placés dans le prolongement des promenoirs droit et gauche de la galerie. Quant aux taureaux qui se trouvent ainsi affrontés, ils composent une décoration originale et bien appropriée à la place qu'ils occupent: ils ont aussi l'avantage de diminuer la portée de l'architrave qui n'a pas moins de 3^m,85 de longueur, et n'est pas épaisse de plus de 0^m,46.

L'architrave est à trois listels (2); elle porte une frise, sur laquelle reposent les poutres du comble, engagées à leurs extrémités dans les entailles de la corniche.

Sur les arbalétriers et le faîtage pose la couverture qui est faite en tuiles de marbre. Ces tuiles sont décorées en-dessous de caissons peints qui prouvent qu'elles étaient destinées à être vues; elles composaient par conséquent un plafond à deux rampants. L'emploi de la couverture apparente s'imposait en quelque sorte dans un monument extrêmement long, étroit et peu élevé: un plafond horizontal eût tout-à-fait écrasé la galerie centrale; on gagnait ainsi en hauteur le plus possi-

(1) Les colonnes et pilastres sont entaillés en plusieurs points de leur hauteur, comme pour recevoir les gonds d'une grille. Cette clôture eût fermé le sanctuaire, sans en dérober la vue.

(2) Elle se répétait peut-être sur les quatre côtés de la galerie. On n'a pas trouvé de nombreux fragments; mais les architraves, comme toutes les pièces de forme régulière, étaient parmi les morceaux les plus recherchés, et de ceux qui surtout ont disparu dans les monuments anciens, sauf quand elles étaient protégées par leur masse.

ble, et en même temps cette ligne brisée introduisait dans ces vastes salles monotones quelque peu de variété (1).

M. Nénot a reconstitué au complet cette intéressante toiture, et il en explique l'agencement dans la note suivante qu'il veut bien me communiquer (Pl. XVIII):

« La charpente ne se composait que d'entrails et d'arbalétriers; la longueur des tuiles devait être de 2 mètres environ (le morceau le plus grand qui ait été retrouvé a 1^m,15); elles portaient directement sur les fermes, ce qui supprimait les pannes et les chevrons (2).

« On observe sur la face intérieure de la corniche les entailles faites pour l'encastrement des entrails.

« Les tuiles formaient à l'intérieur de longs caissons parallèles à la ligne du faitage, et décorés d'oves peints, dont on distingue encore la trace et les couleurs; chacune en portait deux; réunies, elles composaient un ensemble non interrompu. Les arbalétriers cachaient les joints perpendiculaires à la ligne de faitage, les autres étaient dissimulés dans le fond des caissons.

« La tuile faîtière ne porte pas trace de caisson, le faitage qui reliait les fermes cachant complètement sa face intérieure.

« Cette décoration qui a quelque ressemblance avec les plafonds en poutres apparentes devait être d'un très-bon effet.

« Les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour éviter l'infiltration des eaux. Outre que les emboîtements sont parfaitement compris, pour empêcher que les dernières gouttelettes restant attachées à l'arête du larmier, n'y puissent séjourner et entretenir l'humidité, un petit caniveau horizontal, dont le fond est à double pente, est creusé sous cette arête.

(1) La disposition du bassin creusé au milieu de la galerie avait les mêmes avantages.

(2) L'effet produit à l'œil est le même que dans un plafond à double rampant et à poutres apparentes. Les saillies qui encadrent les caissons parallèlement et perpendiculairement au faitage tiennent la place des pannes et des chevrons. Seulement les pannes étant très-nombreuses et les chevrons très-rares, les caissons ont une disposition inverse de la disposition ordinaire, et sont parallèles au faitage.

te, et se relie à deux autres caniveaux qui suivent la pente du toit et remplissent le même rôle à l'égard des couvre-joints.

« Cet exemple de décoration apparente qui suit les pentes du toit (1), facilite l'étude de la couverture des temples hypèthres, sans portiques intérieurs; l'hypothèse des plafonds horizontaux nécessiterait, pour laisser passer la lumière, de grandes trémies d'un effet lourd et désagréable, puisque leur hauteur serait égale à celle du toit. »

Le nombre et la nature des sculptures qui ont été recueillies en ce lieu permettent encore, semble-t-il, d'ajouter un détail à la restauration intérieure.

Les six morceaux réunis en A, à en juger par leur forme et la nature des représentations, sont certainement les débris d'une frise sculptée. Comme ils étaient tous groupés autour du sanctuaire A, on peut supposer qu'ils en proviennent. La frise se développait peut-être tout autour de la galerie B. Une telle décoration eût été d'un heureux effet dans une salle longue, et forcément un peu monotone entre ces deux murs.

Les fenêtres jouaient un rôle analogue en coupant ces murs et en les échauffant par les jeux de la lumière. On avait peut-être aussi, pour rompre les lignes uniformément droites, appliqué sur les parois des figures d'un relief saillant et d'attitudes variées. Je crois, tout au moins, que le groupe décrit plus haut (B III), et qui se développait sur trois pierres au moins en largeur et sur deux épaisseurs d'assises, pouvait appartenir à un relief sculpté dans la muraille, ou même à une

(1) Sur ce mode de couverture apparente, et ces plafonds à double rampant, voir Hittorf, *Arch. Polychr.* p. 477 et suiv., pl. III-IV. L'auteur a réuni dans ce passage les différents exemples qui en sont offerts par les monuments antiques; il l'a adopté lui-même dans la restauration du temple d'Empédocle. Cf. les renseignements que donnent sur la couverture de l'Erechtheion et de l'arsenal de Philon les inscriptions athéniennes. Les traductions, les commentaires et les dessins de M. Choisy ont porté dans ces textes techniques et souvent difficiles, une clarté qui satisfait presque toujours et les yeux et l'esprit. (*Etudes épigr. sur l'archit. grecque*, Paris 1884). Consulter, en particulier, l'étude sur l'Erechtheion, et la pl. II, fig. 2. — Le mérite et l'originalité de notre couverture, c'est une extrême simplicité, et la suppression complète des pièces secondaires de la charpente du comble.

composition qui se serait développée au-dessous des fenêtres, sur une grande longueur, à la façon de la balustrade du temple de la Victoire Aptère.

Telles sont les conclusions, certaines ou hypothétiques, qu'on peut tirer de l'examen des ruines, sur le plan, la construction, et la décoration du monument.

La restauration que nous proposons, diffère absolument de celles qui ont été essayées par Stuart, ou plutôt par son continuateur, et par Blouet.

Stuart, dans la carte qu'il a donnée de Délos, sépare les deux parties extrêmes, A et C, de la construction, et en fait deux édifices indépendants; le temple, dont les pilastres surmontés de taureaux et les triglyphes à têtes de taureaux sont, d'après lui, les débris, répond à la seule section A. Des uns et des autres, en y ajoutant les pièces nécessaires, architrave et corniche, il compose l'ordre extérieur de son temple dont il ne donne pas le plan, et pour cause, car je ne vois pas comment il eût pu l'agencer. L'effet est des plus déplaisants: la largeur des pilastres, qui a encore été exagérée dans le dessin; la saillie du taureau, et surtout la répétition du motif en retour d'angle; la superposition de deux têtes de taureaux dans les chapiteaux et les triglyphes, sont autant de défauts qui choquent l'œil, autant d'inexactitudes contredites par l'étude du terrain et des débris qu'il renferme.

Blouet a de commun avec Stuart les erreurs qui étaient pour ainsi dire inévitables, avec la connaissance insuffisante qu'il avait des ruines. Comme Stuart, il fait des pilastres un motif de décoration extérieure, et les emploie en guise de colonnes à porter l'entablement d'un édifice dorique; comme lui encore, il réunit les taureaux des pilastres et les taureaux des triglyphes, qui, juxtaposés dans les ruines, semblaient ne pouvoir être séparés dans la restauration. Mais de cet édifice il fait un portique et il évite ainsi la plus grave difficulté du système de Stuart, le pilastre d'angle; en même temps il adapte la forme du monument restauré à celle des fondations encore en place. Ses dessins aussi sont beaucoup plus justes; le pi-

lastre aminci, en saillie sur le motif sculpté de la simple épaisseur de son chapiteau, devient beaucoup plus élégant.

Il n'y a donc pas lieu de discuter la restauration de Stuart; celle de Blouet, décidément contredite par les faits en certaines de ses parties,—emploi extérieur et répétition des pilastres sur toute la longueur du portique (1); combinaison des pilastres et des triglyphes à têtes de taureaux,—ne pouvait-elle pas être conservée dans son parti général? n'y avait-il pas lieu de s'en tenir à la conception du Portique que suggèrent de prime abord et la longueur et l'étroitesse extrêmes du monument?

La forme de ce sanctuaire est, en effet, si éloignée des habitudes de l'architecture religieuse des Grecs, qu'elle a besoin d'être justifiée.

Je ferai remarquer d'abord avec quelle parfaite exactitude notre restauration traduit toutes les indications fournies par l'état actuel, et met en œuvre tous ceux des matériaux conservés qui appartenaient certainement à l'édifice et ceux-là seulement.

Au contraire, ni les matériaux ni le plan ne fournissent les éléments d'un portique.

1°.—Il n'a point été trouvé, tout le long du front ouest, une seule colonne, un seul pilier (2), sur un parcours de près de 70 mètres; tous les débris de ce genre, et ils sont importants par les dimensions et le nombre, étaient accumulés au sommet ou au pied des degrés dans les 10 mètres du front sud; il est donc vraisemblable qu'il n'y avait de colonnes qu'en ce lieu, et partout ailleurs des murs. Un portique placé sur le front sud ne peut être que l'entrée d'un monument orienté du nord au sud.

2°.—J'admets que la plupart des colonnes aient pu être dé-

(1) Leur place est marquée sur le plan par leurs bases: quant au nombre, il n'y en avait pas plus que les deux qui ont été retrouvés. Ce sont des pièces de marbre énormes, peu mobiles par conséquent, de forme irrégulière, c'est-à-dire de nul usage; on n'eût pas trouvé de profit à les enlever.

(2) Deux ou trois débris insignifiants seulement, et qui ont pu être facilement apportés d'ailleurs.

truites ou emportées, que le reste ait été rassemblé à l'extrémité sud, quand on a fait le mur moderne; les deux sections transversales qui partagent le monument suffisent à écarter l'hypothèse d'un portique. Elles n'ont de sens que si le monument est orienté du nord au sud, s'il a sa façade principale et son entrée au sud. Le motif de décoration placé en avant de la chambre A est destiné évidemment à être vu de face par des gens venant de C en A.

3°.—Mais la raison décisive, c'est la disposition intérieure de la galerie B, avec la grande cavité qui en occupe tout le milieu. On n'imagine pas un portique élevé sur trois degrés, où l'on n'aurait pu s'avancer de deux pas sans tomber dans un trou. Cette remarque conduit nécessairement à fermer par un mur les longs côtés de l'édifice, ainsi que l'a fait M. Nénot.

Ainsi l'orientation et la disposition adoptées sont non-seulement plausibles, mais nécessaires. Ces points acquis, je crois que la qualification de sanctuaire que nous avons donnée à l'édifice est la plus convenable à sa forme, on peut même dire la seule possible.

D'autres raisons empruntées à la topographie générale du téménos d'Apollon Délien confirment d'ailleurs nos inductions.

Au point marqué sur le plan de 1880 par la lettre X, existe une large fondation en tuf, d'une épaisseur double au moins de l'épaisseur moyenne des murs du péribole, et qui devait porter une construction plus importante, plus décorée que l'enceinte courante. En effet, il y avait là une porte: du côté du nord, le téménos a deux entrées; au sud, les Propylées, voisines du Portique de Philippe, pouvaient d'autant moins suffire, que cette région est plus encombrée de constructions, et que les communications entre les parties antérieures et postérieures du téménos ne sont guère possibles de ce côté sans un grand détour. D'ailleurs, on trouve en avant et en arrière des fondations X deux grands espaces libres, bordés de ces petits monuments, exèdres et statues, qu'on ne plaçait que dans les

endroits fréquentés et ornés avec un soin particulier. Dans l'angle même du péribole O et dans l'axe du soubassement X une large base a été mise à nu. Ces deux places, cette décoration ne s'expliquent que si l'on met en X une porte; or cette porte mène droit à l'entrée même de notre sanctuaire. Cette donnée nouvelle n'est pas sans valeur; elle me paraît aussi prouver l'importance du monument.

Il n'est pas inutile non plus de remarquer que la chambre A, où nous avons placé l'autel, est située en vue et presque exactement dans l'axe du temple d'Apollon; les voies qui convergent vers le temple y conduisent. J'insiste d'autant plus sur cette observation que je n'ai pas trouvé trace d'autel en avant du temple d'Apollon, malgré la tranchée continue que j'y ai ouverte.

Je pense donc que ce monument, placé au plus profond du téménos en avant de l'entrée du temple, dans un des endroits les plus richement décorés, accessible de toutes parts, et auquel conduisait une porte particulière de l'enceinte, avait un caractère religieux singulièrement vénérable et sacré.

Cette circonstance pourra permettre, je crois, de lui donner son nom. Parmi les monuments de cette classe, aucun n'inspirait autant de respect, ne jouissait d'une aussi grande renommée que le *Κερατῶν* ou *κεράτινος βωμός* à qui l'on attribuait une origine divine, et que l'on comptait d'ordinaire parmi les sept merveilles du monde. Le motif des taureaux, si original (1), et je crois pouvoir dire unique en son genre dans l'architecture grecque, éveille, par une alliance d'idées toute naturelle, le souvenir du *Κεράτινος*.

Les données que nous possédons sur la situation, la forme, l'aspect de cet autel manquent de précision; les auteurs ne parlent guère que de son origine fabuleuse, de sa célébrité (en-

(1) On ne trouverait de types analogues que dans l'architecture orientale, celle de la Perse par exemple. Telle est la colonne, si connue, surmontée de deux taureaux agenouillés et opposés, entre lesquels une cavité est ménagée pour poser une poutre.

core les traditions qu'ils rapportent ne s'accordent-elles pas), et de certaines cérémonies qui s'y accomplissaient.

L'autel est voisin du temple « Ἀπόλλωνος παρὰ ναῶν » (1), il n'est pas loin du lac trochoïde « περιηγέος ἔγγυθι λίμνης » (2), ni par conséquent du palmier de Latone « Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῶ, φοίνικος νέον ἔρνος » (3). On sait encore qu'en arrière se trouvait l'autel d'Apollon Génitor (4), et autour une série de statues consacrées par Antiochus Epiphane (5).

Ovide (6), qui devait connaître Délos, prête à l'une de ses héroïnes le récit d'une visite à Délos: on débarque, on offre aux dieux l'encens et les libations, et pendant le sacrifice, la jeune fille, conduite par sa nourrice, fait le tour de l'île; portiques, présents des rois, statues dressées en tous lieux, autels construits de cornes innombrables, elle voit, elle admire tout, et mille autres curiosités qu'elle n'a pas le loisir de nommer; elle revient enfin par le temple de Diane, élevé sur des degrés. Si, comme je le crois, on doit tenir compte de ces indications topographiques, l'autel est à chercher entre le temple et le lac sacré: Plutarque, Callimaque et peut-être Ho-

(1) Plutarch. *de soll. animal.*, p. 983.

(2) Callimach. *Hymm. in Apoll.* 58.

(3) Hom. *Odys.* VI, 162-3, cf. Ovide.

(4) Diog. Laert. VIII, 13, ὁπισθεν τοῦ κερατίνου.

(5) Polyb. XXVI, 10, 12.

(6) Ovid. *Heroid.* XXI, 81-106.

Sedula me nutrix alias quoque ducit in ædes. . .

Et modo porticibus spatior, modo munera regum

Miror et in cunctis stantia signa locis.

Miror et innumeris structam de cornibus aram

Et de qua pariens arbore nixa dea est.

Et quæ præterea (neque enim meminive libetve

Quidquid ibi vidi dicere) Delos habet. . .

In templum redeo gradibus sublime Dianæ.

Les données sont conformes à ce que les fouilles nous ont appris de la topographie: le temple de Diane, élevé sur une terrasse, voisin de la mer, répond à la description, et est sur la route nécessaire du retour pour quelqu'un qui visite le sanctuaire en allant du temple d'Apollon au lac sacré, puis regagne la mer. Les présents de rois qu'Ovide mentionne auprès du Kératon, rappellent les dons du roi Antiochus cités par Polybe, qui étaient si magnifiques, et avaient été dédiés juste à cette place.

mère lui assignent la même place. Notre sanctuaire en occupe une toute semblable; car on ne peut aller du temple au lac sans passer devant; ni l'autel d'Apollon Génitor, qui est inconnu, ni les statues élevées par le roi de Syrie, qui ont été détruites, dont les inscriptions mêmes ont disparu, ne peuvent servir à limiter le champ des recherches. Les seules bases sur lesquelles j'ai lu le nom de ce roi (1) ont été trouvées entre le temple et la mer, en un lieu qui ne répond pas aux descriptions; elles portaient des statues élevées à ce prince et non par ce prince. Je noterai seulement que l'espace situé entre JJ' et le Portique OQ est de ceux où les petits monuments votifs se pressent en plus grand nombre, et que j'y ai retrouvé plusieurs dédicaces en l'honneur des rois de Syrie, successeurs d'Epiphane (2).

Callimaque, qui raconte au long la construction de cet autel, dit qu'il était fait de cornes entrelacées et qu'il était entouré d'une enceinte construite aussi avec des cornes. Si l'on place l'autel en A, l'ensemble du monument pourra être considéré comme l'enceinte; les taureaux placés à l'entrée du sanctuaire, comme une réminiscence des cornes.

Si l'énumération des merveilles que Martial dans les *Spectacles* compare à l'amphithéâtre flavien, n'est pas composée au hasard, elle ne doit comprendre que des constructions remarquables par leur hauteur ou leur étendue (3). On en devra conclure alors que l'autel des cornes était enfermé dans quelque édifice magnifique: le monument JJ', à côté de ces gigantes-

(1) *Bull. de Corr. Hellén.* III, p. 362-363.

(2) Près d'une base monumentale, sur de menus débris de marbre qui en proviennent, j'ai copié quelques lettres, très-grandes, de belle forme, dans lesquelles on reconnaît, ce semble, le mot βασιλεύς; $\Sigma \Lambda \Xi$. — $\Lambda \Sigma$. — $\Gamma \wedge \Gamma$; a, peut-être βασιλεύς ou βασιλέω; b, la syllabe λευ, reste du même mot au nominatif, ou peut-être Σελευ[χος]; c, ΕΛΩ ou ΕΔΩ fin peut-être de l'ethnique Μακεδών, dont les rois successeurs d'Alexandre aimaient à se parer en Syrie, comme en Egypte (*B. C. H.* III, 36. Pausan. VI, 3, 1; X, 7, 8). Enfin A deux fois répété.

(3) Martial, *Spect.* I, 4: Dissimuletque deum cornibus ara frequens. — Il cite les Pyramides, et Babylone, et le temple d'Ephèse, et le Mausolée d'Halicarnasse.

ques voisins, paraîtra même bien insuffisant; à ne prendre que les autels, on eût pu trouver mieux. On peut lui adjoindre, il est vrai, le grand portique du nord OQ, dont la décoration (c'est à lui qu'appartiennent les triglyphes à têtes de taureaux) analogue à celle de JJ' et tout aussi exceptionnelle, est empruntée au même ordre d'idées et à la tradition de l'autel des cornes. Je crois en effet que les deux monuments font partie d'un même ensemble, et qu'ils sont tous deux destinés à l'ornement du fameux Kératon. Par sa longueur qui se développe sur plus de cent mètres, par la double épaisseur de ses galeries, par la beauté de ses deux ailes que soutiennent plusieurs rangées de colonnes, par la singularité de ses ornements, le portique devait offrir à l'œil un aspect magnifique et imprévu: le sanctuaire, avec cette annexe qui l'encadre et lui forme une sorte d'enceinte, avec toutes les statues, les autels, les exèdres dont l'espace intermédiaire est en partie couvert, prend une importance toute nouvelle. Son étendue, sa richesse s'ajoutent à son antiquité pour l'imposer à l'admiration.

Je ne crois pas cependant que l'auteur de l'épigramme ait eu de grands scrupules d'exactitude; il a pris les noms que lui fournissaient les catalogues de merveilles et qui entraient dans son vers, sans plus de raffinement (1). En effet l'intervention d'Apollon, la singularité et la difficulté de l'ouvrage, bien plus que ses dimensions ou sa beauté, semblent avoir valu à l'autel de Délos l'honneur de figurer parmi les curiosités de l'univers. Callimaque dit comment Artémis apportait à son frère les têtes des chèvres sauvages tuées par elle sur le Cynthe, et comment Apollon, entrelaçant les cornes, en élevait un autel sur les fondements qu'il avait préparés (2). Plutarque explique le renom de l'autel par ce fait que, formé de cornes,

(1) C'est moins le monument qu'il veut sacrifier à l'amphithéâtre, qu'Apollon à César. Que l'autel dissimule son origine divine; car il ferait peu d'honneur au dieu son auteur. On écrit quelquefois *Delon* au lieu de *deum*; ce qui détruit à la fois le sens et la mesure du vers.

(2) Callimach. *in Apoll.* v. 57 et suiv.

et de cornes du côté droit seulement, il tenait debout sans colle ni attaches d'aucune sorte. L'auteur anonyme du *de Incredibilibus* (1) rapporte une autre tradition: les cornes des victimes offertes en un seul jour à Apollon, et les seules cornes du côté droit, auraient fourni les matériaux de l'autel: tant les sacrifices avaient été nombreux! Voilà le fait extraordinaire et dont le souvenir, resté attaché à ce monument, en a fait la gloire.

Ce sont là pures bagatelles mythologiques, qui n'ont même pas le mérite de s'accorder ensemble: l'origine est expliquée par deux auteurs et par chacun d'une façon différente; Plutarque (2) se contredit lui-même et parle tour à tour des cornes droites et des cornes gauches. De toutes ces vécilles de la curiosité et de la dévotion nous ne pouvons tirer aucune clarté.

Un seul fait est à retenir, c'est que les cornes, dont le κεράτινος βωμός avait été formé par Apollon lui-même, étaient des cornes de chèvres; or la décoration du sanctuaire JJ' et du portique OQ est empruntée à un autre animal, le taureau. Osann a essayé de démontrer que Callimaque s'était trompé (3), que la tradition véritable est celle de l'*Anonyme*, que l'autel avait été construit avec les cornes des victimes, et que ces victimes ne pouvaient être que des bœufs, offrande agréable à Apollon, la plus riche que l'on pût faire et la seule digne par conséquent d'avoir servi de thème à la légende en question: ces bœufs agenouillés sont d'ailleurs, ajoute-t-il, dans l'attitude de la victime que l'on va immoler (4). Le raisonnement est bien forcé;

(1) Anonym. *de Incred.* 2, p. 85, cité par Osann dans un article intitulé: Der hörnerne Altar des Apollon auf Delos, *Kunstblatt* 1837, nos 11, 12. Ὁ ἐν Ἀγλῶφ κεράτειος βωμός ὃς λέγεται γενέσθαι ἐκ θυμῶν τοῦ θεοῦ μὲν ἡμέρας δεξίων κεράτων.

(2) Plutarch. *de soll. anim.*, p. 983; *Thes.* 21.

(3) Osann, article cité, *Kunstblatt* 1837.

(4) Callimach. *in Apoll.* 78: πῆπτοισιν ἐπ' ἱστίον, ὃ ἄνα, ταῦροι, (cité par Osann). Il dit encore que cette légende de la chasse aux chèvres et de l'autel des cornes n'est peut-être pas originaire de Délos, et cite Apollonius de Rhodes, *Argon.*, II, 691. Je croirais plutôt que le contraire est la vérité, et que l'épisode des Argonautiques a été inspiré par la légende délienne; que le vœu exprimé par les marins jetés dans l'île Thynias de placer sur les cornes les cuisses des chèvres est une allusion aux rites de Délos, séjour favori d'Apollon, et d'un autel connu dans le monde entier (ὅθ' ὅτε οἱ κεραῶν ἐπιμηρεῖα θήσομεν αἰγῶν).

il n'est pas, je crois, de bien bonne critique de préférer un inconnu quelconque à Callimaque, poète érudit, qui vivait dans une ville, à une époque de science, et qui écrivait un hymne sur l'île même de Délos; quant à la pose des taureaux, on ne pouvait, à la place qu'ils occupent, leur en donner une autre; et, pour ce détail, les raisons artistiques dispensent de toute autre. Il ne faut pas se piquer de tout expliquer et de tout mettre d'accord, alors surtout que les anciens eux-mêmes n'entendent plus la légende. Deux traditions ont pu coexister, le fait n'est pas rare; ce qui est admis par tous les auteurs, c'est que l'autel était formé de cornes, à quelque animal qu'elles eussent été empruntées: les taureaux répondent à cette donnée, la seule certaine, aussi bien que les chèvres. Je ne puis croire que, sans une raison religieuse, on ait adopté un système de décoration si singulier. Je rappellerai qu'on rencontre encore à Délos quelques autels décorés de guirlandes et de têtes de bœufs, qu'ils y abondaient autrefois, que tous les voyageurs ont signalé les monuments de ce type comme une particularité de Délos, sinon par leur type même, du moins par leur fréquence singulière. Cette répétition si générale d'un motif analogue, et dans les édifices et sur ces petits autels, est à coup sûr un fait bien digne de remarque et qui ne peut pas être accidentel.

Le dernière des informations qui soit donnée sur le *κεράτινος βωμός* est relative à une danse que l'on exécutait devant et autour de l'autel, et que l'on appelait le *γέρανος*. Thésée (1), à son retour de Crète, avait le premier dansé ce pas sacré, et les Déliens continuaient à le danser en certaines occasions. Le chœur accomplissait des évolutions qui rappelaient les tours, détours et retours du Labyrinthe. On le comparait, à cause de ces mouvements, aux troupes de grues qui traversent le ciel, et on appelait la danse *γέρανος*. Ce nom peut venir aussi de la ressemblance des files de danseurs avec les longues bandes de ces oiseaux. Cette danse tournante ne peut pas être exécutée

(1) Plutarch., *Thes.*, 21.—Dicæarch., *Fragm. hist. græc.* II, p. 250.

par des troupes d'hommes massés, mais seulement par des files d'individus se tenant un à un par la main. C'est encore ainsi que l'on danse en Grèce aujourd'hui pour l'ordinaire; c'est ainsi que l'on faisait dès une époque fort ancienne, comme le prouvent les peintures de Pæstum; ainsi faisaient les Déliens, à en juger par un bas-relief que Cyriaque vit dans l'île, et dont le manuscrit de Munich donne une informe reproduction (1).

Ce bas-relief occupe la face principale d'un bloc de marbre long de 12 pieds (?), et qui paraît avoir été sculpté sur les côtés, comme sur la face. On y voit, derrière un joueur de flûte (?), cinq personnages, la main dans la main, et qui semblent exécuter des pas.

Malheureusement le bas-relief a été détruit depuis lors; le lieu où il se trouvait ne peut pas être identifié, ni d'après les indications écrites, ni d'après le dessin de Cyriaque. Je suppose, mais sans aucune preuve, que les grandes ruines de marbre qu'il attribue au temple de Diane, et qu'il place non loin de celui d'Apollon, devaient être situées en A, B, où, en effet, les débris étaient amoncelés en très-grande quantité, et où j'ai retrouvé quelques débris d'une frise sculptée sur des blocs de marbre. La provenance est secondaire d'ailleurs; l'on ne doit retenir du dessin que la représentation.

Une semblable danse demande beaucoup d'espace en longueur et peu en largeur, et si on la suppose exécutée dans un intérieur, la salle devra avoir la forme d'un parallélogramme très-allongé.

Cette danse avait un caractère religieux, et je la crois très-différente des rondes populaires qu'on exécutait en courant autour de l'olivier sacré. en essayant, sous les coups, de frapper l'arbre et de le mordre. C'est autour de l'autel, probablement à l'intérieur de l'enceinte dont il était entouré, qu'elle devait avoir lieu.

(1) Cod. Monac. lat. 716, fol. 35; au-dessus, la note suivante: Non longe ab Apollinis delubro est videre ingentis Delie Diane templi vestigium et magnas de marmore reliquias.

La galerie B me semble tout-à-fait appropriée à ces exercices de chorégraphie sacrée. Les promenoirs latéraux renferment les banquettes où les magistrats, les prêtres, les proxènes et tous ceux qui jouissent de la *proedria* prennent place; le milieu en contre-bas est réservé au chœur; la largeur de près de cinq mètres est plus que suffisante pour ses ébats réglés; aux deux extrémités, on peut encore placer des spectateurs, en particulier devant le sanctuaire, qui serait un endroit réservé pour les plus distingués d'entre eux; mais plutôt ces deux terre-pleins demeurent libres pour la circulation. Des degrés mobiles rendent le passage facile d'une partie à l'autre du monument, malgré les différences de niveau. On peut facilement entrer ou sortir et le chœur atteint sans peine le sanctuaire, si, pour se conformer au rite, il doit danser autour de l'autel. Cette hypothèse rend compte de la disposition bizarre du monument, et c'est la seule qui m'ait paru satisfaisante. Je ne prétends pas l'avoir démontrée; car le problème, faute de textes ou d'inscriptions, n'est pas susceptible d'une solution définitive; je crois l'avoir au moins rendue plausible.

Les comptes des hiéropes, qui contiennent tant de détails sur la construction et l'entretien des édifices sacrés, ne donnent pas une seule indication positive sur la situation ni la forme du *κερατών* (1). Le célèbre autel est plusieurs fois nommé dans ces documents, mais les renseignements qui s'y rapportent manquent de variété comme de précision.

Achats de résine pour vernir le Kératon—Πίττης μετρηται τρεῖς τὸν κερατῶνα ἀλείψαι· τιμὴ τοῦ μετρητοῦ, δραχμαὶ ΔΔΔΔ· τὸ πᾶν ΗΔΔ· ἀλείψαντι τὸν κερατῶνα Ἑρμῶνι ΔΙΙΙ (2).

Réparations au Kératon—ἐπισκευάσαι τοῦ Κερατῶνος τὰ προσ-
 χρηζόντα, καθ' ἃ ὁ ἀρχιτέκτων ἐξηγεῖτο, ἡργῶνησε Πατροκλῆς
 δραχμῶν ΗΓΔΔΔΔ, καὶ τοῦτο ἔλαβε συντελέσας τὰ ἔργα, κελεύον-
 τος ἀρχιτέκτονος.

(1) Cette forme est la seule que l'on rencontre dans les inscriptions de Délos.

(2) Comptes d'Hypsoclès l. 101;—cf. Comptes de Charilas, 49; de Callimos, 51; de Sosisthénès, 65; de Démarès, 188.

Voilà tout ce que l'on trouve dans une centaine de textes. Les sommes consacrées aux achats, aux travaux, le salaire payé à l'ouvrier indiquent seulement qu'il ne s'agit pas d'un simple autel.

La résine était employée d'ordinaire pour enduire, vernir et conserver les bois: ce détail fait songer à la charpente apparente du monument JJ' qui devait exiger un entretien particulièrement soigneux et délicat.

Toutes ces raisons réunies m'ont conduit à donner à l'édifice JJ' le nom d'Autel des Cornes; elles permettent, je crois, de fixer avec une grande vraisemblance ce point important et contesté de la topographie délienne.

TH. HOMOLLE.



INSCRIPTIONS D'AMORGOS (1)

I.

1. — Dans la maison Cigallas, à *Katapola*, fragment de marbre jaune avec une rainure dans le bas au-dessus de la sixième ligne qui est en retrait. Brisé en bas et à droite.

(1) Voir *C. I. G.* 2264 et suiv.; *Addenda* 2263 b et suiv.; Ross, *Inscript. ined.* n° 112 et suiv.; Baumeister, *Philologus*, t. IX (1854) p. 388 et suiv.; *Annali*, 1864, p. 95; *Mittheil. Arch. Inst. Athen.*, I, p. 328; 'Αθήναιον, II, p. 407; *Bull. de Corr. Hellén.* 1882, p. 187; 'Αθήναιον, X, p. 533.

1 ΑΝΕΡΙΔΟΣΕΥΦΑΝΗΣΑΡ
ΕΥΚΤΗΜΟΝΟΣΚΛΕΑΡΧΟ
ΗΓΗΣΙΠΡΟΥΕΥΑΚΗΣΚΡ
ΜΕΓΑΛΟΚΤΗΜΩΝΔΙΟ
5 ΠΥΡΙΛΑΜΠΗΣΚΑΛΛ
ΑΜΟΣΤΡΑΤΟΣΚΛΙ
. . . ΓΓΟΥ . . .

1 Ἀνείριδος (;) Εὐφάνης Ἀρ. . .
Εὐκτῆμονος Κλέαρχο[ς]
Ἡγησίππου Εὐάκης Κρ. . .
Μεγαλοκτῆμων Διο . . .
5 Πυριλάμπης Καλλ . . .
Δ]αμόστρατος Κλι . . .

C'est une inscription dédicatoire, peut-être éphébique, comme la liste de noms analogue trouvée par Ross à Amorgos (1). Εὐάκης se rencontre à la fois dans la liste de Ross (l. 8) et dans la nôtre (l. 3).

2.—A *Katapola*, plaque de marbre avec des caractères grossiers (2).

A P I C C
T O Δ H M
. C E Y Π
. A C C I O
Y Γ Λ Y K Y
T A T O C

Ἀριστοδόδημ[ο]ς Εὐπ[ρ]ασσίου γλυκύτατος.

Le double σ dans Ἀριστοδόδημος est une orthographe fréquente (3). Εὐπράσσιος n'est qu'un doublet du nom connu Εὐπράξιος (4).

(1) *Inscr. ined.* n° 114.

(2) Les stèles ayant cette forme et portant des caractères du même genre sont fréquentes à Amorgos; v. Baumeister, *Philologus*, IX, p. 389, nos 2 et 3.

(3) Voir la liste des exemples de σ redoublé dans les *Studien* de Curtius, t. VIII, p. 283; cf. Führer, *de dial. Bæotica*, p. 11; Blass, *Satura philologica...* Hermann Sauppe, p. 121.

(4) Dans les inscriptions d'Halicarnasse, les noms comme Βρυάσιος s'écrivent anciennement par στ, plus récemment par ξ (*Bull. de Corr. Hellén.*, V, p. 500 et VI, p. 193). Ici, la forme par σσ se trouve dans une inscription de basse époque.

3.—Stèle de marbre bleuâtre provenant de *Minoa*, aujourd'hui à Katapola dans la cour de la maison Cigallas.

- ΠΡΥΤΑΝΕΩΝ ΕΔΟΞΕΝ ΤΗ ΒΟΥΛΗΚ
 . . . ΙΩΝΑΝ ΑΓΓΕΛΛΟΥΣΙΝ ΟΙ ΠΑΡΑΓΙΝΟΜΕΝΟΙ
 . . ΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ ΚΟΤΤΑΝΕΥΝΟΥΝ ΚΑΙ Φ
 . . ΜΙΝΟΗΤΩΝ ΔΟ ΕΓΓΑΙΝΕΞΑΙ
 5 ΚΛΕΟΥΣ ΔΗΜΗΤΡΙΕΑ ΚΑΙ ΕΙΝΑΙΑΥΤΟΝ ΤΡΟΞΕΝΟΝ
 ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤ
 ΗΝ ΚΑΙ ΑΥΤΟΝ ΚΑΙ ΕΚΓΟΝΟΥΣ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΤΟΥ ΜΙΝΟΗΤΩΝ
 ΥΠΑΡΧ
 . . . ΔΕ ΑΥΤΟΙΣ ΚΑΙ ΤΡΟΕΔΡΙΑΝ ΚΑΙ ΤΡΟΣΟΔΟΝ ΤΡΟΣΕΤΕ
 ΗΝ . . .
 ΑΗΝ ΚΑΙ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΚΑΙ ΤΑ ΛΛΑ ΟΣΑ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΑΛΛΟΙΣ ΤΡΟ
 ΞΕ
 ΝΟΙΣ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΥΠΑΡΧΕΙΑΝ ΑΓΡΑΨΑΙ ΔΕ ΤΟ
 10 ΦΙΣΜΑ ΤΟΥΣ ΝΕΩΠΟΙΑΣ ΤΟΥΣ ΠΕΡΙ ΑΙΝΗΣΙΚΛΗΝΕΙΣ ΤΟ
 ΙΕΡΟΝ ΤΟΥ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΤΟΥ ΔΗΛΙΟΥ ΑΝΑΛΙΣΚΕΙΝΕΣ . . .
 ΑΠΟ ΤΩΝ ΤΡΟΣΟΔΩΝ ΤΩΝ ΙΕΡΩΝ.

- [Γνώμη] πρυτανέων· ἔδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ·
 Περὶ ὧν ἀναγγέλλουσιν οἱ παραγινόμενοι [παρὰ τοῦ
 Βα]σιλέως Ἀντιγόνου, Κότ[τ]αν(;) εὖνουν καὶ φι[λ]ον εἰς τὸν δῆμον
 τὸν Μινοητῶν, [δε]δό[χ]θαι τῷ δήμῳ] ἐπαινεῖσαι [Κότταν
 5 Κτησι;] κλέους Δημητρίεα καὶ εἶναι αὐτὸν πρόξενον καὶ εὐεργέ-
 την καὶ αὐτὸν καὶ ἐκγόνους τοῦ δήμου τοῦ Μινοητῶν, ὑπάρχ-
 [ειν] δὲ αὐτοῖς καὶ προεδρίαν καὶ πρόσοδον πρὸς τε τὴν [βου]-
 λην καὶ τὸν δῆμον καὶ τὰλλα ὅσα καὶ τοῖς ἄλλοις προξέ-
 νοις τῆς πόλεως ὑπάρχει, ἀναγράψαι δὲ το[ῦτο τὸ ψή]-
 10 φισμα τοῖς νεωποῖας τοῖς περὶ Αἰνησικλην εἰς τὸ
 ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Δηλίου, ἀναλίσκειν ἐς [τόδε]
 ἀπὸ τῶν προσόδων τῶν ἱερῶν.

L'immixtion d'Antigone Doson dans les affaires d'Amorgos

était déjà attestée par une inscription de cette île (1), provenant, comme la nôtre, de Minoa, vraisemblablement du temple même d'Apollon, et présentant avec elle beaucoup d'analogies dans la rédaction et l'écriture. Elle se trouve aujourd'hui à Katapola dans la même maison que celle dont nous donnons le texte. Les formules des deux décrets sont semblables. Notre restitution du début, [γνώμη] πρυτανέων est autorisée, pour Amorgos en particulier (2), par les inscriptions *C. I. G.*, 2264 b, Ἀθήναιον II, p. 408, *Annali* 1864, p. 97. Dans ces textes, ce sont les stratèges qui font la proposition. A la l. 3, Κότταν n'est pas d'une lecture certaine; il y a peut-être une autre lettre entre les deux τ.—L. 5, Δημητριάς est l'ethnique de la ville de Démétrias en Thessalie, fondée vers 290 av. J. C. par Démétrius Poliorcète, grand-père d'Antigone Doson.—L. 10, le collège des νεωποιαί, dont Aïnésièlès (3) est le président, se trouve mentionné dans plusieurs inscriptions d'Amorgos (4); ailleurs ce sont les prytanes qui doivent faire graver l'inscription (5).—L. 11. Le temple d'Apollon Délien est nommé plusieurs fois dans les textes d'Amorgos (6). Il ne s'agit certainement pas du temple d'Apollon à Délos, mais du temple d'Apollon Délien à Minoa, dont il subsiste des restes (7).—L. 10, à la fin, il reste à peine la place pour quelques lettres.

L'inscription qui précède et celle qu'a publiée M. Weil ressemblent à un autre texte trouvé à Katapola, édité par Ross et reproduit dans le *Corpus* sous le n° 2264 l. On peut main-

(1) R. Weil, *Mittheil. Arch. Instit. Athen*, I, p. 338.

(2) Elle est fréquente ailleurs; v. par exemple *Bull. de Corr. Hellén.*, IV, p. 395.

(3) Sur la forme Αἰνησικλῆν pour Αἰνησικλέα, v. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, p. 51, § 18, rem. 7.

(4) Entre autres *Mittheil. Arch. Inst. Athen*, I, p. 337, l. 22: τοὺς νεωποιαῖς τοὺς περὶ τὸν Φανόν.

(5) *C. I. G.*, 2264 l.

(6) *C. I. G.* 2264 l; *Mittheil.* I, p. 338, l. 1; Ross, *Inscr. Ined.* n° 112, 10.

(7) Décrits par R. Weil, *Mittheil.* I, p. 331. On trouve aussi à Amorgos le culte d'Apollon Pythien (Ross, *Archäol. Aufs.* II, p. 639).

tenant y rétablir avec certitude, à la l. 14: [Καὶ τὸ δαπ]άνημ[α ἀπὸ τῶν προσόδων δοῦν]αι τοῖς [ν[ε[ω]ποι[άς].

4.— Dans un champ près de l'échelle de *Katapola*, on a déterré devant moi, à 0^m,50 de profondeur, une architrave en marbre, longue de trois mètres, portant en grands caractères d'époque impériale :

ΥΣΙΚΟΥΕΦΕΣΙΟΣΟΚΑΙΑΜΟΡΓΙΟΣΥΙΟΣΣΕΠΤΙΚΙΑΣ
ΑΤΤΙΚΙΛΛΗΣ
ΥΕΤΤΙΟΥΣΑΒΕΙΝΙΑΝΟΥΘΕΦΟΥΠΑΡΟΝΤΟΣΚΑΘΙΕΡΩΘΗ

...υσίκου Ἐφέσιος ὁ καὶ Ἀμόργιος υἱὸς Σεπτικίας Ἀττικίλλης
Ἰεττίου Σαβεϊνιανοῦ ἐφ' οὗ παρόντος καθιερώθη.

Cette inscription est la dédicace d'un monument: le commencement des deux lignes se trouvait sur une autre pierre. Le personnage auquel sont appliqués les deux ethniques Ἐφέσιος et Ἀμόργιος était Ephésien de naissance ou par son père, Amorgien par sa mère. Dans une inscription que nous publions plus loin (n° 10, l. 10) on trouve également un citoyen de Séleucie né d'une mère Amorgienne, qui reçoit le droit de cité à Amorgos (1).

5.—Maison de Nikolas Jannakopoulo à *Katapola*, marbre rectangulaire; lettres allongées d'époque romaine. Les trois premières lignes sont effacées.

ΓΙΟΝΜΕΙΝΟΗΤΗΝ	[.....Ἀμόρ]-
ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΗΣΑΝ	γιον Μεινοητὴν
ΤΑΜΟΝΟΝΚΑΙΜΟΝΟΝ	στεφανηφορήσαν-
5 ΑΡΧΟΝΤΑΤΗΣΑΜΟΡ	τα μόνον καὶ μόνον
ΓΙΩΝΜΕΙΝΟΗΤΩΝ	5 ἄρχοντα τῆς Ἀμορ-
	γίων Μεινοητῶν

(1) Cf. aussi Ross, *Inscr. Ined.* n° 112.

ΠΟΛΕΩΣΚΑΤΑΤΟΑΥ	πόλεως, κατὰ τὸ αὐ-
ΤΟΔΕΚΑΙΑΓΟΡΑΝΟ	τὸ δὲ καὶ ἀγορανο-
ΜΗΣΑΝΤΑΥΠΕΡΤΟΥ	μήσαντα ὑπὲρ τοῦ
10 ΥΙΟΥΘΕΟΔΟΤΟΥΣ	10 υἱοῦ Θεοδότου
ΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ	[ῆ] βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
..ΙΝΟΗΤΩΝΤΟΝ	[Με]ινοητῶν τὸν
ΒΟΥΛΕΥΤΗΝΚΑΙ	βουλευτὴν καὶ
ΦΙΛΟΠΑΤΡΙΝΣ	φιλόπατριν
15 Ψ. Β. Δ.	15 ψ(ηφίσματι) β(ουλῆς) δ(ήμου).

Les caractères de ce texte sont les mêmes que ceux de l'inscription honorifique d'Aurélius Evodus publiée par Ross, *Archæol. Aufs.* II, p. 635. La mention de la stéphanophorie se retrouve dans une autre inscription d'Amorgos, *C. I. G.* 2264 m.—L. 5. Les habitants des villes d'Amorgos portaient l'ethnique de l'île avant l'ethnique de leurs cités respectives (*C. I. G.* t. II, p. 218, *Commentaire*).

6.—Maison de Nikolas Théologidis, à *Katapola*. Caractères grossiers.

ΚΚΟΥΡΤΙΕΠΡΟΚΛΕΗΡΑΚΛΕΩΝΝΑΞΙΕΧΑΙΡΕΖΩ
ΦΟΙΒΗΓΟΡΓΙΟΥ ΧΑΙΡΕΖΩ

Le mot ζῶ, qui se lit deux fois très-distinctement, ne peut être qu'un présent de l'indicatif. Les deux personnes mentionnées dans l'inscription ont fait graver la stèle de leur vivant. L'emploi des formes ζώντων, ζῶσιν, ζῆ est très-fréquent, mais celui de ζῶ est insolite après χαῖρε.

7.—Stèle de marbre déterrée dans le même champ que le n° 5. Caractères d'époque romaine.

ΑΥΡΗΛΙΟΥΚΥΡΟΣ
ΚΥΡΟСТΡΙΠΟΛΙΤΗΣ
ΑΓΑΘΗ ΤΗΑΓΑΘΗΤΥΧΗ ΤΥΧΗ

Α Μ Ο Ρ Γ Ι Ω Ν Τ Ο Ν
5 Β Ω Μ Ο Ν Α Ν Ε Θ Η Κ Ε

Αὐρήλιος Κῦρος Σύρος Τριπολίτης τῇ ἀγαθῇ τύχῃ
Ἀμοργίων τὸν βωμὸν ἀνέθηκε. Ἀγαθῇ τύχῃ.

L'inscription est entourée d'un cadre rectangulaire sur les côtés duquel s'appliquent par le sommet deux triangles isocèles contenant les mots ἀγαθῇ et τύχῃ en lettres plus grandes (1).

Tout auprès de cette stèle, le sol recouvre beaucoup de marbres appartenant à l'autel dont elle fait mention.

Tripoli de Syrie, la patrie d'Aurélius Cyrus, s'appelle généralement Τρίπολις τῆς Φοινίκης.

8.—Chez Nikétas Blabianos, à *Katapola*. Petite stèle de marbre.

Τ Ι Τ Ο Ε	Τίτος
Φ Λ Α Β Ι Ε	Φλάβιος
Π Ρ Ο Ε Φ Ο Ρ Ο	Πρόσφορος
Ε Χ Ρ Η Ε Τ Ε	Χρήστε
5 Χ Α Ι Ρ Ε	Χαῖρε

Sur la confusion des formes du nominatif et du vocatif, v. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, § 45,2.

9.—Dans le mur de la cabane de Johannis, à *Minoa*. Caractères romains.

Π Ρ Ω Τ Ο Γ Ε Ν Ι Κ

10.—A *Castro*, chez le papas Prasinós. Caractères du II^{me} siècle. Le marbre est brisé en haut. Copie et estampe.

(1) Cf. pour la forme *C. I. G.* n° 8653.

- ΙΟΜΕΝΟΣΧΙ
 ΩΣΚΑΙΕΛΕΥ ΘΕΡΩΣΙΣΝΘ.....
 ΙΕΤΑΤΗΣΑΔΕΛΦΗΣΚΑΙΤΗΝΠΡΟΣ
 ΑΣΕΧΩΝΕΥΝΟΙΑΝΦΙΛΙΚΩΣΟΠΩΣ
 5 ΑΙΗΓΟΛΙΣΤΟΥΣΕΥΝΟΟΥΝΤΑΣΠΡΟ.
 ΎΕΣΑΜΕΝΗΠΡΟΣΕΥΝΟΙΑΝΑΥΞΗΤΟ
 ΟΛΕΙΤΕΥΜΑΑΤΩΝΠΡΟΓΟΝΩΝΤΟΙΣΥ
 ΠΑΡΧΟΥΣΙΝΧΑΡΙΖΟΜΕΝΗΤΥΧΗΑΓΑ
 ΘΗΔΕΔΟΧΘΑΙΤΗΒΟΥΛΗΣΕΡΑΠΙΩΝΑ
 10 ΔΙΟΝΥΣΙΟΥΣΕΛΕΥΚΗΝΙΚΑΡΕΤΗΣΥ
 ΠΑΡΧΟΝΤΑΥΙΟΝΤΗΣΠΟΛΕΙΤΙΔΟΣΟΝΤΑ
 ΔΕΕΤΙΚΑΙΟΙΚΗΟΝΑΓΑΘΩΝΚΑΙΠΡΩΤΩΝ
 ΤΗΣΠΟΛΕΩΣΑΝΔΡΩΝΔΕΔΟΣΘΑΙ..
 ΛΙΘΑΝΑΥΤΩΚΑΙΓΗΣΕΝΚΤΗΣΙΝΚΑΙΟΙ
 15 ΚΙΑΣΜΕΤΕΧΟΝΤΑΠΑΝΤΩΝΩΝΚΑΙΟΙ
 ΛΟΙΠΟΙΠΟΛΕΙΤΑΙΜΕΤΕΧΟΥΣΙΝΕΠΤΙΚΕ
 ΚΛΗΡΩΣΘΑΙΔΕΑΥΤΟΝΕΠΤΙΤΗΝΤΩΝ
 ΣΥΝΓΕΝΩΝΦΥΛΗΝΤΗΝΒΑΣΙΛΕΙΤΩΝΚΑ
 ΛΟΥΜΕΝΗΝΤΟΔΕΨΗΦΙΣΜΑΤΟΔΕΟ
 20 ΜΕΝΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣΑΝΑΓΡΑΨΑΤΩΕΙΣ
 ΤΑΔΗΜΟΣΙΑΓΡΑΜΜΑΤΑΣΕΡΑΠΙΩΝ
 ΔΕΕΙΣΣΤΗΛΗΝΛΙΘΙΝΗΝΚΑΙΣΤΗΣΑΤΩ
 ΕΙΣΤΟΙΕΡΟΝΤΟΥΔΙΟΣΚΑΙΤΗΣΑΘΗΝΑΣ
 ΤΗΣΠΟΛΙΑΔΟΣ

[Ἐδοξεν τῇ βουλῇ.....ἐπειδὴ Σεραπίων Διονυσίου
 διαχτελεῖ προσφερ]όμενος (1) χρ[ηστῶς καὶ φιλοτίμως καὶ
 σεμν]ῶς καὶ ἐλευθέρως.....

[μ]ετὰ τῆς ἀδελφῆς καὶ τὴν πρὸς

[πάντ]ας ἔχων εὖνοιαν φιλικῶς, ὅπως

- 5 οὖν κ]αὶ ἡ πόλις τοὺς εὖνοοῦντας προ[ς-

καλ]εσασμένη πρὸς εὖνοιαν αὐξῇ τὸ

π]ολεῖτευμα (2) τῶν προγόνων τοῖς ὑ-

(1) Ou peut-être κατοικχόμενος. Cf. Ross, *Inscr. Ined.* 122, l. 18.

(2) L'a a été répété à la fin du mot πολεῖτευμα, probablement par une erreur du lapicide.

- πάρχουσιν χαρίζομένη· τύχη ἀγα-
 θῇ· δεδόχθαι τῇ βουλῇ Σεραπίωνα
 10 Διονυσίου Σελευκῇ Νικαρέτης υἱ-
 πάρχοντα υἱὸν τῆς πολεϊτιδος, ὄντα
 δὲ ἔτι καὶ οἰκῆον ἀγαθῶν καὶ πρώτων
 τῆς πόλεως ἀνδρῶν, δεδόσθαι [πο]-
 λιτήαν αὐτῷ καὶ γῆς ἔνκτησιν καὶ οἰ-
 15 κίας, μετέχοντα πάντων ὧν καὶ οἱ
 λοιποὶ πολεῖται μετέχουσιν, ἐπικε-
 κληρῶσθαι δὲ αὐτὸν ἐπὶ τὴν τῶν
 συγγενῶν φυλὴν τὴν Βασιλειτῶν κα-
 λουμένην· τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ὁ
 20 μὲν γραμματεὺς ἀναγραψάτω εἰς
 τὰ δημόσια γράμματα, Σεραπίων
 δὲ εἰς στήλην λιθίνην, καὶ στησάτω
 εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Διὸς καὶ τῆς Ἀθηνᾶς
 τῆς Πολιάδος.

Décret conférant le droit de cité à Sérapion, fils de Dionysios. Le père de ce personnage était de Séleucie, mais sa mère était citoyenne d'Amorgos (l. 10, 11). Le fils, suivant la condition du père, était lui aussi citoyen de Séleucie et n'avait aucun droit à Amorgos. Cette origine cependant lui conciliait la bienveillance des Amorgiens et elle est rappelée dans le décret (l. 11); on tient compte également du mérite et du rang de ses parents du côté maternel (l. 12). Le droit de cité est conféré à Sérapion plein et entier; il est inscrit dans la tribu de ses parents, celle des Βασιλειται (1). Une copie du décret est faite par les soins du secrétaire et déposée dans les actes publics; Sérapion doit le faire graver à ses frais sur une stèle de marbre (2) destinée à être placée dans le temple de Jupiter et d'Athéné Poliade.

(1) Les choses se passaient de même à Athènes, où un nouveau citoyen, δημοποίητος, était inscrit dans un dème, une tribu et une phatrie, cf. *C. I. A.* II, 54, 186, 300 etc.

(2) Cf. l'inscription d'Ægialé d'Amorgos publiée par Ross, *Arch. Aufs.* II,

Un temple d'Athéné Poliade à Ægialé d'Amorgos est mentionné dans une inscription publiée par Ross (1). On trouve aussi, dans l'île voisine d'Ios, un temple de Jupiter Polieus et d'Athéné Poliade (2). Leur culte, ainsi que celui d'Apollon Pythien et de Vénus Uranie, a été transporté par les Ioniens dans la plupart des îles de l'Archipel (3).

La ville d'Amorgos qui a rendu ce décret n'est pas nommée dans la partie qui en reste. Le fait qu'il a été trouvé à Arcésine n'est pas une marque certaine de son origine. Nous voyons par plusieurs exemples que les décrets honorifiques d'Arcésine étaient placés dans le temple de Junon, tandis que l'on sait que le temple d'Athéné Poliade se trouvait à Ægialé. (4) C'est donc probablement à cette ville qu'il convient d'attribuer le décret en l'honneur de Sérapion fils de Dionysios.

11.—Chez le papas Prasinos, à *Castro*. L'inscription provient d'Ægialé. Caractères de basse époque et très-mal gravés.

ΕΘΑΤΛΦΟΚΕΥΘΕΙΛΠΟ
 ΛΩΝΕΙΑΛΕΙΔΑΛΛΕΓΗΤΙΣΟΝ
 ΕΖΗΣΕΧΡΟΝΟΝΑΜΕΜΠΤΟΝ
 ΤΩΕΥΝΟΙΚΩΥΠΗΡΕΤΣΑΜΗΔΕΝ
 5 ΜΗΔΕΑΥΤΗΕΓΚΑΛΟΥΣΑΜΕ
 ΧΡΙΤΟΥΑΠΕ. . ΥΠΟΠΛΑΝΤΩΝΦΙ
 ΛΗΘΕΙΣΑΕΝΘΑΔΕΚΕΙΜΑΙΧΑΙΡ.

p. 646, où le père de ceux qui sont honorés par le décret prend à sa charge la gravure de la stèle. A Athènes, sauf faveur spéciale, la gravure est à la charge des étrangers qu'elle concerne (Foucart, *Bull. de Corr. hellén.* II, p. 306).

(1) *Arch. Aufs.* II, p. 646.

(2) Ross, *Inscr. Ined.* n° 93.

(3) Ross, *Inscr. Ined.* p. 7.—Dans l'inscription d'Ægialé qu'a publiée M. Weil (*Mittheil.* I, p. 340) il faut certainement restituer à la l. 23: τῷ Δὲ τῷ Πολιεὶ καὶ Ἀθηνᾷ Πολιεῖ, comme dans l'inscription d'Ios publiée par Ross, *Inscr. Ined.* n° 93.

(4) Ἀθήναιον, t. X, p. 534.

ΠΑΡΟΔΕΙΤΑΚΛΙΚΟΠΕΙΩΣΕΙΔΩΣ.
ΤΕΙΚΛΙΣΟΙΤΟΑΥΤΟΑΠΟΚΕΙΤΑΙ

La barbarie du style et de l'écriture permet à peine un essai de restitution. L'auteur a cru peut-être faire des vers.
L. 1-9:

"Ε(ν)θα τάφος κεύθει Ἀπολ(λ)ωνεία (1)..... ἔζησε
χρόνον ἄμεμπτον τῷ συνοίκῳ ὑπηρετοῦσα, μηδὲν
μηδ' ἑαυτῇ ἐγκαλοῦσα μέχρι τοῦ, ἀπέ[βη ;] ὑπὸ πάντων
φιληθεῖσα, ἐνθάδε κείμεαι. Χαῖρ' [ῶ] παροδεῖτα καὶ
σκοπεῖ ὡς εἰδῶς [ῶ]τ[ι] καὶ σοι τὸ αὐτὸ ἀποκεῖται (2).

12.—Chez le papas Prasinos, à Arcésine. Caractères de la bonne époque romaine. Copie.

ΟΥΝΟΜΑΜΟΙΦΙΛΟΣΤΟΡΓΟΣΕΗΝΝΕΙΚΗΜΕΘΡΕΨΕΝ
ΑΝΚΥΡΑΝΓΗΡΩΣΕΙΚΟΣΙΔΕΣΧΟΝΕΤΗ
ΑΡΡΗΤΟΝΔΕΘΕΑΜΕΣΙΔΩΝΑΡΠΑΣΜΕΓΕΝΗΘΗΝ
ΑΙΦΝΙΔΙΟΥΜΟΙΡΗΣΚΛΩΣΜΑΤΑΘΕΙΑΤΕΛΩΝ
5 ΜΗΤΕΡΜΗΜΕΔΑΚΡΥΕΤΙΣΗΧΑΡΙΣΑΛΛΑΣΕΒΑΖΟΥ
ΑΣΤΗΡΓΑΡΓΕΝΟΜΗΝΘΕΙΟΣΑΚΡΕΣΠΕΡΙΟΣ.

Οὐνομά μοι Φιλόστοργος ἔην· Νείκη (δὲ) (3) μ' ἔθρεψεν
Ἄγκυραν γήρωσ· εἵκοσι δ' ἔσχον ἔτη.
Ἀρρητον δὲ θέαμ' ἐσιδὼν, ἄρπασμ' ἐγενήθην
Αἰφνιδίου μοίρης, κλώσματα θεῶν τελῶν.
5 Μῆτερ, μή με δάκρυε· τίς ἢ χάρις; ἀλλὰ σεβάζου.
Ἄστηρ γὰρ γενόμεν θεῖος ἀκρεσπέριος.

Cette jolie épigramme est mise dans la bouche d'un jeune

(1) ἀεὶ δαδὲ γήτις;

(2) Comp. Kaibel, *Epigr. graeca*, n^o 416: ὡς εἰδῶς ὅτι πᾶσι βροτοῖς τὸ θανεῖν ἀποκεῖται.

(3) Le mot δὲ, qui est indispensable au vers, manque sur ma copie. Peut-être le poète a-t-il cru pouvoir allonger la première syllabe d'ἔθρεψεν.

homme de vingt ans, Philostorgos fils de Neiké. Enlevé prématurément, à ce qu'il paraît, par une subite frayeur (1), il console sa mère en lui disant: «Ne me pleure pas, car pourquoi? vénère-moi plutôt; je suis devenu un astre divin qui paraît à la fin du soir.»

L'adjectif ἀκρεσπέριος est nouveau.

13.—A *Arcésine*, dans un mur formant haie. Caractères du III^{me} siècle. Cf. le n° I.

ΑΡΙΣΤΟΦΩΝ ΕΓΚΡΙΤΟΣ ΜΟ///
ΟΝΗΣΙΦΩΝΤΟΣ ΟΝΗΣΙΚΛΕΟΣ ΕΥΚΡ///

Ἀριστοφῶν
Ὀνησιφώντος

Ἐγκριτος
Ὀνησικλέος

Ἐγκριτος est un nom nouveau.

14.—A *Arcésine*, sur le chemin de la chapelle, dans un mur. Caractères du III^{me} siècle. Brisé à droite.

ΤΙΜΗΣΙΠΟΛΗΞΑΝΘΥΛΙΝΟ

Τιμησιπόλη Ξανθυλίνο[υ].

Ces deux noms, régulièrement formés, sont nouveaux.

15.—A *Arcésine*, fragment de stèle d'époque romaine.

ΝΙΚΟΚΡΑΤΗΣ
. . ΟΦΕΙΔΟΥ

Νικοκράτης
[Θε]οφείδου

16.—A *Arcésine*, autre fragment de même époque.

(1) Ἀρρητον δὲ θέαμα ἔσιδόν, «ayant vu un spectacle indicible». Cette expression a quelque chose de mystérieux qui laisse le champ ouvert aux conjectures.

Ο Δ Η Μ Ο
Κ Α Ι Σ Α Ρ Ι Σ Ε Β

ὁ δῆμος[ς]
Καίσαρ, Σεβ[αστῶ]

17.—Le papas Prasinós a eu l'obligeance de m'envoyer un estampage et une copie très-soignée de l'inscription suivante, qui provient également d'*Arcésine*.

- Θ Ε Ο Ι
- ΕΔΟΞΕΝΤΗΒΟΥΛΗΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙ
ΔΗΜΕΑΣΕΙΠΤΕΝΣΩΟΣΕΠΤΕΣΤΑΤΕΙ
ΕΠΤΕΙΔΗΚΛΕΟΦΑΝΤΟΣΚΛΕΟΦΩΝΤΟΣ
5 ΠΡΟΑΝΑΤΕΘΕΙΣΕΙΣΤΑΙΤΩΝΙΑΤΑΤΕ
ΛΛΑΕΠΕΜΕΛΗΘΗΚΑΛΩΣΚΑΙΔΙΚΑΙΩΣ
ΚΑΙΦΙΛΟΤΙΜΩΣΠΕΡΙΤΗΝΑΡΧΗΝΚΑΙΠΑ
ΡΗΓΓΕΙΛΕΝΕΝΤΗΙΑΓΟΡΑΜΕΤΑΚΗΡΥΓΜΑΤΑ
ΠΟΡΕΥΕΣΘΑΙΕΙΣΤΑΙΤΩΝΙΑΑΣΥΜΒΟΛΟΥΣ
10 ΑΡΚΕΣΙΝΕΙΣΠΑΝΤΑΣΚΑΙΞΕΝΟΥΣΤΟΥΣ
ΕΝΔΗΜΟΥΝΤΑΣΚΑΙΕΛΘΟΝΤΩΝΕΙΣΤΑΙ
ΤΩΝΙΑΕΠΤΑΚΟΣΙΩΝΦΙΛΟΤΙΜΟΣΓΕΓΕ
ΝΗΤΑΙΠΕΡΙΤΗΝΠΟΜΠΗΝΚΑΙΤΗΝΘΥΣΙΑΝ
ΤΗΣΘΕΟΥΚΑΙΤΟΥΣΙΟΝΤΑΣΕΙΣΤΗΝΕΟΡΤΗΝ
15 ΕΣΤΙΑΣΑΣΛΑΜΠΡΩΣΚΑΙΦΙΛΟΤΙΜΩΣΗΜΕ
ΡΑΣΕΞΚΑΙΠΑΡΑΥΤΟΥΑΝΑΛΩΣΕΝΕΙΣΤΑ
ΙΕΡΕΙΑΠΡΟΣΤΕΕΚΤΗΣΠΟΛΕΩΣΕΛΑΒΕΔΡΑ
ΧΜΑΣΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑΣΚΑΙΤΟΕΙΣΤΑΣΣΥΜΒΟ
ΛΑΣΓΙΝΟΜΕΝΟΝΔΡΑΧΜΑΣΔΙΣΧΙΛΙΑΣΠΕΝ
20 ΤΑΚΟΣΙΑΣΚΑΙΤΟΥΤΟΑΓΓΑΝΕΠΤΕΔΩΚΕΝΚΑΙ
ΑΦΗΚΕΝΑΤΕΛΕΙΣΤΟΥΣΙΟΝΤΑΣΤΩΝΣΥΜΒΟ
ΛΩΝΠΕΡΙΔΗΤΟΥΤΩΝΔΕΔΟΧΘΑΙΤΗΒΟΥΛΗ
ΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΕΓΓΑΙΝΕΣΑΙΜΕΝΚΛΕΟΦΑΝΤΟΝ
ΚΛΕΟΦΩΝΤΟΣΚΑΙΣΤΕΦΑΝΩΣΑΙΑΥΤΟΝ
25 ΘΑΛΛΟΥΣΤΕΦΑΝΩΙΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΑΚΑΙΔΙΚΑΙ

ΟΣΥΝΗΣΚΑΙΦΙΛΟΤΙΜΙΑΣΤΗΣΣΕΙΣΤΟΝΔΗΜΟΝ
...ΝΑΙΔΕΑΥΤΩΙΑΤΕΛΕΙΑΝΚΑΙΓΥΝΑΙΚΙΚΑΙ
ΕΚΓΟΝΟΙΣΓΓΑΣΩΝΤΩΝΣΥΜΒΟΛΩΝΠΟΡΕΥΟ
ΜΕΝΟΙΣΣΕΙΣΤΑΙΤΩΝΙΑΚΑΙΠΡΟΕΔΡΙΑΝΕΜΠ.

- 30 ..ΤΟΙΣΑΓΩΣΙΝΟΙΣΤΙΘΗΣΙΝΗΓΟΛΙΣΣΕΙΣΔΕ
ΤΟΝΛΟΙΠΤΟΝΧΡΟΝΟΝΣΤΕΦΑΝΟΥΝΑΥΤΟΝ
ΑΕΙΤΟΥΣΑΓΩΝΟΘΕΤΑΣΠΡΟΤΟΥΑΓΩΝΟΣ
ΕΜΓΑΣΙΤΟΙΣΑΓΩΣΙΝΟΙΣΤΙΘΗΣΙΝΗΓΟΛΙΣ
ΚΑΙΙΤΩΝΙΩΝΤΗΙΠΟΜΠΗΙΕΝΤΗΙΑΓΟΡΑΙ
ΑΝΑΓΟΡΕΥΕΙΝΤΟΝΚΗΡΥΚΑ
35 ΣΤΕΦΑΝΟΥΤΑΙΟΓΓΩΣ

Θεοί.

- Ἐδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ·
Δημέας εἶπεν, Σῶσος ἐπεστάτει·
Ἐπειδὴ Κλεόφαντος Κλεοφῶντος,
5 προανατεθεὶς εἰς τὰ Ἰτώνια, τὰ τε
[ἄ]λλα ἐπεμελήθη καλῶς καὶ δικαίως
καὶ φιλοτίμως περὶ τὴν ἀρχὴν καὶ πα-
ρήγγειλεν ἐν τῇ ἀγορᾷ μετὰ κηρύγματα
πορεύεσθαι εἰς τὰ Ἰτώνια ἀσυμβόλους
10 Ἀρκεσινεῖς πάντας καὶ ξένους τοὺς
ἐνδημοῦντας, καὶ ἐλθόντων εἰς τὰ Ἰ-
τώνια ἐπτακοσίων, φιλότιμος γεγέ-
νηται περὶ τὴν πομπὴν καὶ τὴν θυσίαν
τῆς θεοῦ, καὶ τοὺς ἰόντας εἰς τὴν ἐορτὴν
15 ἐστίασας λαμπρῶς καὶ φιλοτίμως ἡμέ-
ρας ἕξ, καὶ παρ' αὐτοῦ ἀνάλωσεν εἰς τὰ
ιερεῖα πρὸς τε ἐκ τῆς πόλεως ἔλαβε δρα-
χμὰς πεντακοσίας, καὶ τὸ εἰς τὰς συμβο-
λὰς γινόμενον δραχμὰς δισχιλίας πεν-
20 τακοσίας, καὶ τοῦτο ἅπαν ἐπέδωκεν καὶ
ἀφῆκεν ἀτελεῖς τοὺς ἰόντας τῶν συμβο-
λῶν· περὶ δὲ τούτων, δεδόχθαι τῇ βουλῇ
καὶ τῷ δήμῳ· ἐπαινέσαι ἄν Κλεόφαντον
Κλεοφῶντος καὶ στεφανῶσαι αὐτὸν

- 25 θάλλου στεφάνωι ἄρετῆς ἕνεκα καὶ δικαιο-
 οσύνης καὶ φιλοτιμίας τῆς εἰς τὸν δῆμον,
 [δοῦ]ναι δὲ αὐτῷ ἀτέλειαν καὶ γυναικὶ καὶ
 ἐκγόνοις πασῶν τῶν συμβολῶν πορευο-
 μένοις εἰς τὰ Ἰτώνια, καὶ προεδρίαν ἐμ π[ᾱ-
 30 σι] τοῖς ἀγῶσιν οἷς τίθησιν ἡ πόλις, εἰς δὲ
 τὸν λοιπὸν χρόνον στεφανοῦν αὐτὸν
 ἀεὶ τοὺς ἀγωνοθέτας πρὸ τοῦ ἀγῶνος
 ἐμ πᾶσι τοῖς ἀγῶσιν οἷς τίθησιν ἡ πόλις,
 καὶ Ἰτωνίων τῇ πομπῇ ἐν τῇ ἀγορᾷ
 35 ἀναγορεύειν τὸν κήρυκα.
 Στεφανοῦται ὅπως κ.τ.λ.

TRADUCTION.

Dieux.

« Résolution du sénat et du peuple: Déméas a porté la parole, Sosos présidait. Attendu que Cléophantos fils de Cléophon, préposé à la célébration des Itonies, s'est acquitté des devoirs de sa charge avec sagesse, équité et zèle, et qu'il a convoqué dans la place publique, par la voix des hérauts, tous les Arcésiniens et les étrangers domiciliés dans la ville à se rendre sans frais à la fête des Itonies; attendu que sept cents personnes s'étant réunies aux Itonies, il s'est occupé avec zèle de la pompe et du sacrifice offert à la déesse, qu'il a nourri avec magnificence et largesse pendant six jours ceux qui s'étaient rendus à la fête, et que de la sorte il a dépensé pour les victimes, en outre de ce qu'il avait reçu de la ville, cinq cents drachmes, et deux mille cinq cents drachmes pour les repas communs; attendu qu'il a donné toutes ces sommes en sus et a exempté ainsi de tous frais les citoyens venus à la fête,—eu égard à ces mérites, il a paru bon au sénat et au peuple de décerner des éloges à Cléophantos fils de Cléophon et de le couronner d'une couronne de feuillage en considération des bons sentiments, de l'équité et du zèle qu'il a témoi-

gnés au peuple; de lui accorder, à lui, à sa femme et à ses descendants, l'exemption de toute cotisation quand ils se rendront aux Itonies, et le droit d'occuper la première place dans toutes les solennités que célèbre la ville; de décider qu'à l'avenir il sera couronné chaque année par les agonothètes avant la solennité, dans toutes les fêtes célébrées par la ville, et qu'à la pompe des Itonies le héraut annoncera dans la place publique: Il est couronné afin qu'(il paraisse que la ville d'Arcésiné sait se montrer reconnaissante, etc.).»

La fête des Itonies, en l'honneur d'Athéné, était une fête nationale en Béotie; ce texte prouve que le culte d'Athéné Itonia avait pénétré jusqu'à Amorgos, et qu'on y attachait une grande importance au milieu du troisième siècle av. J.C., date probable du document que nous publions.

Cléophantos avait été chargé de l'organisation de la fête, et il s'en était acquitté avec une libéralité digne d'éloges. Comme beaucoup d'autres, la fête des Itonies se célébrait par des banquets communs, auxquels on ne pouvait être admis qu'en payant sa quote-part (*συμβολαί*); Cléophante a pris généreusement tous les frais à sa charge, et les sept cents personnes présentes ont vécu pendant six jours à ses dépens. Les sommes déboursées par Cléophantos sont intéressantes à connaître, parce qu'elles permettent d'évaluer à trois cinquièmes de drachme environ (cinquante-quatre centimes) le coût de l'entretien journalier d'une personne à cette époque. Il est digne de remarque que ce résultat concorde avec celui que l'on peut tirer des auteurs anciens (1), d'après lesquels la nourriture d'une personne aurait coûté au troisième siècle à peu près trois oboles et demie par jour, c'est-à-dire presque exactement cinquante quatre centimes ou trois cinquièmes de drachme.

(1) Voir les textes dans Bœckh, *Staatsh. der Athener*, 2^e éd. t. I. p. 142 et suiv. L'évaluation totale de la dépense annuelle telle qu'il la présente p.157 nous paraît trop faible.

18.—Le papas Prasinos possède, à Arcésine et à Castro, une petite collection d'antiquités, parmi lesquelles quelques figurines en terre-cuite trouvées dans l'île (1), d'une terre rouge et d'un travail grossier, et un certain nombre d'anses d'amphores. La mieux conservée porte l'inscription suivante:

ΕΠΙΙΕΡΟΚΛΕΥΣ	Ἐπὶ Ἱεροκλεῦς
ΜΟΣΧΙΩΝΟΣ	Μοσχίωνος
ΚΝΙΔΙΟΝ	Κνιδίων (2).

S. REINACH.

INSCRIPTIONS DE IASOS

1.—Au village d'*Asin*, dans la maison de M. Jannis Nomi-kos.

ΕΦΑΝΗΦΟΡΟΥΑΠΟΛΛΩΝΟΣΤΟ
 ΑΦΡΟΔΙΣΙΩΝΟΣΕΔΟΞΕΝΤΗΙΒΟ
 ΔΗΜΩΙΕΚΤΗΙΣΤΑΜΕΝΟΥΦΙΛΙΣΚ
 ΙΔΩΡΟΥΕΠΕΣΤΑΤΕΙΠΡΥΤΑΝΕΩΝ
 5 ἙΠΗΛΘΕΝΔΗΜΑΓΟΡΑΣΕΞΗΚΟ
 ΝΩΡΕΥΑΝΔΡΙΔΟΥΜΙΑΗΣΙΟΣΕΠ
 ΦΑΝΩΘΗΙΤΩΙΕΝΝΟΜΩΙΣΤΕΦ
 ΝΗΣΕΧΕΙΠΕΡΙΤΗΜΠΟΛΙΝΔΕΔΟΧ

(1) Il n'y a dans la collection de la Société Archéologique d'Athènes qu'une seule terre-cuite d'Amorgos (n° 677 du catalogue de M. Martha).

(2) Cf. Dumont, *Archives des Missions*, 2^e série, t. VI, n° 68 (p. 240): Κνιδίων Ἱεροκλεῦς, et au n° 93: Κνιδίων ἐπὶ Ἱεροκλεῦς.—Je mentionne, à l'occasion, une anse d'amphore enidienne trouvée sur le Pnyx, où l'on lit: Ἐπὶ Ἀρχι-κλεῦς Ἀριστῶνος Κνιδί... suivi du caducée horizontal. Une anse frappée du même timbre a été publiée par M. Dumont, n° 148b (p. 166); mais le mauvais état de son exemplaire l'a empêché de déchiffrer le premier nom. Cf. aussi le n° 154, où il faut restituer: Ἐπὶ [Ἀρχι]κλεῦς. Le nom d'Ἀρχικλεῦς se rencontre encore sur une autre anse d'amphore enidienne, *Catal. Dumont*, p. 308, n° 51.

ΔΗΜΩΙΕΠΗΝΗΣΘΑΙΑΝΤΗΝΟΙ
10 ΟΝΚΑΙΤΕΦΑΝΟ-

Ἐπὶ σ[τεφανηφόρου Ἀπόλλωνος το...
μηνός] Ἀφροδισιῶνος, ἔδοξεν τῇ βο[υλῇ
καὶ τῷ] δῆμῳ· ἕκτῃ ἰσταμένον· Φίλισκος
Ἀρτεμ[ιδώρου ἐπεστάτει· πυτάνεων [γνώμη·
5 ἐπῆλθεν Δημαγόρας Ἐξήκο. . . .
Ἀντή]νωρ Εὐανδρίδου Μιλήσιος ἐπ. . . .
σ[τεφανωθῇ τῷ ἐννόμῳ στεφ[άνῳ ἀρετῆς καὶ εὐνοίας
ἐνεκε]ν ἧς ἔχει περὶ τῇμ πόλιν· δεδόχ[θαι
τῷ] δῆμῳ ἐπηνῆσθαι Ἀντήνορ[α Εὐανδρίδου Μι-
10 λήσι]ον καὶ στεφανῶσ[αι αὐτὸν τῷ ἐννόμῳ στεφάνῳ κ.τ.λ.

Fragment d'un décret rendu en l'honneur d'un habitant de Milet, Anténor, fils d'Evandridès. Ce personnage est déjà nommé dans une inscription de Milet: *C. I. G.*, 2859, l. 2 et 3, προφητεύοντος ANTHP. . . . τοῦ Εὐανδρίδου. Il faut restituer Ἀντήνορος.

2.—Même maison.

ΕΣΒΟΥΛΟΜΕΝΣ[ι
τῇ] ΝΔΗΜΟΚΡΑΤΙ[αν
ΑΝΑΡΓΥΡΙΟΝΙ
ὁπῶς] ΟΔΗΜΟΣΑΕΙΕΥΔ[αιμονῆ
ΙΛΕΙΑΙΣΙΤΟΥΓΙΝ[ομεν.. 5
ΣΗΣΠΑΣΙΤΟΙΣΠ[ολιταῖς
ΝΩΝΣΙΤΟΜΕΤΡΙΑ
Με] ΝΕΣΘΕΥΣΚΛΕΑΝ-
κ]ΑΙΤΟΥΥΙΟΥΚΛΕΑΝ
δραχμὰς] ΞΑΚΟΣΙΑΣΦΑΝΥ[λλος 10
ύ] ΠΕΡΑΥΤΟΥΚΑΙΤΟ[υ υἱοῦ
δ] ΡΑΧΜΑΣΔΙΑ[κοσίας
ΡΤΕΩΣ
ΥΙΑΟ

Fragment d'une liste de dons en argent faits à la ville par un certain nombre de citoyens pour acheter du blé.

3.—Plaque encastree dans le mur d'une des maisons voisines de l'habitation de M. Nomikos. H. 0^m,20. L. 0^m,60. É. 0^m,20. La pierre est polie seulement à l'endroit de l'inscription.

Δ Ι Ο Ξ

Διός.

4.—Dans le cimetière turc, situé dans la plaine. Petit cippe en marbre blanc. Diam. 0^m,66.

Δ Ι Ο C

Διός

Υ Ψ Ι C Τ Ο Υ

Υψίστου.

Ces pierres sont des bornes (ὄροι) qui étaient placées sur le territoire sacré de Zeus. Zeus avait un temple à Iasos (*C.I.G.* 2671). On sait qu'il était l'objet d'un culte particulier dans la ville voisine de Mylasa, où il avait entre autres surnoms celui d'Υψίστος. *C. I. G.*, 2693 e, l. 2.—Le Bas et Waddington, *Inscr. d'Asie Mineure*, n° 416 et le commentaire.

5.—Marbre blanc, dans le cimetière turc. H. 0^m,18. L. 0^m,80. É. 0^m,22.

ΤΟ ΜΝΗΜΕΙΟΝ ΜΕ[] Ι Π Π Ο Υ[]

[] Α Ν Ο Υ Ε Ν Ω Κ Η Δ Ε Υ Θ Η Σ Ε Τ Α Ι Α Υ Τ Ο Κ Α Ι

Γ Υ Ν Η Μ Ο Υ Κ Α Ι Τ Α Π Α Ι Δ Ι Α Μ Ο Υ Κ Α Ι Τ Α Κ Ο Μ

Β Ι Α Μ Ο Υ

Τὸ μνημεῖον Με[ν]ίππου? [τοῦ . . —

. . ανου, ἐν ᾧ κηδευθήσεται αὐτὸς καὶ [ἡ
γυνή μου καὶ τὰ παῖδιά μου καὶ τὰ κομ-
βία μου.

6.—Pierre encastree dans l'une des maisons voisines de l'habitation de M. Nomikos. H. 0^m,18. L. 0^m,49.—C. E.

· A L V I S I O S A B I N O C O S ·

N I I S O P E R I S

O C I O R P I  A S E R V I L · I A S I

I  B O N I S R E S T I T V I T

7.—Ruines d'Iasos. Grande base en pierre grisâtre, encastree dans le mur de la ville, du côté de la mer. H. 0^m,55. L. 0^m,98.

P·PLOTICI·L·F·SALVE

P. Plotici, L. F. Salve

ΠΟΠΛΙΕ ΠΛΩΤΙΚΙΕ ΛΕΥΚΙΟΥ ΥΙΕ
ΧΡΗΣΤΕ

ΧΑΙΡΕ

Πόπλιε Πλωτίκιε Λευκίου υιὲ
Χρηστὲ

Χαῖρε.

Environs d'Iasos.—Non loin d'Asin, en descendant la côte, on rencontre avant d'arriver à Kiülück, qui sert aujourd'hui de port à Mylasa, le Sari Tschaï ou fleuve jaune, à l'embouchure duquel sont établies des pêcheries assez importantes: l'endroit est appelé Taliani. Parti de Taliani, nous avons remonté le fleuve pendant trois quarts d'heure environ, et nous avons abordé sur la rive droite à quelques pas d'une tour carrée.

Cette tour est ancienne et certainement de construction hellénique. Elle est haute aujourd'hui de 6^m environ, et mesure 9^m,50 de côté. Elle est bâtie en blocs de pierre grisâtre, dont quelques-uns mesurent plus de 3 et même plus de 5 mètres de largeur: la hauteur varie de 0^m,40 à 0^m,50 et plus. L'épaisseur est parfois considérable: elle atteint jusqu'à 1^m,70, c'est-à-dire que le bloc est aussi épais que le mur: l'épaisseur du mur est en effet de 1^m,70.

Ces blocs sont ajustés les uns au-dessous des autres avec

une grande précision: le plus souvent la face extérieure est à peine dégrossie et forme comme un bossage assez régulier. A l'intérieur, les blocs n'ont pas été travaillés: ils font saillie et dépassent.

Une porte, percée sur le côté Ouest, donne accès dans l'intérieur de la tour. Haute de 1^m,87, elle est large de 0^m,96 à l'entrée: la largeur va grandissant et atteint 1^m,20. Un bloc énorme placé au-dessus de la porte forme architrave.

Quatre ouvertures, sortes de meurtrières, ont été pratiquées dans la partie supérieure de la tour: une au Nord, deux à l'Est, une au Sud. Ces meurtrières sont larges, sur la face extérieure, de 0^m,10; sur la face intérieure, de 1^m,05. Elles sont hautes de 1^m,20.

Cette tour est, à n'en pas douter, de construction hellénique. Elle servit plus tard aux Romains, qui y établirent sans doute un poste. C'est de l'époque impériale que datent les inscriptions suivantes, copiées à quelques pas de la tour.

ΚΡΑΤΟΡ / ΑΙΙΙ'
ΙΡΟΝΑΝΙ . . . ΙΝΟΝ
ΕΒΗ·ΑΝΕΙ·ΗΤΟΝ
ΙΒ, Κ, ΟΔΗΜΟΕ

Τὸν αὐτοκράτορα
Σεβ]ήρον Ἀντω[νε]ῖνον
Εὐ]σεβῆ Ἀνε[κ]ήτον
ἡ β(ουλὴ) κ(αὶ) ὁ δῆμος.

ΘΕΟΝΣΕΒΗΡΟΝΤΟΝΠΑΤΕ
ΡΑΤΟΥΚΥΡΙΟΥΗΜΩΝΑΝ
ΤΩΝΕΙΝΟΥ ΗΒΟΥΛΗ
ΚΟΔΗΜΟΕ

Θεὸν Σεβήρον τὸν πατέ-
ρα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἀν-
τωνείνου ἡ βουλὴ
κ(αὶ) ὁ δῆμος.

Ces inscriptions sont gravées sur des bases de marbre blanc; une troisième base n'a conservé que quelques lettres d'une dédicace en l'honneur d'un empereur.

B. HAUSSOULLIER.



FRAGMENT DE STÈLE PEINTE DE SUNIUM

(Pl. XIV)

Dès 1809, à une époque où l'on était disposé à nier hautement l'emploi de la polychromie dans l'art grec, Fauvel signalait des peintures à fresque exécutées sur le marbre de certains monuments funéraires de l'Attique (1). En 1837, Ross acquérait la certitude que ces peintures constituaient un groupe nouveau et important dans l'histoire de l'art et publiait quelques stèles du Pirée avec des ornements architectoniques ou des personnages peints (2). L'année suivante, en 1838, la découverte du relief peint d'Aristion (3) venait confirmer les observations précédentes et montrait de plus l'alliance intime de la sculpture et de la peinture sur le même monument. Depuis, les découvertes de ce genre s'étaient ralenties, quand en 1879 l'étude de MM. Thiersch et Lœschke (4) sur la stèle de Lyséas, dont ils ont réussi à faire revivre les peintures, jusqu'alors inaperçues, a fixé de nouveau l'attention des archéologues sur ce sujet. En 1880, M. Milchhœfer complétait ces informations en signalant dans les musées d'Athènes les vestiges encore visibles de peintures sur une série de stèles et d'urnes funéraires (5). Ces différents travaux ont porté à dix-sept le nombre des documents connus et il est vraisemblable que ce nombre s'accroîtra encore, aujourd'hui que l'éveil est donné pour recueillir ces vestiges de la peinture grecque, que la disparition complète et irrémédiable des chefs-d'œuvre classiques rend infiniment précieux pour nous.

Nous sommes donc heureux de placer sous les yeux des lecteurs du *Bulletin* un intéressant spécimen de ces stèles peintes, où les couleurs remplaçaient le relief sculpté qu'on y

(1) Cf. Ross, *Arch. Aufsätze*, I, p. 29-31.

(2) *Id.* p. 40 et s., pl. I.

(3) Cf. Kékulé, *Ant. Bildwerke in Theseion*, n° 363, et la bibliographie.

(4) *Mittheilungen des arch. Inst. in Athen*, IV, p. 36 et s., pl. 1 et 2.

(5) *Id.* V, p. 164 et s., pl. 6.

voit habituellement. Malheureusement, nous n'avons pas vu l'original qui, dit-on, a été découvert à Sunium et qui a pu être photographié pendant un court séjour à Paris.

Il est impossible d'étudier sur une simple reproduction les détails de coloris et de technique qui sont ici d'une haute importance, et je dois me contenter de signaler ce monument à l'attention de ceux qui le rencontreraient dans quelque musée ou collection particulière. Les renseignements que j'ai recueillis sont les suivants.

La tête est de demi-grandeur; elle se détache très-nettement encore sur le marbre et il n'est pas besoin d'humecter la surface pour y faire revivre les couleurs, procédé dont on a été obligé d'user souvent pour les autres peintures et qui en compromet pour la suite la conservation.

L'ensemble est d'un ton rougeâtre, qui varie d'une teinte plus claire dans les parties nues du visage à une teinte plus foncée dans les masses de la chevelure. Sur ce fond monochrome tranche seulement une ligne étroite et blanchâtre qui borde les contours du visage, depuis le sommet des cheveux jusqu'à la naissance du cou; elle est très-visible sur l'héliogravure et dessine nettement les boucles détachées et frisottées sur le front, la courbe du nez, le retroussis des lèvres, le galbe accusé du menton saillant. A l'intérieur, le même ton blanc et mat s'étend sur toute la prunelle de l'œil qu'il fait paraître énorme.

On distingue enfin d'autres traits plus fins et plus foncés qui indiquent les lignes du sourcil, l'oreille et le mince cordon serré sur le devant de la tête qui retenait les cheveux.

L'impression qu'on a eue sur cette coloration est que les différents tons, rougeâtre ou blanc, ne doivent pas être les couleurs mêmes dont l'artiste s'est servi; ce sont les *traces* que ces couleurs ont laissées sur la pierre dont elles ont plus ou moins altéré la blancheur naturelle. Ainsi la silhouette de la figure a pu être marquée d'abord par un trait noir; ce noir, s'écaillant et se détachant, aurait laissé sur la pierre la trace nette et blanche que nous y voyons. De même, pour les couleurs du visage et des cheveux, il serait imprudent de rien

conclure *a priori* de la teinte rougeâtre qui apparaît aujourd'hui et qui peut n'être qu'une altération chimique des couleurs primitives et de la surface même du marbre (1).

Nous laissons donc à des observateurs plus heureux, qui pourront examiner l'original même, le soin d'éclaircir les détails de technique. Le style seul de la figure suffit à nous avertir de l'importance de ce fragment. Parmi les peintures déjà connues, deux ou trois seulement appartiennent à une époque très-ancienne qui remonterait jusqu'au VI^{me} siècle (2); toutes les autres, au contraire, sont postérieures aux premières années du IV^{me} siècle (3). C'est au première groupe que se rattache notre tête d'éphèbe. Il est intéressant de la comparer à certaines représentations des vases à figures rouges de style archaïque, en particulier aux figures d'Euphronios (4); mais dans la stèle du Pirée, le caractère d'archaïsme nous paraît plus prononcé, et c'est peut-être à la fin du VI^{me} siècle, au plus tard aux premières années du V^{me}, que nous attribuerions ce fragment. Dans le monument le plus important de la période primitive, dans la figure de Lyséas, toute la partie supérieure de la tête manque malheureusement; nous avons donc le moyen de combler en partie cette lacune, grâce à ce nouveau document qui nous montre le style et la technique des premiers peintres attiques, dans la partie la plus intéressante et la plus difficile de leur art, dans l'expression du visage humain.

E. POTTIER.



(1) Cf. les réflexions de M. Lœschke sur l'application des couleurs dans la stèle de Lyséas, *Mittheilungen*, p. 37-40.

(2) Lœschke, *l. c.*, p. 42-44.

(3) Milchhæfer, *l. c.*, p. 167, 185, 190 et s.

(4) Cf. les têtes des éphèbes dans un concours de flûte, revers du cratère de Cœre, portant la signature d'Euphronios, et représentant le combat d'Hercule et d'Antée, actuellement au Musée du Louvre; *Monumenti dell' Istituto*, 1855, pl. V; Klein, *Euphronios*, p. 57-58. Pour les comparaisons que les stèles peintes fournissent avec les peintures de vases, cf. Lœschke, *l. c.*, p. 40-42, et Milchhæfer, *l. c.*, p. 165, 166, 188, 189.

INSCRIPTIONS DE SALONIQUE

M. Dozon, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, consul de France à Salonique, m'adresse la copie de deux inscriptions qui viennent d'être trouvées à Salonique sur l'emplacement que recouvraient naguère les murailles de la ville près de la grosse tour *Quanlu-Koulé*, «tour sanglante», qui sert aujourd'hui de prison.

1°.

Γ. ΚΟΥΣΩΝΙΟΣ
ΤΙΤΙΑΝΟΣ ΦΑΙ
ΔΙΜΩ ΚΑΙ ΡΗΤΟ
ΡΙ ΚΗΤΟΙΣ ΙΔΙΟΙ
Σ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

Γ. Κουσώνιος
Τιτιανὸς Φαι-
δίμῳ καὶ Ῥητο-
ρικῇ τοῖς ἰδίοι-
ς μνήμης
χαρίν.

Κουσώνιος, nom très-rare, se trouve cependant plusieurs fois dans l'épigraphie de Salonique, (Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, n^{os} 48, 49; cf. Κουσώνιος, Cusonius). Ῥητορικῇ, est, je crois, un nom nouveau; Ῥητορικὸς est connu par plusieurs inscriptions attiques (C. I. G. n^{os} 279, 284).

2°.

La seconde inscription est beaucoup plus intéressante. La pierre est malheureusement brisée en plusieurs endroits; de plus les ligatures sont nombreuses (1); l'écriture et l'ortho-

(1) Les lettres liées sont rapprochées dans le texte épigraphique.

graphie sont également négligées. Voici ce que je lis de cette inscription, en rapprochant la copie de M. Dozon de l'estampage :

Ο Ι Ε Υ Ν Η Θ Ι	Τ Ο Υ Η Ρ Α Κ Λ Ε
Ο Ε Ε Υ Φ Ρ Α	Τ Ω Ε Υ Ν Η Θ Ε Ι
Μ Ν Η Μ Η Ε Χ Α	Α Ρ Χ Ι Ε Υ Ν
Α Γ Ω Γ Ο Υ Ν	Ο Ε Κ Ω Τ Υ Ο Ε
5 Ε Ι Ρ Η Ν Η Ε Γ Ρ	Μ Α Τ Ε Ο Ν Τ Ω Ν
Μ . Κ Α Ε Ε	Υ Ε Ρ Μ Ω Ν Ο Ε
Κ Α Ι Δ Η Λ Α Κ Α Π Ρ Ι Μ Ι Τ Α	
Ε Π Ι Μ Ε Λ Η Τ Ο Υ Π Υ Θ Ω Ν Ο Ε	
Λ Ο Κ Ι Λ Ι Α Ε . Θ Ε Ε Ε Α Λ Ω Ν Ι Κ Ε Ο	
10 Ε Τ Ο Υ Ε . Ε Π . Τ Ο Υ Α Τ Μ Η Ν Ο Ε Π Ε Ρ Ι	
Τ Ι Ο Υ Ζ	

Οἱ συνήθ[εις] τοῦ Ἡρακλέ-
 ος Εὐφροῦ[ν]τος συνήθει
 μνήμης χά[ριν], ἀρχισυν-
 αγωγοῦν[τ]ος Κώτους
 5 Εἰρήνης, γρ[αμ]ματεόντων
 Μ. Κασσ[ί]ου Ἑρμῶνος
 καὶ Δημῶ κα[ὶ] Πριμίτα,
 ἐπιμελητοῦ Πύθωνος
 Λο(υ)κιλίας Θεσσαλωνικέ[ος],
 10 ἔτους επ[ὶ] τοῦ [καὶ] ατ, μηνὸς περι-
 τίου ζ'.

L'inscription est gravée sur le tombeau que l'association des *Compagnons d'Hercule* (1) avait élevé à l'un de ses membres. Le sens du mot *συνήθεις* est précisé par une autre inscription qu'a copiée M. l'abbé Duchesne: ἡ συνήθεια τῶν πορφοροβάτων (*Mission au mont Athos*, n° 83). Nous connaissons de la même ville une autre association qui était appelée ἡ συ-

(1) Sur le culte d'Hercule, Θεὸς μέγιστος, en Macédoine, voyez Heuzey, (*Mission de Macédoine*, p. 329).

νήθεια [τῶν] περι' Ἀλέ[ξανδρ]ον (*ibidem*, n° 84). Une inscription d'Olynthe prouve que ces associations étaient aussi appelées κολλήγιον (*ibidem*, n° 119). Les associations, confréries, collèges désignés par le mot συνήθεια sont encore très-peu nombreux. Le titre de ἀρχισυνάγωγος donné à un païen n'est pas sans exemple. Une inscription d'Olynthe (*ibidem*, n° 119) mentionne un ἀρχισυνάγωγος Θεοῦ Ἡρώος, le chef d'une confrérie, συναγωγή, placée sous le patronage de ce héros sans nom qui se rencontre en Macédoine et surtout en Thrace. Une inscription de Chios nomme des ἀρχισυνάγωγοι sans nous renseigner sur l'association à laquelle ils appartenaient, (*C. I. G.* n° 2221). Le verbe ἀρχισυναγωγέω ne figure pas dans le Thesaurus.

Aux lignes 5 et 9, un nom d'homme est suivi, non du patronymique, mais du nom de la mère, usage constaté déjà une fois à Salonique, (*C. I. G.* n° 1967), et qui est surtout connu pour la Lycie.

La copie ne donne rien à la ligne 7. Je propose d'après l'estampage des lettres que je ne transcris qu'avec beaucoup de réserve.

La ligne 10 indique la date; la lettre après E est mal conservée; le Π est très-large; je propose de restituer επρ', 185; la seconde date, celle de l'ère anonyme, est 301; entre ces deux chiffres la différence est de 116 ans; on sait que c'est exactement l'intervalle qui séparait l'ère d'Actium de l'ère anonyme de Macédoine (1). L'inscription serait de l'année 155 après notre ère.

A. DUMONT.



(1) Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 234 et 274; *C. I. G.* n° 1970; Vidal-Lablache, *Revue arch.* 1869, p. 62; De la Coulonche, *Berceau de la puissance Macédonienne*, p. 179; Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, p. 20 et suivantes.

INSCRIPTIONS

RELATIVES A DEUX PROCONSULS D'ASIE

Les inscriptions trouvées dans l'île de Samos ont déjà fait connaître plusieurs proconsuls de la province d'Asie (1): à ces documents il faut ajouter les deux textes suivants, copiés par nous dans un récent voyage.

1. — *Tigani* :

Base de marbre gris, dans un champ voisin de l'église de la *Métamorphosis*. Caractères très-allongés. H. 1^m, 19. L. 0^m, 54.

S O S S I A E - P O L L A E - P O M P E I V S
F A L C O - P R O C O S - A S I A E -
S A N C T I S S I M A E V X O R I

Sossiae Pollae Pompeius Falco proco(n)s(ul) Asiae sanctissimae uxori.

Q. Roscius Sex. f. Pompeius Falco est déjà connu par plusieurs inscriptions comme proconsul d'Asie : il remplit cette charge sous le règne d'Hadrien (2). Mais c'est dans l'inscription de Samos qu'est mentionné pour la première fois le nom de sa femme Sosia Polla. Déjà Borghesi (3), commentant une inscription d'Afrique (4) relative à la famille de Falco (5), avait, en étudiant les surnoms portés par les membres de cette

(1) Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, nos 68, 83, 127.

(2) Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, n° 133.

(3) Borghesi, *Oeuvres complètes*, t. VIII, p. 364 et suiv.

(4) *C. I. L.* VIII, 7066.

(5) Cf. sur cette famille le tableau dressé dans *C. I. L.* VIII, 7066, et *ibid.* VI, 1490, 1491.

famille, reconnu que la femme de notre proconsul devait porter le nom de Sosia. L'inscription de Samos confirme la conjecture de Borghesi, et fait connaître par un témoignage précis le nom complet de l'épouse de Falco.

Sosia Polla était fille d'un personnage fort connu sous le règne de Trajan, Q. Sosius Sénécion (1): général et conseiller du prince, deux fois revêtu du consulat (2), il est plus célèbre encore par ses relations avec Pline (3), et surtout avec Plutarque, qui lui dédia les *Propos de table*, le traité du *Progrès dans la vertu*, et plusieurs vies parallèles (celles de Démosthène et Cicéron, de Thésée et Romulus, de Dion et Brutus).

Borghesi, sur la foi d'un passage de Plutarque, a fait de Sosius Sénécion un Grec de Chéronée (4). Mais, si rien ne prouve cette origine hellénique, du moins sait-on que Sosius aimait la Grèce et y vivait volontiers: tour à tour on le rencontre à Athènes (5), à Chéronée (6), à Patras (7); il semble même qu'il possédait des propriétés dans cette dernière ville. Comme lui, son gendre Pompeius Falco était un Romain fort hellénisé. Une inscription de Gabies, où il porte les surnoms de *Vibullus Pius Julius Euryclès Herclanos* (8), montre qu'il était apparenté à l'illustre famille des Euryclès de Laconie, qui sous Trajan parvint aux grandes dignités de l'empire (9). Ainsi l'aristocratie grecque pénétrait dans les familles romaines et se poussait rapidement aux plus hautes charges administratives.

(1) Cf. Borghesi, t. VIII, p. 366 et *C. I. L.* VIII, 7066.

(2) En 99 et en 107. Klein, *Fasti Consulares*, p. 52 et 56.

(3) *Epist.* I, 13; IV, 4.

(4) Plutarch. *Symp.* IV, quaest. III. Ἐν τοῖς Ἀποδοσίου τοῦ υἱοῦ γάμοις συνώρταζεν ἡμῖν παρών ἐκ Χαιρωνείας ὁ Σόσσιος Σενεκίων. Borghesi a traduit: Sosius Sénécion de Chéronée. Ne faut-il pas plutôt entendre: Sosius Sénécion était venu de Chéronée pour célébrer la fête avec nous?

(5) Plutarch. *Symp.* I, 4; V, 1.

(6) *Ibid.* IV, 3.

(7) *Ibid.* II, 1.

(8) *C. I. L.* X, 6321.

(9) Cf. Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, nos 184, 237 a, 245 b, 256, et *C. I. G.* 1306.

De Sosia Polla nous ne savons que ce qu'en apprend notre inscription: elle mourut à Samos pendant le proconsulat de Falco, c'est-à-dire vers 129 (1).

Il faut noter enfin l'absence, assez extraordinaire dans les inscriptions romaines, du *prænomen* porté par Pompeius. Cette singularité s'explique sans doute par ce fait que l'inscription fut rédigée en pays hellénique: l'omission du *prænomen* est fréquente dans les inscriptions grecques renfermant des noms romains (2). Il faut attribuer à la même cause l'orthographe Sossia.

2. — Vathy:

Au petit musée de la ville. Grande base en marbre blanc, ornée de bucranes et de guirlandes de feuillage. H. 0^m,70. L. 0^m,61. L'inscription est gravée en bons caractères (3).

Ο Δ Η Μ Ο Σ Γ Α Ι Ω Ο Υ Ι Β Ι Ω Ι Π Ο Σ Τ Ο Μ
Τ Ο Τ Ρ Ι Σ Α Ν Θ Υ Π Α Τ Ω Ι Η Ρ Ω Ι
Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Τ Η Ι

Ὁ δῆμος Γαίῳ Οὐιβίῳ Ποστόμ[ῳ]
τὸ τρις ἀνθυπάτῳ ἡρώι
εὐεργέτῃ

C. Vibius Postumus, auquel le peuple de Samos dédie ici une statue, apparaît pour la première fois dans la liste des proconsuls d'Asie. Toutefois le personnage est connu par plusieurs textes des historiens, qui nous apprennent le temps où il vivait et les charges qu'il remplit (4).

(1) Waddington, *Fastes*, p. 203-204.

(2) Cf. *C. I. G.* 2963 c, où, dans une inscription grecque d'Ephèse, le *prænomen* de notre Pompeius est également supprimé.

(3) Transcription en caractères cursifs, assez incorrecte, dans le *Παρνασσός*, 1881, p. 733.

(4) C. Vibius C. f. Postumus, consul en l'an 5, étant le seul personnage de ce nom qui figure dans les fastes consulaires, on est pleinement autorisé à l'identifier avec le proconsul d'Asie de notre inscription.

Gouverneur, après sa préture, d'une province sénatoriale dont on ignore le nom (1), C. Vibius C.f. Postumus devint consul pour le second semestre de l'année 5 après J. C. (2). En l'an 10 il était l'un des lieutenants de Tibère et de Germanicus dans la campagne de Dalmatie (3), il semble même avoir été chargé d'achever la victoire, et d'organiser, en qualité de légat, la province conquise (4). A la suite de cette campagne, il reçut, comme les autres généraux vainqueurs, les ornements triomphaux (5).

C'est postérieurement à la guerre de Dalmatie que Vibius fut investi du proconsulat d'Asie. La nécessité de l'intervalle quinquennal entre le consulat et le proconsulat (6) l'empêchait d'occuper cette charge antérieurement à l'an 10: il doit donc se placer entre Volesus Messala, qui gouverna l'Asie en 11 ou 12 (7), et Poppæus Sabinus, qui fut proconsul vers 19 (8); et comme, d'autre part, Vibius, ainsi que le montre notre inscription, exerça sa charge pendant trois années consécutives, c'est entre l'an 12-13 et l'an 16 qu'il faut chercher la date de son entrée en fonctions. Enfin, si l'on s'en rapporte à l'ordre des consulats, on peut croire que Vibius remplaça immédiatement, c'est-à-dire en 12 ou 13, Volesus Messala, auquel il avait déjà succédé comme consul (9).

On sait que régulièrement le proconsul d'Asie conservait sa charge une année seulement (10). Toutefois l'empereur pouvait proroger pour une seconde, pour une troisième année, et

(1) C'est à cette époque de la vie de Vibius qu'il faut rapporter une inscription de Larinum (C. I. L. IX, 730), où Vibius porte les titres de *prætor* et de *proconsul*.

(2) Klein, *Fasti consulares*, p. 17.

(3) Vell. II, 116. Dio, LVI, 16.

(4) Dio, *ibid.* Vell. *ibid.* vir consularis, *præpositus Dalmatiæ*. Florus, IV, 12. qui *elferum genus fodere terras coegit aurumque venis repurgare*.

(5) Vell. II, 116. Dio, LVI, 17.

(6) Waddington, *Fastes*, p. 12-13.

(7) Waddington, *ibid.* n° 67.

(8) Waddington, *ibid.* n° 68.

(9) Klein, *Fast. cons.* p. 16-17.

(10) Waddington, *Fastes*, p. 5-6.

même davantage, les pouvoirs de ce gouverneur: on trouve dans les inscriptions des exemples assez fréquents de telles prorogations (1). Notre inscription montre que C. Vibius Postumus, τὸ τρίτος ἀνθύπατος (2), fut l'objet d'une semblable faveur. C'est l'exemple le plus ancien que nous connaissions, pour la province d'Asie, d'une prorogation de pouvoirs au-delà de l'année réglementaire; et si, comme il est probable, il faut rapporter à l'année 12 ou 13 l'entrée en fonctions de Vibius, cet exemple confirme d'une façon remarquable un texte de Dion Cassius. L'historien raconte que, sur la fin de son règne, Auguste maintint au-delà de l'année réglementaire les gouverneurs de plusieurs provinces sénatoriales (3). La prorogation de Vibius serait l'un des cas particuliers de cette mesure générale.

Il faut remarquer enfin dans l'inscription le mot de ἡρώι, par lequel le peuple de Samos place le proconsul au rang des demi-dieux (4).

CHARLES DIEHL. MAURICE HOLLEAUX.

(1) Cf. pour la province d'Asie: *C. I. G.* 2870, 2570, 3517. Mommsen, *Res gestæ divi Augusti*, p. 112 (prorogations pour un an), et *C. I. L.* III, 468; X, 3853 (prorogations pour deux ans); cf. aussi Marquardt, *Handbuch*, t. IV, p. 544, note 6.

(2) Sur le sens de cette expression, cf. les formules analogues: *procos. Asiæ* III, (*C. I. L.* X, 3853) et *Lolliano III procos.* (*C. I. L.* III, 468).

(3) Dio, LV, 28. cf. *ibid.* LVIII, 23 et LX, 25.

(4) Cf. sur cette formule; Le Bas et Foucart, t. II, n° 184.

INSCRIPTIONS DE L'ATTIQUE .

Inscription métrique. — L'inscription suivante est gravée sur une corniche de marbre pentélique (haut. 0^m,30; larg. 1^m,74), qui sert aujourd'hui de linteau à la porte de l'église dite Παναγία Περιστεριώτισσα, située près du hameau de *Péristéri*, dans la plaine d'Athènes.

Ι Ρ Ω Σ Ο Υ Τ Ο Σ Α Ρ Η Ι Ο Ν Ε Ρ Γ Ο Ν Α Ν Υ Σ Σ Α Σ
Μ Ε Ξ Ω Ν Τ Ο Υ Τ Ο Λ Ε Ω Ν Ι Δ Ε Ω
Α Μ Φ Ω Γ Α Ρ Π Α Τ Ρ Η Σ Ι Ν Α Μ Υ Ν Ε Τ Ο Ν Ι Μ Α Τ
Α Λ Λ Ο Μ Ε Ν Ε Ν Β Α Ι Ο Ι Σ Ο . . Ε Ι . . Η . . Σ Ι Ο

Ο Σ Υ Ν Τ Ρ Α Φ Ε Ι Σ Μ Ο Ι Π Ρ Ο Υ Ν Ο Η Σ Ε Μ Ο Υ

. ἥ]ρωσ οὔτος ἀρήϊον ἔργον ἀνύσας
. μέζων τοῦτο Λεωνίδεω.
Ἄμφω γὰρ πάτρησιν ἀμύνετον [α]ἰμ[α]τ[ι].
ἀλλ' ὁ μὲν ἐν βαιοῖς ο[ἴ]χ[τ]αι ἡ[λ]υσίο[ις];
.
Ὁ συντραφεῖς μοι προῦνόησέ μου.

A *Eleusis*, dans la maison d'Anastasios Ianos, fragment de marbre blanc, brisé de tous les côtés, sauf à gauche. H. 0^m,30. L. 0^m,40.

Λ Ε Ι Ρ Ω Ρ Α <
Ρ Ε Ν Θ Ο Σ Τ Ο Υ Κ Ο Λ Ι Ο Ι Σ Χ Ρ Ι Σ
Ε Υ Δ Α Ι Μ Ω Ν Δ Ε Ο Ν Ο Μ Ε Σ Χ Ο Ν Ε Ρ Ε
Ρ Α Ι Δ Α Ξ Γ Α Ρ Ρ Α Ι Δ Ω Ν Ε Ι Δ Ο Ν Ο Ρ Α Ξ

Au village de *Néa-Liosia*, cippe de marbre bleuâtre.

Α Π Ο Λ Λ Ο Φ Α Ν Η Σ
Θ Ε Ο Κ Λ Ε Ο Υ Σ
Κ Η Φ Ι Σ Ι Ε Υ Σ

A dix minutes environ à l'est de *Néa-Liosia*, dans un champ, cippe rond :

Μ Ε Γ Ι Σ Τ Η Ι (sic)
Δ Ι Ο Ν Υ Σ Ι Ο Υ
Μ Α Ρ Α Θ Ω Ν Ι Ο Υ
Θ Υ Γ Α Τ Η Ρ .
Δ Ι Ο Ν Υ Σ Ι Ο Υ
Π Α Λ Λ Η Ν Ε Ω Σ
Γ Υ Ν Η

Sur l'Acropole, devant la face occidentale du Parthénon, base en marbre de l'Hymette.

ΟΙΘΙΑΣΩΤ ΝΩΞΑΝΘΑΛΛΟΥΣΤΕΦΑΝΩΙ
ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤ.ΣΤΟΥΑΝΑΘΗΜΑΤΟΣ (1)

Couronne

Couronne

Couronne

ΟΙΘΙΑΣΩΤΑΙ

ΜΟΞΧΙΩΝΑ

ΚΑΛΛΙΑΝ

ΜΕΝΩΝΑ

ΧΑ . . ΞΕΝΟΝ

ΕΥΜΑΘΗ

Οἱ θιασῶτ[αι ἐστεφά]νωσαν θαλλοῦ στεφάνῳ ἐπιμεληθέντ[ε]ς τοῦ ἀναθήματος.

Οἱ θιασῶται Μένωνά,

Μοσχίωνα, Καλλίαν, Χα[ρί]ζενον, Εὐμαθή.

(1) Cette partie de l'inscription est gravée en une seule ligne sur la pierre.

Au Musée de l'Acropole, marbre de l'Hymette, brisé de toutes parts. H. 0^m,21. L. 0^m,17.

Λ Ο Σ Κ Λ Ε Ω Ι
 Μ Ε Γ Α Λ Ο Π Ο Λ Ι Τ Ο Ν
 Τ Ω Ν Λ Υ Κ Α Ι Ω Ν Σ Τ Ε Φ Α Ν
 Μ Ο Σ Ε Υ Χ Α Ρ Ι Σ Τ Ε Ι Ν Α Υ Τ
 5 Τ Ε Τ Ο Ν Α Γ Ω Ν Α Κ Α Θ Α Ρ Ε
 Α Ρ Ο Σ Τ Ε Λ Λ Ε Ι Ν Θ Ε Ω Ρ Ο
 Κ Α Ι Ν Υ Ν Δ Ε Π Α Λ Ι Ν Α Ρ
 Ο Μ Ε Ν Ω Ν Δ Ε Ι Ν Ε Π Ε Ι Δ Η Ρ
 . Ο Υ Δ Ι Δ Ο Σ Θ Α Ι Α Λ Λ Α Τ
 10 Ο Δ Η Μ Ο Σ Π Α Ν Τ Α Μ Ε Γ Α
 Θ Α Ι Τ Ε Ι Β Ο Υ Λ Ε Ι Τ Ο `
 Χ Ρ Η Μ Α Τ Ι Σ Α Ι Π Ε Ρ Ι Τ
 Ο Τ Ι Δ Ο Κ Ε Ι Τ Ε Ι
 Τ Ο Ν . Ο Ι Σ Ι
 15 Ρ Υ Τ Α Ν Ε Ι Ο
 Μ Ο Ν Κ Α Τ
 Ω Ν Μ Ι

Au Pirée, chez M. Mitarachi, stèle funéraire de marbre blanc, avec traces de couleur rouge. H. 0^m,50. L. 0^m,39.

Δ Ε Ξ Ι Σ Δ Ε Ξ Ι Κ Ρ Α Τ Ο Υ Σ
 Ε Ρ Χ Ι Ε Υ Σ

Δέξις Δεξιόχρους Ἐρχιεύς.

A. HAUVETTE-BESNAULT.



M. DUMONT.

Quand M. Dumont fut frappé le 12 Août dernier d'un coup soudain et irréparable, la publication du *Bulletin* était suspendue, comme elle l'est chaque année, et nous avons dû différer jusques à aujourd'hui l'hommage que lui doivent notre respect, notre reconnaissance et notre affection. On ne pensera pas qu'il soit trop tard pour parler encore de lui dans ce *Bulletin* qu'il a fondé, au nom de cette Ecole qui a été l'objet de ses plus chères prédilections; car il a droit au souvenir de la France à laquelle il a donné sa vie, de la Grèce qui sait les sentiments qu'il eut pour elle, et les services qu'il lui a rendus, de tous les pays où l'antiquité grecque est étudiée et la science tenue en honneur. Pour nous, à qui il a été donné de travailler sous sa direction, de goûter la douceur de son intimité, penser à lui, parler de lui, est un amer plaisir et une cruelle consolation.

Nous voudrions, dans ce recueil consacré spécialement à l'archéologie, montrer quelle place l'antiquité et la Grèce ont tenue dans la carrière de M. Dumont, dans ses études et dans ses affections mêmes. Nous serions heureux si, en rappelant aux savants ses ouvrages, les institutions qu'il a fondées ou relevées, les réformes qu'il a accomplies dans le haut enseignement de notre pays, nous pouvions exprimer aussi, comme nous les sentons, les généreuses ardeurs, les délicatesses exquises de sa pensée et de son cœur.

I.

C'est à la fin de 1864 que M. Dumont toucha pour la pre-

mière fois la Grèce. Plein des souvenirs de son éducation classique, très-enthousiaste et très-naïvement sincère, il éprouva avec une singulière vivacité l'impression que cause à tout esprit cultivé ce pays si petit et si grand. Il fut charmé par le bleu profond des mers, l'éclat du ciel, les lignes élégantes des montagnes, et il se sentit devenir Grec (1), rien qu'à la vue de la mer d'Egine et de l'Acropole. Ne l'était-il point déjà, et n'y avait-il pas comme une secrète harmonie entre les qualités de son esprit, et les beautés du paysage attique, symbole du génie même du peuple Athénien? Aussi fut-ce comme un enchantement; la nature et l'art le ravissaient.

Mais un esprit aussi impatient de savoir et d'agir ne pouvait longtemps se contenter de ces jouissances oisives; le travail était pour lui une nécessité. A quoi cependant appliquer cette ardeur? On arrivait alors à l'Ecole d'Athènes peu préparé aux études d'érudition et l'on n'y trouvait point de direction scientifique. On devait seul se frayer sa voie, choisir un sujet, se faire une méthode. Nous qui, grâce à M. Dumont, avons échappé à ces incertitudes du début, nous pouvons juger de ce qu'il fallait de décision pour s'orienter sans guide et se diriger soi-même.

M. Dumont commença, comme on fait d'ordinaire, par les projets les plus vastes; il semble qu'il n'ait pas rêvé moins qu'une histoire de l'Hellénisme: ses notes prouvent qu'il aborda toutes les parties de ce sujet, lisant de tous côtés un peu au hasard, réunissant les informations les plus diverses. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les problèmes s'offraient partout, que toutes les questions étaient à reprendre, et qu'il fallait limiter ses études pour les rendre efficaces et neuves; il comprit que les sources n'avaient été ni épuisées, ni toutes utilisées, et que l'on pouvait découvrir un peu de vérité jusque dans les restes les plus humbles et en apparence les plus méprisables de l'antiquité. Le besoin de précision et de clarté le conduisit ainsi des généralités de l'histoire aux

(1) Le mot est de lui. *Essai sur l'Ephébie*, I, p. 118.

détails de l'épigraphie et de l'archéologie figurée; et voilà comment après avoir songé à embrasser tout le développement de la civilisation grecque, il en vint à copier les catalogues éphébiques et les marques d'amphores, à classer les archontes athéniens, et à cataloguer les bas-reliefs connus sous le nom de *Banquets funèbres*. Il fut guidé dans le choix des sujets par les découvertes récentes de Pyrgiotissa et d'Haghios Démétrios Catiphoris, par les richesses des collections publiques d'Athènes, par les conseils de M. Coumanoudis, à qui il garda toujours un souvenir reconnaissant (1), par le programme du concours des *Stèles* qu'avait proposé l'Institut; mais il ne dut sa méthode qu'au travail de sa réflexion et à la justesse de son esprit.

Diviser les questions, les aborder une à une et point par point, ne les résoudre que si les documents produisent la certitude, se contenter de les mieux poser, quand la solution n'est pas mûre, pour la préparer, ne jamais rien donner au hasard des généralisations hâtives, ni au luxe de la forme, n'exposer strictement et avec la plus concise brièveté que les faits nouveaux et les preuves; telles furent les règles qu'il s'imposa et qu'il appliqua dès lors avec une rigueur vraiment scientifique; il n'en devait point plus tard avoir d'autres dans la conduite de l'administration. Si étroites qu'elles fussent, elles n'entravèrent jamais ni la souplesse, ni l'ingéniosité, ni la largeur et la hardiesse même de son esprit. N'était-ce point, par exemple, comme il le dit, une tâche presque chimérique de rétablir la chronologie des éponymes athéniens pour une période de six cents années? Il choisit cependant un tel travail pour ses débuts dans la science. C'est une chose remarquable que l'importance qu'il attachait toujours à la chronologie: elle répondait à son goût pour les vérités certaines, à un besoin impérieux d'ordre, à un sentiment très-vif de l'histoire.

On a peine à croire qu'il ait renoncé sans aucun regret à

(1) Il a dédié à ce savant l'une de ses thèses de doctorat.

ses premiers projets, et que la carrière, où il s'enfermait volontairement, ne lui ait pas paru un peu étroite; mais il trouva une compensation plus que suffisante dans la pensée d'être utile. Il aimait naturellement les choses difficiles, qui réclament l'effort de l'intelligence et de la volonté; faire œuvre personnelle, ajouter aux connaissances acquises était le seul travail qui pût lui plaire; il détestait la banalité dans les ouvrages de l'esprit, comme dans les affections. D'ailleurs la discipline des recherches les plus minutieuses ne lui fit jamais perdre de vue le but dernier, auquel tendent toutes les sciences historiques, de si loin et par des voies si lentes que ce soit, c'est-à-dire la connaissance de l'homme même, l'étude de l'esprit humain et des transformations qu'il subit sous l'influence des temps et des lieux; il ramenait tout à cette fin. Quand il avait groupé une série de monuments, qu'il les avait mis chacun à son rang et à sa date, il recherchait sous ces formes extérieures la pensée, le sentiment dont elles étaient l'expression; il en saisissait les plus subtiles nuances; il se livrait à ces analyses morales qui avaient tant de charme pour lui, dans le passé comme dans le présent; il entraînait en communion avec l'âme même des anciens. Ses conversations revenaient volontiers vers ce sujet préféré et montraient comme il y avait pénétré; ses livres, tout discrets, trahissent cependant cette tendance et cette perspicacité. Dans l'Ephébie attique, au milieu de discussions de textes ou de dates, se glisse une analyse du sentiment religieux chez les Athéniens, la plus juste que nous connaissions, parce qu'elle est la plus mesurée, la plus déliée et la plus compréhensive; plus loin, c'est celle des impressions qu'éprouvaient, arrivant à Athènes, les étrangers de toute nation, si fine et dans laquelle on devine l'accent des émotions personnelles. Ailleurs, et dans tout ce qu'a écrit M. Dumont, des descriptions jetées en passant, d'un trait, des jugements exprimés en quelques mots montrent comme il avait goûté et compris le génie grec. Il tendait toujours vers ce qui est général et humain: l'histoire des *Céramiques Grecques* devient pour lui celle même de la Grèce pri-

mitive; son voyage en Thrace devait le conduire à une étude complète de la civilisation de ce pays à peine connu; de simples noms inscrits sur des anses d'amphores lui révélaient les vicissitudes du commerce et des révolutions politiques dont les écrivains n'ont pas parlé.

Ce mélange d'enthousiasme et de circonspection, d'imagination et d'esprit critique marque tout ce qu'il a fait ou écrit; c'est par là qu'il fut dans la direction un guide sûr et entraînant à la fois: c'est ce qui faisait sa séduction avec son autorité.

Un travail si ardent et si bien réglé devait produire vite, beaucoup et bien. Dès 1866, M. Dumont adresse à l'Académie une *Etude sur le collège des Ephèbes Athéniens*; des notes sur la *Chronologie des Archontes Athéniens postérieurs à la CXXII^e Olympiade*, sur des *peintures murales trouvées à Sparte*, sur des *monuments de l'âge de la pierre en Grèce*, des remarques sur les *inscriptions céramiques*, et les copies de plus de mille marques d'amphores. En 1867, tandis que ces travaux se poursuivent ou s'achèvent, il commence à publier dans la *Revue Archéologique*; il tient l'Académie des Inscriptions au courant des découvertes qui se font en Grèce, de celles qu'il fait lui-même dans les collections publiques ou privées. En même temps il voyage, voit la Grèce continentale et les îles, et complète par l'étude des livres et des monuments son éducation archéologique. Il touche à toutes les parties de l'archéologie, s'intéresse à toutes les époques de l'histoire grecque; grâce à des inventaires bien faits, il détermine pour chaque classe de monuments l'état de la science, et apprend à discerner partout les faits nouveaux et curieux; il n'exclut rien, découvre et signale partout de l'inédit, des plaques de terre-cuite peintes, des silex taillés, une monnaie de Jésus Chalcéen, le premier miroir grec gravé.

Quand il revint en France à la fin de 1867, son nom était déjà connu dans la science; bientôt après l'Académie couronnait son mémoire sur les banquets funèbres, autre fruit de ces trois laborieuses années.

C'est en Grèce que M. Dumont apprit la nouvelle de son succès. En 1868, il vit l'Égypte, la Syrie, toucha l'Asie Mineure, étudia Constantinople, et parcourut la Thrace, but de son voyage et de la mission qu'il avait reçue du Ministère de l'Instruction Publique : il voulait connaître tous les pays grecs comme il étendait ses études à toute l'histoire grecque. Cette expédition fut très-féconde en résultats, et l'on se figurerait aisément, à compter les monuments signalés, les articles publiés, les problèmes soulevés par M. Dumont, qu'il n'avait d'yeux que pour l'archéologie. Il goûtait au contraire pleinement le charme des longues tournées au petit pas du cheval ou de l'âne, où l'imagination rêve à l'aise, où les yeux jouissent en paix des paysages lentement traversés; une source, de beaux ombrages, un coucher de soleil lui causaient un plaisir extrême et dont longtemps après il parlait encore avec une fraîche émotion. Il aimait aussi les causeries avec l'agoyate, les veillées chez les hôtes bavards et curieux, mais affables, les fêtes où l'on est convié sur la route; il savait s'arrêter pour écouter des contes, une chanson, pour assister à une noce, ou pour être parrain, comme pour copier une inscription. Il s'abandonnait avec bonne humeur et gaité à ces distractions; c'était pour lui une véritable joie. C'était aussi pour son esprit toujours en éveil un sujet d'observation; il a pris sans doute dans ses souvenirs de voyage plus d'un trait de la psychologie grecque qu'il a si finement connue. Car il n'était pas moins au présent, à l'avenir aussi, qu'au passé; la condition sociale des pays qu'il traversait, les rivalités nationales, les complications de la politique l'intéressaient; les événements ont prouvé plus d'une fois combien il y avait vu juste. C'est dans ces courses, en face des aspects variés de la nature, auprès des paysans hospitaliers, au milieu des communautés vivaces, laborieuses et patriotiques des pays tures, qui confondent dans une même passion la liberté et l'instruction, que se forma le philhellénisme de M. Dumont, clairvoyant, mesuré comme son esprit même, sévère parfois, mais véritable.

Vinrent ensuite deux années de séjour en France, qui fu-

rent partagées entre les travaux d'érudition et les devoirs du patriotisme. M. Dumont put mettre alors la dernière main à ses *Inscriptions Céramiques* et les publier, annoncer dans un Rapport les résultats de son voyage en Thrace et tracer le programme du livre qu'il comptait écrire: alors aussi il soutint ses thèses de doctorat, l'une en latin sur les tessères grecques de plomb, l'autre en français, sur la chronologie des archontes athéniens, résumé d'études poursuivies pendant cinq années, résultat de combinaisons infinies, ouvrage de bonne foi, où il insiste plus sur le caractère provisoire des solutions incertaines que sur les difficultés et le mérite de l'entreprise.

Des notices sur des monuments inédits d'art ou d'épigraphie grecque, de métrologie grecque ou byzantine, d'iconographie chrétienne, la publication du journal d'Ali Pacha, un article sur la Cathédrale de Strasbourg témoignent d'une curiosité scientifique à qui rien ne demeurait étranger ni indifférent. Le dernier article était aussi un souvenir pieux à une ville bien chère; car M. Dumont fit alors son devoir de Français en écrivain, comme en soldat.

Ce devoir accompli, nous le retrouvons en Grèce chargé d'une nouvelle mission, en compagnie de M. Chaplain, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome (1872). Il voulait achever la copie des marbres éphébiques, la collection des timbres amphoriques, des banquets funèbres, des inscriptions portant des noms d'archontes. M. Chaplain devait dessiner lui-même et décrire les plus beaux vases peints de la Grèce, les types artistiques ou populaires des terres-cuites, alors dans la fraîcheur de leur nouveauté, les bronzes, les marbres peints ou sculptés les plus curieux, les peintures byzantines de l'Albanie et de la Dalmatie. Le programme de cette mission largement conçue n'intéressait pas moins les artistes que les archéologues. Cent cinquante deux copies d'inscriptions et cinq cent dessins, matériaux de presque tous les ouvrages que M. Dumont a publiés depuis ou qu'il laisse inachevés, furent les fruits de ce voyage et de cette collaboration. L'année 1872 est à ce titre une date importante dans la car-

rière scientifique de M. Dumont; elle marque aussi l'évolution définitive de ses études vers l'art qui l'avait charmé dès le début, et qui lui paraissait l'expression la plus parfaite du génie grec, vers la céramique surtout. Les vases peints, les terres-cuites tenaient le premier rang dans la collection de dessins qu'il rapportait de Grèce, dans les notes qu'il y avait amassées. Ces œuvres, où l'art confine à l'industrie, ne lui semblaient pas moins propres que les grandes créations de la sculpture ou de l'architecture à révéler les merveilleuses aptitudes des Grecs; il les regardait comme les témoins les plus naïfs du style propre à chaque époque; il jugeait que leur grâce primesautière, leur noblesse naturelle ou leur élégance raffinée prouvaient mieux que toute autre chose combien le sentiment des belles formes, des lignes pures était partout répandu, et s'imposait à tous. Aussi voulait-il des planches parfaites; c'était avoir la main heureuse et le tact bien sûr que les confier à M. Chaplain; car jamais personne n'a mieux senti et mieux rendu la grâce et la beauté attiques.

Les vases peints de la Grèce propre étaient alors presque une rareté dans les musées d'Europe, et c'était une véritable nouveauté que de faire connaître les richesses des collections publiques et privées d'Athènes. Mais M. Dumont ne chercha jamais dans l'inédit un simple plaisir de curiosité ou une satisfaction de vanité, il l'estimait seulement pour les acquisitions nouvelles que la science en pouvait tirer. Il voulait par l'étude des formes, de l'ornementation, des sujets, des procédés de fabrication, classer les vases, distinguer les écoles et les époques, déterminer les rapports artistiques et les relations commerciales de la Grèce avec les peuples étrangers, toucher aux mœurs, aux croyances, pénétrer enfin la nature même de l'esprit grec, et comprendre en quoi il fut original et ce qu'il emprunta. Les terres-cuites le conduisaient au même but, en lui montrant les formes populaires de la religion et de l'art, et jusqu'aux variations de la mode, en suppléant parfois aux grandes œuvres perdues par des imitations libres, mais pleines encore de style dans leur petitesse même.

De retour en France, il donnait dans un Rapport au ministre, dans plusieurs articles au *Journal des Savants*, à la *Gazette des Beaux-Arts*, un avant-goût de ses richesses et un spécimen de sa méthode; il préparait, il annonçait déjà la publication des *Céramiques de la Grèce propre*, ce livre auquel il tenait avant tout, qu'il regardait comme son œuvre maîtresse, que le dévouement aux intérêts du pays devait ajourner pour plusieurs années et que la mort a interrompu.

Ce fut une époque de singulière activité que ces années 1872 et 1873. Pendant qu'il achevait, chapitre par chapitre, l'Essai sur l'Ephébie attique, qu'il mettait au point, à l'aide des documents nouveaux, les Fastes éponymiques d'Athènes, qu'il imprimait les inscriptions éphébiques, les souvenirs de ses voyages dans le Balkan et sur les côtes de l'Adriatique, publiait ou préparait l'exposé des découvertes qu'il avait faites en Thrace, M. Dumont s'associait par ses actes, ses réflexions et ses écrits à tous les efforts tentés pour relever en France l'enseignement supérieur et les hautes études. Il avait vu là une entreprise patriotique, un emploi plus élevé, plus utile de son intelligence que les recherches scientifiques mêmes; il s'y donnait au péril de ses propres travaux. On allait, en effet, les interrompre, en le nommant à Rome sous-directeur de l'Ecole française d'Athènes.

Nous nous sommes arrêtés longuement sur cette première période; on ne pensera pas, j'espère, que nous y ayons trop insisté. Elle est la plus éloignée de nous, elle s'est écoulée dans la retraite et le calme de l'étude; nous avons cru bon d'en rappeler les souvenirs, peut-être moins présents que ceux d'un temps plus rapproché, où de hautes situations et des services plus éclatants ont davantage frappé les yeux et la mémoire. Nous avons voulu montrer combien ces neuf années (1864-1873) ont été remplies et utiles, qu'en ce court intervalle, M. Dumont avait recueilli assez de documents, engagé assez de travaux pour toute une carrière scientifique, trop pour sa courte vie, qu'il avait mûri son esprit par l'étude, l'observation intime, la pratique des hommes. A trente-deux

ans, il avait pris rang parmi les maîtres de l'érudition; il se trouvait prêt pour l'action et pour la direction des esprits.

II.

L'idée de fonder à Rome une Ecole française d'archéologie remontait déjà à plusieurs années. Du temps que Napoléon III possédait les Jardins Farnèse, et faisait explorer le Palais des Césars, M. L. Renier avait proposé d'établir au milieu des ruines mêmes, en pleine antiquité, une sorte d'institut épigraphique et archéologique. Tout le monde approuva le projet; mais il ne se rencontra personne pour l'exécuter; les circonstances contraires furent plus fortes que les bonnes volontés.

En 1873, quand le relèvement des études scientifiques devient une préoccupation nationale, on songea de nouveau à cette Ecole de Rome. M. Dumont prit la question fort à cœur: il estimait qu'en matière d'enseignement les programmes sont peu de chose, les qualités du personnel tout, et qu'on aurait beaucoup fait pour la science, si l'on pouvait chaque année donner aux Facultés quelques jeunes hommes formés aux méthodes critiques, instruits par la vue des monuments. Le ministre d'alors, M. J. Simon, fut bien vite acquis au projet; les appuis ne manquèrent pas, mais les mauvais vouloirs non plus, ouverts ou déguisés, les alarmes des gens timorés, les difficultés: le manque d'argent n'était pas la moindre. M. Dumont fit face à tout; il déploya pour la première fois dans l'action cette souplesse inventive, cette ténacité patiente et politique, cet art de persuader et de concilier, ce talent de faire de grandes choses avec peu de ressources, dont il a depuis donné tant de preuves. Il sut prévoir, détourner ou repousser les attaques, résoudre les objections par l'ingéniosité des combinaisons; il calma les scrupules par cet optimisme convaincant qui était la conscience d'une volonté sûre d'elle-même, et la foi dans la force des idées justes et nobles; il

conforma aux nécessités budgétaires la modestie de ses prétentions.

Le projet qu'il proposa et qui fut adopté comportait peu de dépenses, n'entraînait aucune fondation nouvelle, exposait à peu de risques. Les membres de l'Ecole d'Athènes devaient séjourner un an à Rome, et s'y préparer aux études d'érudition par des voyages, des visites dans les musées, surtout par l'assistance à des cours qui seraient professés par le chef de la mission. C'était un simple essai, tenté avec des crédits minimes et révocables; l'avenir et le succès décideraient s'il était heureux et utile; s'il manquait, l'échec n'aurait pas plus de retentissement que la tentative elle-même. Telles furent les humbles commencements de l'Ecole de Rome, d'abord simple succursale de l'Ecole d'Athènes.

La direction en revenait, pour ainsi dire, de droit à M. Dumont; elle lui fut confiée. C'était un poste d'honneur et de péril, attrayant et redoutable à un âge où les succès et les échecs décident souvent de tout un avenir. Il imposait d'ailleurs et pour longtemps peut-être le sacrifice le plus dur à un savant, celui des travaux commencés: M. Dumont n'hésita ni devant les dangers ni devant le sacrifice, et se donna tout entier à l'œuvre qu'il jugeait bonne, à ses élèves dont il adopta comme siens les intérêts et les travaux.

Choisir les membres de l'Ecole était un acte grave, décisif même, dont il accepta, ou plutôt demanda toute la responsabilité: il les prit à l'Ecole normale ou ailleurs, sans superstition de grades ni de diplômes, sans examens, sur la recommandation de leurs anciens maîtres, et avant tout sur la foi de son jugement formé en quelques entrevues. Il vit si juste qu'ils se trouvèrent tous hommes de cœur et de talent; il leur communiqua si bien son ardeur, sa confiance, les persuada tellement de la grandeur de l'entreprise, de la nécessité du succès, qu'on peut dire qu'avant le départ la cause était gagnée déjà.

Restaient cependant à Rome même mille difficultés, qui devaient se présenter tous les jours et sous toutes les formes. Il

fallait faire honorablement sa place à cette Ecole à peine constituée, sans lendemain assuré, presque sans livres et sans crédits, avec un budget composé à grand peine de reliquats de toute espèce, avec un personnel encore peu homogène et généralement novice. Entre les Italiens passionnés pour leurs antiquités, leur histoire, leur art, d'un amour très-laborieux et quelque peu jaloux, et les Allemands forts du long passé et des glorieux services de l'*Institut de Correspondance Archéologique*, puissants aussi par la politique et la victoire, trouver sa voie était malaisé; car ils semblaient occuper toutes les avenues de la science et tous les champs de découvertes. Il fallait gagner en même temps l'estime et la sympathie des partis contraires, dont on avait également besoin pour travailler avec fruit, et cela quand le gouvernement de la France était encore mal affermi; il fallait enfin calmer les appréhensions ou dissiper les ombrages de la colonie française elle-même, découragée ou défiante.

On devine sans peine tout ce que l'œuvre exigeait de ressources d'esprit et de vaillance; elle fut menée avec une finesse avisée, une sûreté patiente, une bonne humeur toujours calme et souriant à tout, une prévoyance qui calculait tout, mais profitait de tout et savait être hardie non sans mécompte, mais sans une faute; elle aboutit en quelques mois à un succès complet.

L'Ecole n'avait d'abord point de siège; elle se réunit ensuite dans les communs de l'ambassade française, dans deux petites pièces au-dessus de la loge du concierge; quant au directeur, il était si petitement logé qu'il ne pouvait guère recevoir ses élèves ensemble. Mais que d'ardeur, que de foi! Les élèves marchaient avec assurance sous un maître qui avait fait ses preuves, qui leur livrait dans ses leçons, dans ses conversations, tous les secrets de son expérience scientifique, leur enseignait la méthode, les mettait au courant de toutes les questions de l'archéologie par des programmes clairs, complets et qui eussent formé un excellent manuel, qui leur imposait la discipline des études de détail, mais leur ouvrait les

larges perspectives de la science. Le secret de l'empire qu'il exerçait sur eux était dans son savoir; il était surtout dans ce dévouement désintéressé à une idée élevée, dans la bonté attentive avec laquelle il s'intéressait à l'avenir de ses élèves comme à leurs travaux présents, dans la confiance qu'il leur témoignait, s'ouvrant à eux de ses projets, de ses espérances, de ses embarras mêmes; dans la douceur avec laquelle il soutenait leurs défaillances et leur rendait courage; dans cette affection contenue, mais profonde, qui ne se donnait qu'avec choix, mais se donnait sans réserve, et qui s'emparait des cœurs.

Le directeur si jeune, cette école improvisée eurent bientôt pris leur rang dans Rome. Il faisait autorité parmi les savants, il était recherché dans la société; elle conquérait l'estime, la sympathie par sa simplicité modeste et l'ardeur de son zèle; elle ne faisait point de bruit, mais on la voyait partout à l'ouvrage.

On est étonné des résultats de cette première année; les mémoires adressés à l'Institut touchaient à toutes les parties de l'archéologie, à l'antiquité païenne et chrétienne, au moyen-âge et à la renaissance, à l'histoire de l'art et à celle des institutions; ils furent jugés excellents et pleins de promesses. De plus une mission envoyée en Epire, en Thessalie, en Macédoine, à Salonique et au Mont Athos rapportait plus de deux cents inscriptions, des copies de manuscrits et de chartes, des notes sur la peinture byzantine, et d'importantes sculptures. M. Dumont avait abandonné tous ses travaux; mais il avait collaboré à ceux de tous ses élèves; c'est lui qui avait indiqué à chacun son sujet suivant les aptitudes de son esprit, inspiré la méthode, guidé les recherches, et soutenu les efforts.

Après cette année, l'Ecole de Rome était fondée, et si les décrets qui devaient lui assurer à la fois la perpétuité et l'indépendance tardèrent encore d'une année, elle avait déjà la sanction de l'opinion et des services rendus. Mieux dotée, elle put s'installer plus à l'aise dans la Villa Mérode, une maison retirée, au milieu d'un grand jardin, au pied d'un haut mur

de couvent, simple, calme, faite pour le travail. Les élèves furent plus nombreux, et, comme l'ardeur ne se ralentit point, on produisit plus encore.

M. Dumont put alors obtenir la création de l'Ecole française de Rome, qui fut séparée de celle d'Athènes, eut son objet propre et son budget particulier. En la plaçant dans le Palais Farnèse auprès de l'Ambassade de France, il lui donnait un éclat auquel elle avait droit, il affirmait nettement qu'elle représentait la science française, et qu'elle comptait sur la durée.

Jamais peut-être M. Dumont ne réalisa mieux que pendant ces deux années de Rome cet idéal de son activité, faire beaucoup de peu ou de rien.

Quand il obtenait par le décret du 20 novembre 1875 la consécration de son œuvre, il ne travaillait déjà plus pour lui, il avait été désigné pour remplacer à Athènes M. Burnouf, arrivé au terme de son mandat.

Il quitta Rome, avec chagrin par ce qu'il aimait l'Ecole et les élèves à qui il s'était donné tout entier, sans regret pourtant, parce qu'il avait accompli tout son projet, et que ce qui restait à faire ne pouvait plus suffire à son activité. Il aimait la lutte, l'effort de la fondation, non le calme de la prospérité et le train paisible de l'administration.

Le désir qu'il avait d'être utile, le besoin qu'il ressentait de dépenser pour le bien ses facultés et ses forces, allaient trouver à s'exercer à Athènes. L'Ecole française, par l'effet des circonstances plus que par la faute des hommes, traversait en 1875 une crise redoutable; elle réclamait un prompt et énergique secours. Il fallait la relever et lui rendre la vie. M. Dumont accepta la tâche qu'il n'avait pas demandée, et qui contrariait bien des convenances personnelles. Il la reçut pourtant avec joie, toujours attiré par la séduction de la Grèce, décidé par l'espoir de servir plus efficacement qu'il n'avait fait encore l'Ecole d'Athènes, dont il avait été huit ans pensionnaire ou membre volontaire, et deux ans sous-directeur. Il céda certainement à ces sentiments de sympathie et d'affec-

tion; aussi porta-t-il dans la direction d'Athènes je ne sais quoi de doux, de tendre qui nous pénètre encore de loin avec un charme exquis et douloureux. Il montra dans la conduite des affaires la même décision, la même prudence qu'à Rome. Se proposer un but bien défini, et le placer le plus haut possible; y tendre sur-le-champ et de si bas qu'on parte, par les moyens dont on dispose, et au pas dont on peut marcher; tels étaient, dans ses projets comme dans ses travaux, les règles qu'il se proposait et les contrastes de sa méthode à la fois très-idéaliste et très-pratique. Elle lui assura une fois encore le succès.

On y comptait si bien que la seule nouvelle de la nomination de M. Dumont rendit en un instant courage aux membres de l'Ecole, peu nombreux, attristés, et qui avaient perdu confiance en eux-mêmes comme dans l'institution.

M. Dumont ne prit point d'ombrage de l'Institut allemand, qui venait de se fonder auprès de notre Ecole: il ne jugeait pas qu'il dût y avoir de rivalité entre deux établissements consacrés à la science et à la libre recherche; il croyait au contraire cette création avantageuse, parce que l'émulation entretient l'ardeur, et que le nombre des travailleurs enrichit la matière scientifique, au lieu de l'appauvrir. Il trouvait d'ailleurs, à la tête de l'Institut, un galant homme autant qu'un savant autorisé, dont il avait été rapproché dans des temps meilleurs par la communauté des études, par les liens de l'estime et presque de l'amitié.

On pouvait, en faisant autre chose et autrement, pour éviter jusqu'à l'ombre de la rivalité, faire aussi bien. M. Dumont se traça un programme bien original, assez modeste pour n'inquiéter personne, assez généreux pour rallier toutes les sympathies.

Il croyait que la force des institutions réside dans les services rendus, et dans le sentiment qu'elles ont elles-mêmes de leur utilité; il voulut donc que l'Ecole fût utile à la science et à la Grèce.

L'activité des syllogues fondés par les Grecs dans tous les

pays d'Orient, le nombre des écoles entretenues jusque dans les plus petites villes, le zèle déployé partout pour répandre l'instruction est un des traits qui frappent le plus les voyageurs et excitent le plus leur admiration. Ces syllogues, ces écoles sont devenus pour l'ordinaire des musées où l'on recueille avec un soin pieux tous les restes de l'ancienne civilisation hellénique, inscriptions ou œuvres d'art; tout Grec instruit, tout maître d'école tient à honneur d'étudier sa province, sa ville, d'en décrire et d'en publier les antiquités. Les annuaires des syllogues, les journaux quotidiens, les livres publiés partout où l'on peut imprimer, c'est-à-dire dans tous les endroits où existe une communauté grecque, contiennent souvent des textes épigraphiques, des indications sur les monuments, la topographie, le dialecte, des faits qui ne peuvent être recueillis que sur place, et qui échappent souvent au voyageur qui passe. Mais, la plupart du temps, ces publications n'arrivent pas jusqu'en Europe, ni à Athènes même; elles demeurent inconnues et absolument inutiles. Parviennent-elles par hasard entre les mains des savants, elles les rebutent d'ordinaire par la mauvaise qualité du papier, les fautes d'impression, l'ignorance, le manque de méthode.

M. Dumont avait observé avec sympathie ce mouvement intellectuel; il avait profité, au cours de ses voyages, de cette curiosité provinciale; il déplorait que tant de bonne volonté demeurât stérile, faute d'encouragement, de conseils et d'organisation, que bien des documents se perdissent, quelquefois sans retour, faute d'un intermédiaire entre les travailleurs obscurs des pays grecs et les érudits du monde entier. Il sentait qu'il fallait un centre où tous les renseignements seraient réunis, contrôlés, publiés, où tout aboutirait, d'où tout partirait. Ce centre, dans sa pensée, devait être l'Ecole française d'Athènes, ou plutôt l'*Institut de Correspondance Hellénique*.

Après avoir fixé ses idées, en nous les communiquant, selon son habitude, sondé l'opinion des Grecs les plus influents, les plus dévoués à la cause de l'éducation nationale, il convoqua à une réunion tous ceux qui dans Athènes pratiquaient

ou aimaient la science, pour leur soumettre son projet d'Institut.

Pour encourager l'ardeur intelligente des archéologues de province, de village, il fallait assurer à leurs découvertes une publicité certaine, régulière, universelle; pour rendre leur zèle fécond, il fallait le diriger, le détourner des travaux ambitieux et vagues, le porter vers les recherches précises; cette double tâche appartiendrait à l'Institut.

Cet Institut servirait grandement la science, en multipliant les découvertes, en les portant toutes à la connaissance de tous; il honorerait la Grèce, en révélant ses efforts généreux; il contribuerait à former et élever l'esprit national par la diffusion des études scientifiques et des saines méthodes; il pourrait influencer même sur les destinées de l'hellénisme. Qui sait si, en montrant tant d'intelligence, de dévouement partout dépensés, il ne prouverait pas que les Grecs « ne demandent pas une « faveur par le fait d'une ambition impatiente, mais réclament ce qu'ils ont voulu mériter et ce qui leur est dû » (1)? A ceux qui craignaient qu'on ne détournât ainsi une partie des forces consacrées à l'instruction élémentaire, M. Dumont répondait par cette pensée qui lui était chère, qu'entre les divers degrés d'enseignement il n'y a pas d'antagonisme et que de la science seule ils reçoivent tous la lumière et la vie.

Le principe fut voté d'enthousiasme; et les moyens d'exécution furent réglés selon les prévisions de M. Dumont.

L'Institut devait, pour répondre à son nom et atteindre son but :

1°. — Tenir des *séances* dans lesquelles on analyserait les travaux récemment publiés en Grèce ou sur la Grèce; on y dépouillerait la correspondance, c'est-à-dire toutes les nouvelles archéologiques annoncées par lettres ou par les journaux quotidiens dont on s'assurerait partout l'envoi; on y recevrait enfin les communications directes que les savants athéniens

(1) Discours prononcé par M. Dumont à l'ouverture de l'Institut de Correspondance Hellénique, le 3 avril 1876. (*Revue Archéologique*, 1876, XXXI, p. 420-27).

ou étrangers, les collectionneurs d'Athènes voudraient bien faire de faits nouveaux ou de monuments inédits.

2°. — Publier un *Bulletin*, qui réunirait, pour l'usage de la Grèce et de l'Europe, toutes ces informations venues de tous côtés, qui n'admettrait que des nouvelles et des faits, exclurait les longs mémoires et les travaux de généralisation (1).

Comme l'Institut était international, que l'Ecole lui servait de siège et n'en formait pas le corps, le grec et le français devaient être employés également dans les communications verbales ou les articles.

Le programme des études réservées à l'Institut avait la largeur qu'on pouvait attendre de celui qui avait lui-même tenté de tout embrasser; il comprenait dans le domaine de l'hellénisme le cercle entier des études historiques. Dans ce vaste champ, M. Dumont indiquait lui-même aux Grecs certaines recherches, pour lesquelles il les jugeait presque seuls compétents, parce qu'elles exigent une continuelle présence dans le pays. Tant il était éloigné de toute étroitesse jalouse, tant il n'avait en vue que la science, et se plaisait à y convier tous les travailleurs!

Il était trop juste et trop sincère pour ne pas rappeler les antécédents du projet et les efforts tentés par M. Burnouf; mais l'échec même de son prédécesseur montrait la difficulté de l'entreprise.

M. Dumont y donna tous ses soins, et n'en remit pas d'un jour l'exécution. Les séances commencèrent aussitôt après le vote, et se continuèrent de quinzaine en quinzaine. L'Institut de Correspondance s'ouvrit sans correspondances, il faut bien l'avouer: M. Dumont en souriait lui-même, mais il aimait mieux les provoquer que les attendre; il ne dédaigna jamais les humbles commencements. On n'eut point à s'en repentir; et dans les trois années qu'a duré l'Institut, on peut affirmer qu'il n'a pas été inutile.

La publication du *Bulletin* ne pouvait être immédiate; on

(1) Pour les travaux étendus, il fonda peu après un autre recueil, la *Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome*, exclusivement réservée aux membres des deux Ecoles.

n'avait pour l'entreprendre ni crédits ni matériel. En attendant, M. Perrot voulut bien recevoir dans la *Revue Archéologique* les comptes-rendus des séances. De retour en France, M. Dumont démontra la nécessité de doter l'Ecole et l'Institut d'un recueil périodique, obtint les fonds, acheta du papier, commanda des caractères. Titre, format, nombre de livraisons et de planches à donner par an, époques de publication, il avait tout prévu, avec ce soin minutieux des détails à qui rien n'échappait, tout jusqu'à la couleur de la couverture. Il n'avait pas prévu pourtant la pénurie des imprimeries d'Athènes; on aura peine à croire aujourd'hui, et cela seul prouve qu'on doit beaucoup à l'impulsion donnée par l'Ecole française et l'Institut allemand, que la composition de quelques feuilles dépassait presque les ressources d'une bonne maison.

La préparation de chaque numéro était un temps d'émotion et de crise; quant au premier, il fut sujet à tant de péripéties et d'accidents, qu'il fallait toute l'obstination de M. Dumont pour ne pas se décourager, toute son imagination pleine de ressources pour parer à tout. Il parut enfin, et ce fut un grand jour; car la publication du *Bulletin*, c'était la raison d'être de l'Ecole, c'était son salut et sa force.

Nous avons tous travaillé de notre mieux à cette œuvre; les Grecs, les savants de France s'y sont associés; mais M. Dumont en fut vraiment l'inspirateur unique et l'artisan. Il eut l'idée du *Bulletin*; il en définit l'esprit; il le rendit possible; il le fit tel qu'en peu de temps on le regarda partout comme un auxiliaire indispensable.

M. Dumont, pendant la seconde année de son séjour à Rome, avait réussi à imprimer les textes éphébiques; à Athènes, il donna l'*Essai sur l'Ephébie*. Le *Bulletin* le détourna bientôt de ses propres travaux. Aux séances de l'Institut, c'est lui qui portait surtout le poids des communications; au *Bulletin*, il écrivit beaucoup lui-même; il refit, sans le dire, bien des articles médiocres ou mauvais; il ne se contentait pas de tout lire, il revoyait toutes les épreuves aussi souvent qu'il fallait pour arriver à une correction parfaite. Pour les planches, il prit

sans compter dans ses cartons, ne se réservant même pas de les publier, mais les abandonnant ou à nous ou à d'autres.

Quand il fondait l'Institut et le Bulletin, M. Dumont songeait à la Grèce; il ne s'est pas trompé en croyant la servir; si le goût, la méthode de la science y sont aujourd'hui plus répandus, si les publications archéologiques y sont devenues plus nombreuses et plus belles, sans doute les efforts, les exemples de M. Dumont n'ont pas laissé d'y contribuer pour leur part.

Mais si libéralement qu'il se préoccupât des intérêts généraux et des besoins de la Grèce, il pensait d'abord à ses élèves: nous étions son premier et son plus cher souci. L'Institut, et il ne s'en cachait pas, devait surtout profiter à nos études, à nos voyages en nous mettant au courant de toutes les découvertes, en plaçant sous nos yeux des monuments inédits, en nous créant des relations dans la Grèce et toute la Turquie, en nous ouvrant partout les collections privées, en nous permettant à nous-mêmes de nous produire. De même le *Bulletin* devait nous donner le stimulant de la publicité, nous instruire par les travaux d'autrui qui passaient dans nos mains, nous faire connaître, préparer à la fois notre carrière scientifique et notre future situation en France. Ainsi il conciliait tous les intérêts, montrant que dans la science tous sont solidaires; il n'oubliait pas non plus les nécessités de la vie; car il était le plus humain des maîtres comme le plus dévoué à la science.

Il nous faut résister au charme de nos souvenirs et nous borner à rappeler ce que M. Dumont fit pour les études grecques. Et pourtant ces conversations, dont on ne se lassait jamais, dont l'impression est encore toute vive, avaient la portée d'un enseignement: c'est là qu'il étudiait chaque esprit, voyait à quoi chacun était propre, suggérait les sujets de travaux, les projets de voyage. Nous arrivions pleins d'enthousiasme, mais d'ignorance aussi et d'incertitude; il nous appelait auprès de lui, venait nous trouver dans nos chambres, nous emmenait en ses promenades, et, nous interrogeant, nous laissant parler, nous observant, il nous connaissait bientôt

mieux que nous ne faisons nous-mêmes; il ne nous pressait pas d'agir, mais laissait faire au temps et à la réflexion. Quand le travail était commencé—c'était toujours sur ses indications, souvent avec ses notes—il en suivait pas à pas les progrès; les conseils, les encouragements arrivaient toujours au bon moment. Cela sera très-bien, aimait-il à dire; et l'on se sentait plus capable de bien faire, pour répondre à sa confiance, pour lui faire plaisir. Jamais nos défaillances ne l'irritèrent; sa bonté se montrait seulement alors plus douce et son optimisme plus réconfortant. Les mémoires finis, partait-on en voyage, on allait encore au but librement choisi, mais désigné par lui: il avait parcouru à peu près tous les pays grecs, il s'enquérail sans cesse autour de lui des découvertes qui s'y faisaient ou qu'ils pouvaient promettre; grâce à lui, nous possédions déjà l'expérience avant de nous mettre en route.

Dans tout ce qui a été fait de mémoires, de découvertes, par ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour directeur et pour maître, il a mis sa marque, il a sa part; tout ce qui a pu servir à l'avancement de la science, honorer l'Ecole et la France pendant les trois années 1875-1878, a été inspiré par lui.

Quand donc on veut se rendre compte de son activité scientifique à cette époque, aux articles qu'il a publiés dans le *Bulletin*, aux communications qu'il lisait devant l'Institut de Correspondance hellénique ou qu'il adressait à l'Académie des Inscriptions, aux recherches qu'il poursuivait pour l'histoire des Céramiques grecques, il faut ajouter cette collaboration morale et effective qui l'associait à tous nos travaux et doit lui assurer l'honneur des meilleurs de nos succès.

On apprenait en effet dans ces causeries plus qu'on n'eût fait dans des cours ou dans des livres; elles ont plus agi sur nos esprits que les leçons d'aucun maître.

Elles ont aussi laissé leur empreinte sur nos caractères; car on ne pouvait, sans que l'âme s'élevât, approcher de celui dont toutes les pensées étaient tournées vers le bien et le beau. Il n'est point dans notre vie d'années plus fécondes, il n'en est point aussi de plus heureuses. Il était tout à nous; son

temps, sa pensée, il nous les donnait; son bonheur même, il nous en faisait une part. Si l'affection la plus confiante, la plus tendre, la plus dévouée est le propre de la famille, nous en retrouvions une vraiment dans cette hospitalière maison, toujours ouverte pour nous, sympathique à tous nos sentiments, prompte à se réjouir avec nous comme à nous consoler. En nous aimant ainsi, il cédait à sa bonté et à son cœur; ne doublait-il pas aussi nos forces pour le travail et notre ardeur de bien faire? Que ce soit notre excuse pour ces confidences peut-être trop intimes, que nous n'avons su retenir.

III.

La création de l'Ecole de Rome avait demandé deux années; il n'en fallut pas plus de trois pour relever l'Ecole d'Athènes, pour lui donner une prospérité qu'elle n'avait encore jamais connue, et lui imprimer un mouvement qui ne doit plus s'arrêter. Tant que le sol de la Grèce ne sera pas épuisé, le *Bulletin* ne manquera pas de matière, ni l'Ecole de travail et d'ardeur.

L'œuvre à son tour était achevée; M. Dumont crut alors pouvoir céder aux raisons de famille qui le rappelaient en France et se décida à accepter un rectorat qui lui fut offert. Il ne fit que passer dans les Académies de Grenoble et de Montpellier, et fut appelé, après moins d'une année, à la Direction de l'Enseignement Supérieur, poste plus digne de ses talents et des services qu'il avait rendus.

Ces hautes fonctions ne le prirent pas au dépourvu: depuis 1870 la réforme de l'Enseignement Supérieur, le développement des hautes études en France n'avaient cessé d'être l'objet de ses méditations. Les efforts, au prix desquels il avait fondé ou relevé nos Ecoles extérieures d'Archéologie, n'avaient pas d'autre but. A Rome, à Athènes, il travaillait pour nos facultés de France; il nous formait à la science avec tant de soin, pour nous rendre capables d'y former les autres; il voyait toujours en nous des professeurs chargés d'aller porter,

partout où nous serions envoyés, l'ardeur dont il nous avait animés, la connaissance des méthodes que nous avions apprises avec lui.

L'enseignement supérieur ne lui paraissait pas un luxe dont il est bon de se parer aux yeux de l'étranger; il voyait dans sa prospérité une condition même de la grandeur nationale: il croyait à la vertu morale de la science. La recherche désintéressée du vrai n'est pas seulement pour celui qui s'y livre une discipline fortifiante; elle répand des bienfaits qui sont partout ressentis, une lumière qui éclaire toutes les âmes. Ce sont les découvertes des savants qui combattent la routine et détruisent les préjugés, qui entretiennent dans les esprits le mouvement et la vie. Les vérités trouvées par quelques-uns deviennent avec le temps le bien commun de tous. On poursuit donc une chimère quand on veut favoriser l'instruction secondaire ou primaire même, sans rien faire pour la haute culture. Car c'est elle qui est la régulatrice des connaissances et de l'esprit public; avec elle tout s'élève ou s'abaisse. Nous lui avons souvent entendu exprimer cette opinion; il aimait à la répéter, à la répandre; il la développait encore dans le dernier de ses écrits, le Rapport qu'il lut à Londres devant le Congrès pédagogique. Aimer la science était pour M. Dumont une des formes du patriotisme: aussi l'aimait-il avec passion.

Il n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracé de dire ce qu'il a fait pour susciter et seconder le zèle des maîtres et des élèves; tout le monde l'a vu à l'œuvre; lui-même a exposé avec autorité les réformes qu'il avait accomplies, les projets qu'il formait encore.

Elevé à l'école des anciens et des Grecs, M. Dumont ne pouvait manquer d'accorder à l'antiquité une grande place dans les programmes et un rôle important dans l'éducation. Il voulut que les institutions de la Grèce et de Rome fussent enseignées dans toutes les facultés, que partout on donnât aux étudiants des notions sommaires, mais précises, sur l'art antique; il multiplia les chaires de philologie, de littérature,

d'histoire, il favorisa partout les recherches érudites. Voilà de ses réformes les seules que nous voulions retenir ici.

Ce n'est qu'une très-petite partie de son œuvre; il y tenait pourtant, comme à l'antiquité elle-même. Personne n'a mieux connu les nécessités de son temps et n'a plus songé à l'avenir; il ne croyait jamais avoir assez fait pour les sciences physiques, chimiques, naturelles; mais il jugeait que, pour affiner et élever les âmes, rien ne vaut l'étude des anciens, le commerce du génie grec, le plus libre et le plus mesuré, le plus haut et le plus humain, celui qui a le plus approché de la perfection de la beauté.

Lui-même, au milieu des labeurs écrasants de l'administration, il continuait à enseigner par l'exemple comment ces études veulent être faites. Il revint aux travaux qu'il aimait et que pour le bien public il avait tant ajournés. En 1881 parut la première livraison des Céramiques grecques annoncées depuis 1874; il a donné la seconde, mais il n'a pu que préparer la troisième. L'art grec a toujours gardé pour lui son attrait: on ne sait où il trouvait le temps de s'instruire des découvertes, de recueillir les monuments, d'écrire les notices qu'il lisait à l'Institut (1) ou les articles qu'il envoyait au *Bulletin* d'Athènes; il le prenait sur son repos, hélas! et sur sa vie.

Car son âme était plus grande que ses forces, et les a usées avant le temps. Etre utile, c'était son ambition, la vraie, la seule; du moins a-t-elle été satisfaite et si pleinement que sa trace est marquée pour toujours dans les progrès de la science et de l'éducation nationale.

Paris, 18 Décembre 1884.

TH. HOMOLLE.



(1) Il avait été élu membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1882 en remplacement de M. de Longpérier.

FOUILLES DE DÉLOS

MAISONS DU SECOND SIÈCLE AV. J.-C.

(Planche XXI).

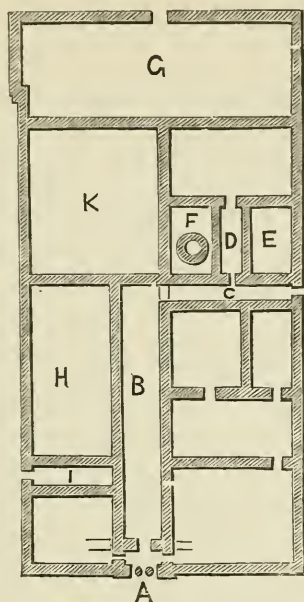
Tous les voyageurs qui ont visité Délos ont signalé en plusieurs endroits de l'île des amas de décombres provenant de maisons particulières. Mais leur attention s'est naturellement portée sur les édifices publics, et ils ont négligé la ville proprement dite de Délos. Ross seul (1840) donne quelques détails un peu précis sur les ruines des habitations déliennes. « Les murs, dit-il, ne s'élèvent plus qu'à trois ou quatre pieds de terre; la partie supérieure a été renversée; les meilleures pierres, en particulier celles des angles, ont été arrachées, et les autres, entassées au milieu du ciment pulvérisé, forment des monceaux qui couvrent les ruines. Sous cet amas, on trouverait sans doute bien des parquets en mosaïque, et peut-être les fondations complètes de beaucoup de maisons. Les matériaux employés sont de petites pierres extraites du schiste et du granit de l'île, unies par du mortier; les parois sont, à l'intérieur, revêtues d'un beau stuc de marbre, aussi dur que la pierre, sur lequel on reconnaît çà et là des traces de pein-

ture. Dans beaucoup de maisons on trouve quelquefois encore debout des colonnes de granit d'un à deux pieds de diamètre, qui ont échappé à la destruction grâce à leur solidité plus grande, ou parce qu'elles n'ont pas excité la convoitise. D'ordinaire, elles sont disposées en carré, par huit ou douze, et elles formaient, à ce qu'il semble, une colonnade qui entourait la cour intérieure de la maison. Sous beaucoup de maisons, peut-être sous la plupart, étaient creusées des citernes, les unes légèrement voûtées, (sans doute en raison de la largeur), les autres recouvertes de longues dalles de granit sur lesquelles reposait le plancher (1) ».

Dans un livre déjà ancien, qu'une excellente traduction a commencé de populariser en France, *Das Leben der Griechen und Römer*, MM. Guhl et Koner, traitant de l'habitation grecque, donnent le plan détaillé d'une maison de Délos et une vue de la porte d'entrée. Les deux planches (fig. 93 et 94) sont empruntées, disent les auteurs, aux « Ionian Antiquities » publiées par la Société des Dilettanti. Je dois avouer que, malgré mes recherches dans l'île de Délos, je n'ai rien retrouvé de cette construction. Le volume anglais n'existe, à ma connaissance, dans aucune bibliothèque d'Athènes; la traduction allemande de Wagner ne parle pas de ce monument, et le volume de planches ne contient pas celles qu'ont reproduites Guhl et Koner. Je constate d'ailleurs qu'une certaine indécision existe dans l'esprit des auteurs. Ils disent que « des archéologues » (?) ont cru reconnaître là un établissement de bains publics, et eux-mêmes ne semblent pas trop assurés que ce soit une maison. Je ferai remarquer aussi que le plan, reproduit exactement ici, n'est pas très-net; on explique difficilement l'étroit couloir I, qui n'ouvre que sur la rue, de même que la pièce G. Quant aux divisions H et K, elles n'ont absolument aucune communication entre elles, ni avec la rue, ni avec le couloir BC; le puits F est aussi entièrement clos de murs sans issue. Tout cela prouve qu'étant même admise

(1) Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres*, I. Band, p. 30.

l'existence de l'édifice, il faut se défier du plan. On ne s'étonnera pas que j'en tiennne peu de compte (1).



Les fouilles que j'ai été chargé de diriger, aux mois de juillet et août 1883, ont amené la découverte d'une maison dont l'état de conservation étonne, si l'on songe au bouleversement général de l'île.

L'emplacement est facile à désigner; derrière le théâtre, au point culminant de la colline qui, faisant face au Cynthe, borde du côté gauche le lit de l'Inopus, la carte de M. Lebègue indique sous le numéro 11 les restes d'un portique qui s'élevait à l'entrée de la ville. C'est à quinze mètres environ au nord de ce portique qu'ayant aperçu sous des pierres et des broussailles un fragment de colonne cannelée qui paraissait être encore en place, je me décidai à faire un sondage. Je fus immédiatement convaincu, par la découverte d'un chapiteau,

(1) La vignette n° 94 qui représente, selon Guhl et Koner, la porte principale de l'édifice, ne correspond certainement à aucun monument subsistant à Délos.

à quelques centimètres de profondeur, que la colonne était en effet debout, et de plus qu'elle était entière; le chapiteau s'adaptait exactement au sommet de la colonne, qui fut bientôt dégagée jusqu'à la base.

Par un hasard curieux, juste au pied de la colonne se trouvait l'ouverture d'une citerne fermée par une simple dalle qu'un coup de pioche déplaça brusquement. Je me fis descendre dans le trou, et j'explorai une sorte de puits quadrangulaire, d'un mètre carré environ d'ouverture, dont les parois étaient enduites d'un épais ciment jaunâtre très-bien conservé. Il y avait à peine quelques centimètres d'eau croupie au fond du puits; l'odeur en était fétide, et comme la bouche béante de la citerne était un danger pour les ouvriers, je fis combler le trou de déblais, et continuai la fouille.

Je reconnus que la colonne était posée sur un stylobate de marbre assez étroit; à droite, du côté du portique, l'arête du marbre était inégale, et l'épaisseur mal dégrossie; à gauche, l'arête était vive et la surface verticale bien travaillée. C'est de ce côté que je poussai les recherches, et je ne tardai pas à mettre au jour une marche de marbre descendant sur un parquet en mosaïque.

Ce résultat était suffisant pour m'encourager à continuer les fouilles en cet endroit, et j'ai déblayé les ruines de la maison dont la planche reproduit le plan. Je suis heureux de remercier ici M. Gotteland, ingénieur des ponts et chaussées de la mission française en Grèce, qui a eu la complaisance de le dresser d'après mes mesures.

Voici les différentes parties de l'édifice dans l'ordre où je les ai découvertes.

Une cour carrée, pavée en mosaïque, et entourée d'un péristyle. Le carré n'est pas parfait; l'un des côtés (ouest), pris en dehors du stylobate, mesure 7^m.35; le côté adjacent du côté du sud 7^m.60. Le stylobate, formé de longues dalles épaisses de 0^m.60, a 0^m.75 de largeur. On descend sur la mosaïque par une marche large et haute de 0^m.20. Le péristyle a douze colonnes, quatre sur chaque côté, en comptant deux

fois les colonnes d'angle. Toutes n'étaient pas en place lors de la fouille, et celles qui étaient restées debout n'étaient pas toutes complètes; mais j'ai retrouvé dans les décombres de quoi marquer exactement la place des premières et reconstituer plusieurs des secondes; l'une d'elles, celle de l'angle nord-est, était tombée tout d'une pièce, assez malheureusement pour endommager le centre de la mosaïque; je l'ai fait relever sans trop de peine, et remettre en place.

Les colonnes, dont la planche donne l'élévation, sont en marbre blanc. Le chapiteau seul est toujours formé d'un morceau distinct, mais le fût lui-même est formé tantôt d'un, tantôt de deux tambours. La hauteur, sans le chapiteau, est de 3 mètres; le diamètre à la base est de 52 centimètres; au sommet, de 45. La partie supérieure seule, sur une longueur de 1^m.05, est cannelée, et les arêtes des cannelures deviennent, par leur prolongement, les arêtes de simples pans coupés; la colonne est ainsi taillée à facettes; la coupe en donnerait un polygone régulier inscrit; les facettes ont à la base 0^m.09, au sommet 0^m.085; la corde de l'arc des cannelures a donc 0^m.085 à la base; elle a 0^m.075 à la naissance du chapiteau. Le chapiteau lui-même, d'ordre dorique, a 0^m.25 de hauteur ainsi divisée: tailloir, 0^m.03 (et 0^m.57 de côté); échine, 0^m.08; annelets, 0^m.08; amorce des cannelures (ὑποτροχήλιον) 0^m.06. L'entrecolonnement est de 2^m.40. J'ai recueilli et rassemblé autour du péristyle 12 morceaux, formant une longueur totale de 11^m.35, d'une corniche fort simple. Elle faisait certainement partie de l'entablement que supportaient les colonnes, et reposait sans doute, ainsi que cela avait lieu dans beaucoup de maisons pompéiennes, sur des poutres qui formaient architrave. Tous ces fragments portent d'assez nombreuses traces de couleur rouge et bleue. J'ai trouvé aussi dans les décombres d'autres marbres taillés, soit unis, soit ornés de moulures, dont la forme ne suffit pas à déterminer la destination, et une sorte de console formant comme le chapiteau d'un pilastre; le morceau s'adapte exactement à l'extrémité d'une plaque assez épaisse dont je ne sais pas expliquer l'usage.

La mosaïque, partout bien conservée, sauf au milieu, comme je l'ai dit, est fort belle, et il serait à souhaiter qu'on pût en prendre une photographie ou en faire le dessin. Au centre se trouve un cercle dans lequel sont représentés des fleurs et des fruits en bouquet, attachés avec des rubans. Ensuite, des zones circulaires unies séparent trois autres zones concentriques renfermant, l'une des guirlandes de fleurs, les deux autres des ornements en forme de postes. A ces bandes concentriques est circonscrite, sans être tangente, une grecque quadrangulaire bleue et blanche; aux quatre coins du carré se trouvent quatre groupes de deux dauphins dessinés par une ligne bleue sur fond blanc (1); deux bandes unies, l'une bleue, la dernière blanche, terminent le cadre. La mosaïque se distingue par un travail d'assemblage très-soigné; les petits cubes de marbre, où les couleurs blanche, noire, rouge, jaune et bleue dominant, vont en diminuant de surface à mesure que le dessin devient plus irrégulier; au centre, l'appareil du bouquet est très-petit.

Je dois mentionner aussi, à l'angle ouest du stylobate, entre la première et la seconde colonne, une seconde citerne, dans laquelle je suis descendu au moyen de trous disposés en escalier dans les parois. Cette citerne, de mêmes dimensions à peu près que la première, et de même construction, ne contenait pas d'eau. Au fond, j'ai trouvé divers fragments de poteries grossières, et une grande amphore pointue par le bas, très-lourde; les anses ne portent aucun cachet. La présence de ces objets et l'escalier, suffisant pour des esclaves, bien que rudimentaire, me font croire que là était la cave de la maison.

L'opinion commune des voyageurs est que les maisons de

(1) Les dauphins semblent avoir été un sujet cher aux mosaïstes. Je me rappelle avoir vu, au monastère d'Hagios Constantinos, près de l'ancienne ville de Daphnus, en Loeride, une mosaïque très bien conservée qui recouvre, comme celle de la maison de Délos, une citerne. Au centre est une fort belle tête de Méduse, aux angles sont des dauphins. Je ne crois pas que cette œuvre intéressante que les moines ont, par extraordinaire, mise à l'abri sous un toit, ait été mentionnée ni publiée.

Délos étaient construites sur des réservoirs d'eau. Cela est du moins exact pour celle que j'ai déblayée. J'ai profité de la brisure faite au centre de la mosaïque par la chute d'une colonne pour pratiquer une ouverture en cet endroit. Après un travail pénible, car il a fallu percer avec une sonde plusieurs couches fort dures de mortier qui servaient de lit à la mosaïque, et une dalle très-épaisse, je me suis convaincu que le parquet est suspendu au-dessus d'un large puits contenant encore de l'eau. Mais je n'ai pu explorer ce sous-sol, parce qu'il aurait fallu endommager la mosaïque. J'ai craint d'ailleurs que le centre de la mosaïque, peut-être la clef de voûte, disparaissant, il ne s'ensuivît un écoulement général de la cour.

J'ai placé sur le trou pratiqué, pour le masquer, un *puteal* en marbre que j'ai trouvé dans la terre. C'est comme un tambour de colonne cannelée, évasé par le haut et par le bas, et creux. Des rainures irrégulières et polies, à l'intérieur, semblent être formées par le frottement d'une corde. Ce putéal mobile devait être placé, à l'origine, à l'orifice du puits. Souvent, à Pompéï, on trouve la même disposition; entre les colonnes de l'atrium une bouche de citerne, et, sur la bouche, un putéal exactement semblable à celui de Délos.

L'existence et la disposition de ces citernes sont, je crois, très-faciles à expliquer. D'abord l'eau était très-rare à Délos; il n'y a qu'une source intarissable dans l'île, le puits du Maltais; l'Inopus, qui n'a jamais d'eau maintenant, devait en avoir fort peu dans l'antiquité. Il était indispensable de subvenir à cette pénurie au moyen de citernes, et leur établissement devait être une des premières préoccupations des architectes. Dans le cas qui nous occupe, tout est arrangé pour le mieux: l'ouverture est située de telle sorte que les gens de la maison peuvent venir puiser de l'eau sans traverser la cour, où sans doute la famille se tenait d'ordinaire; cette cour est elle-même construite sur un réservoir central qui est hermétiquement clos, et dont l'eau, conservée pure et fraîche, lui communiquait un peu de sa fraîcheur, effet bien appréciable sous

un climat brûlant. Enfin la cave, contiguë au réservoir, n'avait qu'à gagner à ce contact.

La cour une fois déblayée, à l'ouest, du côté du théâtre, j'ai trouvé un mur, et de l'autre côté du mur une rue. Ce mur était certainement le mur d'enceinte; je l'ai suivi à l'extérieur et j'ai ainsi déterminé le périmètre de la maison tel que l'indique le plan, c'est-à-dire un long rectangle de 28 mètres sur 17, très-régulier, sauf à l'angle sud-ouest où se trouve un léger retrait.

L'entrée de la maison était facile à reconnaître, au sud; là, en effet, est la seule ouverture pratiquée dans le périmètre du quadrilatère. La porte est belle; deux consoles en marbre assez ornées supportent deux épaisses plaques de même matière, malheureusement brisées à mi-hauteur, dont l'une était en place; l'autre était tombée, mais je l'ai fait redresser. Le seuil est en marbre, surélevé de quelques centimètres. A gauche de la porte, à l'extérieur, se trouve à hauteur d'homme une petite niche garnie de stuc, destinée sans doute à recevoir une lanterne pendant la nuit.

La porte donne accès dans un vestibule A pavé en mosaïque blanche, d'où une porte à gauche, deux portes à droite ouvrent sur deux grandes pièces de largeur égale, mais de profondeur différente (B, C). De ces deux pièces, et directement aussi du vestibule, on passe dans une galerie D, qui circule autour de la colonnade. La largeur en est irrégulière. Du côté du vestibule elle a 2^m.60. Du côté ouest, large de 1^m.65, elle longe le mur extérieur; du côté est, large de 1^m.80, elle est en communication :

1° avec une petite pièce isolée E;

2° avec une grande salle F, large de près de 6 mètres, où l'on entre par une magnifique porte de marbre. Sur le seuil, élevé de quelques centimètres au-dessus du niveau du stylobate, reposent deux pilastres de marbre, formés chacun de deux morceaux: une petite base d'un joli profil, et deux lourdes plaques très-bien taillées. Comme à la porte d'entrée, les deux consoles et l'un des montants étaient en place; j'ai réta-

bli le second montant. On voit encore au sommet des deux morceaux des échancrures destinées à recevoir et maintenir une traverse; cette traverse même était dans les décombres, près de la porte; j'ai pu la dresser contre le mur, mais non la remonter au-dessus des chambranles. Les murs de cette vaste salle sont couverts d'une double couche de stuc teinté en bleu et en rose. Trois niches (d, d, d,) sont pratiquées assez haut, symétriquement, dans les murs.

3° Une salle plus petite, G, décorée de la même façon, bien qu'avec un peu plus de recherche; à mi-hauteur d'homme circule une plinthe en stuc, formée de caissons rectangulaires en relief. Cette salle communique, sur la droite, avec la précédente.

Enfin cette galerie est bordée au nord (elle a de ce côté 3^m.65 de largeur), par un grand espace rectangulaire H, occupant toute la largeur de la maison, et qui semble aujourd'hui ne former qu'une seule pièce; je n'ai trouvé que deux amorces de murs appuyées, l'une sur le mur d'enceinte à l'est, l'autre sur le mur qui borne la galerie au nord; ils sont malheureusement démolis tous les deux près de leur point d'attache. On entre dans cette pièce par trois grandes portes.

Dans la galerie, ainsi que dans les chambres, on marche actuellement sur du sable; mais les innombrables fragments de mosaïque blanche commune que j'ai retrouvés prouvent que c'était là le seul mode de pavage employé dans la maison.

Il y a peu de chose à dire sur la construction des murs. Tous, le mur extérieur comme les simples cloisons, sont de même épaisseur, 0^m.70. Ils sont, comme l'avait remarqué Ross, formés de moellons informes et de mortier. Tous ont, (sauf celui d'enceinte, à l'extérieur), le même revêtement de stuc. C'est une double couche; la première est épaisse et grossière, appliquée directement sur la paroi; à l'extérieur, l'ouvrier rayait cette couche de longues stries obliques, afin de donner prise à la seconde qui est d'une pâte beaucoup plus fine; la surface extérieure est polie et toujours teintée en bleu clair, rose ou jaune. Sur aucune muraille je n'ai trouvé

trace de peintures, comme dans les maisons pompéiennes; rien que des teintes plates.

Les ouvrages en marbre sont généralement plus soignés, sans que le travail en soit parfait. Je crois que les divers fragments des colonnes et la corniche qu'elles supportaient, que toutes les dalles formant le stylobate et la marche d'escalier descendant sur la mosaïque, toutes les pièces des deux portes, étaient apportées — peut-être taillées hors de Délos — toutes prêtes pour l'assemblage. C'est ce que semblent montrer les lettres grecques gravées sur la plupart des fragments, numéros d'ordre et indications à l'usage des ouvriers. La place même des colonnes est marquée par de légères rainures imprimées à distances égales sur le marbre du stylobate; elles devaient correspondre à des rainures semblables qui sont gravées au pied de chaque colonne. Si les marbres avaient été taillés sur place, un simple trait de charbon aurait suffi.

Quant au plan général de la maison, ce qui frappe d'abord, c'est le défaut de symétrie. La forme extérieure est à très-peu près régulière, mais il en est autrement une fois que l'on a passé le seuil. La porte d'entrée n'est pas au milieu de la façade, mais fort reculée à gauche; les portes des deux pièces qui donnent sur le vestibule ne se correspondent pas; les chambres qui entourent la mosaïque et son péristyle sont de grandeurs et de dispositions différentes; enfin et surtout la cour, loin d'occuper la partie centrale de l'édifice, est rejetée à gauche comme la porte d'entrée, et il n'y a point de chambres de ce côté.

Je constate aussi le petit nombre des salles et les vastes dimensions de deux d'entre elles, sans oser pourtant affirmer que ces dernières n'aient pas été à l'origine divisées en quelques compartiments.

Une dernière remarque a son intérêt: c'est que la maison n'a de communication avec la rue que par la porte d'entrée; je n'ai trouvé aucune porte de derrière. Il n'y a pas non plus trace de fenêtres; les chambres devaient être éclairées par le haut, ou recevoir simplement le jour par les portes qui don-

naient sur la cour. On sait que les anciens avaient moins souci que nous de la lumière; les fenêtres, dont plusieurs textes anciens font mention, étaient plutôt l'exception que la règle. Les maisons, en Orient, ont toujours été un peu obscures, car l'ombre conserve la fraîcheur.

La maison comprenait-elle simplement un rez-de-chaussée, ou avait-elle un étage? Nous savons par plusieurs textes anciens souvent recueillis et cités, que, si les maisons grecques n'avaient pas toujours un étage, elles en avaient quelquefois; quant aux maisons pompéiennes, le cas est très-fréquent. Or, malgré les dimensions de l'édifice que j'étudie, il est à remarquer que le nombre des pièces est fort restreint; on se demande où pouvait se loger la famille du propriétaire qui certainement était riche et entretenait un personnel nombreux de domestiques. Dès lors il semble naturel d'admettre que la maison était double, et qu'à chaque chambre du rez-de-chaussée en correspondait une autre à un étage supérieur. L'énorme quantité de pierres que j'ai retirées de toutes les pièces est déjà une forte présomption.

Le fait me semble absolument mis hors de doute par l'étude de nombreux fragments d'architecture que j'ai trouvés en débarrassant la cour centrale, et dont je n'ai pas encore parlé.

Ce sont des tambours, plus ou moins bien conservés, de colonnes non plus en marbre, mais en une sorte de pierre poreuse à base calcaire. Beaucoup de ces morceaux étaient absolument rongés et tombaient en poussière. J'ai gardé les plus intéressants, ceux où la matière centrale est recouverte de cannelures en stuc. Les arêtes sont arrondies, et le stuc est teinté en jaune. Le diamètre de ces colonnes est sensiblement moindre que celui des colonnes de marbre, mais je n'ai pas pu en reconstituer une entière. Enfin j'ai recueilli, toujours dans les décombres qui couvraient la superficie de la cour et du péristyle, en dedans et en dehors des colonnes, les fragments très-nombreux d'une ornementation en stuc d'un genre tout spécial; ce sont des feuilles d'acanthé. Beaucoup de ces feuilles sont percées de trous par derrière, et par ces trous sont pas-

sées de longues tiges de plomb quadrangulaires, pointues aux extrémités. Dans la terre se trouvait un grand nombre de ces tiges, séparées des ornements qu'elles soutenaient à l'origine. Comme je n'ai rencontré aucun chapiteau pouvant appartenir aux colonnes en stuc, je puis supposer avec quelque raison que les feuilles d'acanthé reliées entre elles, et attachées au fût des colonnes par les tiges de plomb, formaient un chapiteau artificiel. Un bloc de pierre poreuse, formé de deux cylindres concentriques reliés par un tronc de cône, et percé de trous, que j'ai remarqué et conservé, nous donne peut-être la forme de la tête de la colonne avant qu'on ne lui eût attaché les feuilles d'acanthé. A Pompéï, dans la maison de Pansa par exemple, on voit qu'à des chapiteaux primitivement d'ordre dorique on ajouta des feuilles d'acanthé en stuc. J'ignore si ces feuilles sont fixées avec des tiges de plomb; quoiqu'il en soit, ce fait prouve en faveur de mon hypothèse.

La destination de ces colonnes ne me semble pas douteuse. Elles formaient un second péristyle superposé au premier, et ornaient une galerie légère et riche à la fois. Les colonnes devaient alors reposer sur la corniche de marbre dont nous avons parlé plus haut, qui semble bien disposée à cet effet, puisque cette partie de l'entablement est formée de plaques minces et larges, comme les dalles d'un balcon.

Il serait bien étrange que ce péristyle en stuc se fût dressé au-dessus du reste des constructions comme une sorte de belvédère, comme un promenoir d'où l'on pouvait dominer les temples, la ville et la mer. Il est plus naturel d'admettre que la maison avait un premier étage. Les colonnes de marbre supportaient le plafond des pièces inférieures, plafond de planches sans doute, dont les poutres s'appuyaient d'une part sur l'architrave des colonnes, d'autre part sur le mur extérieur. Malheureusement ce mur n'est pas conservé jusqu'à une hauteur assez grande pour qu'on puisse constater les trous d'appui, et l'architrave, probablement en bois, comme je l'ai dit, a entièrement disparu. Sur les colonnes supérieures et le même mur reposait le toit dont il ne reste rien, sinon peut-être quel-

ques ornements en terre-cuite. J'ai en effet recueilli divers fragments de chéneau, entre autres de petites têtes d'homme en forme de gargouilles, assez jolies, mais d'un modèle commun. Elles doivent avoir été portées à Myconos ainsi que les feuilles d'acanthé en stuc.

Cette restitution, dont je ne puis que donner une idée sommaire, et dont il serait peut-être intéressant qu'un architecte étudiât graphiquement les détails, n'a pour elle d'autres garants que les fragments architecturaux trouvés dans les fouilles. J'avoue que je ne puis l'appuyer d'aucun texte ancien ni d'aucun document moderne.

Mais il est à remarquer que les renseignements relatifs à l'architecture privée des Grecs font absolument défaut, comme les monuments eux-mêmes. Le seul exemple de maison grecque que présentent les archéologues est peu concluant, je l'ai dit; la seule description antique qui nous soit parvenue, celle de Vitruve, est sans autorité.

Il est facile de se convaincre, comme l'ont fait du reste tous ceux qui ont étudié la question, que Vitruve décrit un type tout idéal de maison grecque, la maison modèle, si je puis dire, ou tout au moins un type avec lequel les habitations déliennes n'ont jamais eu aucun rapport. Il faut songer que si, dans l'antiquité, les édifices religieux avaient une certaine uniformité (encore ne faut-il rien exagérer), expliquée par l'uniformité même du culte et la force des traditions, il n'y avait pas les mêmes raisons pour que les maisons des particuliers eussent toutes la même disposition rigoureuse. A Pompéï, les éléments constitutifs de la maison romaine se retrouvent presque partout, mais il y a bien des différences résultant des époques, imposées par la forme du terrain, inspirées par la fantaisie de la mode, le talent des architectes ou les goûts des propriétaires; bien des éléments sont variables, et il est téméraire de vouloir réduire la maison pompéienne à un type unique. Il en était certainement de même en Grèce. Je veux que Vitruve nous ait rapporté la disposition la plus générale des riches maisons grecques, telles qu'il en a pu visi-

ter de son temps, mais cela ne préjuge en rien des maisons de Délos. Il ne fait aucune allusion à l'existence d'un second étage ni d'une colonnade en stuc comme celle que j'ai décrite. Mais peut-on chercher à établir quelque rapport entre la maison qu'il décrit et celle que j'ai déblayée, quand dès l'abord une différence essentielle les sépare: Vitruve place à l'entrée une écurie; il n'y en a pas dans la maison de Délos, pour cette raison fort simple, sans doute, qu'il n'était pas besoin de chevaux à Délos; c'était un luxe bien inutile dans une île aussi exiguë. Cela dit, il me semble superflu de continuer la comparaison. Je note seulement la plus importante différence, c'est que la maison de Délos n'a qu'une cour avec péristyle; celle que décrit Vitruve en a deux.

Il est clair d'ailleurs que je ne songe pas à substituer comme typique le plan de la maison grecque que j'ai découverte à celui que donne Vitruve. Mais je le présenterai comme l'exemple le plus commun des maisons riches à Délos à une certaine époque.

En effet, si je n'ai pas eu la chance de déblayer une autre ruine de maison aussi complète, j'ai du moins trouvé et fouillé une partie assez considérable de maison dont le rapprochement avec la première est très-instructif.

L'emplacement m'en a été signalé par une inscription qui n'a jamais été publiée complètement. L'histoire en est intéressante, et le texte importe à l'objet qui m'occupe.

En 1809, Villoison écrivait (1): « Parmi plusieurs inscriptions que j'ai découvertes à Délos, il y en a une qui appartient à un monument consacré à Apollon; le nom de l'artiste est Lysippe d'Héraclée, fils de Lysippe: ΑΡΟΛΛΩΝΙ ΛΥΣΙΠΠΟΣ ΛΥΣΙΠΠΟΥ ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ ΕΡΟΙΕΙ. Ce n'est pas le fameux Lysippe, qui était de Sicyone, et contemporain d'Alexandre le Grand. Notre inscription ne contient que des noms romains. » Cette dernière phrase montrait que Villoison n'avait donné qu'un fragment d'inscription; la signature seule de l'artiste

(1) Villoison, *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVII, (1809) p. 296.

Lysippe l'avait intéressé. En 1845, Letronne (1) reprenait le texte de Villoison et le remaniait pour prouver qu'ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ n'était pas un ethnique, mais le nom même de l'artiste auteur du monument consacré à Apollon. Raoul Rochette (2), la même année, rétablissait, d'après le texte de Villoison, le nom de Lysippe auquel Letronne avait voulu substituer celui d'Ηέ-
racleios. Brunn (3), en 1857, et Hirschfeld (4), se sont contentés de mentionner le nom du sculpteur.

Le premier, M. Homolle (5) a apporté une modification sûre au texte épigraphique; (celle de Letronne était tout-à-fait hypothétique); il le donne ainsi :

ΛΥΣΙΠΠΟΣ ΛΥΣΙΠΠΟΥ
ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ

et ajoute: « Sur l'estampage, soit qu'il ait été pris incomplètement, (M. Homolle le tenait d'un de ses ouvriers), soit que la pierre elle-même ait été brisée, le mot ΑΠΟΛΛΩΝΙ manque ». La première hypothèse était la vraie; le marbre était encore entier. M. Reinach (6) l'a retrouvé à son tour; il a lu deux lignes de plus que M. Homolle, et il en a publié quatre en tout, comme il suit :

ΡΩΜΑΙΟΝΤΟΝΕΑΥΤΩΝ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΑΠΟΛΛΩΝΙ

ΛΥΣΙΠΠΟΣ ΛΥΣΙΠΠΟΥ
ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ

Cette édition est loin d'être définitive. L'inscription est en-

(1) Letronne. *Annali dell'Institut.*, 1845, p. 275.

(2) Raoul Rochette. *Lettre à M. Schorn*, p. 345.

(3) Brunn, *Kunstgeschichte* I, p. 604.

(4) Hirschfeld. *Tituli statuar.* n° 157.

(5) Homolle. *Monuments grecs*, n° 8. (1879), p. 43.

(6) Reinach. *Bulletin de Correspondance Hellénique*. T. VII, p. 873.

core à Délos, sur le flanc du Cynthe, au nord de la terrasse des sanctuaires étrangers, (et non dans la vallée, comme dit inexactement M. Reinach). En voici la véritable disposition:

Ο ΣΤΡΑΤΟΝ . ΙΛΟΣΤΡΑ
 ΝΕΑΠΟΛΙΤΗΝ
 ΟΝ ΠΡΟΤΕΡΟΝ . ΡΗΜΑΤΙ . ΟΝ
 Σ . . ΛΩΝΙΤΗΝ ΤΡΑΠΕΞΙΤΕ
 5 ΕΝ ΔΗΛΩΙ
 Ο . ΛΙΟΣ ΚΑΙ ΓΑΙΟΣ ΚΑΙ ΓΝΑΙΟΣ ΕΓΝ
 ΝΙΚΟΙΝΤΟΥ ΡΩΜΑΙΟΙ ΤΟ . ΕΑΥΤ
 ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ Α . ΟΛΛΩΝΙ

ΛΥΣΙΠΠΟΣ ΛΥΣΙΠΠΟΥ
 10 ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ

Φιλ[ό]στρατον [Φ]ίλοστρά[του],
 Νεαπολίτην,
 [τ]ὸν πρότερον [χ]ρηματί[ζ]ον[τα
 'Α]σ[κ]αλωνίτην, τραπέζει[ύ]οντα]
 5 ἐν Δήλῳ,
 [Π]ό[π]λιος καὶ Γάϊος καὶ Γνάϊος 'Εγ[νύ-
 τι]οι Κοίντου, Ρωμαῖοι, τὸ[ν] ἐαυτ[ῶν]
 εὐεργέτην. 'Α[π]όλλωνι.

Λύσιππος Λυσίππου,
 10 'Ηράκλειος, ἐποίηι.

M. Homolle possédait depuis longtemps un estampage de la première partie de cette dédicace, mais il ignorait que la signature de Lysippe dût y être rattachée. Il a bien voulu me laisser la publication de ce document que, grâce à quelques passages de son récent article sur les Romains à Délos (1), il est facile de compléter et d'expliquer.

(1) *Bulletin de Correspondance Hellénique*. VIII. p. 129.

Philostratos est déjà connu par trois inscriptions déliennes (1); deux d'entre elles le qualifient d'Ἀσκαλωνίτης, ce qui dicte le complément de la ligne 4; quant aux auteurs de la dédicace, les Romains Publius, Gaius et Gnaius, fils de Quintus, leur gentilicium doit être certainement restitué Ἐγνάτιοι, car ils sont mentionnés dans une inscription publiée par M. Hauvette-Besnault (2).

Philostratos, originaire d'Ascalon, ville de Syrie, était devenu citoyen de Naples, puis s'était établi comme banquier à Délos. Le mot χρηματίζοντα, qui tout d'abord semblerait devoir s'opposer à τραπέζιτεύοντα et signifier quelque métier analogue, a une valeur toute différente. Il faut le joindre à Ἀσκαλωνίτην et à πρότερον, et ces trois mots ensemble doivent être traduits : *qui était appelé auparavant citoyen d'Ascalon*. Cette interprétation est mise hors de doute par une phrase d'Athénée (L. VI. § 61): Ποσειδώνιος ὁ Ἀπαμεύς, ὕστερον δὲ Ρόδιος χρηματίσας. Cette phrase est ainsi expliquée dans le *Thesaurus* d'Estienne (v. χρηματίζω): «*id est natus Apameæ, sed postea dictus Rhodius, quia in ea insula ætatis partem exegerat*». On peut encore se rapporter à l'inscription suivante de Chio, publiée par M. Haussoullier: Ἀπολλωνίδης Ἀπολλωνίδου τοῦ Μέγωνος, ὁ πρότερον χρηματίζων Τιμανδρος Ὀνησικράτου, Μέγωνι Ἡρωνι πλουτοδότης. (B. C. H. III, p. 327).

On lit avec intérêt, dans l'article de M. Homolle sur les Romains à Délos (3), tout ce qui concerne Philostratos. Mais ce qu'il m'importe le plus de connaître ici, c'est la date de sa vie; or cette date est donnée par l'inscription relative aux frères Egnatii; les auteurs de la dédicace sont les patrons de Cléomenes Egnatius qui, en 97, avait, en qualité de magister vici (χομπεταλιστής), offert aux dieux une image de la Bonne

(1) Ἀθήναιον, II, p. 133. et Lebègue, *Délos*, p. 166. — *Bulletin de Correspondance Hellénique*, I, p. 86.—Ibid. VIII, p. 128.

(2) *Bulletin de Correspondance Hellénique*. VII, p. 13.

(3) *Bulletin de Correspondance Hellénique*. VIII, p. 129.

Foi (1). On déduit naturellement que Philostratos vivait à cette époque, ce qui est sans conséquence, et, cela est important, que le sculpteur Lysippe, fils de Lysippe, d'Héraclée, est du premier siècle avant Jésus-Christ, ou plutôt de la fin du second.

Enfin, je puis affirmer que la maison dont je vais décrire les restes, qu'elle appartint d'ailleurs à Philostratos, ou, plus probablement, aux frères Egnatii, n'est pas postérieure au commencement du premier siècle.

Les fouilles ont mis au jour (2) d'abord une cour pavée en mosaïque bleue et blanche, entourée d'une colonnade, et couvrant une citerne dont l'ouverture est située entre deux colonnes. A côté de cette ouverture gisait un *puteal* avec trois trous de scellement, remplis encore de plomb, et destinés sans doute à recevoir trois arceaux de fer supportant une poulie à leur intersection.

Les colonnes, cannelées au tiers environ, comme celles de la première maison, ont presque toutes disparu de deux côtés, ainsi que le stylobate. J'ai recueilli parmi les pierres et la terre accumulées sur la mosaïque des fragments d'entablement et des tambours de colonnes en pierre poreuse recouverte de stuc. des feuilles d'acanthé et des tiges de plomb, comme dans la maison précédente.

Autour du péristyle règne une galerie bordée à l'Est par un mur d'enceinte, ouvrant au Sud, par trois portes à seuil de marbre, sur un grand espace rectangulaire qui correspond sans aucun doute au vestibule et aux pièces B, C, du premier plan; les cloisons n'existent plus. La fouille m'a permis de reconnaître la porte d'entrée marquée sur le plan, mais n'a pu être assez complète pour une étude de détail.

(1) *Bulletin de Correspondance Hellénique*, VII, p. 12. (M. Hauvette-Besnault).

Κλεομένης Ἐγνατίου Ποπλίου, Γαίου, Γνίου . . .

.

Κομπεταλιασταὶ γενόμενοι

τὴν Πίστιν θεοῖς ἀνέθηκαν,

etc.

(2) Planche XX.

Les côtés Ouest et Nord de la maison ont été complètement détruits. Mais ce qui reste suffit à montrer que, sauf l'orientation, qui est renversée, le plan de cette maison était identique à celui de la première. La construction est la même, avec un avantage cependant; elle est ici plus soignée. Les marbres, plus beaux de grain et de couleur, sont mieux polis et mieux ajustés, les stucs sont plus fins, et ces remarques rendent plus regrettable encore la destruction de l'édifice.

Quoiqu'il en soit, la comparaison de ce fragment avec la maison dont le plan s'est conservé tout entier, permet d'établir que les deux constructions sont de la même époque, exactement déterminée par l'inscription relative à Philostratos, le second siècle avant Jésus-Christ.

A défaut de ce document, l'étude même des ruines aurait conduit à fixer cette date. On voit en effet que les colonnes des portiques inférieurs appartiennent à l'ordre qu'on est convenu d'appeler dorique romain; le mode des cannelures et le chapiteau ne laissent aucun doute à ce sujet. Surtout les feuilles d'acanthé en stuc, qu'elles aient fait ou non partie d'un chapiteau corinthien, et les cannelures à arêtes courbes qui revêtent les colonnes de pierre poreuse, ces procédés même d'ornementation où la recherche ne trouve pas la beauté, ce grand effort pour un mince résultat, tout ici, dans la construction, dénote une architecture de décadence. Tout fait songer à l'époque où la Grèce, sans être encore réduite à leur joug, subit le contact journalier des Romains. Athènes, en 166, après avoir occupé violemment Délos, avait chassé la plus grande partie des habitants. En 160, le Sénat romain approuva cette conduite et, dès lors, l'île se peupla d'Athéniens qui la gouvernèrent sous la protection de Rome; aux Athéniens se joignirent beaucoup d'étrangers. Délos devint très-prospère; le culte d'Apollon fut un peu négligé sans doute par la population cosmopolite que le commerce attirait plus que la religion; l'île se couvrit de comptoirs et de riches villas. J'admets qu'à cette époque la ville, forcée de s'agrandir, déborda de ses anciennes limites; confinée primitivement sur le

bord de la mer, au Nord-Est, étendue ensuite jusqu'aux premiers penchants du Cynthe, elle gagna peu à peu les parties plus hautes où ne se trouvaient probablement que de pauvres faubourgs; c'est ce qui explique la présence dans un quartier riche du misérable portique dont j'ai parlé. Les maisons opulentes franchirent même le mur d'enceinte auquel est appuyé ce portique. En effet, l'on voit dans toute la partie Sud de l'île une grande quantité de colonnes du même genre que celles que j'ai décrites, et de vastes citernes découvertes qui soutenaient sans doute des cours de maisons. J'ai même déblayé, à deux cents mètres environ au Sud du portique, une plate-bande disposée en quadrilatère aux quatre angles de laquelle sont encore en place des tambours de colonnes; c'était certainement la cour intérieure d'une maison de la même époque que les précédentes. Il fallut pour abattre cette fortune extraordinaire la guerre de Mithridate avec les Romains. On sait comment, en 86, Archelaüs, lieutenant du roi de Pont, s'empara de l'île sacrée, massacra les habitants, et pillà les temples et la ville.

Je suis persuadé que les maisons dont j'ai retrouvé les ruines furent dévastées à ce moment. Aucun objet, sauf une ou deux petites lampes de terre sans intérêt, n'a été retrouvé dans les déblais. On voit que les maisons ont subi un pillage méthodique, ou bien que les maîtres, s'ils n'ont pas succombé sous les armes du vainqueur, ont abandonné leur habitation et la ville même, emportant jusqu'au moindre débris de leur luxe. Les murs seuls étaient restés debout, désormais inutilisés, car Délos se releva à peine de sa chute. Les siècles, plus cléments que les hommes, ont respecté ces modèles jusqu'à présent uniques d'une maison grecque.

Encore faut-il s'entendre sur ce dernier mot. En effet, les rapports des maisons que je viens de décrire avec les maisons de Pompéi sont trop évidents pour qu'on se refuse à voir dans ma découverte autre chose que de l'architecture gréco-romaine. Ces rapports, sur lesquels je m'arrête un instant, sont surtout dans la construction. On trouve le plus souvent les mêmes matériaux employés ici et là de

la même manière, comme par des architectes de la même école, ayant à leur disposition les mêmes ressources. A Délos comme à Pompéï, les murs sont composés de blocage, c'est-à-dire de moellons réunis par du mortier; cet appareil simple, grossier même, mais solide, et sans doute peu coûteux, suffisait largement à son usage, car les aspérités de la surface et la pauvreté de la matière étaient dissimulées sous la richesse des stucs. Le toit devait être en bois dans les deux villes; il est difficile de faire une autre supposition, car s'il eut été de marbre, il eut laissé des traces. La mosaïque est communément employée comme parquet à Pompéï; on sait par Pline (1) qu'elle fut introduite en Italie au temps de Sylla; c'est aussi le seul mode de pavage que j'aie rencontré dans les maisons de Délos, et les fragments de mosaïque commune que j'ai recueillis, aussi bien que la mosaïque de la cour, ont beaucoup de ressemblance avec les mosaïques pompeiennes. Il m'a paru cependant que le travail d'assemblage, à Délos, était plus soigné. Je n'ai pas vu à Délos, même dans les galeries et les pièces moins importantes, ce que Pline appelle l'*opus signinum* (2), dont l'emploi est fréquent à Pompéï.

Je rappelle enfin que dans plusieurs maisons de Pompéï, en particulier dans celle de Pansa, les colonnes du péristyle, primitivement d'ordre dorique et cannelées, furent recouvertes plus tard d'une couche de stuc, et qu'on ajouta des feuilles au chapiteau qui devint ionique composite. Ce qui n'était à Pompéï qu'une modification semble avoir été primitivement conçu tel quel à Délos; le rapport n'en est pas moins intéressant à noter. J'ajoute que les colonnes cannelées au tiers et taillées ensuite à facettes jusqu'à la base sont très-fréquentes à Pompéï.

Si j'étudie maintenant la disposition respective des maisons, les rapports sont peu nombreux. J'aurai tout dit quand j'aurai noté la ressemblance des cours et des péristyles, l'existence entre les deux premières colonnes, sur deux côtés du

(1) Pline, XXXVI, 64. «Lithostrata cœptavere jam sub Sylla».

(2) Pline, XXXV, 46.

stylobate, d'orifices donnant accès aux sous-sols, caves ou citernes, disposition assez fréquente à Pompéï, l'absence de fenêtres sur la rue comme à l'intérieur. Les différences, au contraire, sont essentielles; on ne retrouve à Délos aucune des parties constitutives de la maison pompeienne. La cour de Délos n'est proprement ni un atrium ni un péristyle. Car, pour être un atrium, elle devrait avoir au milieu l'indispensable compluvium; pour être vraiment un péristyle, il faudrait qu'il y eût dans la maison un atrium. C'étaient là deux parties tout-à-fait distinctes dans la maison pompeienne; la cour de Délos réunit les deux destinations: construite comme un péristyle, elle faisait certainement l'office d'atrium. Dans les maisons pompeiennes modestes, à une seule cour, c'est toujours la forme atrium qui a été adoptée; c'est le contraire à Délos. Quant aux autres pièces, la destination de chacune d'elles à Délos, et souvent à Pompéï, est trop incertaine pour qu'on tente des rapprochements. Il y avait, à Délos comme à Pompéï, une salle d'honneur, une salle à manger, des chambres et des communs, mais rien ne permet de dire ce que chacune de ces pièces pouvait avoir de semblable dans les maisons des deux villes.

Une différence capitale, c'est l'absence complète de peintures murales à Délos. La raison n'en est peut-être que dans la dissemblance des mœurs et de la mode, puisque les stucs sont employés ici comme là de la même manière, et peut-être fabriqués d'après les mêmes procédés, puisque d'ailleurs on savait à Délos les colorer de teintes plates. Il ne saurait être question d'économie, car tout démontre que les propriétaires des maisons déliennes connues jusqu'ici étaient riches; il leur eut été facile de rétribuer largement quelque décorateur grec en vogue. Mais peut-être les Déliens préféraient-ils aux dorures et aux couleurs, à l'éclat d'ornements superficiels, la richesse naturelle de matériaux soigneusement choisis et travaillés avec art; et peut-être le goût grec conservait-il à cette époque déjà avancée, malgré le contact dangereux du faste romain, quelque préférence pour la sobriété. En effet, on ne peut

visiter avec quelque détail Pompéï sans s'étonner du peu de soin que les architectes accordaient, même dans les plus belles maisons, à la construction proprement dite. Ce qui donne l'aspect du luxe et de la richesse, ce sont, avec les restes d'un mobilier souvent somptueux, les couleurs voyantes qui recouvrent toutes les parois et envahissent les colonnes elles-mêmes; ce sont les tableaux multipliés sur les fonds aux vives nuances, les natures mortes et les rinceaux, les palais et les temples dont les lignes et les perspectives ingénieuses attirent et trompent les regards. Mais sous cette décoration des surfaces, toujours intéressante, mais rarement belle, la pauvreté est extrême. Beaucoup de colonnes, toutes celles par exemple de la maison du Faune, la plus riche peut-être de Pompéï, sont grossièrement formées de briques empilées. Parfois même le peintre ne réussit pas à dissimuler la négligence de l'architecte, ou se relâche un peu lui-même: dans la maison de Pansa, justement célèbre, les colonnes de l'atrium et du péristyle sont irrégulières et très-différentes entre elles. Il faut croire que la couleur était la seule préoccupation des Pompeiens, et remédiait pour eux à tous les défauts. A Délos, au contraire, les yeux étaient charmés par les teintes uniformes et douces des stucs fins et polis, par les lignes simples des colonnes de marbre correctement taillées et cannelées. Si l'architecte, pour des raisons d'économie, construisait les murs en moellons, c'est que le revêtement de stuc devait donner l'illusion du marbre; s'il employait la pierre poreuse, alors que le marbre eût été trop lourd pour le même usage, du moins veillait-il à ce que cette matière un peu grossière fut taillée avec soin par les ouvriers.

On voit dans ces différences comme l'opposition du luxe tapageur et tout en dehors, mais fragile, à la richesse simple et solide qui a la préférence des gens de goût.

Quoiqu'il en soit, et quelque intérêt qui s'attache du reste aux ruines que j'ai déblayées, il doit exister dans l'île des maisons plus curieuses, je veux dire des habitations remontant aux siècles de l'indépendance délienne. Peut-être des

fouilles ultérieures montreront-elles ce qu'était la maison grecque au cinquième ou au quatrième siècle; une découverte de ce genre apporterait une lumière bien désirable à une question très-controversée parmi les archéologues, et permettrait enfin d'expliquer un des chapitres les plus curieux, mais aussi les plus obscurs, de Vitruve.

Les recherches devraient porter, je crois, sur la chaîne de collines qui borde, au Nord-Est de Délos, le canal de Rhénée, derrière le sanctuaire des Poseidoniastes déblayé par M. Salomon Reinach.

PIERRE PARIS.



INSCRIPTION D'ORMELLÉ DE PHRYGIE



(ASTRAGALOMANCIE)



L'inscription suivante se trouve à *Tefeny* (Ormellé de Phrygie) (1) dans la cour du *Mussafir-oda*. Elle est gravée sur trois faces d'un bloc de marbre qui supporte un des piliers de la maison; la lacune qu'on remarque au milieu de la face II correspond à la base de ce pilier.

(1) M. Max. Collignon, *Bull. de Corr. Hellén.* T. II, a publié des inscriptions de Tefeny, qu'il a définitivement identifié avec Ormellé de Phrygie.

Face I.

- ΙΘΙ-ΙϚ
 ΜΟΥΝΟ
 ΣΕΙΣϚΟΤ
 ΑΚΟΤΙ-ΙΤΑΦΥΙ
 5 ΕΑΘΛΑΙ-ΙϚΕΙΣΚΑΙΔΩϚ
 ΑΥΚΩΠΙΣΑΘΙ-ΙΝΙ-ΙΒΟΥΛ
 ΔΙΚΑΤΑΘΥΜΙΟΣΙ-ΙΝΕΠΙΒ/
 ΑΑΑϚΙ-ΙϚΜΟΙΡΩΝϚΤΕΣΣΑ
 ΕΙΠΤΩΝΚΑΙΜΟΥΝΟΙΤΕΣΣΑΡΕ
 10 ΤΡΑϚΙΝΙ-ΙΝΓΡΑΣΣΕΙΣΜΙ-ΙΠΡΑΣ
 ΑΡΑΜΕΙΝΟΝΑΜΦΙΔΕΚΑΜΝϚ
 ΧΑΛΕΠΟΝΔΙΑΜΙ-ΙΧΑΝΟΝΕΣΤ
 ΠΟΑΙ-ΙΜΟΝΙΔΕΣ[Θ]ΑΙΧΡΟΝΩΟΥΘ
 ΚΟΝΕΣΤΑΙϚΓΓΑΑΑϚΘϚΑΕΤΟΥΔΙΟ
 15 ΕΙΔΕΚΕΠΕΙΠΤΩΣΙΝΔΥΟΤΡΕΙΟΙΤΙ
 ΙΣΔΑΜΑΜΟΥΝΟΙϚΑΕΤΟΣΥΥΙΠΕΤΙ-Ι>
 ΕΙΣΑΣΔΙΑΧΕΙΡΟΣΟΔΕΙΤΙ-ΙΣΩΝΕΠΙ
 ΜΑΝΤΕΙΑΝΑΓΑΘΙ-ΙΝΣΥΝΖΙ-ΙΝΙΜΕΓΙΣ
 20 ͜ΩΤΕ. ͜Ι-Ι. ΦΙ-ΙΝΟΡΜΑΣΠΡΑϚΙΝΜΙ-ΙΘΕ
 ΔΕΦΟΒΙ-ΙΘΙ-ΙΣϚΙΑΑΑΑϚΙϚΔΑΙΜΟΝ
 ΟΣΜΕΓΙΣΤΟΥϚ͜ΕΙΤ. ΣΜΟΥΝΟΙΤΕΣ
 ΣΑΡΕΣΟΝΤΕΣΔΑΙΜΟΝΙΙ-ΙΝΤΙΝΕΧΕΙ
 ΕΥΧΙ-ΙΝΑΠΟΔΟΝΤΙΣΟΙΕΣΤΑΙΒΕΛΤΕΙ
 ΟΝΕΙΜΕΛΛΕΙΣΠΡΑΣΣΕΙΝΚΑΤΑΝΟΥΝΑ
 25 ΙΕΡΙΜΝΑΣΔΙ-ΙΜΙ-ΙΤΙ-ΙΡΓΑΡΣΟΙΚΑΙΖΕΥΣ
 ͜ΩΤΙ-ΙΡΕΣΕΣΟΝΤΑΙϚΑΑΑΔΓϚΙϚΤΥΧΙ-Ι
 ΙΔΑΙΜΟΝΟΣϚΕΙΔΕΚΕΤΡΙΣΜΟΥΝΟ
 ΤΕΣΣΑΡΑΤΡΙΑΟΠΕΝΠΤΟΣϚΤΙ-ΙΝ
 30 ͜ΙΝΜΙ-ΙΔΡΑϚΙ-ΙΣΙ-ΙΝΝΥΝΕΠΙΒΑΛΛΙ-Ι
 ΤΕΝΥΟΥΣΩΕΟΝΤΑΘΕΟΙΚΑΤΕΧΟ
 ΤΑΥΤΟΝΤΟΝΤΕΠΟΝΟΝΛΥΣΟΥ
 ΟΙΚΑΙΟΥΘΕΝΚΑΚΟΝΕΣΤΑΙ
 ΑϚΙΑΝΕΙΚΙ-ΙΣΕΙΔΕΚΕΤΡΕΙΣ

35

Ι Ν Χ Ε Ι Ο Ι Δ Ε Δ Υ Α Λ Λ Ο
 Γ Ψ Ι - Ι Λ Α Θ Ε Λ Ε Ι Σ Τ Α
 Τ Ε Ι Μ Ι Τ Ο Ν Σ Ε
 Κ Ρ Α Τ Ι - Ι
 Μ Ι Ο

Face II.

Δ Ο Σ Τ Ι Σ Ο Ι Ε
 Δ Δ Α Α Ϛ Ι Δ Ϛ Α Γ Α Θ
 Ο Σ Ϛ Ε Ι Δ Ε Κ Ε Π Ε Ι Π Τ Ω Σ
 Ε Σ Σ Α Ρ Ε Ο Ι Κ Α Ι Δ Υ Ω Μ Ο Υ Ν Ο
 5 Ο Ν Ε Υ Σ Ε Ι Σ Ο Ι Δ Α Ι Μ Ω Ν Ο Δ Ο Ν
 Ι Β Α Λ Λ Ι - Ι Π Ε Ν Ψ Ε Ι Δ Ε Ι Σ Α Γ Α
 Ν Σ Ε Φ Ι Λ Ο Μ Μ Ε Ι Δ Ι - Ι Σ Α Φ Ρ Ο Δ Ε Ι Τ
 Ν Κ Α Ρ Π Ο Ι Σ Υ Π Α Γ Ε Κ Α Ι Α Π Ι - Ι Μ Ο Ν
 Θ Ι Ρ Ι - Ι Ϛ Α Γ Γ Δ Δ Ϛ Ι Ε Δ Ι Ο Σ Σ Ω Τ Ι - Ι Ρ Ο
 10 Ε Ι Σ Μ Ο Υ Ν Ο Σ Δ Υ Ω Τ Ρ Ι Ο Ι Δ Υ Ω Τ Ε Τ Ρ Ω Ο
 Ι - Ι Ν Ε Π Ι Β Α Λ Λ Ι - Ι Π Ρ Α Ϛ Ι Ν Θ Α Ρ Ρ Ω Ν Ι Θ Ι
 Ρ Α Σ Ε Ε Ν Χ Ε Ι Ρ Ε Ι Κ Α Λ Α Μ Α Ν Τ Ε Ι Α Θ
 Ο Ι Τ Α Δ Ε Φ Ι - Ι Ν Α Ν Μ Ι - Ι Τ Ε Π Ι Ν Ο Υ Ν Α Λ Ε
 Ο Υ Ο Υ Θ Ε Ν Γ Α Ρ Σ Ο Ι Κ Α Κ Ο Ν Ε Σ Τ Α Ι
 15 Α Λ Α Ί Ί Ϛ Ι Ε Ϛ Δ Ι Ο Σ Α Μ Μ Ω Ν Ο Σ Μ Ο Υ
 Ν Ο Ι Τ Ρ Ε Ι Σ Κ Α Ι Δ Υ Ω . Ε Ι Τ Α Ι Ϛ Ι - Ι Ν Φ Ρ Ε Σ
 Ν Ο Ρ Μ Α Ι Ν Ε Ι Σ Υ] Τ Ι - Ι Ν Ι Θ Ι Θ Α Ρ
 Ρ Ω Ν Π Α Ν Δ [Ε Ε Σ ? Υ] Δ Ω Σ Ε Ι Π Ρ
 . Ε Ι Σ Δ Ο Σ Α [Β Υ Ψ Ι Β Ρ Ε Μ Ε
 20 Τ Ι - Ι Σ Σ Ω Τ Ι - Ι Ρ Ι Ϛ Γ Γ Γ Γ Γ
 . Ε Ϛ Τ Υ Χ Ι - Ι Σ Α Ι Π Α Ν Τ Ε Σ
 . Ρ Ε Ι Ο Ι Ι - Ι Δ Ε Σ Α Β Ρ Ε Φ Ο Σ Ϛ
 Ρ Ο Υ Σ Ε Χ Ε Ι Ν Α Π Α Λ Ι Ν Β Α
 Σ Τ Ι - Ι Σ Ε Κ Α Ι Α Α Λ Α Κ Τ Ο Σ Κ Α
 25 . Ο Τ Ε Ε Ϛ Ε Ι Σ Κ Ρ Ι Ω Ν Μ Ε Π Ε Ρ Ϛ
 Τ Α Σ Ϛ Δ Γ Ί Α Α Ι Ο Σ Ϛ Ε Ν Ι Ο Υ
 Τ Ε Τ Ρ Ω Ε Ι Σ Κ Α Ι Τ Ρ Ι Ο Σ Κ Α Ι Ϛ Ε Ι Θ Ο Σ Ε Ι Σ Κ /
 Δ Υ Ω Μ Ο Υ Ν Ο Ι Π Ρ Α Ϛ Ι Ν Ε Φ Ι - Ι Ν Μ Ε Λ Λ Ε Ι Σ Ι

30 ΝΑΙΜΙ-ΙΣΣΠΕΥΔΟΥΠΩΓΑΡΟΚΑΙΡΟΣΚΑΙ
 ΙΕΝΟΥΣΩΔΕΤΕΟΝΤΑΘΕΟΙΣΩΖΟ
 -ΤΟΙΜΩΣΚΑΙΤΟΝΕΝΑΛΛΙ-ΙΧΩ
 ΛΙ-ΙΞΕΙΝΘΕΟΣΑΥΔΑΩΙΓΓΓΑ
 ΛΕΟΥΣΩΞΕΙΤΟΣΕΙΣΚΑΙΤΡΕΙ
 ΜΟΥΝΟΣΕΙΣΩΟΥΠΩΚΑΙ
 ☉] ΕΥΔΕΙΣΔΕΣΥΜΙ-ΙΚΣΝΑ
 ΔΩΣΤΙΣΤΕΛΕΩΝΤΥΦΛΙ-ΙΝΕ
 ΕΙΙ-ΙΝΙ-ΙΣΥΧΑΒΟΥΛΕΥΟΥΚΑ
 -ΕΜΟΝΕΥΣΕΙΩΙΔΔΑΑΩΙ
 ΘΟΣ ΕΟΙΔΥΩ

Face III.

ΚΑΙΕΔ
 ΑΞΙΝΤΑΥΤΙ-ΙΝΙΙΙ
 ΟΚΑΙΡΟΣΕΝΓΕΝΕΣΕΙ
 ΝΚΑΙΟΚΙΝΔΥΝΟΣΠΑΡΑ
 5 ΚΑΙΠΕΡΙΤΩΝΑΛΛΩΝΜΑΝ
 ΕΣΤΙΚΑΛΩΣΣΟΙΩΑΤΔΔΓ
 ΕΡΑΥΝΙΟΥΜΟΥΝΟΣΕΙΣΚΑ
 ΟΣΔΥΩΤΕΤΡΩΟΙΚΑΙΤΡΙΟΣ
 ΟΥΚΕΣΤΙΝΠΡΑΞΟΝΤΑΚΑ
 10 ΓΝΩΜΙ-ΙΝΑΜΕΡΙΜΝΑΣΟΥΤΕΓΑΡ
 ΕΝΑΛΛΩΔΙ-ΙΜΩΙΕΝΑΙΣΥΜΦΟΡΟΝ
 ΕΣΤΙΝΟΥΤΩΝΟΥΜΕΝΟΣΑΙΣΘΙ-Ι
 ΣΙ-ΙΙ-ΙΟΝΙ-ΙΣΙΜΟΝΕΣΤΑΙΩΔΔΔΓΓΩΙΙ-Ι
 ΔΑΙΜΟΝΟΣΙΚΕΣΙΟΥΩΤΕΤΡΩΟΙΤΡ
 15 ΙΣΚΑΙΔΥΩΤΡΙΟΙΩΟΥΣΟΙΟΡΩΒΟΥ
 Ι-ΙΝΤΙ-ΙΝΔΕΑΣΦΑΛΙ-ΙΝΑΛΛΑΝΑΜΕΙ
 ΙΟΝΕΥΠΡΑΞΕΙΣΕΣΤΑΙΣΕ
 ΥΧΕΙΝΜΕΤΑΤΑΥΤΑΤΟΝΥΝΔΕΙ-Ι
 ΣΥΧΟΣΙ-ΙΣΟΘΕΟΙΣΠΕΙΘΟΥΚΑΙΕΠΕ
 20 ΙΙΔΟΣΙΣΘΙΩΙΓΓΓΓΩΙΙ-ΙΩΑΓΑΘΟ
 <ΡΟΝΟΥΩΞΕΙΘΟΣΚΑΙΤΕΣΣΑΡΕΣ
 ΤΡΙΟΙΩΜΙ-ΙΣΠΕΥΣΙ-ΙΣΔΑΙΜΩΝΓΑΡ

ΑΝΘΙΣΤΑΤΑΙΑΛΛΥΠΟΜΕΙΝΟΝΜΙ-
 ΔΩΣΤΙΣΤΕΚΥΩΝΤΥΦΛΙ-ΙΝΕΚΥΙ-ΙΣ
 25 ΛΟΧΕΙΙ-ΙΝΙ-ΙΣΥΧΑΒΟΥΛΕΥΟΥΚΑΙΣΟ
 ΧΑΡΙΕΝΤΑΤΕΛΕΙΤΑΙϜΙΠΑΓΓϜΙ
 ΕΛΠΙΔΟΣΑΓΑΘΙ-ΙΣϜΕΥΟΔΑΣΟΙΠΑΙ
 ΤΕΣΤΙΚΑΙΑΣΦΑΛΙ-ΙΠΕΡΙΩΝΜΕΠΕ
 ΡΩΤΑΣΜΙ-ΙΔΕΦΟΒΟΥΔΑΙΜΩΝΓΑΡΟ
 30 ΔΙ-ΙΓΙ-ΙΣΕΙΠΡΟΣΑΠΑΝΤΑΠΑΥΣΕΙ
 ΤΑΡΛΥΠΙ-ΙΣΧΑΛΕΠΙ-ΙΣΛΥΣΕΙΔΥΠΟ
 ΝΟΙΑΝϜΔΔΔΙΑϜΙΘϜΔΙΟΣΚΤΙ-Ι
 ΣΙΟΥϜΘΑΡΣΩΝΕΝΧΕΙΡΕΙΚΑΙΕ
 ΛΠΙΔΟΣΕΣΤΙΝΟΧΡΙ-ΙΣΜΟΣΩΣ
 35 ΜΑΝΥΕΙΚΑΙΤΟΝΝΟΣΕΟΝΤ
 ΕΙΕΙΔΕΤΙΜΑΝΤΕΥΙ-ΙΧΡ
 ΔΕΙΣΑΠΟΛΙ-ΙΙΥΙ-ΙϜΓΔΔΔ.
 ΙΟΥΚΕΡΔΕΝΠΟΡΟΥϜ
 ΒΟΥΛΙ-ΙΝΣΑΙΣΙΦΡΕΣΙΝΩ
 40 ΩΝΕΝΕΚΕΣΤΑΙΠΑΝΤΑ
 ΤΕΥϜΙ-ΙΑΒΟΥΛΕΙΕ. . . . Ι. . .
 ΜΑΝΤΕΥΙ-ΙΚΑΙΟΥΘΕΝϜ
 ΑΙϜΙΓΓΓΔϜΙΘϜ
 ΝΤΕΙΑΝ

La surface de la pierre est endommagée; ce qui, joint au fait que beaucoup de lettres sont liées, rend la lecture difficile (1).

Face I.

. ιθη.

- I. [αααγ] [ζ'] [Ἀθήνης].
 μούνο[ι τέσσαρες καὶ τρῶις] εἶς.
 ὅτ[ε(?).] ἀκότητα φύ[γης(?).]
 ἄ]λλα ἤξεις καὶ δω[. γλ]αυκῶπις Ἀθήνη
 βού[λεται προῖξιν σ]οι καταθύμιος ἣν ἐπιβ[ά]λλῃ.

(1) Les lettres liées sont rapprochées dans le texte épigraphique.

- II. δα]ααα η' Μοιρῶν.
 τέσσα[ρα δ' εἰς π]είπτων καὶ μοῦνοι τέσσαρε[ς ὄντες.
 π]ρᾶξιν ἦν [π]ράσσεις μὴ πράσ[σης, οὐδ]' ἄρα μεῖνον·
 ἀμφὶ δὲ κάμνο[υσιν] χαλεπὸν διὰ μηχανὸν (?) ἐστ[.]·
 πο[.]ήμον ἰδέσθαι (?) χρόνῳ οὐθ[ἐν κα]κὸν ἔσται.
- III. γγααα θ' Ἀετοῦ Διδ[ος].
 εἰ δέ κε πείπτωσιν δύο τρεῖσι, τ[ρε]ῖς δ' ἄμα μοῦνοι,
 ἀετὸς ὑψιπέτη[ς π]είσας διὰ χειρὸς ὁδεῖτης,
 ὧν ἐπι μαντείαν ἀγαθὴν σὺν Ζηνὶ μεγίσ[τ]ῳ
 τε[ύ]ξη· [ἐ]φ' ἣν ὀρμαῖς πρᾶξιν μνηθ[έ]ν δὲ φοβηθῆς.
- IV. ζαααα ι' Δαίμονος Μεγίστου.
 ξεῖτ[ο]ς, μοῦνοι τέσσαρες ὄντες.
 δαίμονι ἦντιν' ἔχει[ς] εὐχὴν ἀποδόντι σοι ἔσται
 βέλτερον εἰ μέλλεις πράσσειν κατὰ νοῦν ἢ [μ]ερινυῖς·
 Δημήτηρ γάρ σοι καὶ Ζεὺς [σ]ωτὴρ ἐσέσσονται.
- V. αααδγ ι' Τύχη[ς]· ἰδαίμονος.
 εἰ δέ κε τρεῖς μοῦνο[ι, εἰς] τέσσαρα, τρία ὁ πένπτως,
 τὴν [πρᾶ]ξιν μὴ δρᾶξης ἦν νῦν ἐπιβάλλη,
 . . .] τ' ἐν νοῦσφ' ἐόντα θεοὶ κατέχο[υσί γε,] ταῦτον
 τὸν τε πόνον λύσου[σιν σ]οι καὶ οὐθὲν κακὸν ἔσται.
- VI. γγγαα ια' Νείκης.
 εἰ δέ κε τρεῖς [τρεῖσι εἰς]ίν, χεῖροι δὲ δύο ἄλλο[ι,
 ὑψηλὰ θέλεις τα.
 τειμιτον σε[. πάντα] κρατή[σεις].

- Face II.
-
 δοςτισοισ
- VII. δ]δδαα ιδ' Ἀγαθ[οῦ Δαίμον]ος.

εἰ δέ κε πείπτωσ[ιν τρεῖς τ]εσσάρεοι καὶ δύω μοῦνο[ι,
 ἡγεμ]ονεύσει σοι δαίμων ὁδὸν [ἦν ἐπ]ιβέλλη,
 πένψει δ' εἰς ἀγ[άπ]ην σε φιλομμειδῆς Ἀφροδείτ[η·
 νῦ]ν καρποῖς ὕπαγε καὶ ἀπημον[. . . .]θιρη.

VIII. ἀγγδδ ιε' Διὸς Σωτῆρο[ς].
 εἰς μοῦνος, δύω τρεῖσι, δύω τετρῶο[ι.
 ἦν ἐπιβέλλη προῖξιν θαρρῶν ἦθι [δ]οῖσ·
 ἐν χειρὶ καλὰ μαντεῖα θ[ε]οὶ τὰδ' ἔφηναν,
 μήτ' ἐπὶ νοῦν ἀλέου· οὐθὲν γὰρ σοι κακὸν ἔσται.

IX. ααααζ ιε' Διὸς Ἀμμωνος.
 μοῦνοι τρεῖς καὶ δύω [ξ]εῖται.
 ἦν φρεσ[ι]ν ὀρμαίνεις [προῖξιν τα]ύτην ἦθι θαρρῶν
 πανδεες(?). υδῶσει προῖξ[ι]ς δοςαβ. (?) . . .
 ὑψιβρεμέτης σωτηρ ι.

X. γγγγγ [ι]ε' Τύχης.
 αὶ πάντες [τ]ρεῖσι.
 ἡδέ σα βρέφος ζ[η]ροῦς ἔχειν. . . .
 α πάλιν βλ[ά]στησε (?) καὶ α. . . . (?) γ[ά]λακτος
 κα[ὶ] π[ό]τε ἔξεις κ[α]. . . . πε[ρ]ὶ ὧν μ' ἐπερωτᾷς.

XI. δγσαα [ι]ε' Διὸς Ξενίου.
 τετρῶ εἰς καὶ τρεῖς καὶ ξεῖθος εἰς κα[ὶ] δύω μοῦνοι.
 προῖξιν ἐφ' ἦν μέλλεις ἰ[ε]ναι μὴ σσπεῦδ', οὐπω γὰρ ὁ καιρὸς,
 κα[. . . .]η]ε νόυσω δέ τ' ἐόντα θεοὶ σώζο[υσιν] ἐτοίμως,
 καὶ τὸν ἐν ἄλλῃ χῶ[ρ]α πόνον] λήξιν θεὸς αὐδᾷ.

XII. εγγγα [ι]ε' Ἡρακ[λ]έους.
 ξεῖτος εἰς, καὶ τρεῖς τρεῖσι, μοῦνος εἰς.
 οὐπω καί[ρ]ος, καθ[ύ]εῦδεις δὲ σὺ μὴ κ[ε]νὰ [προῖξιν],
 μηδ' ὥς τίς τε λείων τυφλὴν [ἐκύησε λοχ]εῖν.
 ἥσυχα βουλεύου κα[ὶ] σοι θεὸς ἡγεμονεύσει.

XIII. εδδαα ιε'

ξείθρος [εἷς, τεσσάρ]εοι δύω, [καὶ δύω μοῦνοι.

.

Face III.

XIV. [ιη']
 [μὴ πράσσης πρ]ᾶξιν ταύτην, [οὐπω γὰρ] ὁ καιρός·
 ἐν γενέσει [.]ν καὶ ὁ κίνδυνος παρ[ε]βαίνει,
 καὶ περὶ τῶν ἄλλων μαν[τειῶν] ἐστὶ καλῶς σοι.

XV. αςδδγ ιη' Διὸς K]εραυνίου.
 μοῦνος εἷς κα[ὶ] ξείτ]ος, δύω τετρῶοι καὶ τρίτος [εἷς].
 οὐκ ἐστὶν πρᾶξοντα κα[τὰ] γνώμην ἃ μεριμνᾷς·
 οὔτε γὰρ ἐν ἄλλῃ δῆμῳ ἶέναι σύμφορόν ἐστιν,
 οὐτ' ὠνούμενος αἰσθήσῃ ἢ ὀνήσιμον ἔσται.

XVI. δδδγγ ιη' Δαίμονος Ἰκεσίου.
 τετρῶοι τρ[εῖς] καὶ δύω τρίτοι.
 οὐ σοι ὁρῶ βου[λ]ήν τήνδε ἀσφαλῆν, ἀλλ' ἀνάμει[ν]ον·
 εὐπράξεις ἔσται σε [τ]υχεῖν μετὰ ταῦτα· τὸ νῦν δὲ
 ἥσυχος ἦσο, θεοῖς πείθου, καὶ ἐπ' ἐ[λ]πίδος ἦσθι.

XVII. εγγγγ ιη' Ἀγαθο[χ]ρόνου.
 ξείθος καὶ τέσσαρες τρίτοι.
 μὴ σπεύσης· δαίμων γὰρ ἀνθίσταται, ἀλλ' ὑπόμεινον,
 μήδ' ὥς τις τε κύων τυφλὴν ἐκύησ[ε] λοχείην·
 ἥσυχα βουλεύου, καὶ σο[ὶ] χαρίεντα τελεῖται.

XVIII. εςαγγ ιθ' Ἐλπίδος Ἀγαθῆς.
 εὐδοῶ σοι π[ά]ντ' ἐστὶ καὶ ἀσφαλῆ· περὶ ὧν μ' ἐπερωτᾷς
 μηδὲ φοβοῦ· δαίμων γὰρ ὁδηγήσει πρὸς ἅπαντα·
 παύσει [γ]ὰρ λύπης χαλεπῆς, λύσει δ' ὑπόνοιαν.

XIX. δδδςα ιθ' Διὸς Kτησίου.

tant les numéros 1, 3, 4, 6 (1) étaient jetés (2), et la combinaison produite répondait à un oracle.

L'on voit sur l'inscription :

- 1) les chiffres amenés par le sort ;
- 2) leur somme ;
- 3) le nom de la divinité sous le patronage de laquelle était rendue la réponse ;
- 4) le détail en toutes lettres des nombres amenés par le sort (ne se trouve pas dans toutes les réponses) ;
- 5) l'oracle.

La somme la plus basse que l'on pût amener était 5 ($1+1+1+1+1$) ; la plus haute, 30 ($6+6+6+6+6$). Toutes les sommes sont contenues entre ces deux nombres ; mais il y en a, par exemple 18, 19 etc., qui, pouvant être amenées par différentes combinaisons des numéros donnés, se reproduiront plusieurs fois. D'un autre côté, il y a des nombres, par exemple 6 et 29 (3), qui ne peuvent pas être amenés par la combinaison de 1, 3, 4 et 6. Le nombre total des combinaisons possibles dans ces conditions est de cinquante-six.

On connaît déjà des inscriptions semblables (4). La plus importante est la table d'Attalia de Pamphylie, qui contient dix réponses ; la nôtre en comprend vingt-trois :

- du numéro 7 au numéro 11 (face I) ;
- du numéro 14 au numéro 16 (face II) ;
- les numéros 18 et 19 (face III) ;
- les numéros 28 et 30 (face IV).

Sur la langue et la métrique de ces oracles populaires, cf. Kaibel, *Hermès*, X, 197 ; id. *Epigramm. Gr.* p. 455.

I. — Nous avons restitué le nombre 7. En effet, étant donnés les nombres 1, 3, 4, 6, il y a une combinaison qui donne 8 ; c'est $1+1+1+1+4$; c'est celle du numéro II. Mais il n'y

(1) Pollux (IX, 100) nous apprend qu'il n'y avait aux osselets ni 2, ni 5 : $\delta\upsilon\acute{\alpha}\varsigma\ \delta\epsilon\ \kappa\alpha\iota\ \pi\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}\varsigma\ \acute{\epsilon}\nu\ \acute{\alpha}\sigma\tau\rho\alpha\gamma\acute{\alpha}\lambda\omicron\iota\varsigma,\ \acute{\omega}\sigma\pi\epsilon\rho\ \acute{\epsilon}\nu\ \kappa\acute{\upsilon}\theta\omicron\iota\varsigma,\ \omicron\upsilon\kappa\ \acute{\epsilon}\nu\epsilon\sigma\tau\iota\nu.$

(2) D'où les expressions : $\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha\rho\alpha\ \delta'\ \epsilon\acute{\iota}\varsigma\ \pi\epsilon\acute{\iota}\pi\tau\omega\nu,\ \epsilon\acute{\iota}\ \delta\acute{\epsilon}\ \kappa\epsilon\ \pi\epsilon\acute{\iota}\pi\tau\omega\sigma\iota\nu.$

(3) Cf. infra les conséquences à tirer de ce fait.

(4) Réunies dans Kaibel, *Epigramm. Græca*, p. 454-460.

en a qu'une; donc le numéro précédent aura le nombre 7. Mais il n'y a qu'une combinaison qui puisse produire 7; c'est $1+1+1+1+3$. Nous étions donc fondés à la restituer. Ajoutons que le nombre 6 ne pouvant se produire (1), l'oracle qui précède le numéro I répondait au nombre 5, qui ne peut être donné que par une seule combinaison. Comme le nombre 5 est le plus bas que l'on puisse amener, on voit que la lacune de la pierre n'est que de l'étendue d'un numéro, c'est-à-dire de quelques lignes.

Ἀθήνης. Cette restitution est conjecturale. Mais on peut remarquer que l'oracle répète quelquefois le nom de la divinité qui est en tête. C'est ainsi que, dans la table d'Attalia (n° IV), le fait arrive précisément pour la même divinité. Ainsi, comme le nom d'Ἀθήνη se trouve ici dans l'oracle, notre conjecture, sans être certaine, est du moins probable.

μοῦνοι. Ce mot exprime le numéro un, l'as (jactus caninus). Un autre terme employé est χεῖος (χιος), qui exprimait, selon les uns, le nombre six, selon les autres, le nombre un (Pollux, IX, 100). La table d'Attalia et notre inscription (cf. infra) ne l'emploient que dans ce dernier sens.

τρωῖος, forme nouvelle. — La table d'Attalia présente la forme τρεῖος qui se retrouve dans notre inscription concurrentement avec la forme τρεῖος. De la forme τρωῖος on peut rapprocher la forme τετρωῖος (quartus) qui, semble-t-il, ne s'est jamais encore rencontrée.

IV. — ξειτος. — Les éditeurs de la table d'Attalia écrivent ἐξείτε (pour ἐξῆται, jactus senionis). Notre inscription ne porte certainement que la forme ξειτος (ou ξειθος) qui y est fréquente. Nous ferons remarquer que dans la table d'Attalia, ἐξείτε est toujours précédé de δέ. On peut se demander si, au lieu de lire avec les éditeurs δ'ἐξείτε, notre inscription n'autorise pas la leçon δέ ξειτε.

V. — Τύχη . . . ἡ δαίμωνος. — Le nom de la divinité sous l'invocation de laquelle est rendu l'oracle se met au génitif. Il

(1) Il faudrait $1+1+1+1+2$; or l'on a vu que le nombre deux n'existait pas sur les osselets.

faut donc lire Τύχης; et, comme l'estampage porte certainement avant δαίμονος un trait vertical, peut-être est-il permis de restituer Τύχης Εὐδαίμονος.

τρῖς pour τρεῖς. Cf. βέλπειον pour βέλτιον (n° IV) à une place où certainement l'on avait voulu mettre une brève.

V. — δρᾶζης. Le vers est faux; le mot δρᾶζης est étrange; mais je ne puis en lire un autre sur l'estampage. Cf. n° VIII, la forme δρᾶσε, qui n'est, il est vrai, qu'une restitution.

VII. — Au dernier vers, on peut lire ἀπημον[ιχ]; le dernier mot doit être une épithète, mais nous n'en connaissons pas qui se termine par ces deux syllabes.

XII. — Le vers ἡσυχὰ βουλεύου, etc., se trouve dans l'inscription de Colosses (Kaibel, p. 460).

XIV. — Le nombre 18 est restitué. Les numéros XV, XVI, XVII offrent le nombre 18, produit par les combinaisons suivantes :

$$1+6+4+4+3$$

$$4+4+4+3+3$$

$$6+3+3+3+3$$

Mais l'on peut en imaginer une quatrième :

$$4+6+6+1+1$$

qui pourrait s'exprimer ainsi :

τέσσαρα δ' εἶς, ξεῖται δύω, καὶ δύο μοῦνοι.

Puisque la table contenait les cinquante-six combinaisons des quatre chiffres donnés, elle contenait cette dernière. Donc, sans oser affirmer que le numéro XIV portait précisément ces chiffres, et dans cet ordre, on peut du moins restituer avec certitude la somme 18. Mais nous avouons ne savoir comment faire rentrer dans cette restitution les lettres καὶ. que donne l'estampage.

XV. — $\mu\epsilon\rho\iota\mu\nu\tilde{\alpha}\varsigma$ donne raison à Kaibel qui, dans l'inscription d'Attalia (ligne 29), a préféré ce mot à $\mu\epsilon\nu\upsilon\nu\tilde{\alpha}\varsigma$ (pour $\mu\epsilon\nu\upsilon\nu\tilde{\alpha}\varsigma$) proposé par un autre éditeur.

XXII. — Pour la restitution du nombre total, nous rappellerons le raisonnement fait pour le nombre 7 (n° I). 30 ne peut se produire que d'une manière, par l'addition de tous les six. Le nombre précédent devrait alors être 29; mais il ne peut être amené que par la combinaison :

$$6+6+6+6+5.$$

Or l'on a vu que le 5 n'existe pas sur les osselets. Nous sommes par conséquent en droit de restituer le nombre 28. Mais à son tour il ne peut venir que d'une seule combinaison :

$$6+6+6+6+4$$

quatre fois le nombre maximum, et une fois le nombre immédiatement inférieur au nombre maximum.

Comme on le voit, l'inscription n'est pas complète; mais le nombre 30 étant le dernier de la série, il ne manque que deux lignes environ.

GEORGES COUSIN.



VASE ANTIQUE
TROUVÉ DANS LA NÉCROPOLE DE MYRINA

(Planche VII)



Le vase dont la planche VII reproduit la face la plus intéressante (et dont les deux figures insérées ici donnent l'ensemble et le revers) (1), est une sorte d'hydrie grossière, faite d'une terre brun clair, et peinte d'ornements brun foncé relevés par places d'engobes d'un rouge assez vif. Il a été trouvé par MM. Pottier et Reinach, en même temps que plusieurs autres du même style, mais plus petits et décorés simplement de bandes, dans une partie de la Nécropole de Myrina où les

(1) Le vase est actuellement au Musée du Louvre; pendant qu'il était encore à l'Ecole d'Athènes, M. Julien, architecte, a bien voulu le dessiner pour le *Bulletin*.

tombes ont paru aux deux explorateurs être de l'époque romaine. Mais même en admettant, et je n'ai aucune raison de ne pas le faire, le bien fondé de cette opinion, on n'y saurait trouver un critérium certain pour la détermination de l'époque à laquelle ont été faits le vase de la planche VII et ses congénères. Dans les tombes fouillées en Italie et en Cyrénaïque, on a bien des fois trouvé, à côté d'objets contemporains du moment où avait été creusée ou construite la sépulture, d'autres objets que leur caractère d'art faisait reconnaître comme beaucoup plus anciens: soit que ces objets eussent été conservés dans les familles comme des souvenirs ou des œuvres d'art, soit qu'ils eussent été acquis de quelque marchand d'antiquailles par des gens pauvres et pour la bourse desquels l'offrande au mort d'un vase neuf eût été trop chère. L'industrie si répandue des fouilleurs des tombes, *τρυβωρύχοι*, ne pouvait se borner à l'enlèvement des rares bijoux et des quelques bagues déposés dans la sépulture; elle ne faisait assurément pas fi des poteries beaucoup plus nombreuses qu'on rencontrait dans les tombes archaïques, et ces poteries devaient donner lieu, dans les boutiques des revendeurs de bric-à-brac, à un certain commerce. Pour la nécropole de Myrina en particulier, MM. Pottier et Reinach ont expressément reconnu que les tombes les plus antiques avaient été, à une certaine époque, systématiquement détruites pour faire place à la foule sans cesse croissante des tombes nouvelles (1). Ils voient dans cette destruction le résultat d'une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique. Ne serait-ce pas à quelque dévastation de ce genre, faite par l'Etat ou due à la rapacité des particuliers, que le vase trouvé dans les fouilles de l'Ecole d'Athènes a dû de reparaître au jour pour être bientôt enfoui une seconde fois?

Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, sur l'antiquité même du vase il ne saurait y avoir un instant de doute. La maladresse du tournassage, la gaucherie de la décoration, attes-

(1) *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1882, p. 417.

tent qu'il faut, pour en trouver la date, remonter fort haut. Il ne se perd d'ailleurs pas dans cette fameuse « nuit des temps » qui renferme tant de mystères, il a, d'ores et déjà, sa place marquée dans une famille bien connue, au milieu de laquelle on peut le classer sans hésitation au rang qui lui appartient légitimement. Il entre dans une des subdivisions de la grande série de la « céramique des îles de la mer Égée », céramique dont des spécimens assez nombreux et parfois fort beaux ont été trouvés à Milo, à Théra, à Camiros dans l'île de Rhodes, et qui est caractérisée par l'emploi dans la peinture de tons clairs et gais, par la division de la décoration en bandes horizontales recoupées par des ornements verticaux, et par le mélange dans l'ornementation d'éléments provenant des anciennes traditions nationales de la poterie géométrique et d'éléments nouveaux empruntés à l'imitation des objets d'industrie orientale apportés par le commerce phénicien ou par celui qui se faisait à travers l'Amanus et les plateaux du centre de l'Asie Mineure.

La configuration même de la mer Égée, le régime de vents et de courants qui y règne, ont rendu de tout temps très-intimes les relations entre les habitants des îles et ceux de la côte Asiatique. Les poésies homériques et les textes des historiens concordent à prouver l'étroite connexion qui unissait les populations. La ressemblance qui existe entre la sculpture des îles et celle de l'Ionie prouve à quel point insulaires et habitants du littoral apportaient dans les choses d'art les mêmes goûts et les mêmes traditions. Il était donc, à priori, vraisemblable qu'entre la céramique des îles et celle de la côte d'Éolide et d'Ionie il devait y avoir eu des liens de parenté. Une œnochoé des collections de l'Ermitage Impérial, à Saint-Pétersbourg, était une première confirmation de cette manière de voir. Trouvée à Phanagoria, colonie fondée par les habitants de Téos sur la côte orientale du Bosphore Cimmérien, elle pouvait, sans trop d'imprudence, être regardée comme représentant ce qu'était la décoration des vases en Ionie vers le milieu du VI^e siècle. Or, par les procédés de peinture, par la jux-

taposition un peu incohérente des deux styles d'ornementation, l'indigène et l'oriental, elle présentait avec les vases de Milo et de Théra une frappante analogie. Malheureusement, nous l'avons vu, cette œnochoé ne doit pas être antérieure à l'époque de la conquête de l'Ionie par les Perses.

C'est tout récemment qu'un peu, bien peu de lumière, a commencé à se répandre sur les périodes tout-à-fait anciennes de l'industrie céramique en Asie Mineure. En 1881, M. Ramsay, dans une excursion sur les bords du golfe de Tehandarlyk, acquérait pour le compte du British Museum plusieurs vases que le vendeur déclarait avoir été trouvés à Phocée et qui viennent plus probablement de Myrina ou de ses environs immédiats. Il faisait presque aussitôt, et comme pour prendre date, connaître un de ces vases dans un article du *Journal of Hellenic Studies* (1), en annonçant pour les autres une publication qui n'est point encore faite. Le vase dont il donnait une reproduction médiocre, un simple bois dans le texte, était évidemment beaucoup plus ancien que l'œnochoé de Phanagoria. Sur la face principale était une tête de Sphinx vue de face, encadrée entre deux masses de longs cheveux; au-dessus, trois bandes décorées chacune d'une suite d'arbres qui semblent être des cyprès.

L'intérêt de ce vase, si grossière qu'en fût l'exécution, n'avait pas échappé à M. Ramsay. Dans le paragraphe qu'il lui consacre, il reconnaît qu'il faut y voir un produit de la plus ancienne céramique de la contrée, où ne se manifestent encore que les traditions d'un art indigène, analogue à celui que nous font connaître les sculptures taillées dans la roche vive ou sur des blocs gigantesques comme il s'en trouve un peu partout dans la région centrale de l'Asie Mineure, et même en quelques points, à Claros par exemple, jusque sur le rivage de la mer Égée.

Revenons maintenant au vase de MM. Pottier et Reinach; évidemment c'est entre le vase du British Museum et celui de

(1) Ramsay, *Journal of Hellenic Studies*, 1881, p. 304.

Saint-Pétersbourg, qu'il vient se placer (1); du premier il conserve la disposition de la tête placée en médaillon, et la couleur brun rouge de la peinture; mais il a du second les ornements de style mixte répandus à profusion autour du motif principal: le buste d'un homme tourné vers la droite et levant les deux bras, dans une attitude qui, chez certains peuples de l'Asie Mineure, était celle de la prière. Les zones de méandres placées au-dessus et au-devant de ce médaillon, les rangées montantes du même ornement qui l'encadrent, les svas-tikas, les carrés et les espèces d'astres rayonnants semés dans le champ sont, dans ce vase comme dans ceux des îles, la part de la décoration géométrique; tandis que la tête même de l'homme, avec son nez busqué, son crâne allongé, les yeux en amandes, a un caractère asiatique très-prononcé. L'ornement du côté opposé est une fleur de lotus.



Nous devons donc à MM. Pottier et Reinach le troisième monument d'une série dont nous discernons déjà avec sûreté les caractères distinctifs. Espérons que maintenant les œuvres de la céramique la plus ancienne du littoral de l'Asie Mineure seront recueillies avec soin et deviendront assez nom-

(1) J'ai déjà traité la question aux pages 44, 45 et 46, d'une histoire de la *Céramique grecque, étrusque et romaine*, qui est en cours d'impression.

breuses pour qu'il soit possible d'en entreprendre une étude méthodique et d'en tenter une classification vraiment scientifique. Pour le moment, elles sont si rares que beaucoup de réserve est encore nécessaire. Il suffit d'appeler sur cette classe toute nouvelle de monuments l'attention des explorateurs.

O. RAYET.



L'Ecole française d'Athènes a entrepris il y a quelques semaines des fouilles à Perdico-Vrysi (dème de Karditza), sur l'emplacement présumé du temple d'Apollon Ptoos. Les travaux ont dû être promptement interrompus à cause de la mauvaise saison; mais la découverte d'anciennes constructions helléniques et de plusieurs inscriptions archaïques permet d'espérer pour le printemps prochain une campagne fructueuse.

M. H.



TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.

BLAVETTE. — Fouilles d'Eleusis: enceinte de Déméter, p. 254-264.

BEAUDOUIN. — Décret de Karpathos, p. 353-361.

BILCO. — Inscription archaïque découverte à Elatée, p. 216-218.

COLLIGNON. — Fragment d'une applique de miroir trouvé à Mantinée, p. 396-399.

COUSIN. — Etude du dialecte chypriote moderne et médiéval, par M. Mondry Beaudouin (bibliographie), p. 352. — Inscription d'Ormellé de Phrygie, p. 496-508.

DARESTE. — Sur la *συγγραφή* en droit grec et en droit romain, p. 362-376.

DIEHL. — Peintures byzantines de l'Italie méridionale, p. 264-281. — (et HOLLEAUX). Inscriptions relatives à deux proconsuls d'Asie, p. 465-469.

DUBOIS. — Inscriptions de Calymno, p. 28-46.

DUMONT. — Vases grecs trouvés à Marseille, p. 188-194. — Un miroir grec, p. 390-396. — Inscriptions de Salonique, p. 462-464.

DURRBACH. — Décret athénien du III^{me} siècle, p. 327-331.

ENGEL. — Choix de tessères grecques en plomb, p. 1-21.

FILIPPUCCI. — Inscription archaïque de Samos, p. 162.

FONTRIER. — Inscription d'Erythrées, p. 346-351.

FOUCART. — Donation de Philétairos aux Muses de l'Hélicon, p. 158-160. — Note sur les comptes d'Eleusis sous l'archontat de Képhisophon, p. 194-216. — Inscriptions de Béotie, p. 399-416.

GERSTER. — L'Isthme de Corinthe: tentatives de percement dans l'antiquité, p. 225-232.

HAUSSOULLIER. — Inscription de l'île de Karyanda, p. 218-222. — Inscriptions de Iasos, p. 454-458.

HAUVETTE-BESNAULT. — Inscriptions de l'Attique, p. 470-472.

HEUZEY. — Papposilène et le dieu Bès, p. 161-167. — Trois monuments attribués à la Grèce du Nord, p. 331-345.

HOLLEAUX (et DIEHL). — Inscriptions relatives à deux proconsuls d'Asie, p. 465-469. — Fouilles au temple d'Apollon Ptoos, p. 514.

HOMOLLE. — Les Romains à Délos, p. 75-158. — Documents nouveaux sur l'amphictyonie attico-délienne, p. 282-329. — L'autel des Cornes à Délos, p. 417-438. — M. Dumont (notice nécrologique), p. I-XXIV.

KOUMANOUDIS. — Inscriptions d'Amorgos, p. 22-27.

LATICHEFF. — Nouveaux actes d'affranchissement à Chéronée et à Orchomène, p. 53-75.

PARIS. — Etude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires, par M. E. Pottier (bibliographie), p. 223-224. — Inscriptions d'Euménia, p. 233-254. — Inscriptions de Lydie, p. 376-390. — Fouilles de Délos: maisons du II^{me} siècle, p. 473-496.

POTTIER. — Fragment de stèle peinte de Sunium, p. 459-461.

RAYET. — Vase antique trouvé dans la nécropole de Myrina, p. 509-514.

REINACH. — Inscriptions latines de Macédoine, p. 47-50. — Inscriptions de Maronée, p. 50-53. — Monuments figurés de Délos, p. 167-187. — Inscriptions d'Amorgos, p. 438-454.



TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

ARCHÉOLOGIE FIGURÉE.

ARCHITECTURE. — Fouilles d'Eleusis: enceinte de Déméter (M. *V. Blavette*), p. 254-264. — L'Autel des Cornes à Délos (M. *Th. Homolle*), p. 417-438. — Fouilles de Délos: maisons du II^{me} siècle (M. *P. Paris*), p. 473-496.

SCULPTURE. — Monuments figurés de Délos (M. *S. Reinach*), p. 167-187. — Trois monuments attribués à la Grèce du Nord (M. *L. Heuzey*), p. 331-345.

PEINTURE. — Fragment de stèle peinte de Sunium (M. *E. Pottier*), p. 459-461. — Peintures byzantines de l'Italie méridionale (M. *Ch. Diehl*), p. 264-281.

TERRES-CUITES, VASES, BRONZES. — Papposilène et le dieu Bès (M. *L. Heuzey*), p. 161-167. — Vases grecs trouvés à Marseille (M. *A. Dumont*), p. 188-194. — Un miroir grec (M. *A. Dumont*), p. 390-396. — Fragment d'une applique de miroir trouvé à Mantinée (M. *Max. Collignon*), p. 396-399. — Vase antique trouvé dans la nécropole de Myrina (M. *O. Rayet*), p. 509-514.

NUMISMATIQUE. — Choix de tessères grecques en plomb (M. *A. Engel*), p. 1-21.

ÉPIGRAPHIE.

Inscriptions d'Amorgos (M. *E. A. Koumanoudis*), p. 22-27. — Inscriptions de Calymno (M. *M. Dubois*), p. 28-46. — Inscriptions latines de Macédoine (M. *S. Reinach*), p. 47-50. — Inscriptions de Maronée (M. *S. Reinach*), p. 50-53. — Nouveaux actes d'affranchissement à Chéronée et à Orchomène (M. *B. Latichéff*), p. 53-75. — Donation de Philétairos aux Muses de l'Hélicon (M. *P. Foucart*), p. 158-160. — Inscription archaïque de Samos (M. *L. Filippucci*), p. 160. — Note sur les comptes d'Eleusis sous l'archontat de Képhisophon (M. *P. Foucart*), p. 194-216. — Inscription archaïque découverte à Elatée (M.

J. Bilco, p. 216-218. — Inscription de l'île de Karyanda (*M. B. Haussoullier*), p. 218-222. — Inscriptions d'Euménia (*M. P. Paris*), p. 233-254. — Documents nouveaux sur l'Amphictyonie Attico-Délienne (*M. Th. Homolle*), p. 282-327. — Décret Athénien du III^{me} siècle (*M. F. Durrbach*), p. 327-331. — Inscription d'Erythrées (*M. A. Fontrier*), p. 346-351. — Décret de Karpathos (*M. Mondry Beaudouin*), p. 353-361. — Inscriptions de Lydie (*M. P. Paris*), p. 376-390. — Inscriptions de Béotie (*M. P. Foucart*), p. 399-416. — Inscriptions d'Amorgos (*M. S. Reinach*), p. 438-454. — Inscriptions de Iasos (*M. B. Haussoullier*), p. 454-458. — Inscriptions de Salonique (*M. A. Dumont*), p. 462-464. — Inscriptions relatives à deux proconsuls d'Asie (*MM. Ch. Diehl et M. Holleaux*), p. 465-469. — Inscriptions de l'Attique (*M. A. Hauvette-Besnault*), p. 470-472. — Inscription d'Ormellé en Phrygie (*M. G. Cousin*), p. 496-508. — Fouilles au temple d'Apollon Ptoos (*M. M. Holleaux*), p. 514.

HISTOIRE.

Les Romains à Délos (*M. Th. Homolle*), p. 75-158. — L'Isthme de Corinthe; — Tentatives de percement dans l'antiquité (*M. Béla Gerster*), p. 225-232. — Sur la συγγραφή en droit grec et en droit romain (*M. R. Dareste*), p. 362-376.

BIBLIOGRAPHIE.

Etude sur les lécythes blanches Attiques à représentations funéraires par *M. E. Pottier* (*M. P. Paris*), p. 223-224. — Etude du dialecte chypriote moderne et médiéval par *M. Mondry Beaudouin* (*M. G. Cousin*), p. 352.

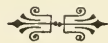


TABLE DES PLANCHES.

- I-VI. Tessères grecques en plomb.
VII. Vase de Myrina.
VIII. Carte du canal de Corinthe indiquant les travaux de Néron.
IX. Papposilène, terre-cuite d'Acræphiæ.
X. Tête archaïque
XI. Stèle. } du musée de Constantinople.
XII. Bronze }
XIII. Cimetière et vases grecs trouvés à Marseille.
XIV. Stèle peinte de Sunium.
XV-XVI. Miroir grec.
XVII-XIX. Temple des Taureaux (Autel des Cornes) à Délos.
XX-XXI. Maisons du II^{me} siècle à Délos.
XXII. Fragment d'une applique de miroir.
-

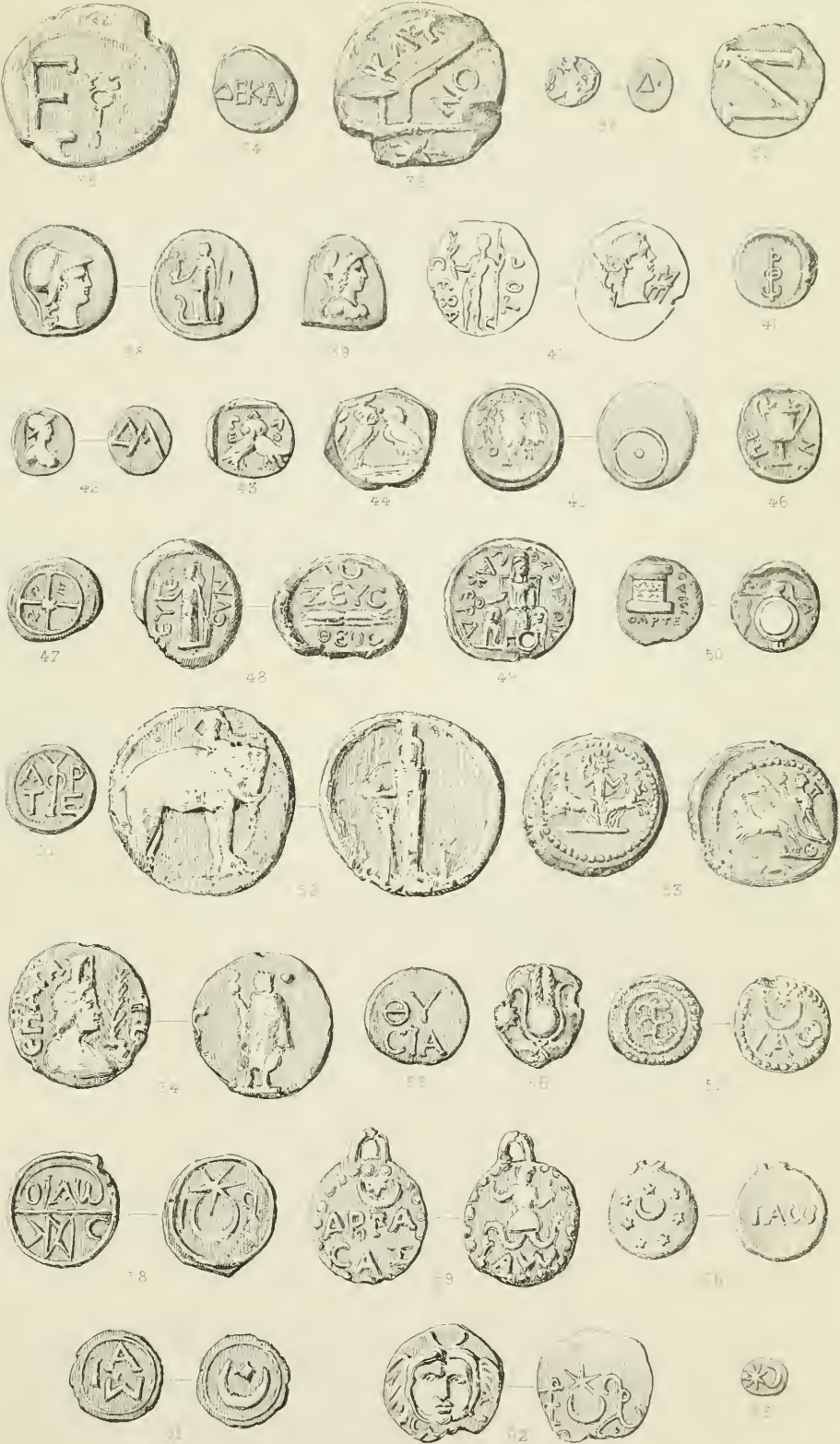


ATHÈNES
TYPOGRAPHIE DE PERRIS FRÈRES
PLACE DE L'UNIVERSITÉ













64



65



66



68



67



70



71



72



73



74



75



76



77



78



79



80



81



82



83



84



85



86



87



88



89



90



91



92



93



94



95



96



97



98







99



100



101



102



103



104



105



107



107



109



110



111



112



113



114



116



118



116



117



118



119



120



121



122



123



124



125



126



127



128



129



130



131



132



133



134



135



136



137

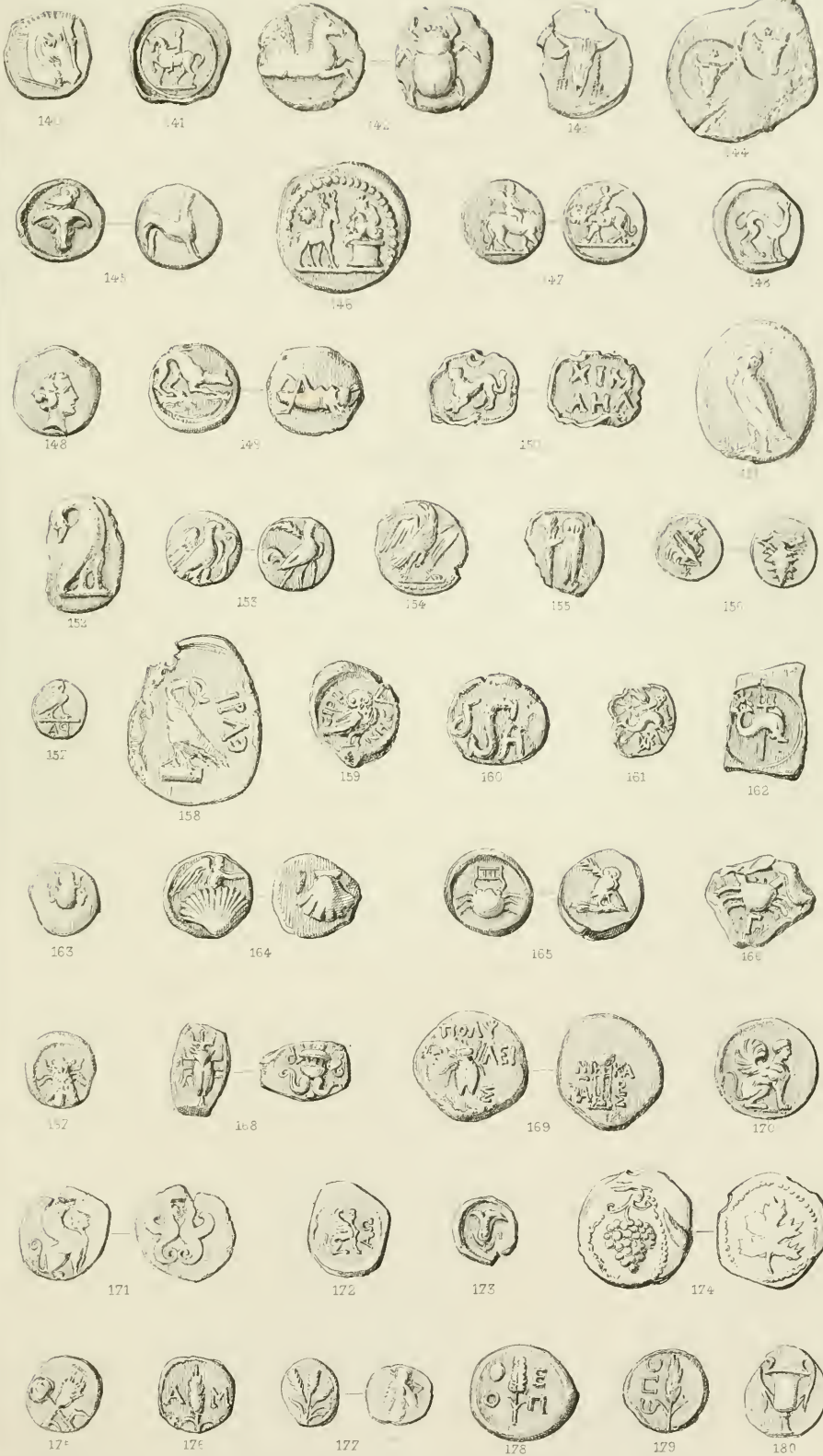


138

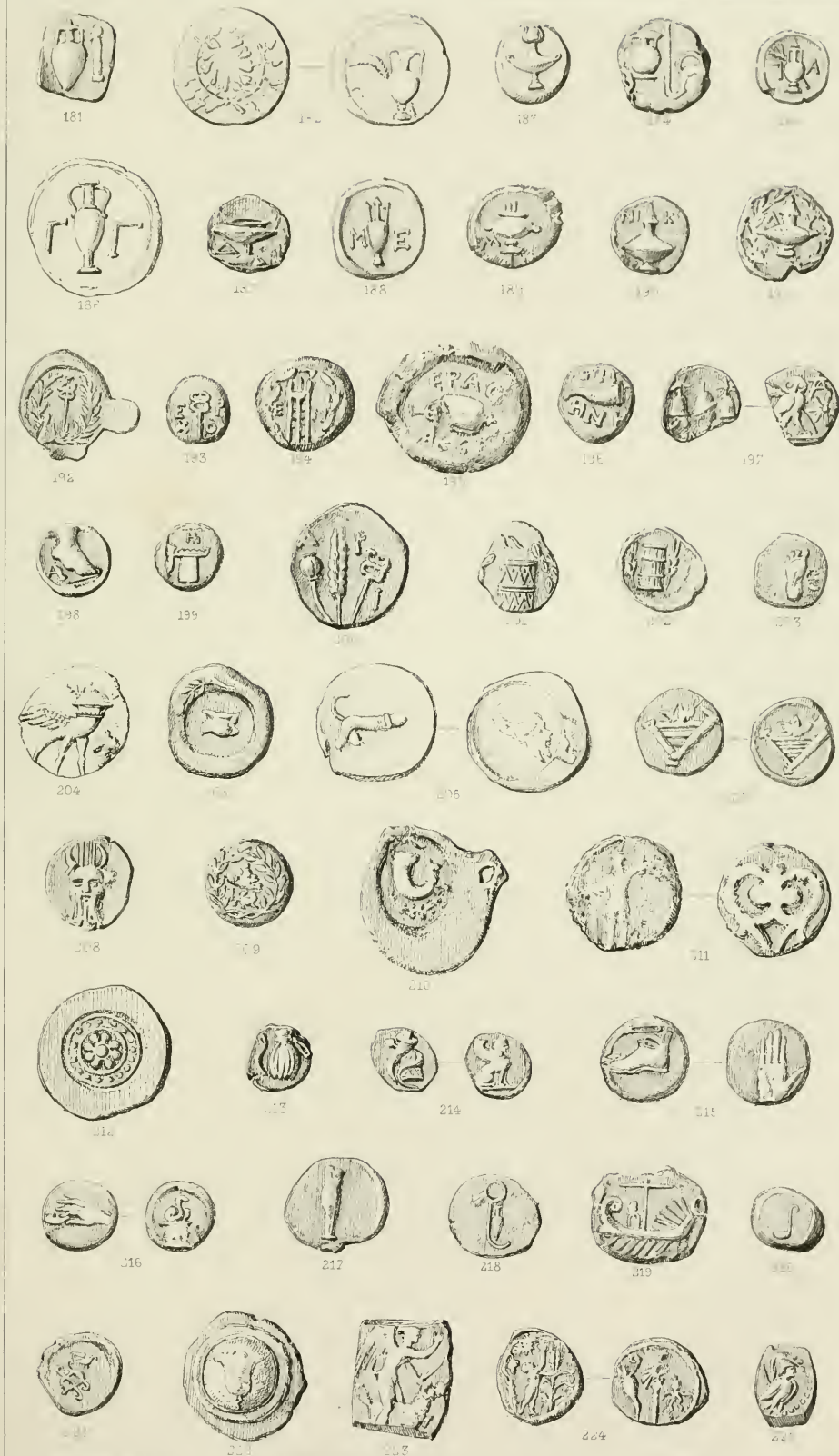


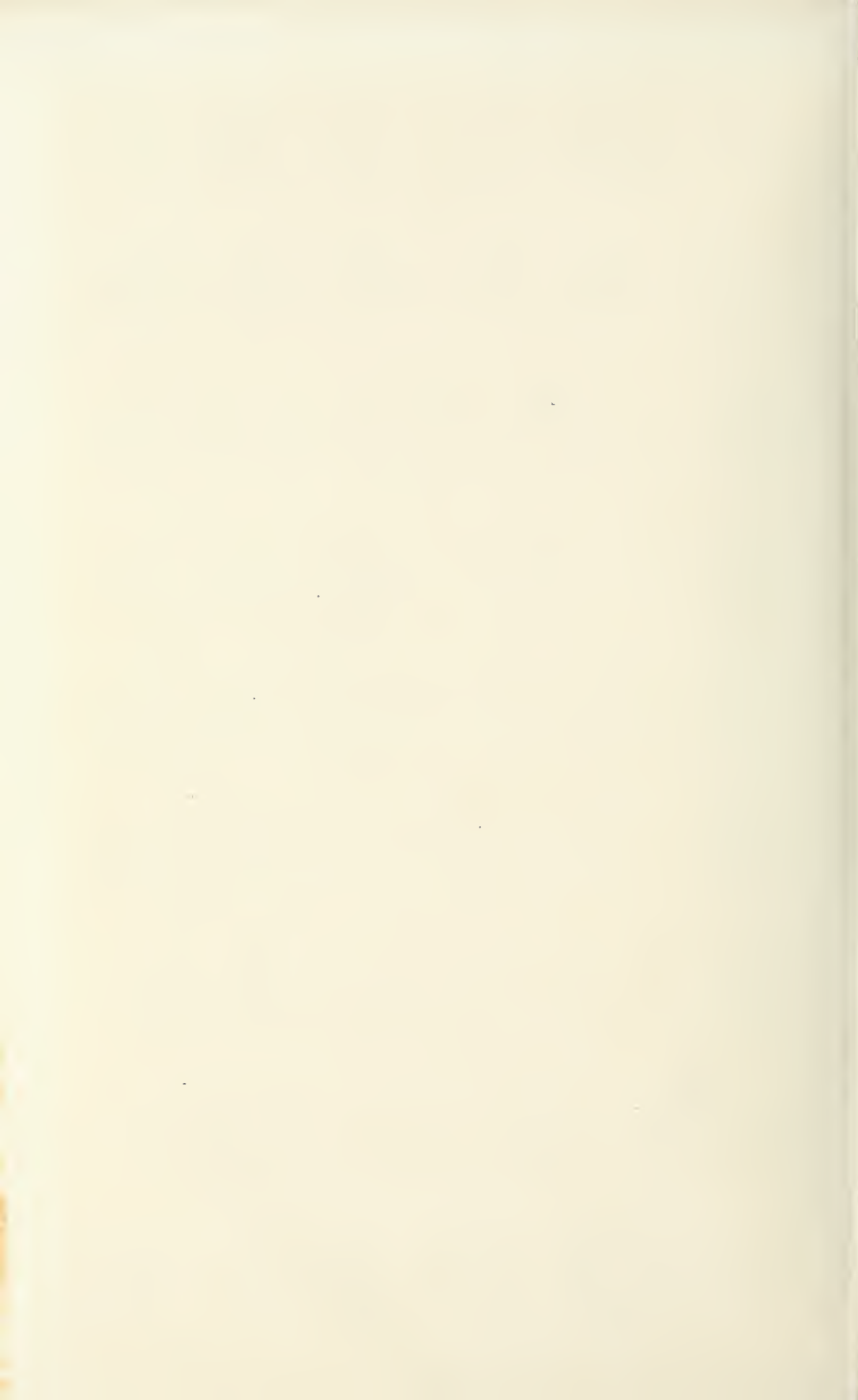
139









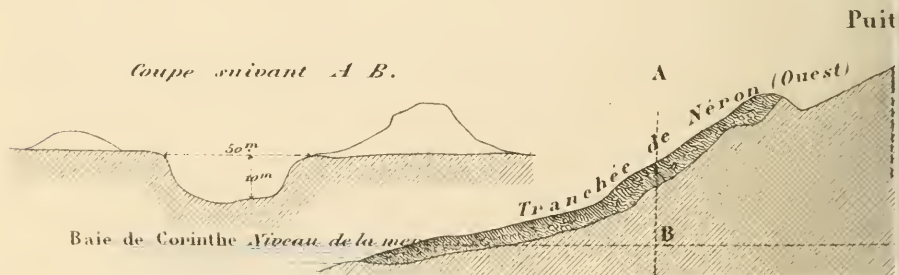
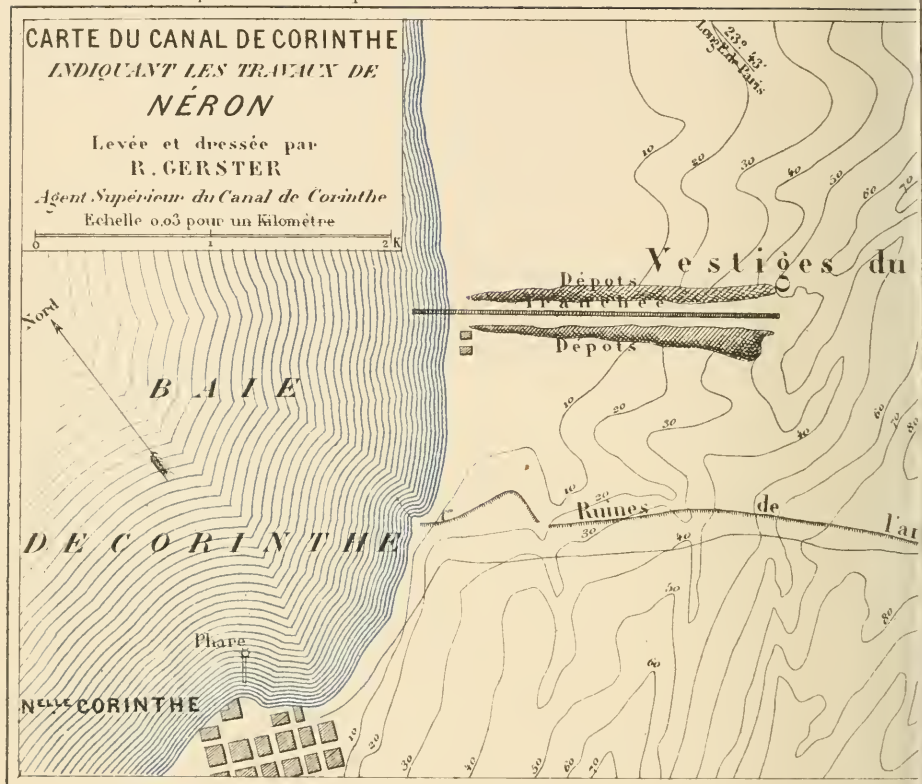




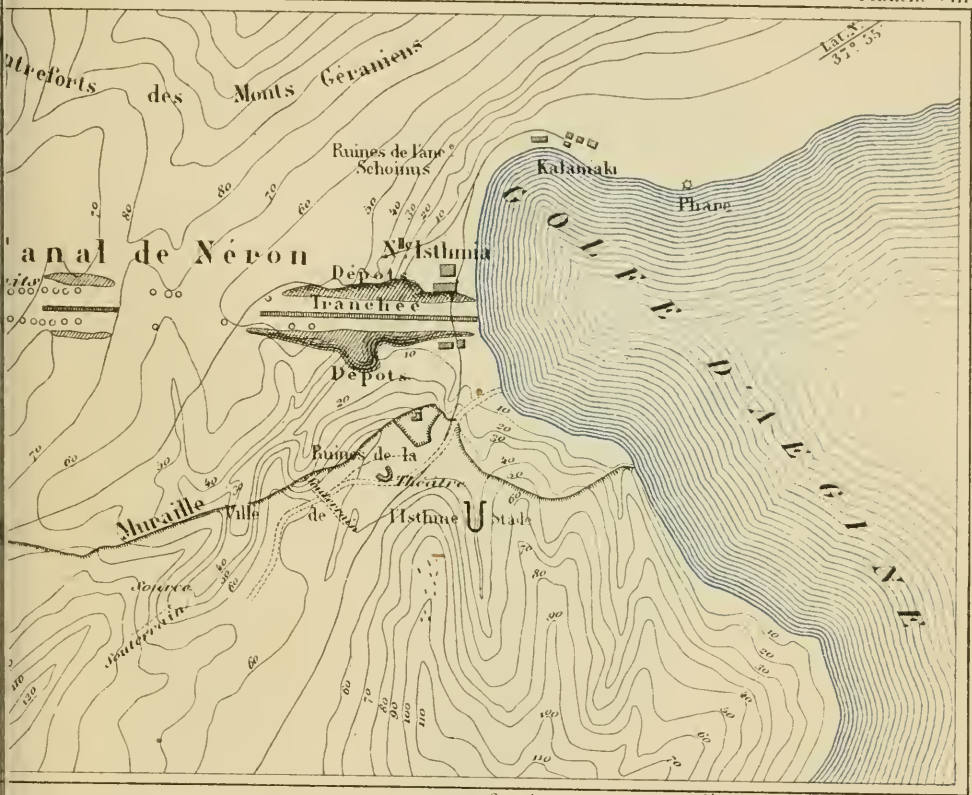
A. Julien, pinx

Imp Lemerrier & C^{ie}, Paris

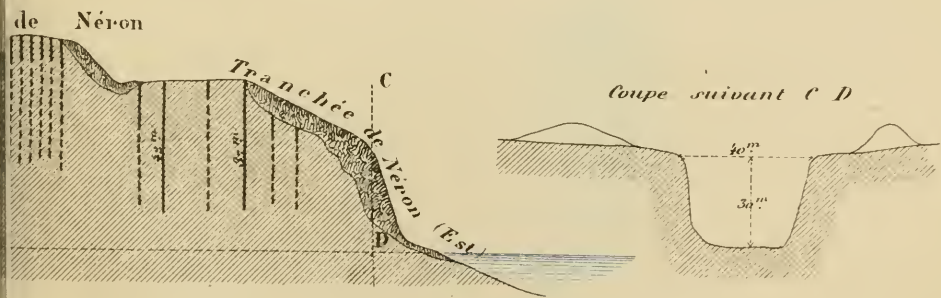




Profils démonstratifs



Gravé par Erhard F^{rs} 35 bis rue Denfert Rochereau, Paris



des travaux de Nérone





Héliog. Dujardin. Paris.



Héliog. Myrardin, Paris.

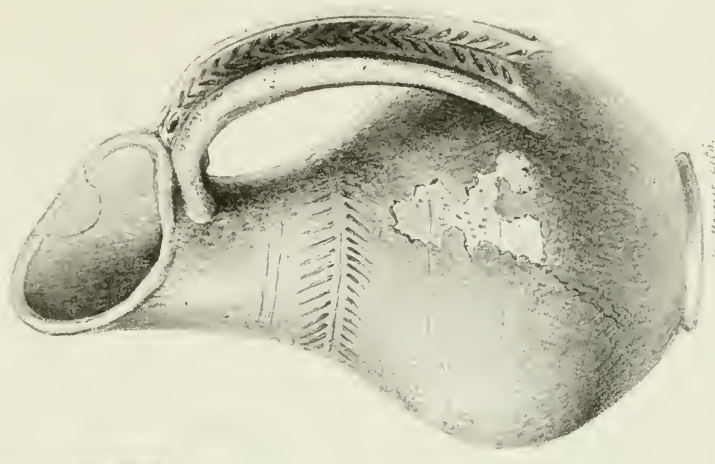
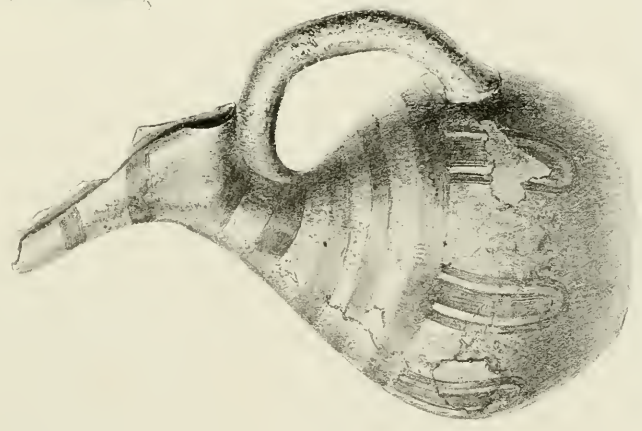
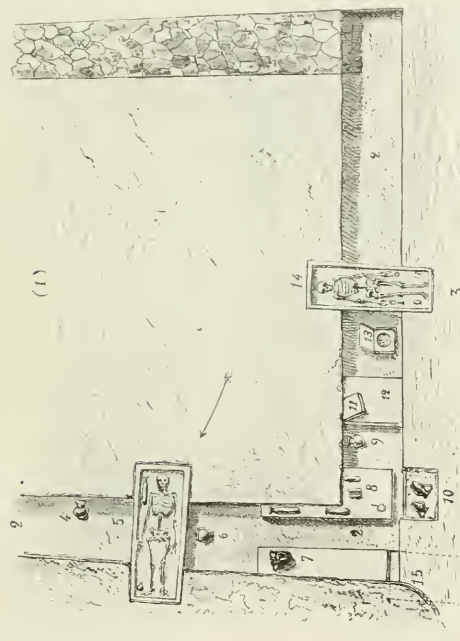


Hestia. Dugardin, Paris.



Heliog. Dujardin, Paris





St Joseph's





Helvig, Dujardin, Paris.

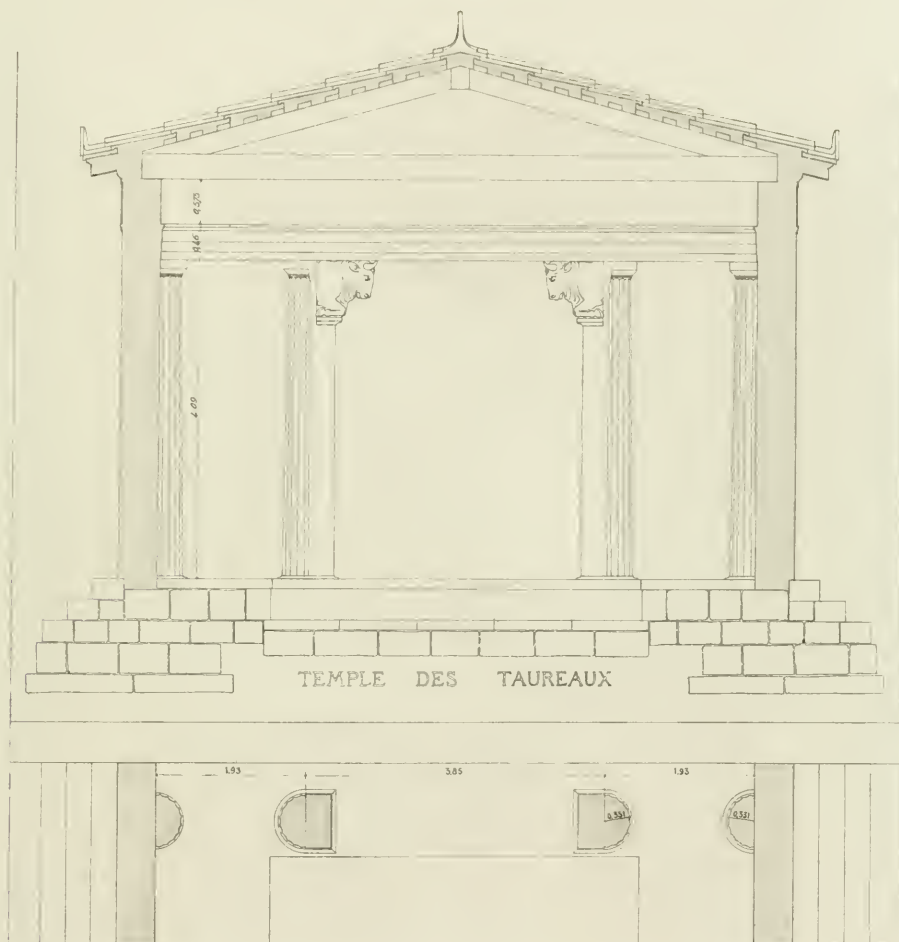




Héliog. Dujardin, Paris.

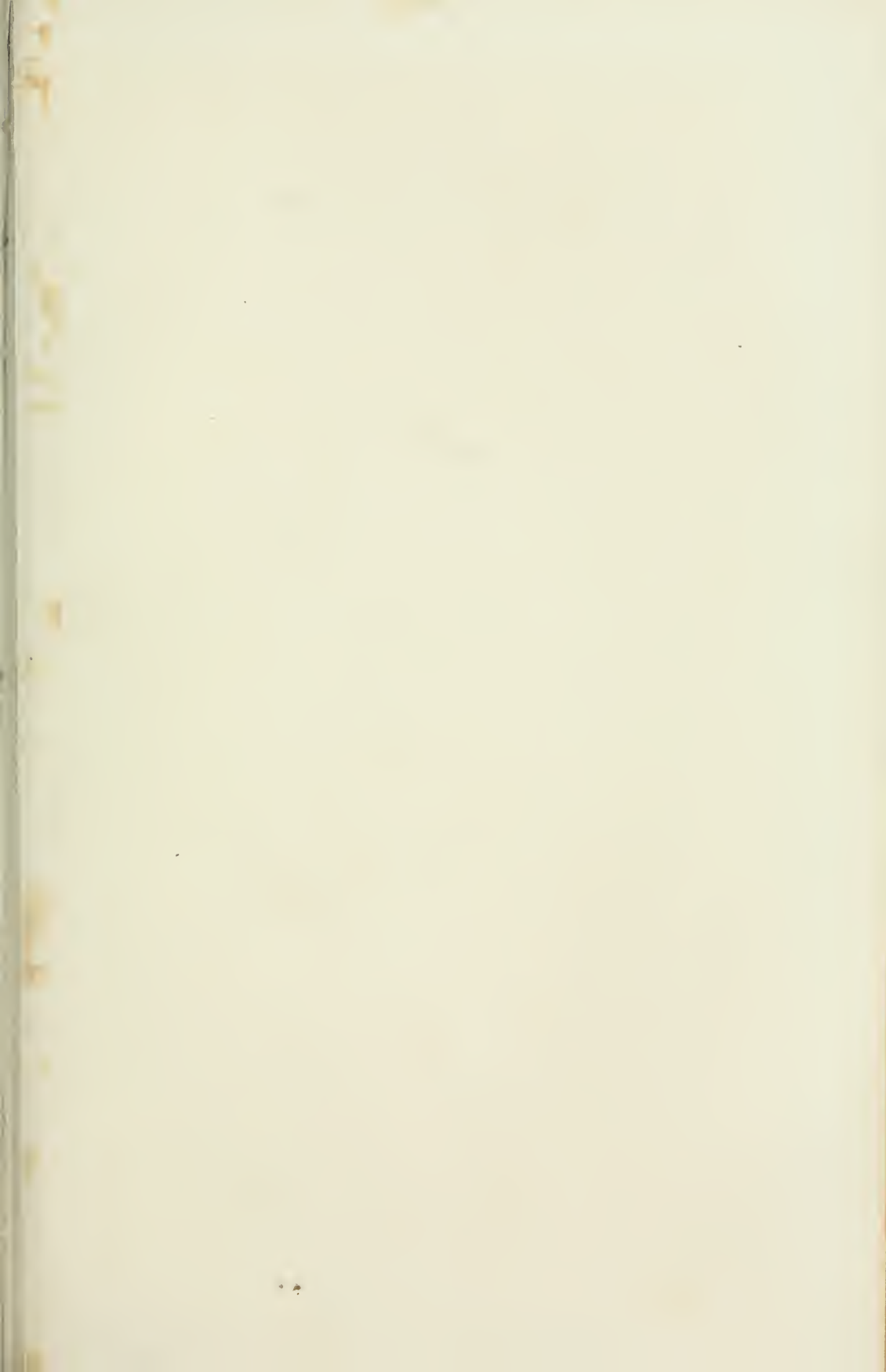


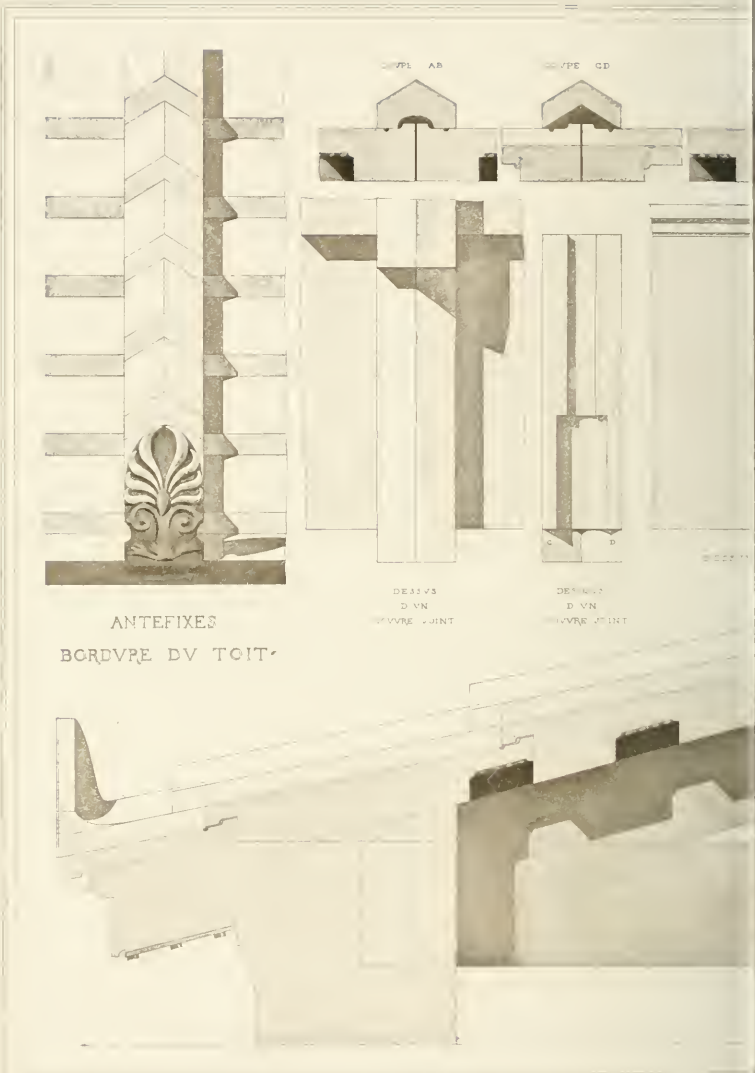
Heliog. Dujardin, Paris.



Hellog. Du Jardin, Paris







ANTEFIXES
BORDURE DU TOIT.

Hoboy Dujardin

TEMENOS

E 27

D

S

1000
1000
1000

DETAILS AV QVART DE L'EXECVTION
DE LA COVERTVRE EN TVILES DE MARBRE

IV

TEMPLE DES TAVREAVX

Rome . MDCCCLXXXII

H. Nenot

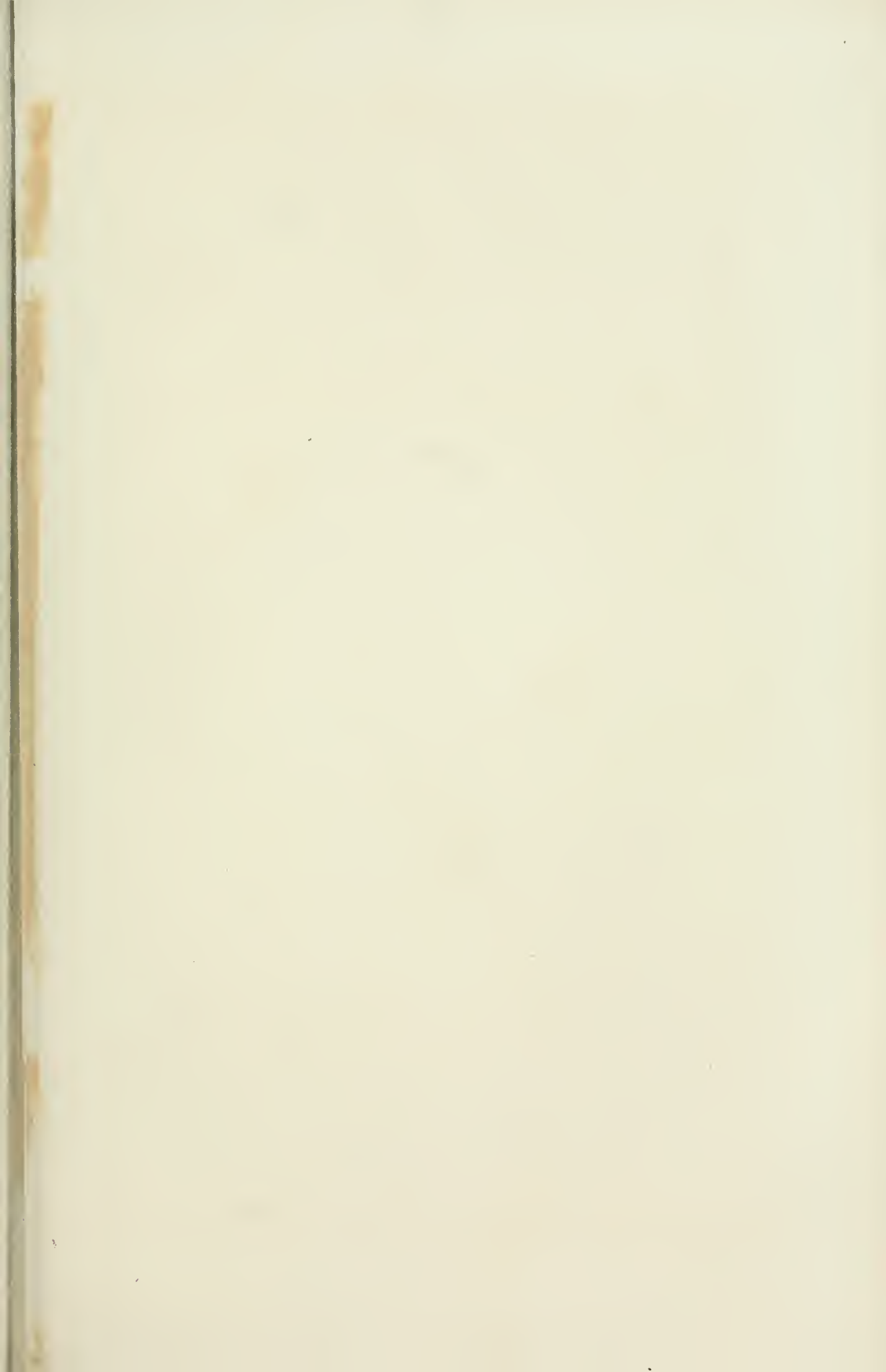
COVPE TRANSVERSALE
SVR LES TVILES

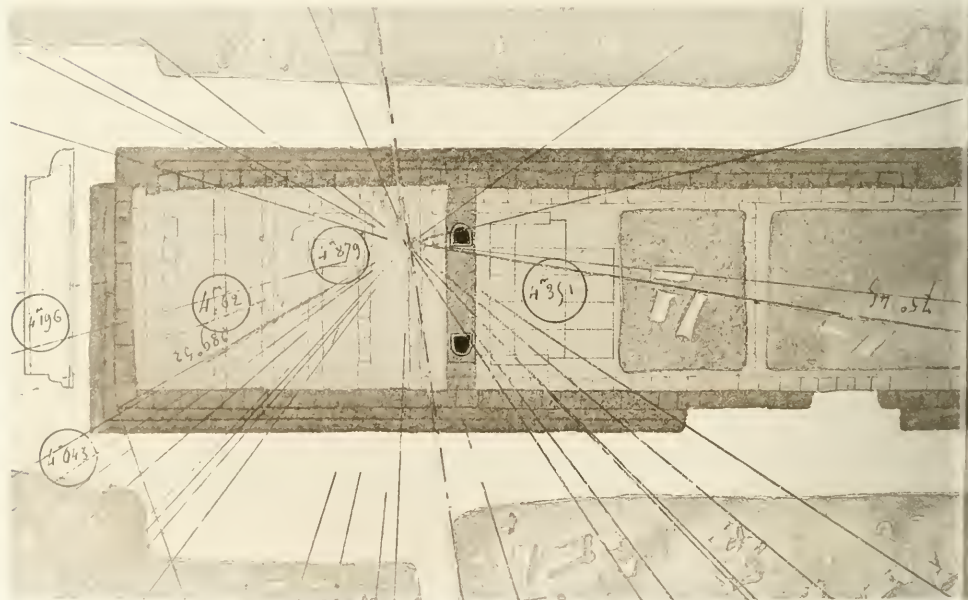
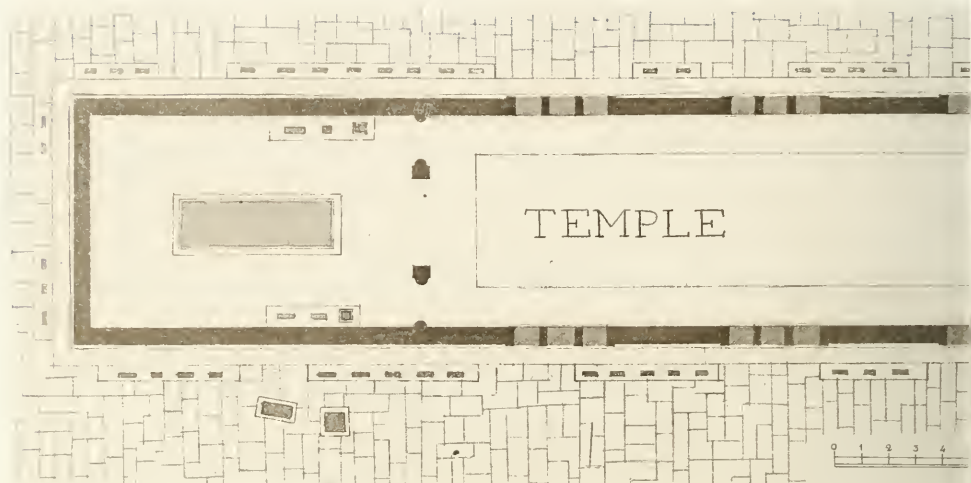
ANTEFIXES SVR LE FAITAGE

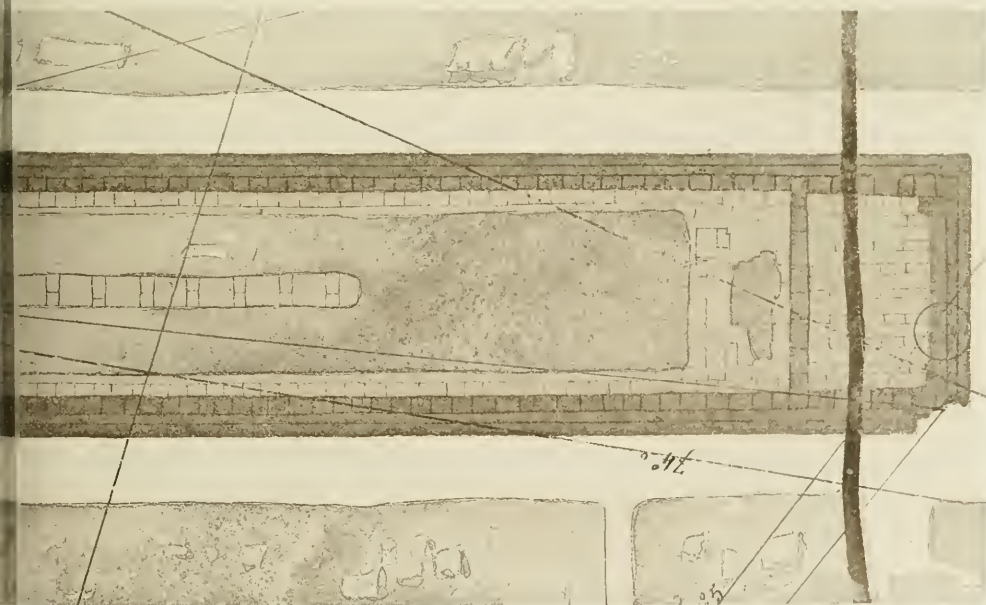
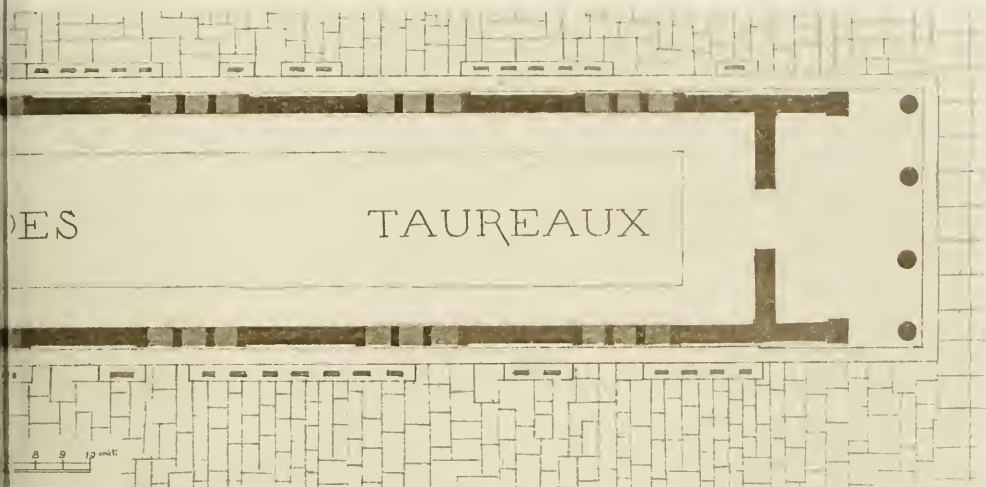
AUCUNE TVILE ENTIERE NA PV ETRE RECONSTRUEE
LE MORCEAU LE PLUS LONG A 1'5

Imp. Eudes

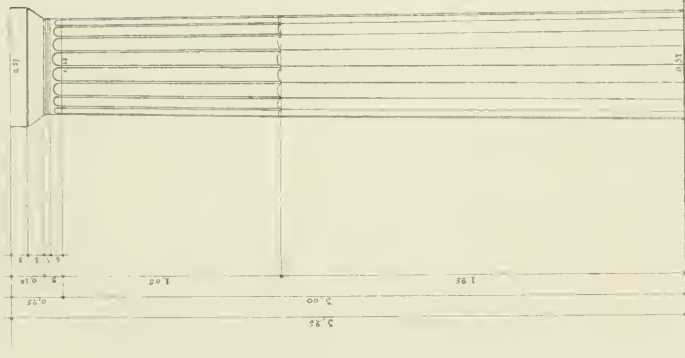




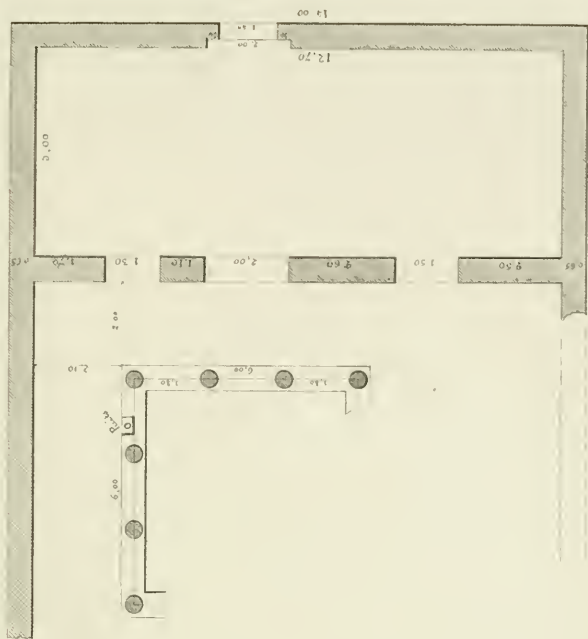






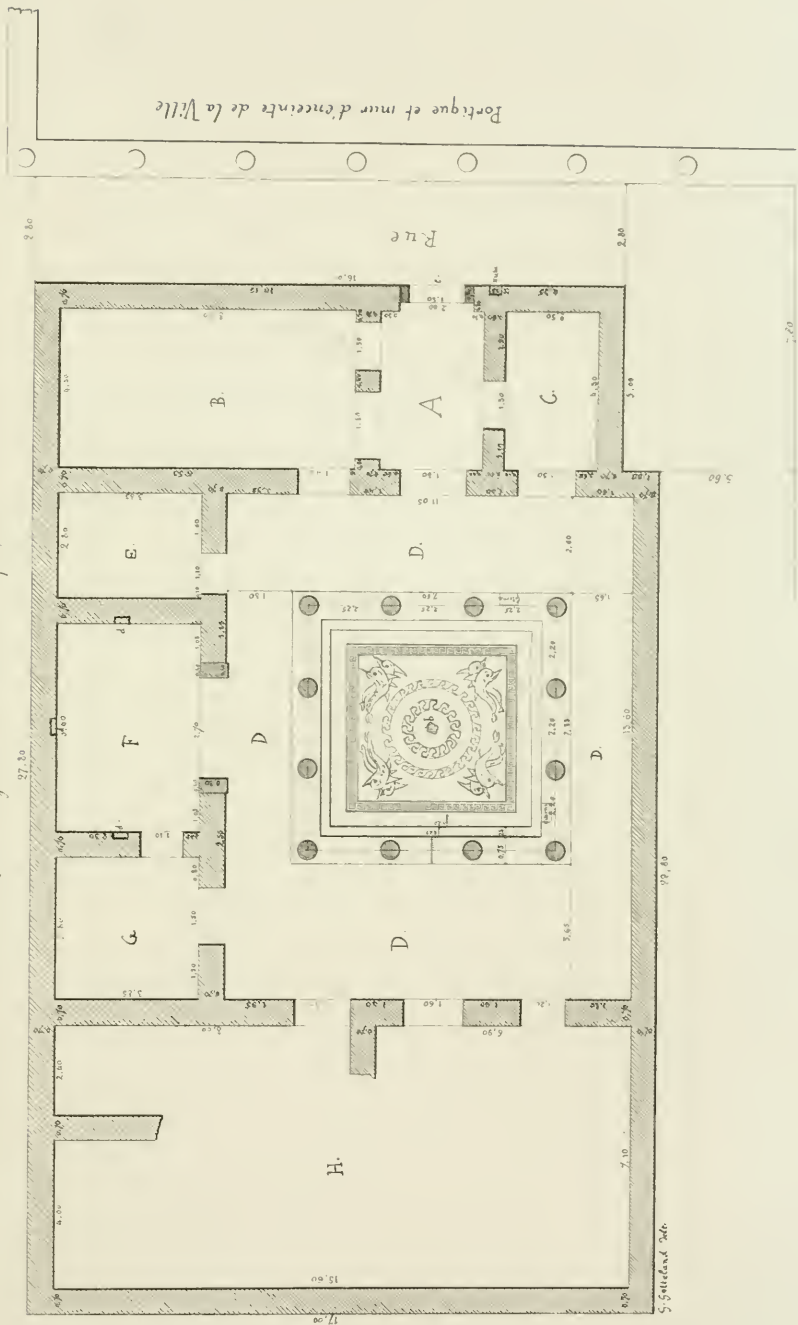


Hellénog. Diquerda. Paris





Rue (côté du Gymnase, sur le bord de l'Inopos)

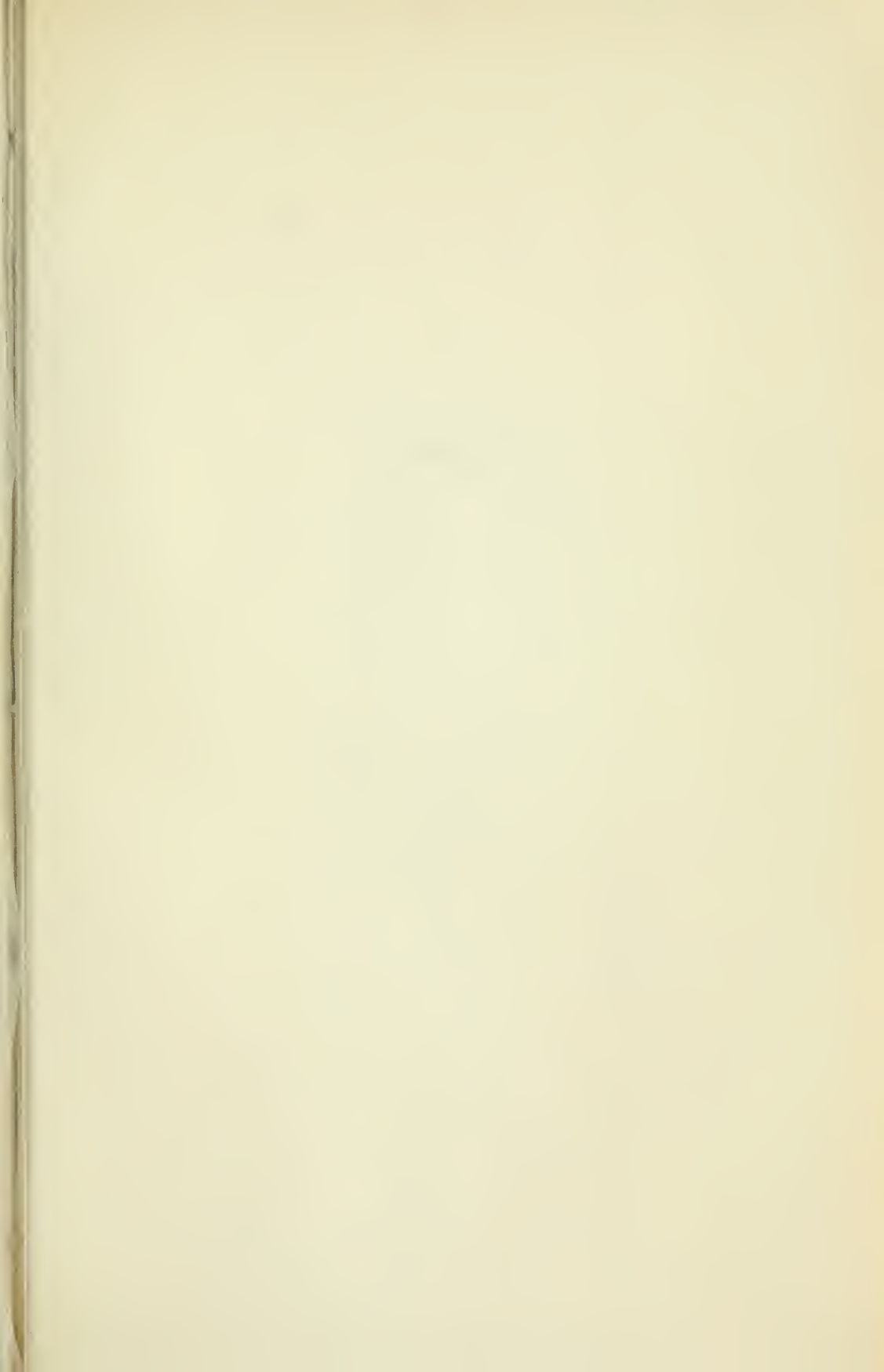




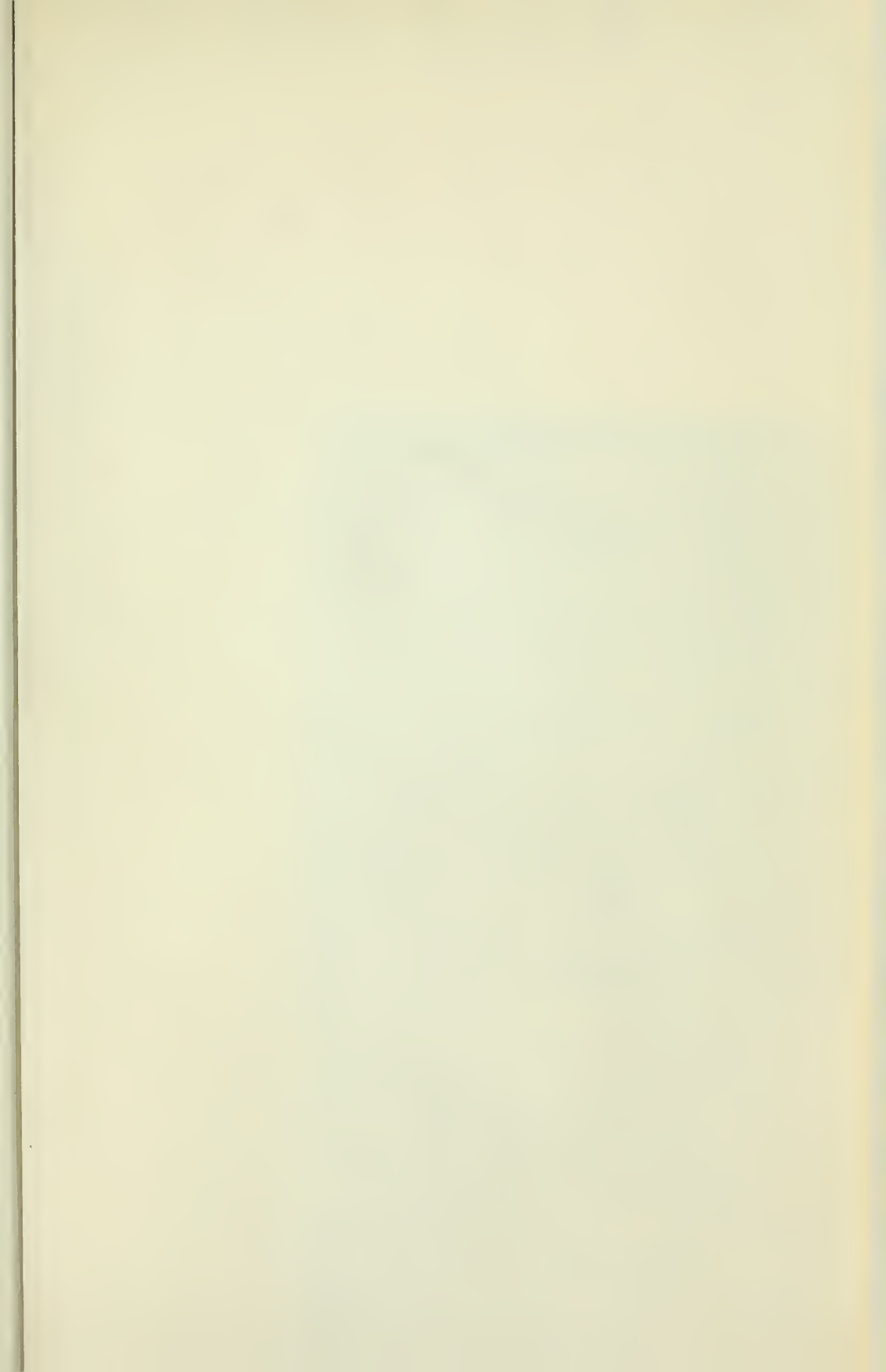


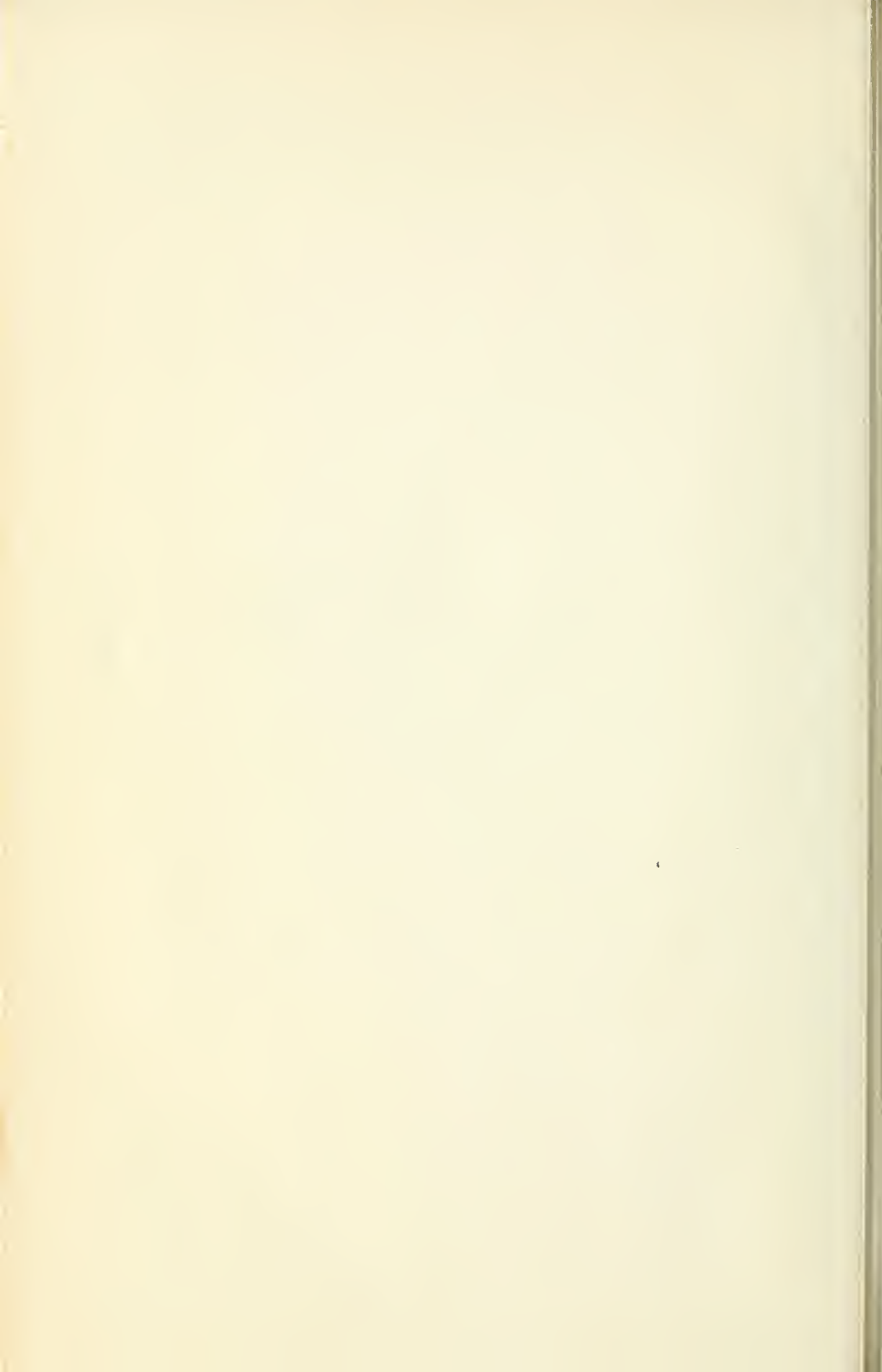
Hérog Duardin, Paris











DF
10
B9
v.8

Bulletin de correspondance
hellénique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
